Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library

RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library

D
21
.L15

ANECDOTES

DES

RÉPUBLIQUES,

AUXQUELLES ON A JOINT

LA SAVOYE, LA HONGRIE, ET LA BOHÊME.

SECONDE PARTIE,

Comprenant la FLANDRE *&* *la* HOLLANDE, *la* SAVOYE, *la* HONGRIE *&* *la* BOHÊME.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire
rue S. Severin.

M DCC LXXI.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

D
21
.L15

ANECDOTES
HOLLANDOISES
ET BELGIQUES,
DEPUIS
L'AN 35 DE J. C.
JUSQU'A PRÉSENT.

INTRODUCTION.

JE ne m'étendrai point ſur l'origine des Bataves. Tous les hiſtoriens s'accordent aſſez à leur donner les Battes pour aieux. Les Battes & les Cattes occupoient la Heſſe. Ces deux peuples ſe brouillerent. Les Cattes, ainſi appellés, dit-on, parce qu'ils portoient un chat ſur leurs éten-

dards, furent les plus forts; & les Battes, se retirant devant eux, se refugierent dans une isle formée par les bras du Rhin, qui, dans le tems de Pline, comprenoit la Bétuwe, l'isle de Bommel, le pays d'Utrecht, partie de la Gueldre, & tout le pays jusqu'à Leyde. On ignore quels étoient les habitans de cette isle, lorsque les Battes s'y retirerent. On croit que c'étoient les Celtes. Quoi qu'il en soit, ils la trouverent déserte, parce que les Cimbres & les Teutons, qu'une inondation avoit forcés de quitter leur pays, les avoient entraînés, pour les seconder dans leurs conquêtes. Cette multitude de Barbares tourna ses forces contre les Romains qui se virent à deux doigts de leur perte, mais qui enfin la dissiperent. Les Insulaires, secondés par les Teutons, trouverent leur pays occupé. Ils firent de vains efforts pour en chasser les Battes qui les repousserent. Les Battes donnerent le nom de *Batavie* à l'isle. Les Romains, après la prise de Carthage, porterent la guerre dans les Gaules. Jules-César vainquit Arioviste & les Germains, les Belges, les Nerviens, les

Attuaires, les Uſipètes, les Tenctères, les Sicambres & tous les peuples des bords du Rhin ; mais il reçut en grace tous ceux qui ſe ſoumirent, & les Bataves furent du nombre. Ils furent les alliés des Romains ; & Céſar leur accorda le pays qu'il avoit conquis ſur les Uſipètes & les Tenctères, entre le Waal & la Meuſe. Ils combattirent à la journée de Pharſale, ſous les ordres de Céſar. On leur attribue le gain de la bataille. Céſar, qu'ils avoient ſuivi dans toutes ſes expéditions, tomba ſous le fer de Brutus. Auguſte, qui craignoit le même ſort, créa une garde pour veillet ſur ſes jours, & la forma de ſes fidèles Bataves. Leur iſle fut le rendez-vous des troupes Romaines ; lorſque Druſus marcha contre les Germains. Germanicus y raſſembla ſa flotte. Il aimoit les Bataves fidèles & courageux. Il ne crut pas pouvoir leur en donner une preuve plus marquée, qu'en établiſſant des écoles auprès de Leyde.

[AN. 35. DE J. C.]

ARMINIUS, chef des Germains, avoit lutté pendant long-tems contre la puiſſance de Rome. Il les avoit délivrés de ſon joug ; & Tibere craignoit Arminius. Andegaſte, jaloux de la gloire d'Arminius, propoſa au ſénat de l'empoiſonner. Le ſénat répondit avec généroſité, que les Romains ſçavoient combattre, & non pas aſſaſſiner leurs ennemis. Mais Tibere perſuada aux parens de ce héros, qu'Arminius les mépriſoit ; qu'il ne ſongeoit qu'à s'élever au pouvoir ſuprême, & vint à bout de les engager à le maſſacrer. Cet évènement précéda l'arrivée de Caligula chez les Bataves où il donna les preuves les plus ſignalées de ſa folie. C'eſt chez eux que, pour ſe venger d'une tempête qu'il avoit eſſuyée, il fit une déclaration de guerre à l'Océan ; monta ſur une galere ; brava ſes flots qui n'étoient plus courroucés, & ordonna aux Bataves, en ſigne de victoire, de ramaſſer le plus de coquilles qu'ils pourroient, ſur ſes bords, & de s'en retourner chargés de ces dépouilles.

[41.]

Si la démence de Caligula s'étoit bornée

à ces jeux puérils, ce qui restoit de braves Romains n'eût témoigné que de la pitié pour son empereur; mais il se porta à des excès de cruauté, qui les révolterent; & il fut assassiné. Les Bataves, dont sa garde étoit composée, massacrerent ceux qui avoient eu part à ce parricide. On leur reprocha ce zèle comme un crime. « Il est » vrai, dit un Batave, que Césat étoit » un monstre; mais ce monstre étoit votre » empereur, & il avoit déposé dans nos » mains le soin de sa conservation. C'étoit » à nous à le garder, & non pas à juger de » sa conduite. »

[68—120.]

Les Bataves, malgré leur fidélité, indignés du *caractere atroce* & des crimes de Néron, *se déclarerent pour* Galba. Leurs querelles avec les Légionnaires ralentirent leur zèle pour les Romains. Une de leurs cohortes entra dans la Ligue de Civilis qui vouloit rendre la liberté à la Germanie. Cette défection entraîna celle de huit autres cohortes qui se joignirent à Civilis. Ils firent sentir aux Romains, pendant le cours de la guerre de Civilis & de Céréalis, combien il leur étoit important de les conserver pour amis. Ce ne fut qu'à la réunion de ces généraux que les Bataves rentrerent dans les armées Romaines; mais ce ne fut que sous Adrien,

qu'ils furent rétablis dans la prérogative de composer la garde de l'empereur. Ils durent cette distinction à l'adresse d'un de leurs archers. Les Bataves étoient très-habiles à tirer de l'arc. Un jour qu'on exerçoit les troupes, lorsque le tour de Soranus fut venu, il décoche une flèche ; &, avec une seconde, il coupe la premiere qu'il atteint au milieu de sa course. Adrien prit Soranus & les Bataves en si grande amitié, que, lorsque cet habile archer fut mort, il lui éleva un mausolée, & qu'il bâtit un marché dans l'isle des Bataves.

[212.]

Ils durent l'amitié de Caracalla à la fermeté qu'il avoit vue dans les Germains des environs du Meim, sur lesquels il remporta une victoire. Les femmes des vaincus se défendirent avec une audace qui l'étonna ; &, lorsque leurs forces furent épuisées, elles se donnerent la mort. Dès ce moment, Caracalla, soit qu'il craignît un peuple si déterminé, soit par l'effet que la vertu produit sur les ames les plus scélérates, conçut une estime particuliere pour les Germains & pour les Bataves qu'il regardoit comme ne faisant qu'un même peuple.

[359.]

Les Francs occupoient les deux rives du

Rhin. Les Saxons ayant chaſſé les Quades des environs du Danube, ceux-ci demanderent aux Francs de les laiſſer paſſer. Ils le refuſerent; & les Quades, s'étant ouvert un paſſage par la force, traverſerent l'iſle des Bataves, & attaquerent les Saliens. Julien marcha contre eux. Ils s'enfoncerent dans les bois, & n'en ſortoient que de nuit; de ſorte qu'ils faiſoient la guerre comme d'une maniere inviſible. Charietto, Franc de nation, chaſſeur de profeſſion, qui connoiſſoit la forêt où les Quades s'étoient renfermés, d'une ſtature giganteſque, & qui s'étoit rendu redoutable à ces Barbares, demanda à Julien un détachement. Julien *lui en donna un de Bataves.* Charietto, avec *ce petit corps*, ſe jette dans le bois; s'embuſque, & tombe ſur une troupe à laquelle il fait mettre armes bas. Il ſe ſaiſit de quelques priſonniers, & les égorge, en préſence des autres, avec une cruauté froide & barbare. Cette action jetta dans les eſprits une telle conſternation, que les Quades demanderent la paix à genoux.

[363.]

Après la mort de Julien, les Bataves, qui étoient à Smyrne, en ayant appris la nouvelle, maſſacrerent, dans leur fureur, Lucilien, beau-pere du nouvel empereur. Mais Jovin étant mort, & Valentinien ayant

été proclamé à ſa place, on vouloit l'obliger à ſe donner un ſucceſſeur. Valentinien parla aux légions avec une fermeté qui les étonna. « Tant que j'ai été parmi vous, leur » dit-il, je recevois les ordres de vos chefs: » c'eſt aujourd'hui à vous & à eux à vous » conformer aux vues que je puis avoir » pour le gouvernement de l'Empire. Ce- » pendant, comme je ne puis tout régler » par moi-même, je veux partager avec un » ſecond l'autorité ſuprême. Je ſuis embar- » raſſé du choix. » Un Batave, qui commandoit ſa cavalerie, l'interrompit. « Si » vous préférez votre famille au bien de » l'Etat, vous n'avez point à balancer : aſ- » ſociez-vous votre frere. Si le bonheur » de votre Empire vous touche de plus » près, adoptez le plus digne. »

[366.]

Les Saliens, les Ripuaires, les Sicambres firent une Ligue avec les Bataves contre les Romains dont ils avoient à ſe plaindre. Cette Ligue fut appellée *la Ligue des Francs*, & fut l'origine de ces confédérations de Barbares qui accablerent l'Empire. Charietto ſe mit à leur tête. Il engagea une action qui devint funeſte aux Romains par la défection des Hérules & des Bataves qui étoient dans l'armée de l'empereur. Ce prince ayant appris la déroute

de ſes légions, raſſembla les débris de ſon armée, attaqua les Hérules & les Bataves qui furent forcés de céder au nombre. Valentinien crut aſſez les punir, en ordonnant qu'on les vendît comme de vils eſclaves. Plus ſenſibles à cette honte qu'à la mort, ils ſe proſternerent à ſes pieds, avec des cris & des gémiſſemens ſi touchans, qu'il ne put y réſiſter, & leur pardonna. Ils donnerent bientôt aux Romains des preuves de la ſincérité de leur repentir.

[410.]

Les hiſtoriens, occupés des dépréda-tions des Barbares, & de leurs établiſſe-*mens ſur* les différentes parties démembrées de *l'Empire*, *perdent* les Bataves de vue. Les *Wiltes*, ou *Vénèdes*, s'établirent dans une des iſles du Rhin, qu'avoient occupée les anciens Bataves; bâtirent Witlam ſur l'embouchure de la Meuſe, & quelques châteaux, dont on voit encore les ruines. Mais tout ce qui regarde les Bataves, juſqu'à leur nom, diſparoît dans les hiſtoriens. Les uns formerent divers établiſſemens. Leurs provinces firent partie des poſſeſſions des Francs. Les autres ſubſiſtoient dans la Bétuwe. Enfin ils ne ſont plus connus dans l'Hiſtoire, que ſous le nom de *Hollandois*, quoique la Hollande ne ſoit qu'une des ſept provinces.

[622.]

Clotaire II avoit réuni sûr sa tête tous les Etats de Clovis; & ces Etats comprenoient, outre les royaumes de Paris, d'Orléans & de Soissons, la Zélande, la Flandre, le Brabant, partie de la Gueldre, tous les bords du Rhin depuis Basle jusqu'à Cologne, le pays entre la Meuse & la Moselle, & entre le Rhin & la Meuse, la Belgique, les deux Aquitaines, le pays depuis le Mein jusqu'au Danube, &c. La Flandre, couverte de forêts, & coupée par d'immenses marais, étoit un repaire de brigands & de monstres. Les Vandales y avoient bâti la ville de Gand, ou Wangt, & Childéric celle de Mons. Clovis, vainqueur de la Thuringe, donna, disent les historiens, une partie du pays conquis, à Flandert qui lui donna son nom. Un des rois successeurs de Clovis nomma un officier prépose pour délivrer ce pays: on l'appella *grand-forestier*; & c'est sans doute cette dignité qui a donné lieu à la charge de grand-maître des eaux & forêts. Clotaire donna à la charge de grand-forestier la prérogative & l'autorité de gouverneur, & le maria à Richilde sa fille. Ces forestiers ou gouverneurs furent érigés, dans la suite, en Comtes souverains. Le premier gouverneur fut Lidéric de Buquois. Le roi l'envoya

en Flandres, accompagné de miſſionnaires. Il voulut employer la force & la perſuaſion contre les ſcélérats & les monſtres qui peuploient ces forêts ; mais il y auroit eu peu de ſuccès à eſpérer, ſi les armes de Lidéric n'avoient pas été plus efficaces que l'éloquence & la logique des miſſionnaires. Les prêtres étoient ſi peu inſtruits de leur religion, qu'ils rebaptiſoient ceux qui, après s'être convertis & retombés dans l'idolatrie, ſe convertiſſoient encore au Chriſtianiſme. Le ſerment des Chrétiens ſe faiſoit en impoſant la main ſur la tête des victimes ſacrifiées aux faux dieux.

[716.]

La Friſe, dont une partie a été ſubmergée, & l'autre incorporée à la Hollande, comprenoit le pays entre l'Elbe & l'Eſcaut. Elle fut habitée par les Friſons qui lui donnerent leur nom, & qui l'ont toujours conſervé. Ils furent gouvernés par des Rois, & enſuite par des Ducs, juſqu'au tems de Charlemagne, qui changea ce titre en celui de Podeſtat. Pépin leur fit annoncer l'Evangile. Bientôt ils ſe révolterent, & retomberent dans l'idolatrie. Charles Martel les força à demander la paix. Il la leur accorda, à condition que Radbod, leur roi, ſe feroit baptiſer. Radbod y conſentit. Tout étoit

prêt pour la cérémonie. Il avoit un pied dans les fonts, lorſqu'il s'aviſa de demander à Wolfran, évêque de Sens, ſi les rois ſes prédéceſſeurs étoient dans le ciel ? » Comme ils n'ont pas eu, répondit Wol- » fran, le bonheur de connoître Jeſus- » Chriſt, ils n'auront aucune part à la gloire » éternelle. » Radbod ſe retira, en diſant qu'il préféroit d'être un peu plus mal dans un lieu où il trouveroit ſes amis, que de jouir d'une félicité qu'il auroit à partager avec des gens inconnus.

[743--783.]

Les Friſons, quoiqu'éclairés des lumieres de l'Evangile, avoient toujours un ſecret penchant à l'idolatrie. Charlemagne, pour préliminaire de la paix demandée par Witikind, avoit fait couper la tête à quatre mille cinq cens hommes. Les Friſons prirent prétexte de cette exécution ; renoncerent à l'alliance des François ; firent main-baſſe ſur les miſſionnaires ; mirent le feu à leurs égliſes ; s'unirent aux Saxons, & déclarerent la guerre à Charlemagne dont la valeur réprima les rebelles, & punit les Friſons ; & ſa ſageſſe gagna Witikind, qui lui demanda le Baptême. Radbod II mourut dans ces circonſtances ; & c'eſt de lui que la famille d'Egmond tire ſon origine.

[789.]

Les Friſons n'étoient pas véritablement ſoumis. Ils maſſacrerent les officiers de Charles. Ce prince, dans ſa fureur, mit à feu & à ſang tout le pays, depuis l'Ems juſqu'au Wéſer; mais en même tems qu'il le déſoloit, il faiſoit paſſer les habitans dans les différentes parties de ſes Etats. Il uſa, pour les ſoumettre, de ſa politique ordinaire: c'étoit de fixer ſolidement la Religion Chrétienne dans les pays vaincus. Il fonda l'évêché de Paderborn, & pluſieurs paroiſſes. Les exhortations des paſteurs, & la morale de l'Evangile, préſentée dans toute ſa pureté, firent plus ſur eux que les *armes de l'empereur*. Il n'eut pas de ſujets *plus fidèles* dans ſes vaſtes Etats, ni de ſoldats plus courageux dans ſes troupes. Les hiſtoriens prétendent que Charles ayant aſſiégé Rome, ils monterent les premiers à l'aſſaut. Mais les hiſtoriens de ce tems-là, qui ont cru honorer la Religion en la chargeant de merveilleux, ont prétendu que, trois ſeigneurs ayant voulu emporter le corps de S. Magus de la chapelle de ſaint Michel, à meſure qu'ils s'éloignoient de Rome, le corps devenoit plus peſant, & qu'enfin le poids devint ſi conſidérable, que, forcés de renoncer à leur entrepriſe, ils le reporterent; qu'alors, à meſure qu'ils ſe

rapprochoient, il devenoit ſi léger qu'à peine s'appercevoient-ils du poids, en rentrant dans la chapelle.

[809.]

La Friſe étoit tranquille & floriſſante ſous le duc Horic, lorſque Godefrid ou Godefroi, roi de Danemarck, petit-fils de Radbod par ſa mere, prétendit avoir des droits ſur cette province. Il l'attaqua par terre & par mer; & Horic acheta la paix, en promettant de payer un tribut annuel de cent livres d'argent; mais Godefroi rompit le traité, exigea des conttributions inſupportables. Il ordonna à chaque particulier de murer leurs portes, & de n'en ouvrir qu'une dans chaque maiſon, du côté du nord. Elle ne devoit avoir que trois pieds de hauteur, afin qu'on ne pût entrer ou ſortir qu'en rempant. Charles ſe préparoit à délivrer les Friſons, lorſqu'il apprit que Godefroi avoit été aſſaſſiné par ſon fils, dans ſa tente, pour venger ſa mere qu'il avoit répudiée. C'eſt à cette époque que les Friſons érigerent leur province en république, avec le conſentement de Charlemagne, qui les combla de bienfaits, de priviléges, & leur laiſſa toute liberté.

[823.]

Hériold ou Harald que les Danois avoient

élevé au thrône de Danemarck, en fut chassé par les enfans de Godefroi. Il implora le secours de Louis le Débonnaire, & se convertit au Christianisme, pour se le rendre plus favorable. En attendant qu'il pût le rétablir sur le thrône, Louis donna Wyck-te-Duurstede à Hériold. Il donna des fiefs à ses freres & à ses fils qui se firent tous baptiser. Louis les combla de bienfaits ; fit armer une flotte ; & les François le ramenerent en Danemarck. Les enfans de Godefroi, pour éviter une guerre qui pouvoit avoir pour eux des suites funestes, promirent de partager le thrône avec Hériold ; mais Horic, un des princes ses rivaux, amusa le roi, du desir de se faire baptiser ; &, tandis qu'il feignoit de se faire instruire, un de ses freres *soulevoit les Danois* qui forcerent tous les *François à se retirer*. Horic, en habile politique, *feignit la* plus grande colere contre son frere. Celui-ci prétendit que c'étoit Hériold qui avoit indisposé les peuples. Il proposa de concilier les deux nations ; mais, tandis qu'on dressoit le traité, le feu prit à quelques maisons. Les deux freres en jetterent la faute sur Hériold, & tomberent sur les François qui croyoient la paix jurée. Le foible Louis dissimula cet affront, & confirma les dons qu'il avoit faits à Hériold.

[834.]

Cette foibleſſe eut des ſuites cruelles. Une nuée de Normands, profitant des troubles qui agitoient la maiſon de Louis, fondit ſur les Pays-bas. Les deux rives du Rhin juſqu'à Utrecht furent ravagées. Ils prirent Wyck-te-Duurſtede, & livrerent la ville & les habitans au fer & à la flamme. Louis ſe plaignit aux rois de Danemarck, qui rejetterent cette invaſion ſur la déſobéiſſance de leurs ſujets. Auprès du foible Louis, l'excuſe la plus légere tenoit lieu des raiſons les plus fortes. Il obtint cependant un avantage ſur les Normands, qui reparurent quelque tems après; mais bientôt ils eurent leur revanche. Ils gagnerent une bataille ſanglante contre les François; ruinerent les bords de l'Eſcaut; pillerent Anvers; revinrent à Wyck-te-Duurſtede qu'on avoit rebâti, la brûlerent encore; &, après avoir commis les plus horribles cruautés, ils reprirent le chemin du Nord. C'eſt à cette époque que l'Hiſtoire rapporte l'origine des marquis que Louis créa pour le gouvernement de la Zélande, & qu'il ſubſtitua aux comtes, pour n'avoir pas ſecouru l'iſle de Walcheren, quoique le comte, qui la défendoit, les eût appellés. Le nom de *Bataves* n'étoit plus connu. Leurs deſcendans s'étoient retirés

tirés à *Bétuwe*. Leur ancien pays prit le nom de *Hollande* & de *Zélande*, que lui donnerent les Danois.

[840.]

Après la mort de Louis, Lothaire à qui ſon pere avoit laiſſé l'Italie, une partie des Pays-bas, & le titre d'Empereur, voulut encore dépouiller ſes freres. Il appella les Normands, qui remonterent la Seine, & ravagerent la ville de Rouen. Pour exciter encore l'animoſité des Germains qui conſervoient toujours un ſecret penchant pour l'idolatrie, il permit toute ſorte de cultes. Dès ce moment, les cérémonies du Chriſtianiſme furent confondues avec celles du *Paganiſme*. *Cette tolérance* ouvrit les yeux de *ſes freres qui ſe réunirent* contre lui. Lothaire fut battu; & ſa défaite donna lieu à un nouveau partage.

[858.]

Baudouin I, ſurnommé *Bras-de-fer*, grand foreſtier de Flandre, célèbre par ſa force & par ſon courage, dont l'aïeul Ingelrame avoit enrichi cette province par ſes défrichemens, oſa aſpirer à la main de Judith, fille de Charles le Chauve. Cette princeſſe jugea que les vertus de Baudouin le rendoient digne de s'allier à ſon Souve-

rain. Elle approuva ſes feux, & permit qu'il la demandât à ſon pere. Charles, offenſé de ſa témérité, la maria à Etelwolph, roi d'Angleterre, qui mourut peu de tems après. Judith fut encore mariée au fils d'Etelwolph, ſoit que le premier mariage n'eût pas été conſommé, ſoit que la politique eût prévalu ſur l'obſtacle de l'inceſte. Ce nouvel époux mourut encore; & Judith ſe trouva libre, & n'ayant que vingt-un ans. Baudouin la vit; & ſes premiers feux ſe rallumerent. D'accord avec la princeſſe, il l'enleva. Charles ſe livra à toute ſa fureur. Il aſſemble un concile & des troupes; fait excommunier Baudouin, & marche contre lui. Baudouin ne s'effraya point de la ſupériorité du nombre. Il ſçut ſi bien faire uſage de ſon habileté & de ſa valeur, qu'il remporta une victoire complette ſur les François. Sans perdre de tems, il part pour Rome; repréſente au pape que la princeſſe n'avoit fait que ſuivre un époux; qu'étant veuve de deux maris, elle étoit la maîtreſſe de donner ſa main à qui bon lui ſembleroit, & que ſon mariage, ayant été célébré publiquement, étoit très-légitime. Le pape ſe rendit aux raiſons du vainqueur; leva l'excommunication; confirma le mariage, & s'employa auprès de Charles qui, craignant que Baudouin n'appellât les Normands,

consentit aux vœux de Charles ; &, pour rapprocher Baudouin du thrône, il érigea la Flandre en comté.

[867.]

Les Normands & les Danois avoient dévasté les Etats de Charles & ceux de Lothaire. Rien ne leur résistoit. Ils avoient porté la désolation au sein de la France. Utrecht avoit été saccagé ; la Zélande ruinée. Ayant forcé les négocians de se réfugier à Wyck-te-Duurstede, comme dans un asyle qui appartenoit à un prince Danois, ils entrerent dans la ville ; la ruinerent de fond en comble, & passerent au fil de l'épée ceux qu'ils ne purent emmener en esclavage. Ils se retirerent dans une isle du Rhin, auprès de Nuits. Lothaire & les Saxons les bloquerent ; mais leur général trouva le moyen de séduire Lothaire qui leur permit de se retirer avec leur butin. On a prétendu qu'ils l'avoient partagé avec lui. Un de ceux qui s'étoient le plus distingués contre les Normands, étoit Robert de Heusden, secondé de Baudouin son fils. Celui-ci soupira pour une des filles d'Edmond, roi d'Angleterre. La princesse fut sensible à son amour. Il l'enleva & la conduisit secrettement en Hollande. Leur intrigue n'avoit point transpiré. Edmond fit long-tems des recherches inutiles. On la

découvrit enfin dans un village, entourée de plusieurs enfans, filant, & partageant avec eux les regrets de la mort de leur pere. Le roi oublia tous les torts de sa fille, & demanda à l'empereur d'ériger, en faveur de ses petits-fils, Heusden en comté, & y ajoûta plusieurs terres voisines qu'il acquit à ses frais.

[874.]

Les Normands, ayant le célèbre Rollon à leur tête, descendirent en Angleterre avec trois cens vaisseaux. Deux batailles qu'il gagna, lui ouvrirent le chemin de Londres. Il mit à feu & à sang quelques provinces; & ce ne fut qu'à force de présens que le grand Alfred obtint qu'ils quitteroient l'Angleterre, & qu'ils se feroient un établissement sur les côtes occidentales de la France. Il partit: une tempête le jetta en Zélande. On crut qu'il vouloit s'y fixer: on s'opposa à sa descente; & ce torrent, que la moindre résistance rendoit furieux, désola cette province. Les Flamands & les Frisons, ayant Radbod leur duc à leur tête, vinrent au secours. Rollon les attendit; rangea ses troupes en bataille; fit serrer les rangs, pour qu'elles parussent moins nombreuses; fit mettre au premier rang un genou à terre. Les Frisons crurent qu'ils implroient leur miséricorde, & les charge-

rent en désordre. Mais, lorsque les Normands les virent à portée, ils se leverent, se déployerent & firent une déroute générale de leurs ennemis. Rollon remporta une seconde victoire contre le duc de Hasbain, qu'il fit prisonnier. Il passa de-là en France, où, ayant obtenu Gisèle, fille de Charles le Simple, il s'établit dans cette partie de la France, à laquelle les Normands, (mot qui signifie dans la langue allemande *hommes du Nord*,) donnerent leur nom. C'est vers ce tems qu'il faut fixer l'époque de l'incorporation des Pays-bas à l'Allemagne par l'alliance de Louis le Bégue avec le roi de Germanie.

[881.]

Les Danois & les Normands ravagerent Nimègue, Tournai, Saint-Omer, Courtrai, Cambrai, Térouanne, Saint-Riquier, Amiens, Corbie; prirent Arras, dont ils passerent les habitans au fil de l'épée; Mastricht, Liége, Tongres, Bonn, Cologne, Zulpich, Aix-la-Chapelle & Juliers; massacrerent les payſans des Ardennes, & brûlerent Trèves. Rien ne leur résistoit. Les princes, qui avoient des Etats exposés à leurs fureurs, ne pouvoient suffire à les défendre. Les Pays-bas vouloient se donner à la France, & Louis n'osa les accepter. L'empereur vit le moment de les exterminer;

mais il conclut avec eux une paix honteuſe. Il rendit la Friſe à Godefroi, pour la dot de Giſèle, fille de Lothaire II.

[884.]

Ce même Godefroi étoit un prince altier & dur. Les Friſons accoutumés à la liberté ſouffroient le joug avec impatience. Ils ſe révolterent. Godefroi n'en fut que plus cruel. Il les traita en eſclaves ; leur défendit le port d'armes, & les obligea de ne jamais paroître en public, ſans avoir une corde au col, afin qu'ils euſſent toujours devant les yeux le ſupplice qui les attendoit au moindre mécontentement.

[885.]

Godefroi ne ſe contenta point de l'apanage que lui avoit fait l'empereur. Il demanda que, comme il manquoit de vin dans ſes Etats, il voulût bien y joindre Andernach & Coblentz. L'empereur conſulta le duc Henri de Brabant, qui fit ſentir à l'empereur que Godefroi demandoit, ſous un prétexte aſſez frivole, une choſe de la plus dangereuſe conſéquence ; qu'au moyen de ces deux places il pouvoit faire venir tous les ſecours, dont il auroit beſoin, des pays du Nord, & qu'il auroit une entrée libre en Allemagne. L'empereur étoit dans l'embarras, parce qu'un refus l'expoſoit à

une guerre qu'il n'étoit pas en état de soutenir. Henri lui offrit de le délivrer de Godefroi, s'il vouloit y consentir. L'empereur lui laissa toute liberté. Aussi-tôt Henri ordonne à une troupe de Westphaliens, sur lesquels il pouvoit compter, de se déguiser en marchands, & de se rendre sur les frontieres de la Bétuwe. Il prend un cortege nombreux, & se rend, en qualité d'ambassadeur, auprès de Godefroi. Il appelle secrettement le comte Everard que Godefroi avoit fort maltraité; &, s'étant ouvert à lui, Everard lui promet de le seconder. A la seconde entrevue que le duc Henri eut avec le tyran, celui-ci s'emporta en invectives contre l'empereur. Everard l'arrête fièrement, & lui dit de parler de son maître avec plus de respect, & qu'avant d'accuser quelqu'un, il falloit être exempt de reproche. Godefroi traita Everard d'insolent. Le comte, à ces mots, met le sabre à la main, & du premier coup le renverse; & ceux qui étoient avec l'ambassadeur lui donnerent la mort. A ce signal, les Westphaliens se rassemblent & font main-basse sur les Danois & les Normands. Godefroi, qui s'attendoit au refus de l'empereur, avoit appellé les Danois. Ils étoient en Westphalie, lorsqu'ils apprirent ce qui venoit de se passer dans la Frise. Ils porterent la désolation dans cette province; mais ils furent

preſque tous maſſacrés par les peuples du Teiſterbant, qui remonterent le Rhin. Le duc Henri périt, en venant au ſecours de Paris aſſiégé par Sigefroi. L'empereur voulut venger ſa mort. Il raſſemble ſes troupes, & vient au ſecours des Pariſiens. A peine eut-il vu les travaux des aſſiégeans, qu'il demanda à capituler, & conſentit à un traité deshonorant. Ses ſoldats, indignés de ſa lâcheté, l'abandonnerent au mépris de ſes ſujets, & s'en retournerent, la honte ſur le front & la rage dans le cœur. Les Friſons conſpirerent contre Sigefroi. Il apprit leurs murmures & leurs attroupemens. Il quitta le ſiége de Paris; revint dans la Friſe où il trouva la mort. Les Friſons nettoyerent de Danois les bords de la Meuſe, & ſe promirent de conſerver une liberté qu'ils s'étoient procurée. Ils profiterent de la foibleſſe de l'empereur, pour rétablir le gouvernement républicain.

[923.]

THÉODORIC, *premier comte de Hollande;* & THÉODORIC II. Les incurſions des Danois & des Normands ſur les pays arroſés par la Meuſe & le Rhin forcerent les comtes qui en gouvernoient les différentes parties, & qui, par la foibleſſe des deſcendans de Charlemagne, s'étoient érigés en petits

Souverains dans les poſſeſſions qui leur avoient été cédées, à ſe réunir. L'intérêt commun les engagea de donner à un ſeul toute l'autorité. Ce chef, peu-à-peu, s'érigea en Comte ſouverain, & abſorba tout le pouvoir. C'eſt l'opinion commune. Mais quel fut le premier, & de qui tenoit-il l'inveſtiture? C'eſt une queſtion qui a fort embarraſſé les hiſtoriens. Quoi qu'il en ſoit, ils s'accordent preſque tous à regarder Théodoric I, comme le premier comte ſouverain de Hollande. On ignore juſqu'au nom de ſon pere. On croit qu'il deſcend de Gerlof que Godefroi envoya en ambaſſade à Charles le Gros. D'autres le font deſcendre d'un Théodoric qui conquit la *Friſe ſous Charlemagne*. Tout ce qu'on en ſçait, *c'eſt qu'il* ſe diſtingua dans une bataille que Henri l'Oiſeleur livra aux Huns, & dans les tournois que donna cet empereur; exercice dont il fut, dit-on, l'inventeur. Après quarante ans de règne, il céda la ſouveraineté à ſon fils Théodoric II, contre lequel les Friſons jaloux de leur liberté ſe révolterent, mais qu'il ſoumit. Sous ſon règne, les Normands furent chaſſés d'Utrecht, par l'évêque Balderic, fils du comte de Clèves, & précepteur d'Othon I, qui lui donna des troupes. Othon III lui donna en toute propriété tout ce qu'il poſſédoit en fief.

[989.]

Arnoud fut le troiſieme comte de Hollande, & le troiſieme fils de Théodoric II. Ses deux aînés étoient eccléſiaſtiques. La ſageſſe auſtere d'Arnoud, & ſon éloignement pour le mariage, faiſoient craindre à ſon pere qu'il ne prît le même parti. Théodoric ne le contraignit point ; mais, un jour, feignant d'entrer dans ſes diſpoſitions, il exalta beaucoup le célibat. « Oui, mon » fils, lui dit-il, la pureté eſt une vertu » ineſtimable. C'eſt elle qui nous ſoutient » dans ce mépris du monde, qu'inſpire la » contemplation d'un Être qui ſeul mérite » d'être aimé, & qui peut ſeul remplir nos » deſirs ; devant qui tous les rois de la » terre ne ſont rien. C'eſt lui qui a inſtitué » ces rois pour le bonheur des peuples ; » &, s'ils ne concourent pas de tout leur » pouvoir à ce but, ils ſe rendent coupa- » bles d'infidélité envers lui. » Arnoud ne pouvoit pas diſconvenir de ce principe. » Croyez-vous, mon fils, ajoûta-t-il, qu'un » prince, qui ſeroit appellé à la ſouverai- » neté, ne feroit pas un grand crime, & » ne rendroit pas ſes peuples malheureux, » s'il les expoſoit à des guerres funeſtes par » ſa faute ? » Arnoud avoit trop d'humanité pour ne pas répondre affirmativement. » Que je crains, mon fils, continua le bon

» pere, que vous ne ſoyez ce prince cou-
» pable ! Vous êtes appellé au thrône par
» le droit de la naiſſance. Si vous refuſiez
» d'y monter, mes Etats ſeroient ou livrés
» à l'anarchie & au déſordre, ou déchirés
» par une foule de concurrens qui, en ſuſci-
» tant autant de partis dans l'Etat, occaſion-
» neroient des guerres civiles, qui ne ſe ter-
» mineroient que par la perte de la plus
» grande partie de mes ſujets. Si vous pre-
» nez les rênes du gouvernement, & que
» vous perſiſtiez dans l'éloignement que
» vous témoignez pour le mariage, vous
» ne faites que retarder les maux que vous
» leur cauſeriez par votre refus de régner.
» Voyez, mon fils, ſi, quelque belle que
» *ſoit cette vertu* dont vous faites tant de
» cas, *elle eſt à* comparer à un mariage qui
» aſſure le bonheur du peuple. Je ne vous
» parle pas de ce que vous devez à un pere
» qui a fait tout ce qui dépendoit de lui
» pour faire la félicité d'un Etat que vous
» allez livrer aux horreurs des diſcordes ci-
» viles. Je compte pour rien ce que vous
» devez à mon amour, à mon âge, & à
» mes volontés. Mon fils, votre premier
» devoir eſt de rendre vos ſujets heureux ;
» & toute vertu, qui n'a pas ce but, ne doit
» point être celle d'un Souverain. » Arnould
fut touché de ces raiſons ; & il épouſa
Luitgarde dont il eut trois enfans. Il régna

après ſon pere. Mais les Weſt-Friſons, refuſant de le reconnoître, & les Friſons, toujours jaloux de leur liberté, lui déclarerent la guerre. Il fut tué dans une bataille contre ces peuples.

[1006.]

Théodoric III, l'aîné des trois fils d'Arnoud, lui ſuccéda, n'ayant encore que douze ans. Luitgarde, ſa mere, régna, ſous ſon nom, pendant ſa minorité. Elle ſoumit les Friſons qui ſignerent avec lui un traité de paix. Il leur pardonna la mort d'Arnoud, à condition qu'ils payeroient au comte de Hollande la dixme de leurs revenus; qu'ils lui rendroient hommage, & qu'ils le ſerviroient à leurs dépens dans toutes les guerres. D'ailleurs il ne changea rien à leurs conſtitutions. Sous ſon règne, les Normands rentrerent, pour la derniere fois, dans la Hollande. Il eut de grands démêlés avec l'évêque d'Utrecht, uſurpateur d'un pays vaſte, qui appartenoit aux ancêtres du comte. Le prélat fomenta l'animoſité des Friſons. Les évêques de Liége, de Trèves, de Cologne & de Cambrai, & quelques abbés, ſe joignirent à l'évêque d'Utrecht, parce que Théodoric avoit fait élever, pour conſerver le droit de chaſſe qu'il avoit dans la forêt de Merwede, & celui de pêche dont il jouiſſoit

ſur la Meuſe & ſur le Waal, un fort qui fut le commencement de la ville de Dordrecht. Les Friſons furent battus. Théodoric fut cité au tribunal de l'empereur par les évêques, & fut condamné. Le comte en appella à ſon épée ; livra la bataille, & remporta une victoire qui jetta la conſternation dans les deux Lorraines, Liége, le Cambreſis, dont les troupes furent paſſées au fil de l'épée. L'évêque d'Utrecht, & Godefroi, duc de Lorraine, furent priſonniers ; mais il donna de ſi bonnes raiſons à l'un, qu'il abandonna ſes prétentions : il eut tant d'égards pour l'autre, qu'il prit ſa défenſe auprès de l'empereur. Théodoric, ayant établi une paix durable, ſe propoſa de paſſer les mers pour aller viſiter les ſaints lieux, ſelon l'uſage du tems.

[1048.]

Théodoric IV. Les Flamands avoient gagné une bataille conſidérable contre les Hollandois qu'ils chaſſerent de la Zélande. Le nouvel évêque d'Utrecht & l'empereur attaquerent Théodoric IV. Profitant du reſſentiment de Godefroi, duc de Lorraine, qui avoit été injuſtement mal-traité par l'empereur, Théodoric l'engage à déclarer la guerre à Henri. Ils ravagent Nimègue, Liége, & leurs environs. L'empereur, qui vint au ſecours, fut battu. Théodoric eut

avec l'évêque de Liége une affaire malheureuſe. Ce prélat donnoit un tournoi. Théodoric s'étoit ſouvent ſignalé dans ces ſortes de combats. Herman, frere de l'archevêque de Cologne, ſe préſente. Ils courent; ſe choquent: leurs lances volent en éclats. Un de ces éclats bleſſe Herman qui meurt, quelques momens après, de ſa bleſſure. Les Allemands veulent venger ſa mort; pourſuivent Théodoric qui a bien de la peine à ſe ſauver; tuent deux de ſes domeſtiques, & l'obligent de s'enfermer à Dordrecht, où, ayant trouvé quelques vaiſſeaux des évêques de Liége & de Cologne, il y fait mettre le feu, & en confiſque les marchandiſes. Ces deux prélats, auxquels ſe joignirent le margrave de Brandebourg & l'évêque de Mets, ſurprirent Dordrecht. Théodoric, profitant de leur négligence à garder cette ville, y rentre ſecrettement, égorge tout ce qui ſe préſente, & chaſſe le reſte. Mais, le lendemain, en viſitant la place, il fut bleſſé à la cuiſſe d'une flèche empoiſonnée, dont il mourut peu de jours après.

[1058.]

Florent I, frere & ſucceſſeur du précédent, eut de longues guerres à ſoutenir. L'évêque d'Utrecht étoit mort; mais ſon ſucceſſeur eut aſſez de crédit pour faire

mettre la Hollande au ban de l'Empire. Il fit une Ligue formidable contre Florent, entre l'archevêque de Cologne, l'évêque de Liége, Herman comte de Kuik, Wichard, avoué de Gueldre, Egbert, margrave de Brandebourg. Florent ne s'alarma point du nombre de ſes ennemis : il releva, par ſes diſcours, le courage abbatu des Hollandois. Il ſe campa ſous les murs de Dordrecht. Mais, ne voulant pas tout donner au courage, il conſulta un ſage vieillard ſur la conduite qu'il devoit tenir. « Il y » a long-tems que je ſuis chevalier, dit le » vieillard. J'ai donné des preuves que le » danger ne m'a jamais effrayé ; mais autre » choſe eſt un combat particulier, où le pis » qui puiſſe arriver, eſt d'être tué. Il s'agit » ici de la gloire & du ſalut d'un peuple en- » tier ; & c'eſt moins le courage que la pru- » dence qui doit nous guider. Peut-être » mon avis ſera-t-il jugé timide par une » bouillante jeuneſſe ; mais que m'importe ? » Je crois donc que le parti le plus dange- » reux ſeroit de hazarder une bataille. Au » défaut du nombre, ſervons-nous de l'a- » dreſſe. Les ennemis, ſe confiant dans leur » multitude, fondront ſur le camp ; ren- » dons-en les approches funeſtes à leurs » troupes. Qu'au lieu d'armes, chaque ſol- » dat prenne une pioche, & qu'il creuſe » des foſſés autour du camp : qu'on re-

» couvre enſuite ces foſſés avec des claies » & du gazon ; c'eſt alors que, profitant » du déſordre des ennemis, nous pourrons » combattre à nombre égal. » Son avis fut ſuivi. Les retranchemens furent faits. La premiere ligne d'infanterie fut enterrée. La cavalerie, qui la ſuivoit, eut le même ſort ; &, lorſque Florent vit que le déſordre ne pouvoit plus augmenter, il fondit ſur l'armée ennemie. Elle prit la fuite ; & ceux qui échappoient au fer du vainqueur, tomboient dans des piéges plus meurtriers. La victoire de Florent fut complette. Les évêques ſe retirerent. Quatre ans après, ils tenterent une nouvelle entrepriſe, avec auſſi peu de ſuccès. Les Hollandois furent vainqueurs ; mais Florent y périt.

[1064.]

Théodoric V. Florent avoit trois enfans de Gertrude, fille du duc de Saxe ; Théodoric qui n'avoit que quatre ans, lorſque Florent fut tué ; Berthe que ſa beauté fit monter ſur le thrône de France, & Mathilde. Une jeune veuve, & des enfans ! Quelle circonſtance pour un prélat ambitieux ! Guillaume, évêque d'Utrecht, ne la négligea point. Lié d'intérêt & d'amitié avec Henri, évêque d'Ausbourg, qui gouvernoit l'eſprit & le cœur de l'impératrice, mere de Henri IV, il obtint un diplôme par

par lequel la plus grande partie des états & des biens de Florent étoient adjugés à l'égliſe d'Utrecht. Il ſe diſpoſoit à s'en mettre en poſſeſſion ; mais Gertrude trouva dans ſes attraits, dans ſon courage, & dans ſa politique, des reſſources auxquelles le prélat ne s'attendoit point. Robert, frere puîné de Baudouin, comte de Flandres, prince hardi & entreprenant, revenoit d'au-delà des mers, où ſon pere, qui craignoit qu'il ne dépouillât Baudouin de ſes Etats, l'avoit envoyé pour chercher fortune. Il jetta les yeux ſur la Hollande. Son pere lui fournit des troupes ; & il marcha contre Gertrude. Elle vint au-devant de lui ; le prévint ; l'attaqua, & remporta ſur lui deux victoires complettes. Robert alloit tenter le ſort d'un troiſieme combat : on parla d'accommodement. Gertrude étoit belle : Robert étoit jeune, & ſans fortune. Leur mariage fut conclu ſur le champ de bataille. Robert fut déclaré tuteur du jeune Comte ; & l'évêque d'Utrecht, n'oſant faire valoir ſes prétentions, alla ſe faire maltraiter par les Arabes, dans un voyage qu'il fit à la Terre-ſainte. Le pere de Robert avoit donné à ſon fils, en faveur de ſon mariage avec Gertrude, le comté d'Aloſt, & quelques iſles à l'oueſt de l'Eſcaut. Son frere les lui diſputa. Robert chercha toute ſorte de moyens de pacification. Baudouin fut intraitable ; marcha con-

tre ſon frere ; lui livra bataille, & fut tué dans le combat. Juſques-là ſa conduite avoit été dirigée par la juſtice ; mais il voulut exclure ſes neveux, encore enfans, de la ſucceſſion de leur pere ; & il ne réuſſit pas. L'évêque d'Utrecht ſuſcita contre lui le duc de Lorraine, Godefroi le Boſſu. Robert voulut s'oppoſer à ſon paſſage. Il fut battu, & obligé de ſe retirer à Gand, avec Gertrude & Théodoric, ſon pupille. Richilde, veuve de Baudouin, étoit gouvernée par des étrangers. Les Flamands s'indignerent de leur fierté. Ils appellerent Robert. Il échoua ; revint à la charge ; & Richilde ſe ſauva ſur les terres de France. Philippe I entreprit de la rétablir dans ſes Etats. Il l'y conduiſoit avec une nombreuſe armée. Robert alla au-devant ; prit un poſte avantageux, &, profitant du déſordre de l'armée Françoiſe, qui s'avançoit avec une confiance aveugle, la mit en déroute, & fit Richilde priſonniere. Il fut fait priſonnier lui-même par Euſtache, comte de Boulogne ; mais la nobleſſe Hollandoiſe, l'ayant arraché des mains de l'évêque de Saint-Omer, à qui Euſtache l'avoit donné à garder, il fit payer cher aux François ce leger affront : il les mit en fuite. L'année d'après, Philippe revint avec une armée plus formidable. L'habile Robert ſe tint ſur la défenſive, & attendit que les François euſſent repris toute

leur sécurité. Il en jugea par leur négligence. Il les attaqua, & les battit. Cette victoire fut encore plus complette que la premiere. Il en périt vingt-deux mille. Content de ces triomphes, il se servit du comte Eustache, qu'il avoit fait prisonnier, pour faire la paix avec Philippe. Robert, tranquille sur les affaires de Flandres, rendit la Hollande à son pupille. L'évêque d'Utrecht avoit perdu l'appui du duc de Lorraine. Il avoit été indignement assassiné à *Delft* par un valet-de-chambre du jeune Théodoric. Ce scélérat se cacha sous l'ouverture des latrines. Il y attendit le Duc; &, lorsqu'il y vint pour se soulager, il *lui* enfonça une pique dans le fondement. *On a prétendu que* Robert étoit l'auteur de ce crime; *mais rien* dans sa vie n'annonce une ame atroce. S'il eût voulu employer le crime en faveur de son ambition, un assassinat plus facile, qu'il eût pu voiler de l'ombre du mystere, lui eût fait acquérir la Hollande; mais il la remit à son petit-fils, après l'avoir reconquise sur ses ennemis, & termina sa vie par un pélerinage dans la Palestine, d'où il revint peu de tems avant sa mort.

[1092—1106.]

Florent II. A la fureur des pélerinages avoit succédé la manie des Croisades. Elle

éclata ſous Florent II, qui avoit remplacé Théodoric ; mais, en même tems qu'on prêchoit la Croiſade en France, en Hollande & en Allemagne, il s'éleva un fanatique en Flandres, nommé *Tachelin*. Il étoit vêtu magnifiquement ; portoit ſes cheveux treſſés & attachés ſur la tête. Il alloit prêchant de ville en ville, que les évêques & les prêtres étoient des charlatans ; qu'aucun caractere ne les diſtinguoit des laïques ; que la communion étoit inutile au ſalut ; que la dixme étoit une uſurpation abuſive, & que non-ſeulement la fidélité conjugale n'étoit point une vertu, mais que la communauté des femmes devoit être ordonnée. On ne s'amuſa point à combattre ſes principes. Un jeune eccléſiaſtique, plus fanatique que lui, trouva plus ſimple de l'aſſaſſiner. Cette héréſie s'étoit gliſſée dans quelques couvens dont les religieux tâchoient d'accréditer ſur-tout le dernier des préceptes de Tachelin ; mais S. Norbert détruiſit cette héréſie.

Florent régna trente-un ans, & n'eut qu'une ſeule guerre à laquelle ſa généroſité même donna lieu. Il avoit fait défendre la chaſſe dans une forêt qu'il réſervoit pour ſes plaiſirs. Galama, ſeigneur Friſon, n'eut aucun égard à ſes défenſes. Florent, l'ayant rencontré un jour, fit tuer ſes chiens, & maltraiter ſes domeſtiques. Galama jura

de s'en venger. Il fit guêter le moment où le Comte chaſſeroit ; &, lorſqu'il fut aſſuré de le rencontrer, il entre dans la forêt avec ſes parens & ſes amis, & veut avoir raiſon de l'affront qu'il a reçu. Florent lui fait ſentir avec douceur ſa félonie. Galama met l'épée à la main, & bleſſe ſon Souverain au bras. Les gens de la ſuite du prince étoient prêts à maſſacrer le Friſon ; mais Florent les arrêta, & voulut que le duc de Brabant jugeât cette affaire. Les Weſt-Friſons prirent cet acte d'humanité pour une foibleſſe, & ſe ſouleverent. Le Comte ſe met à la tête d'une armée, leur prouve que le vrai courage eſt toujours compatible avec la juſtice, & dévaſte la province. Les rebelles tomberent aux pieds du vainqueur ; promirent d'être ſoumis & fidèles, & obtinrent leur grace.

[1126.]

Théodoric VI. Sous le règne de ce prince, fils de Florent, Charles le Bon, comte de Flandres, le pere de ſon peuple, ayant appris qu'abuſant de la diſette des bleds & de la famine, Stralem, ſon chancelier, avoit acheté beaucoup de grains, & les receloit afin d'en augmenter le prix, fit enfoncer ſes greniers ; lui paya ſon bled ſa juſte valeur ; n'en fit laiſſer que ce qu'il falloit pour ſa famille, & fit diſtribuer le reſte au peu-

ple. Cet acte de juſtice ſouleva la famille de Stralem, qui jura la perte du Comte. Berthold, Lambert & Broſſart, qui étoient parens du chancelier, ſe rendirent à Bruges. Ils apprirent que Charles étoit à l'égliſe : c'étoit le jour des Cendres. Broſſart ſaiſit le moment où le Comte avançoit la main pour donner l'aumône à un pauvre, & lui abbatit le bras d'un coup de ſabre. Il lui en donna un ſecond qui lui fendit la tête. Il reſpiroit encore. Broſſart le jetta du haut de ſa tribune au pied de l'autel, où il reſta trois jours, ſans que perſonne osât toucher à ſon cadavre ; tant la famille de Stralem étoit redoutable !

Théodoric étoit ſous la tutelle de Pétronille, ſa mere. Charles le Bon ne laiſſoit point d'héritiers. Pétronille, en vertu du mariage de Gertrude avec Robert, s'intriguoit pour Théodoric, ſon fils ; mais Louis le Gros, roi de France, nomma, comme ſeigneur ſuzerain, Guillaume, fils du duc de Normandie. N'ayant pu réuſſir dans ſes projets, elle remit le gouvernement à ſon fils. Son règne fut troublé par la révolte des Friſons, à la tête deſquels parut Florent Le Noir, ſon frere, qui pénétra dans le ſein de la Hollande, & la ravagea. Ce Florent, eſprit inquiet & jaloux, étoit dévoré d'ambition. On les réconcilia. Florent devint amoureux d'Edwige, fille unique d'Ar-

mould, comte de Réchem, qui venoit de mourir. Les Réchémois deſiroient ce mariage. D'Arendsberg, oncle & tuteur d'Edwige, s'y oppoſoit. Il avoit entraîné dans ſon parti l'évêque d'Utrecht ; mais Florent ſéduiſit les Trajectins ; s'introduiſit dans la ville, malgré l'évêque qu'il força de l'abandonner. Déſeſpérant de vaincre Florent, D'Arendsberg l'aſſaſſina dans une forêt voiſine d'Utrecht, où ce prince alloit à la chaſſe. La mort de Florent ne rendit pas Théodoric plus tranquille. L'évêque d'Utrecht, les habitans de Groningue, les Friſons, l'occuperent ſucceſſivement. Il fut un des princes qui accompagnerent Louis VII en Orient. Il mourut *le 5 d'Août 1157*, laiſſant pour ſucceſſeur *Florent, ſon fils.*

[1166.]

Florent III. Un péage ſur les vaiſſeaux qui paſſeroient à Guerviler, accordé à Florent par l'empereur, occaſionna la guerre entre les Flamands & les Hollandois qui avoient déja une marine conſidérable, contre laquelle les Flamands ſongerent à ſe prémunir. Quelques incurſions, de la part de ceux-ci, engagerent Florent à déclarer la guerre à Philibert, comte de Flandres. Les Hollandois furent battus, & le Comte demeura priſonnier. Il obtint ſa liberté ; &, par

l'entremiſe de l'archevêque de Cologne & de l'évêque de Liége, tout fut paciſié. Il n'en fut pas plus tranquille. Les Weſt-Friſons ſe ſouleverent; mais un évènement funeſte fit tomber les armes de toutes les mains. La mer ſouleva ſes flots. La tempête, les pouſſant contre les digues, les rompit; & toute la partie de la Friſe & de la Hollande, à l'eſt du Zuyderzée, fut ſubmergée juſqu'à Straveren. La mer battoit les murs d'Utrecht. Elle étoit couverte des débris des maiſons qu'elle avoit ſubmergées. Elle rouloit avec ſes flots une énorme quantité d'hommes & de beſtiaux. La conſternation fut générale. Ce qui contribua encore à ramener la paix, fut la nomination de Baudouin, frere de Florent, à l'évêché d'Utrecht. Après quelques expéditions contre les Friſons & le comte de Gueldres, il trouva la fin de ſes jours en Orient, où il étoit paſſé avec l'empereur Frédéric, qui y mourut dans le même tems. Théodoric VII, ſon fils, auquel il avoit laiſſé la régence, en partant pour la Terre-ſainte, lui ſuccéda.

[1195.]

Théodoric VII. Florent III avoit amené avec lui Guillaume, ſon troiſieme fils. De retour en Hollande, après la mort de ſon pere, il apprit que chacun de ſes freres

avoit un apanage, & qu'il avoit été oublié. Il tomba ſur les terres de Robert, ſon cadet, aidé des Weſt-Friſons. En même tems que Théodoric partoit pour mettre les rebelles à la raiſon, il apprend que Baudouin, comte de Flandres, eſt entré dans l'iſle de Walcheren, pour faire ceſſer les exactions des Hollandois ſur les vaiſſeaux qui remontoient la Meuſe. Ne pouvant faire face des deux côtés, Théodoric diviſa ſon armée; en donna la moitié à Adélaïde, ſon épouſe, qu'il chargea de s'oppoſer à Guillaume, & marcha en Zélande, avec le reſte des troupes. La princeſſe choiſit un camp avantageux, & fit les retranchemens les plus inacceſſibles. Elle y reſta environ deux mois, & força l'abbaye d'Egmont à lui fournir des vivres. Pendant ce ſéjour, elle s'attacha une partie des troupes de Guillaume par des préſens & par des careſſes. Lorſqu'elle vit le moment favorable, elle marcha à l'ennemi. Les ſoldats, dont elle s'étoit aſſurée, prirent la fuite; & les Friſons épouvantés les ſuivirent. Guillaume, après un combat ſi déſavantageux, ſe retira dans des marais où ſa belle-ſœur n'oſa pas s'engager. Cette héroïne étoit fille du comte de Clèves. Théodoric ne fut pas moins heureux dans l'iſle de Walcheren. Adélaïde, après avoir terminé

cette campagne, en brave général, réunit les deux freres, en négociateur habile. On fit à Guillaume un apanage égal à celui de ſes autres freres. Il ſe brouilla, & ſe réconcilia une ſeconde fois avec Théodoric. L'évêque d'Utrecht mourut, après des querelles ſanglantes avec les habitans de Groningue & du pays de Drenth. Théodoric plaça ſur le ſiége Théodoric de Hollande, ſon frere, prévôt d'Utrecht. Othon, comte de Gueldres, éleva à la même dignité Arnould de Gueldres, ſon frere, prévôt de Dewenter, ce qui occaſionna une eſpece de ſchiſme ; mais les deux évêques moururent en Italie. Le nouvel évêque donna lieu à de nouvelles diſſenſions. Le comte de Hollande, celui de Gueldres, & Guillaume, ſe liguerent contre lui. Le prélat appella à ſon ſecours le duc de Brabant. On en vint aux mains. Les Hollandois ſe battirent avec fureur. Théodoric & Othon furent faits priſonniers, & ne purent acheter leur liberté qu'en ſouſcrivant aux conditions les plus dures. Le comte de Hollande fut obligé de céder Dordrecht au duc de Brabant, & un pays conſidérable que le Duc lui rendit pour le tenir à titre de fief. Ce traité donna tant de chagrin à Théodoric, qu'il en mourut. Ada, ſa fille, lui ſurvécut & lui ſuccéda.

[1203.]

Ada, comteſſe de Hollande. Cette malheureuſe princeſſe fut la victime de l'ambition d'Adélaïde ſa mere, qui la maria à un ſimple gentilhomme, afin que, lui devant une alliance ſi peu faite pour lui, il ne lui demandât jamais à partager avec elle la douceur de régner. Adélaïde ne rougit point de faire célébrer le mariage de ſa fille, avant que ſon pere ne fût enterré. La nobleſſe indignée s'aſſembla; fit venir ſecrettement Guillaume, frere du Comte. On déclara Ada déchue du thrône, & l'on proclama Guillaume; & ſi Adélaïde, ſa fille, & ſon gendre, n'euſſent pas été avertis à *tems*, *ils* auroient été enlevés pendant les *funérailles de Théodore.* Ils s'enfuirent à Harlem, & de-là à Utrecht, où la jeune princeſſe ne ſe crut pas encore en ſûreté. Elle alla ſe réfugier à Leyde, où elle ſe vit bientôt aſſiégée. Les habitans, forcés de ſe rendre, remirent Ada à Guillaume de Teilingen, ſon parent, qui la rendit à Guillaume. Celui-ci l'envoya dans l'iſle de Texel, & de-là en Angleterre.

[1204.]

Guillaume I. Cependant le comte de Loſs, époux d'Ada, trouva des partiſans, & fit une Ligue avec les évêques de Liége &

d'Utrecht, le duc de Limbourg, & Philippe, comte de Namur. Pluſieurs ſeigneurs ſe joignirent à lui; & il ſe vit à la tête d'une nombreuſe armée. Le comte Guillaume n'oſa lui réſiſter; ſe retira; le laiſſa s'emparer de la Sud-Hollande, & ſe vit chaſſé de la Zélande, par Philippe de Namur, qui lui laiſſa à peine le tems de ſe déguiſer en pêcheur, & de fuir dans une barque, parmi un énorme paquet de filets. Mais Loſs heureux, devint indolent. Un de ſes généraux ſouleva par ſes exactions les Zélandois qui rappellerent Guillaume. Loſs remporta une victoire ſur ſon concurrent. Celui-ci ne ſe laiſſa point abbatre. Une terreur panique s'empara de Loſs & de ſes troupes. Il ne ſe crut plus en ſûreté dans ſon camp. Ce guerrier qui, dans l'action précédente, avoit marqué tant d'intrépidité, s'effraye de tout. Il n'oſe ni reſter ni ſe déterminer à la retraite; &, lorſqu'il a pris ce dernier parti, il fuit avec une précipitation qui entraîne l'armée. Les troupes, auſſi effrayées que lui, ſe débandent, abandonnent le camp, leurs vivres & leurs bagages. Les ſoldats ſe cachent dans les marais, & ſe laiſſent aſſommer par des femmes, au milieu des roſeaux. Ils ne ſont enfin raſſurés que ſous les murs d'Utrecht. Pour comble de malheur, Guillaume fit ſa paix avec l'évêque. Enfin le comte de Loſs ſe retira

dans ſa comté. Son épouſe n'obtint que long-tems après, la liberté de revenir en Hollande où elle mourut peu de tems après ſon retour. Guillaume & Loſs ſe craignoient mutuellement. Cependant il ne ſe paſſa, juſqu'à la mort de Loſs, rien de mémorable entre ces deux compétiteurs. Quant à Guillaume, il mourut comblé de gloire. Il s'étoit ſignalé à la bataille de Bouvines, où il fut fait priſonnier, à la priſe de Damiette, & dans pluſieurs autres occaſions. Florent ſon fils lui ſuccéda, n'ayant encore que douze ans.

[1226.]

Florent IV. Les premieres années du règne de Florent furent marquées par la guerre du comte de Gueldre contre Othon, évêque d'Utrecht. A peine fut-elle terminée que l'évêque fut encore plongé dans les embarras que lui ſuſciterent les querelles particulieres du burgrave de Groningue, Egbert, avec la famille des Geleſcingen. Ces querelles dégénérerent en une guerre ſanglante : l'évêque s'en mêla. Il appella à ſon ſecours, contre Rodolphe, châtelain de Coëverden, les comtes de Hollande, de Gueldres, de Clèves & de Bentheim. Ils formerent une armée ; & Rodolphe, qui faiſoit le ſiége d'Utrecht, ſe retira devant leurs troupes. L'évêque commença par l'ex-

communier, & l'attaqua enſuite, ſe ſervant également, contre ſon ennemi, des armes ſpirituelles & temporelles. Les unes ne lui réuſſirent pas mieux que les autres. Son armée s'engagea dans les marais ; & les ſoldats enfoncés dans la bourbe étoient maſſacrés par les payſans. Rodolphe acheva la déroute. Le frere de l'évêque, prévôt de Dewenter, mourut de pluſieurs bleſſures. Le comte de Gueldre, & le ſeigneur d'Amſtel, furent faits priſonniers. L'évêque tomba dans une fondriere. Il fut rencontré par des ſoldats de Drenth, qui, après lui avoir levé avec leurs ſabres la peau de la tonſure, le jetterent dans une mare où il ſe noya. Après la bataille, on procéda à l'élection d'un nouvel évêque. On repréſenta que, dans l'état où étoient les affaires, on avoit beſoin d'un évêque plus guerrier que prêtre ; & le choix tomba ſur Willbrand, évêque de Paderborn, qui étoit à la tête des armées de l'empereur en Italie. Egalement hardi ſous la mitre & le caſque, Willbrand ſe munit des indulgences du pape, & d'une troupe formée de tout ce qu'il put raſſembler en Italie de vagabonds & de gens déterminés. Il arrive ; prêche la croiſade contre Rodolphe ; bénit ſes troupes d'une main ; excommunie ſes ennemis de l'autre ; met la Drenth à feu & à ſang, & force Rodolphe à fuir de

Coëverden. Celui-ci, après quelques tentatives inutiles, comptant ſans doute ſur la charité de l'évêque, autant que ſur la généroſité du guerrier, ne prend avec lui que deux gentilshommes ; va trouver Wilbrand pour obtenir ſa grace. Mais l'impitoyable prélat fait périr Rodolphe, & un de ſes gentilshommes ſur une roue : l'autre ſe fit tuer en ſe défendant.

[1230.]

Florent s'acquit beaucoup de réputation dans une guerre à laquelle la malheureuſe ſuperſtition de ce tems-là donna lieu. La femme d'un ſeigneur, habitant de Stade, après s'être confeſſée, donna, ſuivant l'uſage, une piéce d'argent à ſon confeſſeur. Ce prêtre avare, trouvant la rétribution trop modique, la mit dans le ciboire ; &, lorſque ſa pénitente ſe préſenta pour recevoir la Communion, il mit, au lieu d'Hoſtie, cette piéce dans ſa bouche. Cette dame s'en plaignit à ſon mari qui, à ſon tour, fit des plaintes au curé & au chapelain, ſur cette profanation. On ne lui répondit que par des injures. Il s'emporta. Le peuple s'attroupa ; & les deux prêtres furent maſſacrés. On ne ſe borna point à cette vengeance : on chaſſa les eccléſiaſtiques. Le pape envoya un légat qui prêcha une croiſade contre Stade. L'évêque de Brême ne man-

qua pas de publier que les habitans de Stade, ſes diocéſains, étoient infectés de la plus abominable héréſie ; &, dès ce moment, les malheureux furent dévoués à la mort, ſuivant l'uſage. Stade fut miſe au ban de l'Empire. Florent aſſembla l'armée des Confédérés ; inveſtit Stade ; fit des prodiges de valeur, dignes d'une meilleure cauſe, & força la ville à recevoir le clergé. Florent paſſoit pour le plus brave & le plus beau des chevaliers. La comteſſe de Clermont, jeune épouſe d'un vieux mari, l'aima ſur ſa réputation. Elle perſuada à ſon époux d'indiquer un tournoi à Noyon. Florent, ainſi qu'elle l'avoit eſpéré, s'y rendit accompagné de pluſieurs ſeigneurs. La comteſſe s'enflamma en le voyant ; &, pendant les joûtes, elle ne ceſſa de le lui témoigner par ſes applaudiſſemens & par les regards les plus paſſionnés. Le vieux comte s'en apperçut. Il dit un mot au comte de Neſle & aux chevaliers François ; ſe met à leur tête, & fond ſur les chevaliers Allemands, qui avoient pour chef le comte de Clèves. Florent, qui s'imagine que ce combat eſt une ſuite du tournoi, fait face au comte de Clermont, qu'il preſſe. L'époux irrité le pouſſe, l'éloigne des autres chevaliers, & le perce d'un coup de lance. Le comte de Clèves s'en apperçoit ; vole au ſecours de Florent qui expire, & venge ſa mort par

celle

celle de Clermont. La comteſſe expira de douleur dans la même journée.

[1253.]

Guillaume II, fils de Florent IV, lui ſuccéda ſous la tutelle d'Otton III, ſon oncle, évêque d'Utrecht. Ce prince n'avoit alors que ſix ans; & ſa minorité ne fut troublée par aucune guerre. Il fut élu Roi des Romains, au refus de la plûpart des Souverains, qui plaignoient & qui admiroient l'empereur Frédéric II, accablé d'excommunications, & chargé de triomphes. La royauté du comte de Hollande l'expoſa à des guerres dans leſquelles il eut des ſuccès. Il fut couronné; mais cette dignité ne l'empêcha point de s'appliquer aux affaires de ſes véritables Etats. Il avoit marié ſa ſœur Adelaïde à Jean d'Aveſnes, & lui avoit donné pour ſa dot les pays qu'il tenoit en fief de la couronne d'Ecoſſe; le comté de Namur, confiſqué ſur Baudouin IX; quatre bailliages, & le comté d'Aloſt, qu'il déclara acquis à la Hollande, faute par Marguerite de n'avoir pas reconnu Guillaume pour roi des Romains. Marguerite aſſembla une armée formidable, compoſée de Flamands & de François; mais Florent, frère du Comte, d'un côté, & le Comte lui-même la défirent en Zélande ſi complettement, qu'il y eut, dit-on,

cinquante-mille hommes tués, & autant de prisonniers. Les vainqueurs, ne sçachant que faire de cette multitude, les renvoyerent, après les avoir dépouillés, & mis presqu'à nud.

[1255.]

Gozewin d'Amstel, évêque d'Utrecht, venoit d'être déposé, sur les plaintes de son clergé & de ses vassaux, à cause de ses dissipations. Henri de Vianden avoit été nommé à sa place. Les parens de Gozewin s'opposerent à l'installation de son successeur. La querelle fut décidée, les armes à la main; & le nouvel évêque fut vainqueur. Le comte de Hollande s'attacha à réunir les deux partis. Il en vint à bout. Il avoit accordé aux Trajectins beaucoup de graces & de priviléges, & s'étoit fait inscrire au nombre des bourgeois. Cependant, un jour qu'il dînoit avec l'évêque devant un grand nombre de spectateurs, une pierre lancée d'une main inconnue, mais vigoureuse, part de la foule; & le Comte ne l'évita que par un effet du hazard. Le prince ordonne aux magistrats de lui livrer le coupable. Ils éludent son ordre. Il se disposoit à se venger, lorsqu'une nouvelle révolte des Westfrisons l'arrêta. Il marcha contre eux, dans le fort de l'hiver. Ses troupes devoient passer sur un marais. Elles devoient défiler par un endroit où la glace paroissoit la plus épaisse. Il voulut le

reconnoître ; mais la glace caſſa ſous le poids de ſon cheval, & des Friſons le tuerent à coups de flèches. Guillaume n'avoit alors que vingt-ſept ans, & donnoit les plus grandes eſpérances. Rodolphe, comte de Habsbourg, fut ſon ſucceſſeur à l'Empire.

[1266.]

On rapporte à cette époque la fable de la ſinguliere fécondité de Marguerite de Hollande, comteſſe de Henneberg, ſœur de Guillaume II. On prétend qu'une pauvre femme ayant ſur ſes bras deux enfans jumeaux, demanda l'aumône à la Comteſſe, qui lui dit que ce double fruit avoit ſans doute été produit par deux peres différens. La mere indignée de cet affront, s'écria : « Puiſſe » le ciel, pour ma juſtification, mettre dans » votre ſein autant d'enfans qu'il y a de » jours dans l'année ! » Neuf mois après, la comteſſe accoucha de trois cens ſoixante & cinq enfans de deux ſexes. Ils furent portés à l'égliſe dans deux baſſins ; baptiſés par Gui, évêque d'Utrecht, qui nomma *Jean*, tous les garçons, & *Eliſabeth*, toutes les filles. On allégue, pour preuve de cette fable, un tableau qu'on voit à Looſduinem, qui repréſente la cérémonie du Baptême, avec une inſcription qui rapporte le fait ; deux baſſins qui ſervirent au Baptême, où cet accouchement eſt gravé, & qu'on conſerve à Utrecht.

Mais ce conte eſt démenti par l'Hiſtoire & par la phyſique.

[1268.]

Florent V, fils de Guillaume II, n'avoit que deux ans, lorſque ſon pere fut aſſaſſiné. La tutelle fut déférée à Florent, ſon oncle, qui mourut, deux ans après, d'une bleſſure qu'il reçut, dans un tournoi, à Anvers. Adélaïde d'Aveſnes prit la tutelle de ſon neveu; & on lui aſſocia le duc de Brabant, qui s'en rendit indigne par la dépravation de ſes mœurs, & l'abandonna. La tutelle paſſa au duc de Gueldre, qui, ayant vaincu Adélaïde, en fut ſeul chargé, juſqu'à ce que Florent prît les rênes du gouvernement, n'étant âgé que de quinze ans; de ſorte que juſqu'alors il avoit eu quatre différens tuteurs. A peine régnoit-il par lui-même, que les Kennemers, peuple brave, & qui avoit acquis la plus grande réputation dans les armées Hollandoiſes, ſe joignirent aux Weſtfriſons, & déclarerent la guerre aux Nobles. Ils attaquoient & brûloient leurs châteaux. La nobleſſe ſe réfugia à Harlem. Giſelbert d'Amſtel, trop foible pour leur réſiſter, alla au-devant d'eux, lorſqu'ils s'approchoient de l'Amſtelland. Il feignit d'approuver leur projet, & s'offrit pour général. Il fut accepté. Giſelbert ſaiſit cette oc-

caſion pour ſe venger de l'évêque & des magiſtrats d'Utrecht. Il s'approcha de nuit de cette ville. Elle fut inveſtie, lorſque le jour parut; & les Trajectins, qui ne ſe doutoient de rien, étonnés de voir la campagne couverte de troupes, demandoient du haut des murs, qu'eſt-ce qu'on vouloit, & à qui l'on en vouloit? On leur répondit que les Kennemers venoient les délivrer de la tyrannie des Nobles & des Magiſtrats. Auſſi-tôt le peuple leur ouvre les portes: on ſubſtitue aux magiſtrats actuels, des magiſtrats pris parmi le peuple. Les Kennemers ſe retiroient. Comme ils paſſoient ſous les murs de Harlem, où la nobleſſe s'étoit réfugiée, il leur vint dans l'idée d'en faire le ſiége. Un des ſeigneurs, nommé *Perſym*, eut recours à la ruſe: il choiſit quelques ſoldats déterminés; paſſe au travers des rebelles, au milieu de la nuit, & va mettre le feu à quelques villages du Kennemerſland. La flamme & la fumée attirent leur attention. Ils volent au ſecours de leur pays, & abandonnent leur projet. La nobleſſe ſort alors de Harlem; les pourſuit; profite de leur déſordre, & en tue la plus grande partie.

[1282.]

Florent venoit d'être armé chevalier.

Les Weſtfriſons ſe révolterent. Son premier fait d'armes fut la déroute de ce peuple inquiet. Ce qu'il eſtima le plus de cette victoire, ce fut la découverte du lieu où ſon pere avoit été caché, après ſon aſſaſſinat. Il y fit fouiller; y trouva ſes os; les tranſporta à Middelbourg, & lui fit élever un ſuperbe mauſolée.

[1287.]

Les Weſtfriſons étoient toujours prêts à ſe ſoulever. Florent entreprit d'élever des forts dans leur propre pays. Deux inondations, qui les forcerent de ſe retirer ſur les hauteurs, lui en faciliterent les moyens. Théodoric de Bréderode pénétra, au moyen des eaux, dans les lieux bas. Les Friſons n'ayant pas de bateaux, ſe ſoumirent; &, dès que les eaux ſe furent retirées, le Comte fit bâtir quatre châteaux.

[1296.]

Florent reçut pluſieurs mécontentemens de la nobleſſe, à laquelle la gloire qu'il s'étoit acquiſe; & ſes alliances faiſoient craindre qu'il ne diminuât ſes priviléges. Les ſeigneurs de Borſelen & de Réneſſe ſouleverent les autres gentilshommes. Ils engagerent Gui, comte de Flandres, à faire valoir ſes anciennes prétentions ſur

quelques isles à l'oueſt de l'Eſcaut. Gui fait une deſcente dans l'iſle de Walcheren, & preſſe vivement Middelbourg. Florent vient au ſecours. Gui, craignant les ſuites d'une bataille, engage le duc de Brabant à un accommodement. Le Duc s'entremet, &, à force d'importunités, obtient que Florent entre en négociation. Florent, ſur la parole du Duc, va lui-même, pour terminer le traité, auprès de Gui, qui, ſans égard pour ſa franchiſe, l'arrête priſonnier. Florent témoigne au Duc qu'il le ſoupçonne de perfidie. Celui-ci, pour ſe juſtifier, après avoir vainement ſollicité le comte de Flandres, obtient qu'il lui ſoit permis de ſe conſtituer priſonnier à la place de Florent qui ſort de priſon. Mais le Duc fut obligé de racheter ſon élargiſſement, par une ſomme exorbitante. En vain, pour s'attacher la nobleſſe, créa-t-il l'ordre de S. Jacques. Ce corps, toujours tremblant pour ſes privilèges, lui ſuſcita de nouveaux embarras, juſqu'à ce qu'enfin ce bon prince périt par un aſſaſſinat.

On attribue cet attentat à la vengeance d'un époux outragé. Gerard de Velſen, impliqué dans l'invaſion de Walcheren par les Flamands, avoit été long-tems retenu en priſon. Florent ayant reconnu ſon innocence, lui rendit la liberté, & voulut, à force de bienfaits, lui faire oublier ſes mal-

heurs. Le Comte avoit ſoupiré pour une jeune Hollandoiſe, d'une rare beauté. Il voulut la marier à Velſen qui répondit d'un ton arrogant à ſa propoſition, qu'il n'étoit point fait pour partager la honte d'une femme qu'il avoit deshonorée. Le Comte indigné, lui repliqua que, quelque femme qu'il épouſât, il étoit aſſuré de l'emporter ſur un mari tel que Velſen.

Peu de tems après, Velſen ſe maria avec la fille de Herman de Woërden. Le Comte donna une commiſſion, hors de ſes Etats, au nouvel époux qui, ne ſe méfiant de rien, partit. Le Comte, pendant ſon abſence, fit une partie de chaſſe dans les environs du château de Velſen. Il y entra; &, ſous prétexte d'avoir quelque choſe de particulier à dire à la femme, touchant la commiſſion de ſon mari, il la pria de paſſer dans un appartement ſéparé. Mais à peine y fut-elle, que le Comte la ſaiſit & uſa de violence. Cette femme déſeſpérée prit des habits de deuil, & ne voulut plus voir perſonne. Lorſque ſon mari revint, elle refuſa de le voir, & lui fit dire qu'elle étoit indigne de lui. Velſen enfonce la porte de ſon appartement; & il l'oblige de lui dire le ſujet de ſa peine. Loin de la blâmer d'un crime auquel elle n'a aucune part, il la conſole, & l'engage de raconter à Herman Woërden tout ce qu'elle vient de

lui apprendre. Ils assemblent leurs parens, & forment le projet d'enlever le Comte, & de le livrer au roi d'Angleterre, son ennemi depuis que Florent avoit signé un traité avec le roi de France. Lorsqu'ils se sont assurés d'Edouard, un jour que le Comte étoit à Utrecht, & qu'il reposoit, en venant de dîner avec l'évêque, Amstel l'éveilla pour aller à la chasse. Le Comte monte à cheval & part avec lui. Amstel le conduit dans un bois où les conjurés étoient embusqués. Velsen se présente. Le Comte met l'épée à la main. Tous ensemble se jettent sur lui; le lient sur son cheval, & le conduisent à Muiden pour l'embarquer. Mais les Kennemers & les Westfrisons ayant appris l'enlevement de leur Souverain, s'assemblent & courent après lui. Les conjurés se voyant poursuivis, se jettent dans des marais. Le cheval de Florent s'abbat. Velsen craignant qu'on ne lui enleve sa proie, s'élance & porte plusieurs coups mortels à son Souverain. Les Kennemers survinrent & transporterent le Comte à Muiden où il expira. Velsen & ses complices se renfermerent dans le château de Croonembourg. On l'investit. Les Hollandois s'en emparerent, & les distribuerent aux milices de chaque ville, qui les firent périr par la roue, excepté Velsen qui fut roulé dans un tonneau garni de pointes dans

l'intérieur. Amstel & Woërden s'étoient sauvés hors de la Hollande, & périrent de misere.

[1296—1299.]

Jean étoit en Angleterre, lorsque son pere fut assassiné. Edouard, dont la fille encore trop jeune étoit promise à ce jeune prince, le faisoit élever auprès de lui. Il n'avoit que quinze ans, lorsque le roi d'Angleterre le rendit aux vœux de son peuple. Sa tutelle fut disputée. Jean d'Avesnes, comte de Hainaut, fils d'Adélaïde, sœur de Guillaume II, & plus proche parent, avoit les prétentions les mieux fondées. Wolfert de Borselen, qui s'étoit mis à la tête de la noblesse, & qui n'étoit pas exempt du soupçon de l'assassinat de Florent, & Théodoric, comte de Clèves, prétendoient aussi à la régence. Après bien des intrigues, Jean de Hainaut fut déclaré Régent. Jean trouva ses Etats en proie aux factions ; les Westfrisons révoltés ; la Zélande agitée par l'ambition de Borselen qui vouloit enlever la tutelle à Jean d'Avesnes, & qu'il força à l'abandonner ; l'évêque d'Utrecht, qui n'aspiroit pas moins qu'à se rendre maître de la Hollande, tel étoit le tableau des Etats de Jean. Mais, dès que Borselen eut chassé d'Avesnes, il s'empara de l'esprit du jeune prince ; écarta de lui tout ce qui pou-

voit balancer ſon crédit. Il porta ſi loin l'abus de la faveur, qu'il ſouleva contre lui la nobleſſe & le peuple, & qu'il fut la victime des maux qu'il leur préparoit. Pour jouir d'une plus grande autorité, il avoit imbu l'eſprit de Jean, des maximes les plus tyranniques. Il avoit formé le projet de détruire les priviléges des villes & de la nobleſſe. Les révoltes des Weſtfriſons, dont il s'étoit ſervi lui-même; celle des habitans de Dordrecht, qu'il avoit occaſionnée par une réforme dans les monnoies, & par une infraction aux droits des habitans, lui ſervirent de prétextes. Il ne ceſſoit de dire à Jean, que ce ne ſeroit qu'en détruiſant ces vains priviléges, qu'il ſeroit véritablement ſouverain. Jean étoit ébranlé. Woorne, gendre de Borſelen, fut un jour témoin de cette propoſition. Ce généreux citoyen ne put s'empêcher de s'élever contre ſon beau-pere. » Indigne corrupteur, lui dit-il, né pour » être le miniſtre des Nérons & des Cali» gula, rends grace au ſang qui me lie à » toi, ſi je ne venge pas par une mort » prompte l'injure que ta propoſition fait » à ton maître. » Borſelen frémit de colere & voulut rendre Woorne ſuſpect de trahiſon auprès du Comte. Woorne furieux ſort; aſſemble tout ce qu'il trouve de Nobles, & leur fait part du projet de Borſelen. Les Nobles en font part aux villes; & la perte

du traître eſt jurée. Ne pouvant faire tête à l'orage, il perſuade au Comte qu'on en veut à leurs jours, & l'engage à fuir avec lui, de nuit, & à ſe retirer en Zélande. Woorne n'eut pas plutôt appris leur fuite qu'il vole à l'appartement de la Comteſſe ; l'éveille ; tombe à genoux auprès de ſon lit ; lui apprend la fuite & le danger de ſon mari, & la mene ſur la place, où l'une fondant en larmes, & l'autre animé par le zèle du bien public, raſſemblent le peuple qui n'a pas plutôt appris le départ du Comte, qu'il vole ſur ſes pas. Il venoit de partir d'Ulaardingen. Le peuple ſe ſaiſit de tous les vaiſſeaux ; joint celui du Comte, & le remorque. On ſe jette ſur Borſelen ; mais Jean obtient qu'il ſoit jugé. Les magiſtrats, ſoit par foibleſſe, ſoit qu'ils ne le trouvaſſent pas aſſez coupable, ne le condamnerent qu'à une priſon perpétuelle ; mais le peuple, plus juſte, menace de brûler les juges & le tribunal, ſi on ne lui remet le traître. Quelques-uns, plus réſolus, enfoncent la priſon ; jettent Borſelen par la fenêtre ; & ſon corps eſt mis en piéces. Les habitans de Dordrecht ſe tranſporterent au château de Kraayeſtein, dont Aloud s'étoit emparé. Aloud, agent ſecret de Borſelen, qu'il avoit fait nommer grand-baillif de Sud-Hollande, étoit juſtement déteſté. On force le château ; on l'en arrache ; on le traîne ſous les

mais de Dordrecht, avec quelques-uns de ſes complices, & on les écraſe à coups de leviers. Le Comte & le Peuple rappellerent Jean d'Aveſnes, qui reprit la régence. Mais le Comte foible & languiſſant mourut peu de tems après. Cette prompte mort a fait jetter des ſoupçons ſur ſon tuteur qui, ſe trouvant le plus proche parent, lui ſuccéda. La maiſon de Théodoric, qui régnoit depuis l'érection de la Hollande en comté, finit à Jean I.

[1300...]

La clémence de *Jean II*, ſa bonté, ſa piété, l'ont fait accuſer de molleſſe, & l'on attribue à ces vertus les malheurs de ſon règne; mais il trouva dans ſes enfans des reſſources qui ſauverent l'Etat. Jean de Réneſſe, à qui Borſelen avoit ôté le grand bailliage de Sud-Hollande, & que Velſen avoit accuſé du meurtre de Florent, ayant demandé à ſe juſtifier, & ne l'ayant pas obtenu, jura de s'en venger. Il ſouleva les Zélandois. Florent de Borſelen, couſin de Wolfert de Borſelen, ſe joint à Réneſſe, & perſuadent à l'empereur que le comté de Hollande lui appartient, Jean d'Aveſnes n'y étant appellé que du chef des femmes. Les Trajectins, aigris par le caractere turbulent de leur évêque tué les armes à la main, & les Flamands portant le

fer & la flamme au sein de la Hollande; auroient arraché la souveraineté au malheureux Jean, sans le courage intrépide de Jean, comte d'Oostervant, son fils, qui acquit le nom de *Jean-sans-Merci*; mais il fut tué, au milieu de sa carriere, au combat de Courtrai, entre les François & Gui de Flandres. Son frere Guillaume, avec autant de courage, avoit moins de férocité. Il s'opposa à ce torrent d'ennemis qui inondoient les Etats de son pere. Tandis qu'il les chassoit d'un côté, la trahison les introduisoit de l'autre. Les Flamands, après un traité de paix, avoient encore envahi la Zélande. Guillaume venoit de perdre une bataille, & se trouvoit investi dans Zierikzée, tandis que Jean II, duc de Brabant, pénetre jusqu'à Dordrecht, & facilite aux Flamands la conquête d'Utrecht. Ils étoient maîtres de la Hollande, sans le courage intrépide d'un citoyen, fils naturel de Florent V. Witte de Hamstede, qui avoit suivi la flotte Flamande, venoit de débarquer à Zaandvoort. Furieux de voir sa patrie en proie à des étrangers, il se saisit du grand étendard de Hollande; court dans les rues de Harlem; rassemble le peuple. « Ci-» toyens, leur disoit-il, profitons du seul » moment qui nous reste pour échapper » aux fers du vainqueur. Vos peres ont » conquis ces Etats; & vous n'oseriez les

» défendre contre un ennemi qui n'a de
» force que par votre foibleſſe ? Son in-
» curſion a pu vous étonner un moment ;
» & il ſe glorifie de vous voir ſoumis ; prou-
» vons-lui que le Hollandois, jaloux de ſa
» gloire & de ſa liberté, eſt encore le maî-
» tre de ſes deſtinées, & qu'il ſçait mourir,
» lorſqu'il lui eſt impoſſible d'échapper à
» l'affront d'être vaincu. Suivez-moi, mes
» amis, je vous mene au terme de notre
» honte, ſoit que la victoire nous ſeconde,
» ſoit que le trépas nous attende. ». A ces mots, les Kennemers, les Waterlanders, les Weſtfriſons s'arment ; lui demandent ſes ordres, & veulent combattre. Haamſtede annonce que Guillaume, le fils de leur Souverain, le ſuit de près. Il fait écrire la *même choſe à toutes* les villes. Il leur mande *que le prince* eſt à la tête d'une armée nombreuſe. Par-tout le courage renaît, tout s'arme ; hommes, femmes, enfans, tout reſpire la vengeance ; le feu ſe communique de ville en ville. Les Flamands chaſſés de Delft, portoient l'épouvante à ceux qui défendoient Leyde. A Schoonhoven, Kats, que le comte de Flandres avoit nommé gouverneur, entendant, mais ignorant la cauſe de ce tumulte, deſcendit du château : on l'arrêta ; &, l'ayant conduit à Dordrecht où ſon fils étoit aſſiégé, on attache ce vieillard à une machine ;

on le met à la tête des assiégeans, & on le montre à son fils. Celui-ci effrayé se rend à discrétion avec toute la garnison. D'un autre côté, Guillaume s'opposoit aux efforts des Flamands. Il les repoussoit de devant Zierikzée, lorsqu'il reçut le secours d'une flotte combinée de France & d'Angleterre. La flotte Flamande commença le combat; fut battue; & le comte de Flandres, qui la commandoit, fut fait prisonnier. Les Flamands abandonnent Zierikzée, Middelbourg & le reste de la Zélande; tout fuit devant Guillaume. Il passe à Utrecht, en chasse Réneſſe, qui périt en fuiant. Enfin la Hollande est délivrée; mais le vieux Jean meurt de plaisir, en apprenant la gloire dont son fils venoit de se couvrir.

[1305—1315.]

Guillaume III triomphant fut proclamé par ses sujets, qui le bénissoient. Il épousa Jeanne, fille de Charles de Valois, frere du roi de France. Il vint à Paris, où l'on traitoit de la paix. Elle fut conclue; mais le comte de Flandres n'en jouit pas: il mourut dans sa prison. Les historiens placent à l'époque du retour de Guillaume dans ses Etats la convocation d'un célèbre tournoi à Harlem où se trouverent vingt comtes, cent barons, & plus de mille chevaliers. L'Amstelland & Woërden furent réunis

réunis à la Hollande, après la mort de Gui de Hainaut. Il y eut encore de vives hoſtilités entre Guillaume & le nouveau comte de Flandres. Les Friſons inquiétoient les Trajectins, au ſujet d'un fort que l'évêque faiſoit bâtir pour contenir les premiers; mais deux fléaux terribles, qui ſe firent ſentir en Hollande, la famine & la peſte, ſuſpendirent le fléau de la guerre, & ramenerent les princes à des ſentimens pacifiques.

[1324.]

Le Comte étoit parvenu au plus haut degré de puiſſance. Il ſongea à s'appuyer par les plus belles alliances. Il étoit allié à la maiſon régnante de France par ſa femme. Il maria l'une de ſes filles au comte de Juliers, l'autre à Louis de Baviere, roi des Romains, & la troiſieme à Edouard IV, roi d'Angleterre. Les dépenſes qu'il fit pour les fêtes de ces mariages firent murmurer ſes peuples; & quelques villes paſſerent des murmures aux menaces. Mais Guillaume les en punit par la perte de leurs priviléges; & aucune n'oſa s'en venger. Ces fêtes furent magnifiques. Guillaume aimoit ſur-tout les tournois. Il doubla les impoſitions: auſſi le clergé s'éleva-t-il avec force contre cette eſpece d'exercices. Le Comte avoit du goût pour les choſes rares & ſingulieres. Dans un

voyage qu'il fit à la cour de France, il mena une Hollandoise, d'une taille si extraordinaire, que les hommes les plus grands passoient, sans se baisser, sous ses bras étendus. Elle étoit si forte, qu'elle soutenoit de chaque main un tonneau de Hambourg, rempli de bière. Huit hommes ensemble ne pouvoient pas lever les fardeaux qu'elle chargeoit sans peine. Guillaume étoit guerrier. La tranquillité de ses Etats ne lui permit d'exercer sa valeur, que dans des guerres étrangeres. Il aimoit son peuple; mais il vouloit être obéi. Quelques chapitres refusoient de contribuer aux réparations des digues : il ravagea leurs terres, & ils obéirent. Il aimoit la justice. Un payſan alla se plaindre à lui, que le baillif de Sud-Hollande lui avoit pris une vache qui nourrissoit toute sa famille. Guillaume envoya chercher le baillif & le grand-baillif. Il confronta le payſan avec le baillif; &, après s'être assuré du fait, il condamna le baillif à avoir la tête tranchée, & le grand-baillif à payer cent écus d'or au payſan, pour le punir d'avoir placé dans la magistrature un prévaricateur. Guillaume mourut à Valenciennes.

[1337.]

Le dernier Comte, en mourant, avoit donné à Guillaume IV, son fils, les le

çons les plus ſages ; & il les mit en pratique pendant ſon règne : elles étoient fondées ſur la connoiſſance du caractere des Hollandois. Il fut peu occupé au dedans de ſes Etats. Il paſſa du ſervice de l'Angleterre à celui de la France, qu'il abandonna encore pour la premiere. Il offrit ſon ſecours aux chevaliers Teutoniques. Il leur amena quatre cens chevaliers, & des troupes d'élite ; mais Henri d'Arsberg, alors grand-maître, le remercia bruſquement. Guillaume en fut indigné. Il s'en plaignit ; & les chevaliers dépoſerent leur grand-maître. Le Comte s'en retourna. Il fut tuteur de l'évêché d'Utrecht, pendant la vacance du ſiége ; mais Jean d'Arkel ayant été nommé, & s'étant retiré à Grénoble, pour rétablir les finances de l'évêché épuiſées, & ayant laiſſé l'adminiſtration de ſes revenus à Robert d'Arkel, ſon frere, le Comte s'indigna de cette méfiance, & déclara la guerre aux Trajectins qu'il battit. Il n'avoit pas encore poſé les armes, que les Friſons, refuſant de payer leurs impoſitions, tuerent ſes receveurs. Il arma une flotte contre eux. Il s'embarqua avec Jean de Beaumont, comte de Hainaut. La flotte fut ſéparée par les vents. Le comte de Hainaut aborda le premier ; &, n'écoutant que ſon courage imprudent, il attaqua les rebelles, avant que ſon neveu l'eût joint avec le reſte de la flotte ;

il les pourſuivit vivement. Le Comte arrive pendant cette action, & n'attend pas que tout l'équipage ſoit débarqué. Il court dans les villages voiſins, & va les brûler, n'étant ſoutenu que de cinq cens hommes. Les Friſons embuſqués ſortent du milieu des roſeaux, l'enveloppent & le maſſacrent avec tous ſes gens. Ils joignent enſuite l'armée, & la battent. Il périt dans cette bataille trois mille ſept cens hommes du côté des Hollandois, parmi leſquels il y eut un grand nombre de ſeigneurs. Le corps du Comte ne fut trouvé que dix jours après. La jeune Comteſſe ne reſpira que vengeance contre les Friſons. Elle fit confiſquer tout ce qu'ils poſſédoient dans les provinces de ſa dépendance. Elle avoit fondé un couvent pour eux dans l'iſle de Marken, & les moines de Mariengaard avoient la moitié de cette iſle. Elle fit brûler le couvent, & jetter les moines à la mer. Guillaume mourut ſans héritier.

[1345.]

Marguerite, ſœur de Guillaume IV, femme de Louis de Baviere, empereur, lui ſuccéda; & Jean de Beaumont ſe chargea de l'adminiſtration du Hainaut & de la Hollande. Elle fut inaugurée, mais bientôt rappellée par l'empereur. Guillaume, ſon fils, que Louis envoya ſous un habit de

domeſtique, de crainte qu'il ne fût reconnu par les Anglois, fut agréé pour ſon lieutenant.

L'évêque d'Utrecht ayant, par ſes épargnes, ramaſſé de l'argent, quitta la France; &, profitant de la circonſtance d'une femme & d'un enfant ſur le thrône, il aſſembla une armée, & fit quelques ravages dans l'Eſt-Hollande. Guillaume marche contre lui, & donne rendez-vous à l'évêque pour la bataille, entre Yſſelſtein & Jutfaïs. Le prélat accepte le cartel. La bataille fut ſanglante, & Guillaume la perdit; mais l'une & l'autre armée furent ſi affoiblies, que l'on convint d'une trève. Cependant l'évêque avoit épuiſé ſes fonds; il en demande de nouveaux : on les lui refuſe; & l'évêque abandonne les fruits de ſa victoire & ſon évêché, & s'en retourne en France.

[1351.]

Louis de Baviere étoit mort; & Marguerite avoit cédé en toute propriété à Guillaume, ſon fils, la Hollande, la Zélande & la Friſe, ſous la réſerve d'une penſion, & n'avoit gardé pour elle que le Hainaut. La penſion n'ayant point été payée, elle revint contre ſa ceſſion; & Guillaume, n'ayant pas aſſez de forces, rendit les trois provinces. Les Hollandois regrettoient leur Souverain, Guillaume n'avoit cédé qu'à regret. Il fut

proclamé de nouveau. Marguerite appella Edouard à ſon ſecours. La guerre fut déclarée, & la Hollande diviſée en deux partis. Celui de Guillaume étoit celui des *Cabéliaux*, du nom d'un poiſſon qui dévore ceux qui ſont plus petits que lui. Celui de Marguerite s'appelloit les *Hoëkins*, du nom du filet qui ſert à prendre les cabéliaux. Ces factions ſe firent une guerre ſanglante. Enfin la mere & le fils en vinrent à une bataille qui fut très-meurtriere, & que l'impératrice gagna. Elle fut ſuivie d'une ſeconde, où Guillaume remporta une victoire complette. On parla de la paix. Le Comte demanda pardon à ſa mere. Elle lui abandonna les trois provinces, & ne retint que le Hainaut. Elle ne jouit pas long-tems de cette paix: elle mourut à Valenciennes, une année après leur réconciliation.

[1355--1388.]

L'infortuné *Guillaume V*, dont la vie fut aſſez longue, ne régna que deux ans. Il tomba en démence du remords, dit-on, d'avoir fait la guerre à ſa mere. On l'enferma. Albert de Baviere, ſon frere, fut déclaré protecteur de la Hollande. Il eut des démêlés avec l'évêque d'Utrecht; prit part à la révolte des Flamands, occaſionnée par quelques impôts que Louis, comte de Flandres, avoit augmentés. Les Gantois

prirent Prunelle pour chef. Il fut livré à Louis qui le fit périr ſur un échafaud. Artavelle, fils d'un braſſeur de bière, prit ſa place. C'étoit un homme habile & entreprenant. Albert n'entra dans ces querelles que pour les appaiſer. Guillaume, ſon fils, avoit applani les voies, en prenant Damme aux rebelles. Cet échec; la mort de Louis mort d'une bleſſure; le ſupplice d'Artavelle pris dans la même action où Louis fut bleſſé; la proclamation de Philippe, duc de Bourgogne, à la place de Louis, & ſon intrépidité, déterminerent les rebelles à demander la paix. On en dreſſa les articles. Philippe exigeoit que les Gantois lui demandaſſent pardon à genoux. Les Gantois ayant rejetté cette propoſition avec mépris, Albert & les ducheſſes de Bourgogne & de Brabant, qui conduiſoient la négociation, s'apperçurent que le Duc entroit en fureur, & que la guerre alloit recommencer. Ils tomberent eux-mêmes à ſes genoux, en lui demandant le pardon de ce peuple, au nom duquel ils promirent une fidélité inviolable. Les Gantois, ſurpris de cette action généreuſe, n'oſerent déſavouer les princeſſes. Le Duc ſe radoucit & accorda tout ce qu'elles demanderent; une amniſtie générale, la liberté des priſonniers, & la conſervation des priviléges de la ville de Gand.

[1390.]

Guillaume l'Inſenſé étoit mort l'année prédécente. Albert fut inauguré. Les factions des Cabéliaux & des Hoekins ſubſiſtoient toujours. Les derniers étoient du parti oppoſé au Comte qui favoriſoit les Cabéliaux. Il auroit dû s'attacher à faire ceſſer ces factions, toujours funeſtes, quelque forme & quelque prétexte qu'elles prennent. Albert, veuf depuis 1386, aimoit Adélaïde de Poëlgeſt, qui réuniſſoit les talens de l'eſprit, la douceur de caractere, & les charmes de la beauté. Elle régnoit ſur l'eſprit d'Albert; &, comme il ne faiſoit rien que par elle, Guillaume, ainſi que tous ceux qui vouloient plaire au Comte, étoient obligés de faire leur cour à Adélaïde. Guillaume ne voyoit ſa faveur qu'avec indignation. Les Hoëkins, qu'elle haïſſoit, aſſurés des diſpoſitions de Guillaume, jurerent la perte de cette favorite. Ils pénétrerent dans ſon appartement qui étoit dans le palais même d'Albert; tuerent ſon maître-d'hôtel, qui vint au ſecours d'Adélaïde, & la poignarderent. Le Comte fut pénétré de la plus vive douleur; mais les ſoupçons qu'on avoit de la complicité de Guillaume retenoient ſa vengeance. Peut-être eût-il dévoré ſon chagrin, ſi la faction contraire n'eût excité le pere du maître-d'hôtel à pour-

ſuivre l'aſſaſſinat de ſon fils. Ce vieillard vint ſe jetter aux pieds du Comte, & réclamer ſa juſtice. Il lui repréſenta que ſon honneur, celui de l'Etat, ſa juſtice & ſa propre ſûreté, exigeoient la punition des meurtriers; que rien ne ſeroit plus ſacré pour eux, & qu'ils n'avoient commencé par Adélaïde que pour aller juſqu'a lui. Il fit agir un reſſort plus puiſſant encore, celui de ſon amour. Il déchira le cœur du malheureux Comte, & demanda que, s'il vouloit laiſſer Adélaïde ſans vengeance, il fût permis à un pere infortuné de pourſuivre, par les voies ordinaires de la juſtice, les aſſaſſins de ſon fils.

Après la mort d'Adélaïde, cinquante-quatre ſeigneurs avoient pris la fuite. Albert les fit citer devant lui. Guillaume entreprit de les défendre, & confirma les ſoupçons qu'on avoit contre lui. Il fuit, & ſe retira au château d'Altena. Jean, évêque de Liége, ſon fils puîné, le remplaça. Guillaume ſe joignit aux autres aſſaſſins. Albert marche contre lui; l'inveſtit à Bois-le-Duc, & ſe contente de l'exiler. Il le rappella bientôt après, pour l'aider dans ſon expédition contre les Friſons.

[1404--1407.]

Guillaume VI, dans le tems de ſon exil, s'étoit retiré en France. Un jour qu'il

alloit ſe mettre à table avec le roi, un hérault s'approcha de lui, & renverſa ſon couvert. Guillaume ſurpris demande la raiſon de ce procédé. Le hérault répond qu'il faut être chevalier pour manger avec le roi. « Ne » le ſuis-je pas, dit Guillaume ?... » Com- » ment pourriez-vous le juſtifier, reprit le » hérault, lorſque les cendres de celui par » qui vous prétendez l'être, ſont au pou- » voir de vos ennemis ? » En effet, Guillaume IV étoit en dépôt dans l'abbaye de Feurchamp, près du champ de bataille où il avoit été tué par les Friſons. Albert, après ſa victoire, le fit enterrer.

Guillaume étoit brave. Mais, plus occupé des affaires de Bourgogne & d'Orléans, & des diſſenſions qui agitoient la maiſon de France, que des ſiennes, il manqua d'aſſujettir la Friſe. Il maria Jacqueline, ſa fille, née de ſon mariage avec Marguerite, fille de Philippe duc de Bourgogne, à Jean, duc de Touraine, ſecond fils de Charles VI, qui devint Dauphin par la mort de ſon frere, & qui mourut lui-même à Compiégne deux ans après. Guillaume fit recevoir Jacqueline ſon héritiere par les Etats généraux des trois Provinces. Il craignoit que Jean, évêque de Liége, qui n'avoit jamais voulu s'engager dans les ordres, ne lui ravît la ſouveraineté. Guillaume avoit été en bute à une conſpiration formée par les D'Egmont. Sa

bonté naturelle la leur fit pardonner. Ce prince mourut peu de tems après avoir fait reconnoître Jacqueline.

[1418—1430.]

Jacqueline. Le comte Guillaume avoit ordonné par ſon teſtament, que Jacqueline, jeune veuve de dix-ſept à dix-huit ans, épouſeroit Jean, duc de Brabant, ſon couſin. Ce ſecond mariage fut conclu & communiqué à Jean de Baviere, & au duc de Bourgogne, oncles de la princeſſe, & fut la ſource de ſes malheurs. Leurs caracteres incompatibles les éloignerent; furent des ſujets de plaintes & de ruptures, dont leurs ennemis profiterent. Peut-être pouſſa-t-elle trop loin le reſſentiment. Elle fit annuller ſon mariage, & en projetta un troiſieme avec le duc de Gloceſter, frere de Henri V, roi d'Angleterre, qui ne la rendit pas plus heureuſe. Ce projet, qui ruinoit les eſpérances du duc de Bourgogne, occaſionna une guerre entre ce prince & le duc de Gloceſter, dans laquelle Jacqueline, après s'être évadée de la priſon où elle avoit été jettée par Philippe, fut dépouillée de la plus grande partie de ſes Etats. L'ingrat duc de Gloceſter l'abandonna, juſqu'à ce qu'ayant appris la mort de Jean, duc de Brabant, ſon mari, il affecta un empreſſement dont Jacqueline fut la dupe un mo-

ment, mais qui n'eut point de ſuite. Enfin, après mille traverſes, elle conclut un traité avec le duc de Bourgogne, par lequel elle le nommoit Régent de ſes Etats; & Philippe la reconnoiſſoit Comteſſe de Hollande, de Zélande, de Friſe & de Hainaut. Elle l'inſtituoit ſon héritier ptéſomptif. Bientôt il fut inauguré Duc de Brabant; de ſorte que Jacqueline ſe trouva ſans autorité, & à la merci du duc de Bourgogne.

[1431.]

Ce prince, peu reconnoiſſant, ou peut-être pour éloigner de Jacqueline tous ſes amis, ne fourniſſoit pas même le néceſſaire à ſa dépenſe. Elle s'amuſoit, pour diſſiper ſes chagrins, à la chaſſe, à monter à cheval, & à d'autres exercices. Un jour que ſa mere lui avoit fait préſent d'un beau cheval, n'ayant rien à donner au domeſtique qui l'avoit conduit, elle pria ſon tréſorier d'en faire l'avance, & de faire enſorte qu'à l'avenir elle ne ſe trouvât point dans cette ſituation; mais il s'en excuſa ſur les avances qu'il avoit déja faites. Ceux à qui elle s'adreſſa lui témoignerent la même répugnance, & ſe retirerent. Jacqueline déploroit ſon état. Son ſecrétaire lui conſeilla de s'adreſſer à Borſelen, Stadhouder, qui avoit acquis beaucoup de richeſſes. Elle rejetta d'abord cette propoſition avec dé-

dain, *Borſelen* ayant toujours été un des chefs de la faction oppoſée à la ſienne. Ce ſecrétaire, appellé *Gobelin*, ne ſe rebuta point : il obtint enfin la permiſſion de lui écrire, & de le faire venir ; mais, lorſqu'il fut arrivé, elle parut très-embarraſſée. Gobelin prit la parole, & lui expoſa la ſituation de la princeſſe. Borſelen ne lui donna pas le tems d'achever : il l'envoya chez lui prendre tout ce qu'il trouveroit d'argent dans ſes coffres, & regarda comme une grace l'occaſion qu'elle lui offroit. La princeſſe étoit d'un caractere grand & généreux. Elle fut pénétrée de la nobleſſe du procédé d'un homme qu'elle avoit lieu de regarder comme ſon ennemi. Borſelen étoit aimable ; & *ſes ſentimens* étoient au-deſſus de ſa naiſſance, *quoiqu'elle* fût très-honorable. Jacqueline accepta ſes ſervices avec reconnoiſſance. Borſelen prévenoit ſes beſoins, & ne la laiſſoit manquer de rien. Bientôt la reconnoiſſance ſe changea en un ſentiment plus doux ; & les largeſſes de Borſelen n'étoient pour lui que des occaſions d'offrir quelque choſe de plus que ſa fortune. Enfin la princeſſe, qui n'avoit pas atteint ſa trentieme année, lui dit qu'elle ne connoiſſoit qu'un moyen de s'acquitter envers lui ; c'étoit de lui donner ſa main. Borſelen oſa alors découvrir à Jacqueline toute ſa paſ-

ſion. Sans ſortir de ſon palais, le mariage fut célébré par ſes aumôniers, en préſence de ſes domeſtiques les plus affidés. De quatre maris qu'eut la princeſſe, il n'y eut, à proprement parler, que Borſelen qui acquit ce nom. Elle n'avoit été que peu de jours avec le Dauphin, prince foible & languiſſant. Elle avoit épouſé le duc de Brabant, malgré elle; & Gloceſter l'avoit abandonnée. Quelque ſecret qui environnât le lit des deux nouveaux époux, le duc de Bourgogne en fut informé. Il fit arracher Borſelen des bras de Jacqueline, & l'envoya en priſon à Rupelmonde. Il feignit beaucoup de colere pour un évènement qui lui fourniſſoit un prétexte pour ôter toute prétention à la princeſſe, & l'engager à lui ſauver la vie aux dépens de tous ſes droits. Il ſigna l'arrêt de ſa mort, & envoya ordre au gouverneur du château de le faire exécuter. Borſelen s'étoit attiré l'amitié de cet officier. Ils étoient enſemble, lorſque le courier apporta l'ordre fatal. Le gouverneur le lut à voix baſſe, & en frémit. Le Sadhouder, ſe doutant de quelque malheur, pria, preſſa le gouverneur de le lui annoncer. Celui-ci, ſans répondre, lui remit la lettre. Borſelen la lut avec beaucoup de ſang froid. L'officier étoit conſterné. « Cet ordre, dit Borſelen, a ſans

» doute été ſurpris par mes ennemis. Le » duc de Bourgogne eſt juſte, & je n'ai » rien fait qui mérite la mort. Peut-être ſe » repent-il déja de l'avoir ordonnée. » Ils raiſonnerent long-tems ſur les moyens de faire révoquer l'ordre. Enfin l'officier, prenant ſon parti, monte à cheval & ſe préſente à Philippe, d'un air triſte, en lui annonçant que l'ordre du ſupplice du Stadhoûder étoit exécuté. Philippe ne put s'empêcher de témoigner ſon chagrin. L'officier lui dit que, quoiqu'il eût obéi avec peine, il avoit cru lui marquer ſon zèle par ſa promptitude à obéir. Philippe, morne & confus, ne répondit rien. Alors le gouverneur ſe jette à ſes pieds & lui avoue que Borſelen vivoit encore, & qu'avant de punir, il avoit voulu s'aſſurer des véritables diſpoſitions du Duc. Philippe prit un air plus content. Il embraſſa l'officier, & le remercia. Il lui ordonna de bien garder ſon priſonnier, & le renvoya, en lui recommandant de n'en parler à perſonne. Jacqueline, qui ſçavoit l'ordre du trépas, craignoit que ce ne fût pour l'amuſer qu'on eût fait courir le bruit de la révocation. Elle raſſembla quelques bâtimens, ou pour l'enlever, s'il étoit encore vivant, ou pour venger ſa mort le mieux qu'elle pourroit. Philippe n'en fut pas plûtôt informé, qu'il ſe rendit au château de Rupelmonde avec des troupes choiſies.

Jacqueline arrive; eſt déſeſpérée de ſe voir prévenue, & ſe borne à demander au Duc la permiſſion d'entrer dans la priſon pour s'éclaircir ſi ſon époux reſpire encore. Le Duc, ſans lui accorder ſa demande, lui promit de le lui faire voir le lendemain, & lui donna rendez-vous ſur le bord de l'Eſcaut. La princeſſe n'y manqua point; & le Duc parût bientôt ſur la terraſſe du château avec le Stadhouder. La tendre Jacqueline, n'écoutant que ſon amour, ſaute à bas de ſon cheval; &, ſans conſidérer qu'elle alloit ſe mettre au pouvoir du vainqueur, elle s'élance vers eux. Philippe offre de les rendre l'un à l'autre; mais il rappelle à la princeſſe que, par le traité de 1428, il étoit ſtipulé que, ſi elle ſe remarioit, ſans ſon conſentement & ſans celui des Etats & de ſa mere, ſes ſujets ſeroient déliés du ſerment de fidélité. Il ajoûta qu'en honneur & en conſcience, il ne pouvoit pas conſentir à un mariage ſi diſproportionné. « Eh! » que m'importent, dit la princeſſe, des » Etats où je n'ai qu'un vain titre? Et quand » j'y régnerois, Borſelen eſt mon époux: » ſes bienfaits, ſa généroſité, lui ont bien » mérité ce titre. Mon devoir ſeroit de lui » tout ſacrifier. » Philippe n'en demandoit pas davantage. Le traité fut conclu. Jacqueline renonça à tous ſes droits, & s'eſtima encore heureuſe de pouvoir ramener

ſon

son époux. Philippe donna le comté d'Oostervant, & l'ordre de la Toison d'or à Borselen. Le mariage de Jacqueline fut réhabilité. Elle s'estima plus heureuse, dans une vie privée, avec ce qu'elle aimoit, que d'être sur le thrône, éloignée de son époux. Elle mourut dans ses bras, trois ans après ce traité, âgée de trente-six ans.

[1434.]

Philippe I. C'est à l'époque de la cession de Jacqueline que commence le règne de Philippe de Bourgogne. Le caractere de ce prince ambitieux, bon, fier & compatissant, politique & guerrier, ne se déploya que lorsqu'il se vit le maître. La paix qu'il conclut avec la France, & qui rendit à ce royaume l'éclat que la défection du Duc lui avoit enlevé, attira la colere des Anglois sur la Hollande; mais elle fut bientôt suspendue par la guerre des villes anséatiques. Philippe possédoit de trop vastes Etats, pour qu'il pût veiller également par-tout. Amsterdam, Harlem, Dordrecht, refuserent de payer certains impôts augmentés & créés par Philippe. Mais une des choses, qui occupa le plus ce prince, fut la réforme du clergé. Les richesses immenses de l'Eglise, en Hollande, en avoient fait perdre le véritable esprit. On a vu, dans le cours de ces Anecdotes, les prélats d'Utrecht sans

ceſſe en guerre avec les Comtes, & preſque toujours à la tête des armées. Dans toute l'Allemagne, c'étoient les mêmes abus. Les eccléſiaſtiques donnoient dans d'autres excès. Les officiaux attentoient journellement ſur la juriſdiction temporelle. Les franchiſes des égliſes occaſionnoient l'impunité des crimes. Leurs exemptions faiſoient retomber le poids des impôts ſur le peuple qui, n'ayant point d'argent, n'en trouvoit qu'à gros intérêts dans les maiſons religieuſes où il étoit enfoui. Wiclef, Jérôme de Prague, Jean Hus, prenant ces abus pour prétextes, voulurent corriger le mal; & leurs héréſies l'aggraverent encore. Elles furent condamnées, & leurs auteurs punis. Philippe n'adopta point leurs opinions; mais il crut la réforme néceſſaire. Il réduiſit à de juſtes bornes la juriſdiction eccléſiaſtique, & les priviléges des égliſes.

[1451.]

Les Gantois ſe révolterent au ſujet de l'établiſſement de la gabelle & d'un impôt ſur le bled. Le Duc marcha contre eux; mais, pour ne pas expoſer Charles, ſon fils, comte de Charolois, qui ne reſpiroit que pour la guerre, il lui ordonna d'aller en Hollande, ſous prétexte d'y raſſembler des hommes & de l'argent. Mais Charles ſe hâta de remplir les ordres de ſon pere, &

de le prévenir qu'il partoit pour l'armée. Philippe lui écrivit de rester à Bruxelles, jusqu'à ce qu'on lui eût préparé des armes convenables à son état. « J'aimerois » mieux, répondit-il, combattre en simple jacquette, que de ne pas vous seconder contre des rebelles. » Il répondit à sa mere, qui l'exhortoit à ne pas exposer une vie qui appartenoit à ses peuples : « Il » vaut encore mieux qu'ils perdent un jeune » homme dont le courage leur est inconnu, » que de ménager un lâche qui ne mérite » pas de commander. » Le jeune comte de Charolois fit ses premieres armes dans cette guerre où les rebelles furent entièrement défaits. A Dendermonde, un capitaine, qu'ils avoient pris à leur solde avec sa troupe, leur promit qu'au moyen des intelligences qu'il avoit dans la place, il s'en rendroit le maître. Il prit avec lui un grand nombre de soldats Gantois. A son approche, les portes s'ouvrirent : on laisse tout entrer. Alors les Anglois se tournent contre les Gantois ; &, secondés par la garnison, ils massacrent tout ce qui a pénétré dans la ville.

[1457.]

Pie II pressoit vivement Philippe de remplir l'engagement qu'il avoit pris d'aller à Constantinople à la tête d'une Croisade. Il

en fut empêché par quelques préparatifs des François qui lui firent craindre quelqu'hoſtilité de leur part. Le premier projet de paſſer en Orient avoit été formé à la repréſentation d'une Tragédie ſur la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. Le poëte avoit mis dans le rôle de l'Egliſe, ou de la Religion, perſonnage allégorique, tant de pathétique, que Philippe jura d'exterminer les infidèles, & de leur reprendre cette ville.

[1463.]

Louis XI voulut établir la gabelle dans la Bourgogne, comme relevant de la couronne. Philippe s'y oppoſa, & envoya Chimai, en qualité d'Ambaſſadeur à la cour de Louis. Ne pouvant parvenir à avoir audience; un jour que le roi ſortoit de ſon cabinet, le Flamand l'arrêta par la manche. Le roi s'en offenſa, & lui demanda s'il croyoit que Philippe fût d'une autre eſpece que ſes vaſſaux? « Oui, Sire, répondit-il. » Votre Majeſté le ſçait mieux que tout au- » tre; car qui eût oſé vous recevoir dans le » tems où perſonne n'eût oſé vous regar- » der? » Louis parut indigné, & lui défendit de paroître devant lui. L'ordre lui fut porté par le comte de Dunois, qui lui demanda s'il n'étoit pas fâché de ce hardi procédé? « Non, dit Chimai. Si j'étois à cent

» lieues, & que j'appriſſe qu'on parlât avec
» ce mépris du Duc mon maître, je re-
» viendrois, & je ferois la même réponſe. »

[1465.]

Après la bataille de Montlheri de laquelle le comte de Charolois ſortit couvert de bleſſures & de gloire, Saveuſe, gentilhomme Picard, ayant ouï dire que l'armée que le Comte avoit conduite en France avoit été miſe en déroute, va de ville en ville ; engage ſes terres ; ſe procure une ſomme aſſez conſidérable pour lever deux mille ſoldats, & ſe met à la tête pour favoriſer la retraite de ce prince. Il apprend en route que ſon prince eſt vainqueur. Philippe n'en employa pas moins ſa troupe. Il l'envoya à ſon fils qui créa ſur le champ Saveuſe Lieutenant de Roi de l'Artois.

Charles répondit à Chartier, évêque de Paris, que Louis XI lui avoit envoyé pour lui faire des reproches de ce qu'il avoit pris les armes contre lui, & de ce qu'il étoit le ſeul de ſes ennemis qui n'eût aucun intérêt : » Allez. Dites à votre maître qu'on a tou-
» jours trop de motifs contre un prince qui
» ſçait employer, quand il le veut, le fer
» & le poiſon, & qu'on eſt toujour ſûr,
» en marchant contre lui, de trouver bonne
» compagnie en chemin. Au reſte, je n'ai
» pris les armes qu'à la ſollicitation des peu-

» ples, de la nobleſſe & des princes. Voilà » mes complices. »

L'impétueux Charles, s'étant trop avancé vers Paris, dans une conférence qu'il eut avec Louis, ſe trouva engagé dans un ouvrage que les Pariſiens avoient élevé à la porte S. Antoine. Le comte de Charolois ſentit ſon imprudence. Il étoit peu eſcorté; mais ſa fermeté le ſauva. Dans l'intervalle, le comte de Saint-Pol voulut engager Neufchâtel, grand maréchal de Bourgogne, à ſoutenir le prince. « Parce que le fils eſt un » imprudent, répondit-il, dois-je hazarder » les troupes que ſon pere m'a confiées? » Le Comte revint aſſez confus de ſon étourderie. Il craignoit les reproches du grand-maréchal qui lui dit qu'il n'avoit rien à lui preſcrire ſur ſa conduite; qu'il étoit le maître de ſe perdre. « Mais, ajoûta-t-il, rien » ne m'obligera d'expoſer les troupes pour » ſatisfaire vos phantaiſies. Quand vous ſerez » mon Souverain, je n'examinerai rien, & » je vous obéirai. »

[1467.]

Charles I. Philippe I venoit d'expirer, laiſſant la Hollande riche & floriſſante, & ayant excité l'émulation de la nobleſſe par toute ſorte de moyens. C'eſt lui qui inſtitua l'ordre de la Toiſon d'or. C'eſt à ſon règne que les hiſtoriens fixent l'époque de l'intro-

duction du luxe & de la corruption des mœurs, qui entraîna le deſpotiſme en Hollande. Le comte de Charolois, connu dans l'hiſtoire ſous le nom de *Charles le Hardi*, lui ſuccéda ; prince d'un courage intrépide, qui n'ambitionna que la gloire des héros. Il ſignala ſon avènement au gouvernement par la punition de quelques villes rebelles, par une victoire ſur les Liégeois venus au ſecours de S. Tron, & par la conquête de Liége.

[1468.]

Charles, ayant forcé Louis XI, qui mal-adroitement s'étoit mis à ſa merci, de le ſuivre contre les Liégeois, ces deux princes ſe logerent dans un fauxbourg. Leur hôte propoſa à la ville de lui donner ſix cents hommes, & ſe chargea de les enlever. Ils furent attaqués pendant la nuit. Chacun défendit avec beaucoup de vigueur la porte de ſon appartement, juſqu'à l'arrivée du ſecours. Louis montra dans cette occaſion ce que peut la valeur éclairée ſur une intrépidité aveugle. Tandis que Charles ſe battoit en ſoldat, & s'expoſoit ſans ceſſe, Louis ne faiſoit que commander aux ſiens avec une prudence & un ſang froid qui furent plus funeſtes aux Liégeois, & qui le dégagerent plus vîte que l'activité ſans ordre de Charles.

[1469.]

Un gouverneur de Zélande, amoureux d'une jeune & belle femme, fit mettre en prison son mari, sous un léger prétexte. Elle ne manqua pas d'aller solliciter le gouverneur qui lui promit la liberté de son mari, si elle vouloit consentir à sa passion. Il lui persuada qu'il y alloit de la vie du prisonnier. Cette femme consentit au sacrifice de son honneur. Mais, au lieu de lui rendre le prisonnier, le gouverneur, plus amoureux encore, le fit égorger. Cette femme alla se jetter aux pieds de Charles, & lui demanda justice. Le Duc le fit venir; &, sur l'aveu du coupable, feignant d'abord de le pardonner, il lui ordonna d'épouser la veuve & de lui donner tous ses biens; après quoi, il le condamna à avoir la tête tranchée.

[1470.]

M. Duclos, dans son Histoire de Louis XI, rapporte une Lettre de Charles à ce roi, qui mérítoit d'être conservée. Des pirates Anglois, qui avoient pillé des vaisseaux Hollandois, s'étoient réfugiés en France. Charles, qui avoit pris parti dans les démêlés de Lancastre & d'Edouard, écrivit à l'amiral & au premier ministre François. « Archevêque, & vous, amiral, les vaisseaux que

» vous dites que le roi envoie à la rencon-
» tre des Anglois, ont attaqué la flotte de
» mes ſujets, qui retournoit dans mon pays.
» Mais, par S. Jorri! ſi vous n'y pourvoyez
» pas, j'y pourvoirai par l'ordre de Dieu,
» ſans m'arrêter à vos proviſions ni à vos
» procédures; car elles ſont trop arbitraires
» & trop longues. » Cette Lettre fut ſou-
tenue d'un combat naval dans lequel Bor-
ſelen détruiſit ou prit la flotte Angloiſe.

[1472.]

Bientôt les hoſtilités entre Charles & Louis recommencerent. C'eſt la premiere fois qu'on vit un prince, la torche d'une *main* & l'épée de l'autre, ravager tout ſur ſon paſſage. Il incendia une partie de la Picardie. Il vengea cruellement la mort de ſon ami, le duc de Guienne. Neſle fut priſe d'aſſaut, & la garniſon paſſée au fil de l'épée. Tout le plat pays fut incendié. Ceux qui échappoient au feu périſſoient par la main du bourreau; mais il échoua au ſiége de Beauvais. Pendant ſix ſemaines, la vigoureuſe défenſe des habitans lui enleva beaucoup de monde. Enfin ils étoient ſur le point de céder lorſque les Beauvaiſiennes, ayant Jeanne Hachette à leur tête, jettant du haut des murs du plomb & de la réſine bouillans, faiſant un feu terrible, & repouſſant les aſſiégeans, du haut des remparts dans

les foſſés, à coups de piques & d'épées, forcerent les Bourguignons à lever le ſiége.

[1476.]

L'amour de la guerre entraîna enfin Charles à ſa perte. Les Suiſſes lui avoient fait offrir la paix dans la Ligue que Louis XI fit contre ce prince. Contre l'avis de toute ſon armée, il alla au-devant d'eux, & s'engagea dans des défilés qu'il ne connoiſſoit pas. Son armée fut miſe en déroute. Les Suiſſes firent un butin immenſe ; mais ils ne connoiſſoient le prix d'aucune des productions du luxe. C'eſt parmi ce butin que fut trouvé *le Sancy*, qui a été, pendant long-tems, le premier diamant de la couronne, eſtimé dix-huit cents mille livres, & qui fut vendu un écu ſur le champ de bataille. Charles vaincu raſſembla ſes troupes. Le duc de Lorraine, avec une armée combinée d'Allemands & de François, vint au ſecours de Murlen inveſti par Charles ; & les Bourguignons perdirent huit mille hommes dans une ſeconde bataille. Le duc de Bourgogne s'opiniâtra. Quoique malade, il ſuivit les Suiſſes qui accompagnoient le duc de Lorraine à Nanci, & leur livra bataille. La fortune ne lui fut pas plus favorable. Son armée fut battue, & le Duc fut tué dans des marais où il fut trouvé quelques jours après, le viſage enfoncé & pris dans la glace.

[1477.]

Marie. La mort de Charles ne fut bien confirmée que long-tems après la bataille de Nanci. Les Flamands étoient ſi perſuadés qu'il s'étoit retiré en Allemagne, ſous un habit d'Hermite, n'oſant pas ſe montrer, après avoir été trois fois battu, qu'ayant rencontré un payſan qui lui reſſembloit, ils lui donnerent de l'argent, & voulurent le forcer à revenir en Hollande, malgré toutes les aſſurances qu'il leur donnoit du contraire. Louis XI tourna ſes vues ſur les deux Bourgognes & ſur la Picardie. Il ſe propoſa de forcer la jeune princeſſe de recourir à lui. Elle faiſoit ſa réſidence à Gand. Il tenta de ſoulever les Gantois contre elle, par les manœuvres ſecretes d'Olivier le Daim, ſon barbier, en qui le peuple avoit une grande confiance; mais les intrigues du barbier n'aboutirent qu'à livrer Tournai où il ſe retira. Pluſieurs villes ſuivirent l'exemple de Tournai, & ſe rendirent à Louis. Les Gantois retenoient Marie, pour ainſi dire, malgré elle, dans leur ville, & vouloient compoſer ſeuls ſon conſeil. Dans les Etats qui furent convoqués, elle s'engagea à ne point ſe marier, ſans l'aveu des princes de ſon ſang, & ſans le conſentement des Etats; de n'entreprendre aucune guerre ſans l'aveu de ces mêmes Etats; autoriſant d'avance les

peuples à lui refuſer tout ſecours, ſi elle n'étoit munie de ce conſentement. Elle accorda des priviléges encore plus conſidérables, aux villes; de ſorte qu'elle anéantit, pour ainſi dire, ſon autorité. Auſſi, bientôt après, eut-elle la douleur, malgré ſes prieres & ſes larmes, de voir périr par la main du bourreau ſon chancelier, & d'Imbercourt, pour avoir écrit à Louis XI que, s'il s'agiſſoit de ſon mariage, il ne communiquât ſes propoſitions qu'à la ducheſſe ſa mere, à Ravenſtein, au chancelier, & à d'Imbercourt.

Le ſoulevement des villes; l'inquiétude turbulente des Gantois; les intrigues des prétendans, tout devoit engager à donner un époux à la princeſſe, alors âgée de dix-huit ans. On a blâmé avec raiſon Louis XI d'avoir laiſſé échapper l'occaſion d'un mariage qui étendoit les bornes de la France juſqu'au-delà du Rhin; mais il ſe flattoit d'enlever les Etats de Marie ſans le ſecours d'un mariage. D'ailleurs il craignoit que ces Etats ne rendiſſent ſon fils trop puiſſant; jugeant des ſentimens du Dauphin pour lui, par ceux que ce roi avoit eus pour ſon pere. Enfin Marie épouſa l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, âgé de vingt ans.

[1478.]

Les Pays-bas voyoient avec peine un

prince étranger prendre les rênes du gouvernement. La groſſeſſe de Marie les raſſura. Mais Louis, au déſeſpoir d'avoir manqué ce mariage pour ſon fils, leur perſuada qu'elle accoucheroit d'une fille, & que la maiſon d'Autriche ſuppoſeroit à ſa place quelqu'enfant mâle étranger. Cette idée étoit ſi bien enracinée, que, lorſque la comteſſe de Ravenſtein porta l'enfant à l'égliſe, elle le mit ſur un baſſin, & le découvrit aux yeux du peuple, afin que chacun pût juger de ſon ſexe.

[1479.]

La guerre avoit recommencé entre les François & les Flamands. La Journée des *Epérons* avoit coûté au vainqueur une partie de ſon armée; de ſorte que l'Archiduc n'eut pas aſſez de monde pour faire le ſiége de Térouanne. Il s'attacha au château de Malanci, qu'il prit d'aſſaut. Il deshonora ſa victoire, en faiſant pendre le gouverneur & la garniſon, malgré ce qui avoit été convenu dans la capitulation. Louis, indigné de ce manque de foi, uſa de repréſailles. Il fit un détachement de huit cents lanciers & de ſix mille ſoldats; choiſit cinquante priſonniers; les fit conduire, avec ſon grand-prévôt, ſous les murs de Douai, où dix furent pendus. De-là le détachement ſe tranſporta devant Saint-Omer, où dix autres

périrent du même ſupplice. Les trente reſtans furent exécutés à la vue d'Arras. Quand ces exécutions furent faites, ce détachement ſe diſperſa, & ravagea tous les environs par le fer & la flamme.

La Hollande étoit encore agitée par les factions des Cabéliaux & des Hoëkins. Philippe favoriſoit les premiers. Les autres ſe rendent maîtres d'Utrecht, & battent les Hollandois. Leur Stadhouder ravage le diocèſe; mais toutes ces hoſtilités furent ſuſpendues par la mort de Marie, occaſionnée par une chute de cheval, qu'elle fit à la chaſſe de l'oiſeau. Elle ſe rompit une côte; & ſa groſſeſſe rendit cet accident incurable.

[1482.]

Philippe II. Ce prince, fils de Marie & de Maximilien, n'avoit que quatre ans, lorſqu'il parvint à la ſucceſſion des Etats de la maiſon de Bourgogne. Sa tutelle, conformément au contrat de mariage de Marie, fut dévolue à Maximilien. Les troubles d'Utrecht ne faiſoient qu'augmenter. Maximilien vouloit rétablir l'évêque; & les habitans d'Utrecht ne vouloient pas le recevoir. Les deux partis faiſoient des détachemens, & ravageoient les villages. Dans une de ces excurſions, le capitaine Jean Shaffelaar occupoit la tour de Barnevelt, & de-là

portoit la déſolation, par de fréquentes ſorties, juſqu'à Amersfort. La tour fut inveſtie, & le capitaine, avec ſa troupe, ſommé de ſe rendre. Il ne voulut capituler que lorſqu'on l'attaqueroit avec du canon. On fit la brèche. Il conſentit à capituler. Pour préliminaire, les aſſiégeans demandent qu'on leur jette le capitaine du haut du donjon. Les aſſiégés jurerent de ſe faire tous tuer plutôt que d'écouter une telle propoſition. Alors Schaffelaar, embraſſant un des créneaux : » Mes amis, leur dit-il, comme il faut que » je meure un jour, jamais il ne ſe préſen- » tera un plus beau moment, puiſque je » vous ſauve par ma mort ; » & il ſe précipita du haut de la tour.

[1486.]

Un Souverain ne ſçauroit trop ménager les termes qui peuvent porter atteinte aux priviléges de ſes ſujets, lorſqu'il n'eſt que que le chef d'un peuple libre. La piraterie, que les armateurs exerçoient les uns contre les autres, étoit un abus auquel Maximilien voulut remédier. Cet abus tiroit ſa ſource de la liberté qu'ils avoient d'armer en courſe, ſans commiſſion, & ſous tel pavillon qu'ils vouloient prendre. Maximilien créa des colléges d'amirauté pour connoître de ces abus, recevoir les plaintes, & punir les coupables. Les Hollandois trouverent ſes

réglemens juſtes. Mais maximilien terminoit ſon ordonnance par ces mots qu'il avoit cru pouvoir imiter de la formule des édits des rois de France : « Car ainſi nous plaît. » Cela ſeul révolta les Hollandois qui refuſerent leur ſanction à la loi, & qui aimerent mieux laiſſer ſubſiſter le déſordre. La révolte de la ville de Bruges fut une ſuite de cette innovation. Il voulut mettre ſa garde en bataille. Les bourgeois prirent les armes. Les Gantois vinrent au ſecours. Maximilien, aſſiégé dans ſon palais, fut obligé d'en venir à une capitulation honteuſe ; & les troubles continuerent juſqu'à ce qu'Albert de Saxe, appellé par Egmont au Stadhouderat, éteignit les factions qui déſoloient la Hollande.

[1505.]

Depuis long-tems, Maximilien élu empereur avoit laiſſé Philippe régner ſeul en Hollande. Ce prince réuniſſoit ſur ſa tête, du chef de Jeanne de Caſtille, ſa femme, les plus nombreux & les plus riches Etats. Le reſte de la Hollande reſſentoit déja les effets du deſpotiſme. La Friſe ſeule combattoit pour la liberté. Elle avoit refuſé de reconnoître Philippe II Comte de Hollande. On avoit donné un Stadhouder héréditaire aux Friſons. Ce frein gênoit encore trop leur liberté. Le nouveau Stadhouder,

der, ne pouvant les commander, eſſaya de les combattre. Ils capitulerent & le reconnurent en qualité de Protecteur de la Friſe; mais Henri, fils d'Albert de Saxe, Stadhouder, ayant jetté les fondemens d'un fort à Harlingen, les Friſons indignés de cet acte de ſouveraineté ſe ſouleverent, & vinrent mettre le ſiége devant Franker, où le prince étoit enfermé. Ils manquoient de canon: ils en emprunterent aux habitans de Groningue, & leur donnerent en nantiſſement les vaſes ſacrés de leurs égliſes, l'amour de la liberté leur faiſant oublier dans ce moment, dit un hiſtorien, le reſpect de la religion. Mais Albert vint au ſecours de ſon fils, & battit les Friſons. Il fit empaler les chefs de la révolte, & vendit aux autres leur pardon, pour des ſommes exceſſives. Malgré ces humiliations, ils laſſerent la patience du Stadhouder qui réſolut de céder à Philippe des Etats ſi orageux. Sa négociation n'ayant pas réuſſi, Henri, qui avoit ſuccédé à ſon pere, céda la Friſe à Jorris, ſon frere cadet, qui s'y fortifia, & qui aggrandit ſes Etats par des deſſéchemens conſidérables.

Philippe alloit ſe faire reconnoître des Etats dont il venoit d'hériter par la mort d'Iſabelle. Aſſuré de la bonne volonté de la nobleſſe Eſpagnole, il partit de Wliſſingue; mais à peine fut-il ſorti du port, que le feu

prit à ſon vaiſſeau ; &, ſans le zèle & l'activité de Cornelis-Zoon, de Huybert, & de ſes deux freres, qui ſe jetterent au milieu des flammes, & qui les éteignirent, Philippe étoit perdu. A peine fut il ſauvé de ce danger, qu'une tempête affreuſe diſperſa ſa flotte ; engloutit deux vaiſſeaux, & le força de relâcher en Angleterre. Les Anglois, ſe méfiant de quelque ſurpriſe, refuſerent d'abord de le reconnoître. Henri VII étoit en relation avec Ferdinand, beau-pere de Philippe, qui avoit tout à craindre de cette intelligence. Le roi profita de l'accident de Philippe pour ſes intérêts, & pour ceux de ſon commerce. L'Archiduc accorda tout ce que Henri voulut, pour obtenir la liberté de partir. Ce qui lui coûta le plus, ce fut de livrer Edmond, comte de Suffolk, neveu d'Edouard IV, qui, s'étant réfugié chez le duc de Gueldres, étoit tombé au pouvoir de Philippe. L'Archiduc avoit reſpecté juſqu'alors le malheur d'un prince qui ſe croyoit en ſûreté dans ſes Etats. Il exigea la parole de Henri qu'il n'attenteroit point à ſa vie. Henri reſpecta ſes jours ; mais ſon ſucceſſeur le fit périr par la main du bourreau.

[1506.]

Charles II. Philippe mourut d'une pleuréſie, dans ſa vingt-neuvieme année. Son ſang

appauvri ne put réſiſter à un verre d'eau à la glace, qu'il but, en venant de jouer à la paume. On l'accuſe de s'être trop livré à ſes plaiſirs. La reine, ſon épouſe, l'aima ſi éperduement, que la jalouſie que lui donnerent les galanteries de Philippe altéra ſa raiſon. Le célèbre Charles, ſon fils, lui ſuccéda, à l'âge de ſept ans. Ferdinand d'Aragon, ſon grand-pere maternel, & Maximilien, ſon aïeul paternel, ſes tuteurs, ſe partagerent l'adminiſtration de ſes Etats. L'un eut celle des *Etats* de Jeanne qui étoit en démence; l'autre, celle des Pays-bas, qu'il confia à Marguerite, ſa fille. Elle fut déclarée Gouvernante, n'ayant que vingt-ſept ans, mais d'une capacité bien au-deſſus de ſon âge & *de ſon ſexe.*

[1507.]

Marguerite donna bientôt des preuves de ſa fermeté. Les Etats firent les plus grands efforts pour faire rétablir leurs priviléges; mais elle éluda leurs demandes, avec tant d'art, qu'elle n'accorda que ce qu'elle ne pouvoit refuſer ſans injuſtice. La Hollande ſouffroit beaucoup des hoſtilités du duc de Guelre. Leur ſouveraine demanda du ſecours aux Anglois; &, pour le hâter, elle fit un traité, qui termina tout différend entre les deux Puiſſances, au ſujet du commerce, & conclut le mariage de Charles avec la

fille de Henri VII ; mariage qui n'eut point lieu, à cauſe de la mort du roi. L'occaſion dans laquelle elle ſe diſtingua le plus, fut le congrès de Cambrai, entre l'empereur, les rois de France, d'Aragon & Jules II, contre les Vénitiens. La Gouvernante & le Cardinal d'Amboiſe conduiſoient tout, ſans que les autres plénipotentiaires puſſent s'en méfier, ni les contrecarrer. Elle diſoit ſouvent qu'elle ne comprenoit pas comment, dans leurs conférences, D'Amboiſe & elle ne s'étoient pas mille fois pris aux cheveux.

[1515.]

Charles fut inauguré à l'âge de quinze ans. Il recevoit le ſerment des Hollandois, lorſque les députés de Jorris de Saxe vinrent lui offrir, de la part de ce prince, la ſouveraineté de la Friſe qu'il appelloit *un pays brûlant*. L'inquiétude de ce peuple engagea leur Souverain à ſe contenter d'une indemnité de cinquante mille florins. Un fameux pirate, à la tête des Friſons, ravageoit la Hollande. Il prenoit le titre faſtueux de Roi du Zuyderzée. Florent d'Yvelſtein, amiral de Hollande, entreprit, par les ordres de Charles, de s'emparer de la flotte du Grand-Pierre, ou *Pyrrhus Magnus*. Il en vint à bout ; mais le Grand-Pierre ſe ſauva, & l'amiral fit pendre tous les Friſons

qu'il prit. Le duc de Gueldres, pour s'en venger, ſurprend Nieuwport; y met le feu, & paſſe tous les habitans au fil de l'épée. Le Stadhouder, par repréſailles, fait trancher la tête à pluſieurs gentilhommes du duché de Gueldres, ſes priſonniers, & fait à la Vierge une offrande conſidérable. Henri, comte de Naſſau, par une autre repréſaille encore, ravage la Véluve par le fer & par le feu; prend ſur le butin ſoixante-douze florins d'or, & les offre à la Vierge. Ainſi la ſuperſtition croyoit ſanctifier les meurtres & les incendies que la rage ſeule faiſoit commettre.

[1518.]

C'eſt vers ce tems que les déclamations de Luther contre les Indulgences trouverent en Hollande beaucoup de partiſans, & de grands protecteurs. La doctrine de Luther, concernant la Réforme, ſe répandit dans tous les Etats. Le deſir que chacun avoit de s'inſtruire donna lieu à un commerce très-étendu de livres de controverſe. Pierre Damarſoon, & Florent Oërn de Wuigaarden, l'un bourg-meſtre de Dordrecht, & l'autre, penſionnaire de Hollande, prévirent bien les ſuites funeſtes que le fanatiſme allumé dans l'un & l'autre parti alloit cauſer. Mais, plus fanatiques encore, ils vouloient qu'on employât les ſupplices

les plus affreux pour couper le mal dans ſa racine ; avis qui ne fut que trop ſuivi dans la ſuite, & dont l'exécution a plus propagé l'héréſie, que les prédications même de Luther & de ſes diſciples.

[1520.]

Dans la cérémonie du couronnement de Charles, après ſon élection à l'Empire, on trouve que les Electeurs le revêtirent des ornemens de ſous-diacre ; que l'archevêque de Cologne diſoit la Meſſe, aſſiſté des archevêques de Mayence & de Trèves, qui faiſoient l'office de diacre & de ſous-diacre ; que l'électeur de Saxe, portant l'épée, le conduiſit au bas du chœur où il chanta l'Epître ; qu'alors les deux officians lui remirent le ſceptre & le globe, & le célébrant, la couronne.

[1521.]

La premiere infraction à la liberté Hollandoiſe, qui reſta impunie, fut l'édit que l'empereur rendit contre Luther & ſes adhérans, portant défenſe de publier, garder, lire, imprimer aucun de ſes écrits. Cet édit fut publié de la pleine autorité de l'empereur, ſans en faire part aux Etats. Vander Hulſt fut chargé de pourſuivre les fauteurs de Luther. Il afficha un placard portant peine de mort contre les contrevenans ;

& Jean de Bekker, prêtre de Woërden, qui fut convaincu d'avoir diſtribué la traduction du nouveau Teſtament par Luther, fut la premiere victime de l'édit. Il fut pendu & brûlé à la Haye ; & cet exemple fut comme le ſignal de la perſécution. Cette premiere infraction porta à la liberté des Bataves une atteinte dont ils reſſentirent bientôt les ſuites. La haine que la concurrence à l'Empire avoit fait naître entre Charles & François I, fut au comble par l'élection de Charles. Une guerre ſanglante, qui devoit ébranler les Puiſſances les plus formidables, s'alluma entr'eux. La Hollande, qui juſqu'alors n'avoit eu que des querelles de famille, ſe trouva enveloppée dans le trouble général de l'Europe, & commença à ſupporter le poids d'une guerre qui n'intéreſſoit que l'empereur, & qui étoit étrangere au comte de Hollande. Le Stadhouder ordonna des levées, Les vaſſaux furent obligés de monter à cheval, & les villes de fournir des milices.

[1522.]

Charles avoit beſoin d'un pape à ſa diſpoſition. Par ſes intrigues ſecrettes, il trompa le conclave, & fit nommer Adrien Floriſzoon, qui avoit été ſon précepteur. Il étoit fils d'un braſſeur de bière d'Utrecht. Maximilien lui avoit confié l'éducation de ſon

petit-fils. Adrien ſeconda ſes vues. Charles, à ſa majorité, l'envoya en ambaſſade auprès de Ferdinand qui le nomma Evêque de Tortoſe. Charles le créa vice-roi d'Eſpagne, & l'éleva enfin ſur la chaire de ſaint Pierre. Adrien méritoit ſa fortune. Il conſerva ſes anciens amis, au nombre deſquels étoit Eraſme, dont il faiſoit un cas ſingulier. Adrien convenoit que le clergé avoit beſoin de réforme; mais il croyoit les ſupplices néceſſaires pour étouffer l'héréſie, comme ſi le fanatiſme ne ſe jouoit pas des roues & des échafauds. Adrien VI avoit réſolu de réformer le clergé. Il mourut, huit mois après ſon inthroniſation, d'une mort inopinée.

[1523.]

La Friſe combattoit encore pour ſa liberté. La Hollande étoit dans la dépendance; & la Friſe s'enorgueilliſſoit de n'avoir que des magiſtrats de ſon choix. L'évêque d'Utrecht ſe voyoit ſur le point de ſuccomber ſous les armes du duc de Gueldres. Il demanda du ſecours à la Gouvernante qui ne manqua pas de ſaiſir cette occaſion. Elle lui envoya Schenck avec quinze cents hommes de débarquement; mais les Friſons les chaſſerent. La Friſe étoit diviſée en deux partis. Celui qui penchoit pour la ſoumiſſion, rappella Schenck,

qui raſſembla quelques ſeigneurs ; & il fut convenu que la Friſe n'auroit d'autre maître que le comte de Hollande. Le parti contraire tint ferme. La Gouvernante envoya de nouvelles troupes ; & la diviſion des Friſons, plus que les forces de leurs ennemis, les aſſujettirent. La Friſe fut, pour jamais, incorporée à la Hollande.

[1529.]

Les fréquentes pétitions de la Gouvernante, tantôt ſous un prétexte, tantôt ſous l'autre, faiſoient ſentir aux Hollandois le poids accablant de leurs chaînes. Pour l'adoucir, elle leur permit des repréſentations infructueuſes. Elle promettoit d'employer *les ſommes qu'on* fourniſſoit pour la défenſe de *l'Etat ; mais*, dès qu'il étoit menacé, elle avoit recours à de nouvelles exactions, & les Hollandois ſe voyoient obligés de conſentir à tout. Elle avoit déja fait pluſieurs de ces demandes, comme Dons gratuits. La Hollande accablée d'impoſitions, & épuiſée par les frais d'une guerre ruineuſe avec le duc de Gueldres, s'aviſa de refuſer une ſomme que la Gouvernante demanda pour le voyage de l'empereur en Italie, & de repréſenter ſa pauvreté & l'épidémie qui la ravageoit ; mais la Gouvernante, qui juſqu'alors n'avoit demandé qu'à titre de ſecours & de don gratuit, exigea à titre d'im-

pôt, & menaça. Il fallut obéir. La chaîne étoit trop forte pour pouvoir la briſer. La ſomme fut payée ; & Charles partit pour aller ſe faire couronner en Italie, recevoir le ſceptre impérial du pape, & baiſer ſa mule.

[1530.]

Marguerite réſidoit dans le Brabant. Les Luthériens étoient en très-grand nombre dans les Pays-bas & la Hollande. La Gouvernante en cita quelques-uns d'Amſterdam & de Delft devant ſon tribunal. La Hollande avoit le privilége très-ancien de ne jamais traduire un criminel dans une juriſdiction étrangere. Les Etats voulurent ſoutenir leurs droits. La Gouvernante répondit que, Charles réuniſſant le double titre d'Empereur & de Comte de Hollande, la Hollande & la Flandre ne formoient plus que la même province, & que l'une & l'autre devoient reſſortir au même tribunal.

Cette année ſera à jamais mémorable pour la Hollande, par deux évènemens funeſtes. L'un eſt une inondation, cauſée par une tempête qui pouſſa les flots au-deſſus des digues. Ils ſubmergerent les iſles de Zélande. Plus de quatre cents villages furent emportés. Hommes, beſtiaux, tout périt. Ce qui put ſe ſauver, fut réduit à la

plus grande miſere. L'iſle de Walcheren reſta ſous l'eau, pendant trois ſemaines. Une grande partie de celle de Nord-Beveland fut ſubmergée, juſqu'en 1597 que les terres furent deſſéchées. L'autre fut la perte de Marguerite, princeſſe qu'on peut placer au rang des Souverains les plus célèbres. L'empereur vint en Hollande, après la mort de cette princeſſe, & amena avec lui Marie qu'il mit à ſa place ; mais il ne repartit point, ſans emporter une ſomme conſidérable, & avoir fait des réglemens de police admirables.

[1534.]

Soliman méditoit la conquête de la Hongrie. Charles s'étoit ouvertement déclaré contre les Proteſtans. Le Luthéraniſme comptoit parmi ſes protecteurs les plus grands princes de l'Allemagne ; & ce n'étoit que par leurs ſecours que Charles pouvoit eſpérer de s'oppoſer efficacement aux efforts des Turcs. Diſſimulant donc ſes véritables ſentimens, il accorda en Allemagne une liberté entiere de religion ; mais, autant l'adouciſſoit-il à l'égard de ces princes, autant redoubla-t-il de ſévérité à l'égard des hérétiques des Pays-bas. Il ordonna aux magiſtrats de les pourſuivre à la rigueur. Ainſi la religion même eſt ſubordonnée, dans certaines circonſtances, à la politique.

[1536.]

Les Anabaptiſtes, ainſi nommés, parce qu'un des principaux dogmes de leur ſecte étoit de condamner le Baptême des enfans, & de baptiſer une ſeconde fois les adultes, cauſerent à la Hollande des troubles que les forces & la prudence de Marie eurent bien de la peine à diſſiper. Leur nombre s'étoit conſidérablement accru, parce que leur doctrine donnoit l'indépendance aux villageois, opprimés par les grands. Les Anabaptiſtes ſouffroient les ſupplices les plus affreux, avec une conſtance inaltérable; & leur mort faiſoit de nouveaux proſélytes. Ils ſe diſoient envoyés de Dieu, pour détruire le règne des impies, & fonder le royaume des ſaints. Leur enthouſiaſme, qui ſembloit tenir plus de la folie que du zèle, infecta un peuple innombrable. Ils ſe ſouleverent dans Munſter; s'emparerent du canon; & ce qui y reſtoit de Catholiques & les chanoines leur abandonnerent l'hôtel de ville, & ſe refugierent dans un quartier éloigné. Cinq de ces fanatiques ſortirent alors tous nuds dans la ville, l'épée à la main, & criant de toutes leurs forces: « La bénédiction de Dieu » eſt ſur la ville! Sa malédiction eſt ſur la » gauche! » Ils firent ſçavoir à leurs freres

de Hollande, qu'ils étoient maîtres de Munſter. Ceux d'Amſterdam s'attrouperent; & le magiſtrat en fit arrêter un grand nombre. Le comte de Waldec, évêque de Munſter, aſſembla des troupes, & inveſtit la ville. Il fut repouſſé avec perte. Leur chef ayant été tué dans une ſortie, ils mirent à leur tête Jean Bokelſzoom, appellé *Jean de Leyde*, parce qu'il étoit tailleur de cette ville. L'extravagance de ſon enthouſiaſme eſt inconcevable. Dès qu'il fut élu chef, il ſortit de chez lui, tout nud, l'épée à la main, criant au peuple : « Le roi pro» mis de Dieu eſt dans la ville! Dans peu » il ſe manifeſtera! » Il prétendit que le Pere éternel l'envoyoit pour partager ſon peuple en douze tribus, & pour établir douze juges qu'il nomma. Il remit l'épée à Knipperdolling, & lui ordonna d'exécuter les ordres du Très-Haut. Auſſi-tot Knipperdolling fit main-baſſe ſur tous les partiſans de l'évêque. Ce lieutenant homicide, peu de jours après, remit l'épée à Jean de Leyde, & le proclama Roi de la nouvelle Jéruſalem. Un autre lui poſa ſur la tête un diadême, en diſant que l'ange lui ordonnoit de couronner Jean de Leyde, & en lui annonçant que ſon règne s'étendroit ſur toute la terre. Jean marchoit en pompe dans les rues. Des fanatiques, qui le précédoient, maſſacroient ceux qui ne fléchiſſoient pas

le genou devant le nouveau roi. Il arracha les religieuſes des couvens, & les diſtribua à ſes ſectateurs. Il ordonna la pluralité des femmes, & en garda dix-ſept pour ſon compte. Une ſeule porta le titre de Reine. Il envoya Jacques Campen, qu'il avoit crée évêque d'Amſterdam, dans cette ville, & Jacques Mathizoom dans la Zélande, avec des troupes. Les Anabaptiſtes, qui étoient à Amſterdam, faiſoient de fréquentes aſſemblées. On en prit pluſieurs qui furent exécutés. Le ſénat ayant appris qu'ils faiſoient des attroupemens dans la Friſe, prit des précautions pour la ſûreté de la ville. On fit des perquiſitions. On en découvrit vingt qui furent maſſacrés ſur la place publique. Mais les Etats-Généraux, convoqués à Malines, refuſerent de ſe prêter aux vues de Marie qui leur propoſoit de maſſacrer tous les ſectaires; & le comte de Hoogſtraten ayant enlevé & fait mettre en priſon deux bourgeois, les Hollandois s'aſſemblerent; & ce ne fut que par des promeſſes cautionnées qu'on n'attenteroit pas à la liberté des citoyens, qu'on fit ceſſer leurs murmures. Cependant, ſur des avis que les Anabaptiſtes devoient ſurprendre Amſterdam, on arrêta quinze hommes qui furent brûlés, & quinze femmes qu'on mit dans des ſacs & qu'on jetta dans la mer. Malgré ces punitions, un tailleur, ap-

pellé *Jean Dideric*, aſſembla dans la maiſon d'un marchand ſept hommes & cinq femmes; ſe proſterna la face contre terre; y reſta quelque tems; & puis, ſe relevant avec enthouſiaſme, il s'écria: « L'Eternel » m'a conduit dans le ciel & dans l'enfer. » Le jugement dernier approche; & tu ſeras » damné, ajoûta-t-il, en montrant du doigt un de la compagnie, qui ſe jetta à ſes pieds, & lui demanda grace. « L'Eternel te l'ac- » corde, lui dit-il, & t'adopte pour ſon fils. » Enſuite ce fanatique prit un caſque, une cuiraſſe & ſon épée, ſe dépouilla de ſes habits, & jetta tout au feu. Tous ceux de l'aſſemblée, hommes & femmes, l'imiterent, & ſortirent dans la rue, en criant: » *Malheur! malheur!* Le jugement appro- » che. » On les arrêta. On voulut leur faire prendre des habits, pour paroître devant leurs juges. Ils répondirent qu'ils ne rougiſſoient point, & que la vérité alloit toute nuë. Ils eurent la tête tranchée. Après cette exécution, on en arrêta un grand nombre de l'un & l'autre ſexe, qui couroient tous nuds dans les rues, malgré le froid exceſſif qu'il faiſoit: c'étoit au plus fort de l'hiver. Géélen, un des chefs, tramoit une conjuration dont la découverte, peu de jours avant celui qui étoit marqué pour l'exécution, n'empêcha pas qu'il n'y eût une action très-vive, dans laquelle vingt citoyens

périrent ; & la plûpart des conjurés furent maſſacrés. Leurs membres furent expoſés en divers lieux. Campen, qui ſe diſoit évêque d'Amſterdam, fut mis au carcan avec une mitre de fer blanc. On lui coupa la langue, enſuite les mains, & enfin la tête. Le reſte fut diſperſé, & ſe réfugia en Angleterre. Mumſter étoit toujours bloqué. La famine étoit à ſon comble. Jean de Leyde condamna à mort, & exécuta une de ſes femmes, pour avoir oſé lui reprocher d'être dans l'abondance, dans le tems que le reſte des aſſiégés périſſoit de faim autour de lui. Le fanatiſme ſoutenoit ces malheureux. Enfin un des capitaines de Jean livra la ville au comte de Waldec, qui la mit au pillage, & fit tout paſſer au fil de l'épée, excepté Jean de Leyde, Knipperdolling & Kregting, qui furent expoſés à la riſée des villes voiſines ; après quoi, ils furent déchirés avec des tenailles, & écartelés ; & leurs membres furent ſuſpendus dans des cages de fer, à la tour de S. Lambert.

La guerre entre Charles & François I occaſionnoit à ces deux célèbres rivaux des dépenſes ruineuſes. La Hollande avoit fourni des troupes à ſon Souverain. La Flandre s'étoit épuiſée, lorſque la Régente demanda de nouveaux ſecours & propoſa d'établir des droits ſur la bière, les vins, & ſur toutes les marchandiſes. Les Etats-Généraux

néraux eurent la force de rejetter cette propoſition ; & les Flamands répondirent qu'ils étoient hors d'état de ſupporter de nouveaux ſubſides, & que l'empereur ne devoit pas eſpérer qu'ils l'aidaſſent dans ſon projet de conquête de la France & de l'Italie. Il falloit que le refus des Pays-bas fût fondé ſur une impoſſibilité phyſique, puiſque Charles ne pouſſa pas plus loin ſa pétition ; mais, les François s'étant emparés de Heſdin, Saint-Pol, Saint-Venant, Lille & Montreuil, Marie obtint, l'année ſuivante, des contributions très fortes.

[1539.]

Des acciſes dans les villes, & un impôt ſur les *cheminées*, furent établis pour remplir la contribution de douze cens mille florins, impoſée, ſur le motif de tenir toujours une armée ſur pied. Bruges, Ypres & le pays libre avoient conſenti à leur quotité ; mais Gand refuſa la ſienne. Marie fit arrêter tous les Gantois qui ſe trouvoient à Malines, Bruxelles & Anvers. La ville de Gand les réclama & menaça d'envoyer des députés en Eſpagne. Elle renvoya cette affaire au Conſeil ſouverain de Malines. Ceux des citoyens, qui avoient conſenti à la levée de l'impôt, ſe rétracterent & en appellerent à l'empereur. La Gouvernante offrit alors de rendre les priſonniers ; mais les Gantois perſiſterent

dans leur appel, & proteſterent de tout ce qui pourroit en arriver. La Gouvernante les prévint; écrivit à l'empereur tout ce qui ſe paſſoit; & Charles ordonna aux Gantois de ſe conformer au reſte de la Flandre, &, en tout évènement, à ce que le Conſeil de Malines ordonneroit. La Gouvernante voulut encore rendre les priſonniers. Les Gantois reſterent inébranlables. Elle envoya des huiſſiers pour ſaiſir les effets des contribuables, & défendit à la députation que Gand venoit d'envoyer, de partir; &, à ſon retour de France où elle étoit, elle fit exécuter les villages & les petites villes, en vertu des ordres de l'empereur. Les Gantois, & ſur-tout le corps des tiſſerands, déciderent de prêter main-forte aux payſans, & demanderent à grands cris la réforme du gouvernement. Ils accuſoient le magiſtrat d'avoir ſupprimé un prétendu titre par lequel un ancien Comte s'étoit engagé de ne mettre d'impôts ſur Gand, que du conſentement du corps de ville, en reconnoiſſance de ce qu'elle avoit racheté ſes Etats que le Comte avoit perdus au jeu. Cette fable faiſoit tout le titre des Gantois. Ils traînerent les magiſtrats en priſon; les appliquerent à la queſtion, & firent ſouffrir au grand-doyen de ſi horribles tortures, que la gangrene s'étant miſe à ſes plaies, ils lui firent couper la tête. La Gouvernante, uſant

encore de douceur, envoya aux rebelles *Adolphe* de Bourgogne, seigneur de Stéveren, & Bryard, président du grand-conseil de Malines. Les Gantois demanderent qu'on nommât de nouveaux magistrats, qu'on rétablît les usages qui existoient du tems des ducs de Bourgogne, & qu'on annullât tout ce qui avoit été fait de contraire. Marie, pour sauver la vie de ses députés, consentit; &, sous la cire du sceau de l'ordonnance, elle écrivit devant témoins, ses protestations de violence. Les députés furent rendus; & la populace n'en fut que plus emportée, & menaça quelques châteaux. Marie y envoya le prince d'Orange. Le Stadhouder de Flandres, de retour d'Espagne, alla, par ordre de Marie, essayer de ramener ces furieux par la douceur. Ses propositions ne firent que les irriter. Les crocheteurs crietent aux armes; & le Stadhouder fut obligé de prendre la fuite. La révolte se communiqua à Maestricht, dont le peuple massacra les magistrats. La Gouvernante écrivit à l'empereur. Tel fut le sujet du célèbre voyage de Charles, dans lequel François I lui donna une si grande preuve de la supériorité de son caractere, en le laissant librement passer dans ses Etats, & en lui rendant tous les honneurs qu'un Souverain doit à un Souverain, & que

Charles ne lui avoit pas toujours rendus. Charles ſe préſenta devant Gand, avec une petite armée. Les Gantois lui ouvrirent les portes ; & Charles ſe contenta d'annuller tous leurs priviléges, de la mort de vingt-ſept des plus mutins, de l'humiliation du magiſtrat, condamné à venir ſe jetter à ſes pieds, accompagné de quatre cents cinquante des principaux habitans & de tous les crocheteurs, pieds & tête nuds & la corde au col, & de quatre cents mille florins. Quelque coupables que fuſſent les Gantois, avec leur révolte expira la liberté des Pays-bas. Leur rebellion étoit fondée ſur la violation de priviléges réels.

[1541.]

On faiſoit tous les jours de nouvelles infractions aux priviléges des citoyens. Ils jouiſſoient, depuis long-tems, d'une exemption ſur les grains. Les prédéceſſeurs de Marie avoient fait d'inutiles efforts pour la rétablir. Charles avoit beſoin d'argent. Il n'oſoit recourir à de nouvelles pétitions. D'avides traitans lui perſuadèrent de rétablir l'impôt, & lui en payèrent la ferme ; d'après ce, Marie donna une déclaration ; & les Etats firent des repréſentations. Mais elle dit qu'elle prétendoit être obéie ; & l'impôt fut rétabli. Dès qu'il fut manifeſté, cent cinquante

bâtimens venant du Nord, passerent sans s'arrêter. Le mécontentement général éclata par une émeute du peuple d'Amsterdam, contre un commis qui vouloit arrêter un bourgeois, faute d'avoir payé les droits. Le commis eût été mis en piéces, si le magistrat ne l'eût fait sauver. La Gouvernante prétendit qu'il l'avoit enlevé, & lui en fit un crime. Dès ce moment, personne ne voulut se charger de la perception de l'impôt. Charles en sentit enfin l'inutilité; & Marie consentit à sa suppression, moyennant vingt-cinq mille florins d'indemnité. Mais les infractions & les subsides devinrent encore plus fréquens; ce qui causa de nouveaux murmures, & n'en aggrava pas moins les chaînes des Pays-bas. Les invasions des François servoient de prétextes aux pétitions; & les craintes des Hollandois, de motifs à leur foiblesse.

[1546.]

Charles dut le succès de la bataille de Mühlberg à la sévérité, au secret de ses marches, & à la dévotion de Jean-Frédéric, électeur de Saxe. Maurice, son cousin, & l'archiduc Ferdinand, amusoient l'électeur par la proposition d'une trêve, lorsque l'empereur parut à Mühlberg. Frédéric étoit au sermon. On vint l'avertir de l'arrivée des Impériaux; mais sa piété dé-

placée ne lui permit pas de sortir. Il donna le tems aux ennemis de passer l'Elbe à la nage. La cavalerie, qui l'avoit traversé par un gué, tomba sur l'arriere-garde de la petite armée de Frédéric, qu'il avoit fait défiler trop tard vers Wittemberg, où, quelques heures plutôt, il lui eût été si aisé de se retirer. Elle s'arrêta; & Frédéric se battit avec le courage d'un héros pieux, qui combat pour sa religion. Mais il fut accablé par le nombre, & fait prisonnier. On le mena à Charles. «Le sort des combats vous livre, » lui dit-il, un prisonnier qui connoît vo» tre grande ame. Il se flate, clément em» pereur, que vous le traiterez selon vo» tre dignité, & selon son rang.» .. Vous » m'appellez votre empereur, répondit Char» les, parce que vous êtes vaincu: vous pou» vez bien compter que j'en agirai comme » vous le méritez.» Il lui fit faire son procès; & Frédéric fut condamné à avoir la tête tranchée. L'électeur entendit sa condamnation avec fermeté. Le clément empereur alloit faire exécuter l'arrêt; mais, à la priere de Maurice, de tous les princes de l'Empire, de tous les généraux, & de ses enfans qui livrerent Wittemberg, il changea son supplice en une prison perpétuelle. L'empereur voulut lui imposer la loi de renoncer à ses opinions. Mais, quoique dans les fers, il répondit à l'empereur, concer-

nant la religion, avec tant de force, qu'il l'obligea de ne plus l'inquiéter ſur cet article.

[1549.]

Les Hollandois n'étoient plus que les jouets de la politique de leurs Souverains. L'Empire, chargé de contributions, crut diminuer leur poids, en le faiſant partager aux Pays-bas ; prétendant qu'ils ne formoient qu'un même corps. Mais Charles ayant des raiſons pour diſtinguer les Etats héréditaires de ſa maiſon, des Etats de l'Empire, dreſſa une convention par laquelle il les incorporoit, à certains égards, & les diſtinguoit, à d'autres. Cette convention mécontenta les deux partis. La Hollande étoit trop foible pour oſer réſiſter à un empereur vainqueur. Bientôt ce prince détacha encore les Pays-bas, de l'Empire. Ferdinand, ſon frere, ayant refuſé de céder à Philippe, fils de l'empereur, le titre de Roi des Romains, il appella le jeune prince, & le fit reconnoître des Pays-bas, comme leur prince naturel, héritier préſomptif de ſes Etats. Il établit, contre les loix de la Hollande & d'Utrecht, le droit de repréſentation, tant en ligne directe qu'en ligne collatérale, dans la maiſon ſouveraine ſeulement, ſans rien changer aux uſages particuliers des provinces, à l'égard

des vaſſaux dont les coutumes étoient formellement contraires. Il fit enſuite donation de toutes ſes ſouverainetés en faveur de Philippe ; la fit ratifier par Ferdinand, & confirma Marie dans ſa dignité de Gouvernante. Il réunit, par un édit qu'il fit publier, les dix-ſept provinces. Il vouloit en faire un royaume ; mais la crainte qu'après ſa mort, les Provinces ne vouluſſent faire revivre des priviléges auxquels elles tiendroient toujours, l'empêcha de ſuivre ce projet.

[1550.]

Un des principaux motifs, qui avoit engagé Charles à détacher les Pays-bas de l'Empire, étoit la deſtruction de l'héréſie. Il craignit que les hérétiques perſécutés ne réclamaſſent la liberté de religion, qu'il avoit laiſſée aux Allemands, & qu'ils n'appellaſſent des jugemens à la Chambre impériale. Ce qui fait préſumer ce motif eſt la ſévérité des édits qu'il porta contre les hérétiques. Il établit des tribunaux d'Inquiſition ; fit faire un *index* ou catalogue de livres proſcrits ; défendit de traiter de matieres de controverſe, ſous peine pour les hommes d'être décollés, & les femmes d'être enterrées vivantes ; ordonna que les hérétiques fuſſent traités comme ſéditieux, ennemis de l'Etat ; qu'ils fuſſent denoncés aux Inquiſiteurs ; que les perſonnes, qui les

fréquenteroient, les logeroient ou les recevroient, fussent traitées avec la même rigueur qu'eux. Dès ce moment Ruward d'Enkhuisen, grand Inquisiteur, autorisé par une bulle du pape; commença ses persécutions. Elles furent si terribles, que, les étrangers n'osant plus aborder dans le port d'Anvers, le commerce se voyoit menacé d'un anéantissement total & prochain. Cette sévérité rendit la domination Espagnole insupportable. Le magistrat d'Anvers représenta à Marie que cette sévérité tendoit à la destruction de ses Etats. Elle en fut si persuadée, qu'elle alla à Augsbourg, pour engager l'empereur à adoucir la rigueur de ses édits. Tout ce qu'elle put en obtenir, fut qu'il changea le titre d'Inquisiteurs, en celui de Juges ecclésiastiques, & qu'il ordonna qu'on eût quelques égards pour les étrangers.

[1554.]

Cette année forme une époque des plus mémorables dans les Fastes de l'Histoire. C'est l'abdication de tant de couronnes que Charles réunissoit sur sa tête, en faveur de Philippe son fils. L'abdication de la souveraineté des Pays-bas se fit à Bruxelles, au palais des Comtes, où les Chevaliers de la Toison d'or & les Etats-Généraux s'étoient rendus. L'empereur étoit sur un thrône,

ayant à ſa droite Maximilien, roi de Bohême, Emmanuel-Philibert, duc de Savoye; à ſa gauche, Eléonore, douairiere de France, & Marie, reine douairiere de Hongrie, gouvernante; ſes ſœurs, & Chriſtine, fille de Chriſtiern II, roi de Danemarck, ducheſſe de Lorraine. Philippe étoit ſur un autre thrône moins élevé. Charles ôta de ſon col, & paſſa à celui de Philippe le grand cordon de la Toiſon, en lui diſant qu'il le faiſoit chef & grand-maître de l'ordre, & l'embraſſa, en l'exhortant à aimer & à mériter l'amitié des chevaliers. Philibert de Bruxelles, l'un des conſeillers, par l'ordre de l'empereur, expoſa que le poids du gouvernement étoit trop peſant pour un prince affoibli par l'âge, & accablé par ſes infirmités; qu'il le dépoſoit entre les mains de ſon fils qui n'avoit pas attendu l'âge pour donner des preuves de ſa ſageſſe & de ſa capacité; qu'il lui remettoit le duché de Bourgogne & la ſouveraineté des Pays-bas, & qu'il les lui cédoit librement, volontairement, & ſans contrainte ni violence. Alors l'empereur rendit compte de ſon adminiſtration, depuis l'âge de dix-ſept ans, de ſes guerres, de ſes victoires, traités, alliances. Il exhorta ſon fils à n'avoir jamais d'autre objet que le bonheur de ſes peuples. Le prince embraſſa les genoux de l'empereur, en verſant un tor-

rent de larmes ; & Charles lui donna ſa bénédiction, en pleurant auſſi. L'évêque d'Arras, Granvelle, prononça un diſcours en françois, au nom de Philippe, après lequel Marie remit le gouvernement aux pieds de l'empereur ; & le grand-penſionnaire de Hollande, reconnut, au nom de la nation, Philippe, Prince naturel & Comte légitime. L'empereur n'abdiqua la couronne d'Eſpagne, que deux mois après. Il mourut en 1558, dans ſa cinquante-huitieme année. C'eſt lui qui réunit les dix-ſept Provinces, en ſoumettant la Friſe, Groningue & ſon territoire, le pays d'Utrecht, l'Over-Yſſel & la Gueldre. Il commença, ſans s'en appercevoir, la révolution qui éclata enſuite, en voulant trop reſtreindre la liberté d'un peuple fier. La révolte qui éclata ſous Philippe, fut l'effet d'une politique mal-adroite & atroce.

[1557.]

Le règne de *Philippe III* fut annoncé par les évènemens les plus extraordinaires. Le plus mémorable eſt la découverte des Indes. Ce règne fut marqué par les troubles, les proſcriptions & le ſang. Le deſpotiſme fut ſon objet dominant. Il régna par la crainte & par une rigueur qui tenoit de la férocité. Il ſouleva contre lui ſes peuples & les étrangers. Le premier témoignage

du mécontentement qu'il eut des Pays-bas, fut, lorſque, pour s'oppoſer aux hoſtilités de la France, il demanda de l'argent aux Etats-Généraux, qui n'en accorderent qu'une foible partie. La comparaiſon qu'ils faiſoient de leur Souverain, inacceſſible, auſtere, fier & mépriſant, avec la popularité de Charles, éteignit l'amour que les Flamands avoient eu juſqu'alors pour leurs Souverains. Ils ne fourniſſoient plus les contributions qu'à regret, & uniquement, parce que l'Etat étoit menacé. L'amour du Souverain n'y entroit pour rien.

[1558.]

La paix qui fut conclue entre l'Angleterre, la France & Philippe, fut le fruit du zèle ardent de Granvelle & du cardinal de Lorraine pour la deſtruction des hérétiques. Ils ſe rencontrerent à Péronne, l'un à la ſuite de Chriſtine, ducheſſe de Lorraine, qui étoit venue voir Charles, ſon fils; & l'autre étoit avec le Prince. Ils déplorerent l'ambition des Souverains, qui tournoient leurs armes les uns contre les autres, tandis qu'en réuniſſant leurs forces, il leur étoit facile d'anéantir les hérétiques, d'extirper l'héréſie, & d'écraſer l'ancien ennemi des Chrétiens. Granvelle s'échauffant, approfondit cette idée. La deſtruction des hérétiques fut jurée: l'ouverture de la paix fut

suite; & Philippe engagea le prince d'Orange à traiter avec le connétable & le maréchal de S. André. Ce complot de sang fut découvert par le prince d'Orange lui-même, qui étoit venu à la cour de Henri II, avec le duc d'Albe, le comte d'Egmont & le duc d'Arschot, comme garans de l'exécution du traité. Le roi fit part à Guillaume de Nassau du projet d'exterminer les hérétiques, qu'il traitoit avec le duc d'Albe, & que Guillaume trouva si odieux, qu'il forma le projet de les défendre & de chasser les Espagnols des Pays-bas.

[1559.]

Cette découverte, & la nomination que Philippe fit de Marguerite de Parme, sa sœur naturelle, au gouvernement des Pays-bas, furent les sources de la haine de Guillaume, prince d'Orange, contre Granvelle. Les peuples auroient desiré pour gouverneur ce seigneur ou le comte d'Egmont; & ces seigneurs eux-mêmes auroient desiré la duchesse de Lorraine. Mais la politique de Philippe étoit de contrarier, & les vœux du peuple, & les desirs de la noblesse; & Granvelle, qui connoissoit son caractere, se servit de la sollicitation de Guillaume, pour le rendre suspect à ce prince soupçonneux. Guillaume & Granvelle dissimulerent; se haïrent, & ne s'en témoignerent

rien. Granvelle, qui retenoit les Eſpagnols comme un épouventail contre les Flamands, voulut en donner le commandement à Guillaume, au préjudice de leurs capitaines. Guillaume répondit à cette offre, que c'étoit mal reconnoître les ſervices des Flamands qui avoient tout ſacrifié, que de les laiſſer ſous un joug étranger. La haine pour les Eſpagnols alla ſi loin, que, lorſqu'après le départ de Philippe, Marguerite propoſa une augmentation de troupes, les députés des Etats répondirent qu'ils ne fourniroient aucun ſecours, juſqu'à ce que les Eſpagnols fuſſent ſortis des Pays-bas. Les Zélandois refuſoient de travailler aux digues, & diſoient tout haut, qu'ils aimoient mieux voir leurs iſles ravagées par la mer, que par les Eſpagnols.

[1563.]

Le prince d'Orange, les comtes d'Egmont & de Hoorn ne garderent plus de meſures, lorſqu'ils virent que la politique de Granvelle, & les ſupplices des héretiques, ne faiſoient qu'aigrir la nation & la porter à la révolte. Ils écrivirent à Philippe pour le ſupplier, ou d'accepter leur démiſſion, ou de retirer un miniſtre qui, ne connoiſſant ni le caractere des Flamands, ni la maniere de les gouverner, expoſoit la patrie à des extrémités fâcheuſes. En ef-

ſet, les émeutes étoient fréquentes dans les villes. On arrachoit des mains des archers les hérétiques & les criminels. Philippe n'eut aucun égard à leurs repréſentations. Le cardinal de Granvelle s'aviſa d'exclure la nobleſſe des conſeils. Elle lui reprochoit ſon incapacité, & de vouloir introduire l'Inquiſition, en augmentant le nombre des évêchés. On le repréſenta couvant des œufs d'où ſortoient pluſieurs évêques; &, autour du diable peint au-deſſus du cardinal, on liſoit cette légende: *Hic eſt filius meus dilectus, audite eum.* « C'eſt mon fils chéri, » écoutez-le. » Les ſeigneurs formerent une confédération. Enfin le roi fut obligé de rappeller ſon miniſtre, à la grande ſatisfaction de la Gouvernante elle-même; mais il laiſſa un parti qui s'oppoſa toujours aux ſeigneurs.

[1565.]

Les diſputes de religion; l'établiſſement du concile de Trente, comme règle de foi; les perſécutions contre les hérétiques; la création de nouveaux évêchés donnerent lieu à deux partis, les Epiſcopaux & les Tolérans. La Gouvernante manda les évêques pour les conſulter ſur la réception du concile. Elle pencha pour la tolérance. Les eſprits ne pouvoient s'accorder. Elle ordonna qu'on fît un Mémoire. Celui des

évêques décidoit, entr'autres choſes, « que rien ne ſeroit plus dangereux que d'adoucir des édits qui étoient déja en vigueur; qu'on pouvoit cependant inſinuer aux Inquiſiteurs d'admettre des diſtinctions pour les peines, ſelon l'âge, la condition, l'opiniâtreté de l'accuſé & les circonſtances; prononcer la mort contre les hérétiques obſtinés, les relaps, les prédicans & les miniſtres; les galeres, le banniſſement, la confiſcation, &c. contre ceux qui ſe ſont laiſſés ſéduire par curioſité ou legéreté d'eſprit, & qui ne ſont pas attachés à l'erreur, &c. » Les ſeigneurs refuſerent de ſigner ce Mémoire. Les Tolérans, de leur côté, en firent un dans lequel, après avoir défini le mot *religion* « l'attention » que tout homme doit avoir pour le ſalut » de ſon ame, qui doit néceſſairement ſe » manifeſter par un culte extérieur, » ils établirent que les Réformés n'avoient point d'autre but; qu'ils ne conſultoient que l'Ecriture pour régle de leur foi; qu'ils tenoient fermement, qu'on doit ſacrifier ſa vie, plutôt que de contrevenir aux ordres de Dieu; qu'on ne peut, par conſéquent, eſpérer de détruire par la crainte des ſupplices, une opinion fondée ſur la crainte de Dieu, & ſur le ſoin du ſalut. Que le peuple ſe perſuade aiſément la bonté de la cauſe de celui qu'il voit ſouffrir les tourmens & la

mort;

mort; que la perſuaſion eſt le ſeul moyen de retirer un homme vertueux du chemin de l'erreur, &c. » Les deux Mémoires furent envoyés par le comte d'Egmont à Philippe, qui répondit « qu'il n'avoit jamais penſé à retirer l'Inquiſition; que ſon intention étoit de la maintenir ſur le pied qu'elle avoit été établie par ſon pere; qu'il vouloit ſeulement qu'on lui indiquât un moyen, non pour changer les peines prononcées contre les hérétiques, mais pour examiner s'il ſeroit plus à propos de tenir les exécutions ſecrettes, afin d'empêcher les troubles que la publicité pouvoit occaſionner; mais qu'il vouloit que les édits fuſſent obſervés ponctuellement, juſqu'à ce qu'il en eût autrement ordonné. »

[1566.]

La réponſe du roi paſſa au conſeil-privé de la Gouvernante, à la pluralité des voix. Les ſeigneurs firent ſemblant de s'y conformer; mais ils formerent entr'eux une confédération dans laquelle entra bientôt la plus grande partie de la nobleſſe des Pays-bas. Marguerite donna les ordres les plus rigoureux pour l'obſervation des volontés du roi. Guillaume fit les repréſentations les plus vives pour adoucir la ſévérité de la Gouvernante; mais n'ayant rien obtenu,

il ſe rendit à Bréda, où il trouva les chefs de la nobleſſe aſſemblés. On dreſſa une requête pour la liberté de conſcience, que Philippe regarda comme le ſignal de la révolte. Les Confédérés, au nombre de trois cents, ſe rendirent à Bruxelles; demanderent audience à la Gouvernante, qui frémit de leur nombre. Barlemont, pour la raſſurer, lui dit que ce n'étoient que des *Gueux*, mot qui fut entendu de quelques-uns, & que les Confédérés prirent, dans la ſuite, pour leur mot de ralliment. Ils remirent leur requête à la Gouvernante. Ils y repréſentoient, entr'autres choſes, que, l'Inquiſition ayant pour objet la ruine des Pays-bas, ils ne pouvoient conſentir à cet établiſſement; que, la Gouvernante ayant refuſé d'aſſembler les Etats-Généraux pour faire des remontrances, ils ſe croyoient obligés de rompre le ſilence, & de porter aux pieds du thrône les gémiſſemens de tous les ordres; que, leurs biens conſiſtant en terres, ils étoient les premiers expoſés aux horreurs d'une guerre civile, & que l'établiſſement de l'Inquiſition expoſoit leur vie, leur honneur & leur fortune à l'avidité ou à la malice d'un infâme délateur, &c. Ils ſupplierent Marguerite d'envoyer le Mémoire par une perſonne ſûre, proteſtant qu'ils n'avoient d'autre intention que d'écarter les maux qui menaçoient la patrie.

[1567.]

Tandis que Guillaume & les Confédérés négocioient avec Marguerite qui les trompoit, que les Huguenots avoient des ſermons publics de tous côtés, une troupe de furieux, preſque tous de la lie du peuple, s'aſſemble, & parcourt les provinces, bornant ſes brigandages à piller les égliſes, renverſant les images des ſaints, briſant toute eſpece de repréſentation, & foulant aux pieds ce que la religion a de plus ſacré. Marguerite voulut quitter Bruxelles, & ſe retirer à Mons : on la retint. Elle ordonna publiquement aux tribunaux de mettre moins de ſévérité dans leurs jugemens ; &, en particulier, elle leur enjoignoit d'exercer la plus grande rigueur. On intercepta une Lettre de l'ambaſſadeur d'Eſpagne à la cour de France, qui conſeilloit à la Princeſſe d'établir le deſpotiſme ſur la ruine des deux partis. Il y diſoit que Philippe avoit réſolu de faire un exemple des rebelles ; que le duc d'Albe ſeroit envoyé avec une armée ; qu'on ſe ſaiſiroit du prince d'Orange, du comte d'Egmont & du comte de Hoorn, &c. Hoorn ſe retira dans ſon château. D'Egmont ſe brouilla avec le prince d'Orange. » Adieu, lui dit-il, en ſe ſéparant de lui, & en faiſant allufion à ſon projet de quitter le pays, » adieu, Prince ſans terres. »

» Adieu, lui répond l'autre, Prince ſans » tête. » Marguerite leve des troupes ; fait le ſiége de Valenciennes, & l'emporte d'aſſaut. Cependant Philippe avoit raſſemblé un conſeil ſecret en Eſpagne ; &, ſur l'avis du duc d'Albe, de Granvelle & du grand Inquiſiteur, on décide d'envoyer le Duc à la tête d'une armée, pour punir les rebelles. Don Carlos, qui connoiſſoit la dureté du Duc, & qui eût deſiré, pour le bonheur des Pays-bas, d'être chargé de cette commiſſion, dit au Duc, en ſortant du conſeil : » Prends garde de ne pas fouler mon peu- » ple, ſi tu ne veux que ta tête me réponde » des maux qu'ils auront ſoufferts. » Le Duc lui répondit avec hauteur : « Je rends gra- » ces au ciel de m'avoir donné un maître » aſſez jeune, pour me garantir de la crainte » de vous ſervir. »

La déſunion des chefs, la nouvelle du départ du duc d'Albe, jetterent la conſternation parmi les Confédérés ; &, après avoir ſuſcité quelques troubles infructueux, ils ſe ſéparerent. Guillaume qui avoit tout à craindre du caractere du roi, & qui n'étoit pas aſſez fort pour réſiſter au duc d'Albe, paſſa en Allemagne. D'Egmont s'étoit retiré. Les Luthériens & les Calviniſtes étoient diviſés. Hoogſtraaten & le comte de Hoorn quitterent les Pays-bas. Les Réformés d'Amſterdam offrirent de fermer leurs tem-

ples, & de quitter leur patrie, à condition qu'on leur donneroit le tems de vendre leurs effets. Bréderode ſe réfugia en Allemagne. Les Iconoclaſtes furent diſperſés. Ainſi Marguerite ſe trouva triomphante; &, lorſque le duc d'Albe arriva, tout étoit tranquille. Mais, avant de venir, il avoit vu arrêter Berghen & Montigni qui avoient porté à Philippe la requête des Confédérés, mais qu'on avoit empêché de partir. Montigni qui, en allant en Eſpagne, avoit appris en chemin, que Philippe avoit juré la mort des agens des Confédérés, & qui ne pouvoit éviter la ſienne, continua cependant ſa route. Il fut condamné à avoir la tête tranchée.

[1568.]

Le premier uſage que le duc d'Albe fit de ſes pouvoirs fut de mettre dans les fers les comtes d'Egmont & de Hoorn. Granvelle, en apprenant ces nouvelles, demanda ſi le Silentieux (c'eſt ainſi qu'il appelloit le prince d'Orange,) étoit pris; &, lorſqu'on lui répondit qu'il s'étoit retiré en Allemagne: « Tant pis, dit-il; celui-là valoit bien » tous les autres enſemble. » Vingt mille gentilshommes abandonnerent le pays. Plus de cent mille s'étoient retirés quelque tems auparavant. Il abandonnoient fortune, femmes, enfans; tant la frayeur règnoit ſur

les eſprits ! Le duc d'Albe érigea le tribunal des troubles, pour connoître des déſordres paſſés. Ce tribunal n'étoit pas moins terrible que celui de l'Inquiſition. Tous ceux qui, y étant cités, ne ſe préſentoient pas, étoient condamnés au banniſſement; & ceux qui comparoiſſoient étoient jugés avec une telle rigueur, que la moindre faute étoit punie des galeres ou du fouet, & les moins graves de la mort. Tout rebelle, miniſtre, membre des ſynodes; ceux qui avoient mal parlé de l'Inquiſition, qui avoient ſigné les requêtes, toléré les ſermons, aſſiſté aux enterremens des Calviniſtes, épargné les Iconoclaſtes, logé les miniſtres & les prédicans, chanté les chanſons des Confédérés; ceux qui diſoient qu'on devoit obéir à Dieu préférablement au roi; qui diſoient que l'Inquiſition devoit ſe conformer aux loix de l'Etat, étoient compris dans la proſcription qui, par ce moyen, devenoit générale. Les magiſtrats accuſés d'avoir favoriſé les hérétiques ne devoient ſe juſtifier qu'en rapportant des preuves de cruauté. Le moindre ſoupçon d'héréſie, d'apoſtaſie & de rebellion fut traité comme crime de lèſe-majeſté. Guillaume fut le premier cité; & le comte de Bauzen, ſon fils, âgé de treize ans, fut enlevé & envoyé en Eſpagne où il reſta priſonnier pendant vingt-ſix ans.

Vanden-Eiden, penſionnaire de Hollande, fut mis en priſon par le tribunal, & y mourut. Les tortures étoient ſi horribles, que les Eſpagnols en frémiſſoient. Pour abréger les informations, le grand Inquiſiteur avoit décidé que tous les habitans des Pays-bas s'étoient rendus coupables de lèſe-majeſté divine & humaine; & le roi avoit confirmé ſa déciſion. Il vouloit, en conſéquence, ériger les dix-ſept provinces en royaume, & établir un deſpotiſme abſolu. Une troupe de Flamands déſeſpérés s'unit; courut les provinces; pilla les égliſes, & coupa le nez & les oreilles à tous les moines qu'ils pouvoient attraper. Enfin Guillaume prit les armes pour la liberté & pour ſa défenſe. Il trouva des ſecours inattendus dans les princes Allemands, & parmi ſes compatriotes. Les hoſtilités commencerent; & les partiſans de Naſſau obtinrent quelques avantages. Adolphe de Naſſau fut tué dans le premier combat. Peu s'en fallut que le duc d'Albe ne fût enlevé.

Le duc d'Albe n'oſant plus ſortir de la ville, ſe vengea, en faiſant prononcer la condamnation de Guillaume qu'il déclara rebelle, & confiſqua ſes biens au profit du roi; le bannit à perpétuité; condamna à mort par contumace, Louis de Naſſau, Van-der-Berghen & pluſieurs autres. Pendant deux jours, on fit périr ſur l'échafaud

pluſieurs ſeigneurs ; &, le troiſieme, on procéda au jugement des comtes d'Egmont & de Hoorn, quoique, comme chevaliers de la Toiſon, ils euſſent le privilége de n'être jugés que par le Chapitre général. Ils furent condamnés à avoir la tête tranchée. Avant l'exécution, le comte d'Egmont écrivit au roi, proteſtant que, ſi, pendant les troubles, il avoit toléré choſes qu'on interprétoit en mal, il n'avoit jamais eu deſſein de trahir la fidélité qu'il devoit à Sa Majeſté. Il vit la mort d'un œil ſec, & monta ſur l'échafaud, d'un pas ferme & intrépide. L'évêque d'Ypres lui préſenta le crucifix. Il le baiſa. Le comte de Hoorn fut exécuté après lui, & ne témoigna pas moins de réſignation. Les Flamands furent conſternés de ce ſpectacle ; & les Eſpagnols même en furent attendris juſqu'aux larmes.

Au milieu de ces horribles exécutions, le duc d'Albe, ayant fait raſer juſqu'aux fondemens la maiſon de Cuilembourg, où la requête des Confédérés avoit été dreſſée, fit élever à la place une pyramide avec cette inſcription, en quatre langues : » PHILIPPE II, roi d'Eſpagne, régnant » dans ſes pays de la baſſe Germanie, Al» varès de Tolède, duc d'Albe, étant gou» verneur, il a été réſolu de raſer juſqu'aux » fondemens la maiſon autrefois de Flo» rent de Pallant, en mémoire exécrable

» de la conjuration formée, & réiterée
» contre l'Egliſe Catholique-Romaine,
» contre la Majeſté royale, & contre les
» Provinces même. »

Guillaume ſe met en marche; mais la diſette des moyens gênoit ſes opérations. Il paſſa la Meuſe; emporta quelques places; &, ne trouvant pas de quoi ſubſiſter, joint par deux cornettes & deux mille arquebuſiers François, il évita le duc d'Albe, & vint juſqu'en Picardie, pour chercher des vivres; mais il n'y trouva que Schomberg envoyé par Catherine de Médicis, pour lui faire des reproches d'être entré à main armée ſur les terres de France. Pour l'en punir, il fit ſoulever les Allemands, qui demanderent leur paye, & qu'on les menât en Alſace, où il fut obligé de vendre ſon artillerie & ſes munitions pour fournir à leur ſolde. Enfin, après avoir ſervi en France, dans le parti de Condé, après l'aſſaſſinat de ce prince & la défaite des Huguenots à Jarnac, cette victime du zèle patriotique reprit le chemin de l'Allemagne, déguiſé, entouré de périls, & accompagné ſeulement de cinq hommes.

Le duc d'Albe, vainqueur ſans avoir combattu, revint à Bruxelles, en triomphateur. Il fit fondre le canon qu'il avoit pris, & ordonna qu'on lui en fît une ſtatue qu'il érigea ſur un piedeſtal orné des de-

viſes les plus faſtueuſes. Son orgueil inſultant paroiſſoit juſques dans l'attitude même dans laquelle il étoit repréſenté. Son bras étoit étendu ſur la ville. Il fouloit aux pieds la nobleſſe & le peuple repréſentés par deux figures. Une des inſcriptions étoit en latin, & ſignifioit : « A Ferdinand Alvarès » de Tolède, duc d'Albe, gouverneur des » Pays-bas pour le roi d'Eſpagne, pour » avoir éteint la révolte, chaſſé les rebel- » les, reſtauré la religion, rétabli la juſ- » tice, aſſuré la tranquillité des Provinces : » heureux ſerviteur du meilleur des rois ! » Ce monument d'orgueil révolta ſes plus zélés partiſans. On afficha une épigramme latine, dont le ſens étoit : « Pourquoi, duc » d'Albe, vous faites-vous ériger une ſta- » tue ? Craignez-vous qu'après votre mort » perſonne ne prît ce ſoin ? Vous avez rai- » ſon : vos actions cruelles ne ſont point » dignes de louange, mais du gibet. »

[1569.]

Le tyran des Pays-bas n'étoit pas ſeulement cruel par fanatiſme : il l'étoit par avarice. Il voulut impoſer un dixieme, un vingtieme, & un centieme. Les Etats ſe débattirent long-tems. Le Duc trouvoit bien ſingulier qu'on fît tant de difficultés ſur ces impôts : « Comme c'eſt le vendeur qui » paye, diſoit-il, qu'eſt-ce qu'un dixieme

» pour celui qui reçoit neuf; & ſi cette » charge eſt ſi peu onéreuſe, le vingtieme » l'eſt bien moins, & le centieme n'eſt » rien. » Il fallut capituler & faire une évaluation de tous ces ſubſides qui formerent une ſomme conſidérable. Lorſque les villes refuſoient ou faiſoient des repréſentations, il faiſoit aſſigner les Etats devant le Conſeil des troubles, & les puniſſoit de leur tolérance à l'égard des hérétiques. C'eſt ainſi qu'il en uſa avec les Trajectins. Le clergé d'Utrecht refuſoit de conſentir au payement du dixieme, fondé ſur la bulle *In Cœnâ Domini*, qui venoit d'être publiée. Au lieu d'adhérer à la demande *qu'ils faiſoient* de retirer la garniſon Eſpagnole, *ſur l'offre* de lui payer pour cela cent quatre-vingt mille florins, au lieu de cent cinquante qu'il demandoit, il fit aſſigner les Etats devant le Conſeil des troubles.

[1570.]

Une inondation ſubmergea une étendue immenſe de pays; emporta pluſieurs villes. Les iſles de Zélande, la ville d'Utrecht, la Friſe, & l'Ooſt-Friſe, ſouffrirent beaucoup. Jamais les Pays-Bas n'avoient éprouvé de plus terrible déſolation. « On compta » plus de cent mille victimes de ce fléau. Ro» bles de Billi, qui commandoit à Gro-

» ningue, ſecourut les malheureux, qui » diſputoient leur vie contre le froid & la » faim, avec tant de zèle, qu'il en ſauva » preſque tous les habitans. Cette inonda- » tion étant arrivée le jour de tous les » Saints, les moines ne manquerent pas de » prêcher qu'ils avoient pris le jour de leur » fête, pour venger les injures qu'on avoit » faites à leurs images. »

On avoit une telle vénération pour les moines, que Hermand de Ruyter, ſimple marchand de bœufs, s'étant couvert d'un froc, s'introduiſit dans le château de Louvenſtein, ſur la pointe de Bommelerwaard. Il y fit entrer vingt-quatre ſoldats, & déſarma la garniſon. Lorenzo Pirca, ayant reçu ordre de l'en chaſſer, l'inveſtit & le fit ſommer de ſe rendre. Ruyter & ſa troupe reçurent la ſommation avec mépris. La place fut emportée d'aſſaut. Ruyter reſta ſeul; ſe retira dans une tour, &, avec une épée à deux mains, ſe défendit juſqu'à ce que, voyant qu'il ne pouvoit plus réſiſter, il mit le feu aux poudres, & fit ſauter la tour qui l'enſevelit lui & ſes ennemis ſous les ruines.

[1571.]

On avoit donné le nom de *Gueux de mer* à pluſieurs armateurs auxquels le prince d'Orange avoit donné des commiſſions. Les

ravages qu'ils faiſoient, & les rançons qu'ils exigeoient de leurs priſonniers, leur firent donner ce nom. Il y avoit long-tems qu'ils cherchoient à s'emparer de quelque port. Ils avoient eſſuyé des pertes, & obtenu des ſuccès. Ils parurent devant la Brille, & s'en emparerent, dans le tems même que le duc d'Albe faiſoit planter par le bourreau, dans les rues de Bruxelles, des potences, de diſtance en diſtance, de douze pieds de hauteur, pour y faire pendre les plus mutins des bouchers, des boulangers, des braſſeurs, qui s'oppoſoient à la perception du dixieme. Le courage déterminé de Simon Zoon, & de Guillaume, comte de la Marck, ſeigneur de Lumey, amiral de la flotte des armateurs, les rendit maîtres de la Brille. La troupe de ces armateurs n'étoit que de deux cens hommes. Ils s'y fortifierent, quoique d'abord quelques-uns euſſent été d'avis de piller la ville, & de l'abandonner. Cet avis ne fut pas heureuſement ſuivi. C'eſt à cette époque qu'on fixe l'origine de la république.

[1572.]

Le Duc, voyant que la force ne réuſſiroit pas contre eux, eut recours à la perfidie. Le comte de Boſſu, Stadhouder de Hollande, n'oſant plus les attaquer directement, ni approcher de leur iſle, prit un chemin détourné; ſe préſenta à Dordrecht, & n'en

obtint que quelques vivres. Il alla à Rotterdam, & ne demanda que la permiſſion de traverſer la ville. On y conſent, pourvu qu'il ne faſſe entrer que vingt-cinq Eſpagnols à la fois, ſans mèche, & qu'une troupe n'entre que lorſque celle qui la précédera ſera ſortie. Boſſu conduit la premiere troupe; mais à peine eſt-il entré, qu'il paſſe ſon épée au travers du corps de Le Noir, capitaine de jour. Les autres troupes ſe jettent dans la ville; tombent ſur pluſieurs poſtes où les Gueux de Mer étoient établis, & les chaſſent. Cette action infâme indigna les Eſpagnols même contre leur chef.

Les Eſpagnols formerent le deſſein de s'emparer de Wliſſingue. Le duc d'Albe y envoya des députés. Ceux-ci armerent cinq vaiſſeaux, & firent leurs diſpoſitions pour introduire dans la ville trois mille hommes, ſous la conduite d'Oſorio d'Angelo. Cet Italien ſe préſente avec une petite eſcorte, en qualité d'ingénieur chargé par le roi de la viſite & des réparations des fortifications. Il viſite les murs; ouvre des brèches, & enclouë le canon pendant la nuit. Ses troupes s'embarquoient, dans ce tems-là, à Berg-op-Zoom. Le vent contraire les retarda. Les habitans ne furent inſtruits de la perfidie, que par les fourriers Eſpagnols qui, croyant Oſorio maître de la ville, venoient marquer les logemens. On va ſur les remparts; on

trouve l'artillerie enclouée : on la remplace par celle de l'arſenal ; & l'on dirige les canons vers le port. La flotte parut ; mais la marée l'empêchoit d'avancer. Un coup de canon, auquel le commandant ne s'attendoit point, l'étonna. Il envoya un nageur ; mais, voyant les batteries prêtes à tirer, il reviroit de bord pour ſe retirer. Jean de Kuik profite de la circonſtance, & exhorte le peuple à ſecouer le joug de la tyrannie, & à ſe donner à Guillaume. L'amiral de Zélande voulut ramener les eſprits. Kuik ne lui en laiſſe pas le tems. Il donne quelqu'argent à un yvrogne qui tire un coup de canon ſur le vaiſſeau. Toutes les batteries l'imitent. L'amiral eſt obligé de partir. Kuik court à la Brille, ſuivi de deux cens hommes habillés en prêtres, qui ne prirent les armes qu'en arrivant. Ils ſurprirent la ville. Ils firent pendre ſans miſéricorde Pachéco, capitaine de cavalerie, parent du duc d'Albe, qu'il envoyoit à Wliſſingue pour y entretenir l'ordre. Vainement demanda-t-il qu'on lui tranchât la tête ; comme étant de meilleure maiſon que les comtes de Hoorn & d'Egmont. Ils répondirent que le duc d'Albe faiſoit pendre ſes priſonniers, & qu'on ne faiſoit que ſuivre ſon exemple. Pachéco fut pendu avec deux de ſes gentilhommes.

Cet évènement fut le prélude des cruau-

tés atroces qui ſe commirent de part & d'autre. Dans les deux partis, les priſonniers étoient pendus. Middelbourg & Arnemuiden occupés par les Eſpagnols, Wliſſingue & la Brille par les rebelles, étoient tous les jours, aux mains. La peine la plus douce des priſonniers de guerre étoit d'être jettés à la mer, liés dos à dos. Les freres étoient les bourreaux des freres. Un chirurgien de Wliſſingue arracha le cœur d'un des priſonniers que de Ryk avoit faits dans un combat où il défit ſept cens Eſpagnols. Il mit enſuite ce cœur au bout de ſon épée; & les plus acharnés venoient le déchirer avec leurs dents. Bientôt une eſcadre de ſept vaiſſeaux, armée & équipée par les ordres de Guillaume, défit une flotte de quarante vaiſſeaux armés en guerre. Quatre de ces vaiſſeaux s'étant accrochés à celui d'un des capitaines de Guillaume, après un combat opiniâtre, mais inutile, le capitaine ſe fit ſauter avec ſes ennemis; & la mer engloutit les vainqueurs & les vaincus.

Le rétabliſſement des rebelles dans le Continent, fut bientôt ſuivi de la réduction de la Nord-Hollande par le prince d'Orange. Il envoya Sonoy, ſon lieutenant, qui, après avoir pourvu à la ſûreté d'Enkuiſen, lui ſoumit Médenblik, Hoorn, Alkmaar, Edam, Monnikendam, Purmerende. Louis de Naſſau s'empara de Mons. Ziérickzée ſe déclara

clara pour Guillaume. Dans la Hollande, Oudewater, Goude, Leide, Dordrecht, Gorinchem; les châteaux de Bommel, de Bauren, de Lowenſtein, Harlem, la Gueldre, Amersfoort, Naarden, ſe rangerent du parti de Guillaume. La révolution fut ſi rapide, que l'évêque de Namur, voyant que la plûpart des villes de Friſe ſe ſoumettoient, ne put s'empêcher d'écrire à l'ancienne Gouvernante, « qu'il ſembloit que le duc d'Albe ne ſe fût opiniâtré à lever le dixieme, que pour acquérir des principautés à Guillaume. »

Philippe, effrayé de cette défection générale, prêta l'oreille aux plaintes de la Flandre, du Brabant, de l'Artois, & du Hainaut, qui, n'ayant pas arboré l'étendard de la révolte, lui avoient envoyé des députés. Le roi, quoique d'un caractere dur, déſapprouva la dureté mal-à-droite du duc d'Albe. Il ſe détermina à nommer à ſa place le duc de Médina-Cœli; mais ce nouveau gouverneur étant parti, & ſa flotte ayant été battue par les Gueux de Mer, demanda ſon rappel. Le duc d'Albe voulut alors regagner l'affection des peuples. Il ſe déſiſta du dixieme, à condition d'une ſomme, & voulut convoquer les Etats pour faire admettre ſa propoſition; mais ſon autorité étoit méconnue. Perſonne ne ſe rendit qu'aux Etats convoqués par Guillaume, où Paul

Buis fut nommé Grand-Penſionnaire, & où Marnix de Saint-Aldegonde déclara que Guillaume étoit reconnu légitime Stadhouder de la Hollande, de la Zélande, de la Friſe & d'Utrecht, pour y exercer ſes fonctions dans l'abſence de Philippe, comte & ſouverain de ces provinces. Guillaume obtint les ſommes que Saint-Aldegonde demanda. La Marck, comte de Lumey, lieutenant du prince, fut confirmé dans ſa charge par les Etats.

Louis de Naſſau défendoit Mons que le duc d'Albe aſſiégeoit. Le prince d'Orange, ayant raſſemblé l'argent que les Etats lui avoient accordé, entreprit de faire lever le ſiége. Il ſe rend maître, dans ſa marche, de Ruremonde, Malines, Louvain, Nivelle, Dieſt, Sichem, Oudenarde, Dendermonde. Il trouva le Duc devant Mons, dans des retranchemens d'où il ne put venir à bout de le faire ſortir. Ennuyé de tant de réſiſtance, il envoya défier le Duc par un Trompette. Tolède répondit qu'il étoit venu pour prendre Mons, & non pas pour ſe battre, & fit pendre le hérault. Guillaume eſt encore obligé d'abandonner ſes conquêtes du Brabant. Malines eſt livrée au pillage, & ſes priviléges ſont abolis. Les troupes de Guillaume ſe mutinent, faute de payement; & il eſt obligé de vendre ſes munitions pour les payer & les congédier. Mais

bientôt il reparoît ; convoque les Etats à Harlem, & jouit de toute l'autorité des Comtes.

Le duc d'Albe, fier de l'impuissance de Guillaume, reprit la Gueldre, une partie de la Frise, la Veluwe, Amersfoort & Naarden. Les habitans de cette ville eurent un sort déplorable. Ils se soumirent & envoyerent une députation à dom Frédéric, fils aîné du duc d'Albe. Hortensius, prêtre & recteur de l'école Latine, étoit à la tête. Romero, qu'ils rencontrerent, leur jura, en leur serrant la main, que la vie & les biens des habitans n'avoient rien à craindre. Ils le reçurent avec quatre cens hommes, & lui donnerent le repas le plus splendide. » Après le dîner, dit l'historien dont nous empruntons le reste de ce récit, Romero fit publier, au son du tambour, que les bourgeois & la garnison eussent à se rendre sans armes dans l'église de l'Hôpital, pour prêter un nouveau serment. Lorsqu'ils y furent rassemblés, un prêtre, qui se promenoit devant la porte avec les officiers, vint leur annoncer qu'il falloit se préparer à la mort. Toute la ville retentit alors de cris & de gémissemens ; & les Espagnols, entrant le poignard à la main, égorgerent ces malheureuses victimes ; mirent le feu à l'église, & brûlerent les morts & les mourans. Gérit-Pierre Aartszoon, chez lequel Romero venoit de dîner, ne fut pas épargné.

Il ne put refuſer la vie d'Hortenſius aux inſtances d'un jeune Eſpagnol, ſon écolier; mais ces barbares lui firent eſſuyer un ſupplice plus cruel que la mort. Ils égorgerent tous ſes domeſtiques à ſes yeux; ouvrirent le ventre à ſon fils, & lui arracherent le cœur. Les maiſons furent livrées au pillage. Les ſoldats violoient, par ordre de leurs capitaines, les femmes & les filles, ſans épargner celles qui n'avoient que treize ans, & les égorgeoient enſuite. On enfiloit leurs corps ſur de grandes épées qu'on plantoit dans les rues. On coupoit les hommes par quartiers avec des couperets de boucher. On en fendoit quelques-uns par le dos, à la maniere des poiſſons. On ouvroit le ventre des femmes enceintes pour arracher leur fruit. Ces furieux recevoient dans des taſſes le ſang des victimes, & l'avaloient. On pendit pluſieurs femmes par les mammelles; & on leur faiſoit ſouffrir des tourmens recherchés. Hubert Williemſzoon Van-der-Eiken fut le ſeul qui défendit l'entrée de ſa maiſon, & tua pluſieurs Eſpagnols; mais enfin, étant tombé, épuiſé du ſang qu'il perdoit par un grand nombre de bleſſures, il fut percé; & ſon meurtrier, recevant ſon ſang dans une taſſe, le jetta au viſage de ſa fille qui demandoit à genoux la vie de ſon pere. On pourſuivit dans la campagne ceux qui s'étoient échappés. Six ſeulement ſe ſau-

verent, en promettant de groſſes rançons. Henri Lamfertzoon, bourg-meſtre, l'un d'eux, ne pouvant payer la ſomme qu'il avoit promiſe, fut pendu à ſa porte, par ſentence de dom Frédéric; & ſon corps, coupé par quartiers, fut expoſé aux portes de la ville. Un châtiment ſi terrible, contre la parole poſitive de Romero, fit dans toute la Hollande un effet contraire à ce que les Eſpagnols s'étoient imaginé. Les villes, s'étant aſſemblées, firent ſerment de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité; & les citoyens jurerent de ſe faire enterrer ſous leurs murailles, plutôt que de ſe fier aux promeſſes des Eſpagnols.

Ces cruautés avoient effrayé le parti de Guillaume. Il ſe ſervit, pour leur rendre le courage, d'un évènement produit par le hazard. Ceux de Nord-Hollande avoient fermé le Zuiderzée avec quelques-uns de leurs vaiſſeaux. Une nuit, ils ſe trouverent arrêtés par les glaces qui les entourerent, à la vue de Diémerdik. Les ſoldats & les matelots, qui craignoient d'être attaqués par les Eſpagnols qu'ils voyoient paſſer ſur la digue, vouloient quitter leurs vaiſſeaux. On fit venir des payſans. Leurs efforts tirerent les galeres dans le port; mais les vaiſſeaux ne purent être remontés. On avoit donné ordre d'y mettre le feu, lorſque les eaux

enflées par un vent de nord-oueſt, rompirent les glaces, & firent paſſer les vaiſſeaux ſur les bancs de ſable. Ils ſe retirerent dans les ports de Hoorn & d'Enkuiſen. A peine furent-ils ſauvés, que la glace revint plus forte qu'auparavant. Guillaume aidé des miniſtres, criant au miracle, profita de cette circonſtance pour relever les eſprits abbatus.

L'hiſtoire n'a pu conſerver qu'une partie des actions de valeur que les citoyens des villes aſſiégées par le duc d'Albe oſerent entreprendre, pour ne pas tomber entre les mains des Eſpagnols. A Harlem aſſiégé par le même dom Frédéric, tout combattoit ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Kénau-Simons Haſſelaw, veuve, âgée de quarante-ſix ans, raſſembla trois cens femmes courageuſes, qui, pendant le ſiége, ſe battirent à la lance & à l'épée, & pluſieurs avec des armes à feu. Ce ſiége fut très-meurtrier. Guillaume, conduiſant du ſecours, eſt attaqué & vaincu. Romero lui fit pluſieurs priſonniers. Frédéric fit pendre par les pieds Baptiſte de Trèves & Hans Keller. Guillaume uſa de repréſailles, en faiſant ſubir le même ſupplice à dix-neuf priſonniers qu'il avoit faits. Le prince de Naſſau faiſoit paſſer aux aſſiégés, par la mer de Harlem, des munitions & de nou-

veaux ſoldats. Les Eſpagnols, ayant perdu beaucoup de monde dans une ſortie des aſſiégés, allerent au-devant de Philippe de Koning, qui conduiſoit à la ville un ſecours de deux mille hommes. Ils diſperſerent la troupe; & Koning fut tué. Les Eſpagnols lui couperent la tête; la mirent dans un canon, & l'envoyerent dans la ville, avec un billet dans la bouche, conçu en ces mots: » Voilà la tête qui commandoit le ſecours » que vous eſpériez. » Les aſſiégés firent pendre tout de ſuite douze priſonniers dont ils mirent les têtes dans un tonneau qu'ils roulerent du haut des remparts, avec cet écrit: « Nous payons au duc d'Albe le » dixieme & les intérêts. » Dom Frédéric épuiſé tourna le ſiége en blocus; mais il parvint à couper le paſſage par terre & par eau. Les aſſiégés eurent recours à un expédient connu des anciens. Ils communiquoient avec le prince, & le prince avec eux, au moyen de pigeons, ſous l'aile deſquels ils attachoient une Lettre. La diſette devint ſi grande dans la ville, qu'il ſe forma une compagnie de ſauteurs. C'étoient des gens d'une agilité ſinguliere, qui portoient un ſac au col & un bâton blanc à la main, & qui s'élançoient avec impétuoſité; franchiſſoient les foſſés & les précipices, ſans qu'on pût les arrêter, & rapportoient leurs ſacs remplis de farine.

Pendant ce ſiége, dans une ſortie des aſſiégés, le capitaine Olivier fut tué. Les Eſpagnols lui couperent la tête, & la jetterent dans la ville avec un écrit outrageant. Les aſſiégés courent auſſi-tôt aux priſons; en arrachent deux anciens bourg-meſtres du parti ennemi, un autre particulier, cinq ſoldats priſonniers, & un prêtre; les pendent à la même potence ſur le rempart, & les y laiſſent expoſés. La femme & la fille d'un des bourg-meſtres furent livrées à la brutalité du peuple qui les outragea & les noya dans les foſſés. Les égliſes furent pillées, & les ſtatues ſervirent aux réparations des brèches. Cependant la ville étoit réduite à l'extrémité. Guillaume fit les plus ſçavantes manœuvres, mais les plus inutiles. Un pigeon tué par hazard découvrit aux Eſpagnols l'arrivée d'un convoi. Ils l'enleverent; & les aſſiégés ne reçurent du convoi que les têtes des priſonniers.

Enfin Harlem fut obligé de ſe rendre; & les Eſpagnols uſerent de la même perfidie dont ils s'étoient ſervis à l'égard de ceux de Naarden. Après être convenus que les habitans pourroient racheter le pillage, par deux cents quarante mille florins, les Eſpagnols ordonnerent aux bourgeois & aux ſoldats de dépoſer leurs armes à l'hôtel-de-ville. Ils firent crier que les bourgeois ſe rendiſſent au couvent de Zyl; les femmes,

les enfans à la grande égliſe, & les militaires dans celle de Blakenes. Alors le pillage commença. Frédéric donna le ſignal du meurtre. On exécuta ceux des officiers qui, s'étant ſauvés des troubles de 1566, étoient rentrés au ſervice de Guillaume. On pendit les Réformés, & on coupa la tête aux Catholiques. Cinq bourreaux & leurs valets travaillèrent, pluſieurs jours, à ces exécutions; &, n'en pouvant venir à bout, Frédéric en fit lier trois cents dos-à-dos, & les fit jetter dans la mer. Balfour demanda grace, & l'obtint, en promettant d'aſſaſſiner le prince. Il ne profita de la vie, que pour l'avertir du complot. Lorſque la ville capitula, Bordet, gentilhomme François, aima mieux ſe faire tuer par ſon domeſtique, qui ſe tua lui-même après, que de ſe mettre au pouvoir des Eſpagnols. Dom Frédéric entra en triomphe dans Harlem. Les Eſpagnols ſe livrerent à l'yvreſſe de la joie. Ils firent une repréſentation du prince d'Orange, qu'ils traînerent dans les rues, & qu'ils expoſerent ſur la roue; tandis que ce grand homme puniſſoit dans Lumey, ſon lieutenant, l'abus de l'autorité & la cruauté qu'il avoit exercée contre quelques Eccléſiaſtiques. Michel Krok, un de ſes capitaines, étant yvre, coupa le nez & les oreilles à un prêtre. Sonoy, autre lieutenant du prince, en Nord-Hollande, condamna le capitaine

à perdre la tête. Guillaume fit pendre des soldats qui, à la prise de Gertruydenberg, massacrerent Tsoëmats, commandant du château, parce qu'il vouloit les empêcher de briser les images. Il cassa leur compagnie.

[1573.]

Les succès de Guillaume furent presque continuels. Le duc d'Albe se voyoit presque sans espoir. Il eut recours à la ruse & à l'intrigue pour enlever à son rival l'amitié des peuples. Il tenta inutilement toutes les voies. Il publia une amnistie générale pour ceux qui quitteroient son parti. Tous ses efforts n'aboutirent qu'à irriter la haine publique contre les Espagnols, & contre lui-même. Dans un combat naval, où les Confédérés remporterent une victoire complette, ils s'attacherent sur-tout au vaisseau amiral qui portoit le nom proscrit d'Inquisition; maladresse bien grande dans la situation où se trouvoient les affaires des Espagnols. Enfin le duc d'Albe se démit du gouvernement entre les mains de dom Louis de Requesens de Cuninga, grand-commendeur de Castille. Le Duc se vantoit d'avoir fait périr par la main des bourreaux dix-huit mille six cens hérétiques, ou rebelles, sans égard pour le rang ni la dignité; trophée plus digne d'un tigre que d'un général! d'un démon,

que d'un Chrétien, & que le dernier de ſes bourreaux eût rougi d'avouer !

[1574.]

Le génie de Guillaume profitoit également de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Supérieur aux évènemens, il n'étoit guidé ni par l'ambition, ni par la haine, ni par le fanatiſme. La liberté de ſa patrie étoit tout ce qu'il enviſageoit. De leur côté, Philippe & Requeſens employoient les manœuvres les plus adroites de la politique ; careſſes, menaces, promeſſes, tout étoit mis en uſage, excepté la cruauté. Le duc d'Albe avoit ouvert les yeux à la cour d'Eſpagne ſur les ſuites funeſtes de ces moyens. Il parut une foule de grands hommes, pendant tous ces troubles : tel fut le célèbre Van-der-Doës, ſeigneur de Noordwik, nommé commandant de Leide, pendant le ſecond ſiége de cette ville.

Les aſſiégés manquoient de vivres : Guillaume avoit entrepris de faire paſſer du ſecours dans la ville. Une maladie, ſi dangereuſe, que le bruit de ſa mort commençoit à ſe répandre, l'arrêta. Après avoir ordonné de percer les digues, il fait partir une flotte pour jetter des proviſions dans Leide. Il n'y avoit pas un ſoldat ni un matelot qui ne fût couvert de bleſſures pour ſa patrie. Dans l'attaque que les Eſpagnols

firent de deux barques qui couvroient les travailleurs aux digues ; un matelot Zélandois arracha le cœur d'un de ſes priſonniers ; le mordit, & le rejetta, en diſant : « Il eſt » trop amer. »

Les proviſions étoient épuiſées. Les Eſpagnols offroient aux aſſiégés la plus belle capitulation. Le peuple expirant demandoit du pain. Le bourg-meſtre, les voyant attroupés, leur fait ouvrir les portes des magaſins. « Mes amis, s'écrie-t-il, j'ai juré » d'être fidèle, juſqu'à la mort, aux Etats » & au Prince. Je ne ſerai point parjure. » Vos maux m'affligent. Si mon corps peut » appaiſer votre faim, je vous le livre : par- » tagez-le entre vous. J'aime mieux qu'il » vous ſerve de nourriture, que de proie à » la cruauté de l'ennemi. » Dès ce moment, les clameurs du peuple ceſſerent. Il crioit aux ennemis du haut des remparts : « Nous » mangerons notre bras gauche ; mais nous » conſerverons le droit pour nous défendre, » &, lorſqu'il n'y aura plus de reſſource, » pour nous brûler dans nos maiſons avec » nos femmes & nos enfans. » La flotte, qui étoit retenue par les vents contraires, fut heureuſement pouſſée par une tempête qui favoriſa l'inondation. Les aſſiégeans prirent la fuite ; & les proviſions arriverent à Leide, dont la peſte, compagne de la famine, avoit enlevé un tiers des habitans.

Ceux qui reſtoient ſe précipitoient dans la mer, pour aller juſqu'aux vaiſſeaux, ou ſe traînoient le long des quais; &, lorſqu'ils avoient obtenu quelques alimens, ils alloient les partager avec leurs femmes & leurs enfans; mais tous s'écrioient : « Graces au » Ciel! Leide eſt délivrée! Béni ſoit le » Prince qui nous arrache à la mort! » Pluſieurs furent ſuffoqués par leur avidité. Le *Te Deum*, que le commandant de la flotte & les ſoldats de l'équipage chantoient dans le temple, fut interrompu mille fois par les ſanglots que l'attendriſſement, la reconnoiſſance & la joie arrachoient aux aſſiſtans. Leurs tranſports redoublerent par l'arrivée de Guillaume qui vint marquer ſa ſatisfaction à ce malheureux peuple. Son autorité & l'amour des peuples alloient ſi loin pour lui, « que la même province, qui, ſous le duc d'Albe, ſe défendoit de payer ſoixante-onze mille florins par an, en payoit alors gaiement deux cents dix mille par mois; de ſorte qu'on diſoit que les Hollandois donnoient les deux tiers de leurs revenus, pour s'exempter du dixieme. »

[1575.]

Les cruautés des Eſpagnols ne juſtifient pas celles que les Confédérés commirent; mais le fanatiſme eſt inexorable, quelle que

ſoit ſa cauſe. Quelques incendies donnerent prétexte à des ſoupçons contre les Eſpagnols. On prétendit qu'ils payoient des vagabonds pour mettre le feu dans les principaux villages du quartier du Nord. Sonoy donna ordre d'arrêter tout ce qui paroîtroit ſuſpect. On ſaiſit toutes les perſonnes ſans aveu ; & Sonoy érigea un tribunal, pour les recherches, à l'imitation de celui du duc d'Albe. On mettoit ces malheureux à la torture ; & on leur promettoit la vie, s'ils déclaroient ceux qui les avoient engagés au crime dont on les accuſoit. Ces miſérables, pour ſe délivrer des tourmens, accuſoient les premiers qui leur venoient dans l'idée. Ils n'en étoient pas moins condamnés au feu ; &, lorſqu'ils vouloient ſe rétracter, on ſe hâtoit de leur donner la mort. Sur leurs dépoſitions, on arrêta Jacques Corneliſzoon, Pierre Nannings ſon fils, & Nanningſzoon de Benninbroëk, trois Catholiques Romains. « On auroit peine à croire, dit l'hiſtorien que nous avons cité, les tourmens que ces juges iniques inventerent pour tirer leur aveu. On les étendit ſur des chevalets juſqu'à la diſlocation des articles. On les battit avec des verges de bouleau qu'on avoit amollies dans l'eau. On leur brûla la peau, depuis la tête juſqu'aux pieds, avec des linges trempés dans de l'eau

de-vie, auxquels on mettoit le feu; enſorte que les nerfs demeuroient à découvert. On leur appliquoit ſous les aiſſelles, & ſous la plante des pieds, du ſuif & du ſoufre qu'on allumoit. On les jetta ſur la terre, où on les laiſſa ſans couverture. Si-tôt qu'ils vouloient s'endormir, on avoit ſoin de les réveiller à coups de verges. On leur donnoit du harang-pec, pour toute nourriture; & on leur refuſoit à boire. Dans cet état, on leur appliqua ſur le ventre des eſcarbots de terre; &, lorſque l'inſecte avoit lancé ſon dard, on l'arrachoit avec la chair qu'il emportoit. Sonoy même envoya de gros rats, qu'on leur mettoit ſur l'eſtomac, enfermés ſous des cloches de fer, qu'on chauffoit avec des charbons ardens, afin de forcer l'animal à s'ouvrir un paſſage avec les griffes & les dents. On couloit enſuite de l'huile bouillante & du plomb fondu dans les plaies qu'ils avoient faites. On pouſſa la rage juſqu'à inventer des tourmens dont la pudeur n'a pas permis de décrire les détails. Jacques expira aux pieds de ſon juge qui, pour ſe diſculper, débita que le diable l'avoit étranglé. Nannings effrayé de la mort de ſon pere, & ne pouvant ſupporter ces ſupplices, avoua tout ce qu'on voulut; & ce tribunal le condamna à avoir le cœur arraché & à être écartelé. L'exécution ſe fit à Hoorn. On avoit eu ſoin de

l'enyvrer; & le miniſtre, qui le conduiſoit au ſupplice, l'interrompit toutes les fois qu'il voulut parler. Mais il ne put l'empêcher de proteſter de ſon innocence, & de rétracter ſes révélations. Il y avoit d'autres accuſés; mais Guillaume arrêta les procédures de cet abominable tribunal. Les accuſés vouloient prendre les juges à partie; mais ils ſe donnerent tant de mouvemens, que l'affaire fut étouffée.

[1576.]

Après bien des hoſtilités, Requeſens mourut. Au milieu des négociations de Guillaume pour transférer la ſouveraineté des Pays-bas à quelque Puiſſance voiſine, la Hollande & la Zélande furent unies; & on en conféra le gouvernement à Guillaume, ſous le titre de Chef & ſuprême Magiſtrat. Le roi venoit de nommer Dom Juan d'Autriche gouverneur général. Il ſe rendit à Luxembourg déguiſé; &, de-là il envoya aux Etats-Généraux, & ſe fit annoncer, comme venant châtier les auteurs des cruautés des Eſpagnols; rendre aux villes leurs priviléges, & ajoûta que le roi ne demandoit que le rétabliſſement de la Religion Romaine. Mais la demande qu'il fit d'ôtages pour ſa ſûreté, avant de paroître dans les Pays-bas, inſpira des ſoupçons ſur ſes intentions. On lui demanda, pour préli-

minaire,

minaire le renvoi des Eſpagnols, la confirmation du traité de Gand, & la convocation des Etats-Généraux. Par ce traité, appellé auſſi *paçification de Gand*, les Etats de Brabant, de Flandres, d'Artois, de Hainaut, de Valenciennes, de Liſle, de Douay, d'Orchies, de Namur, de Tournay, d'Utrecht & de Malines d'un côté, & le prince d'Otange avec les Etats de Hollande, de Zélande & leurs Confédérés de l'autre, promettent d'entretenir entr'eux une paix ſolide & une correſpondance mutuelle; d'unir leurs forces pour chaſſer des Pays-bas les étrangers, & ſur-tout les Eſpagnols; de maintenir le prince d'Orange dans ſes titres, préémineences & dignités, &c. &c. D. Juan répondit qu'il renverroit les troupes étrangeres, quand les Etats auroient envoyé celles qu'ils avoient à leur ſervice: ainſi la méfiance fut réciproque. D. Juan cachoit ſon ambition ſous le maſque d'une adroite politique. Son deſſein étoit de s'emparer des Pays-bas, avec les troupes de Philippe, & de dethrôner enſuite Philippe lui-même. Il ſe dévoila, en s'emparant de Namur, ſous prétexte d'y aller recevoir Marguerite, reine de Navarre, ſœur de Henri III. Guillaume profita du tems que lui laiſſerent les querelles des Etats & de D. Juan, pour viſiter les villes de Hollande. Par-tout il en-

tendoit les mots conſolans de *Vive notre Pere ! Notre Pere Guillaume eſt arrivé !*

[1577.]

En Flandres, la jalouſie de quelques ſeigneurs, qui ne pouvoient ſouffrir que Guillaume leur fût préféré, lui ſuſcita des embarras. On propoſa de donner le gouvernement général à l'archiduc Mathias, frere de l'empereur. Mais Guillaume plus adroit qu'eux, y conſentit. En effet, à peine Mathias fut-il inſtallé, qu'on fut obligé de laiſſer au prince d'Orange le titre de Stadhouder du Brabant & de le créer lieutenant de Mathias pour tous les Pays-bas. Les Eſpagnols, par dériſion, appellerent l'archiduc le *greffier du prince d'Orange.*

[1578.]

D. Juan ſe trouva renforcé d'une troupe conſidérable d'Eſpagnols, d'Italiens & de François. Alexandre Farnèſe, duc de Parme, conduiſoit les premiers. Il portoit ſur ſon étendard une croix peinte, avec cette deviſe : *In hoc ſigno vici Turcos ; in hoc ſigno vincam Hereticos.* « J'ai vaincu les » Turcs avec ce ſigne ; avec ce même ſigne » je vaincrai les Hérétiques. » Avec ſon armée, il défait celle des Etats-Généraux, & ſe rend maître de pluſieurs places. Dom

Juan avoit ceſſé les perſécutions. Les Etats veilloient ſur le clergé. Il fut enjoint aux magiſtrats & aux eccléſiaſtiques de ſouſcrire à la pacification de Gand. Les Jéſuites, qui avoient un collége à Anvers, prétendoient que ce ſeroit violer le ſerment qui les lioit au pape, & refuſerent. Le magiſtrat les chaſſa. Quelques Cordeliers refuſerent, mais tous furent accuſés de crimes honteux; & ils eurent le même ſort que les Jéſuites. Les Réformés ſe rendirent maîtres d'Amſterdam & de Harlem. Ils en chaſſerent les prêtres & les religieux; ſe contenterent de piller le couvent des Cordeliers, exercerent leur fureur contre les images; & il n'y eut d'autre ſang répandu que celui de Belling, curé de la grande égliſe de Harlem, qui fut tué au pied de l'autel, & celui de ſon aſſaſſin, qui fut condamné à mort pour ce meurtre. Les ſermons furent établis de tous côtés. Guillaume paroiſſoit tolérer les religions oppoſées. Les Catholiques & les Réformés avoient des diſputes fréquentes; mais la bataille qui ſe donna le 7 d'Octobre, où les Eſpagnols furent battus, & à la ſuite de laquelle périt D. Juan, fit ceſſer les querelles pour un moment.

[1579.]

Cette année eſt célèbre par l'acte de

l'union d'Utrecht, qu'on regarde comme le fondement de la république des Provinces-Unies. Le duc de Parme avoit remplacé D. Juan. Ce général aſſiégea Maſtricht. La garniſon étoit de mille hommes. La ville renfermoit quatre mille habitans, en état de porter les armes. L'attaque & la défenſe furent également meurtrieres. Elle fut priſe d'aſſaut. Farnèſe fit tout paſſer au fil de l'épée; & ceux qui avoient évité le fer de l'ennemi, étoient noyés dans la Meuſe. On vit des femmes y jetter leurs enfans, & s'y précipiter après eux. Le général, épuiſé par les fatigues du ſiége, eſſuya une maladie qui le mit au bord du tombeau. La ville fut longtems abandonnée & déſerte.

Imbiſe, premier échevin de Gand, s'empara des biens du clergé qui en avoit été chaſſé. Ce qu'il ne put vendre, il le livra à ſes ſoldats. Il exerçoit la même rigueur à l'égard des Réformés. Il fit aſſaſſiner deux Gantois qu'il diſoit favoriſer le duc de Parme. On réſolut de nommer à ſa place, d'accord avec le prince d'Orange. Mais Imbiſe déplaça lui-même les magiſtrats, & ſe continua, de ſon autorité, premier échevin. Le prince d'Orange, qu'il avoit accuſé, dans un Manifeſte, d'avoir voulu livrer Gand à Farnèſe, arrive, & le force de ſe ſauver en Allemagne. Ses partiſans le rappellerent & le rétablirent, l'année ſuivante,

dans ſa charge. Alors, ſous prétexte que ceux qui lui déplaiſoient, favoriſoient les Eſpagnols, il les fit arrêter & mettre en priſon. Cet abus de ſon autorité n'étoit qu'un maſque pour couvrir ſa perfidie. Il vouloit livrer Gand au duc de Parme; &, pour en faciliter l'invaſion, il fit tranſporter une grande quantité de matériaux au-delà de l'Eſcaut, pour que ce prince y conſtruisît un pont. Le peuple découvre ſon projet, & demande l'aſſemblée du ſénat. Le traître inveſtit l'hôtel de ville; mais un des ſénateurs crie aux armes. On tend les chaînes. Imbiſe eſt conduit en priſon. Il eſt convaincu par ſes propres écrits, & eſt pendu.

Philippe d'Egmont, fils de celui qui avoit eu la tête tranchée, voulant ſe réconcilier avec les Eſpagnols, entreprit de leur livrer Bruxelles. Il y commandoit un corps de cavalerie, & un régiment d'infanterie. Il ſort de la ville, & rentre avec ſa troupe & un autre corps d'infanterie qui l'avoit joint. Il gagne la place du marché. Il s'acheminoit vers le palais, pour s'en emparer. Olivier Temple, qui commandoit à Bruxelles, le rencontre, & avec ſa garniſon, diſperſe le détachement d'Egmont. Il envoie les bourgeois s'emparer des portes, & il s'aſſure des rues qui conduiſent au marché. Malines venoit d'être livrée au duc de

Parme par le provincial des Carmes ; & la garniſon avoit été chaſſée. Elle arrivoit, dans ce moment, à Bruxelles. Temple la joignit à ſa troupe ; inveſtit d'Egmont qui paſſa toute la nuit en bataille ſur la même place, où ſon pere avoit été exécuté. Les bourgeois, qui le voyoient dans le piége où il s'étoit jetté, lui diſoient par dériſion » qu'il venoit célébrer l'anniverſaire de ſon » pere. » Il fut pénétré de ce ſanglant reproche : ſes larmes coulerent. Mais, dès que le jour parut, on lui permit de ſortir avec ceux qui jugeroient à propos de le ſuivre.

[1580.]

Les Catholiques & les Réformés ſe déchaînoient les uns contre les autres ; &, tandis que les Eſpagnols & Guillaume ſe diſputoient l'honneur, l'un d'aſſurer la liberté de ſa patrie, les autres de l'aſſervir, les différentes ſectes ſe faiſoient une guerre plus cruelle encore ; les Luthériens, contre les Calviniſtes ; les Catholiques, contre les uns & les autres ; tous, contre les Anabaptiſtes ; ſe traitoient de traîtres & de ſéditieux & l'étoient en effet. La ſecte, qui avoit été perſécutée, devenoit perſécutante, dès qu'elle avoit le deſſus. A Woërden, Jean Zaliger, miniſtre Luthérien, invectivoit contre Guillaume, & s'élevoit contre l'abjuration de l'autorité royale, dont il étoit queſtion. Les Etats lui dé-

fendirent la chaire. Il ouvrit ſon prêche dans une grange ; & enfin on ôta les égliſes aux Luthériens. A Leyde, les Prédicans diviſés d'opinions jettoient le trouble dans les eſprits par leurs diſputes ſur l'autorité ſpirituelle & temporelle. Toutes ces querelles dérangeoient les opérations politiques & militaires.

Philippe avoit eſſayé, par toute ſorte de moyens, de ſe défaire de Guillaume. Il étoit perſuadé que la tranquillité des Pays-bas & leur ſoumiſſion dépendoient du prince d'Orange. Il eut recours à la perfidie la plus indigne d'un Souverain. Il mit ſa tête à prix. Il publia un Manifeſte rempli de fiel, & des termes les plus outrageans, dans lequel il récapituloit toute la conduite de Guillaume qu'il peignoit des couleurs les plus noires, le traitant de ſcélerat, de perfide & de traître, ennemi de Dieu & des hommes. Il défend à toutes perſonnes de l'aider, ſous peine d'être privées de la nobleſſe & de la vie ; promet, au contraire, la nobleſſe au premier chef, la rémiſſion de tous les crimes, de quelqu'eſpece qu'ils ſoient, & vingt-cinq mille couronnes d'or en eſpeces, ou en biens fonds, à tout étranger ou régnicole, qui le livreroit mort ou vif. Ainſi Philippe aiguiſa le fer de tous les aſſaſſins contre une tête qu'il déſeſpéroit d'abbatre à armes égales. Le prince répon-

dit à toutes ces horreurs par un Manifeſte rempli de force, de vérité & de zèle. Les Etats augmenterent ſa garde; déclarerent authentiquement le ban de proſcription, inique & calomnieux, & prierent Guillaume, qu'ils avoient élu librement & volontairement leur Stadhouder, de continuer ſes ſervices à la république.

Le comte de Renneberg continuoit le ſiége de Steenwyk. Les aſſiégés, qui n'étoient qu'au nombre de ſix cens ſoldats & de trois cens bourgeois, ſe défendoient avec la plus grande intrépidité. La garniſon commençoit à s'affoiblir, lorſque les aſſiégeans ayant délogé deux enſeignes d'un poſte voiſin, traînerent autour de la ville un drapeau attaché à la queue d'un cheval. A la vue de cet objet, les aſſiégés furieux ſortent & brûlent un moulin qui favoriſoit l'ennemi. Tandis que la plus grande partie de la garniſon étoit occupée à cette expédition, Snaater s'avance vers une des portes & y met le feu. Aart de Groningue, un des aſſiégés, fils d'un braſſeur, & ſimple ſoldat, prend un ſeau de cuir entre ſes dents; ſe jette dans le foſſé; le paſſe à la nage, & éteint la flamme à la vue des aſſiégeans qui tiroient ſur lui. C'eſt la premiere fois qu'on ſe ſervit en Hollande de boulets rouges. Les aſſiégeans eurent recours à ce moyen employé, cinq ans auparavant, par Etienne Bathori, roi de Polo-

gne. Mais cette reſſource, tout effrayante qu'elle dût paroître à un peuple qui voyoit ſes maiſons s'enflammer, ſans connoître la cauſe de l'incendie, n'ébranla point les aſſiégés. Il ſe paſſa les choſes les plus ſingulieres pendant ce ſiége. Kornput, qui commandoit dans la ville, imagina, pour donner de ſes nouvelles, un ſtratagême aſſez ſingulier. Celui des pigeons couriers étoit trop connu. Il fit percer des balles de plomb dans leſquelles il mettoit un billet d'un côté, de l'autre une matiere combuſtible, afin qu'on pût voir par la fumée où s'arrêtoit la balle. C'eſt ainſi qu'il fit ſçavoir le moyen aſſuré de lui donner du ſecours, & de faire lever le ſiége.

[1581.]

Cette année fut l'époque de la renonciation que les Etats-Généraux firent à l'obéiſſance envers Philippe, relevant leurs vaſſaux de tout engagement pris avec ce prince. Son ſcel fut rompu; & on lui ſubſtitua celui du prince d'Orange, & celui des Etats-Généraux, l'un pour la Hollande & la Zélande, & l'autre pour les autres provinces. Les coins de la monnoie furent changés. Les portraits du roi furent déchirés, ſes ſtatues briſées, & tous les monumens de ſon règne détruits. Dans l'aſſemblée des

Etats-Généraux, où ce grand événement fut consommé, se trouverent les députés de Brabant, de la Gueldre, de Zutphen, de la Flandre, de la Hollande, de la Zélande, d'Utrecht, de la Frise, de l'Over-Yssel & de Malines. Le duc d'Anjou, frere de Henri III, fut élu prince & seigneur des Pays bas, à l'exception de la Hollande & de la Zélande, qui furent conservées dans la possession dont elles jouissoient. Bientôt le Duc arriva sur la frontiere, avec une armée de dix mille hommes d'infanterie & de quatre mille chevaux; mais son expédition se borna à faire lever le siége de Cambrai, & à chasser les Espagnols de quelques places, après quoi il licentia ses troupes. Le prince de Parme les suivit, & mit le siége devant Tournai, au moment où le prince d'Epinoi étoit sorti pour surprendre Saint-Guislain, avec une partie de sa garnison. La princesse d'Epinoi, avec le peu de soldats qui lui restoient, entreprend la défense de Tournai. Les sorties qu'elle faisoit faire sur l'ennemi, faisoient mordre la poussiere aux plus braves Espagnols. Elle eût sauvé la place; mais elle fut toujours contrariée par un Cordelier qui ne cessoit d'exhorter les bourgeois à capituler, & qui répandit le bruit que le duc d'Anjou avoit passé les mers. Dans un assaut général, qu'elle soutint

encore, elle fut bleſſée au bras ſur la brèche. Elle rendit la place ; mais elle obtint la capitulation la plus honorable.

[1582.]

Guillaume venoit d'être reconnu comme repréſentant le magiſtrat ſuprême pour adminiſtrer le gouvernement des comtés de Hollande, de Zélande & de la ſeigneurie de Friſe, lorſque le fanatiſme enhardi par le ban de proſcription de Philippe leva ſon poignard ſur le libérateur de ſa patrie. Gaſpard Anaſtro qui, diſoit-on, étoit complice de la mort de D. Juan, étoit ſur le point de faire banqueroute. Jean d'Iſuncha, Biſcayen, ſon aſſocié, le trouva plongé dans le déſeſpoir. Il prit ce moment pour lui propoſer d'aſſaſſiner le prince, & fit luire à ſes yeux une récompenſe qui le mettroit au-deſſus de ſes affaires. Anaſtro promit, & ſe déchargea de l'exécution ſur Antonio Vénéro, ſon teneur de livres, qui refuſa. Alors Iſuncha & Anaſtro ſe réunirent & ſéduiſirent Jean Jauregui, eſprit foible, âgé de vingt-deux ans. On le raſſura, en le chargeant de reliques & d'une lettre de Philippe, qui recommandoit à tous les tribunaux de protéger celui qui s'en trouveroit nanti. Jauregui alla ſe confeſſer & demander conſeil au Dominicain Antoine Timmerman, qui ne manqua pas de l'aſſu-

rer que, ſi l'interêt n'entroit pour rien dans ſon projet, il acquerroit, en cas d'évènement, la gloire & la récompenſe du martyre. Sur cette promeſſe, Jauregui s'introduit chez le prince; &, dans le tems qu'il ſortoit de table, l'aſſaſſin perce la foule des ſeigneurs François qui venoient de dîner avec Guillaume; lui préſente un Mémoire, & profite du moment qu'il le liſoit, pour lui tirer un coup de piſtolet. La balle entra au-deſſous de l'oreille droite, & ſortit par la mâchoire gauche. Il tomba. L'aſſaſſin eut le tems de tirer ſon poignard pour l'achever; mais les François & les Gardes le maſſacrerent. Le prince, revenant un peu à lui, dit aux François, que le duc d'Anjou perdoit en lui un fidèle ſerviteur; &, ſe tournant vers le cadavre de l'aſſaſſin, il dit qu'il deſiroit que le ciel lui pardonnât ſon crime, comme lui-même lui pardonnoit de l'avoir tué. La conſternation fut générale. On courut au palais du duc d'Anjou, qu'on ſoupçonnoit de vouloir faire une nouvelle S. Barthelemi. Mais, ayant fouillé le meurtrier, on y trouva les indications des auteurs de ce parricide. On arrêta Vénéro & le Dominicain. Anaſtro s'étoit retiré à Dunkerque. On découvrit, par l'aveu des deux complices, que le prince de Parme connoiſſoit le complot. Le Dominicain avoua qu'il avoit conſeillé Jauregui; per-

ſuadé qu'il étoit permis de tuer un prince ennemi de l'Egliſe. Anaſtro ſe fit conduire à Tournai, où il aſſura Farnèſe que Guillaume étoit mort. Le cadavre de Jauregui fut écartelé. Vénéro & le Dominicain furent condamnés à ce ſupplice; mais le prince d'Orange demanda qu'ils fuſſent étranglés avant cette cruelle exécution. Guillaume guérit par l'habileté d'un chirurgien François; mais il perdit Charlotte de Bourbon, ſon épouſe, que le trouble occaſionné par cet évènement, précipita dans le tombeau.

Le duc d'Anjou fut reconnu gouverneur. Les Catholiques lui demanderent le libre exercice de leur religion, & les Reformés ſa protection pour leurs égliſes. Le Duc accorda aux premiers d'aſſiſter au ſervice dans ſa maiſon, à condition qu'ils abjureroient la domination Eſpagnole. Ils n'obéirent qu'avec la permiſſion de Farnèſe.

Salſede, fils de Pierre Salſede, enveloppé dans les maſſacres de la S. Barthelemi, vint offrir ſes ſervices au duc d'Anjou, qui le reçut d'autant plus facilement que, par reſſentiment de la mort de ſon pere, il le croyoit ennemi des Guiſes & de l'Eſpagne. Mais Guillaume ayant ſçu qu'il étoit en grande relation avec Farnèſe, engagea le Duc à le faire arrêter. A peine l'étoit-il, que deux ſcélerats, appellés *Nicolas la Borde*

& *Franciſco Baza*, ennuyés d'attendre, demanderent ſi le prince d'Orange ſortiroit bientôt ? Cette queſtion & leur ſuite firent naître des ſoupçons. Baza, arrêté & mis à la queſtion, avoua que Salſede les avoit chargés d'aſſaſſiner le duc d'Anjou & le prince d'Orange. Salſede fut forcé par la torture de convenir de l'accuſation, & dévoila un complot atroce entre Philippe, les princes de la maiſon de Lorraine & les princes Catholiques, contre Henri III, dont on vouloit tranſporter la couronne au cardinal de Bourbon, à l'excluſion des princes hérétiques, & le prince d'Orange, qui auroient pu traverſer ce projet. Salſede fut condamné à être tiré à quatre chevaux. Le Roi fit venir le priſonnier en France. Il l'interrogea lui-même; mais, comme on le conduiſoit au ſupplice, un Jéſuite dit quelques mots à l'oreille à Salſede, qui déſavoua tout avant ſa mort, & laiſſa le Roi dans les ténèbres. Baza ſe poignarda dans la priſon.

Si le duc d'Anjou ſe fût contenté de régner ſur un peuple libre, il eût régné en effet; mais ſon ambition s'offenſa de voir le prince d'Orange à la tête du Conſeil ſecret. Il réſolut de s'emparer des principales villes des Etats-Généraux, & de ſe rendre maître d'un peuple qui venoit de l'appeller à ſon ſecours. Le complot fut découvert à Bruges. Les François s'étoient emparés de

pluſieurs places. Cinq compagnies venant de Menin arriverent à Bruges dont la garniſon étoit auſſi de cinq compagnies. Les premieres étant arrivées ſur la place du marché, s'y arrêterent & refuſerent d'aller plus loin, quoiqu'elles n'euſſent demandé que le paſſage. Le commandant alla à l'hôtel-de-ville demander le logement pour ſa troupe. Le ſénat demanda ſes capitaines. Ils vinrent; & le grand baillif fit tout arrêter. Les ſoldats effrayés ſortirent de la ville. On arrêta Fougere, maître d'hôtel du duc d'Anjou, qui avoua que ſon maître vouloit dépouiller le prince d'Orange de la ſuprême magiſtrature, s'ériger en Souverain, rétablir la Religion Chrétienne, publier une amniſtie du paſſé, & délivrer les provinces de la domination Eſpagnole, lorſque les circonſtances permettroient à ſon frere de lui fournir des ſecours ſuffiſans.

[1583.]

Le duc d'Anjou voulut s'emparer d'Anvers en perſonne. Le plan de l'exécution étoit bien combiné. Il eut un prétexte plauſible pour faire avancer ſes troupes. Il s'étoit procuré des armes. Il reçut, pendant quelques jours, un grand concours de ſeigneurs avec leurs domeſtiques. Le Duc devoit faire une revue générale. Sur le bruit qui s'étoit répandu que les ſoldats François

devoient s'emparer d'une porte pour aſſurer leur paye, le Duc ordonna au magiſtrat de chercher & de punir les auteurs de ces bruits injurieux. Cependant on avoit tendu les chaînes. Le matin du jour deſigné pour l'exécution du projet, le Duc monte à cheval avec toute ſa cour pour aller faire la revue; paſſe chez le prince d'Orange, pour l'engager à l'accompagner. Le prince s'en défend, & lui dit, en riant, que le bruit couroit qu'il devoit rentrer en plus nombreuſe compagnie, & qu'il le prioit d'excuſer les ſoupçons d'un peuple jaloux de ſa liberté, & ſi ſouvent trompé par ceux auxquels il en avoit confié la défenſe. Le Duc ſourit, dîne & part. On s'apperçut que ſa ſuite étoit armée ſous les habits. Il arrive à une des portes de la ville; & la cavalerie du camp s'ébranle & vient au devant lui. Un accident ſuppoſé occaſionne de l'embarras ſur le pont. Deux coups de fuſil partent; &, à ce ſignal, toute l'armée ſe met en mouvement. Le comte de Rochepot, qui avoit occaſionné l'embarras, arrête le ſergent de garde; & ſes gens repouſſent à coups d'épée les bourgeois ſpectateurs. Les troupes entrent, ſe répandent ſur les remparts, & tournent le canon contre la ville, en criant: *Vive la Meſſe!* Les bourgeois s'aſſemblent ſous leurs enſeignes, ſans exception de ſectes. Le prince d'Orange ſe met à la tête d'une

d'une compagnie bourgeoiſe ; attaque & fait priſonnier Fervaques. On fait feu, de tous côtés, ſur les François. Les bourgeois, qui ont devant les yeux les cruautés & l'avarice des Eſpagnols, ſe défendent en furieux. Le ſoldat épouvanté chancele, recule. Les bourgeois s'emparent de l'artillerie ; la tournent contre les Suiſſes. La cavalerie eſt écraſée par les toîts des maiſons, par les meubles qu'on jette ſur eux. Femmes, enfans, tout eſt ſoldat. La cavalerie eſt arrêtée par les chaînes qui ſont tendues. Enfin les troupes ſont miſes en déroute, & tâchent de regagner les portes. Elles ſont bientôt bouchées par les morts & par la foule qui s'étouffe. On tue ; on maſſacre ſur les remparts. Enfin plus de deux mille François périrent ; & une partie de la nobleſſe, qui accompagnoit le duc d'Anjou, reſta priſonniere. Le duc d'Anjou, plus honteux de ſa perfidie infructueuſe, que de ſa défaite, manquant de tout dans ſon camp, fut obligé de ſe retirer à travers l'inondation de la Dylle, dont le courant entraîna & noya plus de mille ſoldats ; & lui-même courut les plus grands dangers.

La perfidie du duc d'Anjou eſt encore moins étonnante que l'ingratitude des Antuerpiens à l'égard du prince d'Orange. Ils lui firent non-ſeulement un crime du tranſport du gouvernement des Eſpagnols au

Duc ; mais encore ils l'accuſerent de favoriſer le duc d'Anjou & d'avoir été du complot. Ils prenoient pour prétexte ſon mariage avec la fille de l'amiral de Châtillon. Ils publierent des libelles. Il ſe juſtifia. Peu de tems après, comme on faiſoit un alignement pour des maiſons, les bourgeois dirent hautement que Guillaume ſe préparoit à bâtir un fort pour y recevoir le duc d'Anjou. Le Prince indigné de ces bruits injurieux abandonna cette ville ingrate, & ſe retira à Middelbourg.

[1584.]

Quoique Guillaume eût toute l'autorité & qu'il eût été créé magiſtrat ſuprême de Hollande, de Zélande & de Friſe, quelques villes avoient fait des difficultés ſur le tranſport de la ſouveraineté. Il y eut de nouvelles négociations qui ſe terminerent par une capitulation générale dans laquelle les Etats de Hollande, de Zélande & de Friſe reconnurent pour leur comte & légitime ſeigneur Guillaume, prince d'Orange, ſans être tenu d'hommage ni de ſervice envers aucune Puiſſance. Il ne s'agiſſoit plus que de procéder à l'inauguration, lorſqu'enfin ce grand homme tomba ſous le fer mis par Philippe dans les mains du fanatiſme.

Différens aſſaſſins avoient attenté ou formé le projet d'attenter aux jours de

Guillaume. Jauregui, avoué par Farnèſe, avoit été le premier. Salſede fut le ſecond. Pedro Ordogno Eſpagnol, exécuté à Anvers, fut le troiſieme. Le marquis de Ryſbourg, n'avoit rendu la liberté à Le Goth, capitaine François, ſon priſonnier, que ſur la parole qu'il lui donna de délivrer le roi d'Eſpagne du prince d'Orange. Le Goth, parjure par honneur, l'avertit de ſe tenir ſur ſes gardes contre les Eſpagnols. Hans Hanſzoom, négociant de Wliſſingue, ſéduit par les promeſſes de l'ambaſſadeur d'Eſpagne en France, dans le deſſein de faire ſauter Guillaume, avoit mis ſous ſa ſalle à manger des barils de poudre; ou, ſi ce coup manquoit, il avoit réſolu de le poignarder dans ſon banc, à l'égliſe même. Dans le tems qu'on alloit procéder à l'inauguration de ce prince, quatre différens ſçélerats, l'un Lorrain, l'autre François, un Anglois & un Ecoſſois, cherchoient chacun en particulier, ſans ſe connoître, & ſans s'être concertés, le moment de pouvoir immoler Guillaume à la haine de Philippe, ou plutôt à l'eſpoir d'une récompenſe. Un cinquieme eut le malheur de réuſſir. Balthazar Gerards de Villeſans en Bourgogne s'étoit préſenté au Prince, ſous le nom de *François Guion*. Guillaume, qui l'avoit vu dans les égliſes, affectant la plus grande piété, accepta les ſervices de ce malheureux, qui ſe ſuppoſa avoir été fait

priſonnier par la garniſon de Luxembourg où il avoit été clerc du ſecrétaire du comte de Mansfeld. Il ajoûta que, s'étant ſauvé, il avoit pris pluſieurs blancs ſeings. Il les offrit à Guillaume qui l'envoya au maréchal de Biron, commandant à Cambrai. Biron le renvoya, quelque tems après, au prince, porter la nouvelle de la mort du duc d'Anjou. Guillaume lui donna de l'argent qu'il employa à acheter une paire de piſtolets. Il ſe préſenta, le lendemain, au Prince, comme il alloit dîner, pour lui demander un paſſeport. Le Prince ordonna qu'on le lui expédiât; & le traître attendit à la porte. Lorſque le Prince fut ſorti de table, Gerards ſe préſente encore & lui remet un papier. Guillaume le liſoit. Ce ſcélérat prend un de ſes piſtolets chargé à trois balles, & le tire ſur le Prince qui s'écrie, en tombant: « Mon » Dieu, ayez pitié de votre peuple! » & il expira. L'aſſaſſin ſe ſauvoit. Il étoit prêt à ſe jetter du haut du rempart; mais les domeſtiques du Prince l'arrêterent. Il avoua qu'il avoit, depuis long-tems, formé le deſſein de tuer Guillaume, & qu'un Jéſuite de Trèves l'avoit exhorté à l'accomplir, pour obtenir la palme du martyre; qu'il y avoit été encouragé par trois autres Jéſuites, & par le frere Géry, Cordelier de Tournai, le même qui avoit voulu forcer la princeſſe d'Epinoi à capituler; qu'ayant dit ſon

deſſein au prince de Parme, il l'avoit renvoyé à un de ſes officiers, qui lui avoit dit comment il pouvoit s'introduire chez le prince d'Orange, en lui recommandant de ne jamais parler du prince de Parme; qu'au reſte, il approuvoit ſon deſſein, & lui remettroit la ſomme promiſe par le ban de Philippe; & il ajoûta qu'il n'avoit aucun remords, & qu'il eſpéroit d'être regardé dans le ciel, comme un défenſeur de la foi. Il fut condamné, après avoir été battu de verges, à avoir la main droite brûlée, à être tenaillé, à avoir le corps fendu de bas en haut, le cœur arraché, & jetté contre la face, la tête ſéparée du tronc & expoſée ſur une pique au haut du clocher, & ſes membres diſperſés & pendus aux baſtions des quatre portes de la ville. Il ſouffrit ſon ſupplice avec fermeté, & ſans jetter un ſoupir.

[1585.]

Sous le prince Maurice qui ſuccéda à Guillaume, le prince de Parme aſſiégea Anvers. Pendant ce ſiége, le Prince, qui avoit fait conſtruire un pont ſur l'Eſcaut, ſe propoſoit d'en tirer de grands avantages. Frédéric Génibelli, artificier Mantouan, offrit de détruire le pont par le ſecours de ſon art. Il demanda trois gros vaiſſeaux; les remplit d'un maſſif de maçonnerie au mi-

lieu de laquelle il laiſſa un vuide en quarré dans lequel il mit ſon artifice avec des mèches préparées de maniere à pouvoir durer le tems dont il auroit beſoin. Il prit trente-deux autres bâtimens plats qu'il chargea auſſi de divers artifices. Le prince fut averti de cette manœuvre par un bâtiment qui prit avant le tems, & qui ne produiſit d'autre effet que d'amuſer les ſpectateurs. Bientôt tout le monde accourt ſur les rives de l'Eſcaut. On détacha ſucceſſivement les petits bâtimens que la marée entraîna, mais qui éclatoient avec fracas, loin du pont. Les deux gros bâtimens furent emportés par le reflux, l'un ſur la rive gauche de l'Eſcaut, & l'autre au bout de l'eſtacade ſur laquelle le Prince attendoit l'effet de ces machines. On l'obligea de ſe retirer. A peine fut-il entré dans un fort voiſin, que ces deux vaiſſeaux éclaterent avec un fracas horrible, & emporterent tout ce qui étoit ſur les eſtacades & ſur les barques. Tout parut embraſé; & on perdit de vue le pont au milieu des flammes & de la fumée. La terre trembla à pluſieurs lieues à la ronde, & l'Eſcaut franchit ſes bords. Les corps des malheureux ſpectateurs, enlevés & déchirés dans les airs, retomboient en lambeaux. Les poutres, les planches des vaiſſeaux & des barques pouſſées au loin par l'exploſion portoient la mort ſur les rivages. Cinq cens hommes ſu-

rent tués. Il y en eut un plus grand nombre d'eſtropiés. Pluſieurs officiers Eſpagnols périrent ; mais le pont ne reçut pas tout le dommage dont on s'étoit flatté. Anvers capitula, quelque tems après, par la faute de ceux qui l'avoient approviſionné avec trop d'œconomie.

[1586.]

Les Eſpagnols faiſoient de grands progrès. Les Etats-Généraux offrirent la ſouveraineté à Elizabeth qui y envoya le comte de Leiceſtre, auquel le gouvernement général des Provinces-Unies fut remis par un acte qui lui donnoit plein pouvoir & autorité de gouverner & de commander abſolument ſur ces Provinces & leurs Aſſociés. Ce pouvoir abſolu, déféré à un prince étranger, qui n'avoit jamais commandé, eſt d'autant plus étonnant que les Provinces avoient éprouvé l'abus que les Eſpagnols avoient fait d'une autorité illimitée. Auſſi Leiceſtre ne tarda-t-il pas à en abuſer. Mais heureuſement, peu de tems avant l'arrivée de Leiceſtre, les Etats de Hollande & de Zélande avoient élevé le comte Maurice à la charge de Capitaine & d'Amiral-Général de leurs Provinces. Leiceſtre, ébloui de ſa grandeur, affecta les manieres de la royauté, au point que la reine d'Angleterre en fut irritée, & lui en marqua ſon indi-

gnation. Leiceſtre néanmoins mit dans les places des gouverneurs incapables ; remplit d'Irlandois, Catholiques juſqu'au plus barbare fanatiſme, les villes les plus oppoſées au Catholiciſme ; c'eſt ce qui arriva ſur-tout à Deventer, où les Réformés furent expoſés à toute ſorte d'outrages.

[1587.]

Le comte de Leiceſtre s'étoit ſi mal conduit, qu'à ſon retour en Angleterre, craignant les accuſations des miniſtres de la reine Elizabeth, il implora ſa protection. Il ſe jetta à ſes pieds, en fondant en larmes, & la ſupplia « de ne pas accabler de honte » & recevoir avec ignominie un homme » qu'elle avoit envoyé avec honneur, & » qu'elle n'enſevelît pas tout vivant, un » homme, qu'elle avoit bien voulu relever » de la poudre dans laquelle il étoit. » Les hiſtoriens Hollandois ont aſſuré que la reine ne put refuſer la grace du Comte, à cauſe de l'inclination qu'elle avoit eue pour lui, & que lorſqu'on lut les chefs d'accuſation en plein conſeil, il brava ſes accuſateurs & en appella à cette princeſſe. C'eſt à cet hiſtorien que tout ce qui a été écrit ſur cette inclination doit ſa ſource.

[1588.]

Philippe, voyant la Hollande ſous la pro-

tection d'Elizabeth, délibéra de mettre fin, d'un ſeul coup, à la rebellion des Pays-bas, mais de commencer par attaquer l'Angleterre, pour leur ôter tout ſecours. Il prépara la flotte la plus formidable, qui fût jamais ſortie des ports d'Eſpagne. Il n'y manquoit qu'un amiral. Le marquis de Santa-Cruz, un des plus grands hommes de mer, avoit été nommé; mais il mourut au moment que la flotte ſe diſpoſoit à faire voile. Philippe nomma à ſa place Alonſo-Pérès de Guſman, duc de Médina-Sidonia, qui n'avoit aucune connoiſſance de la marine: auſſi, malgré la force & le nombre de vaiſſeaux, de ſoldats & d'artillerie dont la flotte Eſpagnole étoit compoſée, elle fut batue ſur les côtes d'Angleterre, & preſqu'entièrement ruinée. On n'oſoit apprendre cette nouvelle à Philippe. Il étoit dans ſon cabinet, lorſque le courier arriva. On l'introduiſit en tremblant. Philippe étoit occupé à écrire des Lettres. On annonce le courier de la flotte. Le Roi lui demande ce qu'il y a de nouveau; &, après avoir écouté de ſang froid le détail que lui fit le courier: « Je » rends graces à Dieu, dit-il, de m'avoir » donné aſſez de forces & de richeſſes » pour mettre en mer une flotte ſemblable. » Qu'importe qu'un ruiſſeau ſoit coupé, ſi la » ſource n'en eſt point tarie? » Auſſi-tôt il donna ordre qu'on rendît à Dieu des

actions de graces de ce qu'il avoit conſervé une partie de la flotte, & fit diſtribuer des récompenſes à tous ceux qui étoient de retour. Les Anglois ne perdirent que cent hommes & un vaiſſeau. Les Hollandois ne perdirent rien, parce qu'ils ne s'éloignerent point de leurs côtes, qu'ils garderent pendant le combat.

Le général le plus experimenté n'eſt point à l'abri des ruſes des eſpions. Tandis que le duc de Parme aſſiégeoit la ville de Tolen, dans l'iſle de ce nom, formée par l'Eſcaut, on lui préſenta deux Anglois qu'on lui dit avoir été gagnés par des Eſpagnols priſonniers dans la place. Ces deux Anglois avoient offert au commandant de Tolen de tromper le duc de Parme, en lui offrant de lui livrer la place, & le commandant lui-même. Il y conſentit, & communiqua leur projet à Maurice. Ils ſe font conduire au Duc, qui pour les récompenſer d'avance, les accable de careſſes & de préſens. Ils jurerent d'être fidèles, & conſentirent que, tandis qu'ils conduiroient dans le fort les gens du Duc, ils marcheroient liés entre deux ſoldats qui tiendroient le poignard levé ſur leur ſein, pour les frapper au moindre ſigne d'infidelité. Ils marcherent dans cette ſituation, ſuivis de quatre mille hommes. Quand les premiers furent entrés, on laiſſa tomber la herſe. Les ſoldats, qui devoient poignar-

der les deux Anglois, ſe voyant enfermés, n'oſent exécuter leurs ordres. On fait main-baſſe ſur les Eſpagnols qui étoient entrés. Ceux qui étoient dehors veulent forcer la barriere, & ſont accablés par les aſſiéges, du haut des remparts.

[1590.]

Maurice de Naſſau reprenoit peu-à-peu les places dont les Eſpagnols s'étoient emparés. Il uſa d'un moyen ſingulier pour ſurprendre Zutphen. Le duc de Parme avoit réſolu de s'emparer de Gertruydenberg. Maurice voulut ſe rendre maître de Zutphen. Il fit habiller quatre ſoldats en payſans & cinq en payſanes, avec des paniers où ils portoient des denrées à vendre. Ils ſe préſenterent à la porte de Zutphen, au moment qu'on l'ouvroit. Ils inviterent la garniſon à acheter leurs fruits & leurs légumes. Tandis qu'on marchandoit, un des faux payſans tire un coup de fuſil ſur la garde. Les autres prennent leurs armes cachées ſous leurs habits, & égorgent tout ce qui ſe préſente. Une troupe, qui étoit embuſquée tout auprès, accourt au bruit; ſe ſaiſit de la porte; force le corps de garde, & prend le fort. Cette priſe fut ſuivie bientôt après de la reddition de la ville, & enſuite de celle de Deventer, &c.

[1591.]

Les progrès du jeune Maurice étonnerent le duc de Parme. Il apprit que le Duc portoit la guerre dans la Gueldre. Il reſolut de le prévenir ; &, après avoir fait ſemblant de menacer Niewport ou Dunkerque, il marcha rapidement vers Nimègue. Il dirigea toute ſon artillerie contre la ville. Il la fit ſommer ; mais les bourgeois répondirent, en plaiſantant, « que ce prince étoit » jeune, & qu'il devoit regarder Nimègue » comme une jeune dame qui ne ſe rendroit » qu'après de longues pourſuites. » Le prince n'y répondit que par un feu terrible ; & les bourgeois n'ayant plus envie de railler, furent les premiers à preſſer les magiſtrats de capituler.

[1592.]

Ce qui favoriſoit les armes de Maurice, étoient les abſences fréquentes du duc de Parme, que Philippe faiſoit ſouvent paſſer en France, pour l'oppoſer à Henri IV & protéger la Ligue. Il força le héros de la France à lever le ſiége de Paris & celui de Rouen. Il acquit autant de gloire en évitant le combat que Henri lui préſentoit, que s'il eût remporté une victoire complette contre un autre prince. Ces diverſions, qui lui fai-

ſoient perdre en Hollande le fruit de ſes premieres conquêtes, & laiſſoient un champ vaſte aux projets & à la valeur de Maurice ; le chagrin qu'il conçut des murmures des Eſpagnols, & du mépris des Hollandois ; ſes fatigues, & une hydropiſie qui avoit reſiſté aux remedes, l'entraînerent au tombeau, au mois de Décembre de cette année. Ainſi mourut, à l'âge de quarante-ſept ans, Alexandre Farnèſe, duc de Parme, également honoré pour ſa valeur par les Hollandois & les François.

[1593.]

Philippe donna le gouvernement général des Provinces Eſpagnoles à Pierre-Erneſt de *Manſweldt*. Le comte de Fuentes, qui étoit ſon adjoint, élevé dans les principes du duc d'Albe, fit publier une ordonnance portant qu'on ne feroit aucun quartier aux ennemis qu'on prendroit. En effet, les campagnes furent déſolées ; & tous ceux qui tomboient entre les mains des Eſpagnols étoient pendus. Les Etats donnerent une ſemblable déclaration. Maurice aſſiégeoit Gertruydenberg. Un Eſpagnol fut pris, traverſant le foſſé à la nage, pour aller demander du ſecours. Il fut conduit au prince qui, au lieu de le faire pendre, le conduiſit dans ſes retranchemens ; lui fit admirer les fortifications du camp, & les précautions qu'il

avoit priſes pour que l'abondance y régnât. La diſcipline y étoit ſi exactement obſervée, que les payſans cultivoient la terre, ſous les retranchemens, auſſi tranquillement qu'en pleine paix. Il le renvoya enſuite. Sa prudence & ſa valeur le rendirent bientôt maître de la place.

[1594.]

La vie des Souverains étoit menacée de toutes parts. Les ennemis de la Hollande mettoient en œuvre le fer & la trahiſon. Rodrigue Lopès, Juif Portugais, établi en Angleterre, médecin employé par la cour, donnoit des avis à Philippe de ce qui s'y paſſoit, & avoit promis d'empoiſonner Elizabeth. Il entretenoit un commerce ſuivi avec Fuentes & Ybarra. Il fut convaincu d'avoir reçu de Chriſtophe de Mora, favori de Philippe, un bijou de très-grand prix, & la promeſſe de cinquante mille écus, après l'empoiſonnement de la reine. Il fut découvert & exécuté.

Un moine, nommé *Michel Renichon*, executé à la Haie, avoua que, ſéduit par le comte de Barlaimont, au ſçu de l'archiduc Erneſt, il avoit formé le deſſein & pris des meſures pour faire périr Maurice. Pierre Dufour, ſoldat de la garniſon de Berg-op-Zoom, fut convaincu d'avoir offert de livrer cette place aux Eſpagnols, & déclara qu'Y-

barra, & d'autres conſeillers de l'Archiduc, lui avoient perſuadé de tuer ce jeune prince. Cela ſe paſſoit dans le tems que notre bon Henri fut bleſſé d'un coup de couteau par Jean Chatel. L'archiduc Erneſt mourut, l'année ſuivante. Fuentes le remplaça, & remit peu après le gouvernement au cardinal Albert, frere d'Erneſt.

[1597.]

Le cardinal avoit fait une campagne glorieuſe, l'année précédente; mais Maurice prit bien ſa revanche. Il remporta une victoire complette à la bataille de Turnhout. Henri IV avoit déclaré la guerre à Philippe; & Elizabeth avoit envoyé une nombreuſe flotte en Eſpagne. Le comte de Fuentes avoit pris Dourlens: Hernand Teglio Portocarrero, qu'il en nomma gouverneur, ayant appris qu'Amiens n'avoit qu'une garniſon bourgeoiſe, forma le projet de ſurprendre la ville. Il déguiſa vingt ſoldats en payſans, qui ſe préſenterent à la porte de la ville, avec des denrées qu'ils étoient cenſés y aller vendre. L'un d'eux portoit un ſac de noix. Il ſe détacha adroitement; & les noix ſe répandirent. Il cria; fit l'affligé. La garde l'aida à les ramaſſer. Il ſurvint un chariot chargé de planches & de paille, qui s'engagea ſous la porte, pour empêcher la herſe de ſe baiſſer. Alors les faux payſans don-

nent le ſignal à Portocarrero qui n'étoit pas éloigné, & qui entra dans Amiens, avec des troupes qui mirent la ville au pillage & s'en emparerent.

Philippe s'ennuyoit de la guerre. Il fit pluſieurs tentatives pour faire conſentir les Etats-Généraux à la paix. Des ambaſſadeurs de Danemarck vinrent à la Haye, offrir l'intervention de leur maître. La Pologne députa vers Elizabeth. L'ambaſſadeur, croyant intimider cette reine, lui parla avec beaucoup de fierté, & déclara que ſon maître s'indignoit que l'Angleterre confiſquât ſes vaiſſeaux, non-ſeulement à cauſe du préjudice que ces confiſcations faiſoient aux Polonois, mais encore par l'alliance qu'il y avoit entre la maiſon d'Autriche & celle de Sigiſmond. Elizabeth, à qui ſa fierté n'en impoſoit point, lui répondit ſur le champ, par un diſcours latin, qui commençoit ainſi: *Quàm decepta fui! Legatum expectavi, heraldum inveni.* « Quelle étoit »mon erreur! J'attendois un ambaſſadeur, & »je trouve un hérault. » Quant à ce qu'il diſoit de la maiſon d'Autriche, elle l'avertit de ne pas tant vanter cette alliance, puiſque des gens de cette maiſon avoient voulu ôter au roi ſa couronne.

[1598.]

Philippe II, roi d'Eſpagne, mourut cette année,

année, au milieu des négociations pour la paix. Il ſouffrit des douleurs de goutte inſupportables. Le 21 de Juillet, après avoir reçu le Viatique, il lui vint au genou droit un abſcès dont il ſouffroit beaucoup : on l'ouvrit ; & la douleur diminua. Il s'en forma quatre autres dans la poitrine, qu'on ouvrit encore : il en ſortit une humeur putride & infecte. Pluſieurs hiſtoriens rapportent qu'elle ſe convertit en des eſſains de poux. Le 1er de Septembre, il ſe trouva ſi foible, que, ſe croyant près de ſa fin, il fit venir ſon fils & ſa fille, & remit à l'Infante un diamant de grand prix, & à ſon fils une inſtruction qu'il avoit copiée de ſa main, la même que Louis IX avoit laiſſée à Philippe ſon fils. Il ordonna les funérailles qu'il voulut qu'on lui fît. Lorſqu'il ſentit ſa maladie augmenter, il ſe fit donner un crucifix, & une diſcipline, dont ſon pere s'étoit ſervi. Il mourut, le 13 de Septembre, dans la ſoixante-douzieme année de ſa vie, & la quarantieme de ſon règne, après avoir été le fléau de la France dont il entretint les diſcordes, & l'objet de la haine des Provinces-Unies.

[1602.]

Mendozza, qui avoit été fait priſonnier à la bataille de Nieuport, gagnée par Maurice, auprès d'Oſtende, bataille qui lui fit

tant d'honneur, ſortit de priſon, rempli de vénération pour des ennemis qu'il avoit mépriſés juſqu'alors, ſur la foi des Eſpagnols. Il voulut voir par lui-même les membres des Etats. Il fut frappé de leur modeſtie & de leur ſimplicité, & ne put s'empêcher de dire que des gens faits comme eux, n'ayant aucun beſoin d'argent, & le mépriſant même, étoient bien redoutables, & que ſon maître gagneroit plus à faire la paix que la guerre avec eux.

[1609.]

Cette année eſt mémorable pour la Hollande, par la trève qui fut ſignée par Philippe III, & qui mit fin à une guerre de quarante ans; guerre ſanglante & cruelle pour l'un & l'autre parti, durant laquelle les Provinces-Unies ſe virent expoſées aux plus grands dangers, & contraintes de s'offrir ſucceſſivement à la France & à l'Angleterre qui les refuſerent; guerre qui fut encore plus funeſte à l'Eſpagne dont elle épuiſa les richeſſes, & qui fut enfin obligée de reconnoître libre un vaſte pays qu'elle avoit traité avec la plus cruelle tyrannie; guerre pendant laquelle la Hollande fut un théâtre de carnage & de fureur. Ce fut au milieu de ces tempêtes que s'accrut ce commerce, qui depuis a rendu les Provinces-

Unies si puissantes & si riches, & qu'elles acquirent des connoissances si profondes dans l'art militaire.

[1610.]

A peine la trève fut-elle conclue, qu'il s'éleva une guerre d'une autre espece au sein des Provinces-Unies; guerre d'autant plus interminable, qu'elle prenoit sa source dans l'orgueil des chefs. L'un étoit Gomarus, qui soutenoit que ceux qui ont cru une fois, ne peuvent jamais manquer à la Grace. Il s'attachoit particulièrement aux opinions des premiers docteurs Calvinistes, sur la Prédestination, la Réprobation & la Grace, &c. L'autre étoit Arminius qui avoit des sentimens tout opposés, faisant valoir la liberté de l'homme, & soutenant que notre volonté contribuoit beaucoup au salut ou à la damnation. Condamnant la doctrine de Gomarus sur le salut & la réprobation, il posoit pour principes que, dans l'un & l'autre cas, Dieu avoit égard à la foi & à la persévérance, à l'impénitence & à l'incrédulité; que Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, sans en excepter aucun; que la Grace est nécessaire pour s'appliquer au bien; qu'elle n'agit pas d'une maniere irrésistible; qu'avant que d'assurer que les régénérés ne peuvent pas

décheoir, il falloit examiner cette queſtion plus mûrement. Ces deux chefs formerent deux partis de leur nom; les Gomariſtes, & les Arminiens, qui ont cauſé autant de troubles en Hollande, que les Moliniſtes & les Janſéniſtes en France. Les Arminiens offroient l'opinion la plus conforme à l'humanité. Mais, comme Barneveldt, qui contrarioit les vues de Maurice, protégeoit les Arminiens, la maiſon d'Orange prit le parti des Gomariſtes. Barneveldt fut la victime, & de ſes opinions politiques, & de ſes opinions eccléſiaſtiques. La mort d'Arminius ne ralentit point le zèle de ceux de ſa ſecte. Ils dreſſerent des articles qu'ils inſérerent dans une requête, qu'ils préſenterent aux Etats de Hollande, ſous le titre de *Remontrance*, d'où le nom de *Remontrans* leur a reſté. Conrad Worſtius protégé par Barneveldt obtint la chaire de théologie, qu'Arminius avoit remplie à Leyde. Le plus cruel des ennemis de Worſtius fut Jacques I, roi d'Angleterre, plus habile dans les guerres théologiques, que dans le commandement des armées. Il écrivit contre Worſtius; fit proteſter par ſes ambaſſadeurs, devant les Etats-Généraux, contre ſes héréſies, & fit brûler en Angleterre, par la main du bourreau, tous les exemplaires des livres de Worſtius, qu'il put découvrir. Il

pourſuivit ſa dépoſition & ſa vie, devant les Etats-Généraux, qui enfin furent obligés de le chaſſer de Leyde.

[1611.]

Le prince Maurice voyoit à peu-près du même œil les Arminiens & les Gomariſtes. Tout parti lui paroiſſoit odieux. Mais Barneveldt, grand-penſionnaire de Hollande, affectionnoit les Arminiens; & Maurice ſongeoit à ſe défaire de Barneveldt. Il fut donc Gomariſte par politique; &, quoiqu'au fond très-indifferent pour l'une & l'autre ſecte, lorſque Barneveldt fut d'avis d'interdire aux miniſtres & aux profeſſeurs toute diſpute ſur les matieres de la Grace & de la Prédeſtination, le prince excita les Gomariſtes à s'élever contre une modération ſi contraire, diſoient-ils, aux intérêts de la vérité; &, comme le fanatiſme n'a point de bornes, la ſageſſe du parti qu'avoit pris Barneveldt, le fit accuſer d'avoir comploté avec les Eſpagnols d'introduire le Catholiciſme dans les Provinces-Unies.

[1614.]

La tolérance que Barneveldt vouloit introduire fut le premier prétexte que prirent ſes ennemis pour le perdre. Maurice ne vouloit point paroître ouvertement. Le hazard lui procura un agent tel qu'il le de-

ſiroit. Aërſſens, fils du greffier des Etats-Généraux, depuis long-tems ambaſſadeur à la cour de Henri IV, & enſuite à celle de Louis XIII, revint en Hollande, après quinze ans d'abſence. Louis fatigué de l'ambition, de l'eſprit inquiet & intriguant de ce miniſtre, écrivit aux Etats, pour qu'il fût remplacé. Aërſſens, obligé de reſter dans ſa patrie, s'en vengea, en augmentant le trouble qui y régnoit. Il ſe dévoua à Maurice, & ſe prépara à ſervir ſon reſſentiment contre Barneveldt. Il compoſa contre lui les libelles les plus outrageans. Barneveldt y répondit par un Mémoire apologétique des ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie, & fit porter un édit en faveur de la tolérance & de la pacification.

[1616.]

Tout impôt ſur les bleds, quel qu'en ſoit le motif, eſt toujours dangereux. Le port de Delft avoit beſoin de réparations dont la ville ne pouvoit pas faire les frais. Le ſénat crut pouvoir ſans conſéquence mettre une impoſition ſur les bleds qui entreroient dans ce port, & ne ſongea pas à faire contribuer les vins du Rhin & d'Eſpagne. Le peuple ſe récria, & prétendit que le ſénat ne touchoit point aux vins, par un intérêt particulier; que les vins, qui n'étoient que pour les riches, devoient être

ſeuls taxés, & non les bleds dont les plus pauvres ne pouvoient ſe paſſer. Des murmures on paſſe aux menaces. Enfin les femmes de Delft s'aſſemblent; d'un tablier bleu ſe font un étendard; marchent en troupes & armées, chez le receveur; enlevent la caiſſe; mettent le bureau au pillage; vont chez les ſénateurs; pillent leurs maiſons; briſent les meubles & tout ce qui tombe ſous leurs mains. Le ſénat eſt obligé de ſupprimer l'impôt & de faire venir des troupes qui mirent fin à cette révolte.

[1617.]

La diſpute des Arminiens & des Gomariſtes dégénéra en guerre civile, du moment que l'édit de la tolérance eut été porté. Le fanatiſme a quelque choſe de bien étonnant. La tolérance l'irrite preſqu'autant que la perſécution. Quelles armes faut il donc employer contre ce genre de manie? l'indifférence & le mépris. Le 17 de Février, les Arminiens faiſoient à Amſterdam leur prêche & leurs prieres chez un marchand. Le dimanche d'auparavant, il y avoit eu contre eux une émeute de Gomariſtes. Le magiſtrat, craignant le même accident, ſe tranſporte à l'aſſemblée; la rompt, & défend de s'aſſembler à l'avenir. Les Arminiens ſe retirent. Mais la populace mutinée aſſiége la maiſon du marchand; enfonce

la porte ; enleve ſes meubles, ſon argenterie, ſes magaſins & ſa caiſſe ; fait couler le vin & la bière qu'elle ne peut boire, & met le feu à ce quelle ne peut emporter. Le miniſtre Arminien évita par la fuite les outrages de cette foule effrénée, qui fit tomber ſa fureur ſur ſon valet. On le battit ; & l'on déchira ſon manteau en petits lambeaux que ces furieux attacherent à leurs chapeaux. Les magiſtrats ne firent ceſſer le tumulte qu'avec peine ; &, lorſqu'il fut appaiſé, le feu ayant pris à quelques maiſons, le déſordre fut pire qu'auparavant ; mais les bourgeois, commençant à craindre pour eux-mêmes, prirent les armes, & diſſiperent la canaille.

[1618.]

Le tumulte s'étoit répandu de ville en ville. Les Etats de Hollande & de Weſtfriſe publierent une déclaration portant qu'il étoit du devoir du magiſtrat politique de ſe mêler des affaires eccléſiaſtiques, & que les cinq propoſitions de la créance des Arminiens ſur la Prédeſtination n'étoient point nouvelles parmi les Calviniſtes & les Luthériens ; que ceux qui les enſeignoient, ne devoient pas être retranchés de la communion de l'Egliſe. En conſéquence, les magiſtrats de Leyde, d'Utrecht, d'Over-Yſſel, qui étoient Arminiens, firent des le-

vées de ſoldats, ſous prétexte de ſe mettre à couvert des émotions de la populace. L'Arminianiſme avoit gagné preſque toutes les provinces. Alors le prince Maurice parut à découvert. Il partit muni des déclarations des Etats, & ſe tranſporta ſucceſſivement dans toutes les villes, pour faire caſſer les ſoldats, & chaſſer du corps de la magiſtrature tous les ſénateurs convaincus d'être de la ſecte des Arminiens, ou de la favoriſer. Mais, ſe prévalant de ſon autorité, & du crédit qu'il avoit, il mit les Etats-Généraux dans ſa dépendance, & leur attribua tous les priviléges qui n'appartenoient qu'aux Etats particuliers. Il s'arrogea peu-à-peu les droits de la ſouveraineté; & ces Etats-Généraux, compoſés de ſes créatures, n'agirent que par lui. En vertu d'un décret qu'il leur dicta, Barneveldt fut arrêté & conduit en priſon, avec Hoogerbetz, Grotius & Ledemberg, ſecrétaire des Etats d'Utrecht, qui, voyant que, puiſqu'on traitoit avec tant de ſévérité Barneveldt, l'oracle de ſa patrie, il avoit tout à craindre pour lui-même, ſe poignarda dans la priſon.

[1619.]

Les Arminiens, cités au ſynode de Dordrecht, embarraſſoient par leur défenſe les Gomariſtes qui ne trouverent pas de meil-

leur expédient que de les exclure par une ſentence, qu'ils firent rendre par les Etats-Généraux, & enfin de faire bannir les uns, d'empriſonner & de priver les autres de leurs emplois ; après quoi, le prince Maurice d'Orange fit travailler au procès de Barneveldt, à qui l'on n'avoit d'autre crime à reprocher que d'avoir opiniâtrement défendu les intérêts de l'Etat, la liberté que ce prince n'avoit que trop opprimée contre les loix du pays. Maurice choiſit, pour faire le procès à Barneveldt & aux deux autres priſonniers, vingt-ſix juges parmi les membres qui lui étoient les plus dévoués. Il fut l'ame de cette odieuſe commiſſion. Gomar, Aërſſens inſtruiſoient ces juges iniques. Le roi de France protégeoit ouvertement, par ſon ambaſſadeur, l'infortuné Barneveldt dont il connoiſſoit le mérite ; mais le roi d'Angleterre montroit contre lui toute la haine d'un théologien qui ſe ſent accablé par des objections qu'il ne peut détruire. D'ailleurs, ſous prétexte de protéger les Gomariſtes, il ſe vengeoit de l'adreſſe avec laquelle le ſage Barneveldt lui avoit fait ôter de Fleſſingue, de la Brille & de Ramekens ſes garniſons Angloiſes. Les juges prononcerent un arrêt de mort contre lui, ſans lui avoir permis de ſe défendre contre ſes accuſateurs. Les motifs de ſa condamnation, inſérés dans l'arrêt, étoient

» d'avoir troublé la Religion & contriſté l'Egliſe de Dieu, en avançant que chaque Province pouvoit diſpoſer, dans ſon reſſort, du fait de la Religion, ſans que les autres Provinces euſſent à en connoître; qu'il avoit abuſé quelques-uns des plus puiſſans potentats, par des pratiques injuſtes; qu'il avoit donné de fauſſes inſtructions aux ambaſſadeurs des Etats-Généraux; qu'il avoit détourné le roi de France d'envoyer les miniſtres Réformés de ſon royaume au ſynode de Dordrecht; qu'il avoit préféré les intérêts des Etats particuliers de Hollande & de Weſtfriſe, à ceux des Etats-Généraux; qu'il avoit fait établir dans les fonctions eccléſiaſtiques des théologiens & des miniſtres, & dans le gouvernement politique des gens dévoués à ſes volontés; qu'il avoit emprunté le nom des Etats de Hollande & de Weſtfriſe, pour tenir des conventicules & des aſſemblées inutiles; qu'il n'avoit point travaillé à empêcher les placards & les libelles contre l'ancienne religion réformée; qu'il avoit troublé la police, & avoit donné lieu à la ſédition d'Utrecht; qu'il avoit autoriſé la levée des ſoldats; qu'il avoit voulu détourner le ſynode national; qu'il avoit décrié le prince Maurice, voulant faire croire qu'il prétendoit à la ſouveraineté du pays; qu'il avoit révélé les ſecrets de l'Etat; qu'il avoit interdit quelques offi-

ciers de leurs charges, & empêché l'administration de la juſtice ; qu'il avoit touché de groſſes ſommes, de la part de quelques princes étrangers, contre ſon ſerment & ſon inſtruction, ſans le révéler aux Etats. En vain l'ambaſſadeur de France ſollicita-t-il, de la part de ſon maître, avec le plus grand empreſſement, qu'on fursît à l'exécution du jugement. L'échafaud fut dreſſé, le lendemain, dans la cour du château de la Haye, à la vue de l'appartement du prince d'Orange. Barneveldt obtint, pour toute grace, d'écrire une Lettre de conſolation à ſa femme & à ſes enfans, à ſes gendres & à ſes petits-fils, pour les réſoudre à ſouffrir chrétiennement ſa ſéparation. Maurice voulut engager la femme de Barneveldt à demander grace pour lui. Elle eut le courage de répondre qu'on ne demandoit point de grace pour un innocent. En effet, Barneveldt n'avoit rien à ſe reprocher. L'origine de cette injuſtice atroce étoit le refus que Barneveldt avoit fait de conſentir qu'on déférât au prince d'Orange la ſouveraineté du pays. La princeſſe douairiere d'Orange avoit ſondé l'eſprit du penſionnaire, à ce ſujet; & il avoit répondu « qu'il » n'y avoit rien au monde qu'il ne ſouhaitât » avec plus d'ardeur que la gloire & l'ag- » grandiſſement de la maiſon d'Orange; » qu'il donneroit de ſon ſang, pour lui

» acquérir, non-ſeulement la ſouveraineté
» des Provinces, mais l'empire de tout le
» Monde, & qu'il y étoit obligé par les
» bienfaits, tant publics que particuliers,
» qu'il avoit reçus du Prince. Il repréſenta
» enſuite à la princeſſe que bien ſouvent les
» hommes ſe perdoient, par des deſirs con-
» traires à leur propre bien & pour ne pas
» entendre leurs vrais intérêts, & lui prouva,
» par des raiſons ſans replique, que Mau-
» rice, en ſouhaitant la ſouveraineté, ſou-
» haitoit ſa propre ruine. » La Princeſſe fut touchée de ces raiſons & fit tout ce qu'elle put pour détourner le Prince de ſon projet. Sa mort, qu'il ſouffrit avec une fermeté qui ne ſe démentit jamais, fut accompagnée de toute ſorte d'indignités. Quand on la lui annonça: « J'y ſuis bien diſpoſé, dit-il;
» mais je ne comprens pas pour quelles rai-
» ſons on peut me faire mourir: j'ai ſervi
» ſincèrement, avec zèle & fidèlement,
» mes Seigneurs les Etats de Hollande &
» de Weſtfriſe; j'ai donné de même des
» conſeils ſincères & fidèles aux Seigneurs-
» Etats d'Utrecht, comme aux Souverains
» de ma patrie, quand il m'en ont démandé,
» pour les garantir de tous attroupemens
» ſéditieux, & de toute effuſion de ſang,
» dont ils avoient été menacés, depuis
» long-tems. J'ai eu les mêmes vues à l'é-
» gard des villes de Hollande; & j'ai fait

» enſorte que chacun fût protegé, & qu'on » ne fît tort à perſonne.... Je puis dire » avec vérité, que, dans l'état où le pays a » été, depuis l'an 1577 juſqu'à préſent, j'ai » été, autant que perſonne ſans aucune ex- » ception, conſtant & inébranlable à vou- » loir expoſer ma perſonne, mon bien & » mon ſang, pour m'oppoſer aux préten- » tions des Eſpagnols & de leurs adhérans, » juſqu'à l'extrémité. J'ai auſſi défendu la » ſouveraineté, les franchiſes & les droits » du pays, membres & villes de Hollande » & de Weſtfriſe juſqu'au bout, avec zèle, » courage & réſolution, & demeuré, par la » grace de Dieu, ferme & immobile juſ- » qu'à la fin. Enfin j'ai pluſieurs fois de- » mandé mon congé à MM les Etats de » Hollande; mais je n'ai pu l'obtenir. Il » ſemble que Dieu ait voulu amener ce » mal ſur moi. Je me ſuis employé avec » tant de zèle aux affaires du pays, que je » n'ai pu avoir ſoin des miennes. » Quand on lui lut la ſentence qui portoit confiſca- tion de ſes biens, il dit qu'il avoit cru que les Etats ſe ſeroient contentés de lui faire perdre la vie, & que ſes biens reſteroient à ſa femme & à ſes enfans. « Eſt-ce-là la ré- » compenſe, ajoûta-t-il, des ſervices que » j'ai rendus au pays, pendant quarante-qua- » tre ans? » Il marcha d'un pas aſſez ferme à l'échafaud, ſoutenu ſous le bras par ſon

domeſtique. On avoit affecté de ne préparer ni chaiſe ni couſſin où il pût ſe mettre à genoux. Il ſe proſterna ſur les planches de l'échafaud. Il dit à l'exécuteur de ne pas le toucher. Il ſe deshabilla lui-même, aidé de ſon valet; après quoi, il ſe tourna vers le peuple, & s'écria: « Meſſieurs, ne croyez » pas que je ſois un traître; je me ſuis con» duit en homme de bien, & comme un » bon citoyen; & je mourrai tel. » En ſe mettant ſur le ſable préparé pour recevoir ſon ſang, il dit: « Mon Dieu! recevez mon » eſprit. » Il mit lui-même ſon bonnet ſur les yeux; & l'exécuteur lui enleva la tête d'un ſeul coup. On dit que le prince Maurice vit cette exécution de ſa fenêtre, avec une lunette; mais il vit auſſi, ſans qu'il osât l'empêcher, le peuple ſe diſputer & ſe diſtribuer le ſable teint de ſon ſang, pour le conſerver précieuſement. Barneveldt touchoit à ſa ſoixante-douzieme année, lorſqu'il fut exécuté. Il avoit rendu de grands ſervices aux Etats, & ſur-tout au prince Maurice qu'il avoit fait déclarer gouverneur de Hollande & de Weſtfriſe, avant l'arrivée du comte de Leiceſtre déclaré Stadhouder. Ce fut lui qui forma ce prince ingrat aux affaires & à la guerre. Il avoit trouvé la république dans un état de langueur: il la laiſſa riche & floriſſante. Il avoit déconcerté les projets des Anglois prêts à ſe réu-

nir avec l'Eſpagne. Sa patrie avoit en lui une confiance ſi aveugle, que, de cinq ambaſſades dont il fut chargé, il y en eut quatre pour leſquelles on ne lui avoit rien preſcrit. Il avoit établi la compagnie des Indes orientales. Ce vertueux citoyen, à qui la Hollande devoit des ſtatues, périt ſur un échafaud, ſans qu'elle osât lui donner un ſoupir.

[1621.]

Malgré ſes proſcriptions, le prince d'Orange fit de vains efforts pour ſe rendre maître des eſprits. Ceux qui lui avoient paru les plus dévoués, ſe montrerent les plus oppoſés à ſes deſſeins, dès qu'ils connurent qu'il aſpiroit à la ſouveraineté. Le peuple ne le voyoit qu'avec indifférence; & ce prince, qui avoit eu le crédit de faire périr, par la main du bourreau, le plus ferme appui de la république, ne put réſiſter au chagrin qu'il conçut de ce qu'un jour, traverſant la place de Gorkum, où le peuple étoit aſſemblé, perſonne ne daigna ôter ſon chapeau. Le dépit qu'il en conçut le remplit d'amertume, & influa ſur le reſte de ſes jours. Cependant il retenoit toujours en priſon Hoogerbets ſurnommé l'Ariſtide de ſa République, proſcrit en même tems que Barneveldt. Sa patience encourageoit les compagnons de ſon infortune. Sa femme, qui

ne

ne voulut jamais l'abandonner, expira ſous ſes yeux, en le ſervant; plus glorieuſe de cette mort, que ſi elle eût partagé le Stadthoudérat, avec un époux traître à ſa patrie. La femme du célèbre Grotius, qui étoit auſſi en priſon avec ſon mari, ſe rendit célèbre par ſon amour & par une ruſe que ſa tendreſſe lui ſuggéra. Grotius travailloit aux ouvrages, qui lui ont acquis tant de réputation. Il avoit beſoin d'une grande quantité de livres. Il obtint la permiſſion d'emprunter tous ceux qu'il pourroit ſe procurer. Ses amis lui fourniſſoient tous ceux qu'il demandoit. Il les envoyoit chercher dans une caiſſe fort grande, dans laquelle il faiſoit mettre auſſi ſon linge, & celui de ſa femme. Quand il avoit fait uſage de ces livres, on les reportoit, & on lui en donnoit de nouveaux. Marie de Reigesberg, ſon épouſe, s'étant apperçue que les gardes, ennuyés de ne trouver dans cette caiſſe que des livres & du linge ſale, ne la fouilloient plus, perſuada à Grotius de ſe mettre dans la caiſſe à la place des livres. Il y conſentit. Deux jours avant l'exécution de ce projet, elle le fit reſter auprès de ſon feu, dans un fauteuil, affublé d'un bonnet, & fit ſort l'affligée de la maladie de ſon mari. Au jour marqué pour venir prendre les livres, ayant fait mettre Grotius dans la caiſſe, elle tint les rideaux de ſon lit bien fermés, & recom-

manda à l'homme qui vint enlever le ballot de le faire le plus doucement qu'il pourroit. Il le charge avec beaucoup de peine ſur ſes épaules, & s'en va jurant contre la peſanteur de ſon fardeau. Marie prend alors les habits & le bonnet de Grotius, & reſte auprès du feu, de crainte que le geolier n'entrât. Lorſqu'elle le crut en ſûreté, elle alla elle-même avertir les gardes que ſon mari étoit ſorti, & qu'ils avoient bien peu d'attention à leurs priſonniers. Le bruit de ſon évaſion ſe répandit bientôt. On voulut en faire un crime à Marie. Quelques-uns eurent la cruauté de propoſer de la retenir à la place du priſonnier; mais on eut honte de cette propoſition, & on la renvoya. Grotius ayant été porté à Gorkum, s'en alla à Anvers, d'où il écrivit à la cour de France. Le chancelier De Vair lui manda, de la part du Roi, qu'il pouvoit compter ſur la protection royale & ſur l'amitié de tous les ſçavans de ſon royaume. Le préſident Jeannin accompagna cette Lettre, des témoignages les plus ſincères de ſon amitié. Grotius vint en France. Il y reçut l'accueil le plus favorable, & une penſion de mille écus.

[1622.]

Après un ſiége accompagné de toutes les horreurs qui ſont la ſuite d'une vigou-

reuſe réſiſtance, Spinola ſe rendit maître de Juliers. Frédéric Pithau, qui defendoit la place, fut mis en priſon à la Haye, pour n'avoir pas préféré la mort à une capitulation qui lui parut indiſpenſable. La perte de cette place fut ſuivie d'une ordonnance des Etats-Généraux, par laquelle il étoit défendu aux prêtres, aux religieux, & à tous eccléſiaſtiques, d'entrer ſur les terres de la république pour y demeurer, & enjoignoit aux Jéſuites d'en ſortir, dans ſix jours, ſous peine d'être traités comme ennemis de l'Etat, ainſi que ceux qui leur donneroient aſyle. Il étoit auſſi défendu d'envoyer les enfans ſous des punitions ſéveres, dans les colléges des Jéſuites & des Eſpagnols. Cependant Spinola aſſiégea Berg-op-Zoom. La capacité de ce grand capitaine échoua devant cette place qui fut attaquée & défendue avec une égale vigueur. C'étoit le premier ſiége qu'il eût été forcé de lever. Berg-op-Zoom n'étoit pas encore auſſi fortifiée qu'elle le fut, lorſque M. le maréchal de Lowendhal s'en empara, contre toute apparence, & ſe couvrit, par cette priſe, d'une gloire immortelle. Juſqu'à lui cette place avoit été regardée comme imprenable.

Après la levée du ſiége de Berg-op-Zoom, le marquis de Spinola ayant été joint par ſes troupes, & par celles de ſes alliés, marcha au-devant du prince d'Orange, & lui envoya

proposer la bataille. Le Prince répondit au hérault : « Mon projet étoit de faire lever le » siége de Berg-op-Zoom & de reprendre » Steenberg aux Espagnols. Je l'ai exécuté » heureusement. Le gain d'un bataille n'en- » tre point, pour le moment, dans mes » vues. » Spinola, sur cette réponse, renonça au dessein de livrer bataille à un général qui sçavoit fermer les yeux aux attraits dangereux d'une gloire inutile.

[1623.]

Il se forma une conspiration secrette contre le prince Maurice d'Orange, dont Guillaume Barneveldt, fils du malheureux Pensionnaire, étoit le chef. Il communiqua son dessein à son frere aîné Groëneveldt, qui fit tous ses efforts pour l'en dissuader, & qui rejetta avec horreur la proposition d'entrer dans ce complot. Cependant, la conjuration ayant été découverte, Guillaume se sauva; & son frere, qui étoit innocent & qui la croyoit éteinte, fut arrêté, & étant convaincu d'en avoir eu connoissance & d'avoir essayé de se sauver en Angleterre sur une barque de pêcheur, il fut condamné à perdre la tête avec quelques-uns des conjurés.

[1625.]

Il paroît que Maurice étoit déchiré du

remords de l'exécution de Barneveldt. Spinola aſſiégeoit Bréda. Maurice entreprit, ſoit de force, ou par ruſe, de faire lever le ſiége ; mais, ſon projet ayant manqué, il ſe retira à la Haye, malade & déſeſpéré, diſant que Dieu l'avoit abandonné ; puis, jettant les yeux ſur l'état où ſe trouvoit la république, avec peu de troupes & ſans argent, il ſe reſſouvint des reſſources que Barneveldt avoit trouvées dans de ſemblables occaſions ; & il s'écria : « Quand ce » vieux coquin vivoit, on n'étoit pas ſi » embarraſſé d'argent & de conſeil ; mais » à préſent nous n'avons ni l'un ni l'autre. » On lui ſervit, un jour, un gros poiſſon. L'imagination frapée, il crut voir la tête blanche de Barneveldt. « Ah ! s'écria-t-il, » qu'on ôte cette tête de devant moi ! » Sa maladie dégénera en une fiévre de langueur, dont il mourut à l'âge de cinquante-huit ans. C'étoit un des plus grands hommes de guerre de ſon tems. Il excella dans l'art de camper. Il enſeigna à ſon ſiécle l'art de fortifier les places & celui de les défendre, celui de joindre la prudence au courage, & de ſçavoir éviter ou donner à propos les batailles. La mort de Barneveldt ternit ſes vertus. On lui a reproché d'avoir voulu ſe rendre ſouverain. Cependant il avoit rendu de grands ſervices aux Provinces-Unies, qu'il arracha à la domination Eſpagnole. Il eut deux

puiſſans adverſaires à combattre; le duc de Parme, auquel il ne céda jamais; & Spinola, qui ne put l'entamer. Quelques hiſtoriens ont cru qu'il étoit mort de chagrin de n'avoir pu forcer ce général à lever le ſiége de Bréda. Son frere Frédéric-Henri de Naſſau lui ſuccéda. La république lui conſerva toutes les charges, dignités & pouvoirs de Maurice. Spinola faiſoit un ſi grand cas du prince d'Orange que, s'étant rendu maître de Bréda, après ſa mort, il ne voulut plus commander les armées, comme s'il eût déſeſpéré de trouver un ennemi digne de lui. Après la capitulation, il embraſſa le gouverneur Juſtin de Naſſau & ſes enfans, & les généreux défenſeurs de cette place.

[1629.]

La compagnie des Indes orientales & celle des Indes occidentales avoient fait des découvertes dans les Terres-Auſtrales, & des priſes en mer, ſi conſidérables ſur les Eſpagnols, que ceux-ci eurent le chagrin de voir l'argent, qu'ils deſtinoient à des entrepriſes contre les Hollandois, paſſer entre les mains de ces mêmes Hollandois, qui s'en ſervirent contre eux. Le premier uſage, qu'ils en firent, fut le ſiége de Boſſedue. Le prince d'Orange y étoit en perſonne. Il avoit avec lui les François commandés par le duc de Candale. Les ſix premiers coups de canon

furent tirés par le vicomte de Turenne, neveu du prince d'Orange, qui n'avoit pas encore dix-huit ans. Il commandoit une compagnie d'infanterie que le Prince lui avoit donnée pour faire ſes premieres armes. Il faiſoit avec la plus grande exactitude les fonctions de capitaine, & cependant ne manquoit pas de ſe trouver à toutes les attaques, comme volontaire. Quatre cens hommes de la garniſon de Bréda, ayant voulu ſe gliſſer dans la place, le duc de Bouillon, frere aîné du Vicomte, les pourſuivit, & s'engagea imprudemment à leur ſuite. Turenne, quoiqu'officier d'infanterie, vole au ſecours de ſon frere; &, malgré deux bleſſures qu'il reçut, il dégagea ſon frere, & chaſſa l'ennemi. Pendant ce ſiége, il ne ſe paſſa pas de jour qui ne fût ſignalé par quelque prodige de valeur. En vain les Eſpagnols ayant à leur tête le comte Henri de Bergh, & les Impériaux commandés par le comte Erneſt de Montecuculli, tenterent de faire diverſion par des entrepriſes dans les Provinces. En vain le premier avoit-il eſſayé d'attaquer le prince d'Orange dans ſes retranchemens: ils ne purent jamais parvenir à l'arracher de devant Boſle-duc. Attaqué de tous côtés, il faiſoit face à tout. Il ſe ménageoit ſi peu, que les Etats lui écrivirent pour le ſupplier de ménager des jours, qui importoient à la république. Jean

de Naſſau arriva avec dix mille Impériaux, pour ſe joindre aux opérations de Henri de Bergh & de Montecuculli. Ces trois armées auroient dû ravager les Provinces-Unies. Mais les Eſpagnols & les Impériaux ſe confiant trop à leurs forces, n'avoient pas daigné mettre Wéſel, le depôt de leur artillerie & de leurs magaſins, à couvert de toute inſulte, n'imaginant pas qu'il pût venir dans l'idée des Hollandois, trop occupés, de faire aucune tentative ſur une place ſi forte : c'eſt cependant ce qui arriva. Othon de Ghent, gouverneur d'Emmérick, profitant de la négligence du commandant, & de l'éloignement des armées, ſurprit Wéſel, pendant la nuit, avec douze cens hommes de pied & huit compagnies de cavalerie, & paſſa la garniſon au fil de l'épée. Cette priſe priva les Eſpagnols & les Impériaux de toutes leurs munitions, & força les trois armées à repaſſer l'Yſſel en déſordre. Boſleduc, ſans eſpoir de ſecours, capitula ; & les Eſpagnols commencerent à perdre l'eſpoir d'y rentrer. Peu-à-peu ils furent chaſſés des places qu'ils occupoient. Les Hollandois ne furent pas moins heureux dans les Indes.

[1630.]

On apprit, par le retour des vaiſſeaux de la Compagnie, que Batavia avoit ſoutenu

deux ſiéges dont les détails méritent d'être conſervés. L'empereur de Java, jaloux de l'établiſſement des Hollandois qui lui enlevoient le commerce du Japon, de la Chine, de Sumatra, de Borméo, envoya une armée de deux cens mille hommes, commandée par un ſeigneur de ſa cour, pour faire le ſiége de Batavia; mais il échoua. Le prince de Madura accabla le général de railleries, & dit qu'avec une armée auſſi nombreuſe, il auroit emporté Batavia, ou qu'il y auroit perdu la vie. L'empereur le prit au mot; lui donna une armée de cent cinquante mille hommes, mieux choiſis & beaucoup mieux diſciplinés; lui ordonna de mettre le ſiége devant Batavia; lui donna pour lieutenant & pour conſeiller le général qui avoit levé le ſiége, & voulut être témoin de cette expédition. Batavia fut inveſti. Le prince de Madura donna de fréquens aſſauts, & fut toujours repouſſé. Les Hollandois firent ſur ſon camp un feu ſi vif & ſi continuel, qu'ils le remplirent de morts. L'infection fit périr un grand nombre des ſoldats. Les cadavres qu'on jetta dans la riviere, arrêtés par une écluſe que les Hollandois avoient fait faire, empeſterent l'air & les eaux de la ville même; de ſorte que les aſſiégés furent obligés de creuſer la terre, à une très-grande profondeur, pour ſe procurer de l'eau. Enfin les aſſié-

geans, rebutés de la défenſe des Hollandois, & de la puanteur des cadavres des Indiens, mirent le feu à leur camp, & ſe retirerent. L'empereur, ſe ſouvenant de ce qu'avoit dit le prince de Madura, qu'il prendroit Batavia, ou qu'il y perdroit la vie, ordonna à l'armée de maſſacrer ce prince & huit cens hommes qui, s'étant déclarés pour lui, n'avoient jamais voulu l'abandonner.

Peu de tems après le ſiége de Batavia, l'amiral Jean-Pierre Coën, général d'un mérite rare, qui avoit repouſſé les Indiens, défendu Batavia, & conquis beaucoup de pays, mourut également regretté dans les Indes & en Hollande. Les directeurs de la compagnie firent rendre à ſa mémoire les mêmes honneurs qu'ils avoient rendus, l'année précédente, à Pierre Hein, amiral de Hollande, qui avoit cauſé de ſi grandes pertes aux Eſpagnols dont il avoit défait & brûlé la flotte ſur la côte du Bréſil, auxquels il enleva, ſur les côtes de la Floride, la flotte d'argent, qui revenoit du Pérou; priſe qui fut ſi conſidérable, qu'il conduiſit en Hollande pour ſept millions deux cens mille livres d'argent, trois millions ſix cens mille livres de marchandiſes, & pour quatre millions de canons, de cordages & d'autres équipages de mer. Pierre Hein fut nommé amiral, & commanda la flotte que les Hollandois mirent en mer contre l'ami-

fauté Eſpagnole de Dunkerque, qui, depuis la priſe de Bréda, avoit ruiné une partie du commerce que les Hollandois faiſoient ſur la Méditerranée. Hein, ayant rencontré trois vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, ſortant du port d'Oſtende, les attaqua. Il fut emporté d'un coup de canon, à la troiſieme bordée. Son lieutenant, qui ſentit que, ſi les ſoldats avoient connoiſſance de ſa mort, ils ſe décourageroient, couvrit adroitement ſon corps; donna toujours les ordres au nom de l'amiral & s'empara des trois vaiſſeaux. Le corps de Hein fut porté à Delft, avec la plus grande pompe, enterré dans le temple de la ville, où ſont les tombeaux des hommes illuſtres, qui ont rendu des ſervices importans à la république. Tous les ordres de la province, & toutes les compagnies aſſiſterent à ſes funérailles, par un décret des Etats-Généraux, qui y envoyerent leurs députés; & on lui dreſſa un mauſolée ſur lequel on conſacra ſes belles actions. Les mêmes honneurs furent rendus à Coën.

[1631.]

Les Eſpagnols étoient fatigués d'une guerre infructueuſe. L'Infant fit propoſer une trève de trente-quatre ans. Les Hollandois n'en étoient point éloignés. Mais, tandis qu'ils délibéroient, le cardinal de Ri-

chelieu, dont les vues auroient été traverſées par cet évènement, ſe mit à la traverſe ; &, au lieu de la trève avec les Eſpagnols, il engagea les Hollandois à renouveller les anciens traités avec la France. Ce miniſtre n'étoit conduit par aucun intérêt pour le prince d'Orange ; car, tandis qu'il faiſoit agir auprès de lui pour lui faire renouveller le traité, il ſuſcitoit un traître pour lui livrer la ville d'Orange enclavée dans les Etats de la France. Ce traître étoit le gouverneur lui-même, Jean de Herlogh d'Oſmaël, ſieur de Valkembourg, élevé dans la maiſon du Prince, & comblé des bienfaits de ſon maître. Le but du cardinal étoit d'acquérir cette principauté au roi de France, &, en même tems, de faire valoir ſon zèle à la cour de Rome. Valkembourg avoit promis de lui livrer la place, moyennant quatre cents mille livres d'argent comptant, & vingt mille de penſion. Mais, comme il voulut qu'on lui donnât d'avance la ſomme de quatre cents mille livres, l'affaire traîna en longueur. Le Prince découvrit la trahiſon, & envoya Knuyth, qui entra de nuit par eſcalade dans la ville ; aſſiégea le château, ſurprit chez un particulier Valkembourg qui, ayant voulu ſe barricader, fut tué avec quelques-uns de ſa ſuite. Le prince d'Orange, diſtinguant le cardinal du miniſtre, n'en fut pas moins attaché à la France ;

& il recommença la guerre contre l'Eſpagne, avec plus de zèle que jamais. C'eſt pour récompenſer ce zèle que les Etats-Généraux accorderent à Guillaume ſon fils, qui n'avoit pas encore cinq ans accomplis, la ſurvivance de toutes les charges de ſon pere.

Le P. Philippe, Capucin, de Bruxelles, ayant gagné la confiance de l'Infante, lui perſuada d'ôter aux Provinces-Unies la communication de la Hollande avec la Zélande. Cette princeſſe, éblouie par les viſions du Capucin, fit conſtruire un grand nombre de frégates, de barques & de chaloupes, & mit le Capucin à la tête de l'entrepriſe, ſous le commandement de Jean de Naſſau. Les Hollandois attaquerent cette flotte; &, malgré la vigoureuſe défenſe de Jean de Naſſau & le courage du Capucin qui ſe battit vaillamment, la flotte des Eſpagnols fut battue. On prit ſoixante-ſeize vaiſſeaux avec tous leurs équipages: le reſte fut coulé à fond, ou brûlé. On fit priſonniers tous les matelots & plus de quatre mille ſoldats. Il ne ſe ſauva qu'onze perſonnes, du nombre deſquelles furent le comte de Naſſau & le P. Philippe, Capucin, qui ne pouvoit pas concevoir comment une entrepriſe, qu'il avoit jugée infaillible, avoit pu manquer. Cette victoire fut ſuivie de l'alliance du roi de Suède, le fléau

de l'Allemagne, & le plus terrible ennemi de la maiſon d'Autriche, avec les Hollandois, & de la priſe de Venloo & de Ruremonde par le comte Erneſt-Caſimir de Naſſau, couſin du prince d'Orange & gouverneur de Friſe & de Groningue, qui fut tué d'un coup de mouſquet.

[1633.]

Les Pays-bas Eſpagnols perdirent leur gouvernante Iſabelle d'Autriche, infante d'Eſpagne, fille de Philippe II, & petite-fille de Henri II, roi de France, princeſſe accomplie par les qualités du cœur & de l'eſprit, & par ſa beauté. Elle étoit née en 1566. Les hiſtoriens louent ſa prudence, ſon équité, ſa droiture & ſa vigilance. Elle captivoit également les cœurs de ſes ſujets, & ceux des étrangers, par ſon courage, par une douceur & par une bonté auxquelles rien ne pouvoit réſiſter. Elle joignit à tant de qualités une piété exemplaire & ſincère. Ses derniers jours furent témoins de la retraite, ou plutôt de la défection de Henri, comte de Bergh, meſtre-de-camp général des armées d'Eſpagne dans les Pays-bas, qui, après l'invaſion des Hollandois dans le pays de Gueldres, ſe retira à Liége, d'où l'Infante fit d'inutiles efforts pour le ramener. Le Comte eût bien voulu ſe rendre aux bontés de la Princeſſe; mais il s'excuſa,

en mettant ſous ſes yeux des ſervices de quarante années, qu'il avoit rendus au roi d'Eſpagne, pendant leſquelles il avoit vu périr par le ſort des armes ſix de ſes freres; en lui remontrant que les débordemens des Eſpagnols avoient cauſé la ruine du pays & de la religion Catholique; que la nobleſſe Flamande étoit révoltée de leurs mépris. La Princeſſe vit encore Maëſtricht, après un ſiége qui couvrit d'honneur le comte de Leyde qui le défendoit, & le prince d'Orange qui l'aſſiégeoit, paſſer aux Hollandois, à la vue de trois armées qui ne purent ſauver cette place, dont la priſe fut ſuivie de celles de Limbourg, d'Orſoy, de Rhimberg par le prince d'Orange. Enfin elle vit ſes propoſitions pour la trève, rejettées, & la réunion de la Flandre avec la Hollande miſe en négociation, & entamée par la conſpiration ſecrette des ſeigneurs Flamands avec le comte de Bergh. La mort de l'Infante ſans enfans rendit à Philippe IV, ſon neveu, le droit de ſucceſſion aux Pays-bas & à la Franche-Comté, qui lui avoient été donnés en dot, avec la clauſe que les aînés, dans la ſucceſſion, ſeroient préférés aux puînés, & les mâles aux filles, ſans que, dans aucun cas, il fût permis de partager ces provinces entre les cohéritiers, ni de les aliéner.

[1634.]

Le comte d'Ayétonne fut déclaré gouverneur des Pays-bas, en attendant l'arrivée du cardinal-infant, qui avoit conçu les plus vaſtes projets contre la Hollande. Le prince d'Orange les rendit tous inutiles. Le comte d'Ayétonne mit le ſiége devant Maëſtricht. Le prince aſſiégea Bréda, &, par cette diverſion, força les Eſpagnols à abandonner leur entrepriſe. Ils volerent à Bréda, & n'y retrouverent plus le Prince, qui s'étoit retiré, content de les avoir fait tomber dans le piége. Mais Ayétonne n'en fit pas moins une entrée triomphante dans Bréda; & l'on fit une inſcription dans laquelle on diſoit que Spinola avoit conquis la ville, mais qu'Ayétonne l'avoit conſervée. Cependant, pour l'empêcher de recommencer le ſiége de Maëſtricht, le prince diſpoſa ſes troupes de maniere que, quelque parti que priſſent les Eſpagnols, ils fuſſent toujours dans l'incertitude.

[1635.]

Les Etats envoient une ambaſſade à la cour de France pour l'exécution du traité fait avec cette Puiſſance, l'année précédente; & le réſultat fut une Ligue offenſive entre la France & la Hollande contre l'Eſpagne.

pagne. C'en étoit fait de la domination Eſpagnole dans les Pays-bas, ſi le prince d'Orange eût pu reſiſter à la jalouſie que lui inſpirerent les premiers ſuccès de l'armée Françoiſe. Louis XIII avoit déclaré la guerre au Cardinal-Infant, qui envoya une armée pour empêcher la jonction des François & des Hollandois. Les Eſpagnols rencontrerent les François dans le Luxembourg. Ils livrerent bataille; furent défaits & laiſſerent quatre mille morts, huit cens priſonniers & toute leur artillerie, leurs drapeaux & leur bagage. Les François victorieux joignirent le prince d'Orange, quidiſſimu la ſon dépit. Les armées réunies marchent au ſiége de Tillemont. Le prince d'Orange fait ſommer la ville. Le commandant, par une témérité qui cauſa le malheur de la place, refuſe de la rendre, & s'obſtine contre toutes les propoſitions les plus honorables. On s'empare des fauxbourgs. Le maréchal de Brézé & le Prince conviennent de ne pas livrer la ville au pillage. Elle eſt priſe d'aſſaut. Le Prince laiſſe entrer ſes ſoldats, contre l'accord. Ils mettent tout à feu & à ſang. Le viol, le meurtre, le pillage ſont leurs moindres excès. Ils ne ſe contentent pas de piller les égliſes: ils affectent de faire manger à leurs chevaux les hoſties conſacrées. Les prêtres & les religieux ſont maſſacrés, & les religieuſes livrées à la lubricité

du ſoldat. Le maréchal de Brézé fut obligé de permettre le pillage aux François. Pontis, qui vouloit ſauver un couvent de religieuſes, fut inſulté par les Hollandois. Si, profitant de la terreur que le ſaccage de Tillemont avoit répandue de tous côtés, l'union eût régné entre les deux armées, la Flandre étoit ſubjuguée. Mais la lenteur, que la jalouſie mit dans les opérations, donna le tems au Cardinal-Infant de fortifier Louvain, & de recevoir un ſecours de vingt-ſix mille hommes que lui amenoit Piccolomini. Les armées ſe ſéparerent; &, celle de France étant allée à Ruremonde, y fut conſumée de maladies contagieuſes, occaſionnées par l'aridité des ſables, & par une chaleur exceſſive. Cinq à ſix mille hommes furent étouffés ſubitement par des tourbillons que ſouleverent les vents. La mort, la déſertion & le découragement réduiſirent cette belle armée à l'état le plus déplorable; & le prince d'Orange crut triompher.

[1636.]

Le prince d'Orange ne tarda pas à reſſentir les effets de la diviſion que ſa jalouſie avoit jettée entre les deux nations. L'Infant lui enleva le fort de Schenk, la clef de la Hollande. Les ſuites, que devoit avoir la priſe de ce fort, le firent recourir à la

France. Mais le cardinal de Richelieu, qui voyoit bien que le prince avoit ſacrifié l'armée Françoiſe au reſſentiment qu'il conſervoit des tentatives que ce miniſtre avoit faites pour lui enlever Orange, fut ſur le point de déclarer la guerre aux Hollandois, ſur-tout lorſqu'il apprit que cette nation, entrant dans les vues du Prince, joignoit les mauvais traitemens, & le mépris dont elle l'accabloit, à la jalouſie & à la vengeance de leur chef, & que cette brillante armée ſe trouvoit réduite à cinq ou ſix mille hommes, dont un grand nombre périt encore, & dont pluſieurs officiers ſe virent obligés de demander l'aumône, pour repaſſer en France. Cependant le cardinal envoya des ambaſſadeurs; &, oubliant ou diſſimulant le paſſé, la Ligue offenſive contre l'Eſpagne & la maiſon d'Autriche, fut continuée. Alors le prince d'Orange tourna toutes ſes vues vers le fort de Schenk. Ce fut à ce ſiége qu'il inventa de faire rougir les boulets. Mais tandis qu'il s'acharnoit à cette place, l'Infant s'empara du duché de Limbourg. Le camp des Hollandois étoit ſi bien retranché; le ſiége ſe faiſoit en ſi bon ordre, que Piccolomini & les généraux de l'Infant voulant le faire lever, ne purent s'empêcher d'admirer la ſageſſe du prince, & ſe retirerent ſans rien tenter. Enfin Schenk fut repris la cinquantieme

année de ſa conſtruction par Martin Schenk, qui en portoit le nom.

[1637.]

La Ligue ayant été renouvellée, le cardinal de Richelieu, qui en avoit beſoin pour ſes intérêts & pour ceux de ſon maître, ſongea à gagner l'amitié du prince d'Orange. Il lui fit donner, dans un diſcours prononcé publiquement, le titre d'Alteſſe, qui lui fut confirmé par les Etats-Généraux. Le Prince ne perdoit pas de vue la ville de Bréda. Cette ville, depuis que les Eſpagnols s'en étoient emparés, étoit extrêmement fortifiée. Il falloit des forces conſidérables pour en entreprendre le ſiége. Il eut recours à la ruſe. Il aſſembla plus de quatre mille vaiſſeaux, de différentes grandeurs, à la rade de Fleſſingue, & garda ſur ſes projets le plus profond ſecret. L'Infant, craignant pour toutes les places de Flandres, & ſur-tout pour Bruges & pour Dunkerque, diſperſa toutes ſes troupes ſur les côtes. Alors le prince d'Orange, qui faiſoit tenir les ſiennes prêtes à marcher au premier ſignal, les fait marcher à Bréda dont il forma le ſiége. La garniſon n'étoit que de trois mille hommes; mais Omer de Fourdin, qui y commandoit, la rendoit redoutable par ſon exemple & par ſa vigilance. Le prince d'Orange tenta vainement de faire revenir les

troupes qui étoient ſur ſa flotte de Fleſſingue : les vents s'y oppoſerent. Mais il trouva ſix mille payſans aſſemblés par ſes ordres, qui travailloient aux tranchées & aux digues ; de ſorte que, lorſque l'Infant eut raſſemblé ſes troupes & qu'il voulut tenter de faire des entrepriſes contre les aſſiégeans, il trouva les poſtes ſi bien gardés, qu'il ſe vit obligé de ſe retirer & de tenter quelqu'autre moyen, pour délivrer Bréda. Il ſe porta ſur Venloo, qui étoit mal gardé. Aux premiers coups de canon, quelques partiſans des Eſpagnols ayant mis le feu dans deux quartiers de la ville, les femmes excitées par un prêtre qui leur crioit, que le tems étoit venu de ſe délivrer des hérétiques, aſſiégerent le gouverneur de Venloo, Bréderode, & le forcerent à capituler. Honteux de ſa facilité, Bréderode ſe retira à Cologne. Il fut condamné, au camp du prince d'Orange, par l'intendant de juſtice & les deputés des Etats, à avoir la tête tranchée. Les Eſpagnols prirent encore Ruremonde ; mais le prince d'Orange n'en continua pas le ſiége avec moins de vigueur. Le baron de Charnaſſé, ambaſſadeur de France auprès des Etats, qui ſervoit à la tête de ſon regiment, y fut tué. Enfin les aſſiégés capitulerent, après la plus belle défenſe ; & le gouverneur obtint l'eſ-

time & les éloges du prince & des ſeigneurs de ſa cour.

Les réjouiſſances que les habitans de Rhinberg firent pour la priſe de Bréda, penſerent leur être funeſtes. Les Eſpagnols ayant appris qu'ils devoient employer beaucoup de poudre en artifices & en décharges d'artillerie, qu'ils devoient paſſer la nuit dans les fêtes, s'avancerent, vers la fin du jour, au nombre de ſix cens. Ils ſe préſentent pour eſcalader. Un ſentinelle tire un coup de fuſil & jette l'allarme dans la ville. Le gouverneur étoit à la Haye, malade. Wieckens, qui commandoit en ſon abſence, donne commiſſion à ſon lieutenant de raſſembler les ſoldats; prend avec lui deux officiers, Harteveldt & Aërnhem, & quinze ſoldats: il ſe mêle aux troupes Eſpagnoles, comme un transfuge qui en amene dix-ſept autres. Il fut bien reçu: on lui demande des inſtructions. Il leur dit que la plûpart des ſoldats ſont plongés dans le vin, ou fument ſur le rempart. Il leur conſeille d'attendre encore que toute la garniſon ſoit endormie, & leur recommande ſur-tout de ne pas tirer, au moins de deux heures, de peur d'attirer l'attention des ſoldats. On le crut; mais bientôt, ayant été reconnu par un officier Eſpagnol, Wieckens fut obligé de ſe mettre en défenſe avec ſa petite troupe. Elle ſoutint l'effort des Eſpagnols & ſe battit avec

ſœur. Cet officier fut tué avec Aërnhem, Harteveld fut bleſſé & fait priſonner. Les ſoldats furent tués ou pris. Les Eſpagnols s'approcherent de la porte, & la rompirent; mais la garniſon avoit eu le tems de ſe raſſembler. Elle tua les premiers qui ſe préſenterent; fit une ſortie; tua ou noya ſoixante Eſpagnols, & força le reſte à prendre la fuite. Cet évènement, qui doit immortaliſer le nom de Wieckens, doit apprendre à tous les militaires, qu'à la guerre, il ne faut jamais ſe négliger, & que c'eſt au ſein même de la victoire, que le vainqueur doit le plus craindre l'ennemi.

[1639.]

Les Eſpagnols avoient obtenu des avantages ſur les Hollandois. Une bataille gagnée devant Calloo contre le comte Guillaume de Naſſau; le ſiége de Gueldres, inutilement tenté par le prince d'Orange, qui ſe vit forcé par le Cardinal-Infant de le lever; la ville de Kerpen priſe par les Eſpagnols, la moitié de la ville d'Orſoi, & pluſieurs vaiſſeaux chargés de marchandiſes dans le port d'Amſterdam, brûlés par des incendiaires; quarante gros bâtimens ſubmergés par la tempête avec leurs équipages & beaucoup de marchandiſes; la Hollande inondée par un débordement de l'Yſſel, enfloient l'orgueil des Eſpagnols, lorſque le lieutenant-

amiral de Hollande, le célèbre Martin Tromp, entreprit de venger ſa patrie des torts de la fortune. Il apprit que l'armée navale des Eſpagnols devoit laiſſer le canal du fort de Mardick. Il ſe mit en mer, & la rencontra près de Gravelines; &, quoique fort inférieur, il ſe diſpoſa à la combattre. L'amiral Eſpagnol, fier des ſuccès de l'Infant, & fort ſupérieur à Tromp, accepta le combat. Les vaiſſeaux s'accrochent: le ſang coule; la victoire balance pendant ſix heures: elle ſe déclare enfin pour Tromp. Le vaiſſeau amiral Eſpagnol eſt briſé contre un banc de ſable: deux autres ſont pris. Les Dunkerquois ſont obligés de brûler le vice-amiral. Les ſix autres ſont forcés d'échouer. Quinze cens ſoldats Wallons, & preſque tous les matelots, périrent dans cette déroute; & Tromp fit ſept cens priſonniers.

Cet avantage n'étoit que le prélude des victoires de Tromp. L'Eſpagne faiſoit ſur ſes côtes un armement ſi redoutable, que, depuis la fondation de la monarchie, le ſeul qui pût lui être comparé, eſt celui que Philippe II fit contre l'Angleterre. La flotte de Philippe IV, ſous le commandement d'Antoine D'Ocquendo, étoit compoſée de vingt mille hommes, de ſoixante-ſept voiles & de quatorze vaiſſeaux fournis par les Dunkerquois. Vingt vaiſſeaux formoient celle de Tromp. Son premier deſſein n'étoit que

d'empêcher le paſſage de cette flotte. Mais, ayant apperçu l'avant-garde, qui portoit l'argent, & quatre mille Eſpagnols qu'on devoit débarquer à Dunkerque, il l'attaqua ſans être arrêté par le feu qui prit aux poudres d'un de ſes vaiſſeaux, lequel ſauta en l'air, dès le commencement du combat. Il tint ſa petite flotte ſerrée, pénétra & diviſa celle des ennemis, & prit un galion & un autre vaiſſeau qui furent repris enſuite, par l'avidité du pillage, qui fit négliger aux Hollandois de mettre leur priſe en ſûreté. Lorſque le jour parut, D'Ocquendo, honteux d'avoir cédé à une flotte ſi foible & ſi inférieure à la ſienne, retourna au combat. Il ordonna à ſon amiral d'attaquer l'amiral ennemi. Tromp le reçut avec tant de vigueur, qu'il voulut ſe retirer; mais l'amiral Hollandois le pourſuit, le foudroie & le fait couler à fond avec mille hommes qui le montoient. Un brouillard épais ſépara les deux flottes pour le reſte de la journée. Les Hollandois avoient pris quatre vaiſſeaux qui, s'étant trouvés Anglois, furent rendus, après en avoir retenu les ſoldats. Tromp reçut un renfort de onze vaiſſeaux. Il recommença le combat; mais la flotte ennemie, épouvantée, réſolut d'aller ſe mettre à couvert dans les Dunes, & ſous le canon des Anglois. Tromp profita de cette retraite pour faire venir les vaiſſeaux de Hol-

lande, de Friſe & de Zélande. D'Ocquendo ſe radouba, ſous le canon de la flotte Angloiſe, qui s'avança pour le protéger. Les Dunkerquois, à la faveur d'un brouillard, tenterent le paſſage. Tromp ne s'en apperçut, que lorſqu'il ne pouvoit plus s'y oppoſer. Il coupa cependant une partie de l'eſcadre; mais les Anglois, qui s'avancerent, la ſauverent encore; & elle rentra dans les Dunes. Tromp, au nom des Etats, fit ſes plaintes au roi d'Angleterre, & les appuya de quatre-vingt vaiſſeaux & de deux mille ſoldats que lui envoya le prince d'Orange. Le roi défendit tout acte d'hoſtilité, & promit de garder une neutralité parfaite. La flotte Eſpagnole, dépourvue de ce ſecours, réſolut de retourner en Eſpagne. Enfin Tromp vint à ſa rencontre avec une flotte de cent cinq vaiſſeaux & pluſieurs brûlots. D'Ocquendo ſe vit forcé d'accepter le combat. Il fait couper les cables, & marche à l'ennemi. Le calme arrêta quelque tems la fureur des combattans. Un vent du nord ſe leva. Le combat devint ſi terrible, que le bruit du canon & de l'artillerie ébranla les maiſons voiſines des côtes d'Angleterre, de France & de Flandres. Les peuples accourus au rivage frémiſſoient. La fumée, qui pendant cinq heures enveloppa les deux flottes, déroboit aux ſpectateurs cette ſcène horrible. Tromp

& les Hollandois portoient par-tout l'épouvante & la mort. Les Eſpagnols tinrent juſqu'à l'extrémité; mais leur flotte étoit écraſée. Il n'y avoit pas un vaiſſeau qui ne fût hors de combat. Il en périt quarante avec leurs équipages, au nombre deſquels étoit le grand galion de Portugal, de quatorze cens tonneaux, de quatre-vingt piéces de canon & de huit cens combattans, preſque tous gentilshommes. Vingt-un allerent échouer aux Dunes. Les Hollandois les ſuivirent avec leurs brûlots; mais les Anglois en ſauverent dix-huit par commiſération. Les Hollandois, de treize qu'ils amenoient, n'en purent ſauveur que onze. Les vainqueurs & les vaincus avoient fait des prodiges de valeur. L'Eſpagnol Lopès, reſté preſque ſeul ſur ſon vaiſſeau, ſe battoit encore; &, quoiqu'il le vit brûler d'un bout, & ſubmergé de l'autre, il continua de ſe battre; eut un bras emporté, & n'en fut pas moins intrépide. Il combattoit du bras gauche, juſqu'à ce que le feu ayant gagné ſous ſes pieds, il fut englouti à demi-conſumé par les flammes. Les Hollandois ne perdirent que ſoixante-treize ſoldats, & un vaiſſeau qui prit feu avec le galion de Portugal. Les Eſpagnols perdirent près de huit mille hommes; eurent quatre mille bleſſés & deux mille priſonniers. Les Etats accorderent à Tromp les honneurs qu'ils avoient accordés à Hein-

Le roi de France lui envoya des félicitations, des lettres de nobleſſe, & un préſent conſidérable. Telle eſt la célèbre bataille des Dunes, qui ruina les forces des Eſpagnols ſur l'Océan.

[1641.]

Le prince d'Orange venoit de marier ſon fils avec Marie Stuard, fille aînée du roi d'Angleterre. Du ſein des fêtes il revient aux armes, & met le ſiége devant Gennep, l'une des plus fortes places d'au-delà de la Meuſe. Le Cardinal-Infant forma une entrepriſe ſur la ville d'Ardenbourg en Flandres. « Il fit déguiſer quantité de ſoldats en femmes. On les mit ſur des chariots avec des paniers remplis de grenades au lieu de fruits ; & on les fit marcher vers la ville, avec ordre de jetter leurs grenades ſous la porte, & de tenir les gardes embarraſſés, pour donner lieu à quelques cavaliers Eſpagnols, habillés en payſans, de forcer la ville. Mais un ſoldat de la garniſon, qui étoit ſorti avec un fuſil, ayant rencontré un de ces prétendus payſans à cheval, apperçut, au travers de ſon habit déchiré, une veſte de ſatin, qui, avec la mine du perſonnage, lui donna quelque ſoupçon. Il le fit arrêter & conduire au gouverneur d'Ardenbourg. Il fut reconnu par le ſieur Vittorio, gentilhomme Italien, & découvrit toute l'entre-

priſe des ennemis dont il s'étoit fait le conducteur. La garniſon attendit les chariots & les cavaliers ſur les murailles avec du canon, & les mit dans un ſi grand déſordre qu'ils ne ſongerent qu'à ſe retirer.

[1643.]

Les hiſtoriens du tems rapportent un fait d'Hiſtoire naturelle, qui paroit bien incroyable. Le comte J. Maurice de Naſſau, après avoir établi la police dans le Bréſil dont il étoit gouverneur, vouloit s'aſſurer de l'intelligence d'un perroquet dont il avoit ouï faire les récits les plus ſurprenans. Il l'envoya chercher. Le perroquet parcourant des yeux tout le monde, dit en langue Bréſilienne: « Quelle compagnie de Blancs eſt-» ce-là? » ... On lui demanda, en lui montrant le Comte, qui il étoit? Il répondit que c'étoit quelque général. « D'où » viens-tu, lui dit le Comte? » Il répondit: « De Maragnan. » ... A qui es-tu? » reprit le Comte? » ... A un Portugais, repliqua le perroquet. Le Comte ajoûta: » Que fais-tu? » Le perroquet répondit: » Je garde les poules. » Les hiſtoriens ajoûtent que le comte Maurice lui fit encore pluſieurs queſtions familieres, & qu'il y répondit auſſi juſte qu'auroit pu le faire un enfant de quatre ans. Il ne lui trouva pas, à la vérité, toute la force de raiſonnement

dont on lui avoit parlé. Du reſte, Maurice oppoſoit à toutes les objections des ſçavans ſon témoignage & celui des Hollandois qui l'accompagnoient.

[1647.]

On négocioit vivement la paix avec l'Eſpagne. Cependant les Hollandois s'étoient engagés avec la France de continuer la guerre contre cette Puiſſance. Ils mirent le ſiége devant Hulſt, ville très-forte, & l'emporterent. Les François faiſoient des progrès rapides en Flandres. Mardick & Dunkerque tombent ſous les efforts des deux nations réunies. Le duc d'Enguien emportoit Furnes, lorſque le prince d'Orange, Frédéric-Henri, mourut. Les hiſtoriens en font le plus grand éloge. « Jamais capitaine, dit d'Eſtrades qui vivoit dans la familiarité de ce prince, n'a eu plus de fermeté & d'intrépidité que lui dans les grandes actions, ni une plus grande vigilance pour pourvoir à toutes choſes. Il étoit exact & ſévere dans le commandement & l'exécution de ſes ordres. Il étoit généreux, bon ami, & libéral. Il diſtinguoit les gens de mérite par des familiarités accompagnées de bienfaits; ne parloit jamais mal de perſonne; louoit hautement les bonnes actions, & les faiſoit valoir devant les jeunes gens pour les exciter à les imiter. Il étoit civil

envers les étrangers. Il ſe retiroit, à certaines heures du jour, pour étudier. Il étoit ſçavant & portoit ordinairement les Commentaires de Céſar, en petit volume, en latin. Sa conduite a été admirée pendant tout le tems de ſon gouvernement. Il traitoit civilement ſes ennemis, & les obligeoit par ſa douceur à revenir à lui & à lui demander pardon. Il n'a jamais abandonné ſes amis, quelque diſgrace qui leur ſoit arrivée. Il étoit fort diſſimulé; &, avant que de prendre confiance en quelqu'un, il falloit qu'il l'eût éprouvé pluſieurs fois. Les flateries n'avoient point d'accès auprès de lui. Il étoit un peu lent dans la concluſion des affaires; &, après avoir réſolu un traité, il diſoit qu'il falloit dormir deſſus, avant que de le ſigner, pour voir s'il n'y auroit rien de mieux à faire. »

[1648.]

Le prince Guillaume ſuccéde à Frédéric-Henri ſon pere. La premiere année de ſon Stadhoudérat fut marquée par la paix entre l'Eſpagne & la Hollande; traité qui mit fin à une guerre qui duroit depuis quatre-vingts ans. Par ce traité, le roi d'Eſpagne reconnoît formellement les Etats-Généraux des Pays-bas unis, & leurs Provinces avec toutes les villes, places & terres qu'ils avoient acquiſes, pour ſouverains Etats & Pays libres, ſur leſquels il ne prétendoit

rien pour lui ni pour ſes ſucceſſeurs ; tout ce que les Hollandois avoient acquis par le droit des armes en Flandres, dans le Brabant, dans le pays de Clèves, &c. La publication de cette paix ſi deſirée des peuples fut ſuivie d'acclamations, de fêtes & de réjouiſſances publiques. Elle ſe fit au ſon des cloches, des tambours & des trompettes. Ce fut à Munſter que ſe fit l'échange des ratifications, le 19 de Mai. Mais, à la Haye, on attendit à la publier juſqu'au 5 de Juin, jour de l'anniverſaire de l'exécution des comtes d'Egmont & de Horn, décapités à Bruxelles, quatre-vingts ans auparavant, & regardés comme les premieres victimes de la liberté Belgique.

[1650.]

Le retour de la paix, les déſordres qu'une ſi longue guerre avoit cauſés firent ſonger aux moyens de réparer les maux de la république. Le premier que propoſerent les députés des Etats fut de licentier les troupes. Le prince Guillaume, qu'on ſoupçonnoit de vouloir ſe frayer un chemin à la royauté, & qui, diſent les hiſtoriens, y étoit pouſſé par la princeſſe, Marie d'Angleterre, qui, fille de roi, regrettoit de n'être pas la femme d'une ſouverain, s'oppoſa à cette propoſition. La réforme ayant été réſolue malgré lui, il ſe crut offenſé, & employa

employa toutes ſes forces pour renverſer la délibération. Les députés de la Haye, pour ne pas l'irriter, propoſerent de ne pas toucher à l'ancienne milice, & de ne réformer que la nouvelle. Les députés d'Amſterdam crurent que ce ménagement pourroit tirer à des conſéquences dangereuſes, & le prierent de ne pas venir dans leur ville, comme il avoit fait à Roterdam, Gorkum, Goude, où il étoit allé à la tête d'une députation, & comme député des Etats-Généraux. Ils offrirent de le recevoir ſeulement en qualité de Gouverneur. Il retourna à la Haye; expoſa ſes griefs aux Etats contre la ville d'Amſterdam. Mais, quoiqu'il eût gagné une partie de la chambre, n'eſpérant pas de ſes plaintes, la réparation qu'il deſiroit, il envoya des ordres ſecrets à tous les officiers des garniſons de ſe trouver, au jour indiqué, aſſemblés avec toute l'armée aux environs d'Amſterdam. Il avoit fait arrêter ſix des principaux ſeigneurs des Etats-Généraux, qui avoient contribué à la réſiſtance des villes, & les fit conduire au château de Loweſtein. Il avoit déja demandé à cette ville, qu'on lui livrât Corneille Bicker, magiſtrat incorruptible & déſintéreſſé qui, à l'aſſemblée des Etats-Généraux, avoit ſoutenu avec le plus de vivacité la propoſition de licencier les troupes. On fut bien étonné, à Amſterdam,

lorſqu'on ſe vit inveſti. On ne pouvoit pas imaginer ce que ſignifioit cet armement imprévu. Bicker, qui ſe méfioit des intentions du Prince, fit prendre les armes aux bourgeois, placer les canons ſur les remparts, & mettre la ville en état de défenſe. Lorſque le jour parut, & qu'on eut reconnu l'armée du Prince, on envoya une députation pour l'aſſurer qu'on le regardoit comme le conſervateur héréditaire de l'union des ſept Provinces, & que, s'il avoit quelque projet relatif au bien public, il y avoit dans la ville ſoixante mille hommes ſous les armes... « Je n'ai, dit-il, d'autre » but que l'intérêt de la liberté & du bien » des Provinces-Unies ; mais Amſterdam » recèle dans ſon ſein des ſéditieux qui s'y » oppoſent. Bicker, votre ancien bourg- » meſtre eſt le chef de ces traîtres ; c'eſt lui » que je réclame, & que je viens punir, ſe- » lon les loix du pays, à la tête de ces mê- » mes troupes qui, pendant vingt ans, » ont fait trembler l'Eſpagne, & qui ne » craignent point les ſoixante mille bour- » geois armés pour la défenſe des ſédi- » tieux. » Les habitans renvoyerent au Prince, pour l'amuſer par des propoſitions, & gagner du tems pour mettre la ville en état de défenſe. Ils apprirent que, non-content d'avoir fait empriſonner ſix des principaux ſeigneurs des Etats de la Haye, il avoit

fait investir la ville. On lâcha les écluses : on menaça le Prince de rompre les digues. Il conserva au milieu de ces dangers, une si grande apparence de fermeté, que les habitans lui promirent de déposer le bourgmestre Bicker ; & il rendit la liberté aux seigneurs de la Haye, content de se tirer d'embarras, mais furieux qu'on eût pénétré ses desseins. On consentit cependant à la Haye, d'oublier tout ; mais la réconciliation n'étoit qu'apparente de part & d'autre. Amsterdam, & les villes qui lui étoient opposées, prenoient des précautions contre ses entrepriſes ambitieuses ; & le Prince, depuis ce tems, parut dévoré de soucis. Il mourut, au mois de Novembre, de la petite vérole, lorsqu'on le croyoit hors de danger ; ce qui fit attribuer sa mort à la vengeance. Il joignoit à une beauté parfaite, les talens de l'esprit, & le thrésor de plusieurs sciences, beaucoup de douceur, & une popularité affable. Brave, adroit, infatigable, il faisoit espérer d'aussi grandes choses qu'en avoient faites ses aïeux. C'est dommage que l'ambition ait obscurci de si grandes vertus ! Sept jours après sa mort, la Princesse accoucha d'un posthume, dont la naissance suspendit la douleur publique. Il fut présenté au Baptême par les Etats-Généraux & par ceux de Hollande, & fut nommé *Guillaume-Henri*,

connu dans l'Hiſtoire, ſous le nom de *Guillaume III.*

[1651.]

Charles II avoit beaucoup de partiſans en Hollande, à cauſe de ſa ſœur, la princeſſe d'Orange. Les ambaſſadeurs envoyés par le Parlement propoſerent une Ligue offenſive & défenſive, entre les deux républiques. Ils furent reçus à la Haye, avec les plus grands honneurs par les Etats; mais la populace les inſulta, caſſa leurs vitres, leur jetta de la boue, & leur crioit: »Vivè le roi Charles, & le prince d'Orange!» Mais ce qu'il y eut de plus fâcheux pour les Etats, c'eſt que le duc d'Yorck, qui fut enſuite le roi Jacques, & le lord S. Jean, l'un des ambaſſadeurs, s'étant rencontrés, le Duc lui arracha le chapeau de deſſus la tête, en lui diſant de reſpecter le frere de ſon roi; à quoi l'ambaſſadeur répondit avec fierté, qu'il ne reconnoiſſoit d'autre Souverain, que le Parlement. Il accompagna ces mots, des termes les plus outrageans contre la maiſon de Stuart. Le Duc mit l'épée à la main. L'ambaſſadeur ſe mit en défenſe, ſoutenu de ſa ſuite. Le peuple accourt, & l'ambaſſadeur eſt obligé de ſe retirer. Cette affaire eut des ſuites fâcheuſes; & le Parlement déclara la guerre aux Hollandois.

[1653.]

Tromp & Black étoient les amiraux des deux nations ennemies. Il y eut plusieurs combats entre ces rivaux dignes l'un de l'autre. Un des plus terribles fut celui qui se donna à la hauteur de Boulogne. Il recommença pendant trois jours consécutifs. Les pertes furent très-considérables, mais égales de part & d'autre. Le combat eût encore recommencé, si les vaisseaux eussent pu rendre quelque service. Les spectateurs, qui étoient sur les rivages d'Angleterre & de France, étoient effrayés de l'animosité des combattans ; mais la victoire demeura indécise ; & chacun des deux partis se l'attribua & rendit à Dieu des actions des graces. Ces combats furent suivis de plusieurs autres. Les Anglois obtinrent des avantages. La Fortune se déclara pour eux ; &, tandis que le Parlement amusoit les ambassadeurs des Provinces-Unies, qui faisoient des tentatives pour la paix, les Anglois leur enlevoient leurs vaisseaux marchands. Ils en avoient pris plus de sept cens, en différentes occasions, pendant la guerre. Tromp, indigné de ces revers, résolut de ramener la victoire ou de périr. Il remit sa flotte en état ; &, secondé d'Evévertzen & de Ruyter, il chercha la flotte, & quoique fort supérieure à la sienne, il osa

l'affronter. Jamais, dit un auteur contemporain, il ne s'étoit vu de ſpectacle ſi terrible ſur les eaux; & l'Hiſtoire ne nous apprend pas qu'il y eût encore eu de combats ſi furieux, ſi opiniâtres, & ſi remplis de faits extraordinaires, que ceux qui s'étoient donnés depuis quinze ou ſeize mois; mais aucun ne fut comparable à celui qui ſe donna le jour de S. Laurent. Tromp perça pluſieurs fois la flotte ennemie, & montra, pendant près de ſix heures à ſes gens, comment on peut faire perdre à un ennemi puiſſant l'avantage du grand nombre & des vents; mais, les Anglois ayant gagné ce dernier avantage & reſſerrant leurs eſcadres, animés par le déſeſpoir, fondirent ſur celle d'Evévettzen qui ſoutint leur choc avec vigueur, & mit pluſieurs de leurs vaiſſeaux à jour; mais, n'ayant pu regagner l'avantage du vent, les Anglois lui coulerent à fond huit vaiſſeaux. Les Hollandois ne s'étonnerent point de cette perte. Ils n'en étoient que plus acharnés, lorſqu'un coup de mouſquet enleva Tromp qui tomba mort ſur le tillac. La flotte attendoit le ſignal pour l'abordage; mais, quelques vaiſſeaux s'étant approchés du vaiſſeau amiral pour prendre les ordres, on apperçut le corps de Tromp. Ce ſpectacle ranima la fureur des Hollandois. Le vice-amiral ſoutint le combat avec tant de fu-

leur, que les deux flottes ſe retirerent chacune de ſon côté. Les pertes furent à-peu-près égales; & les Hollandois ne firent leur retraite, que lorſque leurs ennemis eurent fait la leur avec beaucoup de peine. Les Etats-Généraux honorerent la mémoire de leur amiral de cette ſimple inſcription ſur des médailles qu'ils firent frapper : *Il eſt mort pour la patrie !* De tous les titres d'honneur qu'on lui prodigua pendant ſa vie, il n'accepta que celui de *Grand-Pere des Matelots*, & ne prit jamais d'autre qualité que celle de Bourgeois. Ce grand homme connoiſſoit la mer, dès l'âge le plus tendre. A l'âge d'onze ans, pris par des pirates Anglois, il avoit appris toutes leurs ruſes & leurs manœuvres. Il étoit tombé entre les mains des corſaires de Barbarie, & avoit ſervi ſous le célèbre P. Hein.

[1654.]

La mort de l'amiral Tromp ; les pertes qu'il avoit eſſuyées, &, plus que tout cela, l'inconſtance du peuple, le faiſoient murmurer contre le gouvernement préſent. Il avoit tremblé de voir la liberté publique opprimée par ſes Stadhouders. Il prétendoit que, ſans un capitaine général, l'Etat avoit tout à craindre. On vouloit que Guillaume III, au berceau, fût revêtu des charges de ſon pere. Les magiſtrats furent in-

sultés. Bicker & Witte, bourg-mestres, l'un d'Amsterdam, & l'autre de Dordrecht, eurent tout à craindre. On chassa quelques magistrats qu'on appelloit les Restes de la Faction de Batneveldt. Les Etats-Généraux, fermes contre cette tempête, distribuerent des troupes dans les villes, pour mettre un frein à tant de licence. Wassenaër fut nommé à la place de Tromp; & l'on fit de nouveaux efforts auprès de Cromwel, pour parvenir à un traité de paix. Cromwel venoit de refuser la couronne. Il s'étoit contenté du titre de Protecteur. Il écouta les propositions qui lui furent faites, & consentit au traité. Les conditions furent acceptées, toutes dures qu'elles étoient. Ils promirent d'abandonner les intérêts de Charles II; de ne pas donner d'asyle à ceux que le Protecteur appelloit *rebelles*; de baisser pavillon devant celui d'Angleterre; de punir les auteurs du massacre des Anglois dans l'isle d'Amboine, & d'indemniser le commerce Anglois des pertes que cet évènement avoit occasionnées. Le Protecteur vouloit assujettir les vaisseaux des Provinces-Unies à la visite des Anglois; mais les Etats-Généraux envoyerent ordre à tous pilotes, patrons de vaisseaux, de ne pas permettre qu'on les visitât. L'article le plus important de ce traité fut l'exclusion perpétuelle du

prince d'Orange, petit-fils du roi d'Angleterre, dernier mort, & de tous ſes deſcendans, pour Stadhouders ou Gouverneurs de la République, & pour toutes les charges de l'Etat. En vain les partiſans de la maiſon de Naſſau proteſterent-ils contre cette condition du traité. Cromwel mit la paix à ce prix; & il fallut l'accepter.

[1655.]

Ce fut au milieu des fléaux qui ravageoient pluſieurs villes de Hollande, que les magiſtrats d'Amſterdam tinrent leur premiere ſéance dans le nouvel hôtel-de-ville; édifice immenſe & magnifique, à la conſtruction duquel contribuerent les deux compagnies des Indes, qui y jetterent une partie de leurs thréſors. Tous les arts avoient concouru à ſon embelliſſement. La dédicace de l'hôtel-de-ville ſe fit avec une ſolemnité que ne troublerent ni la peſte qui, dans la ſeule ville de Leyde, enleva plus de treize mille perſonnes, ni l'incendie qui, dans Ripp en une nuit, enleva plus de ſix cents maiſons; qui, à Delft, ayant gagné le moulin à poudres, conſuma plus de cinq cents maiſons, des égliſes, des édifices publics; fit périr ſous les ruines un très-grand nombre de perſonnes, & engloutit des richeſſes immenſes. Ces ravages ne manquerent pas d'être attribués

par l'hypocrite Cromwel à la vengeance que le Ciel prenoit du refus que les Hollandois avoient fait d'entrer dans une Ligue offenſive & défenſive contre le pape. Il leur avoit propoſé, en même tems, l'incorporation de la Hollande à l'Angleterre, gouvernées par un Parlement libre & ſouverain, dans lequel les Provinces-Unies auroient leurs députés. L'une & l'autre propoſitions furent également rejettées.

[1656.]

Les Hollandois profiterent de la paix pour étendre leur puiſſance ſur mer. Ils avoient obligé Guſtave roi de Suède, dont les projets ſur la ville de Dantzick furent dérangés par la préſence de leur flotte, à conſentir à un traité par lequel il rendoit la liberté au commerce de la mer Baltique. Ce fut vers ce tems que, des armateurs Anglois & François gênant le commerce des Hollandois ſur la Méditerranée, les Etats-Généraux envoyerent leur vice-amiral, le célèbre Ruyter, leur donner la chaſſe. Il prit deux armateurs François, qu'il envoya priſonniers à Amſterdam. Le cardinal Mazarin, regardant cette entrepriſe comme une infraction à la paix, fit arrêter dans tous les ports du royaume les vaiſſeaux & les marchandiſes qui appartenoient aux Hollandois, juſqu'à ce

qu'ils eussent puni leur vice-amiral. L'ambassadeur des Provinces-Unies à la cour de France, se plaignit avec hauteur de quelques insultes faites à sa nation. De leur côté, les Etats-Généraux ordonnerent à leurs amiraux, chefs d'escadre, & officiers de la marine, de prendre sans distinction tous les vaisseaux François, qu'ils pourroient rencontrer; défendirent l'entrée de toutes les denrées de France. On se prépara à équiper une puissante flotte. Ruyter, avec seize vaisseaux d'Amsterdam, devoit nettoyer la Méditerranée de pirates & de corsaires, sans exception. L'orage étoit près d'éclater, lorsque la haine mal-adroite de l'Espagne contre la France le dissipa. Ces Espagnols si fiers, qui avoient regardé si long-tems les Hollandois comme des rebelles, leur firent proposer de se joindre à eux dans cette guerre, & de leur fournir des secours d'hommes & d'argent. Cette proposition rapprocha les deux partis. Mazarin consentit à faire rendre justice aux Provinces-Unies. Celles-ci rendirent les deux armateurs, & les deux vaisseaux pris par Ruyter.

[1657.]

La compagnie des Indes faisoit tous ses efforts pour établir son commerce dans la Chine. Elle espéroit que le gouverne-

ment des Tartares ne lui ſeroit pas auſſi contraire que l'ancien gouvernement. Elle envoya une ambaſſade ſolemnelle avec de riches préſens à l'empereur, qui es reçut avec bonté. Après la premiere audience, un Mandarin, couvert d'une robe de brocard d'or, & raſé à la Tartare, s'approcha d'eux, & leur dit en allemand, qu'il étoit Jéſuite. Ce religieux jouiſſoit du plus grand crédit. Il s'appelloit le *P. Schaal.* Il avoit acquis les bonnes graces de l'empereur, qui lui avoit donné la direction des arts & des mathématiques. Les ambaſſadeurs ne manquerent pas de ſolliciter ſa protection. Mais les Jéſuites, par des raiſons d'intérêt & de politique, étoient plus attachés aux Portugais qu'aux Hollandois. Ils entendoient mieux la langue qu'eux ; &, lorſqu'on délibéra ſur les demandes des ambaſſadeurs, le Mandarin Jéſuite ne manqua pas de perſuader à l'empereur, qu'il y alloit de la ruine de l'Etat de donner la préférence aux Hollandois ſur les Portugais ; que les uns, toujours fidèles à leurs ſouverains, à leur culte & à leurs loix, étoient les arbitres de l'Europe, tandis que les autres avoient abandonné leur religion, pour des dogmes abſurdes & pernicieux ; qu'ils s'étoient révoltés contre leurs Souverains légitimes, & qu'ils s'étoient fait des loix nouvelles & barbares. Il ajoûta que c'étoit pour cela

que ce peuple, errant de mers en mers, de contrée en contrée, n'avoit pu trouver encore un aſyle fixe ſur la terre ; qu'ils n'en avoient d'autre que leurs vaiſſeaux, & qu'ils ne ſe ſervoient du prétexte du commerce, que pour s'établir dans les Etats de l'empereur, & qu'enfin il n'y avoit qu'à les interroger. En effet le conſeil leur demanda combien de lieues ils avoient faites depuis la Hollande juſqu'à la Chine ? Les ambaſſadeurs répondirent que, quoiqu'ils vinſſent de Batavia qui n'eſt qu'à douze cens lieues de la Chine, ils avoient pris leur miſſion des Etats-Généraux de Hollande, qui en eſt éloignée de plus de cinq mille lieues par mer. Le conſeil leur propoſa de tracer ſur la carte, les pays qui étoient entre la Chine & la Hollande. Les ambaſſadeurs, forcés de mettre dans ces pays intermédiaires Batavia, il ſe trouva, par le détour qu'il fallut prendre plus de ſix mille lieues. Les Jéſuites ne manquerent pas d'exagérer la mauvaiſe foi des Hollandois, & de confirmer par cette erreur toutes les calomnies qu'ils avoient inſinuées.

[1662.]

Les Hollandois, après avoir donné des ſecours efficaces au roi de Danemarck contre les Suédois, furent, avec la France & l'Angleterre, les médiateurs entre les deux

couronnes. Ruyter s'acquit beaucoup de gloire dans ſes expéditions pendant cette guerre. La compagnie des Indes orientales ne fut pas moins heureuſe dans le royaume de Macaſſar, où elle trouva le moyen de ſe venger des Jéſuites & des Portugais, en faiſant chaſſer les uns & les autres; &, ſi elle perdit l'iſle Formoſe, elle s'indemniſa bien de cette perte par les priſes qu'elle fit ſur les Portugais, à l'embouchure de la riviere d'Inde, & dans le golfe de Cambaye juſqu'à Surate. Leur vice-roi, qui réſidoit à Goa, fut à la veille de ſubir le joug des Hollandois. Leur protection fut recherchée par pluſieurs petits rois de la preſqu'iſle en-deçà du Gange; de ſorte que les Portugais, déſolés de tous côtés, entrerent en négociation & obtinrent la paix. La ſeule crainte de Ruyter obligea les corſaires de Tunis & d'Alger de la demander. Mais, peu fidèles à leurs ſermens, quelques armateurs inquiétoient les vaiſſeaux Hollandois, lorſqu'ils les trouvoient ſéparés de la flotte. Ils donnerent lieu à pluſieurs belles actions. Les deux ſuivantes méritent d'être conſervées.

Vers le détroit de Gibraltar, un capitaine de vaiſſeau Hollandois, inveſti par trois vaiſſeaux Turcs, fut forcé de ſe rendre. Il amena ſon vaiſſeau; mais, en même tems, il mit le feu aux poudres. Le vaiſſeau

avec tout l'équipage ſaute ; & le capitaine, par un hazard qui paroît incroyable, retombe ſur le tillac d'un des vaiſſeaux ennemis. Le capitaine Turc, étonné de tant d'intrépidité, l'accable de careſſes ; lui aſſure ſa liberté, & fait prendre le plus grand ſoin de lui.

Vers les côtes de Sardaigne, deux vaiſſeaux Turcs attaquerent un vaiſſeau Hollandois qui fit la plus vigoureuſe défenſe: ils le tenoient accroché. Mais, forcé de céder à la ſupériorité de l'ennemi & ne voulant pas ſe rendre, il ſaute dans ſon eſquif, & met le feu dans ſon vaiſſeau qui, en ſe brûlant, communique l'incendie aux deux autres ; & tous les trois ſont dévorés en même tems. Mais le capitaine Hollandois ſe ſauve dans ſon eſquif avec ſon équipage.

[1665.]

Les Hollandois continuoient leurs expéditions dans les Indes orientales. Ils firent une Ligue avec les Tartares contre la Chine, qui ne fut point heureuſe. Ruyter, trompé par la mauvaiſe foi des Algériens, ſe trouve dans l'impoſſibilité de ſe venger, par les moyens qu'ils avoient pris de rendre ſa flotte inutile. D'un autre côté, les vaiſſeaux que les Anglois avoient envoyés au Cap-Verd exerçoient toutes ſortes d'ho-

ſtilités contre les Hollandois, qui ſe croyoient & qui avoient lieu de ſe croire à couvert de leur jalouſie, par le traité de paix. Les Anglois leur enleverent beaucoup de places dans le voiſinage du Cap-Verd, ſur la Côte d'or; mais Ruyter les chaſſa de par-tout. Les Anglois s'en vengeoient en Europe, en ſaiſiſſant tous les vaiſſeaux Hollandois qu'ils rencontroient ſur les mers, & qui n'avoient aucune méfiance, parce que les Anglois n'avoient pas déclaré la guerre. Elle le fut enfin, malgré tout ce que purent faire les Hollandois pour l'empêcher. Ruyter eut ordre de faire main-baſſe ſur tout ce qui porteroit pavillon Anglois. Il y eut pluſieurs combats. Le plus conſidérable fut celui qui, contre l'avis de l'amiral Opdam, ſe donna à dix lieues de la côte de Suffolk. Il avoit mandé aux Etats que les vents étoient contraires, & qu'il y avoit tout à riſquer. On lui répondit par un ordre de donner bataille. Il obéit. Les Hollandois la perdirent, & Opdam fut tué. On dit que Ruyter, en voyant l'ordre des Etats, s'écria: « Jean Compagny avoit raiſon! » Ce mot faiſoit alluſion à l'anecdote ſuivante.

Pendant que Ruyter reprenoit au Cap-Verd les forts dont les Anglois s'étoient emparés, & que ſa flotte étoit en rade à la Corée, quelques officiers allerent rendre viſite

viſite au vice-roi. C'étoit Jean Compagny, Nègre âgé d'environ ſoixante ans. Il entendoit le flamand. Il demande le nom de leur amiral. Au nom de Ruyter, il parut flatté. Il leur dit qu'il y avoit quarante-ſept ans qu'il avoit connu à Fleſſingue un jeune garçon du même nom. On lui répondit que c'étoit le même. Il deſira de le voir, & alla ſur ſon bord. Ruyter le reçut avec amitié. Le Nègre le félicita de s'être élevé par ſon mérite au grade de Vice-Amiral de Hollande, & lui raconta comment, de ſimple eſclave, il étoit parvenu à une vice-royauté qui le rendoit auſſi indépendant que les ſouverains. Ruyter lui demanda s'il étoit encore Chrétien, & s'il n'avoit pas fait tous ſes efforts pour ramener ſon peuple à la religion? Il répondit que, comme bon Chrétien, il ſçavoit ſon *Pater* & ſon *Credo*, mais qu'ayant vu que ſes ſujets & ſes enfans même ſe moquoient de lui, lorſqu'il leur parloit d'une religion étrangere, il avoit mieux aimé les laiſſer tranquilles dans leur erreur, que de leur faire recevoir la vérité par force. Ruyter lui dit que, s'il vouloit retourner en Hollande, il lui feroit faire un établiſſement avantageux. Il lui répondit qu'il aimoit mieux être le dernier des ſouverains en Guinée, que le premier des ſujets, non ſeulement en Hollande, mais dans

quelque pays du monde que ce pût être ; mot qui revient à celui de César.

Ruyter fut nommé amiral à la place d'Opdam. Il vit sous ses ordres une flotte de quatre-vingt-treize vaisseaux bien équipés, chargée de quatre mille trois cents trente-sept piéces de canon, & de près de vingt mille hommes. Elle devoit aller au-devant des vaisseaux des Indes orientales, qui, pour éviter les Anglois qui occupoient la Manche, passoient derriere l'Irlande. Les marins disoient qu'elle ne pouvoit avancer, à cause des vents contraires. Jean de Wit, Grand-Pensionnaire, l'un des trois commissaires députés des Etats, excellent mathématicien, leur démontra que la plus grande partie des vents pouvoit être favorable ; qu'il ne s'agissoit que de sçavoir s'en servir. Il sonda les endroits qu'on croyoit les plus dangereux ; & leva tous les obstacles. La flotte partit. Les Anglois attaquerent les vaisseaux de la compagnie des Indes, qui se défendirent très-bien ; mais une tempête surprit la flotte de Ruyter, dispersa les vaisseaux, en fit périr plusieurs, & contraignit l'amiral de s'en retourner, comme il put, en Hollande. Les ennemis du Gouvernement actuel, qui avoient des intérêts particuliers de voir la maison d'Orange à la tête de la république, saisirent cette occasion pour répandre des calomnies contre les ma-

gistrats. Ils se servirent du prétexte de la religion. Ils disoient que Barneveldt revivoit dans la personne du Pensionnaire de Wit, & qu'il ressuscitoit la secte des Arminiens. Ils susciterent les ministres. Leurs prédications étoient séditieuses. Le murmure gagnoit parmi le peuple. L'on fut obligé d'avoir recours aux supplices ; & le malheur de Ruyter fut préconisé comme s'il eût eu les plus grands succès.

[1666.]

Les Anglois susciterent un ancien ennemi à la Hollande. C'étoit l'evêque de Munster. Il se plaignoit que, dans la guerre qu'on lui avoit faite deux ans auparavant, on ne s'étoit pas contenté de ravager & de piller ses terres, mais qu'on avoit ruiné la noblesse & qu'on avoit porté la cruauté jusqu'à faire rôtir au feu ceux qu'on avoit massacrés. Il demandoit une réparation. Mais, au lieu d'attendre l'effet de ses plaintes calomnieuses, il se jetta avec fureur sur la province d'Over-Yssel. L'indiscipline & la férocité de ses soldats mirent au désespoir les habitans de la province de Groningue, qui formerent un corps de douze cens hommes ; attaquerent seize cents Munstériens ; en firent mille prisonniers ; tuerent le reste, & leur reprirent Closter-Appel, qu'ils avoient surpris. Quelques troupes, que

les Hollandois avoient reçues de France, & les menaces du Roi, firent bientôt rentrer l'évêque en lui-même. Il demanda la paix, & elle fut bientôt conclue. Les Eſpagnols, au milieu de ces troubles, firent des incurſions ſur les terres de la Hollande, & ſe ſervoient également du prétexte de la religion. Ils brûloient les Bibles Flamandes. On prioit publiquement pour le ſuccès des armes de l'évêque ; &, en proteſtant qu'ils n'en vouloient qu'aux Calviniſtes, ils pilloient les Catholiques, qui faiſoient des vœux pour eux. Ils ſe flattoient des plus grands ſuccès. Ils appelloient l'évêque de Munſter l'Ange exterminateur, armé par le Ciel même pour l'anéantiſſement des Réprouvés. Les Hollandois ſe plaignirent hautement ; & la cour d'Eſpagne, que la minorité de Charles II inquiétoit, accorda aux Hollandois toute la ſatisfaction qu'ils démandoient.

Ce fut vers ce tems que Ruyter prit ſa revanche contre les Anglois. Le roi de France venoit de déclarer la guerre à l'Angleterre. Pluſieurs François combattirent ſur la flotte Hollandoiſe, compoſée de plus de cent voiles, mais inférieure à celle des Anglois. La bataille dura quatre jours, ſans autre intervalle que la nuit, & quelques heures de bonace. Les Hollandois eurent l'avantage ; mais les flottes ne ſe ſéparerent que pour ſe

réparer & revenir au combat. Il fut encore plus terrible qu'il n'avoit jamais été. Tromp, amiral d'Amſterdam, emporté par l'ardeur de combattre, ayant rompu l'eſcadre de Smith, s'obſtina à la pourſuivre pendant deux jours, & abandonna Ruyter qui ſoutint ſeul tout l'effort de la flotte ennemie. Il fit des prodiges incroyables de valeur. Les Anglois s'acharnerent à l'accabler; mais ils ſe virent forcés de le quitter & il fit une retraite qui le combla de gloire. Ils allerent au-devant de Tromp qu'ils pourſuivirent juſqu'à l'embouchure du Texel. Tromp fut remercié, & ſa charge donnée à Van-Ghent. Le roi de France fut ſi ſatisfait de la conduite de Ruyter, qu'il lui fit porter le cordon de l'ordre de S. Michel par M. de Lionne, ſon ambaſſadeur.

[1667.]

Quoique les avantages fuſſent à-peu-près égaux de part & d'autre, les Hollandois firent des démarches pour la paix auprès du roi d'Angleterre, qui reçut favorablement leurs propoſitions. Il trouva des contrariétés dans le Parlement; & l'affaire fut traînée en longueur. Les Hollandois, craignant que leurs ennemis ne prolongeaſſent le tems que pour ſe préparer à de nouveaux combats, prirent le parti de les attaquer juſques dans le ſein de leur iſle.

Ruyter fut chargé de cette dangereuſe entrepriſe. Il envoie dix-ſept vaiſſeaux & pluſieurs brûlots ſous la conduite de Van-Ghent & de Corneille de Wit, qui pénétrent juſques dans la Tamiſe. Il emporte le fort de Cherneſſe, en enleve le magaſin, & fait ſauter les fortifications. Ruyter, avec le reſte de la flotte, s'avance juſqu'à Chatan; brûle ſix des plus grands vaiſſeaux, qu'euſſent les Anglois; prend le Royal-Charles & une frégate; jette l'effroi dans la ville de Londres, qui fait couler à fonds pluſieurs vaiſſeaux au travers de la Tamiſe, pour en fermer le paſſage. Ruyter reprit le large; tint la Tamiſe bloquée, & toute l'Angleterre en allarmes. Il brûla encore pluſieurs navires; battit les Anglois en pluſieurs rencontres, & enfin les força à ſigner le traité de Bréda, par lequel ils renoncerent aux nouvelles conquêtes de l'Afrique & de l'Amérique, & aux honneurs du pavillon. Les Etats, pour récompenſer Ruyter, Wit & Ghent, firent préſent à chacun d'une coupe d'or, ſur laquelle on avoit fait graver l'expédition de Chatan.

La nouvelle de la victoire de Chatan arriva à Bander-Abaſſi, près d'Ormus, avant celle de la paix. Les Hollandois qui s'y trouverent au milieu des réjouiſſances, & dans la fureur des premiers tranſports, délibérerent de brûler le prince Charles en

effigie. Cet attentat contre la majesté royale révolta les Anglois, en trop petit nombre pour s'y opposer par la force. Ils eurent recours aux prieres ; & on leur répondit par des menaces. Les Hollandois vouloient, disoient-ils, venger sur le roi Charles, l'outrage fait au prince d'Orange. En effet les Anglois, du tems de Cromwel, après une victoire gagnée sur les Hollandois, avoient fait peindre le prince d'Orange, attaché à la queue du cheval du Protecteur qui lui faisoit faire le manége. L'agent des Anglois, ne pouvant rien obtenir des Hollandois, porta ses plaintes au Sultan qui gouvernoit. Il lui représenta que l'outrage qu'on se préparoit à faire à son roi étoit commun à tous les Souverains, & retomboit sur le Sophi de Perse. Le Sultan fit aux Hollandois des défenses qui ne firent que les animer davantage. Il envoya cinquante cavaliers pour enlever cette représentation de Charles, qu'ils avoient placée sur une chaloupe. Les Hollandois prirent les armes, chassèrent les cavaliers, mirent le feu à la chaloupe ; & brûlerent l'effigie, au milieu des danses, des invectives & du bruit du canon. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Charles, ayant appris cet outrage avec toutes ses circonstances, ne daigna pas même s'en plaindre aux Etats-Généraux.

[1668.]

La rapidité des conquêtes de Louis le Grand, en Flandres, contre les Eſpagnols, fit craindre aux Hollandois le voiſinage des François. Ils n'oſerent cependant ſe déclarer contre lui. Ils ſe flatterent de pouvoir faire conſentir l'Eſpagne à lui donner quelque ſatisfaction ; ſe propoſerent, conjointement avec l'Angleterre, pour médiateurs entre les deux couronnes. Mais, dans la crainte de ne point réuſſir, ils firent ſecrettement de grands préparatifs pour oppoſer, en cas d'évènement, aux forces de Louis. Ils cacherent leurs motifs ſous le prétexte de veiller à la ſûreté & à la continuation du gouvernement ; ce qui donna lieu a l'édit perpétuel, ou loi éternelle, pour le ſoutien de la liberté ; édit qui frappoit directement ſur la maiſon d'Orange. Il y étoit dit que la charge de Stadhouder, ou gouverneur d'une ou pluſieurs provinces, ne ſeroit plus conférée à perſonne. Louis accepta la médiation, qui opéra la paix d'Aix-la-Chapelle. Orgueilleux de ce ſuccès, les Hollandois firent frapper des médailles humiliantes pour la France & pour l'Eſpagne. Voici les deux qui choquerent le plus. Dans l'une, on avoit repréſenté Joſué, arrêtant le ſoleil, qui étoit l'emblême de Louis XIV, avec ces paroles : *Sta, ſol;*

» Soleil, arrête-toi, » faisant allusion à la négociation de Van-Beuningue, qui mettoit un frein aux conquêtes de ce monarque. Dans l'autre, la Hollande étoit représentée appuyée sur un trophée; on lisoit au revers: « Après avoir assuré & rétabli » les loix, corrigé & réformé la religion, » assisté, défendu & reconcilié les rois, » rendu la liberté aux mers, fait faire par » la force des armes une paix glorieuse, » établi le repos dans toute l'Europe; » sur quoi le président de Lamoignon disoit à Grotius, que les Romains, après la destruction de Carthage, n'auroient pas employé des termes plus fiers. Quant à la premiere médaille, les Etats la trouverent si orgueilleuse, qu'ils la firent supprimer, & qu'ils ont essayé depuis de persuader qu'elle n'avoit jamais existé que dans l'imagination de leurs ennemis, ou de quelques François qui avoient voulu jetter du ridicule sur quelques propos, peut-être trop peu mesurés, que leurs ambassadeurs avoient tenus à Paris.

[1672.]

Les Etats ne tarderent pas à ressentir les effets de leur orgueilleuse imprudence. Le roi de France se plaignit de la lenteur des Espagnols à lui remettre les places qui lui avoient été promises, & menaça de les reprendre de vive force. Les Hollandois

avoient promis, lors du traité d'Aix-la-Chapelle, la garantie de leur médiation. Ils ſe trouverent fort embarraſſés, ayant congédié, depuis la paix, les troupes Françoiſes & Angloiſes. Ainſi, hors d'état de pouvoir ſecourir l'Eſpagne contre la France, ils engagerent l'Angleterre & la Suède dans une Ligue, ſous le nom de *triple alliance*; ce qui ne fit que hâter l'expédition que Louis XIV avoit projettée. La Franche-Comté fut conquiſe en un mois par ſon activité, par la valeur de Luxembourg, de Condé, & un peu par la lâcheté des commandans des places. Le roi ſe réſervoit une vengeance plus éclatante contre les Hollandois. L'évêque de Munſter, agent ſecret de la France, leva le premier l'étendard; mais les précautions que prirent les Provinces-Unies rendirent, pour ce moment, ſes efforts inutiles. La France rompit bientôt après, les nœuds de la triple alliance. La Suède, à la vérité, reſta neutre; mais l'Angleterre renouvella ſon alliance avec Louis. Les Etats agirent en vain auprès des rois de France & d'Angleterre, qui trouverent aſſez de raiſons pour déclarer la guerre à la Hollande. Les Etats chercherent auſſi vainement des ſecours dans toutes les cours de l'Europe. Enfin, réduits à leurs propres forces, ils ſongerent à faire des levées d'infanterie & de cavale-

rie ; mais il s'agiſſoit de leur donner un chef. Les forces de mer étoient très-bien ſous la conduite de l'intrépide Ruyter. On jetta les yeux ſur le prince d'Orange.

Trois partis diviſoient les Provinces, au ſujet de ce prince, alors âgé de dix-huit ans. L'un étoit celui de ſes partiſans, dont il étoit l'ame ; l'autre celui du Penſionnaire de Wit, qui n'admettoit d'autre autorité dans l'Etat, que celle des Etats-Généraux. Un troiſieme parti étoit formé de ceux qui n'attendoient que le moment de ſe ſoumettre au parti le plus fort. Les premiers auroient voulu rétablir le gouvernement tel qu'il avoit été ſous les princes de la maiſon d'Orange. Le ſecond vouloit conſerver la république dans l'état où elle ſe trouva après la mort de ce prince, ſans Capitaine général ni Stadhouder. Le troiſieme, ſentant la néceſſité d'un chef, ſe joignit au premier, & l'emporta ſur le ſecond. Le prince fut déclaré Capitaine-Amiral général, malgré les efforts du Penſionnaire de Wit & de ſon frere. Les Etats-Généraux députerent le Penſionnaire même avec Bevering & Fagel, greffier des Etats, pour l'inſtaller, & lui faire jurer l'obſervation de l'édit perpétuel, c'eſt-à-dire que, pendant qu'il exerceroit la charge d'Amiral général, il ne pourroit être élu Stadhouder d'une ou de pluſieurs provinces ; qu'il ne diſpoſeroit d'aucun

des emplois, dont leurs Hautes-Puiſſances s'étoient reſervé la diſpoſition ; qu'il ne s'arrogeroit point la dépoſition des magiſtrats ; qu'il ne pourroit recevoir ni charges, ni penſions d'aucune Puiſſance étrangere ; qu'il ne ſe mêleroit point des choſes concernant la religion, la police, la juſtice ou les finances ; qu'il ne pourroit s'attribuer aucune autorité dans toute l'étendue des terres qui appartiennent aux Provinces-Unies, &c. Pendant qu'on liſoit ces articles qu'on avoit fait écrire ſur un parchemin, un député d'une ville de Hollande, s'amuſoit à couper du papier avec un canif, d'un air diſtrait & ſérieux, on lui demanda à quoi il s'occupoit là, & à quoi il penſoit ? « Je penſe, dit-il, que ſi un » canif coupe ſi facilement le papier, le » parchemin ne tiendra guères contre un » épée. » Quelques jours après, le prince donna un magnifique repas aux Etats-Généraux dans la grande ſale de la Cour. Ce repas donna lieu à une épigramme dans laquelle le poëte demandoit qu'on lui dit, » Si les Etats avoient mangé chez le Prince, » ou le Prince chez les Etats ? »

La flotte Hollandoiſe, ſous les ordres de Ruyter, forte de ſoixante vaiſſeaux de guerre, & de quarante autres bâtimens, brûlots ou galiotes, ſe mit en mer, & ſe trouva devant la riviere de Londres, avant que les

Anglois ſçuſſent ſi on travailloit à ſon armement. Elle leur prit une frégate de trente-quatre piéces de canon, & Wan-Ghent & Wan-Neſſe donnerent la chaſſe à onze bâtimens juſqu'à Chatan. Ruyter attendit que les flottes de France & d'Angleterre, dont il n'avoit pu empêcher la jonction, vinſſent l'attaquer. Il s'en falloit bien que les troupes de terre euſſent la même fermeté : auſſi, l'armée de France s'étant miſe en marche, le duc d'Orléans s'empara d'Orſoy, & fit la garniſon priſonniere. Le prince de Condé prit Wéſel ; le vicomte de Turenne, Burick ; & Rheinberg ſe rendit au roi. Limmérick ouvrit ſes portes au prince de Condé, & Réez ouvrit les ſiennes à Turenne. La rapidité de ces conquêtes eût comblé le déſeſpoir des Hollandois, ſi Ruyter n'eût relevé leur courage par un combat terrible, qu'il livra aux flottes Françoiſe & Angloiſe, dans lequel il ſe paſſa des choſes incroyables, mais moins étonnantes que l'activité de Ruyter. Il fit preſqu'en même tems les fonctions d'amiral, de capitaine, de pilote, de ſoldat & de matelot. S'il ne remporta pas une victoire complette, du moins il lui reſta tout l'honneur du combat. Ce fut vers ce même tems, que l'armée Françoiſe tenta ce fameux paſſage du Rhin à la nage, ſi célèbre dans les Faſtes du règne de Louis le Grand, & qui jetta une

ſi grande terreur dans toutes les villes de la Hollande, que le Roi y fit des progrès inouïs, & ſe trouva maître de la Gueldre, de la province d'Utrecht & de l'Over-Yſſel. Tout étoit dans le trouble & la confuſion, excepté Nimègue qui ſoutint avec conſtance les efforts des François, & la valeur éclairée du vicomte de Turenne.

Ceux qui gouvernoient l'Etat, ſoit pour ne pas décourager le peuple, ſoit pour pallier le tort qu'ils avoient de n'avoir pas mieux fortifié les places, lui déguiſoient le danger; mais les malheureux qui, des provinces dévaſtées, venoient ſe refugier à la Haye, Amſterdam, Leyde, Harlem, y porterent la terreur. Les partiſans du prince d'Orange ne manquerent point d'attribuer ces déſaſtres à l'opiniâtreté de ceux qui refuſoient de lui conférer le Stadhouderat, comme au ſeul que le Ciel deſtinoit à être le libérateur de la république. Le Penſionnaire de Wit, conſulté ſur le parti qu'il y avoit à prendre, dit qu'il n'en connoiſſoit point d'autre que de demander la paix à l'ennemi, aux conditions les moins onéreuſes qu'on pourroit. On députa au Roi; mais ſes demandes furent ſi exceſſives, qu'on aima mieux s'expoſer à de plus grands maux.

L'opinion que la Hollande ne pouvoit être delivrée de ſes ennemis, que lorſque le prince d'Orange réuniroit ſur ſa tête

toutes les charges de ſon pere, avoit tellement prévalu, que quelques partiſans du Prince comploterent d'aſſaſſiner le Penſionnaire De Wit. Jacques & Pierre Vander-Graëf crurent que, s'ils parvenoient à lui ôter la vie, ils rendroient un ſervice conſidérable aux Provinces-Unies. Ils s'aſſocierent deux autres complices. Adolphe Borrebach, & Corneille de Bruyn; allerent attendre de Wit à la ſortie de l'aſſemblée des Etats, & l'attaquerent entre onze & douze heures de la nuit. Ils arracherent le flambeau des mains de ſon domeſtique; lui porterent pluſieurs coups; le terraſſerent, & prirent la fuite, quand ils le crurent mort. Le bruit de cet aſſaſſinat attira du monde. Jacques Vander-Graëf fut pris, & laiſſa ſa tête ſur l'échafaud. Les bleſſures de Jean de Wit n'étoient point mortelles. Mais, avant qu'elles fuſſent déclarées telles, quatre autres conjurés allerent de nuit frapper à la porte de Corneille de Wit, frere du Penſionnaire; mais les domeſtiques refuſerent d'ouvrir. On s'étoit perſuadé, ſur une diſpute qui s'étoit élevée ſur la flotte, entre Ruyter & lui, qu'il avoit empêché l'amiral de remporter ſur les Anglois une victoire complette.

La confuſion & les murmures ne faiſoient qu'augmenter. Utrecht s'étoit ſoumis. Les familles des principales villes de Hollande

fuyoient en Allemagne & en Flandres. On rendoit les magiſtrats reſponſables de tout le déſordre. A Dordrecht, le peuple excité par les partiſans de la maiſon d'Orange ſe tranſporta à celle de Corneille De Wit; l'enfonça à coup de hâches; de-là alla à l'hôtel-de-ville, où le portrait de ſon frere fut mis en piéces. Ils en conſerverent la tête qu'ils attacherent au gibet. On pilla les maiſons de leurs parens, en criant que les De Wit s'entendoient avec la France, & vouloient lui livrer leur patrie, eux qui n'avoient eu d'autres vues que de conſerver la liberté de la république. Les ſéditieux arborerent ſur une tour de la ville deux étendards, dont l'un étoit orangé, & marquoit le parti du prince d'Orange, & l'autre blanc, qui déſignoit celui des freres De Wit. Ils y attacherent deux mauvais vers hollandois, dont le ſens étoit, » Qu'Orange ait le deſſus, & De Wit le deſ» ſous, que la foudre écraſe ceux qui ſont » d'un autre ſentiment! » Enfin, ne gardant plus de meſures, ils s'écrierent: « Vive » Orange! Les De Wit & leurs partiſans ſont » la cauſe de tous les malheurs! Nous vou» lons avoir le prince pour Stadhouder! »

Comme on invita le prince à venir à la ville, pour appaiſer le tumulte, au ſortir de la ſale du conſeil, le peuple l'environna & lui demanda s'il n'étoit pas Stadhouder?

Il

Il répondit qu'il étoit ſatisfait de l'honneur que le magiſtrat lui avoit fait, & qu'il ne pouvoit pas accepter la charge de Stadhouder, à cauſe de l'édit perpétuel. Le magiſtrat fut forcé par le peuple de faire un acte de renonciation à cet édit. Il déclara le prince d'Orange ſon gouverneur & ſon capitaine général, tant par mer que par terre, en lui conférant la même autorité dont ſes ancêtres avoient été revêtus. Deux miniſtres ſéditieux lui donnerent l'abſolution de la violation de ſon ſerment. L'acte fut porté à Corneille De Wit alors malade, qui refuſa d'abord de ſigner, quelques menaces qu'on lui fît; mais ſa femme lui dit qu'elle alloit ſe jetter entre les mains du peuple, ſe ſacrifier, elle & ſon mari pour ſauver ſon enfant, parce que le peuple ne manqueroit pas d'enfoncer les portes, & de les immoler à ſa fureur. De Wit ne put réſiſter à ces menaces, & ſigna, en ajoûtant à ſa ſignature ces deux lettres *V. C. vi coactus*, « contraint par la violence; » mais le peuple le força d'effacer cette reſtriction. Enfin le prince fut inſtallé dans l'emploi de Stadhouder, dans l'aſſemblée des Etats-Généraux

Les troubles & la diſſenſion n'empêcherent pas quelques villes de ſe défendre avec le plus grand courage. Les évêques de Cologne & de Munſter vinrent aſſiéger

Groningue. Le gouverneur Charles Rabenhaupt marqua assez de mépris pour une armée commandée par des évêques. La garnison étoit nombreuse. Les écoliers de l'université formerent entr'eux une compagnie de cent cinquante hommes. On découvrit deux traîtres parmi les habitans. Ils furent soudain exécutés. On inonda tous les environs. Les évêques tirerent, pendant le siége, plus de quatre mille coups de canon, & lancerent quantité de pots-à-feu. Soldats, étudians, jusqu'aux femmes & aux enfans, tout servit à ce siége. Ces pots-à-feu, & les bombes remplies d'une matiere dont la fumée répandoit une puanteur épouvantable, lançoient des lames de cuivre, sur lesquelles on trouva des figures magiques & des mots barbares; superstition ridicule, sur-tout dans des évêques. Celui de Munster avoit promis au Roi que, le jour de S. Louis, il diroit la Messe dans la ville. Enfin l'évêque de Cologne le détermina à lever le siége.

Le roi étoit maître d'Utrecht, Nimègue, après avoir fait une belle & longue défense, avoit capitulé. Amsterdam, préférant sa destruction entiere à la honte d'être vaincu, appella la mer à son secours. Les digues furent percées, les écluses lâchées, les ponts rompus, les chemins coupés, les rues & tous les environs de la ville

mis ſous l'eau. Les autres villes imiterent cet exemple. Cette réſolution hardie excita la pitié du Roi, qui ſuſpendit ſes projets ſur la *Hollande*. Il partit pour le Brabant.

Les attentats commis contre les freres De Wit n'étoient que le prélude des malheurs qui les menaçoient. Le peuple les avoit pris en haine. Il étoit excité par les partiſans de la maiſon d'Orange ; & il paroît que le prince ne les protégea pas contre ſes fureurs. Jean De Wit, Grand-Penſionnaire, n'avoit à ſe reprocher qu'une grande averſion contre tout ce qui tendoit à l'oppreſſion de la liberté. Les progrès des armées Françoiſe & Angloiſe, la dévaſtation de la Hollande, le prix que les ennemis mettoient à la paix, les cruelles extrémités où ſe trouvoit la république, étoient aux yeux du peuple injuſte, les crimes des freres De Wit. On accuſoit le Penſionnaire d'avoir diſſipé les finances. Il répondit à ces accuſations, & porta ſes plaintes au prince d'Orange, qui lui répondit aſſez froidement que, lorſqu'il avoit été fait des libelles contre lui-même, il les avoit mépriſés. Corneille De Wit, après avoir évité le poignard des aſſaſſins, fut arrêté ; ſur la délation d'un barbier noté d'infamie, nommé *Tichelaar*, qui l'accuſa d'avoir voulu l'engager à ſe défaire du prince d'Orange. Le Penſionnaire obtint le congé de ſa charge.

On lui imputoit tous les malheurs de la république ; la foibleſſe des gouverneurs des places, la négligence des magiſtrats, tout, juſqu'à la terreur que les François avoient répandue dans les Provinces-Unies. Il avoit pour ennemis le peuple & tous ceux qui entouroient le prince, d'auprès de qui De Wit les avoit chaſſés autrefois, & que le Prince avoit repris ; mais Ruyter reſta toujours attaché aux deux freres. Corneille De Wit fut appliqué à la queſtion, ſur la ſimple accuſation. Il la ſoutint avec fermeté, & déclara que, quand on le hacheroit par morceaux, on ne l'obligeroit jamais à avouer une choſe à laquelle il n'avoit jamais penſé, & récita les vers d'Horace : *Juſtum & tenacem propoſiti virum*, &c. On lui fit un crime de ſa conſtance même. Le bourreau avoua depuis, que jamais il n'avoit tourmenté perſonne auſſi cruellement. Dès ce moment, le peuple aſſiégea ſa priſon, & menaça de renverſer les maiſons voiſines, ſi le priſonnier échappoit. On demanda une garde au Prince, qui répondit que Corneille étoit entre les mains de la juſtice, & que c'étoit à elle à empêcher qu'il ne s'échappât ; mais il ne donna aucun ordre pour empêcher les rumeurs de la populace. Par ſon jugement, la cour de Hollande déclara Corneille De Wit, ci-devant bourg-meſtre

de Dordrecht, curateur de l'académie de Leyde, député à tous les colléges ſouverains de la province & de la république, & deux fois plénipotentiaire ſur la flotte, &c. déchu de toutes ſes charges & dignités, banni de la province de Hollande & de Weſtfriſe, à perpétuité. Le matin même de ce jugement, on fit dire au geolier de faire enſorte que le pere & le frere de Corneille vinſſent le voir dans la priſon. Le geolier leur dépêcha un domeſtique pour leur aſſurer que Corneille alloit être mis en liberté, & qu'il deſiroit de les entretenir promptement. Le pere en fut empêché; mais Jean DeWit donna dans le piége, & voulut aller à pied, pour ne pas ſe faire attendre. Il n'étoit pas encore ſorti, que la ſervante du geolier vint encore le preſſer. Cet empreſſement parut ſuſpect à la fille de l'ancien Penſionnaire: elle ſe jetta aux genoux de ſon pere, pour le retenir. Un de ſes amis le pria de ne pas expoſer ſa perſonne à la fureur d'un peuple injuſte & prévenu, & lui conſeilla du moins d'envoyer quelqu'un pour s'informer de la vérité. Mais Jean De Wit ne voulut point écouter ces terreurs & partit, comptant ſur ſon innocence. Lorſque Corneille le vit entrer dans la priſon: « Ah! mon frere, » s'écria-t-il, qu'êtes-vous venu faire ici? ...

» Quoi, dit l'ancien Penſionnaire, ne m'a-» vez-vous pas envoyé querir ?... Non, » répondit le priſonnier... Nous ſommes » donc perdus, s'écria ſon frere.» Son carroſſe arriva, peu de tems après, pour le reprendre ; mais la populace le renvoya. Le ſcélérat Tichelaar, excité par un homme que l'Hiſtoire ne nomme pas, alla criant dans toute la ville, « que les deux freres » étoient enſemble & que le traître Cor-» neille étoit condamné au baniſſement, » mais qu'il auroit dû l'être à perdre la » tête ; que les juges étoient des prévarica-» teurs. » Il vomit un torrent d'injures contre les deux freres. Il monta à la fenêtre de la chancellerie, & cria à la populace de la Haye : « Camarades, ce chien va » ſortir de priſon avec ſon frere ; profitez » du moment ; empêchez-le ; il en eſt tems ; » vengez-vous de ces coquins. Il y en a » plus de cent comme eux. » La canaille applaudit ; s'attroupe ; crie aux armes & au meurtre, & ſe range en haie aux deux côtés de la porte de la priſon. L'ancien Penſionnaire voulut ſortir ; mais, ayant entendu crier *Tirez*, il fait refermer la porte, & remonte à la chambre de ſon frere. Les Etats de Hollande envoyerent trois compagnies de cavalerie, pour chaſſer la populace. On fit prendre les armes à la bourgeoiſie, à

qui l'on confia la garde de la priſon ; imprudence qui perdit les deux freres De Wit. Le tumulte continuoit toujours. On écrivit au prince d'Orange, qui ne donna aucun ordre. Des gens apoſtés irritoient la populace. Le comte de Tilli, qui commandoit une des compagnies de cavalerie, dit aux officiers des compagnies bourgeoiſes que, s'ils vouloient remplir la ville de carnage, ils n'avoient qu'à tirer le premier coup. La diſpute commençoit à devenir ſérieuſe ; & les ſuites en auroient été affreuſes, lorſqu'on entendit crier « que les pay-» ſans des environs & les pêcheurs ve-» noient en foule ſe jetter dans la Haye, » & la piller. » Auſſi-tôt la bourgeoiſie députe au Conſeil des Etats, & demande qu'on envoie la cavalerie au-devant de cette troupe. Le conſeil y conſent, au lieu d'envoyer la bourgeoiſie même. Tilli, qui s'appercevoit de cette ruſe barbare, ne voulut marcher que ſur un ordre par écrit, & dit qu'il obéiroit, mais que les deux freres étoient morts. A peine la cavalerie fut-elle partie, que la bourgeoiſie ſe fit ouvrir la porte. On monte. Les freres parlent aux factieux avec douceur, & ſe font les plus tendres adieux. Corneille étoit ſur ſon lit. Un maréchal voulut l'aſſommer ; mais le coup porta à faux. Jean De Wit deſcendoit, donnant la

main à ſon frere. Un des ſéditieux frappe Corneille d'une planche, & le précipite. Il roule juſqu'au bas, d'où on le traîne hors de la priſon. Jean, étant ſorti, reçut dans le viſage un coup de pique, qui lui fut porté par un notaire. Il voulut ſe gliſſer derriere les bourgeois; mais il fut renverſé à terre d'un coup de croſſe de mouſquet. Il ſe releve ſur ſes genoux, pour prier le Ciel. Un autre ſéditieux lui décharge ſon mouſquet dans la tête, en criant: « Voilà » le ſcélérat qui a trahi la patrie! » D'autres tirerent ſur lui, & hâterent ſa mort. Corneille fut aſſommé à coups de croſſe de mouſquets. On les dépouilla: on mit leurs habits en lambeaux, qu'on ſe diſtribua par curioſité. On les traîna dans la boue, & on les pendit au gibet par les pieds. On outragea ignominieuſement leurs corps. On coupa les deux doigts de la main dont Jean De Wit avoit ſigné l'édit perpétuel. On leur coupa le nez, les oreilles, les doigts des pieds & des mains, & les autres extrémités. On les vendoit à l'enchere, à tant la piéce. On leur arracha les entrailles qu'on jetta aux chiens. Quelques-uns déchiroient leurs chairs avec leurs dents. Ils en faiſoient griller les morceaux, contens d'en mourir, pourvu qu'ils en euſſent mangé. Lorſque leur rage fut aſſou-

vie, ils ſe retirerent; & les domeſtiques de ces triſtes victimes les détacherent à minuit du gibet, & les enterrerent. Le prince d'Orange ne donna aucune marque de ſatisfaction. Il loua publiquement la conduite des deux freres, voulut qu'on recherchât les auteurs de cet attentat; mais, toute la ville s'avouant coupable par zèle pour le prince, on n'alla pas plus avant. Le peuple ingrat n'avoit à reprocher au Penſionnaire; que d'avoir vu dans l'élevation de la maiſon d'Orange, l'écueil de la liberté. Ruyter éprouva auſſi l'injuſtice du peuple qui crioit que « ce *ſcélérat d'amiral* avoit voulu livrer la flotte aux François, & vendre les matelots un ducat par tête. » On inveſtit ſa maiſon à Amſterdam. Elle auroit été ſaccagée, & livrée au pillage, ſans un capitaine de la bourgeoiſie, parent de la femme de Ruyter, qui diſperſa la populace, en faiſant avancer devant la maiſon un yacht monté de ſix piéces de canon. Ruyter lui-même n'échappa au poignard des aſſaſſins, que par la fidélité d'un domeſtique. Grotius, pour éviter un ſemblable malheur, fut obligé de s'expatrier. On changea tous les magiſtrats, pour qu'aucun des amis des De Wit n'eût aucune part au gouvernement; & on admit aux emplois les meurtriers des deux freres, juſqu'à Tichelaar, leur infâme accuſateur.

[1673.]

La Hollande commença à reprendre du courage cette année. Louis raſſaſié de triomphes avoit abandonné la conquête des Provinces-Unies au vicomte de Turenne & au duc de Luxembourg. Celui-ci, dit M. de Voltaire, fit un nouveau genre de guerre, inconnu aux François, & mit la Hollande dans un nouveau danger, auſſi terrible que les précédens. Cet hiſtorien raconte ainſi le ſaccage de Bodegrave & de Swammerdam, qui eut lieu à la fin de la campagne précédente.

» Luxembourg aſſemble, dit-il, une nuit près de douze mille fantaſſins tirés des garniſons voiſines. On arme leurs ſouliers de crampons. Il ſe met à leur tête, & marche ſur la glace vers Leyde & vers la Haye. Un dégel ſurvint. La Haye fut ſauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, étoit prête à périr. Il falloit, pour s'en retourner à Utrecht, marcher ſur une digue étroite & fangeuſe, où l'on pouvoit à peine ſe traîner quatre de front. On ne pouvoit arriver à cette digue, qu'en attaquant un fort qui ſembloit imprenable ſans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un ſeul jour, elle ſeroit morte de faim & de fatigue. Luxembourg étoit ſans reſſource ;

mais la fortune, qui avoit ſauvé la Haye, ſauva ſon armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna ſon poſte ſans aucune raiſon. Tout le fruit de cette entrepriſe fut une cruauté qui acheva de rendre le nom François odieux dans ce pays. Bodegrave & Swammerdam, deux bourgs conſidérables, riches & bien peuplés, furent abandonnés au pillage des ſoldats, pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes; &, à la lueur des flammes, ils ſe livrerent à la débauche & à la cruauté. Ce pillage fut ſi exagéré, continue le même hiſtorien, que, plus de quarante ans après, j'ai vu les livres hollandois, dans leſquels on apprenoit à lire aux enfans, retracer cette aventure, & inſpirer la haine contre les François à des générations nouvelles.

Le Roi, dit l'hiſtorien que nous avons déja cité, agitoit les cabinets de tous les princes par ſes négociations. Il n'y avoit pas une cour en Allemagne, où Louis n'eût des penſionnaires. L'argent fut prodigué au roi d'Angleterre, pour faire encore la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation Angloiſe, indignée de ſervir la grandeur de Louis XIV, qu'elle eût voulu abaiſſer. L'Europe étoit troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empêcher que l'Empereur,

ter montoit les Sept-Provinces, c'étoit le nom de ſon vaiſſeau. Quand la bataille eut commencé, par-tout où Ruyter paſſoit, les vaiſſeaux ennemis s'écartoient pour éviter ſes bordées. « Je ſuis charmé, dit Ruyter, de » voir que nos ennemis redoutent encore » les Sept-Provinces. » Il ſe paſſa dans cette bataille des actions dignes de l'immortalité. Le comte d'Eſtrées, en envoyant à Colbert la relation de cette journée, écrivit qu'il voudroit, de tout ſon cœur, payer de ſa vie la gloire d'avoir fait une ſi belle action, & d'avoir marqué autant de conduite, qu'en avoit témoigné Ruyter dans le combat. Ruiter diſoit modeſtement que « Dieu » avoit été viſiblement du côté des Hol- » landois; que c'étoit lui qui avoit conſervé » les chefs & les équipages au milieu de la » grêle de boulets, dont ils étoient envi- » ronnés; qu'enfin Dieu avoit opéré des » merveilles par le peu de forces qu'ils » avoient. » Ce ne fut pas le ſeul combat naval, ni la ſeule victoire que remporterent les Hollandois, pendant cette campagne. Ruyter triompha encore des Alliés, avec des forces bien inférieures.

Les François, maîtres de trois provinces, ne pouvoient les garder qu'en y entretenant une armée. Ils ſe déterminerent donc à les abandonner. Mais, avant de les évacuer, ils les taxerent à des contributions

exorbitantes. L'intendant Robert tira de la ſeule province d'Utrecht, en un an, ſeize cens ſoixante-huit mille florins. « Les ſoins du Roi, dit M. de Voltaire, le génie de Vauban, la vigilance ſévere de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Condé, tout cela ne put réparer la faute qu'on avoit faite de garder trop de places, d'affoiblir l'armée, & de manquer Amſterdam. Le prince de Condé, continue-t-il, voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. Turenne ne put mettre obſtacle à la jonction de Montecuculli & du prince d'Orange. L'évêque de Munſter, qui avoit juré la ruine des Etats-Généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandois. Le parlement d'Angleterre força ſon roi d'entrer ſérieuſement dans des négociations de paix, & de ceſſer d'être l'inſtrument mercénaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces Hollandoiſes, avec autant de promptitude qu'on les avoit conquiſes.

[1674.]

Le roi d'Eſpagne, uni aux Etats & à l'Empire, déclara le prince d'Orange généraliſſime des troupes Eſpagnoles aux Pays-bas. Les Etats de Hollande réſolurent de rendre héréditaire la charge de Stad-

houder, & celles de capitaine & d'amiral général, en la perſonne du prince d'Orange. Lorſque les François évacuerent la Hollande, ils repaſſerent le Rhin, près de Tol-Huys. Ils ſe raſſemblerent à Grave, la ſeule place avec Maſtricht, que le Roi retînt de toutes ſes conquêtes; & la Hollande fit ſa paix avec l'Angleterre, les évêques de Munſter & de Cologne, avec les ducs de Brunſwick & de Lunebourg. Les Eſpagnols & les Impériaux intervinrent dans tous ces traités. Le roi de Danemarck ſe lia avec toutes ces Puiſſances. La Hollande reſpiroit enfin, lorſqu'un évènement obſcurcit ſa joie. Une tempête horrible, mêlée de vents furieux, de grêle, de coups de tonnerre & d'éclairs, s'éleva ſur le ſoir, & ne finit que le lendemain. Dans cet intervalle, elle déracina dans Amſterdam & ſes environs, pluſieurs arbres qu'elle emporta fort loin; coula à fond quantité de vaiſſeaux; enfonça pluſieurs bateaux dans les canaux; abbatit nombre de maiſons, & la plus grande partie des moulins; enleva beaucoup de perſonnes qu'elle précipita dans les eaux; accabla ſous les ruines de la porte de Harlem une foule de perſonnes qui revenoient de la promenade. A Utrecht, en moins d'un quart d'heure, tous les toîts des maiſons furent renverſés; l'ancienne cathédrale fut détruite; les grands piliers

maſtiqués

maſtiqués d'un ciment très-dur, réſiſterent ; mais la foudre les tourna en colomnes torſes. Les clochers de cinq ou ſix autres égliſes furent mis en piéces. Cette tempête ſe fit reſſentir dans les Pays-bas, & juſqu'en France.

Ce déſaſtre précéda de peu de jours la célèbre bataille de Senef, dans laquelle le prince de Condé & le prince d'Orange donnerent de ſi grandes preuves de valeur, mais ſur-tout le premier. Pluſieurs hiſtoriens en ont parlé avec des circonſtances différentes. Voici ce qu'en dit M. de Voltaire. « Le prince de Condé avoit à tenir la campagne, avec près de quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange, qui en avoit environ ſoixante mille. Il attendit que l'armée ennemie paſſât un défilé à Senef, près de Mons. Il attaqua une partie de l'arriere-garde, compoſée d'Eſpagnols, & y eut un grand avantage. On blâme le prince d'Orange de n'avoir pas pris aſſez de précautions dans le paſſage du défilé ; mais on admire la maniere dont il rétablit le déſordre, & on n'approuve pas que Condé voulût enſuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On ſe battit à trois repriſes. Les deux généraux, dans ce mêlange de fautes & de grandes actions, ſignalerent également leur préſence d'eſprit & leur courage.

De tous les combats, que donna le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus ſa vie, & celle de ſes ſoldats. Il eut trois chevaux tués ſous lui. Il vouloit, après trois attaques meurtrieres, en hazarder encore une quatrieme. Il parut, dit un officier qui y étoit, qu'il n'y avoit plus que le prince de Condé qui eût envie de ſe battre. Ce que cette action eut de plus ſingulier, c'eſt que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus ſanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite, le ſoir, par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées ſe retirerent, chacune de ſon côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affoiblies & vaincues. Il y eut près de ſept mille morts, & cinq mille priſonniers du côté des François. Les ennemis firent une perte égale. Il importe tant de donner de la réputation à ſes armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avoit eu la victoire, aſſiégea Oudenarde; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avoit pas perdu la bataille, en faiſant auſſi-tôt lever le ſiége, & en pourſuivant le prince d'Orange. »

Quoi qu'il en ſoit, les deux princes s'acquirent beaucoup de gloire dans cette bataille. Le prince d'Orange, dit le chevalier Temple, pendant toute cette action, donna

tous les ordres néceſſaires, avec une prudence admirable. Il ne négligea aucun avantage, & chargea pluſieurs fois les ennemis à la tête de ſes eſcadrons, avec beaucoup de bravoure. Il fit ferme, auſſi-bien contre ſes gens rompus, qui ſe renverſoient ſur lui, que ſur les ennemis, qui pourſuivoient leur victoire avec beaucoup de vigueur, & demeura engagé, pendant plus de ſix heures, dans la chaleur du combat, juſqu'à ce qu'il fût emporté par les fuyards. Il les rallia pluſieurs fois, & les mena au combat de nouveau. Le comte de Souches, dans la Lettre qu'il écrivit aux Etats, à ce ſujet, dit que, pendant tout le combat, ce prince avoit témoigné la conduite d'un général expérimenté, & la valeur d'un Céſar. Le plus glorieux témoignage qu'il eut, fut celui du prince de Condé, qui dit de lui, qu'il avoit agi en tout, en vieux capitaine, mais qu'en s'expoſant trop au danger, il avoit agi en jeune homme. Cependant ce vieux général s'étoit expoſé lui-même, autant qu'un jeune cavalier, lorſqu'il vit que la bataille étoit ſi ſanglante, & qu'il s'agiſſoit de tout perdre ou de tout gagner.

On a reproché au prince de Condé de n'être pas toujours maître de lui-même dans la chaleur du combat. A la journée de Senef, il commanda au chevalier de

Fourrilles, lieutenant-général, d'aller attaquer le prince d'Orange, qui s'étoit très-avantageuſement poſté. Cet officier repréſenta au prince, que l'on perdroit beaucoup de monde, pour attaquer les ennemis. « Je » ne vous demande point de conſeil, repliqua » le prince, mais de l'obéiſſance. Ce n'eſt » pas d'aujourd'hui que j'ai remarqué que » vous aimiez mieux raiſonner que vous » battre. » Fourrilles regarda fièrement le prince, en lui diſant qu'il alloit lui prouver le contraire. Il marche droit à l'ennemi qui attendoit les François, & y fut tué avec la plûpart de ſes officiers.

Le comte de Stahremberg, étant à table avec le prince d'Orange, au commencement de la campagne, & trouvant le vin mauvais, le prince lui promit de lui en faire boire de meilleur, avant la fin de l'année, en Champagne. Stahremberg pria le prince de ſe ſouvenir de ſa parole. Il fut pris à la bataille de Senef, & mené à Rheims, avec un grand nombre d'officiers des trois armées. Il y trouva le vin excellent; &, buvant à la ſanté du prince d'Orange, « j'aurai, dit-il, toujours la plus » grande foi à ſes promeſſes: il n'a pas » manqué à la parole qu'il m'avoit donnée » de me faire boire, avant la fin de l'été, » de bon vin de Champagne, en Cham» pagne même. »

[1675.]

Le prince d'Orange donnoit, dans toutes les occaſions, les preuves de la plus grande valeur. Il s'étoit diſtingué au ſiége de Grave que les Hollandois avoient repris ſur les François. Il portoit lui-même les faſcines pour remplir le foſſé ; il avoit ramené plus d'une fois les ſoldats à l'aſſaut, & enfin il avoit forcé les François à rendre cette place. Les Etats de Gueldres, enchantés de ſon gouvernement, lui offrirent la ſouveraineté de toute leur province, avec le titre de Duc de Gueldres & de Comte de Zutphen. Une députation des Etats lui en ayant fait la propoſition, & le prince ſentant les ſuites qu'auroit une acceptation pure & ſimple, n'oſa donner ſon conſentement, ſans en avoir écrit aux Etats de Hollande, à ceux de Zélande, d'Utrecht & aux autres. La province d'Utrecht y conſentit ſans difficulté ; celle de Hollande reſta indéciſe ; mais celle de Zélande lui écrivit que la ſouveraineté qu'on lui offroit étoit incompatible avec l'union ; que le nom de Souverain, en n'ajoûtant rien à ſa puiſſance, ne ſerviroit qu'à le rendre odieux aux peuples, & qu'il y auroit pour lui beaucoup plus de gloire à refuſer ce titre, qu'à le recevoir. Il écrivit en conſéquence aux Etats de Gueldres, pour les remercier & pour refuſer

leur offre. Ce refus eût pu couvrir de gloire le prince d'Orange, s'il eût moins délibéré, & s'il n'eût témoigné enſuite quelque dépit contre les repréſentations des Zélandois. Les rumeurs qu'excita cet évènement firent quelque tort à la réputation du prince d'Orange ; & les Etats de Hollande & de Weſtfriſe furent obligés, pour les faire ceſſer, de donner un édit, par lequel ils défendirent, ſous peine de la vie, à toutes perſonnes, de quelque rang qu'elles fuſſent, d'avancer ni dans leurs diſcours, ni dans aucun écrit, que le prince eût voulu ſe rendre ſouverain du pays, & que les Etats de la Province euſſent eu intention de délibérer pour lui déférer la ſouveraineté.

Cette année fut marquée par la mort d'un des plus grands généraux que la France ait eus, le grand Turenne, qui, ayant fait avorter les projets des Allemands pour le ſiége de Philipsbourg, ſe voyoit à la veille de ruiner ſes ennemis ſans reſſource, lorſqu'étant allé reconnoître une hauteur ſur laquelle il vouloit poſer une batterie, il fut atteint d'un boulet de canon, qui le renverſa mort. On peut voir ſon éloge dans tous nos hiſtoriens.

[1676.]

La mort de Ruyter ſuivit de près celle de Turenne. La France avoit porté les Si-

ciliens à ſe révolter contre le joug des Eſpagnols qui, trop foibles en mer, demanderent du ſecours aux Hollandois. Ruyter reçut ordre d'aller commander une flotte de dix-huit vaiſſeaux, ſix ſenaux, quatre brûlots & deux bâtimens de tranſport. Il trouva cette flotte bien foible. Il dit qu'il étoit prêt d'obéir; qu'il hazarderoit toujours avec le même courage ſa vie pour l'Etat, mais qu'il étoit fâché que ceux qui le gouvernoient, expoſaſſent ainſi ſon pavillon. Quelques magiſtrats le prierent de faire la campagne, malgré la répugnance qu'il y avoit. » Ce n'eſt pas, dit-il, aux miniſtres de l'Etat » à me prier, mais à commander. Quand on » m'ordonneroit d'aller en mer, avec un ſeul » vaiſſeau, je ne balancerois pas, & je ſerai » toujours prêt à hazarder ma vie, où l'Etat » voudra hazarder ſa banniere. » Les adieux, qu'il fit à ſa famille & aux Etats, furent triſtes, & n'avoient rien d'un héros qui vole à la gloire. Il eſſuya des contre-tems dans ſa route. Ses mâts étoient rompus; ſes cordages & ſes voiles étoient à demi-pourris. Il fut agité par des tempêtes. Le plus grand bonheur dont il jouit fut de tirer, du conſentement du vice-roi de Sicile, vingt-trois miniſtres Luthériens & Réformés, des galeres où les Eſpagnols les faiſoient ſervir en qualité de forçats. Ruyter reçut ordre du vice-roi de Sicile d'arrêter les vaiſſeaux

qui feroient voile à Meſſine. Les Eſpagnols avoient dit à l'amiral que la flotte des François ne ſeroit que de douze vaiſſeaux : elle ſe trouva de trente, ſous le commandement du fameux Du-Queſne. Les flottes reſterent quelque tems en préſence. Ruyter commença. Le combat fut terrible. Le chevalier de Tourville eut ordre de conduire & d'attacher un brûlot à l'amiral Hollandois. Ruyter l'apperçut & contraignit le capitaine à y mettre le feu. Deux brûlots eurent le même ſort. Un grand bâtiment François fut coulé à fond. Ce combat fut bientôt ſuivi d'un ſecond. Dans l'intervalle, les François avoient reçu un renfort ; & leur flotte ſe trouvoit de quarante vaiſſeaux : celle des Hollandois étoit réduite à douze, & à cinq frégates ; & celle des Eſpagnols, à quatre vaiſſeaux de guerre & cinq frégates : ainſi les François étoient ſupérieurs de plus de moitié. Cependant le combat fut terrible. Ruyter, qui étoit ſur l'endroit le plus élevé du vaiſſeau pour donner ſes ordres, fut frappé d'un boulet de canon, qui lui emporta la plus grande partie du pied gauche, du côté des doigts, & lui caſſa les deux os de la jambe droite, un peu au-deſſus de la cheville. Il tomba de la hauteur de ſept pieds, & ne ſe bleſſa qu'un peu derriere la tête. Il mourut de cette bleſſure, quelques jours après. Les hiſtoriens ſont remplis des éloges de Ruyter. Son corps

fut embaumé à Syracuſe, & envoyé à Amſterdam. Les eccléſiaſtiques refuſerent la ſépulture à ſes entrailles ; mais les magiſtrats de Syracuſe les enterrerent à l'hôtel-de-ville, avec une inſcription digne de ce grand homme. Malgré la ſupériorité des François, la victoire reſta indéciſe. Dans un troiſieme combat, le duc de Vivonne remporta une victoire complette ſur les flottes Hollandoiſe & Eſpagnole.

[1677.]

Les conférences pour la paix avoient commencé à Nimègue; mais, ſoit pour hâter la concluſion du traité, ſoit pour ſe rendre entièrement maître des concluſions, le Roi, au milieu de l'hiver, inveſtit Valenciennes, malgré l'activité du prince d'Orange, & s'empara de la place, en huit jours, & de Cambrai, en neuf. Le prince vint au ſecours de Saint-Omer, & livra bataille au duc d'Orléans, qui en faiſoit le ſiége. Sa valeur avoit éclaté au ſiége de Maëſtricht, où il déploya l'intrépidité d'un ſoldat, & les talens d'un général. Une bleſſure qu'il y reçut au bras engagea les Etats à lui faire une députation pour le prier de ſe ménager, pour ne pas replonger par ſa perte les Provinces-Unies dans leurs premiers malheurs. Malgré leurs exhortations, & ſa bleſſure, il ſe trouva nuit & jour

à la tranchée. A la bataille de Caſſel, qu'il livra au duc d'Orléans, les premiers régimens de l'infanterie Hollandoiſe ayant plié, il y courut, les rallia, les mena pluſieurs fois à la charge; mais, entraîné malgré lui par les fuyards, il entra en fureur & coupa le viſage à l'un d'eux, en lui diſant: «Traî» tre! du moins je te marquerai pour te » reconnoître, afin de te faire pendre.» Ni menaces, ni careſſes, rien ne put les arrêter: ils l'entraînerent vers le reſte des troupes; &, ayant rallié une partie de celles qui avoient été rompues, il fit une retraite qui lui mérita plus de gloire que n'eût fait le gain de la bataille.

Le prince d'Orange, plus brave qu'heureux, ſongeoit à ſe marier. Il avoit jetté les yeux ſur Marie, fille du duc d'Yorck. Sous prétexte de la paix, il alla à Londres: il vit la princeſſe, & en devint éperdûment amoureux. Il la demanda au roi & au duc. Le roi, profitant de la circonſtance, exigea, avant tout, qu'on convînt de la paix. Le prince s'en excuſa. Le roi & le duc perſiſterent. Le duc parut ferme. Enfin, menacé d'un refus, s'il ne ſe rendoit point, il leur dit que, dans l'état où étoient les affaires, il prévoyoit que les Alliés auroient une paix peu avantageuſe, & qu'ils pourroient croire qu'il avoit fait ſon mariage à leurs dépens, mais que, de quelqu'amour qu'il

fût prévenu, il ne vendroit jamais ſon honneur pour une femme. Il chargea le chevalier Temple de dire au roi que, s'il perſiſtoit dans la réſolution de traiter de la paix, avant que de parler de ſon mariage, il alloit repartir. «Enfin, ajoûta-t-il, que le roi choiſiſſe de quelle maniere il veut vivre avec moi à l'avenir. Il faut que nous nous ſéparions bons amis, ou ennemis irréconciliables.» Cette fermeté plut tant au roi, qu'il fit dire au prince, par le même chevalier, qu'il étoit aſſuré que le prince d'Orange étoit le plus honnête homme du monde; qu'il vouloit ſe fier en lui, & qu'il auroit ſa femme. Le prince, à cette nouvelle, embraſſa Temple, & l'aſſura qu'il le rendoit le plus heureux des hommes. Le mariage fut conclu & célébré peu de jours après.

La paix de Nimègue fut ſignée le 12 d'Août. Le prince d'Orange, ſoit qu'il ignorât que la concluſion fût ſi prochaine, ſoit qu'il ne voulût pas laiſſer échapper une occaſion d'acquérir de la gloire, entreprit de forcer le camp du général François, (le duc de Luxembourg,) dans ſes retranchemens. Il marcha droit à l'ennemi qui avoit ſa droite à l'Abbaye-ſaint-Denys, proche de Mons, & ſa gauche à Meſnil-ſaint-Pierre, poſtes qu'on regardoit comme inacceſſibles. L'Abbaye fut d'abord attaquée par

l'armée du prince, & emportée. Après-dîné, on attaqua un autre poſte, avec les troupes Eſpagnoles. Le prince d'Orange courut un très-grand danger de ſa vie. Un cavalier François étoit prêt à décharger ſon piſtolet ſur lui: Odyk s'en apperçut aſſez à tems, & tua le cavalier. La nuit ſépara les deux armées. Le lendemain de cette entrepriſe, le prince reçut avis que la paix avoit été ſignée à Nimègue. D'autres prétendent qu'il le ſçavoit avant d'attaquer le maréchal de Luxembourg. Si cela eſt vrai, le prince eſt coupable du ſang qui fut verſé dans cette affaire; & rien ne peut l'excuſer.

[1679.]

L'électeur de Brandebourg ſe trouva en butte aux forces de la France. Il ſe plaignit aux Etats d'avoir conclu la paix, ſans avoir ſongé à ſes intérêts. Les Etats ne lui répondirent qu'en lui expoſant la néceſſité où ils s'étoient trouvés de conclure; qu'au reſte, ils n'avoient épargné ni les biens de leurs ſujets, ni leurs vies pour finir heureuſement cette guerre, & qu'ils lui laiſſoient à juger ſi tous les confédérés en avoient fait autant qu'eux; qu'ils n'avoient pris le parti de ſigner, que lorſqu'ils avoient vu les Pays-bas Eſpagnols ſur le point d'être envahis par la France. L'électeur deman-

doit que les Provinces-Unies l'indemniſaſſent des dépenſes & des pertes qu'il avoit faites. Mais, voyant qu'on ne ſe diſpoſoit pas à le ſatisfaire, il fit marcher des troupes vers l'Yſſel. Il eſpéra d'être ſoutenu par la France. Mais, lorſqu'il vit que, pour de ſi petits interêts, le Roi ne vouloit pas achever de ruiner les Provinces-Unies, il céda aux raiſons de la France, & ſe retira, le dépit dans le cœur.

[1684.]

La priſe de Luxembourg par les François fit eſpérer au prince d'Orange de voir renaître la guerre. Il propoſa aux Etats-Généraux d'augmenter leurs troupes de ſeize mille hommes. Ils s'y oppoſerent vivement, ſur-tout la ville d'Amſterdam. L'envoyé de l'électeur de Brandebourg contraria les deſſeins du prince, & alla juſqu'à dire « que le prince ne manquoit pas » de flateurs qui diſoient qu'il n'y avoit » qu'un vaſte génie, comme le ſien, qui » pût faire échouer les vaſtes deſſeins de la » France, & qu'il avoit plus d'ambition, » d'opiniâtreté, & de bonne opinion de lui-» même, qu'il ne falloit. » Comme amiral-général des Province-Unies, le prince d'Orange comptant ſur ſon autorité, avoit envoyé la flotte des Etats en Suède, pour y charger ſeize mille ſoldats de cette na-

tion, qu'elle amena juſqu'à l'entrée du Teſſel ; mais il s'éleva une tempête ſi furieuſe, que la plus grande partie de cette flotte périt. Ce funeſte évènement, qu'on regardoit comme une des plus grandes pertes qui euſſent été faites ſur mer, & la fermeté de la ville d'Amſterdam, forcerent le prince à renoncer au deſſein de rompre la paix avec la France.

Cependant il tentoit toute ſorte de moyens pour déterminer les Provinces-Unies à la guerre. « Le roi de France, diſoit-il à Fuchs, envoyé de l'électeur de Brandebourg, n'a aucun droit ſur ce dont il s'eſt ſaiſi après la paix de Nimègue. Il faut être aveugle pour ne pas voir que ce prince aſpire à la monarchie de l'Europe ; que les Provinces-Unies ne doivent s'attendre qu'à des pertes. Pour moi, qui n'ai rien à me reprocher, j'attendrai patiemment ce que Dieu a réſolu. Mais, s'il doit arriver quelque changement funeſte, il eſt plus honnête de périr les armes à la main, que de voir preſſer des dépendances & des réunions ridicules. Enfin je penſe qu'une mort glorieuſe eſt plus honorable qu'une vie pleine de lâcheté. Je ſuis né au milieu des orages, & j'ai été élevé dans l'adverſité. Par la grace du Ciel, j'ai recouvré l'Etat de mes peres, & le Ciel ne permettra pas que je meure dans la miſere. Mais, ſi la Pro-

vidence l'a réſolu, je me ſoumets à ſa volonté. Tout ce qui me fâche, dans ce moment, c'eſt de voir que mon oncle, qui m'a toujours tenu lieu de pere, penchât pour la guerre, quand il s'agiſſoit de ſe faire rendre les dépenſes qu'il a faites pour les Provinces-Unies, & qu'il embraſſe aujourd'hui le parti de la ville d'Amſterdam, parce qu'elle s'oppoſe à mes deſſeins. »

[1688.]

La révolution, qui arriva dans la Grande-Bertagne par la politique mal-adroite du roi Jacques, changea les projets du prince d'Orange. Cette année, il ſe rendit un nombre conſidérable de nobleſſe Angloiſe, pour prier le prince & la princeſſe d'Orange de ſe mêler de ce qui ſe paſſoit en Angleterre. Le Prince apprit tous les moyens que le roi prenoit pour y introduire la religion Romaine, & le pouvoir abſolu. Il s'y prit trop mal pour faire adopter ſes opinions à un peuple indépendant. Il n'épargna pas le duc de Monmouth, fils naturel de ſon frere Charles II. Geoffroi, chef de juſtice, fit pendre des milliers d'Anglois des deux ſexes, & de tout âge, comme complices de la conſpiration du duc. Ses intrigues, & les perſécutions du roi ne lui réuſſiſſant pas, il eut recours aux armes pour ſubjuguer la nation; mais l'armée refuſa de

lui obéir. La nobleſſe Angloiſe chercha un chef, & la trouva dans le prince d'Orange, fils d'une fille d'Angleterre, qui avoit épouſé la fille aînée du roi. Les ſeigneurs Anglois, qui étoient à la Haye, demanderent pour toute l'Angleterre le ſecours des Etats-Généraux. Ils l'accorderent. Les préparatifs ſe firent ſecrettement. Le roi Jacques en étant averti, fit demander aux Etats ce qu'ils vouloient faire avec leur flotte, & les troupes dont ils la chargeoient? Les Etats répondirent qu'ils ne faiſoient rien, dont le roi ne leur donnât l'exemple; qu'il avoit une flotte & une armée de terre conſidérables, ſans qu'on ſçût pourquoi. Jacques trembla. Il proteſta qu'il n'avoit d'autre objet que d'établir la liberté de conſcience. Il aſſembla quelques évêques de l'Egliſe Anglicane, & leur aſſura qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'ils jugeroient à propos pour la conſervation de la religion Proteſtante. On lui propoſa des moyens: il les accepta, & parut diſpoſé à les exécuter, pendant tout le tems qu'il eut à craindre la flotte du prince d'Orange. Il ſurvint une tempête. On crut le projet du prince manqué; & Jacques ceſſa de diſſimuler. Pour donner plus de poids à la prétention du prince d'Orange, on répandit des nuages ſi épais ſur la légitimité du prince de Galles, qu'on a eu bien de la peine

peine à les diſſiper. La flotte Hollandoiſe, ayant réparé le déſordre où la tempête l'avoit miſe, vogua à pleines voiles, ſans trouver le moindre obſtacle. Lord Dormouth, qui avoit ordre de l'attaquer, ne fit aucun mouvement. Le Prince deſcendit près de Torbay, & marcha avec ſon armée à Exeter. Quelques ſeigneurs Anglois dreſſerent une requête, qu'ils préſenterent au Roi, pour demander la convocation d'un parlement. Le Roi la refuſa, à moins que le prince d'Orange ne ſortît du royaume; ce qui fit conjecturer que le roi vouloit ſe rendre maître de la liberté du parlement. Le Roi partit pour Salisbury, & offrit des paſſeports aux mécontens qui voudroient aller ſe joindre au prince d'Orange, pour leur épargner la honte d'abandonner leur légitime Souverain. Il alla joindre ſon armée, dont les principaux chefs déclarerent, « qu'en toute autre occaſion » ils verſeroient leur ſang, juſqu'à la der- » niere goutte, mais qu'en bonne conſcience » ils ne pouvoient pas ſe battre contre un » prince, qui n'étoit venu que pour aſſem- » bler un parlement libre, pour aſſurer leur » religion & leurs loix. » Cependant le Roi accorda une amniſtie; permit la convocation d'un parlement, & laiſſa liberté entiere. Les troupes du Roi occupoient un quartier

qui les ſouffroit impatiemment. Les habitans imaginerent, pendant la nuit, de battre la marche Hollandoiſe. Les Irlandois, qui occupoient ce quartier, prirent l'allarme, & s'enfuirent. Le conſeil du Roi, craignant l'évènement, fut d'avis que la reine & ſon fils ſe retiraſſent en France. Lorſqu'elle fut partie, le Roi ſe diſpoſoit à la ſuivre. A Feversham, où il alloit s'embarquer, comme on le prenoit pour un prêtre Catholique, on le fouille. On lui trouva quatre cens guinées, divers cachets & quelques bijoux. On le conduiſit au juge de paix, qui le reconnut. Le juge tomba à ſes genoux, lui demanda pardon, & ordonna qu'on lui rendît tout. Le Roi ne reprit que ſes bijoux. La populace l'entraîna dans la ville, comme par force. Le conſeil le pria de revenir à Whitehal. Il y conſentit; & le peuple, lorſqu'il paſſa à Londres, le reçut avec acclamation.

[1689.]

Le Prince vint à Saint-James. Auſſi-tôt les miniſtres de pluſieurs Puiſſances de l'Europe allerent le complimenter; & il fut réſolu de ſigner la requête que la nobleſſe avoit dreſſée à Exeter; mais le roi Jacques partit ſecrettement pendant la nuit, & ſe retira en France. Le thrône fut déclaré va-

tant, & Jacques déchu de tous ſes droits, tant par la violation des loix, que par ſon abdication volontaire. Le mot d'*abdication* cauſa quelques conteſtations ; on le changea en celui de *retraite*. Enfin Guillaume de Naſſau, prince d'Orange, & Marie d'Angleterre, furent déclarés roi & reine de la Grande-Bretagne. On peut voir ce que dit M. de Voltaire ſur cet évènement, ſur les préparatifs & les efforts que Louis XIV fit pour le roi Jacques, ſur la victoire que les François remporterent ſur mer, contre les Anglois & les Hollandois, ſur la défaite de Jacques en Irlande, ſur la valeur & la bleſſure de Guillaume froiſſé par un boulet de canon. « Jacques revint en France, continue-t-il, laiſſant ſon rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir ſur le thrône. Les flottes Françoiſes furent occupées alors à ramener les François qui avoient inutilement combattu, & les familles Irlandoiſes Catholiques, qui, étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller ſubſiſter en France, des libéralités du Roi. Il eſt à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis le commencement juſqu'à la fin. Les caracteres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les cauſes

des évènemens, remarqueront que le roi Guillaume, après ſa victoire, fit publier un pardon général, & que le roi Jacques vaincu, en paſſant par une petite ville nommée *Gallowai*, fit pendre quelques citoyens qui avoient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui ſe conduiſoient ainſi, il étoit bien aiſé de voir qui devoit l'emporter. Il reſtoit à Jacques quelques villes en Irlande, entr'autres, Limerick, où il y avoit plus de douze mille ſoldats. Le roi de France, ſoutenant toujours la fortune de Jacques, fit paſſer encore trois mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour ſurcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peut ſervir aux beſoins d'un grand peuple, &c. Limerick aſſiégée, mais munie de tant de ſecours, eſpéroit de voir ſon Roi combattre pour ſa défenſe. Jacques ne vint point. Limerick ſe rendit. Les vaiſſeaux François retournerent encore vers les côtes d'Irlande, & ramenerent en France environ vingt mille Irlandois, tant ſoldats que citoyens fugitifs. Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'eſt que Louis XIV ne ſe rebuta pas. Il ſoutenoit alors une guerre difficile, contre preſque toute l'Europe; cependant il tenta encore de changer la fortune de Jacques, par une entrepriſe déciſive, & de

faire une deſcente en Angleterre, avec vingt mille hommes. Ils étoient aſſemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois cens navires de tranſport étoient prêts à Breſt. Tourville, avec quarante-quatre grands vaiſſeaux de guerre, les attendoit aux côtes de Normandie. D'Eſtrées arrivoit du port de Toulon, avec trente autres vaiſſeaux. S'il y a des malheurs cauſés par la mauvaiſe conduite, il en eſt qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'eſcadre de d'Eſtrées, changea. Il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaiſſeaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre & de Hollande, ſortes de près de cent voiles. La ſupériorité du nombre l'emporta. Les François céderent, après un combat de dix heures. Ruſſel, amiral Anglois, les pourſuivit deux jours. Quatorze grands vaiſſeaux, dont deux portoient cent quatre piéces de canon, échouerent ſur la côte; & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laiſſer brûler par les ennemis. Le roi Jacques, qui du rivage avoit vu ce déſaſtre, perdit toutes ſes eſpérances.... Il ne reſta, (après quelques autres tentatives auſſi inutiles,) d'autre reſſource au parti du roi déthrôné, que dans quelques conſpirations contre la vie de ſon rival. Ceux qui les tramerent, périrent preſque

tous du dernier ſupplice. Il paſſa le reſte de ſes jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une penſion de ſoixante-dix mille francs, qu'il eut la foibleſſe de recevoir en ſecret de ſa fille Marie, par laquelle il avoit été déthrôné. Il mourut, en 1700, à Saint-Germain. Quelques Jéſuites Irlandois prétendoient qu'il ſe faiſoit des miracles à ſon tombeau. On parla même de faire canoniſer à Rome, après ſa mort, ce roi que Rome avoit abandonné pendant ſa vie. (*M. de Voltaire, Siècle de Louis XIV*, t. 1.)

[1697.]

Cette année eſt mémorable par la paix de Ryſwick, ſignée le 21 de Septembre; paix qui mit fin à la guerre la plus glorieuſe pour la France, & pendant laquelle le roi Guillaume, quoique ſouvent vaincu, s'acquit une gloire immortelle; guerre entrepriſe ſans motif, & terminée ſans objet. Louis XIV rendit aux Eſpagnols tout ce qu'il leur avoit pris, vers les Pyrénées, & ce qu'il venoit de leur prendre en Flandres. Il reconnut pour légitime, le roi d'Angleterre. Fribourg, Briſak, Khell, Philisbourg, furent reſtitués à l'Empire; la Lorraine le fut à Léopold, & la tranquillité à l'Europe.

[1700.]

La mort de Charles d'Autriche, roi d'Eſpagne, changea la face des affaires. Son teſtament donnoit à la maiſon de France le royaume d'Eſpagne, de ſorte que, comme le dit M. de Voltaire, après deux cens ans de guerres & de négociations pour quelques frontieres des Etats Eſpagnols, la maiſon de France eut, d'un trait de plume, la monarchie entiere, ſans traités, ſans intrigues, & ſans même avoir eu l'eſpérance de cette ſucceſſion. L'Europe, ajoûte M. de Voltaire, parut d'abord dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe & de l'impuiſſance, quand elle vit la monarchie d'Eſpagne, ſoumiſe à la France, dont elle avoit été trois cens ans la rivale. Philippe de France, duc d'Anjou, ſecond fils du Dauphin, fut déclaré roi d'Eſpagne.

[1702.]

Les Etats-Généraux des Provinces-Unies reconnurent pour roi d'Eſpagne le duc d'Anjou. Cependant il ſe fit un traité entre l'Empereur, le roi Guillaume & les Etats des Provinces-Unies, contre la France & l'Eſpagne, pour empêcher que ces deux royaumes ne fuſſent ſoumis à un ſeul monarque, qui ſe trouveroit en état de ſub-

juguer toute l'Europe, s'il ſçavoit ſe ſervir de ſes forces. On convint de faire la guerre juſqu'à ce qu'on eût mis les Etats du roi Guillaume & les Provinces-Unies en ſûreté, & affermi leur commerce; de faire tous ſes efforts pour conquérir les Pays-bas Eſpagnols, afin d'en faire une barriere aux Provinces-Unies contre la France, &c. Jacques le Déthrôné étoit mort: Guillaume ne lui ſurvécut pas deux ans. Il mourut, le 19 Mars de cette année, à Kenſington, près de Londres. Il uſa des charges & des emplois de ſes prédéceſſeurs, avec beaucoup de modération. Quelques évènemens de ſa vie décèlent en lui une grande ambition de régner. Le maſſacre de Jean & de Corneille De Wit, qu'il eût pu empêcher, fait ſoupçonner, que s'il ne trempa point directement dans cet attentat, il ne fut pas fâché d'être vengé de l'oppoſition qu'ils avoient miſe à ſon élevation. Il marqua trop ſon dépit aux Zélandois, qui l'empêcherent d'accepter la ſouveraineté de Gueldres. Enfin l'expulſion de ſon beau-pere du thrône d'Angleterre eſt un crime que le ſuccès ne juſtifie pas entièrement. Ce prince laiſſa la République en poſſeſſion de toutes ſes loix & de tous ſes priviléges. On l'a accuſé, avec raiſon, d'aimer trop la guerre, & de hazar-

der trop ſouvent des batailles, quoiqu'il fût ſouvent malheureux. La princeſſe Anne, ſa ſœur, lui ſuccéda. Les Provinces-Unies craignoient qu'elle ne voulût pas ſuivre les projets du roi Guillaume pour s'oppoſer à l'union des deux couronnes dans la maiſon de France ; mais elle prévint leurs vœux, en déclarant la guerre à Louis XIV.

[1703.]

Les hoſtilités au ſujet de la ſucceſſion d'Eſpagne, avoient commencé. Il faut encore revenir à M. de Voltaire, pour connoître les reſſorts ſecrets, & les principaux acteurs d'une guerre ſi funeſte à la gloire de Louis XIV, & qui ne ſervit qu'à faire voir ſa conſtance dans les malheurs. Churchill, comte, & enſuite duc de Marlborough, déclaré général des troupes Angloiſes & Hollandoiſes, n'étoit pas comme ces généraux auxquels un miniſtre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir ſuivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de ſervir encore. Il gouvernoit alors la reine d'Angleterre, & par le beſoin qu'on avoit de lui, & par l'autorité que ſa femme avoit ſur l'eſprit de cette reine. Il menoit le parlement par ſon crédit, & par celui de Godolphin, grand thréſorier, dont le fils épouſa ſa fille.

Ainſi, maître de la cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avoit été Guillaume, auſſi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les Alliés n'oſoient eſpérer... Marlborough, guerrier infatigable, pendant la campagne, devenoit un négociateur auſſi agiſſant pendant l'hiver. Il alloit à la Haye, & dans toutes les cours d'Allemagne. Il perſuadoit aux Hollandois de s'épuiſer pour abbaiſſer la France. Il excitoit les reſſentimens de l'électeur Palatin. Il alloit flater la fierté de l'électeur de Brandebourg, lorſque ce prince voulut être roi. Il lui préſentoit la ſerviette à table, pour en tirer un ſecours de ſept à huit mille ſoldats. Le prince Eugène, de ſon côté, ne finiſſoit une campagne, que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. On ſçait ſi les armées en ſont mieux pourvues, quand le général eſt le miniſtre. Ce prince, trop mépriſé à la cour de France, étoit né avec les qualités qui font un héros dans la guerre, & un grand homme dans la paix; un eſprit plein de juſteſſe & de hauteur, ayant le coutage néceſſaire dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les généraux; mais elles ont été cachées ſous le nombre de ſes grandes actions. Marlborough avoit par-deſſus tous les généraux

de ſon tems cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette ſérénité d'ame dans le péril, que les Anglois appellent *cool-head*, tête-froide. C'eſt peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglois ſur les François, dans les plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt.

[1704—1708.]

Dans cette longue ſuite de malheurs qui accablerent la France, & dont on ne parlera point ici, il y eut des faits d'armes que les Romains n'auroient pas négligé de conſacrer, & dont on trouve à peine des veſtiges dans notre Hiſtoire. Au ſiége de Lille par le prince Eugène & par le duc de Marlborough, ces généraux s'attacherent ſur-tout à empêcher qu'on ne jettât dans la place des vivres & des munitions. Le chevalier de Luxembourg partit de Douai, avec deux mille hommes qu'il vouloit introduire dans Lille. Chacun portoit, outre ſes armes, un fuſil & ſoixante livres de poudre. Tournefort le joignit en chemin. Cette troupe paſſe au milieu du camp ennemi; le traverſe en contrefaiſant les Allemands, & entre dans la ville, au nombre de dix-huit cens hom-

mes, lorſqu'enfin ils furent reconnus. La barriere ſe ferme. Le reſte du détachement eſt en bute à tout le camp. Il ſe défend, ſe fait jour, & ſe retire à Douai, avec très-peu de perte.

M. de Voltaire, ſoigneux de la gloire de ſa nation, a ſauvé de l'oubli pluſieurs de ces faits. Lorſque le maréchal de Villars vint prendre le commandement de l'armée, après la bataille d'Hochſtet, il ſe trouva près de Trèves, avec des forces inférieures, vis-à-vis de Marlborough. Tous deux vouloient donner une nouvelle bataille; mais, le prince de Bade n'étant pas venu aſſez tôt joindre ſes troupes aux Anglois, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marlborough. C'étoit beaucoup alors. Le duc de Marlborough, qui eſtimoit aſſez le maréchal de Villars, pour vouloir en être eſtimé, lui écrivit en décampant: « Rendez-moi la juſtice » de croire que ma retraite eſt la faute » du prince de Bade, & que je vous » eſtime encore plus, que je ne ſuis fâché » contre lui. »

M. de Voltaire termine, par une réflexion qu'on ne ſçauroit trop répéter, le détail des préparatifs du ſiége de Turin, que le duc de la Feuillade, neveu du miniſtre Chamillard, alloit faire. On avoit fait venir cent quarante piéces de canon, cent

dix mille boulets, cent ſix mille cartouches d'une façon, & trois cens mille d'une autre ; vingt mille bombes, quinze mille ſacs à terre, trente mille inſtrumens pour le pionnage, douze cens mille livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions le plomb, le fer & le fer-blanc, les cordages, tout ce qui ſert aux mineurs, le ſoufre, le ſalpêtre, les outils de toute eſpece. Il eſt certain, ajoûte cet hiſtorien philoſophe, que les frais de tous ces préparatifs de deſtruction ſuffiroient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuſe colonie. Tout ſiége de grande ville, exige ces frais immenſes ; &, quand il faut réparer chez ſoi un village ruiné, on le néglige.

[1709.]

Louis XIV, accablé de toutes parts, rechercha la paix. L'ambaſſadeur s'adreſſa au prince Eugène, à Marlborough & à Heinſius, grand-penſionnaire. Les Hollandois, que Louis avoit fait trembler tant de fois, montrerent dans cette occaſion une fierté révoltante. On l'amuſa par de feintes négociations ; & on lui déclara enfin, qu'il falloit que le roi de France forçât ſon fils à deſcendre du thrône d'Eſpagne. M. de Voltaire aſſure qu'il tient de vingt perſonnes, qui l'avoient en-

tendu, que les commissaires Hollandois, députés à l'armée, traitoient avec tant de fierté trente princes Allemands à leur solde, qu'ils disoient : « Qu'on fasse venir Holstein ! » Qu'on dise à Hesse de nous venir par- » ler ! »

Ils étoient si aveuglés de leur prospérité, que le pensionnaire Heinsius dit au duc de Marlborough, sur quelques prétentions de la reine d'Angleterre, que, bien loin d'augmenter sa puissance, si elle poussoit plus loin ses victoires, les Etats-Généraux seroient obligés, en bonne politique, de prendre le parti de la France, & de la secourir contre les Anglois.

Louis XIV envoya M. de Torcy à la Haye. Le grand-pensionnaire Heinsius est bien étonné, dit encore M. Voltaire, quand on lui annonce que le principal ministre de Louis XIV est dans son anti-chambre. Heinsius avoit été autrefois envoyé en France, par le roi Guillaume, pour y discuter ses droits sur la principauté d'Orange. Il s'étoit adressé à Louvois, secrétaire d'Etat, ayant le département du Dauphiné où Orange est situé. Le ministre de Guillaume parla vivement, non seulement pour son maître, mais pour les Réformés d'Orange. Croiroit-on que Louvois lui répondit qu'il le feroit mettre à la Bastille ? Les conditions qu'ils mettoient à la

paix, étoient si révoltantes que Louis XIV n'en voulut accepter aucune, & qu'il dit : « Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime » mieux la faire à mes ennemis, qu'à mes » enfans. » Cette fermeté eut les plus heureux succès.

[1712.]

Ni la perte de la bataille de Malplaquet, dans laquelle les vainqueurs perdirent plus des deux tiers de monde que les vaincus ; ni la prise de Mons, de Douai, de Bouchain par les Hollandois, ne changerent rien aux résolutions de Louis le Grand. Il étoit résolu de s'ensevelir sous les débris du thrône, lorsqu'une heureuse révolution changea entièrement la face des affaires. La reine Anne eut quelques sujets de mécontement contre le duc de Marlborough, qui s'opposoit ouvertement à la paix ; lui retira le commandement des armées, & lui substitua le duc d'Ormond, à qui elle traça un plan de conduite, conforme à ses vûes, toutes en faveur de la paix. Le maréchal de Tallard, prisonnier à Londres, avoit gagné l'esprit des ministres. Enfin la déroute de Dénain, par le maréchal de Villars, sauva la France. Cette action rendit les François maîtres de Marchienne, de Douai, du fort de la Scarpe, du Quesnoi & de Bouchain, dont

toutes les garniſons ſe rendirent priſonnieres de guerre ; places que la perte de l'artillerie & des munitions des Alliés à Dénain, les mit dans l'impoſſibilité de défendre. On prétend que ce fut un conſeiller de Douai, nommé *Le Févre d'Orval*, & un curé, qui imaginerent les premiers, qu'on pouvoit aiſément attaquer Dénain & Marchiennes. Le Févre donna ſon avis à l'intendant de la province ; celui-ci au maréchal de Monteſquiou, qui commandoit ſous le maréchal de Villars. Le général l'approuva & l'exécuta. Cette journée mit fin à la guerre. Eugène & Villars traiterent au nom de leurs maîtres, & conclurent la paix à Radſtat. Le maréchal de Villars diſoit à Eugène : « Monſieur, nous ne ſommes point ennemis. Vos ennemis ſont à » Vienne, & les miens à Verſailles. » M. de Voltaire, au ſujet des traités de Radſtat & d'Utrecht, dit que la France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'Empire.

[1715.]

Depuis la paix d'Utrecht, la Hollande fut tranquille. Eugène, qui ſervoit l'empereur contre les Turcs, remporta contre le Grand-Viſir Ali, favori du Sultan Achmet III, la célèbre bataille de Péter-Waradin. Il emporta Belgrade, dans le tems même qu'il

qu'il étoit assiégé dans son camp par une armée innombrable de Turcs, & enfin sur la paix de Passarowitz.

1734.

Dans la guerre de la France, l'Empereur, la Hollande & l'Angleterre donnerent la maison d'Autriche : suivant M. de Voltaire observe que rien ne fit plus d'honneur au ministere François, que d'être parvenu à faire comprendre à ces Puissances, que la France pouvoit faire la guerre à l'Empereur, sans allarmer la liberté de l'Europe. Il semble que, depuis que la Hollande s'est assurée de sa liberté, elle n'a tourné ses vues politiques, qu'à conserver sa tranquillité, également en garde contre l'ambition des Souverains de l'Europe, & contre le vain desir de s'aggrandir. Dans la guerre de 1741, dont le but étoit de favoriser l'électeur de Baviere dans ses prétentions à l'Empire, les Anglois & les Hollandois ne prirent d'abord aucun parti. Les Etats-Généraux resterent dans le silence. Mais, lorsqu'ils virent que les projets de paix, que l'empereur avoit fait proposer à Londres, étoient rejettés, ils se déclarerent en faveur de l'impératrice Marie-Thérèse, qui soutenoit avec courage les efforts des ennemis les plus puissans. Tant de géné-

rosité fut mal récompensée. Gand, Ostende, Bruxelles, tout le Brabant Hollandois, deviennent la proie du vainqueur de Fontenoi. Alors ils rétablissent le Stadhoudérat, dans l'espérance que la République sera plus heureuse sous un chef accrédité; ce qui n'arriva pas que le maréchal de Lowendal ne prît d'assaut Berg-op-Zoom qu'on avoit regardé jusqu'alors comme imprenable. Le maréchal de Saxe, qui s'étoit couvert de gloire, depuis qu'il avoit pris le commandement des armées Françoises, força les Puissances ennemies à faire la paix. La Hollande, instruite par ses pertes, a tiré le meilleur parti qu'il lui a été possible de la derniere guerre, sans se mêler des querelles où rien ne l'obligeoit d'entrer.

Fin de la quatrieme Partie.

SUPPLÉMENT
AUX ANECDOTES
ITALIENNES,
DEPUIS L'AN 1000 *DE J. C.*
JUSQU'A PRÉSENT.

LA SAVOYE.

AVERTISSEMENT.

CET article appartient à l'Italie; mais nous avons prévenu nos lecteurs, dans nos ANECDOTES ITALIENNES, *que nous lui donnerions une place à la fin des Républiques. Fidèles à remplir nos engagemens,*

nous croyons ſeulement devoir avertir ici, que l'abondance des matieres ne nous a point permis de placer la Savoye, immédiatement après Gênes & Veniſe, comme il paroiſſoit naturel de le faire : on n'a pas cru d'ailleurs devoir couper l'Hiſtoire des quatre grandes Républiques, par celle d'un Etat qui leur eſt tout-à-fait étranger. Ces raiſons ſont plus que ſuffiſantes pour excuſer nos diſpoſitions typographiques.

INTRODUCTION.

LA Savoye, duché ſouverain de l'Europe, & l'une des parties ſeptentrionales de l'Italie, fut autrefois habitée par les Ambrons, les Antuates, les Allobroges, peuples de la Gaule Narbonnoiſe ou Celtique. Elle paſſa ſous la domination des Romains, & le fameux Aëtius, patrice des Gaules, en fit préſent aux Bourguignons. Ceux-ci la conſerverent probablement juſqu'au règne de l'empereur Honorius, c'eſt-à-dire juſqu'au tems où les Huns, les Goths, les Vandales & les autres peuples du Nord inonderent l'Empire Romain de leurs armées redoutables, & partagerent entr'eux les dépouilles de ces conquérans du monde. Les rois Lombards comprirent cet Etat dans la monarchie qu'ils fonderent en Italie. Charlemagne, vainqueur des Lombards, empereur & roi d'Italie, tranſmit ſes droits ſur la Savoye à ſes deſcendans; & Louis le Débonnaire, fils de ce prince, la donna, dit-on, pour

apanage, à Conrad le Vieux, comte d'Altorf, un de ſes petits-fils. Ce Conrad fut pere de Conrad II, comte de Paris, mort en 881, auquel ſuccéda Rodolphe I, ſon fils, qui s'établit un royaume dans les Alpes, ſous le nom de *Bourgogne transjurane*, & qui laiſſa la couronne à ſon fils Rodolphe II, vers l'an 911.

BÉROLD, *premier Comte de Savoye.*

[1000.]

BÉROLD, issu des anciens rois Saxons, & neveu de l'empereur Otton III, fut envoyé par ce prince en Italie, avec le titre de Vicaire général de l'Empire, au secours de Boson, roi d'Arles, & frere de Rodolphe II, roi de Bourgogne. Il vint à bout de chasser de la Provence les Liguriens qui la ravageoient; & les services qu'il rendit aux deux freres furent si considérables, que Rodolphe ne crut pas pouvoir mieux les reconnoître qu'en lui donnant la souveraineté de plusieurs pays dans les Alpes, tels que les comtés de Savoye & de Maurienne. Bérold acquit une grande réputation par ses exploits; & c'est de cet illustre chef que les ducs de Savoye, aujourd'hui régnans, tirent leur origine.

HUMBERT I, *dit* AUX BLANCHES-MAINS.

[1027.]

DIGNE héritier de la valeur de ſon pere, il ſçut ſe ménager, comme lui, l'amitié de Rodolphe III, fils de ſon bienfaiteur, & celle de l'empereur Conrad I, ſon parent. Il accompagna ce prince dans ſon voyage à Rome où il alloit ſe faire couronner avec l'impératrice Giſele.

[1038.]

Rodolphe III, dit *le Fainéant*, roi de Bourgogne, mort en 1032, ſans laiſſer d'enfans, avoit nommé l'empereur Conrad héritier de ſes Etats. Eudes II, comte de Champagne, lui diſputa cette donation. L'empereur appella le comte de Savoye à ſon ſecours. Il fut redevable à ce prince de tous les avantages que remporterent les troupes impériales; & le Champenois fut non-ſeulement vaincu, mais encore fait priſonnier & conduit aux pieds de Conrad. La guerre ne fut pas plutôt terminée, que Conrad, pour recompenſer Humbert, lui fit préſent du Valais, du Chablais, de Saint-Maurice, qui faiſoient une bonne partie de la Bourgogne, & le fit couronner comte de Savoye, avec la plus grande ſolemnité.

AMEDÉE I, *dit* LE PIÉMONTOIS.

[1048.]

DU vivant de ſon pere, c'eſt-à-dire, en 1046, Amedée alla joindre à Pavie l'empereur Henri II, qui alloit ſe faire couronner à Rome. On raconte à cette occaſion, qu'étant à Vérone, il ſe préſenta ſuivi d'un très-grand nombre de gentilshommes pour avoir audience de Henri, & que, comme on vouloit le laiſſer entrer ſeul, il le refuſa en diſant, « qu'il » n'entreroit point *ſans ſa queue.* » On rit beaucoup, ajoûte-t-on, de cette expreſſion; & depuis, il eut le ſobriquet de *La Queue.* Nous ne voyons pas l'abſurdité que trouve un hiſtorien moderne dans cette anecdote.

[1050.]

Amedée I mourut à Maurienne, ne laiſſant point d'enfans d'Adèle de Bourgogne, ſon épouſe. Il eut pour ſucceſſeur, *Odon* ſon frere, mort en 1055, auquel ſuccéda *Amedée II*, qui mourut en 1095. Pluſieurs hiſtoriens regardent ces deux princes comme apocryphes.

HUMBERT II, *dit* LE RENFORCÉ.

[1095.]

CEUX qui ne mettent point Odon & Amédée II dans la liſte des princes de la maiſon de Savoye, font cet Humbert II, fils du comte Amédée I. Le ſurnom de *Renforcé* lui fut donné, pour ſa grande taille & pour ſa force prodigieuſe. Les peuples de la Tarentaiſe, dit l'auteur de l'Arbre généalogique de la maiſon de Savoye, gémiſſoient ſous le cruel gouvernement des ſeigneurs de Briançon, & ſous le poids des impôts, dont ces maîtres inhumains les accabloient. Héraclius, archevêque de Tarentaiſe, ayant obtenu l'agrément de l'empereur Henri III, ſon ſouverain, pria le comte Humbert de tirer d'oppreſſion cette malheureuſe province. Humbert marcha contre les tyrans, avec de bonnes troupes. Il réprima leur audace, fit ceſſer leurs extorſions; &, s'étant rendu maître du château de Briançon, il contraignit Aimeri, qui en étoit ſeigneur, à lui rendre hommage. Il devoit être ſuffiſamment autoriſé de l'empereur à faire cette démarche, puiſque, dans le même

tems, il se fit prêter serment de fidélité par tous les peuples de la Tarentaise.

Il ne paroît pas, quoi qu'en disent Guichenon & les autres historiens de la maison de Savoye, qu'Humbert fit, en 1097, le voyage de la Terre-sainte. Il dut être trop occupé de la conservation de ses nouveaux Etats. Outre la Tarentaise, il avoit encore reçu de l'empereur le marquisat de Suse, avec le titre de Vicaire du saint Empire. Il mourut le 18 d'Octobre 1108.

AMEDÉE II *ou* III.

[1134.]

CE prince, fils d'Humbert II, étoit resté sous la tutelle de Gisle de Bourgogne, sa mere. Il accompagna l'empereur Henri V, son cousin, dans le voyage qu'il fit à Rome, pour y recevoir la couronne d'Italie des mains du pape Pascal II. Son attachement & son zèle pour la maison de Franconie lui mériterent de nouvelles faveurs, ayant été déclaré, par Henri, Vicaire perpétuel de l'Empire, & Vice-roi d'Arles.

On ignore en quelle année Humbert fit la guerre à Gui, comte de Vienne en

Dauphiné, dont il avoit épouſé la fille nommée *Marthe* ou *Mahaud*. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'il arrêta les efforts de l'ennemi, qui s'étoit mis le premier en campagne; qu'il l'attaqua, le défit & lui tua beaucoup de monde. Le champ de bataille & les environs furent bientôt après couverts de monaſteres. C'étoit la dévotion du tems. Les princes ne connoiſſoient point d'autre maniere de remercier le ciel de ſes bienfaits. Aujourd'hui l'on pourroit être très-pieux, très-dévot même, en ſupprimant les trois quarts de ces prétendues retraites.

[1136.]

Amédée n'avoit point encore d'enfans de Mahaud de Vienne. La reine de France, Adélaïde, ſœur de cette princeſſe, engagea le roi ſon époux, Louis le Gros, à s'aſſurer la ſucceſſion du comte de Savoye. Louis, en conſéquence, fit marcher des troupes du côté des Alpes. Il s'empara de pluſieurs places; mais Amédée ne lui donna pas le tems de s'y fortifier. Avec une armée levée à la hâte, il arrêta non-ſeulement les progrès du roi de France; il le chaſſa de la Savoye, & fit lui-même une irruption dans les Etats de ſon beau-frere. La fortune ſecondant par-tout ſes efforts, il étoit réſolu de pouſſer vivement cette

guerre ; mais, la mort de Louis le Gros, & la naissance d'un fils d'Amédée, ayant fait évanouir les projets d'Adélaïde, on eut recours à la négociation, pour appaiser le comte de Savoye. Pierre le Vénérable, son ami particulier, fut chargé de ce soin. Il conclut la paix avec Amédée, & le fit entrer sincérement dans les intérêts de Louis VII, successeur de Louis le Gros.

[1138.]

Gui, dauphin de Viennois, avoit repris les armes, & s'étoit jetté sur les terres du comte Amédée, son gendre. Il ne fut pas plus heureux que le roi de France. Amédée, l'ayant joint à Montmélian, lui livra bataille ; & tailla son armée en piéces. Le fils de Gui fut tué dans le combat.

Les historiens de Savoye parlent encore d'une autre expédition d'Amédée contre l'évêque de Turin, qui ne cessoit de brouiller les affaires en Piémont. Il réprima l'orgueil de ce prélat ambitieux, & rétablit le calme dans cette partie de ses Etats.

[1148.]

La maladie épidémique, qui régnoit alors en Europe, n'épargna pas Amédée. Il entreprit le voyage de la Terre-sainte, avec Louis VII, roi de France, & l'empereur

Conrad III. Mais, dit Muratori, ces princes, peu d'accord entr'eux, & trop attachés à leurs intérêts, ainsi qu'à leurs plaisirs, ayant perdu malheureusement leur tems, leur argent & leurs troupes, sans avoir pu rendre aucun service aux Chrétiens, ne pensèrent plus qu'à revenir dans leurs Etats. Amédée tomba malade dans l'isle de Chypre, & mourut à Nicosie, sur la fin de cette année.

HUMBERT III, *dit* LE SAINT.

[1149.]

CE prince n'avoit guères que huit ans, lorsque son pere mourut. On lui donna pour tuteur Amédée, évêque de Lausanne. Le tems de cette régence n'offre aucun évènement considérable.

[1153.]

Le dauphin de Viennois, fils de celui qu'Amédée avoit vaincu à Montmélian, fait une irruption subite dans la Savoye. Humbert rassemble ses troupes à la hâte. Il vole à la renconte des ennemis, les joint, les combat, & remporte sur eux une victoire complette.

que, deux places importantes, & le preſſa lui-même ſi vivement dans Saluces, qu'il le contraignit à prêter ſerment.

[1186.]

Henri, roi des Romains & fils de l'empereur Frédéric, vient à la tête des Milanois envahir le Piémont. Il y fait des ravages incroyables. Au premier bruit de cette invaſion, Humbert met une armée en campagne, & ſe prépare à chaſſer les troupes impériales. La mort arrête tout-à-coup ſes projets à Chambery, le 4 de Mars. Sa piété, ſa modération, ſon attachement au ſaint ſiége, & plus que tout cela les nombreuſes fondations dont il enrichit l'égliſe & les moines, lui mériterent le ſurnom de *Saint.*

THOMAS I.

[1186.]

LA ſageſſe & la prudence ſervent ſouvent mieux les Souverains que les armes & le courage. Dans la ſituation où ſe trouvoit la Savoye, en proie au reſſentiment de l'empereur, un enfant de onze ans, tel que le prince Thomas, fils d'Humbert, n'étoit pas en état de défendre l'hé-

ritage de ſes ancêtres. Il fut redevable de leur conſervation à Boniface, marquis de Monferrat, ſon tuteur. Ce ſeigneur ſçut ſi bien gagner les bonnes graces de Henri, roi des Romains, qu'il lui fit prendre pour Thomas de Savoye des ſentimens tout oppoſés à ceux que l'empereur Frédéric, ſon pere, avoit eus pour Humbert III.

[1197.]

Les Milanois & les habitans d'Aſti faiſoient, de tems en tems, des incurſions ſur les terres du comte de Savoye, & dans le Monferrat. Pour les réprimer, Thomas joignit ſes troupes à celles du marquis ſon oncle, & du marquis de Saluces; puis, fondant ſur les Milanois & les Aſtéſans, il les battit en pluſieurs rencontres, & les contraignit de ſortir de ſes Etats.

Vers ce même tems, l'empereur Philippe, fils de Frédéric I, confirma non-ſeulement les priviléges & les titres que ſes prédéceſſeurs avoient accordés aux comtes de Savoie; il fit encore préſent à Thomas des villes de Quiers & de Teſtonne en Piémont, du château de Modon au pays de Vaud, & le déclara vicaire-général de l'Empire dans toute la Lombardie.

[1205.]

La fureur des Croiſades s'étoit ranimée

en France, où la fleur de la nobleſſe avoit pris les armes pour une quatrieme expédition dans la Terre-ſainte. Le marquis de Monferrat & le comte Thomas joignirent leurs armes à celles des François. Suivant les engagemens que les princes croiſés avoient pris avec les Vénitiens, l'armée marcha contre Zara, en Dalmatie, & ſoumit cette ville à la République. Le comte de Savoye donna, dans cette occaſion, des marques d'un courage ſupérieur, & d'une prudence conſommée. Il prit part à tous les travaux, affronta tous les dangers, & partagea la gloire du triomphe avec les vainqueurs.

On étoit prêt à s'embarquer pour la Paleſtine. Tout-à-coup les Croiſés, oubliant l'objet de leur voyage, & laiſſant une folle entrepriſe pour une plus folle encore, s'en vont fondre ſur les Etats d'un prince Chrétien, ſous prétexte de rétablir ſur ſon thrône un empereur malheureux & opprimé. Ils s'emparent de Conſtantinople en ſix jours, chaſſent l'uſurpateur, & rendent la couronne au vieux Iſaac l'Ange, en lui aſſociant ſon fils Alexis. Ils demeurerent campés, près de Conſtantinople, en attendant le payement des ſommes que leur avoit promiſes le jeune empereur. Mais ce prince, le plus perfide des Grecs, cherchoit à ruiner l'armée de ſes bienfai-

teurs. Ils ne s'en apperçurent que trop tard. L'indignation s'emparant auſſi-tôt de leurs cœurs, ils prennent la réſolution d'arracher à l'ingrat une couronne acquiſe au prix de leur ſang. Ils forment le ſiége de Conſtantinople, & l'emportent au bout de ſoixante jours. Ils uſent alors du droit de conquête, & font monter un de leurs chefs, Baudouin comte de Flandre, ſur le thrône des Céſars. Dans l'un & dans l'autre ſiége de Conſtantinople, l'illuſtre comte de Savoye, ſoutint la réputation qu'il s'étoit acquiſe à celui de Zara.

[1221.]

L'empereur Frédéric II, paſſant par la Savoye, pour aller recevoir à Rome la couronne impériale, le comte Thomas le reçoit à ſa cour, avec les plus grands honneurs. Il s'unit étroitement d'intérêts avec ce prince qui lui fait pluſieurs donations. Pendant le ſéjour de l'empereur en Italie, Thomas ſoutint pour lui la guerre contre les Milanois. Il remporta ſur eux une victoire complette.

[1222.]

Thomas n'eut pas plutôt repouſſé ces ennemis de l'Empire, & les ſiens, que les marquis de Monferrat, fâchés de l'alliance du Comte avec l'Empereur, entrerent à main armée

dans le Piémont. Ils ſe rendirent maîtres de Turin, à la faveur des intelligences qu'ils avoient dans la place, & firent le dégât dans tous les environs. Thomas vole avec une armée dans le Piémont, & fait ſes diſpoſitions pour en reprendre la capitale. Les Aſtéſans s'étoient mis en marche, pour la ſecourir. Thomas les joint, & les taille en piéces auprès du Pô. De retour devant la place, & ne ſe trouvant pas des forces ſuffiſantes, il ſe contente d'en faire le blocus. Il part, au commencement de l'hiver, pour aller faire de nouvelles levées en Savoye; mais une maladie mortelle le retint dans la ville d'Aouſte. Il y mourut le 20 de Janvier 1223.

AMÉDÉE III *ou* IV.

[1223.]

CONFORMÉMENT au projet de Thomas, ſon pere, Amédée fit des préparatifs pour remettre ſous ſon obéiſſance la ville de Turin; mais il n'eut beſoin que de la terreur de ſes armes. Les habitans reconnurent leur faute, & prévinrent par une prompte ſoumiſſion le reſſentiment de leur Souverain.

[1227.]

Les Milanois s'étoient révoltés contre l'empereur Frédéric II. Leur exemple avoit entraîné toutes les villes de la Lombardie. C'eſt cette Ligue fameuſe, connue ſous le nom de *Societas Lombardorum*. Comme elle pouvoit avoir d'étranges ſuites, l'empereur s'empreſſa d'apporter un prompt remede à la contagion. Il s'avança vers les Alpes, à la tête d'une nombreuſe armée. Mais, avant d'entrer en Italie, il voulut s'attacher le comte de Savoie, dont il pouvoit recevoir de grands ſervices, dans la guerre qu'il alloit entreprendre. Il lui fit beaucoup de careſſes, & confirma tous les priviléges & titres accordés aux comtes de Savoye. Voulant renchérir encore ſur les bienfaits de ſes prédéceſſeurs, il érigea le pays d'Aouſte, & le Chablais en duché. Ce prince & le nouveau duc ſe mirent en marche pour réduire les Milanois; mais la mort du ſouverain pontife, Honoré III, fit changer la face des affaires. Grégoire IX, ſon ſucceſſeur, prélat impérieux, rigide, partiſan outré de la fauſſe & pernicieuſe politique de Grégoire VII, envoie ſommer l'empereur d'accomplir le vœu qu'il avoit fait d'aller au ſecours des Chrétiens de Syrie, & l'excommunie, par proviſion, juſqu'à ſon départ pour la Terre-ſainte. Les

foudres de Rome, qui tiroient alors toute leur force de l'ignorance & de la ſuperſtition, en impoſent à Frédéric. Il laiſſe les Milanois tranquilles ; raſſemble toutes ſes troupes ; s'embarque ; arrive en Aſie ; recouvre les lieux ſaints, ſans coup férir. Mais, pour ne s'être point fait relever d'une excommunication, qui ne ſubſiſtoit plus après ſa prompte obéiſſance, il eſt excommunié de nouveau, traité d'uſurpateur, & déclaré déchu de la couronne impériale, dont le ſier pontife oſe diſpoſer contre tout droit & toute juſtice. L'argent ſeul fut capable d'appaiſer le courroux violent de Grégoire.

[1238.]

Pendant les démêlés de l'empereur avec le pape, le comte Thomas de Savoye, déclaré vicaire-général de l'Empire, dans la Lombardie, n'avoit point ceſſé d'oppoſer des barrieres à l'ambition des villes confédérées. Il avoit ſçu faire reſpecter l'autorité impériale, & ſe garantir néanmoins des fougueux emportemens de Grégoire IX. Frédéric ayant recommencé la guerre en Italie, il l'aida de tout ſon pouvoir, & contribua beaucoup au ſuccès de la bataille de *Curia-nova*, dans laquelle les Milanois perdirent plus de dix mille hommes.

bonheur & la gloire de la Savoye, s'il eût joui d'une vie plus longue. On l'a dit plus brave ſoldat que grand capitaine, ſans conſidérer qu'à vingt ans un prince n'eſt pas encore tout ce qu'il promet d'être. Le ſurnom de *Roland* lui fut donné, pour ſa force prodigieuſe, & pour ſa valeur héroïque.

PIERRE *dit* LE PETIT CHARLEMAGNE.

[1263.]

BONIFACE n'ayant point contracté de mariage, & ne laiſſant que des ſœurs qui, par la loi Salique, obſervée en Savoye, ne pouvoient être ſes héritieres, la ſucceſſion ſe trouvoit ouverte, en faveur des enfans de Thomas I, comte de Savoye, pere d'Amédée IV. L'aîné de ces princes étoit Thomas, comte de Maurienne & de Flandres; mais, le droit de primogéniture n'étant pas encore établi dans la maiſon de Savoye, Pierre, ſon cadet, comte de Romont & de Richemont, lui fut préféré.

Ce prince avoit été chanoine de l'égliſe de Valence en Dauphine; mais, dégouté de la profeſſion eccléſiaſtique, il avoit, de-

puis, obtenu de ſon frere Amédée IV un apanage digne de ſa naiſſance. Il n'eut d'abord rien de plus à cœur que de venger la mort de ſon neveu, & de punir la rebellion des habitans de Turin. Ayant paſſé les monts, à la tête d'une armée formidable, il mit le ſiége devant cette ville, & la preſſa ſi vivement qu'il contraignit bientôt les habitans de ſe rendre à diſcrétion. Ils méritoient le traitement le plus rigoureux; mais le Comte uſa modérément de ſa victoire, & ſe contenta de les avoir humiliés.

[1264.]

De retour en Savoye, Pierre eut une autre guerre à ſoutenir contre le comte de Coffinge, qui ſe vantoit de conquérir, au nom de l'Empereur, les duchés de Chablais & d'Aouſte. Il le ſurprit devant Chillon, dont ce Comte faiſoit le ſiége; & l'ayant enveloppé par ſes troupes, & fait priſonnier, il le contraignit à lui rendre hommage.

[1266.]

L'année précédente, le comte de Savoye avoit fait un voyage en Angleterre, où la libéralité du roi Henri III l'avoit mis en poſſeſſion de pluſieurs terres conſidérables. Il aida ce prince de ſes conſeils &

de ſes troupes, juſqu'à ce que de nouveaux troubles excités dans ſes Etats par Rodolphe, comte de Genève, ſon vaſſal, l'obligerent de repaſſer la mer en diligence. Il chaſſa Rodolphe de toutes les places qu'il avoit uſurpées, & rétablit par-tout le bon ordre.

[1267.]

C'eſt avec raiſon que la Savoye met le comte Pierre au nombre de ſes plus heureux Souverains. Il eſt vrai qu'il fut auſſi l'un des plus braves & des plus habiles princes de ſon tems. Partie par la force, partie par la négociation, il étendit au loin les bornes de ſes Etats. Albert, ſeigneur de la Tour-du-Pin en Dauphiné, le prince de Dombes, les Bernois furent obligés de lui rendre hommage. Eubale, comte de Genève, lui laiſſa par teſtament les droits qu'il avoit ſur ce comté. L'évêque de Lauſanne lui céda la moitié de ſa ville; & l'empereur Richard lui donna la ſeigneurie de Condamine, près de Berne. Pierre mourut, l'année ſuivante, à Chilon, au pays de Vaud.

PHILIPPE I.

[1268.]

LEs paſſions les plus fortes ſont ſuſceptibles de barrieres. L'ambition ſeule n'en connoît pas. Philippe, ainſi que Pierre ſon frere, avoit vécu long-tems dans l'état eccléſiaſtique. Il avoit été même archevêque de Lyon. Il uſurpa, comme lui, la couronne de Savoye, au préjudice des enfans de Thomas, ſon frere aîné, comte de Maurienne & de Flandres. Son règne fut peu célèbre, & de peu de durée. Il attira ſur ſes Etats les armes de l'empereur Rodolphe, pour avoir porté du ſecours en Suiſſe à Marguerite de Savoye; & ce ne fut qu'aux bons offices du pape Martin IV qu'il fut redevable d'un accommodement avec ce prince irrité. Se ſentant près de ſa fin, il crut devoir reſtituer à ſes neveux ce qu'il leur avoit uſurpé; mais ce fut encore avec une ſorte d'injuſtice: car il déſigna pour ſon ſucceſſeur Amé ou Amédée, ſecond fils de Thomas, comte de Maurienne, par préférence à Thomas, fils aîné de ce prince.

AMÉDÉE IV *ou* V, *dit* LE GRAND.

[1285.]

LEs premiers exploits de ce prince furent contre les Génevois qui, secondés du Dauphin de Vienne, s'étoient jettés dans le Bugey & dans le pays de Vaud. Amédée leur fit vivement la guerre, & la finit avec avantage.

[1298.]

Depuis pluſieurs années, l'Allemagne étoit partagée entre deux fameux concurrens, Adolphe, comte de Naſſau, placé ſur le thrône impérial, en 1291, & Albert, duc d'Autriche, fils de Rodolphe, dernier empereur. Le comte de Savoye avoit embraſſé les intérêts d'Albert, par attachement pour la mémoire de ſon pere. Il le ſervit avec autant de zèle que de bonheur, & contribua beaucoup au gain de la bataille de Gelheim, près de Worms, dans laquelle Adolphe perdit la vie, de la main de ſon rival.

[1304.]

L'Hiſtoire générale de l'Europe nous montre Amédée V jouant un rôle diſtin-

gué dans presque toutes les grandes entreprises de son tems. Il eut à peine affermi le duc d'Autriche sur le thrône impérial, qu'il conduisit des troupes en Angleterre, au secours d'Edouard I, alors en guerre avec les Ecossois. Il y soutint la réputation brillante, qu'il s'étoit acquise par sa valeur & par son expérience. De retour en Savoye, il alla faire tomber le poids de ses armes sur le Monferrat & sur le marquisat de Saluces, dont les Souverains furent obligés de recevoir les loix qu'il voulut leur imposer. Cette année, on le voit en Flandres négocier une trève entre Philippe le Bel, roi de France, & les Flamands vaincus à Mons-en-Puelle.

[1311.]

Les Turcs ayant fait les plus grands effort pour reprendre l'isle de Rhodes que les Chrétiens leur avoient ôtée, Amédée n'hésita pas à voler au secours des chevaliers de S. Jean, avec une puissante flotte. Il joignit celle des Ottomans, & la dispersa du premier choc. Il s'empara lui-même de leur Capitane où le général qui la montoit fut tué; coula à fond la plûpart de leurs brigantins & de leurs galères, & conserva, par cette victoire, aux chevaliers de S. Jean l'isle de Rhodes qu'ils étoient sur le point de perdre. Ce fut, dit-on, en mémoire de

cet évènement glorieux, qu'Amédée changea l'aigle de Savoye en la croix blanche des chevaliers, qu'il prit dans ſes armes, avec cette deviſe, *F. E. R. T.* que ſes deſcendans retiennent encore aujourd'hui. On explique ainſi ces quatre lettres: *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*; « Sa valeur conſerva » Rhodes. » Mais ce ne peut être qu'une conjecture, puiſque les princes de la maiſon de Savoye portoient cette deviſe longtems auparavant.

[1312.]

L'empereur Henri VII, beau-frere * d'Amédée V, avoit la plus grande confiance en ce prince. Lorſqu'il envoya ſon fils Charles de Luxembourg, prince de Bohême, en Italie, il lui commanda de ſe conduire en tout par les conſeils du comte de Savoye. En reconnoiſſance des ſervices qu'il en reçut lui-même, cette année, dans le voyage qu'il fit en Italie, il le créa Comte princier du ſaint Empire, & lui donna l'inveſtiture de Verceil & du comté d'Aſte.

[1323.]

Mort d'Amédée V, dans la ville d'Avignon, où il étoit allé ſolliciter le pape

* Henri VII avoit épouſé Marguerite de Brabant; & Amédée, Marie de Brabant, ſa ſœur.

Jean

Jean XXII d'entreprendre une croiſade contre les Turcs, en faveur d'Andronic, empereur d'Orient, qui avoit épouſé Anne de Savoye, ſa fille. La puiſſance de ce prince & ſa réputation furent telles, qu'en 1313, après la mort de l'empereur Henri VII, les ſuffrages de toute l'Italie le placerent ſur le thrône; mais ſa prudence & ſa modération ne lui permirent pas de profiter de cette diſpoſition favorable. Il fut très-eſtimé de tous les princes, ſes contemporains, avec pluſieurs deſquels il contracta des alliances *. Les Chroniques de Savoye le qualifient *prince très-ſage, de bonnes mœurs, & très-prudent.*

---

* Amédée laiſſa douze enfans, quatre garçons & huit filles. La premiere des princeſſes, nommée *Bonne*, fut mariée à Jean, dauphin, duc de Viennois, &, en ſecondes nôces, à Hugues, fils d'Othon, duc de Bourgogne. *Marguerite*, la ſeconde, épouſa Jean, marquis de Monferrat. *Eléonor*, ſa ſœur, fut mariée deux fois; d'abord à Jean, comte de Forez; puis à Guillaume, comte de Châlons. *Agnès* fut femme de Guillaume, comte de Genève. *Marie* épouſa le dauphin Hugues. *Catherine*, ſœur de Marie, eut pour mari Léopold, duc de Stirie, d'Autriche, &c. *Blanche* fut femme de Galéaz Viſconti, prince de Milan; & *Jeanne*, la derniere, fut mariée à l'empereur Andronic Paléologue.

EDOUARD, *dit* LE LIBÉRAL.

[1323.]

DÈS l'âge de vingt ans, ce prince, fils d'Amédée V, & ſon ſucceſſeur, avoit donné les plus grandes marques de courage & d'intrépidité. Se trouvant alors, en 1304, avec ſon pere, à la bataille de Mons-en-Puelle, au ſervice de Philippe le Bel, roi de France, il dégagea le monarque François, d'un péril éminent, où ſa valeur l'avoit précipité; repouſſa les ennemis acharnés autour de ſa perſonne, & rendit tous leurs efforts inutiles. Philippe, en reconnoiſſance, le fit chevalier ſur le champ de bataille.

A peine eut-il pris poſſeſſion des Etats de ſon pere, qu'il eut guerre avec le dauphin de Vienne, & le comte de Genève. Il remporta d'abord ſur eux des avantages conſidérables; mais, leur ayant livré bataille auprès de Varei, & ſa valeur l'ayant emporté trop avant dans la mêlée, il demeura priſonnier; & ſon armée fut miſe en déroute. Il eſt vrai qu'il fut délivré preſqu'auſſi-tôt par le capitaine de ſes gardes, & qu'il s'acquit autant d'honneur, par

la belle retraite qu'il fit faire à ſes troupes, que s'il eût remporté la victoire. La fin de la campagne fut toute à la honte de ſes ennemis. Il les battit pluſieurs fois, & mit le ſiége devant Genève, dont il força les habitans à ſe rendre. Ses ſuccès furent plus rapides les années ſuivantes. Ils le vengerent pleinement de ſes ennemis.

[1328.]

Nous avons vu Édouard ſe couvrir de lauriers à Mons-en-Puelle, contre les rebelles Flamands, au ſervice de Philippe le Bel. Sa valeur ne fut pas moins utile, cette année, à Philippe de Valois, dans les plaines de Caſſel, contre ces mêmes Flamands.

En reconnoiſſance des ſecours qu'Edouard avoit reçus des Bernois, dans la guerre contre le dauphin de Viennois, il les laiſſa maîtres de leur liberté: époque célèbre pour les Suiſſes. Ce prince mourut, l'année ſuivante, à Gentilli, près de Paris, la ſixieme année de ſon règne, & de ſa vie la quarante-cinquieme.

AYMON.

[1329.]

EDOUARD n'ayant point laiſſé d'enfans mâles, Aymon, ſon frere, lui ſuccéda. Ce prince avoit été d'abord chanoine & comte de Lyon, puis chanoine de Paris. Il trouva les Etats de ſon frere fort endettés; mais une ſage œconomie, jointe à beaucoup de modération & de ſageſſe, eut bientôt rétabli ſes finances.

[1333.]

Guigues, dauphin de Viennois, recommence la guerre contre le comte de Savoye. Son projet étoit de ſe rendre maître de Genève; mais, n'eſpérant pas de réuſſir par la force, il eſcalade la ville à la faveur des ténèbres. Aymon, apprenant cette ſurpriſe, vient mettre le ſiége devant Genève. Une armée d'obſervation couvroit cette conquête. Il marche d'abord à l'ennemi, l'attaque, le défait, le taille en piéces, & fond enſuite ſur la place qu'il oblige de lui ouvrir ſes portes. Il continuoit la guerre avec le même ſuccès & la même activité,

lorſque Guigues mourut à l'attaque du château de la Perriere. Cet évènement rallentit un peu les opérations ; & le dauphin Humbert, ſucceſſeur de Guigues, ne tarda pas à faire ſa paix avec le Comte.

[1340.]

Allié fidèle de la France, Aymon conduiſit un corps de troupes en Flandres, au ſervice de Philippe de Valois, contre Edouard III, roi d'Angleterre, qui diſputoit à ce prince ſa couronne. Il partagea les dangers & la gloire de cette expédition ; &, lorſque les Anglois eurent été contraints de repaſſer la mer, il continua de donner à Philippe des marques de ſon dévouement, en tâchant d'établir une paix ſolide entre les deux nations ; mais les folles prétentions d'Edouard rendirent ſes efforts inutiles ; & les conférences d'Arras ne produiſirent qu'une prorogation de la trêve, pour deux années.

Aymon mourut au château de Montméliant, le 24 de Janvier 1343.

AMÉDÉE V *ou* VI, *dit* LE COMTE VERD.

[1343.]

CE prince n'avoit pas encore dix ans, à la mort de ſon pere. Il lui ſuccéda ſous la tutelle de Louis de Savoye, & d'Amédée, comte de Genève, ſes proches parens. Le ſurnom de *Comte verd* lui fut donné dans un tournois, où, revêtu d'un habit verd, & monté ſur un cheval capa-raçonné de même couleur, il attira ſur lui, par ſon adreſſe & par ſa bonne mine, les regards de tous les ſpectateurs.

[1350.]

Les exploits d'Amédée l'avoient déja rendu la terreur & l'admiration de ſes voiſins. Jacques de Savoye, prince de Piémont, d'Achaïe & de Morée, levoit des droits onéreux, dont il opprimoit ſes peuples. Amédée envoya prendre connoiſſance de ces nouveaux impôts; mais les officiers chargés de cette commiſſion furent maſſacrés par les ordres de Jacques. Un pareil éclat de la part d'un vaſſal & d'un prince de ſon ſang ne pouvoit manquer d'attirer la vengeance d'Amédée. Il entre

dans le Piémont, ſuivi d'une armée nombreuſe, & parfaitement aguerrie. Tout cède, tout plie à ſon approche. Il enleve au prince toutes ſes places; taille en piéces les troupes qu'il lui oppoſe, & l'emmene priſonnier à Rivoles. Vainqueur auſſi généreux que vaillant, il rend à Jacques ſes Etats, & ſe contente d'exiger un nouveau ſerment de fidélité. Il en uſa de même à l'égard du marquis de Saluces, qui refuſoit de lui rendre hommage.

[1356.]

S'il eût été dans le pouvoir du comte de Savoye de donner au roi de France, Jean II, la prudence & les talens militaires qu'il poſſédoit lui-même, nous ne compterions pas aujourd'hui la bataille de Poitiers parmi nos plus fameuſes diſgraces. Il aida du moins ce monarque de ſon argent & de ſes troupes; mais il ne put empêcher l'heureux Edouard de triompher de la valeur impétueuſe des François.

[1363.]

L'ordre militaire de l'Annonciade fondé, cette année, par Amédée VI, dut probablement ſa naiſſance à quelqu'aventure galante, comme celui de la Jarretiere, inſtitué depuis en Angleterre, & celui de la Toiſon d'or en Bourgogne. Cet ordre s'ap-

pella d'abord, *l'ordre du Collier*; & ce ne fut qu'en 1518, que Charles III, duc de Savoye, lui donna le nom de l'*Annonciade*. Une dame, dit-on, ayant fait préſent au comte Amédée d'un bracelet tiſſu de ſes cheveux, il voulut que cette faveur fût le ſymbole & la marque diſtinctive d'une nouvelle claſſe de chevaliers, auxquels Amedée VIII, ſon petit-fils, donna des ſtatuts, en 1410. Le collier de l'ordre fut compoſé de lacs d'amour ſur leſquels étoient ces quatre lettres, F. E. R. T. que quelques auteurs interpretent de cette maniere : *Frappez*, *Entrez*, *Rompez Tout*. D'autres ne voient dans ces lettres que l'ancienne deviſe de la maiſon de Savoie, & ne ſont pas d'accord ſur le ſens qu'elle doit avoir. Pluſieurs enfin penſent qu'Amédée VI inſtitua l'ordre du Collier pour immortaliſer la mémoire d'Amédée le Grand, ſon aïeul, qui défendit l'iſle de Rhodes, contre les efforts réunis de la puiſſance Ottomane; en conſéquence, ils tiennent fortement pour l'explication ſuivante : *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit*. « Sa » valeur conſerva Rhodes. » Ce ſentiment, quoique le plus adopté, paroît être le moins probable, la deviſe F. E. R. T. étant, comme nous l'avons dit ci-deſſus, bien antérieure à l'expédition d'Amédée V contre les Turcs. Nous dirons encore un mot de cet ordre militaire ſous le règne de Charles III.

[1367.]

Le pape Gregoire XI, & l'empereur Charles VI, ayant ſollicité l'alliance du comte de Savoye, pour les aider à réprimer les Milanois qui ne ceſſoient d'uſurper les droits du Pontificat & de l'Empire, Amédée tourne auſſi-tôt ſes armes contre ces peuples. Il les force de lever le ſiége d'Aſti; les bat en pluſieurs rencontres; pénètre fort avant dans leurs terres; leur enleve un grand nombre de places, & les contraint, au château de Brinnées, à renoncer au parti des Guelphes & des Viſcontis. Prenant enſuite ſa marche par les pays de Bergame & de Breſſe, il ſe rend à Boulogne à la tête de ſon armée. Il eût pouſſé fort loin ſes conquêtes, ſi le dérangement de ſa ſanté, cauſé par les fatigues d'un long voyage, ne l'eût obligé de ſe faire reporter en Savoye.

[1370.]

On compte, parmi les évènemens remarquables du regne d'Amédée VI, une expédition qu'entreprit ce prince, à la priere du pape Urbain VIII, en faveur de Jean Paléologue, détenu priſonnier chez les Bulgares. Ayant raſſemblé l'élite de ſes troupes, il alla s'embarquer à Veniſe, ſur les galeres de la République; &, ſecondé d'un vent favorable, il prit terre, près de Galli-

poli. Son premier ſoin fut d'inveſtir cette place, & d'en occuper toutes les avenues, ne voulant rien laiſſer derriere lui, qui pût inquiéter ſa marche. Les Turcs s'étant avancés au ſecours des aſſiégés, Amédée fondit ſur eux; rompit leurs rangs, dès le premier choc; &, les renverſant les uns ſur les autres, il en fit un maſſacre horrible. Cette victoire hâta le ſuccès du ſiége. Gallipoli fut emporté de vive force; & tout ce qui s'y trouva de Turcs fut paſſé, ſans miſéricorde, au fil de l'épée. C'eſt ainſi qu'Amédée s'ouvrit le chemin de la Bulgarie. Stapiſde, Ténède, Mentopoli, Baſiloque & pluſieurs autres places furent preſqu'auſſi-tôt priſes qu'aſſiégées. Varna, défendue par une garniſon nombreuſe, oppoſa plus de réſiſtance; mais ce fut pour accroître la gloire du comte de Savoye. Il en preſſa ſi vivement les attaques, que le roi de Bulgarie crut devoir arrêter le progrès de ſes armes victorieuſes, en relâchant l'empereur Paléologue, l'unique objet de cette guerre.

[1383.]

Les victoires, la piété, la prudence conſommée du comte de Savoye l'avoient rendu l'arbitre de l'Italie, & le défenſeur des papes. Louis d'Anjou, roi de Naples, ayant recherché ſon amitié pour l'aider à conquérir ſon royaume, Amédée conduiſit à ce prince

une armée formidable. Mais, après avoir affronté pluſieurs fois les ennemis, à Cannes, il fut frappé de la peſte, & mourut au milieu de ſes triomphes.

AMÉDÉE VI *ou* VII, *dit* LE COMTE ROUGE.

[1385.]

LA cour de France, dans ces tems reculés, étoit ce qu'elle eſt encore aujourd'hui, le centre du bon goût, de la politeſſe & des plaiſirs. Les ſeigneurs étrangers s'y rendoient de toutes parts. Amédée fut un de ceux qui s'y fit le plus admirer, par ſon adreſſe & par ſa valeur, dans ces fameux tournois où la nobleſſe Françoiſe paroiſſoit avec tant d'avantage & de dignité. La guerre s'étant tout-à-coup allumée en Flandres, le comte de Savoye ſuivit le roi Charles V, & l'aida de ſon bras & de ſes troupes à châtier les rebelles Gantois. L'année ſuivante, il rendit encore de grands ſervices à Charles, dans la guerre contre les anglois. De retour en Savoye, il chaſſa les marquis de Montferrat de la province d'Ivrée, & leur fit lever le ſiége de Verruë. Non moins heureux dans la paix que dans la guerre, il reçut les hommages volontaires

de pluſieurs peuples des environs de Barcelone, de Nice & de Soſpel; &, s'étant ménagé l'amitié de l'empereur Wenceſlas, il en obtint non ſeulement la confirmation des anciens priviléges accordés à ſa maiſon, mais encore un grand nombre d'autres. La paſſion extrême d'Amédée pour la chaſſe lui fut des plus funeſtes. Son cheval s'étant abbatu ſous lui dans une forêt, il mourut de cette chute, quelques jours après.

AMÉDÉE VII *ou* VIII, *dit* LE PACIFIQUE, *premier Duc de Savoye.*

[1391.]

OUTRE le ſurnom de *Pacifique*, Amédée mérita encore, par ſa prudence & par ſa ſageſſe, celui de *Salomon de ſon ſiécle.* Il n'avoit que huit ans lorſque ſon pere mourut, le premier de Novembre de cette année. Bonne de Bourbon, ſa tante, fut chargée de ſon éducation, & de la régence de ſes états.

[1406, &c.]

Nous paſſerons legérement ſur les guerres & ſur les différends qu'eut Amédée avec pluſieurs princes ſes voiſins. Il força d'abord

le marquis de Saluces, par la priſe de ſa capitale, à lui rendre hommage, & ne traita pas mieux le marquis de Cève, qui avoit donné du ſecours à ce dernier.

L'attachement du comte de Savoye pour la France lui fit faire pluſieurs voyages dans ce royaume pour eſſayer de rendre la paix à la famille royale, depuis long-tems déchirée par la haine & par la jalouſie des princes du ſang. Il employa ſes bons offices auprès des uns & des autres; mais il ne put empêcher que le duc de Bourgogne, après la réconciliation la plus authentique & la plus ſacrée, ne trempât ſes mains parricides dans le ſang du duc d'Orléans, ſon neveu, frere du roi Charles VI.

[1416.]

Erection du comté de Savoye en duché ſouverain, par l'empereur Sigiſmond. Ce prince avoit paſſé par les Etats d'Amédée pour ſe rendre en Italie. Il lui donna l'inveſtiture de ſa nouvelle dignité.

[1434.]

» On vit, cette année, dit le nouvel hiſtorien de la France, un de ces fameux exemples du mépris des grandeurs: évènemens que les hommes admirent, parce qu'ils n'ont que des idées fauſſes du bonheur que comporte leur exiſtence. Amé ou

Amédée VIII, ſurnommé *le Pacifique*, premier duc de Savoye, fatigué des ſoins du gouvernement, forma le projet d'abdiquer & de ſe retirer à Ripaille, ſéjour de plaiſance, à une demi-lieue de diſtance de Turin. Il réſigna la couronne ducale à Louis, ſon fils aîné, ſe réſervant toutefois le pouvoir de la reprendre, & donna le comté de Genève au ſecond. Après avoir réglé avec les Etats de ſes domaines tout ce qui concernoit l'adminiſtration, il ſe renferma dans la retraite qu'il avoit choiſie, où il prit l'habit de l'ordre de S. Maurice, fondé par ſes prédéceſſeurs. Les auteurs contemporains nous ont tranſmis la deſcription de cet habillement. *C'étoit une griſe robe, un long mantel, un chaperon gris, & courte cornette d'un pied, un bonnet vermeil par-deſſus le chaperon; ſur la robe une ceinture dorée, &, par-deſſus le mantel, une croix d'or pareille à celle que portoient les empereurs d'Allemagne.* Deux (ou plutôt dix) de ſes courtiſans embraſſerent cette vie religieuſe, dont toute l'auſtérité ne conſiſtoit que dans l'extérieur. Amédée avoit moins deſſein de ſe conſacrer à la mortification & à la pénitence, que de jouir ſans trouble de tous les agrémens d'un loiſir voluptueux. *Il ſe faiſoit ſervir, ainſi que ſes compagnons*, dit Monſtrelet, *au lieu de racines & d'eau de fontaine, du meilleur vin & des viandes les plus exquiſes qu'on pou-*

voit rencontrer. Il rendit ſon ſéjour célèbre par la bonne chère ; & le peuple ſe ſert encore, de nos jours, de cette expreſſion proverbiale, *faire ripaille*, pour déſigner les délices de la table. Après quarante-trois années d'un règne floriſſant, il ſeroit injuſte de blâmer ce prince d'avoir cherché loin du thrône un repos incompatible avec l'exercice du pouvoir ſuprême. »

[1439.]

Pendant qu'Amédée menoit une vie paiſible & délicieuſe, dans ſa retraite de Ripaille, l'Egliſe étoit menacée d'un ſchiſme funeſte, par le conflit indécent de deux juriſdictions ſpirituelles, celle du pape & du concile. Dès l'an 1432, le pape Martin V avoit indiqué un concile à Baſle en Suiſſe ; & ſon ſucceſſeur Eugène IV en avoit confirmé la célébration & fait l'ouverture le 14 de Décembre de la même année. Les prélats, ainſi juridiquement aſſemblés, ayant voulu, ſuivant le droit qu'ils en avoient, mettre des bornes à l'autorité pontificale ; Eugene lâcha deux bulles qui diſſolvoient le concile, & qui le tranſféroient à Ferrare. Mais les prélats refuſerent de quitter Baſle ; ce qui n'empêcha pas Eugene d'aſſembler à Ferrare ceux des évêques & des cardinaux qui lui demeurerent attachés. On vit alors deux conciles dans l'Egliſe, &, bientôt après,

deux chefs. Le concile de Baſle ayant déclaré la chaire de S. Pierre vacante, & lancé ſur Eugene tous les foudres de l'anathème, choiſit des électeurs & des officiers du conclave pour nommer un ſouverain pontife. On jetta les yeux ſur le ſolitaire de Ripaille. Son élection ayant été confirmée par le concile, on envoya des députés au prince pour le prier d'accepter la tiare ; ce qu'il fit après quelques difficultés.

[1440.]

Le nouveau pape eſt couronné à Baſle, le 24 de Juin, par le B. Louis Aleman, archevêque d'Arles, & prend le nom de *Felix V.* Excommunié par Eugene, il excommunie Eugene à ſon tour ; &, pour fortifier ſon parti, de l'avis du concile, il fait une promotion de dix-ſept cardinaux.

[1447—48—49.]

» Les deux conciles, dit l'auteur cité ci-deſſus, continuoient toujours leurs ſeſſions. Eugene à Florence, Felix à Baſle, ſe diſputoient le titre de Succeſſeur de S. Pierre, avec des ſuccès bien différens. Le premier avoit pour lui le ſuffrage de la plûpart des Puiſſances de l'Europe Chrétienne, tandis que ſon rival, après avoir tenté de ſe faire reconnoître par les princes d'Allemagne, le roi d'Aragon, le duc de Milan, & quel-

ques

ques autres Etats, voyoit chaque jour diminuer le nombre de ſes partiſans, & l'étendue de ſon obédience réduite enfin à la Suiſſe & à la Savoie. Félix ſe repentit plus d'une fois d'avoir quitté ſa retraite. La tiare pontificale, mal affermie ſur ſa tête, pouvoit-elle remplacer dans ſon cœur les charmes paiſibles de la ſolitude de Ripailles? ...

De tous les princes de l'Europe, qui interpoſerent leur médiation, ou firent agir leur autorité pour l'extinction du ſchiſme, aucun n'employa des ſoins plus efficaces que le roi de France (Charles VII.) Prévoyant les obſtacles preſqu'inſurmontables que les deux partis oppoſeroient à la convocation d'un concile général, il fit dreſſer un projet d'accommodement dont la ſimplicité applaniſſoit toutes les difficultés. Le monarque connoiſſoit les droits d'Eugene, & les diſpoſitions de Félix. Le plan de conciliation qu'il propoſa ſe réduiſoit à ce qu'Eugene fût reconnu pour chef de l'Egliſe univerſelle; qu'Amédée renonçât au ſouverain pontificat, & tînt le ſecond rang après le ſaint pere; que tous les prélats, qui avoient ſuivi le parti de Félix, conſervaſſent leurs dignités, & que l'on annullât généralement toutes les procédures, cenſures & ſentences publiées à l'occaſion du ſchiſme. L'archevêque d'Aix fut député par le Roi pour com-

munîquer ce projet au ſaint pere, ainſi qu'au concile de Baſle. »

» Lorſque le prélat fut arrivé à Rome, Eugene n'étoit plus.... Sa mort, & l'exaltation de Nicolas ne changerent rien aux diſpoſitions du Roi.... On détermina ſans peine le paiſible Amédée à ſacrifier ſes droits au repos de l'Égliſe.... Il promit d'abdiquer, aux conditions ſuivantes : Qu'il ſeroit cardinal-évêque, légat & vicaire perpétuel du ſaint ſiége dans le duché de Savoye ; qu'il occuperoit la premiere place dans l'Égliſe Romaine après le pape ; que, lorſqu'il paroîtroit devant Sa Sainteté, elle ſe leveroit de ſon ſiége pour le recevoir, & le baiſeroit à la bouche, ſans exiger d'autres marques de ſoumiſſion ; qu'il conſerveroit l'habit & les ornemens de ſouverain pontife, excepté l'anneau du pêcheur, le dais & la croix ſur la chauſſure. »...

» Après pluſieurs négociations, toutes les difficultés, qui pouvoient arrêter la concluſion de la paix, furent levées. Nicolas agréa les conditions propoſées. Comme les deux partis agiſſoient ſincèrement, ils remplirent de bonne foi les clauſes du traité qui devoit les réunir. Amédée aſſembla les peres du concile de Baſle, transféré pour lors à Lauſanne ; révoqua généralement toutes les procédures intentées, pendant ſon pontificat, contre Eugene & ſon ſucceſſeur. Ce

fut le dernier acte qu'il exerça comme pape. Il ſe démit enſuite publiquement, en préſence du patriarche d'Antioche, de l'évêque d'Alet, du comte de Dunois, de Jacques Cœur, argentier, & des autres miniſtres François. Les prélats confirmerent la révocation de Félix, au nom du concile dont ils annoncerent la diſſolution. Le ſaint pere, de ſon côté, caſſa toutes les ſentences prononcées contre Felix; le créa premier cardinal, légat perpétuel du ſaint ſiége, évêque de Sabine, & rétablit ſes adhérens dans leurs honneurs & dignités. Ainſi ſe termina le ſchiſme qui avoit troublé l'egliſe pendant dix années. Amédée, après ſon abdication, revint à Ripaille, où il paſſa les dernieres années de ſa vie dans l'exercice des vertus paiſibles, plus conformes à ſon caractere, que l'éclat attaché à la poſſeſſion conteſtée de la premiere dignité de l'univers. »

La ſoumiſſion d'Amédée parut ſi édifiante, peu après un autre ſchiſme qui avoit duré plus de quarante années, qu'on chantoit par-tout ce petit vers, à la façon du tems :

Fulſit lux mundo, ceſſit Felix Nicolao.

Il mourut à Geneve, le 7 de Janvier 1451, âgé de ſoixante-neuf ans.

LOUIS.

[1452.]

AVANT de parler des évènemens de cette année, nous ſommes obligés de reprendre les choſes de plus haut. Lorſqu'Amédée VIII quitta le thrône de Savoye, en 1434, pour la ſolitude de Ripaille, il chargea Louis, ſon fils, de la lieutenance générale de ſes Etats; & ce prince commença dès-lors un règne qui ne fut pas moins glorieux que ceux de ſes prédéceſſeurs. Les marquis de Saluces & quelques autres ſeigneurs, ſes feudataires, avoient pris les armes. Il marcha contre eux, avec autant de réſolution que de promptitude; tailla leurs troupes en piéces; s'empara de leurs places fortes, & les fit rentrer dans le devoir.

Philippe-Marie, duc de Milan, étant mort en 1447, la guerre s'alluma dans toutes les parties de la Lombardie; & Louis, duc de Savoye, ne put s'empêcher d'y prendre part. Il avoit un ennemi redoutable dans François Sforce: néanmoins il eut ſouvent ſur lui des avantages conſidérables. Il prit deux fois Novare; s'empara de la Loménie, de Vigévano, de Valence, de

Confluence ; combattit avec beaucoup de réſolution au château de Carpi ; &, quoique très-inférieur en forces, il diſputa tellement la victoire, que la perte fut égale de part & d'autre.

Louis, dauphin de France, depuis roi XIe de ce nom, avoit quitté la cour de ſon pere Charles VII, & s'étoit retiré en Dauphiné. Aux chagrins continuels qu'il donnoit, depuis long-tems, à ce reſpectable monarque, il joignit, en 1450, celui de ſe marier ſans ſon conſentement. Il fit demander & obtint en mariage la princeſſe Charlotte, fille de Louis, duc de Savoye, qui, par conſidération pour une alliance auſſi illuſtre, donna deux cens mille écus d'or à ſa fille. Le Duc n'ignoroit pas, à la vérité, la méſintelligence qui régnoit entre Louis & le Roi ſon pere ; mais le légat du pape, ou gagné ou trompé, l'avoit aſſuré poſitivement du conſentement de Charles VII ; & ce ne fut qu'après la célébration du mariage, qu'il eut avis de l'oppoſition du roi de France.

Charles VII déclare la guerre au duc de Savoye. Celui-ci, trop foible pour faire face au plus grand monarque de l'Europe, a recours à la négociation. Après l'avoir fléchi par ſes ambaſſadeurs, il s'avance lui-même à ſa rencontre dans le Forez, pour lui faire les excuſes & les répa-

nations convenues. Il s'engage ſolemnellement à refuſer du ſecours au Dauphin ; &, pour prix de ſa ſoumiſſion, il obtient Yolande de France pour ſon fils Amédée.

[1455.]

Exact obſervateur du dernier traité, Louis refuſe des troupes au Dauphin révolté contre ſon pere. Il avoit d'ailleurs pluſieurs ſujets de mécontentement contre ce prince, dont l'humeur inquiète & turbulente lui ſuſcitoit des querelles avec ſes voiſins. Non-ſeulement il ne lui fournit aucun ſecours ; il reprit encore à force ouverte pluſieurs places dont le Dauphin s'étoit emparé, & l'obligea, par cette conduite ferme & rigoureuſe, à ſe jetter dans les bras du duc de Bourgogne.

AMÉDÉE VIII *ou* IX, *dit* LE JUSTE, & LE BIENHEUREUX ; *ſurnommé encore* LE PERE DES PAUVRES.

[1471.]

LOUIS étoit mort à Lyon, au commencement de 1465, au retour d'un voyage qu'il avoit fait en France. Son fils Amédée lui ſuccéda ; mais les maladies

preſque continuelles, dont il fut affligé, l'obligerent de confier la régence de ſes Etats à la ducheſſe Yolande de France, ſon épouſe, qui les gouverna avec beaucoup de ſageſſe. Cette diſpoſition du Duc mécontenta les princes de ſon ſang jaloux de partager l'autorité ſouveraine avec Yolande. Ils unirent leurs intérêts & leurs forces. Le comte de Breſſe ſe déclara pour eux, & fit entrer des troupes en Savoye. Il ſurprit Montmélian, s'y ſaiſit d'Amédée, & le conduiſit à Chamberi; mais le roi de France, Louis XI, ayant envoyé une armée au ſecours du Duc, les princes révoltés, & le comte de Breſſe, ſe hâterent de demander la paix qui leur fut accordée.

[1472.]

Mort d'Amédée IX, la veille de Pâque, à Verceil. Pluſieurs prodiges manifeſterent, dit-on, ſa ſainteté. Si le règne de ce prince eut peu de cet éclat que donnent les victoires & les grandes entrepriſes, il fut, en récompenſe, un tiſſu continuel d'actions vertueuſes, plus utiles à l'humanité, plus fortement gravées dans le cœur des peuples que ſur le marbre & ſur le bronze, en un mot, plus agréables aux yeux du Maître des rois. On rapporte d'Amédée qu'il avoit coutume d'appeller les

pauvres ſes chiens de chaſſe, parce qu'il ſe promettoit d'emporter un jour, par leur moyen, une riche proie, qui étoit le ciel.

PHILIBERT I, *dit* LE CHASSEUR.

[1476.]

CE prince, à peine âgé de ſept ans, lorſque ſon pere mourut, lui ſuccéda ſous la tutelle de ſa mere Yolande de France, ſœur du roi Louis XI, conformément aux dernieres diſpoſitions d'Amédée. Mais elle ne demeura pas longtems en poſſeſſion de ce droit. Le roi de France, le duc de Bourgogne, les comtes de Romont, de Breſſe, & l'évêque de Genève, prétendirent à la régence; &, comme ils ne cherchoient tous que leurs intérêts particuliers, ils allumerent de toutes parts le feu de la guerre. Les Piémontois étoient portés pour la ducheſſe; mais les princes de Savoye étoient partagés en différentes factions. Ces derniers aſſiégerent la Régente dans Montmélian, & la firent conſentir à prendre les Etats-Généraux de Savoye pour arbitres de cette affaire. Yolande conſentit d'abord à tout; mais, ayant trouvé l'occaſion de s'échapper,

elle ſollicita, de tous côtés, des ſecours de troupes, qui la mirent en état de reprendre la Régence, & de faire renoncer les princes de Savoye à leurs prétentions.

Depuis long-tems, la Ducheſſe étoit entrée dans l'alliance de Charles de Bourgogne, dit *le Téméraire*, ſur la promeſſe qu'il lui avoit faite de donner ſa fille unique au jeune Duc. C'étoit, dit le nouvel Hiſtorien de France, l'appas dont il ſe ſervoit pour attirer tous les princes dans ſon alliance. « Yolande, princeſſe habile, & digne ſœur de Louis, s'étoit flattée de triompher de la réſiſtance de Charles; &, pour procurer à ſon fils un riche établiſſement, elle n'avoit point balancé à unir ſes forces à celles de l'ennemi de ſon propre frere. Mais, lorſque la fortune ſe fut ouvertement déclarée contre Charles, & que l'on commença à prévoir que ſon invincible opiniâtreté le perdroit infailliblement, la Ducheſſe chercha ſecrettement les moyens de ſe réconcilier avec ſon frere. Tandis qu'elle traitoit avec Louis, elle continuoit de prodiguer au malheureux Charles tous les témoignages du plus vif intérêt. Pour récompenſe de ſes bienfaits, Charles, qui, ſans doute, avoit été informé de la négociation qu'elle avoit commencée avec le Roi, & qui ne doutoit point qu'elle ne l'abandonnât, ainſi qu'avoient déja fait ſes autres

Alliés, résolut de la faire enlever avec sa famille. Il chargea de cette odieuse commission Olivier de la Marche, un de ses officiers, qui étoit alors à Genève, en lui mandant qu'il en répondroit sur sa tête. La Marche enleva la Duchesse & sa triste famille, aux portes de Genève, & les conduisit en Bourgogne. Pour mieux s'assurer de ses captifs, il mit la Duchesse elle-même en croupe sur son cheval. Ses filles & les jeunes princes furent attachés derriere d'autres cavaliers. Mais, comme il avoit fait cette expédition pendant la nuit, il ne put empêcher que, dans le tumulte, le jeune Duc ne lui fût enlevé par quelques cavaliers Savoyards, qui, après l'avoir conduit à Chambéri, informerent aussi-tôt le Roi de ce qui venoit de se passer. Louis ordonna à l'amiral de Bourbon, & à Du Lude, gouverneur du Dauphiné, d'assembler promptement les Etats de Savoye & de Piémont, pour délibérer sur les moyens de préserver le pays des malheurs dont il étoit menacé. Les Etats se mirent sous la protection & la sauve-garde du Roi, & lui députerent le comte de Bresse & l'évêque de Genève, pour prendre ses ordres, touchant la Régence. Louis donna au comte de Bresse le gouvernement de Piémont; à l'évêque de Genève, celui de Savoye. Mais, comme il connoissoit l'ambition de

ces deux princes, il ne leur confia point la tutelle de leur neveu. Il en chargea un chevalier de Rhodes, nommé *Philbert de Grolée*. Enfin il détacha du gouvernement de Savoye la ville de Montmélian, & en donna la garde au seigneur de Miolans, qui jura de la garder fidèlement au nom du Roi & du jeune Duc, & de la remettre à Sa Majesté, dès qu'il en seroit requis. Cependant la Duchesse prisonniere avoit été renfermée, avec sa triste famille, dans le château de Rochefort, où Charles son ravisseur, ne rougit point d'aller la visiter. Du château de Rochefort il la fit transférer au château de Rouvre, près de Dijon. Quelques précautions qu'il pût prendre pour la faire garder exactement, elle parvint à informer le Roi, son frere, de sa situation. Louis promit de la délivrer, & en donna la commission à Chaumont d'Amboise, qui commandoit sur la frontiere. Chaumont pénétra jusqu'au château de Rouvre, en tira la Duchesse & sa famille, & les amena au château du Plessis. Le Roi descendit à la porte pour les recevoir, & dit à sa sœur : *Madame la Bourguignone, vous soyez la très-bien venue.* La Duchesse, qui sentit le reproche, répondit, sans se déconcerter, qu'elle *étoit bonne Françoise, & prête à obéir à Sa Majesté.* Louis, convaincu que cette leçon avoit appris à la

ſœur à mieux connoître ſes vrais Alliés ; ne tarda pas à la renvoyer dans ſes Etats. Il la prit, elle, ſon fils & ſes autres enfans, ſous ſa protection, & promit de les défendre envers & contre tous. »

[1478.]

Yolande étant morte, cette année, après avoir fait les plus ſages réglemens pour le bonheur & la ſûreté des peuples confiés à ſes ſoins, les troubles recommencerent au ſujet de la tutelle du jeune Duc. Louis XI, auquel on s'adreſſa, chargea de cette fonction Grolée dont on a parlé ci-deſſus, & donna le gouvernement de la Savoye au comte de la Chambre. Ce ſeigneur abuſa de ſon autorité. Le roi de France fut obligé de lui ſubſtituer l'évêque de Genève ; mais il falloit quelque choſe de plus qu'une nomination, pour dépouiller le Comte. Il leva des troupes ; ſe ſaiſit de la perſonne du jeune Duc, & lui perſuada de faire face aux François. Louis XI eut alors recours à la ruſe, ſa reſſource ordinaire. Il fit arrêter le comte de la Chambre ; confiſqua tous ſes biens ; &, s'étant rendu à Lyon, il y manda le duc Philibert. Il fit à ce prince le plus gracieux accueil, & lui donna les plus ſages conſeils pour l'adminiſtration de ſes Etats. C'eſt ainſi que la paix fut rendue à la Savoye.

Les exercices violens, tels que la chaſſe, les tournois, les courſes de bague, épuiſerent le duc Philibert, & le conduiſirent au tombeau dans la dix-ſeptieme année de ſon âge.

CHARLES I, *dit* LE GUERRIER.

[1482.]

LA Savoye ſe trouvoit à-peu-près dans les mêmes criſes, à l'avènement de Charles I, âgé de quatorze ans, que ſous les premieres années de la minorité de Philibert, frere de ce prince. Louis XI fut encore obligé, pour prévenir les troubles, de ſe charger de la tutelle. Il confia l'adminiſtration des Etats à Jean-Louis, évêque de Genève.

[1483.]

A peine ſorti de tutelle, Charles eut des démêlés avec la cour de Rome, au ſujet de l'archevêché de Genève, qu'il avoit donné à François de Savoye, ſon oncle, archevêque d'Auch. Le pape Sixte IV vouloit placer ſur ce ſiége l'évêque de Turin; mais le droit, appuyé du pouvoir ſuprême, prévalut cette fois contre les prétentions du pere des fidèles. Il eſt vrai que le con-

ſeil de Charles fut excommunié ; mais l'évêque de Turin fut chaſſé de Genève. Sixte alors prêta l'oreille à la négociation, & confirma la nomination de François de Savoye.

[1485.]

Vers la fin de l'année précédente, Charles avoit envoyé des ambaſſadeurs à Rome, pour recevoir la donation que Charlotte de Luſignan, reine de Chypre, ſa tante, lui faiſoit de ce royaume. Cette affaire ne fut terminée qu'au mois de Février. Elle valut à ce prince & à ſes deſcendans le titre de Rois de Chypre, qu'ils portent encore aujourd'hui.

[1487.]

Claude de Savoye, ſeigneur de Raconis, irrité contre le Duc, qui lui avoit ôté le gouvernement de Verceil & celui de Sommerive, leve l'étendard de la révolte ; &, ſoutenu par le marquis de Saluces, il porte le ravage & la guerre dans le Piémont. Charles ſe met auſſi-tôt en campagne. Il chaſſe les rebelles de toutes les places dont ils s'étoient emparés ; ſe jette ſur le marquiſat de Saluces ; en aſſiége la capitale, & s'en rend maître, malgré la vigoureuſe réſiſtance des habitans. Le marquis s'étoit réfugié en France, auprès du

Charles VII. Il y trouva, sinon les secours qu'il espéroit, du moins une médiation puissante, qui l'empêcha d'être la victime de ses desseins ambitieux.

CHARLES-JEAN-AMÉDÉE II.

[1489.]

CE prince n'ayant que neuf mois, lorsque son pere Charles I mourut, Blanche de Montferrat, sa mere, fut déclarée Régente. La circonstance parut favorable au marquis de Saluces, pour rentrer dans ses Etats. Il leva quelques troupes en France; repassa les monts à la hâte; &, secondé par Ludovic Sforce, duc de Milan, il contraignit la duchesse douairiere à lui accorder ce qu'il vouloit.

Le jeune Duc mourut, en 1496, dans sa huitieme année.

PHILIPPE II, *dit* SANS-TERRE.

[1496.]

DÈS sa plus tendre jeunesse, Philippe, cinquieme fils de Louis, se distinguoit entre tous ses freres par les qualités les plus

eſtimables du cœur & de l'eſprit. Louis, craignant que ſes autres enfans, dont la jalouſie commençoit à ſe manifeſter, ne ſe portaſſent à quelqu'excès contre ce prince aimable, l'envoya en France auprès du roi Charles VII. On l'appelloit communément *Philippe Monſieur;* mais il ſe faiſoit nommer *Philippe Sans-Terre*, parce qu'il n'avoit point d'apanage. Sous le règne de Louis XI, il fut enfermé, par ordre de ce prince, au château de Loches, à la ſollicitation de Philibert I, duc de Savoye, ſon frere, qui le ſoupçonnoit d'avoir des vues ambitieuſes. Etant ſorti de priſon, deux ans après, il ſe déclara pour le duc de Bourgogne, contre le roi de France, & battit les troupes de ce monarque en pluſieurs rencontres. Il fit ſa paix depuis avec ſon beau-frere, & le ſervit utilement dans la conquête de la Guienne que les Eſpagnols avoient envahie. Son attachement pour la France lui mérita ſucceſſivement les gouvernemens du Dauphiné, du Blaiſois, du Limoſin & d'autres provinces. Il accompagna Charles VIII à la conquête du royaume de Naples; & ce fut de retour de cette expédition qu'il apprit à Grenoble la mort de Charles-Jean-Amédée ſon petit neveu. Il ſe rendit à Turin où il fut reçu avec les démonſtrations de la joie la plus vive. Les ſages réglemens qu'il fit à ſon avènement à la couronne; ſa clémence

&

& ſa modération, à l'égard de ceux qui lui avoient autrefois été le plus contraires : tout enfin annonçoit à la Savoye un règne heureux & paiſible ; mais le ciel ne fit que le montrer à ſes peuples. Il mourut ſur la fin de l'année 1497, univerſellement regretté.

PHILIBERT II, *dit* LE BEL.

[1504.]

DIGNE héritier des vertus de Philippe II, ce prince étoit bien capable de conſoler les peuples de Savoye de la perte qu'ils avoient faite ; mais il mourut lui-même, après quelques années de règne, dans la même chambre où il étoit né.

CHARLES III, *dit* LE BON.

[1511.]

IL étoit frere du dernier Duc, mort ſans enfans. Malgré les ſoins qu'il prit pour entretenir la paix avec tous ſes voiſins, il fut preſque continuellement en guerre, & toujours malheureux.

Le trait ſuivant ne fait pas honneur à la nation Helvétique. Jean du Four, ſecrétaire de Charles, ayant quitté la cour, pour quelques déſagrémens qu'on lui avoit fait eſſuyer, ſe mit ſous la protection des cantons de Berne & de Fribourg, qui lui donnerent le droit de bourgeoiſie. Animé d'une haine injuſte contre ſon ſouverain, Jean remit aux Suiſſes deux faux titres par leſquels Charles I, duc de Savoye, donnoit aux Cantons deux ſommes conſidérables, & leur aſſignoit, pour ſûreté du payement, le pays de Vaux & les meilleures places de la Savoye. Les Suiſſes, munis de ces piéces, demanderent à Charles III le payement des ſommes, & le menacerent de la guerre, en cas de reſus. Charles indigné voulut d'abord oppoſer la force des armes à l'injuſtice. Il s'avança juſqu'à Genève, dont il fit fortifier le fauxbourg S. Gervais. Réfléchiſſant

enſuite ſur les malheurs qu'entraîne après elle la guerre la plus légitime, il envoya des ambaſſadeurs aux Cantons pour traiter avec eux. Mais les raiſons & l'éloquence des miniſtres Savoyards n'eurent aucun pouvoir ſur des peuples que l'argent ſeul eſt capable de perſuader. Il fallut ſe réſoudre à leur payer, ſinon le total, du moins une très-grande partie des ſommes qui ne leur étoient point dûes.

[1515.]

François I, roi de France, ayant entrepris la conquête du Milanez ſur lequel il avoit des droits légitimes, Charles III, duc de Savoye, le reçut magnifiquement. Après lui avoir accordé les ſecours qu'il lui demanda pour l'expédition d'Italie, il le ſervit ſi bien de ſon crédit, auprès des cantons de Berne, de Fribourg & de Soleure, qu'il contribua beaucoup, par cette alliance, au ſuccès de la célèbre bataille de Marignan & à la conquête du Milanez.

[1518.]

Le fameux ordre militaire, fondé par Amédée VI, ſous le nom d'*Ordre du Collier*, prit, cette année, celui de l'*Annonciade*, en l'honneur de l'Annonciation de la ſainte Vierge. Charles III lui donna de nouveaux ſtatuts; & il voulut qu'au bas du collier,

auquel il ajouta quinze roſes d'or émaillées; les unes de rouge, les autres de blanc, & un bordé de deux épines d'or, il y eût une image de l'Annonciation dans un cercle compoſé de trois lacs d'amour.

[1521.]

Jamais ſituation ne fut plus embarraſſante que celle de Charles III, qui ſe trouvoit très-proche allié de deux grands princes rivaux & ennemis jurés l'un de l'autre. Oncle de François I, il étoit encore beaufrere de l'empereur Charles-Quint, par ſon mariage avec Béatrix de Portugal. Il accompagna ce prince dans le voyage qu'il fit, cette année, à Boulogne, pour y recevoir la couronne impériale. Charles-Quint le combla de bienfaits, afin de ſe l'attacher plus particulièrement. Il déclara, de concert avec le pape, après avoir examiné l'acte de la donation de la reine de Chypre, Charlotte de Luſignan, que ce royaume appartenoit de droit au duc de Savoye, & que les Vénitiens devoient le lui reſtituer. Il lui fit, en même tems, préſent du comté d'Aſt.

[1535.]

François I, pour ſe venger de François Sforce, duc de Milan, qui avoit fait mourir un gentilhomme, nommé *Mer-*

veille, qu'il avoit chargé de quelque négociation ſecrette à la cour du Duc, avoit fait de grands préparatifs de guerre, pour fondre ſur le Milanez, pendant l'abſence de Charles-Quint, alors occupé en Afrique; mais le duc de Savoye, s'étant oppoſé au paſſage des troupes Françoiſes, attira ſur ſes Etats l'orage formé contre le duc de Milan. Le roi de France envoya l'amiral Chabot, & le comte de Saint-Pol, pour lui faire la guerre. Il s'avança, en même tems, vers Lyon, pour les ſoutenir. Chabot commença les hoſtilités par la conquête de la Breſſe où il ne trouva point de réſiſtance. Il pénétra enſuite dans la Savoye; s'empara de Chambery, de Montmélian & de tout ce qui eſt en-deçà du mont Cénis. D'un autre côté, les habitans de Berne entrerent dans le pays de Vaux, & s'en rendirent maîtres, après avoir chaſſé l'évêque de Lauſanne. Ils ſoumirent auſſi le pays de Gex, le Genêvois & le Chablais, juſqu'à la riviere de Draute, tandis que les peuples du Valais faiſoient la conquête du reſte du pays, & que le comté de Romont tomboit en la puiſſance des habitans de Fribourg. En Piémont, les ſuccès des François n'avoient pas été moins rapides. Ils s'étoient emparés d'un grand nombre de places, & de Turin même, d'où le Duc avoit été forcé de ſortir à la

hâte, avec toute sa cour, pour se retirer à Verceil.

[1541.]

Depuis long-tems la Savoye & le Piémont étoient le théatre de la guerre entre les Impériaux & les François. Ces derniers, commandés par le duc d'Anguien, avoient battu les ennemis à Cerisoles, après avoir pris Carmagnole, & investi Carignan. Le traité de Crépi parut devoir procurer à Charles, duc de Savoye, la restitution de ses Etats ; mais la mort de François I fit évanouir toutes ses espérances. Il en conçut un si violent chagrin, qu'il fut attaqué d'une fiévre lente, dont il mourut à Verceil, en 1553, âgé de soixante & six ans.

EMMANUEL-PHILIBERT, *dit* TÊTE-DE-FER.

[1555.]

CE prince étoit en Flandres, au ſervice de l'empereur, lorſqu'il reçut la nouvelle de la mort du duc de Savoye, ſon pere. Il ne laiſſa pas de continuer la guerre, & parut peu s'inquiéter de la perte de Verceil, de Spino, de Pouzzon, d'Yvrée & de quelques autres places de ſes Etats, dont le maréchal de Briſſac s'étoit rendu maître, au nom de Henri II, fils & ſucceſſeur de François I. Cependant il profita de quelques ouvertures de paix, qui ſe firent, cette année, entre l'empereur & le roi de France, pour aller conſoler ſes ſujets par ſa préſence, & donner les ordres néceſſaires à la conſervation des places qui lui reſtoient.

[1557.]

L'empereur Charles-Quint avoit abdiqué ſes nombreux Etats. Philippe II, ſon fils & ſon ſucceſſeur au royaume d'Eſpagne, nomma pour gouverneur des Pays-bas Emmanuel-Philibert, duc de Savoye, & lui donna le commandement des trou-

pes Eſpagnoles en Flandres. Marie, reine d'Angleterre, épouſe de Philippe II, ayant déclaré la guerre à la France, joignit ſes forces à celles d'Eſpagne. Le duc de Savoye, à la tête de cinquante mille fantaſſins & de douze mille chevaux, fondit tout-à-coup ſur la Picardie, & mit le ſiége devant Saint-Quentin, qui étoit alors la plus forte place frontiere de cette province. L'amiral de Coligni avoit trouvé moyen de s'y jetter avec neuf cents hommes. Le connétable de Montmorenci, contre l'avis du maréchal de Saint-André, voulut faire entrer de nouvelles troupes dans la place. Le comte d'Egmont & le duc de Savoye lui couperent la retraite, & le chargerent ſi bruſquement, qu'il n'eut pas le tems de ranger ſes troupes en bataille. Elles furent taillées en piéces; & lui-même demeura priſonnier de guerre. C'en étoit fait de la France, ſi les ennemis, profitant de leur victoire, fuſſent venus droit à Paris. Mais ils firent une faute irréparable, en s'opiniâtrant au ſiége de Saint-Quentin que l'Amiral défendit encore, pendant dix-ſept jours, avec la derniere valeur.

[1559.]

La paix du Cateau-Cambreſis, fruit de la valeur de Philibert, & l'ouvrage de ſa politique, lui procura tous les avantages

qu'il pouvoit desirer. Non-seulement il obtint la restitution de ses Etats, presqu'entièrement envahis par les François; il eut encore en mariage la princesse Marguerite, sœur du roi Henri II.

[1575.]

Heureux les peuples qui, sous un prince guerrier, jouissent constamment des avantages de la paix! Après avoir recouvré ses Etats, Emmanuel-Philibert aspiroit à les aggrandir. Il préféra la voie des négociations & des échanges à celle des armes, toujours ruineuse pour les sujets du prince. Il recula les bornes de sa domination, du côté de Nice, par l'acquisition du comté de Tendes, qui pour lors appartenoit à Henriette de Savoye, marquise de Villars. Il acheta de divers voisins plusieurs autres places, & rendit enfin à la Savoye son ancienne splendeur.

CHARLES-EMMANUEL I, *dit* LE GRAND & LE PERE DES SOLDATS.

[1580.]

ON prétend que le célèbre Noſtradamus prédit la naiſſance & la mort de ce prince, & que, ſur l'inſpection qu'il fit de la Ducheſſe, ſa mere, il lui annonça qu'elle auroit un enfant mâle, qui s'appelleroit *D. Charles*, & qui ſeroit le plus grand capitaine de ſon ſiécle. L'horoſcope qu'il tira, dans la ſuite, ſur la mort de Charles, portoit qu'il mourroit, quand un none viendroit devant un ſeptieme; & en effet il mourut à 69 ans, qui précède 70. Mais le duc s'étoit imaginé, ſelon ſon interprétation, que ce ſeroit à 97 ans. Il ajoûtoit, comme on voit, la plus grande foi du monde à cette prédiction; &, après un accident qui lui arriva, tout autre, peut-être, n'eût pas été moins crédule.

Un jour qu'il s'entretenoit, dans ſon cabinet, avec le comte de Caſtignan, ſur l'incertitude de l'aſtrologie judiciaire, dont le Comte ſe moquoit, il lui dit qu'il en jugeroit après l'année révolue, parce que Noſtradamus, qui avoit dreſſé ſon horoſ-

cope, l'avoit assuré qu'en cette même année, il seroit blessé dangereusement à la jambe. L'évènement n'étoit pas éloigné; car, dans le moment même qu'il tiroit cette horoscope d'une cassette, pour la faire voir au Comte, la table sur laquelle ils s'appuyoient l'un & l'autre, n'étant pas assez forte, lui tomba sur la jambe, & le blessa dangereusement.

[1583.]

Le Duc, rendant ses soins au duc de Joyeuse, beau-frere du roi, qui étoit tombé malade à Verceil, à son retour d'Italie, fut surpris d'une fiévre violente. La maladie devint si sérieuse, les accidens furent si terribles, que toute la médecine fut aux abois & désespera de sa vie. Il en revint cependant; & ce fut, dit-on, à la priere de S. Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce grand prélat n'eut pas plutôt appris la maladie du Duc, qu'il aimoit beaucoup, qu'il implora le secours du Ciel, le conjurant de lui rendre la santé. A l'instant même qu'il commença sa priere, le Duc commença, dit-on, à se mieux porter. Quoi qu'il en soit, la désolation où la maladie de ce prince avoit jetté ses peuples, servit à lui faire connoître leur attachement & leur tendresse.

[1585.]

Charles ſe rend en Eſpagne, pour y épouſer l'infante, Catherine d'Autriche. Sa Majeſté Catholique l'attendoit à un *mille* de Sarragoſſe, accompagnée de pluſieurs grands d'Eſpagne. Le duc étant à quarante pas du roi, mit pied à terre, & Sa Majeſté fit la même choſe. Le duc courut à ſa rencontre, le chapeau bas, & voulut lui baiſer la main; mais le roi ne voulut point le ſouffrir. Ils s'embraſſerent; remonterent à cheval, & entrerent dans la ville, le duc tenant la droite, malgré la réſiſtance qu'il avoit faite. Dans la marche, ſon cheval ſe cabroit & faiſoit grand bruit. « Eh! qu'a » donc votre cheval, lui dit le roi? »... » Sire, repartit agréablement le duc, c'eſt » qu'il ſent bien qu'il n'eſt pas à ſa place. »

La cérémonie du mariage ſe fit le même jour, avec une magnificence ſurprenante. Le roi d'Eſpagne donna à ſon nouveau gendre l'épée que François I portoit à la bataille de Pavie, & fit préſent à l'Infante de plus de cent vingt mille écus de bagues & de joyaux. Le duc, de ſon côté, fit les préſens les plus magnifiques au roi, au prince ſon fils, à l'infante Iſabelle & au cardinal de Grandvelle. Il envoya à la ducheſſe, ſon épouſe, un préſent de cinq cens

mille écus pour elle, & deux baſſins d'or remplis de bagues, de braſſelets & de nippes, de la valeur de dix mille écus, pour les dames de ſa cour. Il fit encore diſtribuer quantité de choſes de grand prix; ce qui fait dire à un hiſtorien que les dépenſes que fit le duc en ce voyage, excéderent de beaucoup la dot de ſa femme.

Le duc demeura, près de trois mois, en Eſpagne, après ſon mariage. Un jour qu'il s'entretenoit familièrement avec le roi, Sa Majeſté lui demanda ce qu'il trouvoit de plus beau à ſa cour? Le duc lui répondit que c'étoit ſa galerie & ſon parc. Le roi, qui n'y voyoit rien de ſi merveilleux, & qui n'eſtimoit rien tant que ſon cabinet des pierreries & ſa bibliotheque, le preſſa de lui en dire la raiſon: à quoi le duc repliqua qu'ayant vu dans ſa galerie les armes du grand roi François, les dépouilles de Muléaſſen roi de Tunis, & du landgrave de Heſſe, l'épée de Frédéric duc de Saxe, le cimeterre de Montézuma empereur du Mexique, & l'ornement de tête d'Artabaliſpa, &, dans ſon parc, des éléphans, des rhinoceros, il reconnoiſſoit Sa Majeſté pour le plus glorieux prince de la terre, tant pour avoir de ſi illuſtres trophées de ſes ennemis, que pour être roi des mondes où ces animaux vivoient.

[1589.]

La France étoit alors fort agitée. La mort de Henri III venoit d'y répandre le trouble. On ne ſçavoit ſur qui jetter les yeux pour le remplacer. Quantité de princes expoſoient leurs prétentions au thrône. Le duc Charles fit auſſi valoir les ſiennes. Il les fondoit ſur ce qu'il étoit fils de Marguerite de France, tante des trois derniers rois de la branche des Valois. Quoiqu'il ne comptât pas beaucoup ſur ſes prétendus droits, néanmoins il réſolut de profiter de la circonſtance, pour reprendre le marquiſat de Saluces pour lequel il avoit eu déja pluſieurs fois la guerre avec la France. Il s'y rendit maître de toutes les places, ſubſtitua par-tout la croix blanche aux fleurs de lys, changea les officiers, & fit battre une nouvelle monnoie.

[1590.]

Par une ſuite néceſſaire des troubles de la France, les Provençaux, partagés entre les Ligueurs & les Royaliſtes, avoient tout à ſouffrir des uns & des autres. La Valette, gouverneur de la Provence, pour Henri III, durant le règne de ce prince, avoit preſque toujours eu l'avantage ſur les rebelles; & les ſecours qu'ils avoient reçus du duc Charles-Emmanuel n'avoient pas empê-

ché qu'ils ne fuſſent ſouvent battus. Voulant intéreſſer plus particulièrement ce prince à ce qu'ils appelloient la Manutention de la Religion Catholique, ils réſolurent, d'un commun accord, de le choiſir pour Comte & Seigneur de Provence, à condition toutefois qu'il releveroit de la ſouveraineté de celui que les Etats du royaume convoqués par la Ligue éliroient pour Roi. Le Duc fit d'abord quelques difficultés, repréſentant aux Provençaux qu'une place ſi éminente occuperoit trop ſes forces, & qu'il en avoit beſoin pour ſon expédition contre Genève. Il céda pourtant enfin aux inſtances des députés, mais bien moins encore qu'à la haute idée qu'il avoit de lui-même. En effet l'amour-propre du Duc étoit auſſi immenſe que ſon ambition. Il avoit tant de confiance en ſon eſprit, en ſes talens guerriers, en ſon bonheur, qu'il n'y avoit point d'obſtacles qui lui paruſſent inſurmontables. Flatté du choix des Provençaux, il réſolut donc de leur prouver qu'il s'en croyoit digne. Il partit pour aller ſe mettre à leur tête, malgré l'avis des principaux de ſon conſeil.

Chemin faiſant, le Duc prit pluſieurs places, & ſe rendit, le 18 de Novembre, à Aix. Il y fut reçu en triomphe, & avec une magnificence incroyable. Peu de jours après, il ſe mit en campagne avec ſon ar-

mée; s'empara d'un grand nombre de villes & de fortereſſes, & voulut terminer l'année par la priſe de Perthuis. Mais, le 28 de Décembre, il tomba tant de neige qu'il fut contraint de ſe retirer. Ce fut-là que ce prince donna une merveilleuſe preuve de ſon courage. Etant demeuré ſeul avec vingt des ſiens, pour favoriſer la retraite de ſon artillerie, & riſquant tout, s'il lâchoit pied, il tint ferme en face des ennemis, qui crurent que toute l'armée du Duc étoit derriere le front qui paroiſſoit. Après avoir mis ſes troupes en quartier d'hiver, il alla lui-même ſolliciter des ſecours en Eſpagne.

[1591.]

Au commencement de Juillet, Charles-Emmanuel aborde au port de Marſeille, avec quinze galeres chargées d'infanterie Eſpagnole. Il va d'abord faire un tour à Aix, puis revient promptement au ſiége de Berne, qu'il avoit fait commencer par un de ſes généraux. Après une longue & belle défenſe, le gouverneur fut obligé de capituler. Il ſe nommoit *De Meſplès*. Le Duc, qui récompenſoit le mérite dans la perſonne même de ſes ennemis, lui fit préſent d'un beau courſier de Naples, ayant au col un ſac de quatre mille écus d'or.

[1592.]

Le Duc quitte la Provence, pour aller pacifier quelques troubles dans le Piémont. Lesdiguieres, qui commandoit les troupes du Roi, ne tarde pas à l'y suivre. Ce général met d'abord le siége devant Cavours. Ayant appris que le Duc s'avançoit au secours de la place, il partit avec un corps de troupes, pour aller lui tendre une embuscade dans le bois de Montbrun. Il attendit que l'avant-garde & le corps de bataille eussent repassé la riviere de Pelles; puis, tout à coup, sortant de son embuscade, il fondit en queue avec tant d'impétuosité sur l'arriere-garde, que déja elle étoit en désordre & lâchoit pied, lorsque le Duc en personne, avec ses gentilshommes Piémontois, vint obliger les fuyards à retourner au combat, s'étant mis lui-même à leur tête, pied à terre, & la pique à la main. Par ce coup de valeur, il fit reprendre courage à ses troupes. L'ardeur de la défense répondit à celle de l'attaque; & la perte fut à-peu-près égale de part & d'autre.

Néanmoins ces fâcheux contre-tems faisoient craindre au Duc qu'il ne pût secourir Cavours. Le besoin y étoit très-pressant. On y manquoit déja de vivres. Le Duc fit tout ce qu'il put pour y en faire entrer;

mais il ne réuſſit pas ; ce qui rendit la perte de Cavours inévitable. En effet le comte de Lucerne, après avoir eſſuyé vingt jours de ſiége & cinq cents volées de canon, manquant abſolument de vivres, dreſſa lui-même ſa capitulation, & l'envoya à Leſdiguieres qui la ſigna ſans y rien changer. Le lendemain, qui fut le 6 de Décembre, le comte de Lucerne ſortit de la place, avec quatre cents ſoldats, tambours battans, enſeignes déployées.

[1593.]

Les Etats de la Ligue ſe tenoient à Paris ; & le duc de Mayenne, voyant qu'il ne pouvoit réuſſir à ſe faire élire roi, parloit hautement en faveur du duc de Savoye. Mais, par ſon abjuration, Henri IV fit ceſſer toutes les brigues. Les affaires du royaume changerent alors de face. Il y eut une trève, entre le roi & le duc de Mayenne, dans laquelle le duc de Savoye fut compris. Ce prince ne s'en ſoucioit pas trop. Il étoit alors en train de faire des conquêtes. Il l'accepta pourtant ; mais à peine fut-elle expirée, qu'il ſe remit en campagne, & recommença les hoſtilités par la priſe de Briqueras.

[1595.]

Leſdiguieres, voulant avoir ſa revanche

ſur le duc de Savoye, entreprit le ſiége d'Exilles. Il ſe ſaiſit de toutes les avenues par leſquelles on pouvoit ſecourir la place. Le Duc, de ſon côté, réſolut de les forcer. Pour mieux y réuſſir, il projetta de faire trois attaques par trois endroits différens; la premiere, par la vallée de Pragelas; la ſeconde, du côté de Pignerol, en gagnant le haut des montagnes; & la troiſieme, par Chaumont. Ce projet étoit aſſez bien conçu; mais il fut mal exécuté. Ceux qui furent chargés de ces attaques ne ſe trouverent pas à tems aux poſtes qui leur étoient marqués; enſorte que l'un pût ſoutenir l'autre, & que les ennemis, aſſaillis de toutes parts, puſſent être aiſément forcés. En vain le Duc, informé de cette mauvaiſe manœuvre, voulut y ſuppléer. Il fit de nouvelles tentatives; alla lui-même attaquer le pont que défendoient les ennemis, ſecondé de ſon artillerie qu'il y avoit fait traîner avec des peines incroyables. Deux cents mouſquetaires devoient, à la faveur de cette artillerie, ſe jetter dans la place. Tous ces efforts furent inutiles. Il vint à tomber une ſi grande quantité de neiges, qu'on ne ſe voyoit plus; ce qui détermina le Duc à la retraite. Le gouverneur d'Exilles, qui juſques-là s'étoit défendu courageuſement, ne continua pas, comme il avoit commencé. Quoiqu'il eût encore des trou-

pes & des proviſions pour ſoutenir long-tems le ſiége, il capitula ſans plus attendre : cependant, encore quelques jours de réſiſtance, & Leſdiguieres, qui n'avoit plus ni poudres, ni boulets, ni vivres, étoit forcé de lever le ſiége. Le Duc ne punit point ce lâche gouverneur, comme il le méritoit. Naturellement généreux, ce prince aimoit à pardonner. Il ſe contenta de le faire arrêter, & de l'envoyer priſonnier à Turin.

[1598.]

Il n'y avoit déja que trop long-tems que la guerre duroit entre l'Eſpagne, la Savoye & la France. Enfin, par la médiation du pape Clément VIII, la paix fut conclue à Vervins, mais à des conditions déſavantageuſes pour les Eſpagnols & pour le Duc. Il n'y eut rien de décidé touchant les prétentions de Charles-Emmanuel au marquiſat de Saluces ; & ce point, des plus importans pour lui, fut remis à l'arbitrage du pape.

[1599.]

Le Duc, n'ayant pu ſe procurer ni par la guerre, ni par la paix, ce qu'il avoit tant à cœur, la poſſeſſion du marquiſat de Saluces, & mécontent d'ailleurs des Eſpagnols qui n'avoient pas aſſez ménagé ſes intérêts, crut devoir ſe tourner du côté de

la France, & aller traiter lui-même cette affaire avec Henri IV. Plein de confiance dans ſon eſprit & dans ſes manieres ſéduiſantes, il eſpéroit que le Roi ne réſiſteroit pas long-tems à ſes inſtances. En effet, tout, chez le Duc, étoit engageant. Il étoit difficile de l'approcher ſans ſe laiſſer charmer, en quelque ſorte, par ſon éloquence & par ſa politeſſe. Auſſi le comte de Fuentes, & dom Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, contre leſquels il fit longtems la guerre, en garde contre leur propre foibleſſe, refuſerent-ils conſtamment de négocier avec ce prince, autrement que par députés. Cette fois pourtant, tout ſon art lui fut inutile. De quelque maniere qu'il s'y prît, de quelque côté qu'il ſe tournât, il ne put rien gagner ſur l'eſprit du roi. Piqué juſqu'au vif d'un refus qui bleſſoit ſon amour-propre, il chercha dès-lors toutes les occaſions de s'en venger.

Peu de jours après, le Duc ayant fait rencontre, à la chaſſe, du maréchal de Biron, intime favori du Roi, il réſolut de témoigner au favori le reſſentiment qu'il avoit contre le maître. Il aborda donc le Maréchal; fit tomber la converſation ſur le Roi; puis, exhalant ſon fiel, il ſe répandit en invectives ameres contre ce prince. Il croyoit que Biron alloit mettre l'épée à la main, pour en tirer raiſon; mais le traître

ne fit que renchérir ſur ſes invectives. Il alla même juſqu'à lui déclarer qu'il y avoit un parti formé dans l'Etat, à la tête duquel étoit un prince du ſang ; que leur deſſein étoit de déthrôner le Roi, & de le reléguer dans un cloître, pour donner ſa couronne au prince du ſang de leur parti. Le Duc, qui ne s'attendoit guères à une pareille confidence, fut ravi de trouver une occaſion ſi prochaine de ſatisfaire ſa vengeance. Il offrit à Biron d'entrer dans la conjuration & de le ſeconder de tout ſon pouvoir, lui promettant même d'engager le roi d'Eſpagne à ſe déclarer en ſa faveur. Mais Sa Majeſté Catholique ayant chargé le comte de Fuentes d'examiner la choſe, celui-ci fit demander au Duc Montmélian & deux autres places fortes, pour ſûreté des avances que ſon maître devoit faire. Le Duc, plutôt que d'y conſentir, prit le parti de renoncer en apparence à toutes ſes pratiques avec Biron, dont le déteſtable projet le conduiſit, dans la ſuite, ſur un échafaud.

Quoique Henri IV eût fermé l'oreille aux ſollicitations du duc de Savoye, il ne lui témoignoit pas moins de conſidération & d'amitié. Il lui fit rendre les plus grands honneurs, & lui donna mille démonſtrations de ſon eſtime. Il diſoit qu'il ne connoiſſoit que deux hommes au monde, qui méritaſſent de porter le nom de *capitaine*,

ſçavoir Charles-Emmanuel, & Maurice de Naſſau, prince d'Orange. Le Roi, grand capitaine lui-même, n'étoit pas le ſeul qui rendît juſtice au mérite guerrier du Duc. C'étoit auſſi en cette qualité d'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, que Jacques, roi d'Angleterre, lui envoya une riche épée, comme à celui de tous les princes ſouverains qui ſçavoit le mieux s'en ſervir. En effet le Duc étoit un Alexandre, un Céſar pour la valeur. Dans tous les combats & dans tous les ſiéges, il combattoit lui-même, ou montoit à l'aſſaut, pour encourager les troupes par ſon exemple. Soldat & capitaine tout-à-la-fois, il donnoit des ordres & les exécutoit le premier.

La préſence d'un auſſi grand homme fixa les yeux de tous les François, tout le tems qu'il demeura à la cour. Il en fit le charme par ſes galanteries, par ſa libéralité, par ſa politeſſe, par ſes ingénieuſes & nobles reparties. Le roi lui demandoit un jour ce qu'il admiroit le plus dans le royaume de France. « Sire, répondit-il, » c'eſt la grande quantité de vos gentils-» hommes, & la perſonne de Votre Ma-» jeſté. »

Paſſant la riviere de Seine, dans un bateau avec le Roi, il s'y jetta une ſi grande foule de nobleſſe, que le bateau fut près

d'être ſubmergé. Le péril paſſé, le Roi demanda au Duc, s'il n'avoit point eu peur? » Sire, répondit-il, il n'eſt pas poſſible » d'avoir peur, étant ſi près de Votre Ma» jeſté. »

[1600.]

Malgré toutes les fêtes qu'on fit en France au duc de Savoye, il ſortit cependant de Paris, fort mécontent de ſon voyage, dont, diſoit-on publiquement, il n'avoit remporté que de la boue ſur ſon manteau. Soit qu'il comptât ſur le projet du maréchal de Biron, qui devoit apparemment changer toute la face des affaires, ſoit qu'il fît peu de cas d'engager ſa parole, étant, de ſon naturel, toujours prêt à la violer, il avoit ſigné à Paris un traité fort déſavantageux pour lui, ſans vouloir même le regarder, diſant par bravade qu'il ſigneroit tout ce qu'on lui apporteroit de la part du Roi, quand même ce ſeroit ſa mort. De retour dans ſes Etats, il refuſa d'exécuter le traité; &, ſur la ſommation que lui en fit faire Henri IV, il répondit fièrement qu'il ne s'y conformeroit pas, & que, ſi Sa Majeſté prenoit les armes contre lui, il lui donneroit de l'exercice pour quarante ans.

C'étoit une pure fanfaronade. Henri IV, à la tête d'une armée nombreuſe, étant

venu fondre ſur ſes Etats, n'y trouva preſque point de réſiſtance. Déja toutes les places du Duc étoient priſes, à l'exception de deux ou trois, telles que Montmélian, le fort Sainte-Catherine en Savoye, & la citadelle de Bourg-en-Breſſe. Montmélian, que ſon aſſiette ſur la croupe d'une montagne preſque toute taillée en précipices, & ſes fortifications compoſées de cinq baſtions flanqués de tours, faiſoient juger imprenable, n'effraya pas les François. Ils oſerent en faire le ſiége. Le marquis de Brandis, qui en étoit gouverneur, avoit promis au Duc de s'y faire enterrer, & s'étoit vanté de faire des environs de ſa place le cimetiere des François; mais il ne perſiſta pas long-tems dans cette généreuſe réſolution. Les François ayant eu le ſecret de dreſſer une batterie de quatre canons ſur une haute montagne ſur laquelle on ne ſe fût jamais imaginé que l'artillerie pût être guindée, Brandis ne ſe mit pas en peine de ruiner ces travaux, quoiqu'il en eût à craindre de terribles ſuites.

Cependant le Duc demeuroit fort tranquille à Turin, ne s'occupant que de ſes plaiſirs & de la danſe. Il ne s'imaginoit pas que le Roi eût été ſi grand train, & que tant de fortes places qu'il avoit en-deçà des Monts puſſent être ſi-tôt priſes. Il comp-

toit ſur les ſecours des Eſpagnols, & plus encore ſur l'entremiſe du pape. D'ailleurs l'hiver approchoit; & il eſpéroit que cette ſaiſon borneroit les conquêtes des ennemis. Mais, quand il apprit qu'ils les avoient pouſſées ſi loin; que déja la citadelle de Bourg, & le fort de Sainte-Catherine étoient bloqués; que le château de Montmélian ſe trouvoit aſſiégé; que, dès le 14 d'Octobre, Brandis s'étoit obligé, par ôtages, de rendre la place, ſi, de ce tems juſqu'au 16 de Novembre, il n'étoit point ſecouru, dès lors il jugea qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il falloit promptement ſe préparer à la défenſe. Il ramaſſa donc au plutôt ſes forces, & partit de Turin, avec une armée de dix mille hommes de pied, de quatre mille cinq cens arquebuſiers, & cinq cents maîtres, pour aller ſecourir Montmélian. Mais il fit en vain les plus grandes diligences: dès le 9 de Novembre, la garniſon avoit été contrainte de capituler. Son exemple fut ſuivi par celle du fort de Sainte-Catherine, & par pluſieurs autres. Il n'y eut que la citadelle de Bourg, qu'un ſiége meurtrier de huit mois ne put obliger à ſe rendre aux François, qu'après en avoir reçu l'ordre exprès du Duc. Ce prince remuoit alors ciel & terre pour obtenir la paix, à quelques conditions que ce pût être. Il en

vint à bout, par l'entremiſe du cardinal Aldobrandin, légat du pape. Le marquiſat de Saluces, unique objet de la guerre, lui fut à la vérité cédé par la France; mais il acheta bien chèrement cette ceſſion par celle des places de Sental-de-Monts, de Roques-Parviere, de la Breſſe en entier, des bords & environs du Rhône juſqu'à Lyon, de la citadelle de Bourg, du bailliage de Gex & de ſes dépendances, de Château-Dauphin, en un mot, de tout ce qu'il poſſédoit en Dauphiné deçà les Monts, & de pluſieurs places conſidérables, aux environs de Genève, outre cent mille écus pour les frais de la guerre.

[1602.]

Malgré la paix conclue à Lyon, avec la France, le duc de Savoye avoit conſervé ſur pied toutes ſes troupes *, apparemment pour appuyer les deſſeins du maréchal de Biron, quand on jugeroit le tems propre à les faire éclorre. N'ayant plus rien à eſpérer de ce côté là **, il tourna toutes ſes

* *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

** Le duc de Biron eut la tête tranchée à la Baſtille, le 30 de Juillet de cette année. Avec lui s'évanouirent tous ſes projets, & peut-être auſſi les eſpérances du duc de Savoye.

penſées du côté de Genève, que les ducs de Savoye prétendent être de leur ancien domaine, quoique les évêques titulaires leur en diſputent la ſouveraineté, & que cette ville ſoutienne, contre les uns & les autres, qu'elle eſt libre & impériale. Il n'étoit pas ſûr de l'attaquer de force, parce qu'elle eſt compriſe dans le traité de Vervins, comme alliée des Suiſſes, & que la France n'auroit pas manqué de courir à ſa défenſe. Charles-Emmanuel eut recours à la ſurpriſe. Le deſſein ne pouvoit être ni mieux concerté, ni plus ſecret. Albigni, lieutenant-général du Duc en-deçà des Monts, s'approcha de Genève, à la tête de trois mille hommes choiſis, & fit dreſſer trois échelles contre la muraille. Pluſieurs officiers, & plus de deux cents ſoldats étoient déja montés ſur le rempart, à la faveur des ténèbres, lorſque le bruit de quelques mouſquetades réveilla les bourgeois. Ils prirent les armes; &, celui qui étoit chargé de pétarder la porte ayant été tué, l'entrepriſe échoua. De tous ceux qui étoient entrés dans la ville, il ne s'en ſauva pas un; la plûpart furent tués, les autres ſe tuerent eux-mêmes, en ſe précipitant du haut des baſtions dans le foſſé; treize ſe rendirent, & furent pendus, le jour même, ſur le boulevard, quoique trois d'entr'eux fuſſent gens de condition. Le

duc de Savoye, qui étoit venu en poſte, de Turin à Bonne, place ſituée à quatre lieues de Genève, pour y attendre le ſuccès de ſon entrepriſe, s'en retourna avec la même diligence, dès qu'il eut appris qu'elle avoit manqué; &, pour l'excuſer en quelque ſorte, il fit dire aux Bernois, par ſes ambaſſadeurs, qu'il n'avoit voulu ſurprendre Genève, que parce qu'on l'avoit averti de bonne part, que le maréchal de Leſdiguieres penſoit à s'en emparer pour la France. Une excuſe ſi frivole ne perſuadant point les Genévois, ils ſe mirent à faire des courſes ſur ſes terres; & ce feu, qui commençoit à s'allumer, auroit peut-être embraſé toute l'Italie, ſi le roi de France n'avoit pris des meſures pour l'éteindre. De Vic, qui étoit ambaſſadeur en Suiſſe, paſſa par ſon ordre à Genève, où il fit entendre au ſénat qu'une paix honorable lui ſeroit ſans comparaiſon plus avantageuſe qu'une guerre incertaine & peut-être ruineuſe. L'on goûta ſes raiſons; &, les Suiſſes s'étant faits médiateurs, l'accommodement fut négocié à Remilly, & conclu à Saint-Julien, le 2 de Juillet de l'année ſuivante.

[1619.]

Dans la guerre que le duc de Savoye fit de concert avec les François contre les

Eſpagnols pour les obliger à reſtituer la Valteline aux Griſons, la France lui dut l'immortel laurier qu'elle cueillit au fameux combat d'Oſtaggio. Le Duc y remporta une victoire complette ; tua plus de douze cents hommes, tant Napolitains que Génois, & fit plus de mille priſonniers, du nombre deſquels étoient les principaux officiers de l'armée ennemie, & le général lui-même. Vingt-trois drapeaux enlevés aux Eſpagnols furent envoyés par le Duc au roi de France, avec les deux bâtons de deux meſtres-de-camp, ſes priſonniers. Sa Majeſté ne fut pas moins charmée de la politeſſe du Duc, que de ſa bravoure ; & elle lui écrivit qu'elle avoit reçu ce qu'il lui avoit envoyé, non comme un préſent ordinaire, mais comme un trophée de ſa valeur & de ſa généroſité.

[1628.]

Naturellement inquiet & remuant, Charles-Emmanuel étoit à peine ſorti d'une guerre, qu'il ſe plaiſoit à s'engager dans une autre. D'anciennes prétentions de la maiſon de Savoye ſur le duché de Montferrat, appartenant au duc de Mantouë, avoient ſuffi pour lui mettre les armes à la main. Il s'étoit fortifié de l'alliance des Eſpagnols ; &, puiſſamment aidé de leurs

forces, il s'étoit rendu maître, en peu de tems, de tout le Montferrat: déja même il avoit mis le ſiége devant Cazal. Le duc de Mantouë, pour être en état de lui tenir tête, obtint la permiſſion du roi de France de lever une armée dans ſon royaume. Elle montoit à quinze ou ſeize mille hommes. Le marquis d'Uxelles, qui fut chargé de la commander, prit le chemin de Cazal. Il falloit paſſer par les Etats du duc de Savoye. Ce prince donna de ſi bons ordres, pour la garde de tous les paſſages, qu'il ne s'en trouva pas un ſeul qu'on pût hazarder ſans un extrême péril. Il s'avança lui-même avec quinze mille hommes de pied, & deux mille chevaux, juſqu'à Saint-Pierre, à l'entrée de la vallée de Vracta, où il avoit fait conſtruire un fort. Le marquis d'Uxelles vint s'y préſenter, le 2 d'Août, avec la meilleure partie de ſes troupes. Là ſe donnerent pluſieurs combats entre les François, qui vouloient forcer les barricades, & les Piémontois & Eſpagnols qui les défendoient. Enfin, après des efforts redoublés, mais toujours malheureux, le marquis d'Uxelles fut contraint de plier & de ſe retirer en déſordre, laiſſant ſon bagage & grand nombre de bleſſés ſur la place. Le Duc ſçut être modéré dans ſa victoire; &, reſpectant le Roi, lors même qu'il bat-

toit ſes troupes, il défendit aux ſiennes de les pourſuivre.

[1629.]

Pour venger l'affront fait à ſes armes, Louis XIII voulut commander lui-même l'armée qu'il deſtinoit au ſecours du duc de Mantouë. Il partit de Paris, au commencement de cette année *. Dès qu'il fut à Grenoble, il envoya demander la liberté du paſſage au duc de Savoye, qui ne répondit que par des civilités qui n'aboutiſſoient à rien. Sa Majeſté, voyant qu'il ne cherchoit qu'à gagner du tems pour donner à ſes alliés celui d'emporter Cazal, fit paſſer le mont Genèvre à ſes troupes qui s'avancerent juſqu'à Chaumont. Le prince de Piémont s'y rendit, le 4 de Mars, & promit au cardinal de Richelieu que les paſſages ſeroient ouverts; mais, comme au lieu de revenir le jour ſuivant, il ſe contenta d'envoyer le comte de Veruë faire des complimens, on jugea qu'il n'y avoit pas de tems à perdre; & le Roi marcha toute la nuit, malgré le froid & les neiges, pour être préſent à l'attaque des retranchemens qui défendoient le pas de Suze.

* *Mémoires pour l'Hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

Les

Les maréchaux de Créqui & de Baſſompierre furent chargés de l'attaque des barricades. La premiere étoit à un quart de lieue de Chaumont, la ſeconde à un quart de lieue plus bas, & la derniere aſſez proche de celle-là, au-deſſus du fort de Gélaſſe. Elles avoient vingt pieds de haut, & douze d'épaiſſeur. Le foſſé, qui étoit fort profond, en avoit huit de large; & toutes trois étoient défendues par vingt-cinq ou trente redoutes diſpoſées d'eſpace en eſpace, & par deux mille ſept cents hommes des meilleures troupes du duc de Savoye. La premiere barricade fut forcée en très-peu de tems; & les Piémontois ne voulurent pas ſe hazarder à défendre les autres. On les pourſuivit ſi vivement que, ſans la réſiſtance qu'un capitaine Eſpagnol & quelques ſoldats firent, proche d'une chapelle, aux Enfans-perdus, le duc & le prince de Piémont étoient pris. L'armée s'avança auſſi-tôt juſqu'à Suze. Le Duc, n'ayant pu retarder ſa marche par la force des armes, eut recours, ſelon ſa coutume, à la négociation. Il envoya le prince de Piémont à Suze, pour traiter d'un accommodement. Ayant été ſigné dans la même ville, le Duc y vint bientôt après pour rendre viſite à Sa Majeſté qui lui fit beaucoup de careſſes & d'amitiés. Comme elle le conduiſoit par une galerie à ſon appartement,

ſuivie d'une foule de ſeigneurs & de gentilshommes, on s'apperçut que le plancher de la galerie s'affaiſſoit ſous le poids. Louis avertit le Duc de ſe hâter, de crainte que la galerie ne vînt à plier ſous lui. « Ce n'eſt » pas ſous moi, Sire, repartit-il, qu'elle » peut plier, mais bien plutôt ſous Votre » Majeſté, ſous laquelle il n'eſt rien qui » ne plie. »

Le traité de Suze avoit à peine été ratifié, qu'il fut violé par le duc Charles-Emmanuel, à l'inſtigation duquel l'empereur & le roi d'Eſpagne déclarerent la guerre au duc de Mantouë. La France ſe hâta de voler au ſecours de ſon allié. Richelieu, premier miniſtre de Louis XIII, prit le commandement de l'armée deſtinée à ſecourir Caſal.

[1630.]

Le roi de France ayant joint, au mois d'Avril, le Cardinal à Grenoble, forme la réſolution de faire tomber tout le poids de la guerre ſur ſon auteur, & entreprend la conquête de la Savoye en perſonne. Chambery capitule le ſecond jour du ſiége. Annecy & Romilly ouvrent leurs portes, le 24 de Mai. L'armée marche enſuite, chaſſant toujours devant elle le prince Thomas, qui ſe retire de poſte en poſte, ſans en défendre aucun. Avant la fin du mois

de Juin ; toute la Savoye fut conquiſe. Le chagrin que conçut le Duc de ces nouveaux malheurs, dut hâter ſa mort, quoiqu'il fût dans ſa ſoixante-neuvieme année.

Ce prince, malgré des défauts eſſentiels, tels que ſa mauvaiſe foi, l'eſprit d'intrigue & de brouillerie, fut un des plus grands princes, non-ſeulement de la Savoye, mais encore de ſon ſiécle.

Il diſoit que donner & pardonner étoient les vrais caracteres d'un Souverain, & qu'il ſe ſeroit cru le plus malheureux des hommes, ſi Dieu ne lui avoit pas donné de quoi faire l'un & l'autre. Un jour, Meinier, ſon ſecrétaire, lui ayant préſenté pluſieurs expéditions à ſigner, où il y avoit des dons & des récompenſes pour des perſonnes qui l'avoient ſervi ; le Duc, après les avoir ſignées, eut la curioſité de lui demander à quoi ſe montoit ce qu'il avoit donné ? « A » quatre mille ducatons, » répondit Meinier. » Quoi ! reprit le Duc tout fâché, en lui ôtant des mains toutes ces expéditions, pour les jetter au feu, » vous me faites tant » ſigner pour un jour, & donner ſi peu ? »

Il avoit pour maxime de ne jamais mécontenter perſonne, de ſorte que tous ceux qui avoient affaire à lui s'en retournoient toujours ſatisfaits ou de promeſſes, ou de préſens, ou de careſſes.

VICTOR-AMÉDÉE I.

[1630.]

HÉRITIER des Etats de ſon pere, ce prince le fut auſſi de ſes grandes qualités. Quoiqu'il ſçut faire la guerre, il aima la paix; & ſon premier ſoin fut de la procurer à ſes peuples. Il fit, par la voie de la douceur, ce que Charles n'avoit pu faire par la voie des armes, & à force de dépenſes. Il obtint, par le jugement même de l'empereur & du roi de France, une partie du duché de Montferrat, pour les anciennes prétentions de ſa maiſon; & Louis XIII lui rendit généreuſement ſes Etats.

[1635.]

* Ligue offenſive & défenſive, entre la France, la Savoye & le duc de Parme, conclue à Rivole. Victor-Amédée fut fait capitaine-général de la Ligue. Ce prince & le maréchal de Créqui, général des troupes Françoiſes, vont porter la guerre dans le Milanez.

---

* *Mémoires pour l'Hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

[1636.]

Combat près de Buffarola, ſur les bords du Téſin. Il dura quatorze heures; & il y reſta deux mille Eſpagnols. On en prit trois cents. On s'attendoit à une nouvelle action pour le lendemain; mais le marquis de Léganez décampa à la faveur de la nuit; & le duc de Savoye ne voulut pas les pourſuivre, quoique le maréchal de Créqui jugeât qu'il étoit aiſé de les défaire dans leur retraite qui fut ſi précipitée, qu'ils abandonnerent leur artillerie. L'article du traité ſigné l'année précédente, en vertu duquel Victor-Amédée devoit donner autant de pays au Roi, aux environs de Pignerol, qu'on en prendroit dans le Milanez, l'empêchoit de rien faire, pour ne pas voir la France s'aggrandir du côté de ſes Etats; & il eſt étonnant que le cardinal de Richelieu ne l'eût pas prévu. Toute la campagne ſe termina à ce combat.

FRANÇOIS-HYACINTHE.

[1637.]

A PEINE âgé de cinq ans lors de la mort de ſon pere Amédée, il lui ſuccéda ſous la tutelle de la Ducheſſe ſa

mere, l'illuſtre Chriſtine de France, fille de Henri IV. Cette princeſſe fit voir, pendant ſon gouvernement, l'habileté du miniſtre le plus conſommé. Emery, ambaſſadeur de France, voulut profiter de la circonſtance pour ſe rendre maître de Verceil, ſous prétexte d'obliger la Régente, par ce coup d'éclat, à ſe déclarer pour les François, & d'ôter aux Eſpagnols le tems de la gagner. Créqui, auquel il communiqua ſon projet, le rejetta d'abord avec indignation, lui repréſentant combien il ſeroit honteux à la France d'opprimer un prince pupille, & une veuve, ſœur du roi. Emery, homme violent, de ces gens du goût du Cardinal, le menaça de la colere de ce miniſtre, s'il ne changeoit d'avis. Comme donc Créqui balançoit entre l'honneur dont il avoit toujours fait profeſſion, & la crainte d'une diſgrace, une fille, qui avoit entendu leur converſation, courut en informer la Ducheſſe. Cette princeſſe donna ſur le champ de ſi bons ordres, pour la garde de Verceil, qu'une foule d'officiers François s'étant préſentés le lendemain aux portes de la ville, ſous prétexte de faire prendre le pain de munition, qu'on donnoit tous les jours aux ſoldats, ils les trouverent ſi bien gardées, qu'ils n'oſerent y entrer.

[1638.]

Les Eſpagnols avoient fait une irruption en Piémont, & s'étoient rendus maîtres de Brême, où périt le fameux maréchal de Créqui, ayant eu la moitié du corps emportée par un boulet de canon, dans le tems qu'appuyé contre un arbre, il conſidéroit, à l'aide d'une lunette d'approche, les retranchemens des ennemis. Déja Verceil étoit aſſiégé. La Régente s'étoit jointe aux François, pour ſecourir cette place. Les deux armées faiſoient enſemble douze mille hommes de pied, & quatre mille chevaux. Elles ſe mirent en bataille dans la plaine de Vartolle. Chriſtine s'y fit porter en litiere, accompagnée de toutes ſes dames & filles d'honneur, & des principaux ſeigneurs de ſa cour. Elle harangua les troupes avec une grace & une noble aſſurance capables de donner du cœur aux plus lâches. Elle paſſa dans tous les rangs, pour ſe faire voir à tous les ſoldats, & embraſer leurs cœurs du feu guerrier, qui pétilloit dans ſes yeux. L'intrépidité de Chriſtine ne put cependant point ſauver Verceil; & la perte de cette ville fut comme l'avant-coureur d'un plus grand malheur, de la mort du jeune Duc, qui fut emporté bientôt après par une fiévre violente.

CHARLES-EMMANUEL II.

[1639.]

LEs commencemens de ce règne furent fort orageux. Chriſtine de France, qui continua de gouverner les Etats de Savoye, en qualité de Régente, eut à ſe défendre tout-à-la-fois, & des armes des Eſpagnols, & des intrigues des princes Maurice & Thomas, oncles du jeune duc, l'un & l'autre fils de Charles-Emmanuel I. Le roi de France, qui connoiſſoit leurs mauvaiſes diſpoſitions à ſon égard, avoit engagé la ducheſſe, ſa ſœur, à les éloigner de ſes Etats; mais ils y étoient rentrés avec le ſecours des Eſpagnols, & s'étoient rendus maîtres de pluſieurs places. Turin avoit été de ce nombre. Le comte d'Harcourt entreprit de reconquerir une place de cette importance.

[1640.]

Le ſiége fut long & opiniâtre. Les aſſiégeans & les aſſiégés s'affamerent les uns les autres. Malgré la diſette, le comte d'Harcourt ne ſe rebuta point, & rejetta toutes les propoſitions de paix, qu'on lui fit de la part du pape, diſant que, quand ſes

chevaux auroient mangé toute l'herbe des environs de Turin, & ſes ſoldats tous les chevaux de l'armée, il leveroit le ſiége. Les habitans firent vingt-neuf ſorties. Dans la derniere ils furent encore repouſſés & obligés de rentrer confuſément dans la ville, laiſſant ſur le champ de bataille un grand nombre de morts, & entr'autres une fille Allemande, vêtue en homme, nommée *Guillaume Suſveivel*, qui commandoit une compagnie de chevaux-légers, ſous le nom de *capitaine Capponi*, laquelle ſe défendit avec beaucoup de courage.

On s'aviſa, durant ce ſiége, d'un expédient ſingulier. Le marquis de Léganez, général Eſpagnol, ne pouvant point donner de ſes nouvelles au prince Thomas, renfermé dans Turin, ſe ſervit de l'invention d'un ingénieur Flamand, qui mettoit les lettres dans un boulet creux, qu'à cauſe de cela l'on appelloit *le canon courier*. Ce premier artifice ayant réuſſi, on s'en ſervit pour envoyer de la poudre & de la farine aux aſſiégés. Malheureuſement pour eux, aſſez peu de boulets allerent juſqu'à la ville. La plûpart retomboient dans le camp des aſſiégeans; ce qui fit qu'on n'en tira pas long-tems. Toutes ces circonſtances rendirent la conquête de Turin mémorable; & elle fit tant d'honneur au général François, que le brave & fameux Jean-de-Wert dit

qu'il aimeroit mieux *être général d'Harcourt, qu'empereur.*

[1647.]

Sur la fin de cette année, il parut un almanach pour l'an 1648, qui répandit l'allarme & l'effroi dans toute la Savoye. Il contenoit des prédictions d'évènemens tragiques, de diſgraces, de châtimens de miniſtres, & de la mort même du jeune Duc, ſous mots couverts. Quoique cette piéce ſcandaleuſe n'eût au frontiſpice qu'un nom imaginaire, on découvrit que ſon auteur étoit un religieux, de l'ordre de S. Bernard, appellé *dom Jean-Gandolphe*, qui avoit quitté les Auguſtins déchauſſés. Le ſcélérat avoit déja bien d'autres crimes ſur le corps. Ce qui le fit ſur-tout découvrir, c'eſt qu'il avoit oſé annoncer à pluſieurs perſonnes, que la Ducheſſe mourroit cette même année. Il chercha en vain à ſe mettre en ſureté par la fuite. Il fut arrêté. On l'interrogea ſur quel fondement d'aſtrologie il avoit oſé prédire la mort de la Ducheſſe. Le moine ne ſçavoit pas plus d'aſtrologie qu'un autre. Auſſi confeſſa-t-il que ce n'étoit point ſur les règles de cet art qu'il avoit fait ſa prédiction, mais ſur ce qu'il ſçavoit de la volonté des hommes. Perſuadé qu'en découvrant les complices de cette conjuration, il ſe délivreroit de la

peine due à ſon crime, ou que du moins il la feroit adoucir, il écrivit à la Ducheſſe qu'il avoit les choſes les plus importantes à lui révéler. Sur cette ouverture, la Ducheſſe fit partir un prévôt, avec une bonne eſcorte pour amener le moine à Turin ; mais cet appareil de monde, qu'il apperçut par les fenêtres de ſa priſon, le jetta dans une telle frayeur, qu'emporté par ſon déſeſpoir, il voulut s'ôter la vie, en s'ouvrant une veine. On arriva à tems pour y remédier. On l'obſerva de près : on lui donna des gardes. Son procès fut inſtruit, en préſence d'un commiſſaire de Sa Sainteté, ſuivant ce qui ſe pratique en Italie, contre les criminels eccléſiaſtiques. Il déclara, dans ſes interrogatoires, avoir pour complice un nommé *Bernard Sillan*, & un autre appellé *Jean-Antoine Joya*. Sillan étoit un ancien ſénateur de Turin, homme violent, juge inique, que la Ducheſſe, pour ſes diſcours libres & inſolens, avoit, dès le commencement de ſa régence, fait arrêter, ſuſpendu de ſes fonctions, & envoyé en exil au fond de la Savoye. Le prince Thomas l'avoit pris ſous ſa protection, & lui avoit confié l'adminiſtration de la juſtice dans les places qu'il avoit en ſon pouvoir. Mais Sillan, toujours le même, fit tant par ſes injuſtices, que les princes en furent très-mal ſatisfaits. Cependant, lors de leur réconci-

liation avec la Ducheſſe, ils le firent rétablir dans ſon titre de Sénateur de Turin, mais ſans qu'il pût toutefois en exercer les fonctions, ni en recevoir les appointemens. Ainſi Sillan deſtitué de ſes revenus, ayant diſſipé ſon patrimoine, ſupportoit impatiemment ſa mauvaiſe fortune. Quant à Joya, il avoit été valet-de-chambre du Duc; & il perdit ſa place, pour s'être déclaré partiſan des princes. Avec auſſi peu de conduite que Sillan, il avoit tout auſſi mal fait ſes affaires. Tels étoient les dignes aſſociés du moine Gandolphe. Il les chargea de l'avoir ſouvent entretenu des moyens qu'on pourroit employer pour faire périr la Ducheſſe, & dit que Joya ſe promettoit d'en venir à bout avec facilité, pourvu qu'il pût avoir quelques-uns des linges dont elle ſe ſervoit, & une image de cire, telle qu'elle ſe trouve décrite dans les Claviculeſ de Salomon; que Sillan avoit été fort de cet avis, & qu'il regardoit ce moyen comme infaillible; que lui, moine Gandolphe, s'étoit chargé de la faire, en connoiſſant la compoſition, & qu'il en avoit acheté les ingrédiens d'un nommé *Marin*, de Nice, qui nia conſtamment le fait, lorſqu'il lui fut confronté. Sur la dépoſition de Gandolphe, Sillan & Joya furent arrêtés, &; le lendemain, examinés ſéparement. Joya dit qu'il connoiſſoit particuliè-

ment le moine, & qu'ils étoient même très-liés ensemble ; mais il nia fortement le fond du crime. Sillan fut plus impudent. Il jura qu'il ne connoissoit point ce Gandolphe dont on lui parloit ; mais sa contenance le trahit ; car, à ce nom seul, il fut saisi d'un horrible frisson : il fit pourtant tout ce qu'il put pour montrer un air assuré. S'étant levé sur le lit où on l'avoit apporté, à cause de son âge, & parce qu'il n'étoit pas encore guéri d'une longue maladie, il voulut lire lui-même les interrogatoires, & ses réponses avant de les signer. Le lendemain, soit de dépit d'avoir mié ses interrogatoires avec trop d'affectation, tandis qu'il auroit peut-être pu se sauver par un mensonge plus vraisemblable, soit de regret de se voir à la veille d'un supplice honteux, il tomba dans une si grande foiblesse, qu'il mourut le même jour, malgré tous les secours qu'on put lui donner. On poursuivit le procès des deux autres criminels, qui furent l'un & l'autre exécutés comme coupables de lèse-Majesté au premier chef.

[1654.]

Commencement des troubles des Vallées de Lucerne, de S. Martin, d'Angrone & de la Pérouze. Les habitans de ces cantons, appellés *Barbets*, par dérision, parce

qu'ils profeſſoient le Calviniſme, avoient été juſqu'alors tolérés par les ducs de Savoye, moyennant l'obſervation de certaines loix qu'ils leur avoient impo[illegible]. Mais ces peuples indociles & remu[illegible], ſe croyant en ſûreté dans leurs montagnes inacceſſibles, avoient fait peu de cas de ces loix. Tout récemment ils venoient de commettre deux attentats inſignes contre la religion. Ils avoient aſſaſſiné dans ſa maiſon même le curé de Fénil, village endeçà de Pélice; &, le jour de Noël, ceux de la Tour, pour ſe moquer de la ſolemnité, avoient promené, tout le jour, un âne par le pays, au ſon des tambours & des flûtes. Ils avoient brûlé la maiſon de la miſſion établie pour leur converſion, & n'avoient pas plus épargné l'égliſe où ſe diſoit la Meſſe. Le Duc, qui venoit de ſe faire déclarer majeur, envoya le marquis de Pianez, pour les ranger à leur devoir & punir leur inſolence. Le Marquis eut beaucoup de peine à en venir à bout. Ces furieux réſiſterent tant qu'ils purent; & pluſieurs d'entr'eux aimerent mieux ſe faire maſſacrer que d'obéir. On ne voit rien que de juſte dans cette rigueur exercée par un ſouverain contre des ſujets rebelles. Cependant toute l'Europe fut inondée, à cette occaſion, de libelles diffamatoires contre ce prince. A en croire les Proteſtans exci-

tés par leurs miniſtres, les troupes du duc de Savoye avoient commis des cruautés inouïes dans les Vallées. Par-tout elles avoient fait couler des ruiſſeaux de ſang. On avoit fait périr par la main des bourreaux une infinité d'innocens, quoique, dans tout le cours de la guerre, deux ſeuls des plus mutins euſſent péri du dernier ſupplice. On avoit mangé les petits enfans, & bu dans les crânes des malheureux Barbets. Ces calomnies atroces s'accréditerent en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, au point que pluſieurs Souverains envoyerent des députés au duc de Savoye, pour le prier d'arrêter la perſécution.

VICTOR-AMÉDÉE II.

[1675.]

FILS aîné de Charles-Emmanuel II, il eſt reconnu pour ſon ſucceſſeur ſous la tutelle de ſa mere Marie-Jeanne-Baptiſte de Savoye-Némours. Sa minorité n'offre rien de remarquable. En 1684, il épouſa la princeſſe Anne-Marie d'Orléans, fille puînée de Philippe de France, duc d'Orléans, frere unique de Louis XIV, & de Henriette-Anne de la Grande-Bretagne.

[1690.]

Malgré l'alliance qui l'attachoit à la France, & d'importans ſervices reçus tout récemment de cette couronne, Victor-Amédée ſe ligue avec l'Eſpagne & l'Empire contre Louis XIV. Ce prince donne ordre auſſi-tôt à M. de Catinat d'entrer dans les Etats du Duc. En conſéquence, l'armée Françoiſe tombe ſur la Savoye, & s'empare d'un bon nombre de places. Victor veut arrêter ſes conquêtes. Il joint M. de Catinat à Staffarde, près de Saluces; mais la défaite totale de ſes troupes, & la perte de ſon canon & de tout ſon bagage, ſont le

le fruit de ſa témérité. Saluces, Suvillan & Suze ouvrent leurs portes aux vainqueurs, qui ſe rendent maîtres, l'année ſuivante, de Ville-franche, de Nice, & de Montmélian.

[1692.]

Trop foible pour réſiſter ſeul aux forces de Louis XIV, le duc de Savoye avoit mendié les ſecours de toutes les nations qui étoient entrées avec lui dans la grande alliance. Se voyant à la tête d'une armée formidable d'étrangers, il forme le hardi projet de faire une irruption dans le Dauphiné. Rien ne s'oppoſoit à cette entrepriſe. Les paſſages étoient fort mal gardés; & quelques corps de milices, répandus çà & là, n'étoient guères en état de faire réſiſtance. Auſſi le Duc n'eut-il pas de peine à s'emparer d'Ambrun & de Gap; mais bientôt il fut forcé d'abandonner ces conquêtes, ſans en emporter d'autres dépouilles que les cloches des deux villes.

[1693.]

Bataille de la Marſaille, près de Pignerol, où le duc de Savoye eſt battu par le maréchal de Catinat, avec perte de huit mille hommes, de tout ſon canon, & de cent ſix drapeaux. Il avoit déja pris le fort de Sainte-Brigitte, & preſſoit la ville de

Pignerol, lorſque les mouvemens que fit le Maréchal l'obligerent de ſe retirer, dans la crainte d'en venir à une bataille ; ce qu'il ne put éviter.

[1696.]

Il ne falloit rien moins que les ſalutaires leçons de vainqueur du Staffarde & de la Marſaille, pour amener le duc de Savoye à des ſentimens pacifiques. Il demanda la paix & l'obtint. Le traité portoit, entr'autres choſes, que, le Roi reprenant les mêmes ſentimens de bonté qu'il avoit auparavant pour Son Alteſſe Royale, comme elle l'en ſupplioit, Sadite Alteſſe renonçoit à tous traités faits avec l'Empereur & ſes Alliés, & ſe chargeoit d'employer tous ſes ſoins auprès d'eux, afin d'obtenir la neutralité pour l'Italie, juſqu'à la paix générale. Le mariage de Marie-Adélaïde, fille aînée du Duc, avec le duc de Bourgogne, depuis Dauphin, fut le ſceau de ce traité.

[1703.]

Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, ayant été élevé ſur le thrône d'Eſpagne, le duc Victor avoit été des premiers à le reconnoître ; & il avoit donné la ſeconde de ſes filles en mariage à ce monarque. Au mépris de cette nou-

velle alliance avec la maiſon de Bourbon, le Duc ſe ligue contre elle avec l'Empereur, qui lui promet le Montferrat-Mantouan, & quelques places du Milanez. Louis XIV ne fut pas plutôt informé de ce traité, qu'il envoya des ordres au duc de Vendome, alors en Lombardie, de faire déſarmer les troupes du duc de Savoye, qui étoient jointes à celles de France; ce qui fut exécuté ponctuellement. On s'empara, en même tems, de la Savoye, excepté de Montmélian qui fut bloqué, & qui ne ſe rendit qu'à la fin de 1705.

[1704.]

Verceil, aſſiégée par le duc de Vendôme, eſt obligée de ſe rendre après trente-cinq jours de tranchée ouverte. On fit ſix mille priſonniers. Les autres places du Piémont eurent le même ſort. Yvrée & ſes châteaux furent emportés, & l'on y arrêta onze bataillons. Suze tomba de même au pouvoir des François, qui ſe rendirent maîtres de tout le Val-d'Aouſte. L'année ſuivante, Ville-franche, Verrue, Chivas, & Nice, toutes places très-fortes, augmenterent leurs conquêtes.

[1706.]

Il ne reſtoit plus au duc de Savoye que Turin, ſa capitale. On en fit le ſiége. Mais

au moment où les affaires du duc paroiſſoient le plus déſeſpérées, elles prirent tout-à-coup une face nouvelle. * Le 7 de Septembre, le duc de Savoye & le prince Eugène attaquerent les retranchemens des François devant Turin, entre la Doire & la Sture. L'action commença vers les huit heures du matin; & le retranchement fut forcé trois heures après, pendant qu'on panſoit M. le duc d'Orléans, qui avoit reçu une bleſſure dangereuſe au bras, en s'expoſant avec toute la bravoure imaginable. Le ſentiment de ce prince avoit été qu'on allât au-devant de l'ennemi pour le combattre avec toutes les forces réunies, au lieu de l'attendre dans les lignes où l'on ne pouvoit mettre que huit mille hommes en bataille. C'étoit l'unique parti qu'il y eût à prendre; & on ne le prit pas, parce que les ordres de la cour y étoient contraires.

Ces ordres avoient été adreſſés au maréchal de Marſin; &, dans la Lettre que le duc d'Orléans écrivit au Roi, ſur cette funeſte journée, après avoir témoigné la peine que lui faiſoit la défaite de l'armée, & la levée du ſiége, il ajoûta: « Et, ſi je » l'oſe dire, le chagrin d'avoir commandé

* *Mémoires pour l'Hiſtoire univerſelle de l'Europe.*

» une armée qui avoit ordre d'obéir à » Marſin m'en fait encore plus. »

Les vainqueurs trouverent dans le camp ennemi deux cents cinquante-cinq piéces de canon, cent ſoixante-huit mortiers, ſept mille huit cents bombes, trois mille deux cents grenades royales, ſept mille cinq cents petites grenades, quarante-huit mille boulets de canon, quatre-vingt-ſix mille quintaux de poudre, les tentes, le bagage & une partie de l'argent deſtiné à payer l'armée. M. le duc d'Orléans bleſſé dangereuſement, & le maréchal de Marſin bleſſé à mort, ne purent prendre ſoin de la retraite. Elle ſe fit en déſordre; & plus de ſept mille François furent faits priſonniers. Cette grande victoire, qui couvrit de lauriers le duc de Savoye & le prince Eugène, les mit en état de reconquérir, en très-peu de tems, le Modénois, le Mantouan, le Milanez, le Piémont, & enfin le royaume de Naples.

[1707.]

Victor-Amédée, que nous avons vu naguères ſi humilié, conçoit & exécute le hardi projet d'aſſiéger Toulon en Provence. Un peu plus de célérité dans l'exécution mettoit la France aux abois. Il paſſa le Var, le 10 de Juillet, & n'arriva que le 25 devant la place où l'on avoit eu le

tems de faire tous les préparatifs de défense néceſſaires. Après trois ſemaines de ſiége, ce Duc & le prince Eugène furent obligés de décamper.

[1713.]

Cette année eſt une des plus glorieuſes pour la maiſon de Savoye. La paix d'Utrecht lui procura, de la part du roi de France, la reſtitution de la Savoye & du comté de Nice, & la ceſſion de la vallée de Pragelas, avec les forts d'Exilles & de Fénestrelles, les vallées d'Oula, de Sézane & de Bardonache, avec le Château-Dauphin; &, de la part du roi d'Eſpagne, elle obtint la Sicile & les iſles adjacentes, à titre de Royaume. Victor-Amédée en fit depuis échange avec l'empereur pour le royaume de Sardaigne, qu'il a tranſmis à ſa poſtérité. Ce prince fit une abdication générale de tous ſes Etats, le 3 de Septembre 1730, en faveur de Charles-Emmanuel, IIIe du nom, ſon fils, aujourd'hui régnant. Il mourut, deux ans après, dans ſa ſoixante-ſeptieme année.

Fin des Anecdotes de Savoye.

ANECDOTES
HONGROISES,
DEPUIS
L'AN 434 DE J. C.
JUSQU'A PRÉSENT.

INTRODUCTION.

PLUS l'origine d'une nation eſt reculée, plus elle eſt incertaine & noyée, pour ainſi dire, dans les fabuleuſes fictions de l'ignorance & de la barbarie. Telle eſt celle de la nation Hongroiſe, que ſes hiſtoriens font remonter juſqu'au déluge univerſel. Hunor & Magor, diſent-ils, fils du fameux Nemrod, étant un jour à la chaſſe, apperçurent une biche qu'ils pourſuivirent juſqu'aux Paluſ-Méotides. L'animal s'enfonça dans des taillis épais, & nos chaſſeurs firent d'inu-

tiles efforts pour le joindre. Ils parcoururent les Palus, c'eſt-à-dire les bords de ces vaſtes marais qu'on appelle aujourd'hui la *mer de Zabache*. Les trouvant fertiles & propres pour les pâturages, ils ne ſongerent plus à leur proie, & réſolurent d'habiter ce pays. Après en avoir obtenu l'agrément de leur pere, ils revinrent s'y fixer avec leurs troupeaux & leurs eſclaves. Au bout de cinq ans, étant ſortis pour chaſſer dans le déſert, ils entendirent une ſymphonie qui piqua leur curioſité. C'étoit une troupe de jeunes filles qui, ſe trouvant en liberté, loin de la compagnie des hommes, ſe livroient aux tranſports d'une joie vive & folâtre. Les deux freres, aidés de leurs eſclaves, fondirent auſſi-tôt ſur cette troupe timide, & l'emmenerent dans leurs marais. Entre ces priſonnieres, il y en avoit deux plus belles que les autres. Elles étoient filles de Dula, prince des Alains. Hunor & Magor les prirent pour femmes; & c'eſt de ce double mariage que ſont ſortis les Huns ou Hongrois. Ce qu'on peut recueillir de cette hiſtoriette, & ce qui paroît conforme aux Annales les plus authentiques des peuples Orientaux, c'eſt que les Huns, ou Tuns, ou Tartares, chaſſés apparemment des frontieres de la Chine, firent une irruption dans les pays ſitués aux environs de la mer Caſpienne, & s'établi-

rent dans cette contrée que les Romains appelloient *Pannonie*, du mot *panis*, pain, à cauſe de la fertilité du terroir, & dont le pays, appellé depuis *Hongrie*, étoit une portion conſidérable. On fixe l'époque de l'irruption des Huns en Pannonie, vers la fin du quatrieme ſiécle, depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

[AN. 434. DE J. C.]

Roas, chef ou roi des Huns, étant mort, Attila & Bléda, ſes neveux, lui ſuccéderent. On ſçait les ravages horribles & les conquêtes que fit Attila dans l'Europe, & particulièrement dans l'Empire Romain, qu'il réduiſit preſque dans une honteuſe ſervitude. Il ſoumit à ſes loix une foule de peuples guerriers, les Goths, les Gépides, les Suèves, les Alains, les Hérules, les Sarmates, les Sémandres, les Squires, les Sattagares, les Ruges, les Agatirzes, & les incorpora dans ſes armées & dans ſa nation. Ce conquérant redoutable, ou plutôt ce fléau de la Divinité, comme il ſe faiſoit appeller lui-même, étant mort en 454, ſes enfans furent chaſſés de la Pannonie par les Gépides qui avoient enfin ſecoué le joug, & contraints de repaſſer, avec toute la nation des Huns, dans la Scythie Aſiatique, dont ils étoient originaires.

Une ſeconde peuplade de Huns repa-

rut en Pannonie, dans le ſeptieme ſiécle, & s'y fit des établiſſemens. Elle en fut chaſſée par Charlemagne, dans le ſiécle ſuivant.

[884.]

Tant de malheurs & de défaites n'avoient pu faire oublier entièrement aux Huns un pays poſſédé par leurs ancêtres. Ils ſe réunirent ſous ſept de leurs plus braves chefs; paſſerent le pays des Ruſſes, & vinrent camper ſur les bords du Niéper, ou Boriſthène, près de la ville de Kiovie. Almus, qui conduiſoit la colonie, attaqua les Ruſſes & les battit. Il traverſa la Ruſſie Polonoiſe; &, s'étant approché des ſources de la Teiſſe, il s'empara d'un château nommé *Hung-var*, dans la langue du pays. Ce fut-là le premier établiſſement des Huns, & ce qui leur fit donner le nom de *Hungari*, *Hongrois*, comme celui de *Hongrie* au canton dont ils s'étoient rendus maîtres. Arpad, fils & ſucceſſeur d'Almus, ajoûta de nouvelles conquêtes à celles de ce brave chef. Il eut lui-même pour ſucceſſeur Zulta, ſon fils, qui porta la terreur de ſes armes en Italie, en Allemagne, & dans une partie de la France. Zulta fut pere de Toxis, qui donna le jour à Geyſa, le premier prince Chrétien de Hongrie, & dont le fils, S. Etienne, eut le premier le titre de Roi.

S. ETIENNE, *premier Roi de Hongrie.*

[997.]

CHARLEMAGNE, dans ſon expédition contre les Huns, conquérans de la Hongrie, avoit répandu parmi ces Barbares les premieres ſemences de l'Evangile. Etienne, élevé dans les principes de la Religion Chrétienne, n'eut rien de plus à cœur que de la faire embraſſer à ſes ſujets. Il n'eut garde d'employer la violence & la contrainte, moyens odieux & toujours inſuffiſans. La douceur, la perſuaſion, les bienfaits, &, plus que tout cela, l'exemple de ſes vertus, lui concilierent tous les cœurs & tous les eſprits. Auſſi grand capitaine que religieux monarque, il réprima les Tranſilvains, les Bulgares, les Eſclavons, les Croates, peuples idolâtres, qui vouloient s'oppoſer aux progrès du Chriſtianiſme en Hongrie.

[1000.]

Pour récompenſer le zèle ardent & généreux d'Etienne, le pape Sylveſtre II lui adreſſe ce Bref remarquable, dans lequel

quel, après lui avoir accordé le diadême, le titre de Roi, & quelques autres demandes particulieres, il s'exprime ainsi : « Et » parce que votre Noblesse, voulant avoir » part à la gloire des Apôtres, en faisant » annoncer l'Evangile, prêcher Jesus-Christ » & établir sa foi, a suppléé, en quelque » maniere, aux fonctions du sacerdoce & » aux nôtres ; voulant sur-tout honorer le » prince des Apôtres : A ces causes, afin » d'honorer à présent & pour toujours vo- » tre Excellence & vos successeurs qui se- » ront élus par les grands du royaume, & » approuvés par le saint siége, nous vous » accordons, à vous & à eux, par la même » autorité apostolique, le pouvoir de faire » porter devant vous la croix, signe de » l'apostolat, & de disposer & régler les » affaires des églises de votre royaume, » présentes & à venir, comme tenant no- » tre place, & celle de nos successeurs, &c. »

On voit, par ces paroles, que, si les rois de Hongrie ne tiennent point des papes leur couronne, chose que ces Souverains spirituels n'ont pas le pouvoir de donner, ils en ont au moins reçu le droit d'élection, de nomination & de collation pour tous les grands & petits bénéfices de leur royaume ; & c'est un privilége dont ils ont joui jusqu'à présent.

PIERRE, *surnommé* L'ALLEMAND.

[1038.]

CE prince, fils de l'empereur Henri II, fut placé sur le thrône de Hongrie, par le crédit de sa sœur Gisèle, femme du roi S. Etienne. Il soutint mal l'éclat de sa nouvelle dignité. Peu favorable à la noblesse du royaume, il donna la plûpart des charges aux Allemands; ce qui ne tarda pas à le rendre odieux. Les Etats s'assemblerent, dès qu'ils le purent en sûreté. Pierre fut dépose solemnellement; & Abas ou Ovon, de la famille de S. Etienne, fut élu en sa place.

ANDRÉ I.

[1047.]

LE peuple, toujours aveugle dans ſes opinions, avoit attribué les malheurs des deux derniers règnes au changement de Religion, & prétendoit que le rétabliſſement de l'idolatrie pouvoit ſeul appaiſer le courroux du Ciel. André n'eut rien de plus à cœur que de détruire ce préjugé ridicule. Il ſe déclara pour la Religion Chrétienne. Sa modération & ſon équité lui gagnerent l'eſtime & l'amour des Hongrois. Il fit fleurir les ſciences & les arts dans ſes Etats. Ayant fiancé le prince Salomon, ſon fils, avec la princeſſe Sophie, fille de l'empereur, il ne ſongeoit plus qu'à jouir du repos que ſembloit devoir lui procurer cette alliance; mais le prince Béla, ſon frere, en conçut une violente jalouſie. Il ſouleva les payens auxquels il fit enviſager l'anéantiſſement prochain de leur culte, ſi Salomon parvenoit à la couronne. Il eut, en peu de tems ſous ſes ordres, une armée nombreuſe. Secondé d'ailleurs par les Polonois, il livra bataille au roi, ſon frere, qu'il eut l'inhumanité de faire fouler aux pieds des chevaux.

BÉLA

BÉLA I.

[1056.]

APRÈS une action auſſi barbare que celle qui procura la couronne à Béla, croiroit-on que ce prince fut un modèle de ſageſſe, de prudence & d'équité? La Hongrie lui doit ſes loix les plus ſages, & ſes réglemens les plus utiles. Les peuples euſſent été très-heureux ſous ſon règne, ſi la Juſtice divine ne ſe fut hâtée de venger la mort cruelle du roi André. Béla fut écraſé par la chute d'une maiſon.

SALOMON.

[1059.]

TOUTE la nobleſſe Hongroiſe ſe déclare en faveur de Salomon, fils d'André. Geyſa & Ladiſlas, fils de Béla, lui diſputent la couronne. Ceux-ci ſont ſoutenus par les Polonois; celui-là par l'empereur Henri III, ſon beau-frere. Les deux freres eurent le deſſous, & ſe retirerent en Pologne. Geyſa ne vit pas plutôt les Alle-

mands retournés dans leur pays, qu'il revint faire la guerre à Salomon. Cependant, par l'entremiſe de Didier, archevêque de Strigonie, il ſe fit un accommodement par lequel Ladiſlas & Geyſa ſe contenterent des biens patrimoniaux de leur pere. Ils ſervirent utilement le roi de Hongrie contre les Vénitiens & contre les Bohêmes; mais, à la priſe d'Albe, d'autres diſent de Belgrade en Bulgarie, la méſintelligence éclata tout-à-coup, ſous prétexte que Salomon ne faiſoit pas un partage égal du butin. On en vint aux mains. Le roi de Hongrie, ayant été vaincu, prit la fuite & alla chercher un aſyle hors des pays de ſa domination.

GEYSA.

[1074.]

ABANDONNÉS de leur Souverain, les Hongrois virent avec plaiſir Geyſa monter ſur le thrône. Ce prince ſçut maintenir ſon uſurpation contre les efforts de l'empereur, qui vouloit rétablir Salomon, mais qui, trop occupé contre le fameux Grégoire VII, l'ennemi juré des Puiſſances temporelles, ne put jamais rien entreprendre en ſa faveur. Son règne ne fut que de trois ans.

LADISLAS I.

[1077--90.]

L'AMBITION eut ſi peu de part à l'élévation de ce prince, frere de Geyſa, qu'il ne voulut point monter ſur le thrône, ſans l'aveu de Salomon. Celui-ci, ne pouvant vaincre le reſſentiment des Hongrois, conſentit à reconnoître un maître, & ſe contenta des riches apanages qui lui furent accordés par Ladiſlas. Mais rien ne dédommage de la perte d'une couronne. Salomon excita des troubles dans la Hongrie; &, ſecondé des Grecs & des Cumans, il oſa livrer bataille à Ladiſlas. La victoire ſe déclara pour le parti le plus juſte. Salomon, au déſeſpoir d'être toujours malheureux & criminel, ſe retira dans une ſolitude où il finit ſes jours dans les exercices de la pénitence.

[1091.]

Ladiſlas, délivré de ce concurrent, s'occupa tout entier à defendre ſon royaume, & à en étendre les limites. Il repouſſa avec vigueur & avec ſuccès les courſes des Tartares. Il unit à ſa couronne les provinces de Croatie & de Dalmatie qu'il avoit con-

quiſes. Les Cumans, peuple inquiet & remuant, furent ſubjugués. Les Bulgares & les Serviens eurent le même ſort. Il ſecourut Boleſlas, roi de Pologne, contre ſes ſujets rebelles, & rétablit ce prince ſur le thrône, après s'être rendu maître de Cracovie. Ladiſlas, à la ſollicitation du pape Urbain II, ſe diſpoſoit à faire le voyage de la Terre-ſainte, lorſqu'il mourut infiniment regretté des Hongrois. Son zèle pour la Religion Chrétienne & ſes vertus éclatantes l'ont fait mettre au nombre des ſaints.

COLOMAN.

[1095.]

GEYSA, frere & prédéceſſeur de Ladiſlas avoit laiſſé deux enfans en bas-âge, Coloman & Almus. Après la mort de leur oncle, l'aîné fut élu pour lui ſuccéder. L'ambition arma contre le nouveau roi ſon frere Almus; mais cette guerre ne fut fatale qu'à ſon auteur. Il fut vaincu dans une bataille, & condamné par ſon frere à perdre la vue. Dans le cours de ſon règne, Coloman eut pluſieurs guerres à ſoutenir contre les Ruſſes, contre les Vénitiens, contre l'empereur Henri V. Il les termina

toutes à la gloire de la Hongrie. Mais, autant ce prince fut craint & eſtimé des étrangers, autant fut-il haï de ſes propres ſujets qu'il traitoit avec la derniere ſévérité. Etienne ſon fils lui ſuccéda.

ETIENNE II.

[1114.]

LEs Grands du royaume gouvernerent, pendant la minorité du prince. A leur adminiſtration ſuccéda le règne le plus foible & le plus malheureux. Etienne aimoit le luxe & les plaiſirs. Il s'y livra ſans réſerve & négligea les conſeils des perſonnes ſages de ſa cour pour ſuivre ceux des jeunes libertins de ſon âge. Les peuples voiſins trouverent la circonſtance favorable pour regagner ce qu'ils avoient perdu. Ils déclarerent la guerre à la Hongrie; mais Etienne fut preſque toujours malheureux. Les Ruſſes, les Bohêmes, les Polonois, les Grecs le battirent pluſieurs fois. Les Vénitiens le dépouillerent de la Dalmatie. Accablé de tant de diſgraces & de la haine de ſes ſujets, il renonça volontairement à la couronne en faveur de Béla, fils d'Almus, frere de Coloman, & alla finir ſes jours dans un monaſtere.

BÉLA II, *dit* L'AVEUGLE.

[1132.]

CE prince avoit eu le même ſort que ſon pere, à qui Coloman avoit fait perdre la vue. Mais il fit voir, par ſa conduite pleine de ſageſſe & de prudence, combien les yeux de l'eſprit ſont plus utiles que ceux du corps pour le gouvernement des Etats. La Hongrie fut heureuſe ſous ce monarque politique. Il termina par la négociation toutes les guerres étrangeres & domeſtiques ; procura l'abondance à ſes peuples, & mérita d'en être ſincèrement regretté.

GEYSA II.

[1141.]

DE quatre fils que laiſſa Béla II, trois monterent ſucceſſivement ſur le thrône. Geyſa l'aîné marcha ſur les traces de ſon pere. Ses talens pour la guerre n'avoient pas encore eu l'occaſion de ſe développer. Les Autrichiens ayant fait des courſes en Hongrie, Geyſa ſe mit promptement à la tête de ſes troupes & chaſſa les ennemis de ſes frontieres. Il eut le même ſuccès dans la guerre qu'il entreprit contre Ladomir, prince de Ruſſie.

ETIENNE III.

[1161.]

ELEVÉ ſur le thrône au préjudice d'un fils de Geyſa, ce prince ſçut s'en rendre digne par ſes vertus. D'un naturel doux & pacifique, il ne s'occupa d'abord que des moyens d'entretenir la paix & l'abondance dans ſes Etats, & de ſe faire aimer de ſes peuples. Il combla de bienfaits la plûpart des ſeigneurs de ſa cour ; accorda de grands priviléges à la nobleſſe, & pouſſa ſi loin la complaiſance pour le ſénat, qu'il n'entreprenoit rien ſans l'avoir auparavant conſulté. Il étendit ſes graces ſur les petits, comme ſur les grands ; abolit pluſieurs impôts, & exempta de corvées, pendant trois ans, les habitans de la campagne. Tant de bontés furent payées de la plus noire ingratitude. La nobleſſe, devenue fiere & orgueilleuſe, forma de nouvelles prétentions. Le peuple, de ſon côté, que la proſpérité rendoit inſolent, ſe mêla de critiquer le gouvernement, & ſe mutina dans quelques cantons. Honteux & furieux tout-à-la-fois de voir ſes bienfaits ſi mal récompenſés, Etienne fit ſuccéder à la douceur une ſévérité rigoureuſe. Il gouverna quelque

tems les Hongrois avec un ſceptre de fer ; mais le paſſage trop prompt d'un excès à ſon contraire n'eut pas l'effet qu'il en attendoit. Tous ſes ſujets ſe ſouleverent. Ladiſlas & Etienne ſes freres ſe mirent à la tête des mécontens, & ſe firent proclamer Rois, chacun dans différentes provinces ; mais, le premier étant mort peu de tems après, & le ſecond ayant été vaincu par le roi ſon frere, la paix fut rendue à la Hongrie.

BÉLA III.

[1173.]

IL étoit neveu, d'autres diſent frere d'Etienne III. Ayant trouvé le royaume en proie aux diſſenſions domeſtiques & le gouvernement dans la derniere confuſion, ſes premiers ſoins furent de rétablir l'ordre dans les finances, dans la police, & dans la magiſtrature. Des troupes formidables de brigands infeſtoient les provinces. Il ne négligea rien pour les exterminer. L'eſprit de faction avoit gagné tous les corps de l'Etat. Il publia des loix ſéveres contre les attroupemens, contre les libelles, contre tout diſcours ſéditieux. Pour gouverner le

royaume avec plus d'ordre & de diſcernement, il le diviſa en comtés ou provinces, & il y établit des gouverneurs qu'on appelloit *comtes ;* dignité qui, ſelon l'idée que nous en donne le roi Béla, avoit beaucoup de rapport avec celle de Vaivodes en Pologne.

Auſſi habile dans l'art de la guerre qu'équitable & vigilant dans l'adminiſtration du gouvernement, il remporta de grands avantages ſur les Vénitiens, qu'il chaſſa d'une partie de la Dalmatie. Cependant ſa modération lui fit éviter toutes les guerres qui ne lui paroiſſoient pas juſtes ou néceſſaires. Après avoir entièrement pacifié le royaume au-dehors, & éloigné toutes les occaſions de diſſenſions domeſtiques, Béla mourut infiniment regretté de ſes peuples.

ÉMÉRIC.

[1190.]

DE deux fils que laiſſa Béla, Emeric l'aîné fut reconnu pour ſon ſucceſſeur ; mais André ſon cadet, prince ambitieux & plein de mérite, lui diſputa la couronne. Ils mirent chacun une armée en campagne. Lorſqu'on fut ſur le point d'en venir aux

mains, Emeric s'avança ſeul juſqu'aux premiers rangs de l'armée ennemie; &, s'adreſſant aux chefs, il leur repréſenta, d'une maniere ſi pathétique, la honte dont ils alloient ſe couvrir à jamais, en répandant le ſang le plus pur de la nation, qu'ils ſe laiſſerent toucher, & conſentirent à un accommodement. Emeric donna de grandes terres à ſon frère; & cette bonté rendit André ſi ſoumis, qu'il vit tranquillement Ladiſlas, fils d'Emeric, monter ſur le thrône de ſon pere. Il eſt vrai que ce jeune prince ne fit que paroître, pour ainſi dire, étant mort ſix mois après.

ANDRÉ II.

[1200.]

IL y a peu de rois, dans l'Hiſtoire de Hongrie, qui ſoient plus célèbres que ce prince, ſecond fils de Béla III. Ses éminentes qualités, ſes talens militaires ſeroient peut-être, aux yeux des Hongrois, de foibles titres pour mériter les éloges qu'ils lui prodiguent unanimement, s'ils ne lui étoient redevables des grands & ſinguliers priviléges dont ils prétendent jouir aujourd'hui. Nous en rapporterons quelques-uns ci-après.

[1216.]

La réputation de valeur, qu'André s'étoit acquiſe, l'ayant fait choiſir pour chef de la fameuſe croiſade qui paſſa, cette année, dans la Terre-ſainte*, ce prince ſe vit à la tête d'un nombre conſidérable de Souverains de toutes les nations de l'Europe. Mais, pendant qu'il faiſoit éclater ſon zèle contre les infidèles, il arriva dans ſa famille un accident des plus étranges & des plus funeſtes. Il avoit laiſſé la régence de ſes Etats à Baneban, palatin du royaume, dont il avoit

* *Hiſt. des Révol. de Hongrie.*

éprouvé le zèle & la capacité. Ce ſeigneur avoit une femme également eſtimable par ſa beauté & par ſa vertu, qui tenoit une compagnie fidèle à la reine, pour adoucir l'amertume que lui cauſoit l'abſence du roi ſon époux. Le comte de Moravie, frere de la reine, vint, dans cette conjoncture, à la cour de Hongrie, pour rendre à ſa ſœur les devoirs qu'une amitié très-tendre, qui étoit entr'eux, exigeoit de lui. Ce jeune prince ne put voir la femme du Palatin ſans en devenir éperdûment amoureux. Il ne put ſentir une ſi violente paſſion, ſans la lui déclarer. Elle en reçut l'aveu avec indignation, & avec un air de ſévérité, qui fit comprendre au prince que la violence ſeule pouvoit lui procurer la criminelle ſatisfaction qu'il ſouhaitoit avec tant d'emportement. La reine eut la lâche complaiſance de prêter ſon miniſtere à une action ſi infâme. Elle attira la femme du Palatin dans un endroit écarté, ſous prétexte de l'entretenir en particulier: elle l'y renferma, & la livra aux deſirs criminels de ſon frere. L'excès de la douleur de cette vertueuſe dame ne lui permit pas de cacher à ſon mari l'outrage qu'on venoit de leur faire à tous deux. Elle ne diſſimula pas même ce qu'elle penſoit touchant la part que la reine avoit eue à ſon malheur & à ſa honte. Le Palatin, outré de douleur, crut ne de-

voir mettre aucunes bornes à ſa vengeance ; &, pour l'aſſurer, il parut calme & tranquille. Son deſſein étoit d'immoler à ſa fureur le frere de la reine ; mais ce prince, auſſi timide que violent, s'étoit déja retiré avec précipitation dans ſes Etats. Baneban, qui ne trouva plus de victime à ſa vengeance, que la complice du crime, n'héſita pas à décharger ſa rage ſur la reine. Il demanda à lui parler en particulier, ſous prétexte de lui communiquer des lettres qu'il venoit de recevoir du roi ſon époux. Il ne ſe vit pas plutôt ſeul avec elle, qu'il lui reprocha, dans les termes les plus amers, la trahiſon qu'elle avoit faite à ſa femme, & ſon indigne intelligence avec le prince ; &, ſans avoir aucun égard à ſes vaines excuſes, ni la moindre pitié pour ſes larmes, il lui enfonça un poignard dans le ſein. Après cette exécution, le fier Palatin ſe montra en public, & déclara devant toute la cour, & ſa honte & ſa vengeance.

Chacun entra dans ſon juſte reſſentiment ; &, perſonne ne s'étant oppoſé au deſſein qu'il prit d'aller ſoumettre ſon action & ſa perſonne au jugement du roi, qui étoit alors à Conſtantinople, ce prince, qu'une grande droiture & un attachement inviolable pour la juſtice a diſtingué de preſque tous les autres rois, lui accorda ſon pardon, & le renvoya en Hongrie y reprendre les fonctions de Régent, dont il s'étoit ac-

quitté juſqu'alors avec une intégrité peu commune.

[1222.]

De retour dans ſes Etats, André s'étoit uniquement occupé du bonheur des Hongrois. Il faiſoit régner avec lui la paix, la juſtice & la clémence. Mais ce qui contribua le plus à le rendre cher à ſes peuples, fut le décret que ce prince publia, cette année, par lequel il confirme les anciens priviléges accordés aux Hongrois par ſes prédéceſſeurs, & leur en accorde de nouveaux. Un des articles de ce décret porte que le roi, ni aucun de ſes deſcendans, ne pourra jamais ſe ſaiſir de la perſonne d'un gentilhomme, s'il n'a préalablement été cité & convaincu juridiquement.

Par un autre, le roi déclare qu'il ne fera aucune levée de deniers, & qu'il n'exigera aucune taxe ſur les terres des nobles, qu'il ni prendra aucun logement, s'il n'y eſt convié, (*niſi vocati*,) & que les biens eccléſiaſtiques jouiront des mêmes franchiſes. Pour empêcher à l'avenir ſes ſucceſſeurs de donner atteinte à la préſente conſtitution, le roi conſent « que, ſi lui ou quelqu'un de ſes deſ-
» cendans, en quelque tems que ce ſoit, veut
» s'oppoſer à l'exécution de ces priviléges, il
» ſoit permis, en vertu de cette déclaration,
» aux ſujets des rois de Hongrie, préſens &
» futurs, de réſiſter & de ſe défendre, ſans
» pouvoir être traités comme rebelles. »

BÉLA IV.

[1235.]

FORMÉ par les leçons, & plus encore par les exemples de vertus d'André, ſon pere, Béla n'eut pas de peine à marcher ſur ſes traces. On eût dit que la Hongrie n'avoit point changé de maître. L'amour qu'il avoit naturellement pour la paix lui fit employer tous ſes ſoins à la conſerver au-dedans du royaume, & à l'entretenir au-dehors avec ſes voiſins. Quelques hiſtoriens cependant aſſurent qu'il traita la nobleſſe avec mépris, & qu'il eut peu d'égard à ſes priviléges.

[1241.]

Quelle que fut la politique de Béla IV, dans ſa maniere de traiter la nobleſſe & les grands du royaume, il eſt certain que, pendant les ſix premieres années de ſon règne, ce prince fit fleurir par-tout, le commerce & les arts. Les peuples étoient heureux ſous ſes loix, lorſque tout-à-coup un déluge effroyable de Tartares, après avoir inondé la Ruſſie & la Pologne, vint fondre ſur la Hongrie, & la remplit de toutes ſortes de calamités. Badu-Khan, petit-fils de Gen-

ghizkhan, avoit entrepris de conquérir cette partie de l'Europe, avec une armée de cinq cents mille hommes. Des forces auſſi redoutables n'éprouverent qu'une foible réſiſtance. Les Hongrois, qui s'étoient flattés d'arrêter les Tartares aux paſſages des montagnes, furent repouſſés & taillés en piéces. Ils n'oſerent plus, après cela, tenir la campagne; & ils ſe diſperſerent de différens côtés. Béla lui-même ſe retira ſur les frontieres de la Pologne, & paſſa de-là dans l'Autriche, où le duc Frédéric le retint priſonnier. Cependant les Tartares déſoloient la Hongrie, de la maniere la plus barbare. Ils ſaccagerent & réduiſirent en cendres la plûpart des villes de la haute Hongrie. Ils en enleverent non-ſeulement toutes les richeſſes, mais encore les hommes, les enfans & les femmes. Ayant pouſſé leurs conquêtes & leurs ravages juſqu'au Danube, ils paſſerent ce fleuve; ſe rendirent maîtres de Gran, & n'épargnerent pas plus la baſſe Hongrie, qu'ils n'avoient fait la haute. La ſeule ville d'Albe-Royale & le château de Saint-Martin réſiſterent à leurs efforts. Pour comble de malheurs, ils parurent vouloir ſe fixer en Hongrie, & diviſerent ce royaume en cent provinces; mais les campagnes ſe trouvoient abſolument ruinées, & les villes tout-à-fait déſertes. La famine & la peſte,

qui

qui ſurvinrent alors, firent ſonger les ennemis à la retraite. Ils emporterent un butin ineſtimable; &, peu de tems après, ils regagnerent l'Aſie.

[1243.]

Béla, qui s'étoit retiré des mains de Frédéric d'Autriche, moyennant une groſſe rançon, avoit inutilement ſollicité le pape & l'empereur de l'aider à chaſſer les Tartares. Il s'étoit refugié dans l'Eſclavonie, accablé de ſes propres malheurs, & de ceux de ſes peuples. Il n'eut pas plutôt appris le départ des ennemis, qu'il revint dans ſes Etats, & s'en remit en poſſeſſion avec le ſecours des chevaliers de Rhodes, & des ſeigneurs *Frangipani*, dont Béla ſçut reconnoître les importans ſervices par les riches établiſſemens qu'il leur procura en Croatie, & dans la baſſe Hongrie. Ce prince n'épargna rien pour réparer les deſordres affreux qu'avoit cauſés l'irruption des Barbares. Avec bien des peines & bien des travaux, il vint à bout de ramener inſenſiblement l'abondance & la ſûreté bannies depuis ſi long-tems de la Hongrie. Béla fut moins le roi que le pere des Hongrois. Il vécut tranquillement juſqu'à ſa mort.

ETIENNE IV.

[1260.]

SUR la fin du dernier règne, les Moraves & les Bulgares avoient fait différentes irruptions en Hongrie, & causé de grands embarras au roi Béla IV, qui les avoit contenus de son mieux. Etienne, son fils & son successeur, entreprit de les chasser de ses frontieres. La victoire ne se déclara pas d'abord en sa faveur; mais, avec le tems, il sçut la fixer sous ses drapeaux. Il défit entièrement Ottocare, roi de Bohême; punit sévèrement les Moraves de leurs ravages; rendit la Bulgarie tributaire, & subjugua la Mœsie. Ce prince mourut dans la treizieme année de son règne, laissant la couronne à son fils Ladislas.

LADISLAS III.

[1272.]

APRÈS quelques foibles lueurs de prospérité, la Hongrie se voit replongée tout-à-coup dans un abyme de malheurs & de disgraces. Le nouveau monarque,

ayant uni ſes forces à celles de Rodolphe, premier empereur de la maiſon d'Autriche, remporta contre Ottocare, roi de Bohême, une victoire ſignalée. Suivant les Annales de Hongrie, il tua de ſa propre main ce monarque. D'autres diſent qu'il fut maſſacré par deux habitans de Stirie, qui vengerent par ſa mort celle d'un frere qu'Ottocare avoit fait périr injuſtement. Quoi qu'il en ſoit, l'honneur de cette glorieuſe journée fut dû preſque tout entier à la valeur de Ladiſlas.

[1285.]

Nouvelle irruption des Tartares en Hongrie. Ils portent par-tout le fer & la flamme; pillent & ravagent les campagnes nouvellement repeuplées; maſſacrent tous les habitans; enlevent tous les beſtiaux, & ſe répandent, comme un torrent deſtructeur, juſqu'à Perths, ſans rencontrer le moindre obſtacle. Trop foible, ou trop timide pour faire face à ces ennemis redoutables, Ladiſlas entre en négociation avec les chefs des Tartares. Il conſent à leur céder ce qu'il ne peut défendre; &, par une lâche complaiſance, il leur ouvre l'entrée de ſa cour & de ſon palais. Tandis que ces hôtes perfides achevent de ravager la Hongrie, leurs femmes, belles & ſéduiſantes, ſubjuguent le cœur de Ladiſlas. De ce mo-

ment, il ne s'occupa plus que de fêtes & de plaiſirs, & ſe livra tout entier à ſes maîtreſſes, inſenſible au malheur des peuples, aux murmures de la nobleſſe, aux menaces du pape qui ſe crut obligé d'envoyer un légat en Hongrie frapper ce prince des foudres de l'anathême. Cependant les liaiſons du monarque Hongrois avec les Tartares lui furent à la fin très-funeſtes ; car, ſous prétexte de quelques démêlés, ils fondirent un jour ſur ſa ſuite, près du château de Kéreſzeg, dont il faiſoit ſes délices, & le maſſacrerent.

ANDRÉ III, *dit* LE VÉNITIEN.

[1291.]

ANDRÉ II, roi de Hongrie, paſſant en Italie à ſon retour de la Terre-ſainte, fut reçu par le prince d'Eſt, ſon ancien hôte, dont il épouſa la fille, appellée *Béatrix*, qu'il emmena avec lui en Hongrie. A la mort de ſon époux, la reine déclara qu'elle étoit groſſe, dans une aſſemblée des grands & des prélats du royaume, convoqués à cet effet. Elle obtint d'eux la liberté de retourner en Italie, auprès de ſon pere, & paſſa le reſte de

ſes jours à Eſt, où elle accoucha d'un fils qui fut nommé *Etienne*. A peine ſorti de l'enfance, ce prince entreprit de déthrôner ſon aïeul; *mais*, n'ayant pu réuſſir dans ce projet ambitieux, il alla cacher ſa honte en Eſpagne. Il revint, quelque tems après, en Italie, où les habitans de Ravenne l'élurent pour Préteur. S'étant fait chaſſer de cette ville, il ſe retira depuis à Veniſe, où il épouſa la fille d'un ſénateur, nommée *Thomaſine*, dont il eut un fils, qui eſt cet André, ſurnommé *le Vénitien*, à cauſe du lieu de ſa naiſſance. Il fut reconnu roi de Hongrie, auſſi-tôt après la mort de Ladiſlas.

[1292.]

Selon Parchitius, André porte la guerre en Autriche. Ce prince, paſſant par les Etats de l'empereur Albert, pour aller prendre poſſeſſion du thrône, avoit été, contre le droit des gens, arrêté priſonnier à Vienne, & contraint, pour obtenir ſa liberté, de promettre qu'il épouſeroit Agnès, fille de l'empereur. De retour en Hongrie, André ne crut pas devoir tenir une parole qu'on lui avoit extorquée par la violence. L'empereur, irrité de ce refus, lui déclara la guerre. André ne tarda pas à ſe mettre en campagne. Il prit Neuſtadt, détruiſit & brûla quantité de bourgs & de villages; fit

les habitans eſclaves, & ſoumit en peu de tems la plus grande partie de l'Autriche. Ces heureux commencemens euſſent ſans doute été ſuivis des conquêtes les plus rapides, ſi le vainqueur n'eut été rappellé tout-à-coup dans ſes Etats, par les troubles qui venoient de s'y élever. Il fit à la hâte ſa paix avec l'Autrichien, dont il parut recevoir la loi, puiſqu'il épouſa la princeſſe Agnès, l'unique ſujet de la guerre. André n'eut pas la ſatisfaction de rétablir le calme en Hongrie. Il mourut, en 1301, & fut le dernier roi de la famille de ſaint Etienne.

CHARLES D'ANJOU, *dit auſſi* CHAROBERT.

[1301.]

PLUSIEURS concurrens ſe préſenterent pour occuper le thrône de Hongrie. Le premier fut Charles Robert ou Charobert, fils de Charles Martel, & petit-fils de Charles II, roi de Naples, frere de S. Louis, roi de France. Ses droits étoient fondés ſur le mariage de ſon aïeul, lequel avoit épouſé une fille d'Etienne IV, roi de Hongrie. Il avoit encore pour lui la faveur de la cour de Rome, qui, dans ce ſiécle d'ignorance, influoit beaucoup ſur les affaires temporelles de la Chrétienté. Le pape Nicolas IV avoit menacé les Hongrois, &, qui plus eſt, frappé des anathêmes les plus ſévères pour les obliger à recevoir un roi de ſa façon. Mais ce fut cette rigueur-là même qui nuiſit au parti de Charles. En vain il fut proclamé Roi ſolemnellement, & reconnu pour tel dans toute la Hongrie; en vain il affermit ſon autorité par la force des armes. Il ne fut maître du cœur de ſes ſujets, qu'après que ſes vertus perſonnelles, & la douceur de ſon gouvernement eurent fait oublier les audacieuſes entrepriſes de la cour de Rome.

Juſques-là Charles eut à ſe défendre, & des armes de ſes concurrens, & des attentats des Hongrois qui mirent tout en œuvre, ou pour le déthrôner, ou pour ſe défaire de lui.

[1304.]

Wenceſlas ou *Ladiſlas IV*, fils du roi de Bohême, avoit été reconnu roi par la plus grande partie des Hongrois; &, dans le même tems, *Othon*, duc de Baviere, s'étoit fait couronner & reconnoître par une faction puiſſante. Celui-là, jugeant qu'il lui coûteroit trop pour ſe maintenir, ſe retira bientôt après en Bohême. Othon crut n'avoir plus rien à craindre. Il goûtoit à peine les douceurs de la royauté, lorſque Ladiſlas, Vaivode de Tranſilvanie, fit une irruption dans ſes Etats; lui livra bataille; le fit priſonnier, & l'obligea de renoncer à ſes prétentions. Charles cependant voyoit avec plaiſir ſes compétiteurs ſe détruire les uns les autres. Les foudres du Vatican ayant fait renoncer Ladiſlas à ſa conquête, il crut avoir enfin ſurmonté tous les obſtacles.

[1326.]

Au milieu de la cour de Charles, s'éleve un ennemi plus redoutable que tous ſes compétiteurs. Félicien Zachan, ſeigneur Hongrois, forme le projet de le maſſacrer, lui, la reine & leurs enfans. La famille

royale étoit alors au château de Vicegrad. Félicien, ſous prétexte des devoirs de ſa charge, entre dans l'appartement du monarque, tire ſon épée, & ſe jette ſur lui. Mais, aveuglé par ſa fureur, il ne lui fit qu'une bleſſure peu conſidérable au bras. Se tournant auſſi-tôt vers la reine Elizabeth, qui étoit préſente, il lui porte pluſieurs coups; &, croyant lui arracher la vie, il ne fait que lui couper les quatre doigts de la main droite; ces doigts, dit l'hiſtorien Bonfinius, fidèles miniſtres de la libéralité de cette princeſſe, & qu'elle occupoit, jour & nuit, à décorer les temples & couvrir l'indigence. Le ſcélérat n'avoit pas plus deſſein d'épargner les enfans du roi. Toujours armé du glaive parricide, il court ſur ces tendres victimes. Mais la fidélité de leurs gouverneurs leur ſauva la vie, ces généreux citoyens ayant fait de leurs propres corps une barriere, à la faveur de laquelle les princes prirent la fuite. L'un des gouverneurs ſe nommoit *Chenéſique*, & l'autre *Nicolas*, fils de Jean Palatin. Au milieu du tumulte & de l'effroi, dont une ſcène auſſi tragique rempliſſoit l'appartement royal, Jean, fils d'Alexandre Patoche, officier de la reine, jeune homme du premier mérite, accourt à la défenſe de ſes maîtres. Il ſe jette ſur Félicien, qui n'avoit pas encore aſſouvi ſa rage exécrable; lui

donne un coup de poignard dans la gorge, & le fait tomber à ſes pieds. Aux cris lugubres dont la ſalle retentit, les ſoldats de la garde arrivent en foule. Le parricide s'étoit traîné ſous une table. Ils fondent ſur lui pour l'en arracher; mais, ſes efforts allumant de plus en plus le zèle ardent qui les tranſporte, ils le déchirent par morceaux, & traînent hors de la ſalle ſes membres enſanglantés. Cependant le roi & la famille royale étoient pleins de vie. Le court eſpace de tems, où venoient de ſe paſſer tant d'horreurs, leur avoit paru comme un ſonge. Ils ne pouvoient en croire leurs propres yeux. La mort du coupable empêchant qu'on ne pût ſévir contre ſa perſonne, ſon infortunée famille fut l'objet de la plus rigoureuſe vengeance. D'abord on envoya la tête de Félicien à Bude, ſes bras & ſes pieds dans les principales villes de Hongrie, pour inſpirer par ce ſpectacle l'horreur d'un pareil crime. Le fils du traître avoit pris la fuite avec un de ſes confidens. Ils furent arrêtés l'un & l'autre, & tirés à quatre chevaux. Leurs membres, expoſés dans la place publique, ſervirent de pâture aux chiens & aux pourceaux. Outre ce malheureux fils, Félicien avoit encore deux filles, l'une & l'autre au ſervice de la reine. Elles s'appelloient *Clare* & *Sebeu*. Clare, qui n'étoit point mariée, eut les lèvres, le nez

& huit doigts coupés. En cet état, elle fut conduite dans les rues & dans les carrefours, & obligée de crier : « Telles ſont » les peines du talion, qu'on fait ſouffrir » aux traîtres & parricides envers leur roi. » Sebeu, qui avoit épouſé un ſeigneur Hongrois, nommé *Copai*, eut la tête tranchée dans la citadelle de Lève. Son mari, jetté dans un cachot, y mourut de faim & de miſere. On condamna leurs enfans à un banniſſement perpétuel. Enfin tous les nobles de la famille de Félicien, qui n'eurent pas le bonheur de ſe ſauver, furent punis du dernier ſupplice. Vengeance mémorable, & qui, ſans doute, paroîtroit atroce, ſi l'on ne pouvoit traiter trop rigoureuſement ceux à qui la majeſté du thrône n'eſt pas capable de faire tomber des mains le glaive parricide!

[1327.]

Pénétré de reconnoiſſance envers le ciel pour le danger dont il avoit préſervé ſes jours, Charles avoit entrepris de viſiter les Lieux ſaints. Déja même il s'étoit mis en chemin, pour ſe rendre à Jéruſalem, lorſqu'il apprit, par les Lettres de ſes amis, qu'il ſe tramoit pluſieurs complots contre ſa couronne, & que l'orage paroiſſoit ſe former en Valachie. Cet avis, & la crainte qu'il avoit des Féliciens, qui, quoique

pour la plûpart exterminés, ne laiſſoient pas d'avoir des rejettons & des partiſans, engagerent Charles à revenir ſur ſes pas. Il viſita ſes provinces, & rétablit par-tout le calme & l'obéiſſance. Mais il ne put rien découvrir des prétendus projets du Vaivode Bazarade. Ce prince, au fond, ne ſongeoit à rien moins qu'à troubler la paix de la Hongrie. Mais des voiſins jaloux, entr'autres le Vaivode de Tranſilvanie, eſpérant avoir leur part de ſes dépouilles, avoient indiſpoſé contre lui le monarque Hongrois, en lui prêtant les vues les plus ambitieuſes. Charles ſe détermina donc à porter la guerre en Valachie, après avoir diſtribué des troupes dans les provinces de Hongrie les plus ſuſpectes. Il fit d'abord le ſiége de Zeuris, qu'il prit d'aſſaut en peu de jours. De-là, s'avançant dans le pays, il mit tout à feu & à ſang, & fit un butin immenſe. De pareilles hoſtilités, faites ſans aucune déclaration de guerre, ſurprirent extrêmement Bazarade. Mais, comme il ſçavoit très-bien l'art de ſe poſſéder, & qu'il avoit beaucoup de modération, il ſe contenta d'envoyer des ambaſſadeurs à Charles, pour lui repréſenter l'injuſtice de ſon expédition, &, s'il avoit ſi fort envie du pays qu'il venoit d'envahir, pour le lui céder avec toutes ſes dépendances. Aveuglé par ſes perfides con-

feillers, le roi de Hongrie reçut mal les propoſitions du Valaque, & fit à ſes ambaſſadeurs une réponſe pleine de mépris. Il les ſuivit de près avec toutes ſes forces. Bazarade l'attendoit dans des défilés inacceſſibles, où l'on ne pouvoit arriver qu'après avoir traverſé des contrées déſertes & montagneuſes. Il avoit encore eu la précaution de faire enlever les vivres & les fourrages de tous les lieux par où Charles devoit paſſer. Auſſi l'armée Hongroiſe fut-elle, en peu de tems, réduite aux plus affreuſes extrémités. Charles fut obligé de demander la paix. Il ſe félicitoit de l'avoir obtenue & de pouvoir regagner ſes Etats en ſûreté, lorſque Bazarade, qui n'avoit eu deſſein que de le tromper, ayant fait occuper par ſes troupes les gorges des montagnes, fit pleuvoir tout-à-coup ſur les Hongrois une grêle de flèches & de pierres d'une groſſeur énorme. La confuſion ſe met auſſi-tôt parmi eux. Ils voient de tous côtés la mort ſuſpendue ſur leurs têtes. En vain ils s'efforcent de déloger l'ennemi des hauteurs: ils ſont, en un moment, précipités & renverſés les uns ſur les autres. Le rang ni la valeur ne ſont d'aucune reſſource. Le brave & le lâche, l'officier & le ſoldat périſſent déſeſperés, ſans pouvoir ſe défendre. Jamais boucherie ne fut plus ſanglante. Preſque tous les Hongrois furent maſſacrés. Une ſeule troupe

de cavaliers ſe fit jour à travers les bataillons des Valaques; & le roi Charles, qui s'étoit déguiſé dans la mêlée, fut heureuſement de ce nombre.

[1332.]

Il ne paroît pas que Charles, depuis ſa funeſte expédition en Valachie, ait eu des guerres bien importantes à ſoutenir. Devenu prudent & ſage par une triſte expérience, il préféra les douceurs de la paix á la gloire périlleuſe des conquêtes. Il vécut en bonne intelligence avec ſes voiſins, & vint même à bout, par ſa politique, de ce qu'il n'avoit pu faire par la force des armes; c'eſt-à-dire qu'il ſe rendit tributaires un grand nombre de Souverains, entr'autres, ceux de la Servie, de la Tranſilvanie, de la Bulgarie, de la Boſnie, de la Moldavie & de la Valachie. Ce prince régna glorieuſement, pendant trente-deux ans, & fut, après ſa mort, autant regretté des Hongrois, qu'il en avoit été haï lors de ſon avènement au thrône. Il laiſſa trois enfans qu'il avoit eus d'Elizabeth de Pologne, ſa troiſieme femme, & il les établit tous avantageuſement. Louis, ſon aîné, fut ſon ſucceſſeur au royaume de Hongrie. André, le ſecond, hérita du royaume de Naples. Etienne, le troiſieme, eut pour apanage le duché d'Eſclavonie.

LOUIS, *dit* LE GRAND.

[1342.]

UN règne long & glorieux lui mérita ce beau titre. Non-ſeulement il ſe maintint dans la poſſeſſion des provinces que ſon pere avoit acquiſes ; il ſçut y joindre encore de nouvelles conquêtes. Ses premiers exploits furent contre les Saxons, qui s'étoient établis dans la Tranſilvanie, & qui, tributaires de la Hongrie, avoient cru pouvoir profiter de la mort de Charles, pour ſecouer le joug de ſon ſucceſſeur. Mais Louis ne tarda pas à les faire repentir de leur rebellion. Il remporta ſur eux de grandes victoires, & les contraignit à recevoir les loix qu'il voulut leur impoſer. Ceux qui refuſerent de s'y ſoumettre furent chaſſés du pays.

A l'exemple des Saxons, les Valaques avoient été tenté de remuer. Mais, ſur la réputation ſeule des armes de Louis, ils rentrerent d'eux-mêmes dans le devoir, & continuerent de payer tribut à la Hongrie.

[1344.]

Tout étoit paiſible au-dedans & au-

dehors du royaume. Louis, dont les talens militaires ne pouvoient reſter dans l'inaction, conduiſit des troupes en Pologne, pour aider Caſimir, dont il avoit épouſé la fille, à ranger les peuples idolâtres de la Lithuanie ſous le joug ſalutaire de la Religion Chrétienne. Les deux rois entrerent dans le pays, à la faveur des glaces, accompagnés d'un grand nombre de miniſtres évangéliques. Voyant qu'ils ne réuſſiſſoient point par la perſuaſion & par la douceur, ils commencerent par piller & ravager le pays. Mais la fonte prochaine des glaces les obligea d'abandonner cette expédition, & de reprendre le chemin de leurs Etats.

[1345.]

Les Tartares ayant fait une irruption dans la Tranſilvanie, Louis envoie contre eux une armée formidable, ſous les ordres d'André, fils de Ladiſlas, grand homme de guerre, & gouverneur de la province, avec le titre de Vaivode. André joignit les Barbares ſur les frontieres de Tranſilvanie, & leur livra bataille. Ils ſe battirent d'abord en gens de cœur; puis, ſuivant leur coutume, ils lâcherent le pied, afin d'accabler plus ſûrement l'ennemi trompé par cette manœuvre. Mais André les fit pourſuivre avec tant de vigueur & tant d'ordre, qu'ils ne

ne purent jamais faire uſage de leur ruſe. Ils furent enfoncés & diſperſés çà & là. Les Hongrois en firent un carnage effroyable, & reprirent tout le butin qu'ils avoient enlevé. Atlame, général des Tartares, fut fait priſonnier, & mis à mort ſur le champ de bataille.

[1346.]

A peine une guerre étoit-elle terminée qu'il en ſuccédoit une autre, de ſorte que Louis étoit regardé comme le prince le plus belliqueux de ſon tems. Pluſieurs petits ſouverains de la Croatie & de la Dalmatie, excités ſous main par la république de Veniſe, avoient ſecoué le joug de la Hongrie, & refuſé de payer les tributs accoutumés. Grégoire & Nélepce, Croates de nation, étoient les principaux chefs des révoltés. Louis ſe mit auſſi-tôt en campagne, avec Etienne, roi de Myſie, ſon allié. S'étant jettés de concert ſur la Croatie, ils y cauſerent de ſi grands ravages, portant partout le fer & la flamme, que les rebelles ſe hâterent de venir implorer la clémence du vainqueur. Louis les reçut avec bonté; ſe contenta de leur faire prêter de nouveaux ſermens, & les renvoya dans leurs provinces.

Il n'eut pas plutôt congédié ſes troupes, que le traître Grégoire leva, pour la ſeconde fois, l'étendard de la révolte. Louis fit partir

auſſi-tôt André, ſon général, avec deux légions; & le ſuccès de cette expédition juſtifia parfaitement le choix du prince. Les rebelles furent vaincus & domptés, leurs places priſes & démolies, & les projets de la faction Vénitienne rendus impuiſſans.

[1347.]

Zara, ville de la Dalmatie, que les Vénitiens avoient ſouſtraite depuis long-tems à la domination Hongroiſe, venoit de ſe donner, pour la ſeptieme fois, à ſes anciens maîtres. Au bruit de cette défection, les Vénitiens envoyerent une armée d'Allemands & d'Italiens, pour aſſiéger la place. Louis, de ſon côté, conduiſit à ſon ſecours cent vingt mille hommes de ſes meilleures troupes. Il trouva les travaux du ſiége déja très-avancés. Un fort, que les aſſiégeans avoient conſtruit en face de la ville, & d'où leurs machines lançoient continuellement une grêle de traits, incommodoit ſur-tout les habitans de Zara. Louis jugea qu'il falloit ſe hâter d'attaquer ce poſte. Il le fit avec la derniere impétuoſité; mais les machines des ennemis firent un tel ravage parmi ſes troupes, qu'il fut obligé de faire ſonner la retraite. Il recommença l'attaque, le jour ſuivant, avec autant de vigueur, & tout auſſi peu de ſuccès. L'opiniâtre valeur des Vénitiens triompha de tous ſes efforts.

Ne pouvant empêcher la priſe de la place, il fit au moins tout ce qu'il put pour la retarder; & ce ne fut qu'après avoir ſacrifié la fleur de ſon armée à la fidélité des Zarétins, qu'il reprit, à regret, la route de ſes Etats. Les Annales Vénitiennes portent que l'armée de Louis fut taillée en piéces; mais nous avons ſuivi d'autant plus volontiers celles de Hongrie, qu'il nous paroît peu vraiſemblable que les Vénitiens, partagés entre les opérations du ſiége & la défenſe de leurs retranchemens, ayent pu battre cent vingt mille hommes commandés par un des plus grands capitaines qu'eut alors l'Europe. Quoiqu'il en ſoit, Zara fut obligée de capituler & de ſubir le joug qu'elle avoit tant de fois eſſayé de ſecouer.

[1348.]

Sur ces entrefaites, on reçut en Hongrie la nouvelle de la mort tragique d'André, roi de Naples, que Jeanne, ſon épouſe, femme impudique & barbare, avoit fait étrangler elle-même avec un cordon de ſoie. Louis, prince de Tarente, auquel elle donna ſa main preſqu'auſſi-tôt, avoit eu part à cet horrible attentat. Le roi de Hongrie, frere du malheureux André, ne crut pas devoir laiſſer un tel affront impuni. Sur les invitations réitérées de la plûpart des princes d'Italie, il conduiſit

dans le royaume de Naples une armée conſidérable. A ſon approche, Jeanne & ſon époux prirent la fuite & ſe retirerent à la cour d'Avignon. Ils avoient confié la garde de Naples au duc de Dyrrachium, fils du comte de Grave. Louis ne tarda pas à ſe montrer aux portes de la ville. Voyant qu'on lui en refuſoit l'entrée, il fit eſcalader les murailles, avec tant de précipitation & de bonheur, qu'il s'en rendit maître. La garniſon demeura priſonniere de guerre, avec le duc de Dyrrachium, qui la commandoit. Ce ſeigneur, à qui l'on fit trancher la tête, fut la ſeule victime du reſſentiment du vainqueur, qui fit grace de la vie à tous les autres. Il ſe contenta d'exiler les principaux en Hongrie, où, par ſes ordres, ils furent traités avec tous les égards dûs à leurs rangs. Louis ſe fit reconnoître roi de Sicile & de Jéruſalem, & repaſſa triomphant en Hongrie, laiſſant à Naples Etienne, Vaivode de Tranſilvanie, avec des forces ſuffiſantes pour tenir ce nouveau royaume dans le devoir. Cependant, ſur les vives & preſſantes ſollicitations du pape Clément VI, il conſentit à s'accommoder avec Jeanne, & lui rendit le royaume de Naples.

[1349.]

Louis avoit mis fin à la guerre de Dalmatie, dont nous avons fait mention ci-

deſſus, par une trêve avec les Vénitiens. Elle ne fut pas plutôt expirée, qu'il reprit les armes. Il paſſa dans le Frioul & mit le ſiége devant Tréviſe. En attendant qu'il pût s'en rendre maître, il fit faire le dégât dans tous les environs, & reduiſit bientôt les habitans aux plus affreuſes extrémités. Ses troupes, d'un autre côté, s'emparerent de pluſieurs places en Dalmatie, & reconquirent Zara. Les Vénitiens accablés par tant de pertes, & voulant prévenir du moins celle de Tréviſe, demanderent la paix qu'ils n'obtinrent qu'en renonçant à la ſouveraineté de la Dalmatie.

[1350.]

Louis, de retour en Hongrie, ſe flattoit de faire goûter enfin à ſes peuples les douceurs de la paix; mais il en fut empêché par une irruption ſubite, que firent les Lithuaniens idolâtres dans la Ruſſie, vaſte pays alors tributaire de la Hongrie. Louis ſe hâta de voler au ſecours de ſes vaſſaux. Il joignit les infidèles; les battit en pluſieurs rencontres, & les chaſſa des provinces qu'ils avoient envahies.

[1351.]

Six mois après, il fut obligé d'envoyer des troupes contre ces mêmes ennemis que leurs défaites n'avoient pas rendus plus ſages. Après les avoir chaſſés une ſeconde

fois, il établit des généraux & des gouverneurs en Ruſſie, pour veiller à la ſûreté & à l'adminiſtration de ce royaume.

[1352.]

La réputation de Louis étoit telle qu'on s'empreſſoit de toutes parts à rechercher ſon alliance. Les papes n'eurent pas de plus ferme appui contre les uſurpateurs de leur domaine. Ils reçurent de ce prince, en différens tems, des ſecours conſidérables de troupes, qui les aiderent à affermir leur autorité dans l'Etat eccléſiaſtique.

François Carrare, prince de Padoue, avoit auſſi recherché l'amitié du roi de Hongrie, lors de l'expédition de ce prince en Dalmatie. Se trouvant ſur les bras une guerre importante avec les Vénitiens, il fit prier Louis de l'aider de ſes forces. Il en obtint une armée nombreuſe, qui deſcendit dans la Marche-Tréviſane, & qui mit tout à feu & à ſang dans cette province appartenante à la république de Veniſe. Tidée Juſtiniani vint avec une armée à la rencontre des Hongrois. Il leur livra bataille; mais ſes troupes furent taillées en piéces; & lui-même demeura parmi les priſonniers. Peu de tems après, Etienne, Vaivode de Tranſilvanie, qui commandoit les Hongrois, fut défait à ſon tour par les Vénitiens. Cette viciſſitude de ſuccès & de pertes diſpoſa les eſprits à la paix. Elle fut conclue entre

Veniſe & Padoue, ſous le bon plaiſir du roi de Hongrie.

[1359.]

Les républiques de Veniſe & de Gènes venoient de ſe déclarer la guerre. Le roi de Hongrie, le prince de Padoue & le patriarche d'Aquilée, liés d'intérêts avec cette derniere, armerent auſſi-tôt contre les Vénitiens. Plus d'une fois la victoire couronna les efforts des alliés; & Louis eut l'honneur de dicter les conditions de la paix qu'il voulut bien accorder aux ennemis. Nous ſommes obligés d'avertir ici le lecteur que les Annales Vénitiennes ne ſont aucunement d'accord ſur ce point, comme ſur beaucoup d'autres, avec les Annales Hongroiſes. Sans donner la préférence aux unes plutôt qu'aux autres, on peut remarquer ſeulement qu'il ne s'écrit rien à Veniſe, concernant les affaires de la république, que ſous l'inſpection & le bon plaiſir du ſénat.

Louis fut moins heureux dans l'expédition de Boſnie, dont il avoit cru devoir ſe repoſer ſur ſes lieutenans. Il s'agiſſoit de diſſiper une faction puiſſante des nobles de la province. Nicolas, comte palatin de Hongrie, ayant mis le ſiége devant une des plus fortes places des rebelles Boſniens, fut obligé de le lever, après avoir vu périr la plus grande partie de ſon armée. Pour comble

de malheur, les ſceaux du roi furent pris ; & l'on fut obligé d'en faire faire d'autres, dont on ſcella tous les anciens actes, diplomes & priviléges.

[1362.]

Stratimire, roi des Bulgares, tributaire de la Hongrie, venoit de ſecouer le joug. Louis ne lui donne pas le tems de prendre ſes meſures. Il va l'attaquer au ſein de ſes Etats ; ſe rend maître de ſa capitale, & le fait lui-même priſonnier. En moins de trois mois, toute la Bulgarie fut ſubjugée. Louis emmena Stratimire en Hongrie, & lui donna pour priſon le château de Zagrab. Quelque tems après, s'étant aſſuré de la fidélité de ce prince, il lui rendit ſes Etats, & le combla de préſens & de careſſes. Une telle généroſité gagna pour toujours le cœur du prince Bulgare ; & le roi de Hongrie n'eut pas depuis d'allié plus fidèle, ni de vaſſal plus ſoumis.

[1370.]

Louis eſt élu roi de Pologne. Il avoit été déja déſigné ſucceſſeur de Caſimir le Grand, ſon oncle maternel. Après avoir reçu les hommages de ſes nouveaux ſujets, il confia la régence du royaume à ſa mere Elizabeth, ſœur de Caſimir, & retourna en Hongrie, emportant avec lui la couronne, le ſceptre, le globe d'or, & l'épée qui ſervent au ſacre des rois.

MARIE.

[1382.]

LOUIS étoit mort au mois de Septembre, tellement regretté des Hongrois, qu'il ſembloit qu'ils euſſent perdu, les uns un pere, les autres un époux, en un mot, tout ce qu'ils avoient de plus cher. Auſſi prirent-ils le deuil pour trois ans, & renoncerent-ils, pour tout ce tems, aux jeux, aux ſpectacles, aux divertiſſemens, & à toute eſpece de fête. Ce prince ne laiſſoit point d'enfans mâles, mais ſeulement deux filles, nommées *Marie* & *Hedwige*, dont la premiere hérita du royaume de Hongrie, & la ſeconde de celui de Pologne. Quant au royaume de Naples, il fut, du vivant même de Louis, le partage de Charles, ſurnommé *le Petit*, que la plûpart des hiſtoriens veulent avoir été fils, d'autres diſent neveu de ce monarque.

La princeſſe Marie, à qui le thrône de Hongrie étoit échu par le teſtament de ſon pere, avoit été fiancée, dès ſon bas-âge, à Sigiſmond de Brandebourg. L'impatience des Hongrois ne leur permit pas d'attendre juſqu'à la célébration de ſes nôces, pour ſe donner un roi. Dans la chaleur de l'enthouſiaſme, que leur inſ-

piroit leur amour pour Louis le Grand & pour ſa famille, ils élurent Marie pour roi de Hongrie, & voulurent que, dans tous les actes publics, elle prit le titre de *Maria-Rex*, Roi-Marie. Trop jeune encore pour ſe mêler du gouvernement, Marie s'en repoſa ſur la reine Elizabeth, ſa mere, & celle-ci ſur Nicolas Gara, palatin du royaume; perſonnage de la premiere diſtinction & du plus grand mérite, d'une fidélité reconnue, mais d'une ambition démeſurée.

[1383.]

Chez un peuple inquiet & remuant, tels que les Hongrois, la jalouſie des honneurs & de l'autorité ne ſçauroit manquer de faire beaucoup de mécontens. Gara ſe conduiſoit avec beaucoup d'adreſſe & de prudence dans le maniement des affaires. Il éloignoit ſoigneuſement des charges & du miniſtere ceux que leur nobleſſe, leurs richeſſes, ou certain eſprit de faction, pouvoient rendre redoutables, & n'élevoit, au contraire, que ceux dont tout le mérite paroiſſoit conſiſter dans un attachement inviolable à la perſonne des Reines. Cependant il ne fit que hâter l'orage qu'il vouloit prévenir. Comme, dans la diſtribution des places & des dignités, il étoit néceſſairement obligé de donner la préférence aux uns plutôt qu'aux autres, ceux qui ſe virent

frustrés de leurs espérances firent éclater leurs murmures contre le Palatin ; &, bientôt, ils passerent des murmures aux voies de fait.

[1384.]

Le feu de la sédition embrase toutes les provinces du royaume. On convient d'offrir la couronne à Charles le Petit, roi de Naples. Celui-ci ne balance pas à l'accepter. Après avoir mis ordre aux affaires de son royaume, il se rend à Bude, où la plûpart des seigneurs Hongrois viennent le trouver. Ce prince traita d'abord les deux Reines avec beaucoup d'égards, & ne voulut prendre que le titre de Gouverneur du Royaume ; mais, peu de tems après, le peuple gagné par ses partisans, le proclama Roi, & fit signifier au Roi-Marie de renoncer à ses prétentions au thrône. De l'avis de sa mere, elle abdiqua. Charles fut alors couronné. Mais les choses changerent bientôt de face.

[1385.]

* Elizabeth & Marie, au désespoir de se voir dépossédées de leur autorité, & aidées des conseils du palatin Gara, résolurent d'ôter la vie à Charles qui leur avoit ôté la

* *Hist. des Révol. de Hongrie.*

couronne. Ce ſeigneur avoit en ſa diſpoſition un gentilhomme vaillant & hardi, nommé *Blaiſe Forgats*, que l'on réſolut, dans ce conſeil d'iniquité, d'employer pour ſe défaire du Roi. On y convint de toutes les meſures qu'il y avoit à prendre pour s'approcher de lui, & pour exécuter ſûrement l'entrepriſe. Lorſque le jour fatal fut arrivé, Elizabeth & le Palatin, accompagnés de Forgats, ſe rendent chez le Roi; la premiere, ſous prétexte de lui communiquer des lettres d'importance, qu'elle prétendoit avoir reçues de Sigiſmond; & l'autre, de lui demander un ſauf-conduit, pour aller bien eſcorté célébrer, à quelques lieues de-là, les nôces de ſa fille. Charles ſe promenoit dans une ſalle, tranquille & ſans ſoupçon, au milieu de ces deux parricides, lorſque tout-à-coup, au ſignal du Palatin, Forgats fend la tête au Roi juſqu'aux yeux. Dans ce moment, le Palatin ouvre les portes de la ſalle & de la cour aux gens de ſa ſuite, & aux partiſans de Marie. Il s'empare du château; en chaſſe les ſerviteurs du Roi, qui étoient la plûpart Italiens; met garniſon dans cette place, & ſe rend en armes, avec le reſte de ſa troupe, dans toutes les rues de la ville de Bude, pour exciter les habitans à ſe déclarer pour Marie. On ne peut ici trop s'étonner de la bizarre inconſtance du peuple.

L'action déteſtable, qu'on venoit de commettre, devoit naturellement armer tout le monde contre ceux qui en étoient les auteurs. Il en arrive tout autrement. La foule inſenſée accourt avec empreſſement; fait mille acclamations en faveur de Marie & de Sigiſmond; oublie qu'il n'y a que deux jours qu'elle a couronné Charles; met en piéces tout ce qui lui reſte de ſerviteurs, & voit avec plaiſir Marie ſur le thrône ſanglant de ſon prédéceſſeur.

* Après le lâche aſſaſſinat de Charles, les Reines, accompagnées du palatin Nicolas, & du parricide Forgats, allerent, ſans leur garde ordinaire, viſiter les provinces de la baſſe Hongrie. Tout reſpiroit la joie dans ce voyage. Aucune crainte, aucun ſoupçon n'en troubloit l'agrément. Les courtiſans formoient toute l'eſcorte. Le jour de S. Jacques, comme on traverſoit une grande plaine qui conduit à Diac, on apperçut de loin une troupe de cavaliers qui venoient à toute bride au-devant du cortége royal. C'étoit le Ban, ou Gouverneur de Croatie, Jean Horvat, zélé partiſan du roi Charles, qui, ſur la nouvelle de l'arrivée des Reines dans ſa province, avoit raſſemblé tout ce qu'il avoit

* *Antonii Bonfinii Rerum Ungaricarum Decadis III, Liber I.*

pu de troupes, & s'étoit mis à leur tête; réſolu de venger, d'une maniere éclatante, la mort de ſon maître. Les courtiſans & les palatins, voyant qu'ils avoient à faire à des ennemis, tournerent le dos, dès la premiere attaque. Blaiſe Forgats, ſoutenant ſon intrépidité naturelle, veut en vain braver l'orage qui le menace, & s'avance au-devant des Croates. Il eſt renverſé de ſon cheval, accablé par le nombre, & mis ſur le champ à mort ſous les yeux des Reines, que ce ſpectacle affreux remplit de terreur & d'effroi. Cependant le palatin Gara, voyant les choſes tout-à-fait déſeſpérées, ſe prépare à mourir en homme de cœur. Il deſcend de ſon cheval, & court, l'épée à la main, vers le chariot des Reines. Il tombe, avec l'impétuoſité de la foudre, ſur ceux des ennemis qui ſe mettoient en devoir de les faire deſcendre. Il les écarte: il les renverſe; &, quoiqu'aſſuré de laiſſer bientôt la vie dans le combat, il veut du moins la vendre chèrement, & verſer juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, pour la défenſe de ſes maîtreſſes. Lui ſeul contre tous, il réſiſte à tous leurs efforts. Une forêt de traits hériſſe ſes bras & ſa poitrine. Il ne perd point courage. Les cris des Reines éplorées, les clameurs de leurs ſuivantes ſemblent le ranimer encore. Tandis qu'il fait des prodiges de valeur,

quelques Croates ſe gliſſent ſous le chariot; ſaiſiſſent le brave Palatin par les jambes & le renverſent. Il eſt auſſi-tôt accablé d'ennemis, qui s'empreſſent à l'envi de lui porter quelque coup mortel. C'eſt ainſi que les princeſſes virent périr leur intrépide défenſeur. Elles perdirent avec lui toute eſpérance.

Rien ne s'oppoſant plus à la fureur des Croates, ils fondent ſur le char des Reines. Au mépris des loix ſacrées de la pudeur & de la majeſté royale, ils en arrachent les princeſſes avec les dames de leur ſuite; les accablent d'injures & d'outrages, & les traînent par les cheveux, en préſence du gouverneur de Croatie, qui leur reproche, d'un air menaçant & terrible, la mort cruelle du roi Charles. Elizabeth & Marie ſe jettent à ſes genoux, & le ſupplient, par les motifs les plus preſſans, de vouloir bien leur faire grace. « Au nom de Louis, vo-» tre bienfaiteur, s'écrie la reine-mere, » épargnez ſa malheureuſe épouſe. Je ne » vous demande que la vie, mon cher Hor-» vat, en reconnoiſſance des biens dont il » vous a comblé. Mais, ſi rien ne peut » vous attendrir; ſi vous avez juré de trem-» per vos mains dans le ſang royal, par-» donnez, pardonnez au moins à ma fille. » C'eſt moi ſeule qui ſuis coupable. Elle » n'eſt point complice du crime que vous.

» voulez venger. Son âge, ſon ſexe, ſon » innocence, tout vous parle en ſa faveur. » Souvenez-vous, Horvat, qu'Elizabeth fut » votre reine, & l'épouſe d'un roi que » vous avez chéri. » A ces prieres, la jeune Marie joint les ſupplications les plus touchantes. Horvat eſt inébranlable. Il quitte bruſquement les deux Reines, pour aller donner des ordres ſanguinaires à ſes ſatellites. Sur le ſoir, on arrache Elizabeth des bras de ſa fille : on lui ferme la bouche avec violence, & on la noie dans le fleuve Bozote. Horvat fit grace à Marie, parce qu'il ſe perſuada qu'elle n'étoit point coupable. Mais les dames & les filles d'honneur des deux Reines éprouverent le traitement le plus indigne. Toutes étoient diſtinguées par leur nobleſſe & par leur beauté. Sans aucun reſpect, ſans aucun égard, elles furent dépouillées toutes nues, & livrées à l'infâme lubricité d'une brutale ſoldateſque.

[1386.]

Sigiſmond, roi de Bohême, à qui Marie avoit été, comme on l'a dit, fiancée dès ſon enfance, s'étoit hâté, lors de l'invaſion de Charles le Petit en Hongrie, de célébrer ſes nôces avec la princeſſe, dans l'eſpérance qu'il balanceroit du moins les ſuffrages des Hongrois ; mais, trouvant le parti

parti du roi de Naples trop puiſſant, il s'étoit retiré dans ſes Etats de Bohême. Ce fut dans ce royaume qu'il apprit le détail de la double tragédie qui venoit de ſe paſſer en Hongrie, la mort du roi Charles, celle de la reine Elizabeth, ſa belle-mere, & la priſon de Marie, ſon épouſe, que le Ban de Croatie avoit fait enfermer dans le château de Crup. Animé par la vengeance & par l'ambition, il conduiſit une armée formidable dans la haute Hongrie, où la plûpart des grands du royaume vinrent ſe ranger ſous ſes étendards, & lui jurer obéiſſance. Il ſe préparoit à paſſer dans la Croatie, au ſecours de la Reine, lorſqu'on vit arriver cette princeſſe à Bude, conduite par Horvat lui-même, qui s'étoit fait un mérite de la délivrer, après toutefois avoir exigé d'elle les ſermens les plus ſacrés, pour s'aſſurer l'impunité de ſon crime. Il eſt plus aiſé d'imaginer que de décrire la joie de Sigiſmond & de tous les Hongrois, à la vue de Marie. On célébra ſon retour par les fêtes les plus magnifiques; &, peu de tems après, elle fit couronner ſon époux roi de Hongrie.

Le premier exercice que fit ce Prince du pouvoir ſouverain fut en faveur de la Reine, qui ne ceſſoit, au mépris des ſermens les plus ſolemnels, de ſolliciter la punition du Ban de Croatie. Pour la ſatis-

faire, Sigiſmond feignit de vouloir faire la guerre aux Turcs; &, tombant avec toutes ſes forces ſur le gouvernement de Jean Horvat, il ſe ſaiſit de ſes places & de ſa perſonne. On laiſſa le choix du ſupplice à la Reine. Après l'avoir fait promener, les mains liées à un pieu, dans les rues & dans les carrefours, cette princeſſe vindicative le fit tenailler par morceaux, avec des tenailles ardentes, puis tirer à quatre chevaux; &, par ſes ordres, ſes membres furent attachés aux principales portes de la ville de Bude. Tous ceux qui avoient aidé le gouverneur de Croatie de leurs armes ou de leurs conſeils, furent punis la plûpart du dernier ſupplice.

[1387.]

Sigiſmond étoit à peine affermi ſur le thrône, qu'Etienne, Vaivode de Moldavie, ſe révolta. Le monarque Hongrois marcha contre lui ſans différer, le vainquit & le fit rentrer dans le devoir.

[1388.]

Les Valaques, indignés de ſe voir ſoumis à l'empire d'une femme, s'étoient révoltés, du tems que Marie gouvernoit le royaume. Sigiſmond les défit entièrement; dompta leur fierté, & les obligea d'avoir recours à ſa clémence.

[1392.]

La ſixieme année du règne de Sigiſmond, les Valaques reprirent les armes, ſecondés de Bajazet I, Sultan des Turcs, à qui cette occaſion parut favorable pour étendre ſa religion & ſon empire. Auſſi-tôt Sigiſmond ſe met en marche, & vole à la rencontre des armées ennemies. Il les met en fuite, dès le premier choc, & fait un grand carnage des Turcs & des Valaques. Encouragé par ſa victoire, il inveſtit Nicopolis *la petite*, ville peu conſidérable, ſur le bord du Danube, & s'en rend maître, après une aſſez forte réſiſtance. Toute la Valachie eut le même ſort; & Sigiſmond reprit en triomphe la route de ſes Etats. Avant d'arriver à Bude, il reçut la nouvelle de la mort de la Reine; dont il eut beaucoup de chagrin, autant pour l'amitié qu'il portoit à cette princeſſe, que parce que, n'ayant eu d'elle aucun enfant, il craignoit que les Hongrois n'appellaſſent au thrône Hedwige, ſœur de Marie, actuellement reine de Pologne.

Ces craintes de Sigiſmond n'étoient que trop fondées; car Ladiſlas, roi de Pologne, n'eut pas plutôt appris la mort de ſa belle-ſœur, qu'il réſolut de faire valoir ſes droits. Il mit ſur pied une armée formidable, & s'approcha des frontieres de Hongrie, dans

le tems que Sigiſmond étoit encore occupé contre les Valaques. Cette invaſion ſubite ne pouvoit manquer d'exciter de grands troubles dans le royaume, ſi Jean Kanyſa, évêque de Strigonie, homme de tête, & puiſſant ſeigneur, ne ſe fût hâté d'arrêter les Polonois avec une armée de *milices* & de payſans; de ſorte que, lorſque Sigiſmond entra dans ſa capitale, il reçut tout-à-la-fois la nouvelle & de l'irruption, & de l'expulſion de Ladiſlas.

[1393.]

Depuis la mort de ſon épouſe, Sigiſmond étoit devenu ſombre, inquiet & ſoupçonneux. Ses réflexions ſur l'inconſtance des Hongrois le porterent à faire des recherches rigoureuſes de tous ceux qui, ſous le gouvernement des reines Elizabeth & Marie, avoient ſuſcité des brouilleries, & fomenté le feu de la diſcorde parmi les grands & le peuple. Ceux qui ſe ſentoient les plus coupables vivoient depuis long-tems retirés de la cour; & la crainte qu'ils avoient de ſe voir inceſſamment pourſuivis les faiſoit errer jour & nuit, comme des bêtes fauves, à travers les forêts & les montagnes. Ils avoient pour chef un certain Etienne Conthus, perſonnage de la premiere diſtinction & fort riche. Sigiſmond,

qui ne desiroit rien tant que de les avoir en sa puissance, fit choix de George Vaidasse, homme fin & rusé, son confident; &, l'ayant mis à la tête d'une troupe de soldats affidés, il le chargea de battre les provinces les plus reculées de la basse Hongrie, pour tâcher de se saisir des coupables. Il en vint à bout, en employant la ruse & la force; & la surprise de Sigismond égala sa joie, lorsqu'il vit trente-deux des principaux factieux, amenés, pieds & mains liés, à Bude. Il les condamna tous à perdre la tête; & la sentence fut exécutée dans la place publique, sans qu'aucun des coupables daignât recourir à la clémence du Roi, ni même donner la moindre marque de soumission & de repentir.

On rapporte, à cette occasion, un trait d'intrépidité, qui peut avoir ici sa place. Etienne Conthus, chef des condamnés, témoigna tant de mépris pour la mort, qu'il voulut la voir de ses yeux; car, comme le bourreau frappoit ses compagnons par-derriere, suivant la coutume, il se tourna vers lui, lorsque son tour fut venu; le regarda fixement, & lui dit de frapper, ajoûtant qu'il se précipiteroit, sans balancer, du haut d'une tour, s'il plaisoit au tyran de le lui commander. La mort de ce chef excita parmi les assistans les sentimens les plus vifs d'admiration & de pitié; mais tous don-

rent des larmes à la tendreſſe ſinguliere de l'écuyer d'Etienne pour ce ſeigneur. Il ſe nommoit *Ghiska*. Voyant ſon maître mort, il remplit l'air de cris lamentables, & ſe livra ſans réſerve aux tranſports de la douleur la plus amere. Le Roi s'en apperçut, & l'ayant fait approcher, il le loua de ſon attachement & de ſa fidélité. « Mais, continua-t-il en montrant le corps d'Etienne, » ce tronc ne peut plus t'être utile; &, ſi » tu veux paſſer à mon ſervice, tu n'auras » pas lieu de t'en repentir. » « Moi, dit » l'écuyer, que je ſerve un pourceau de » Bohême! J'aimerois mieux mille fois » me faire hacher en pièces, que d'avoir » des ſentimens moins nobles que mon » maître. Sçachez que j'ai moi ſeul plus de » courage & de fidélité que tous les Bo- » hêmes enſemble. » Sigiſmond lui dit: » Malheureux, va donc trouver ton maî- » tre, & qu'un même ſort vous uniſſe l'un » & l'autre. » Là-deſſus, l'écuyer préſenta la tête au bourreau, avec autant d'intrepidité qu'avoit fait ſon maître; & mourut du

* J'ai cru pouvoir traduire ainſi ce paſſage de Bonfinius. *Ad hæc puer: Nunquam ego, inquit, Boëmico porco ſanè deſerviam; quin etiam in partes mille diſcerpi malim, quàm à domini magnanimitate deſciſcere; cui Boëmi omnes parem animum præſtare non poſſunt.*

même genre de supplice. Ces exécutions sanglantes, & peut-être alors hors de saison, furent autant de germes funestes, d'où l'on vit éclorre, dans la suite, plusieurs conjurations.

[1394.]

Bajazet, Sultan des Turcs, surnommé *le Foudre*, n'avoit pas oublié l'échec qu'avoient reçu ses troupes, en 1392, contre les Hongrois; mais alors occupé de conquêtes en Asie, il avoit à regret différé sa vengeance. Impatient de la satisfaire, il se transporte, cette année, en Europe, à la tête d'une armée formidable. Tout cède à ce torrent destructeur. Bajazet saccage la Macédoine, la Croatie, la Sclavonie, l'Albanie; contraint les Valaques à lui payer tribut, & termine la campagne par la prise de Sélanique, ou Thessalonique, dans la Thrace.

[1395.]

Quelques-unes des provinces ravagées par les Turcs, étoient ou dépendantes, ou tributaires du royaume de Hongrie. Mais Sigismond n'avoit pas jugé à propos de les défendre, sur le point de faire éclorre un projet de la plus grande importance, qui ne pouvoit manquer, selon lui, d'abbaisser la puissance Ottomane. De concert avec Ma-

nuel, empereur de Conſtantinople, il avoit envoyé, dès l'année précédente, des ambaſſadeurs à tous les princes Chrétiens, pour leur repréſenter la néceſſité de s'oppoſer aux progrès des infidèles, & leur demander des ſecours d'hommes & d'argent. Les républiques de Veniſe & de Gènes avoient été les premieres à ſignaler leur zéle, en préparant une flotte conſidérable, pour ſeconder par mer les opérations des alliés. Mais le plus grand ſecours vint de France, où la fleur de la nobleſſe, ayant à ſa tête Jean, comte de Nevers, fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, prit les armes, moins à la vérité par eſprit de religion, que par amour de la gloire.

[1396.]

Sigiſmond ayant reçu les ſecours qu'il attendoit de la Chrétienté, s'avance, à la tête de cent mille Hongrois & Bohêmes, & de dix à douze mille François, vers les rives du Danube, pour attaquer le Turc dans ſes propres Etats. Après avoir pris d'aſſaut quelques places, il inveſtit Nicopolis *la grande*, ſituée, comme la petite Nicopolis, ſur le Danube, mais ſur une rive oppoſée. Au bruit de cette expédition, le Sultan fait ſes préparatifs à la hâte; paſſe le détroit de Gallipoli; raſſemble ſes troupes, & s'avance fièrement au ſecours

de la ville affiégée, ſuivi de deux cents mille combattans. Les Chrétiens, quoiqu'inférieurs en nombre, mépriſoient trop leurs ennemis, pour éviter d'en venir aux mains. De part & d'autre, on s'avance dans la plaine. Bajazet étend ſon armée en forme de croiſſant. Il en occupe le centre. Un corps de huit mille hommes maſque le front de ſes troupes, & doit combattre en reculant, juſqu'à ce qu'une partie de l'armée Hongroiſe ſoit aſſez engagée pour être enveloppée par la jonction des deux aîles. Sigiſmond, informé de cette diſpoſition par ſes coureurs, en inſtruit les François qui formoient l'avant-garde, & les conjure de ſuſpendre l'attaque juſqu'à ce que le reſte de l'armée ſoit avancé. On rejette une priere ſi ſage : on la traite de puſillanimité.

Philippe d'Artois, connétable de France, donne le ſignal du combat. Les François le ſuivent, & fondent ſur les Turcs, avec cette bouillante impétuoſité qui les a caractériſés dans tous les tems. Bientôt ils ſe trouvent au milieu des infidèles. Les deux aîles ſe rapprochent, les enveloppent, les preſſent de toutes parts. En vain ils font des prodiges de valeur. Il ne leur reſte que la triſte reſſource de vendre chèrement leurs vies, en combattant juſqu'au dernier ſoupir. Sigiſmond, témoin inutile de ce déſaſ-

tre, juge la bataille perdue & prend la fuite. Toute l'armée Hongroiſe imite ſon Souverain, tandis que les malheureux François, victimes de leur téméraire bravoure, ſe défendent encore comme des lions furieux. Enfin, accablés ſous le nombre, ils périſſent les armes à la main. Ceux qui reſtoient, réduits environ à trois cents hommes, furent pris, dépouillés & chargés de chaînes. La plûpart furent immolés au courroux du vainqueur, & traités de la même maniere qu'ils avoient traité, quelques jours auparavant, les priſonniers qu'ils avoient faits ſur les Turcs. Bajazet n'épargna que le comte de Nevers, le connétable, le comte de la Marche, Henri de Bar, Gui de la Trimouille, & Boucicaut. Lorſqu'après l'action le Sultan victorieux vint ſur le champ de bataille, il vit avec ſurpriſe, que le nombre des ſoldats qu'il avoit perdus, étoit dix fois plus conſidérable que celui des Chrétiens. Environ trois cents François, qui étoient allés au fourrage, avant la bataille, eurent le bonheur de s'échapper. Ce ne fut qu'après avoir eſſuyé des miſeres incroyables, que ces triſtes fugitifs arriverent dans leur patrie, & répandirent la fâcheuſe nouvelle de la défaite de leurs compagnons.

Sigiſmond ne dut lui-même ſon ſalut, qu'au hazard qui lui fit trouver une barque

ſur le Danube, dans laquelle il ſe jetta promptement avec le grand-maître de Rhodes. Ils furent portés par le courant dans le Pont-Euxin, où Thomas Mocénigo, général de la flotte Vénitienne, les reçut ſur ſes vaiſſeaux. Le Roi fut obligé de ſe rendre preſque ſeul à Conſtantinople, & d'attendre une occaſion favorable pour gagner ſes Etats par la voie de l'Italie.

[1397.]

L'abſence honteuſe de Sigiſmond, ſa défaite, ou plutôt ſa fuite à Nicopolis, &, plus que tout cela, le ſupplice des trente-deux ſeigneurs Hongrois rapporté ci-deſſus, avoient tellement indiſpoſé contre lui la nobleſſe & le peuple, que ſon règne n'étoit plus regardé que comme une injuſte tyrannie. On envoya des députés à Ladiſlas, roi de Naples, fils de Charles le Petit, pour l'inviter à venir prendre poſſeſſion de la couronne de Hongrie; mais ce prince, inſtruit par le malheur de ſon pere, refuſa conſtamment de ſe rendre aux inſtances des Hongrois. Seulement, lorſqu'il ſe vit preſſé de plus en plus par leurs lettres & par leurs députés, il leur promit de ratifier tout ce que feroient en ſa faveur les deux Etiennes. C'étoient deux ſeigneurs Hongrois, autrefois chefs du parti de l'infortuné Charles, & qui conſervoient pour Ladiſlas,

ſon fils, le même zèle & le même attachement. Mais leurs efforts n'empêcherent pas Sigiſmond de ſe remettre en poſſeſſion du royaume, avec le ſecours de l'évêque de Strigonie, & de Jean Maroth, gouverneur de la Sclavonie.

[1401.]

Quoique rétabli depuis quatre ans ſur le thrône, Sigiſmond n'en étoit pas plus aimé des Hongrois. Ce n'étoit par-tout que plaintes, que mécontentemens, que murmures, que ſéditions. Les conjurations devenoient fréquentes. Cette année en vit éclater une générale, au milieu de la cour, & dans le palais même de Sigiſmond. Le 28 d'Avril, la plûpart des ſeigneurs Hongrois s'aſſemblent, comme pour tenir conſeil avec le Roi ſur les affaires de l'Etat. On diſtinguoit entr'autres les deux fils du palatin Gara, celui-là même qui s'étoit laiſſé maſſacrer en défendant les reines Elizabeth & Marie, contre le furieux Horvat. On met, à deſſein, ſur le tapis les évènemens les plus malheureux du règne préſent. On s'échappe en remontrances, en reproches. Sigiſmond veut parler en maître. Les eſprits s'échauffent. On l'entoure; on le preſſe: on ſe ſaiſit de ſa perſonne; & déja pluſieurs avis ſont ouverts contre ſes jours. Il alloit éprouver le ſort de Jules-Céſar, ſi les amis

qu'il avoit dans le conſeil n'euſſent modéré le reſſentiment des autres. On ſe contenta de charger Sa Majeſté de chaînes, & de l'enfermer dans la citadelle de Sokles, ſous la garde des fils de Gara, comme étant ſes ennemis les plus déclarés.

Après un attentat auſſi inouï, les princes & ſeigneurs Hongrois, ſuivis d'une eſcorte nombreuſe de cavaliers, ſe répandent dans les différens quartiers de la capitale, en criant : « Vive le roi Ladiſlas ! » Auſſi-tôt on déploie les étendards de ce prince ; & l'on s'empreſſe à les arborer, non ſeulement ſur les principales portes de Bude, mais encore dans toutes les villes du royaume. La joie des peuples étoit ſi grande, que, lorſque les députés des conjurés approchoient de quelque place, on alloit au-devant d'eux proceſſionnellement, avec les reliques des ſaints, au ſon des inſtrumens de muſique, mêlé des applaudiſſemens du peuple & du bruit des fanfares. En peu de tems, toute la Hongrie fut ſoumiſe à la domination de Ladiſlas. Par un décret du ſénat, on députa vers ce prince en Italie, pour lui faire part de ſon élection, & l'inviter à venir ſe montrer à ſes nouveaux ſujets. Il fit promptement armer une flotte, & s'avança juſqu'à Zara dans la Dalmatie, pour s'informer de-là

plus précisément de l'état des choses en Hongrie. Il eût mieux fait de marcher droit à Bude, & d'assiéger la citadelle dont la prise eût irrévocablement entraîné celle de tout le royaume. Mais il perdit un tems précieux en Dalmatie; &, loin de remporter quelque fruit de son expédition, il fut obligé de céder aux Vénitiens la ville de Zara, pour acquit de sommes immenses, qu'il leur avoit empruntées.

Cependant Sigismond languissoit dans sa prison de Sokles, & réfléchissoit à loisir sur l'instabilité des grandeurs humaines. Hier, Souverain de deux puissans royaumes; aujourd'hui chargé de chaînes, & plus malheureux que le dernier de ses sujets. Ces tristes & affligeantes idées le jettoient quelquefois dans le plus violent désespoir. Sa prison retentissoit jour & nuit de ses plaintes, de ses gémissemens, de ses sanglots. La veuve du palatin Gara ne put les entendre, sans se laisser attendrir. Elle fit venir ses deux fils, & leur représenta d'une maniere pathétique leur injustice & leur ingratitude envers un prince dont la famille des Gara n'avoit jamais reçu que des bienfaits; la honte & l'infamie dont ils ne pouvoient manquer de se couvrir, supposé que Sigismond vînt à finir ses jours dans sa prison. Elle vint à bout de les

ébranler & de leur donner des remords. Auſſi-tôt elle deſcend dans la priſon du triſte monarque. Elle fait luire à ſes yeux les rayons précieux de la liberté. Sigiſmond embraſſe les genoux de ſa protectriſe, & jure de conſerver pour elle & pour ſes fils une reconnoiſſance éternelle. Raſſurés par les ſermens les plus ſacrés, les deux Gara, de concert avec leur mere, font évader le Roi le plus ſecrettement qu'ils peuvent, & lui facilitent les moyens de gagner la Moravie. De-là Sigiſmond ſe rend en Bohême; y leve des troupes; rentre en Hongrie que les différentes factions déchiroient cruellement; s'empare de nouveau de ſon royaume; punit les auteurs de la conſpiration; oblige Ladiſlas à ſe déſiſter de ſes prétentions; &, par un mêlange de ſévérité & de douceur, rétablit toutes choſes dans leur premier état.

[1410.]

L'empereur Robert étant mort, Sigiſmond fut élu pour ſon ſucceſſeur. Il hérita, neuf ans après, du royaume de Bohême, par la mort de ſon frere Wenceſlas. Les principaux évènemens de ſon empire furent les guerres qu'il eut à ſoutenir contre les Huſſites, hérétiques très-puiſ-

ſans dans la Moravie & dans la Bohême. Nous renvoyons le lecteur aux *Anecdotes Germaniques*. Sigiſmond mourut, en 1437, dans un voyage qu'il fit en Moravie, pour aller voir ſa fille Elizabeth qu'il avoit mariée à l'archiduc d'Autriche, Albert. Ce fut, pour le dire en paſſant, par cette alliance que les couronnes de Hongrie & de Bohême entrerent dans la maiſon d'Autriche.

ALBERT.

ALBERT.

[1438.]

GENDRE & légataire universel de Sigismond, ce prince fut reconnu Roi par les États de Hongrie, au commencement de Janvier. Peu de tems après la cérémonie de son couronnement à Bude, il s'éleva dans cette capitale un orage qui pensa bouleverser tout le royaume. La grande quantité d'Allemands répandus en Hongrie, depuis l'élevation de Sigismond à l'Empire, causoit de fréquentes divisions entre les deux peuples. De-là étoit venue la coutume de choisir alternativement, parmi les Allemands & parmi les Hongrois, le gouverneur de Bude, & de le changer chaque année. Tout le monde paroissoit satisfait de cet arrangement, lorsque l'élévation d'un prince Allemand au throne de Hongrie augmenta l'insolence & la fierté de ceux de cette nation. Jean Euthues, seigneur Hongrois des plus puissans, homme de grand mérite, leur avoit toujours paru redoutable, en ce que, dans toutes les occasions, il s'opposoit avec force & avec vigueur aux nouveautés qu'ils vou-

loient introduire, & qu'il ſoutenoit conſtamment l'honneur & les priviléges de ſa patrie. Les Allemands réſolurent de s'en défaire. Sur une fauſſe accuſation, ils l'arrêterent dans ſon logis; le chargerent de chaînes, & le jetterent dans un affreux cachot, d'où, après lui avoir fait ſouffrir les plus cruels tourmens, ils le tirerent de nuit, couſu dans un ſac, une pierre au col, & le jetterent dans le Danube. Cet attentat demeura caché près de huit jours. Au bout de ce tems, on apperçut & l'on reconnut ſur le bord du fleuve, où l'impétuoſité des vagues l'avoit jetté, le corps du malheureux Euthues, tout couvert de plaies & de bleſſures. Le bruit ſe répand auſſitôt que les Allemands, ennemis jurés d'Euthues, ſont les ſeuls auteurs de ſa mort. Il y avoit alors à Bude une grande quantité de nobleſſe accourue de toutes les provinces du royaume pour faire ſa cour au nouveau roi. Le peuple, ſe ſentant ſoutenu, s'attroupe & prend les armes. Les Allemands ſe renferment dans leurs maiſons, accablés par le témoignage de leur propre conſcience. Ils ſe barricadent. Ils ſe retranchent & ſe diſpoſent à faire une défenſe opiniâtre. La fureur du peuple leur en laiſſe à peine le loiſir. On force d'abord les logis de ceux qui ſont les plus ſuſpects. On égorge, on maſſacre tout ce qui ſe pré-

ſente. Les meubles, les richeſſes des principaux ſeigneurs, les magaſins des négocians ſont livrés au pillage. Bientôt on fait main-baſſe, ſans diſtinction de rang, ni d'âge ni de ſexe, ſur tous les étrangers, Allemands, Italiens, Bohêmes. Des ruiſſeaux de ſang coulent dans toutes les rues. Aux tumultueuſes clameurs des aſſaſſins ſe mêlent les cris confus & douloureux des mourans. En vain un ſaint perſonnage, nommé *Jacques*, arrivé depuis peu de tems, à Bude, pour l'établiſſement de l'ordre de S. François, & Jean Capiſtran, non moins illuſtre par la ſainteté de ſa vie, accompagnés des miniſtres des autels, ſe répandent dans les différens quartiers de la ville, préſentant aux aſſaſſins le ſigne de notre rédemption, & les exhortant, au nom de Jeſus-Chriſt, à ne point ſouiller leurs mains dans le ſang de leurs freres & de leurs concitoyens. Ils ſont inſenſibles & ſourds à toutes les remontrances. Le carnage redouble. Les prêtres & les moines courent ſe renfermer dans leurs égliſes & dans leurs cloîtres. Enfin les Hongrois ne ceſſerent de maſſacrer, que lorſqu'ils furent raſſaſiés du ſang de leurs ennemis, & que leurs bras, laſſés de frapper, ne purent plus ſervir leur aveugle fureur.

Une des conditions auxquelles les Hon-

grois avoient appellé le duc Albert au thrône, étoit qu'il refuſeroit la couronne impériale, au cas qu'elle lui fût offerte. Il leur tint parole. Cependant, après de vives conteſtations, les Etats de Hongrie conſentirent à ſon élection.

Ce prince mourut, le jour de S. Simon S. Jude, de l'année ſuivante, regretté des Hongrois auxquels il avoit accordé de nouveaux priviléges.

LADISLAS *ou* WLADISLAS.

[1440.]

CE prince, qui occupoit le thrône de Pologne, depuis l'an 1434, fut élu par les Etats de Hongrie, avant que l'impératrice Elizabeth accouchât d'un fils qui fut auſſi nommé *Ladiſlas*. La naiſſance d'un héritier d'Albert étonna les Hongrois; mais on ne put les engager à révoquer le choix qu'ils avoient fait du roi de Pologne. « Cependant la veuve d'Albert, appuyée au-dehors des conſeils & de la protection de l'empereur Frédéric, & ſoutenue au-dedans d'un parti de quelques gentilshommes, à la tête deſquels ſe trouva le cardinal Zéchi, réſolut de faire reconnoître ſon fils pour Roi. Elle le fit porter à Albe-Royale; plaça le berceau où étoit l'enfant ſur une eſpece de thrône; &, après l'avoir fait couronner, ſans diète, ſans convocation, & les autres formalités preſcrites par les loix, s'enfuit en Autriche avec ce roi de ſa façon, & le diadême royal, qui avoit été confié à la garde d'Albert, & dont elle s'empara. »

La fuite d'Elizabeth ne fut pas le plus

grand ſujet d'inquiétude qu'eut Ladiſlas à ſon avènement au throne. Il avoit à défendre le royaume qu'il venoit d'acquérir contre les entrepriſes d'Amurat II, Sultan des Turcs, prince guerrier & de beaucoup d'expérience. Il ſongea d'abord à mettre dans ſes intérêts le célèbre Jean Corvin, nommé plus communément *Huniade*, Vaivode de Tranſilvanie, dont la valeur & les talens militaires lui furent du plus grand ſecours. Secondé de ce héros, il vint à bout de diſſiper les factions qui déchiroient la Hongrie, & de la défendre au-dehors contre un ennemi redoutable.

[1441.]

Amurat, profitant des diſſenſions des Hongrois, pénetre dans la Moldavie & dans la Servie, & ſe diſpoſe à ravager les Etats de Ladiſlas. Huniade ne lui donne pas le tems d'exécuter ſes projets. Il attaque & taille en piéces pluſieurs corps de troupes Ottomanes, & les chaſſe des provinces qu'ils occupoient.

[1442.]

Les Turcs font une nouvelle irruption en Hongrie, & ſont encore plus mal reçus, cette année que la précédente. Dans une bataille qui dura toute une journée, Huniade leur tue trente mille hommes, & les oblige à ſe retirer.

[1443.]

Tant de revers ne peuvent ébranler le courage invincible d'Amurat. Il raſſemble toutes ſes forces, & s'avance, comme un torrent, juſqu'aux portes de Belgrade, dont il forme auſſi-tôt le ſiége. Après des efforts redoublés, il eſt encore contraint de céder à la fortune, ou plutôt à la valeur de l'infatigable Huniade, & de lever le ſiége. Rappellé d'ailleurs en Aſie, par une guerre non moins importante, il fait propoſer la paix à Ladiſlas qui ſe contente d'une trève de dix ans. Amurat jura l'obſervation du traité ſur l'Alcoran, & voulut que le monarque Hongrois fît la même choſe ſur l'Evangile. Après avoir pris ces précautions, il ſe hâta d'évacuer la Bulgarie, & repaſſa la mer avec ſes troupes.

[1444.]

Le prince de Caramanie, avec qui le Sultan étoit en guerre, implore le ſecours des Princes Chrétiens de l'Europe, & particulièrement du roi de Hongrie. La foi des traités & des ſermens les plus redoutables arrête d'abord Ladiſlas. Mais le pape Eugène, conſulté ſur ce ſujet, décide qu'on peut rompre ſans crime & ſans ſcrupule avec des infidèles; &, joignant les effets aux paroles, il fait équiper huit galeres à

ſes frais, & prend le titre de Chef de la ſainte Ligue. Les Génois, les Vénitiens, les Bourguignons arment pareillement. Tous enſemble formoient avec l'eſcadre Romaine une flotte de ſoixante & dix galeres, dont le cardinal Condolmier, légat & neveu du pape, eut le commandement.

Entraîné par l'exemple, Ladiſlas fait ſes préparatifs; &, muni d'une abſolution, que lui donne le cardinal Julien Céſarini, légat du pape en Hongrie, il fait défiler ſes troupes du côté de la Thrace, pour ſe rapprocher de l'armée navale. Les ravages, les maſſacres, les incendies annoncent aux Turcs la rupture de la trève. Amurat aſſemble incontinent ſes troupes d'Aſie, & les tranſporte en Europe, malgré les efforts de la flotte Chrétienne, qui s'étoit avancée juſqu'à Gallipoli, pour lui diſputer le paſſage. Andrinople reçoit Amurat comme ſon libérateur. Il prend auſſi-tôt le commandement de l'armée. Aſſurés de vaincre ſous un tel chef, les ſoldats font éclater leur joie & leur confiance. On ſe met en marche.

Les Hongrois étoient campés près de Varna, ſur le Pont-Euxin, lorſque, la veille de la fête de S. Martin, le Sultan parut à la tête de ſes troupes. Ce prince, avant d'engager le combat, exhorta les ſiens par un diſcours vif & pathétique. Il leur remit de

vant les yeux la juſtice de ſa cauſe, la foi des ſermens violée par les Hongrois, & la vengeance divine prête à punir leur parjure. On dit même que, tirant de ſon ſein la copie du traité qu'avoit ſigné Ladiſlas, il la fit attacher au bout d'une lance, & porter de rang en rang, parmi ſes troupes, à la honte éternelle du nom Chrétien.

Huniade, qui commandoit les Hongrois ſous Ladiſlas, avoit fait ſes diſpoſitions en Général habile. Il s'étoit mis à dos une montagne, une riviere d'un côté, de l'autre un retranchement de chariots. La cavalerie Turque commença la charge, conduite par les généraux d'Amurat. Elle fut reçue avec la derniere valeur, & contrainte de ſe replier ſur le corps de bataille, que le Sultan commandoit en perſonne. Tranſporté de dépit & de colere, ce prince court au-devant des fuyards, & les arrête à grands coups de ſabre. Cependant Huniade ſe diſpoſoit à profiter du premier avantage qu'avoient eu les Chrétiens, lorſqu'il apperçut Ladiſlas ſe précipitant aveuglément, avec le corps de réſerve, ſur l'infanterie Ottomane. Il frémit à la vue d'une démarche auſſi peu réfléchie, & juge la bataille perdue. Déja le roi de Hongrie a pénétré preſque ſeul juſqu'au centre des Janiſſaires : il en fait un carnage effroyable ; mais toutes les reſſources de ſa valeur ne peuvent le garan-

tir de la mort qui le menace. Il voit tomber à ſes côtés ſes plus braves & ſes plus fidèles officiers. Accablé de fatigues & de bleſſures, il ſe défend encore. Un coup de javeline le renverſe de deſſus ſon cheval. Il eſt, en un inſtant, écraſé par la foule des ennemis qui ſe diſputent ſes dépouilles. Un Janiſſaire lui coupa la tête; &, l'ayant plantée ſur une pique, il la fit voir aux Hongrois qui perdirent courage à cette vue. La déroute fut prompte & générale. Des milliers de Chrétiens furent maſſacrés. Les Turcs victorieux pourſuivirent les fuyards juſqu'au Danube. Suivant quelques hiſtoriens, Huniade fut fait priſonnier, & recouvra preſqu'auſſi-tôt la liberté, par la généroſité d'Amurat. D'autres aſſurent qu'il ſe retira précipitamment en Hongrie, avec ce qui reſtoit de l'armée, & que ce ne fut pas ſans être ſoupçonné d'avoir temporiſé en cette occaſion, & ſongé à établir ſa fortune ſur la ruine publique.

HUNIADE *ou* JEAN CORVIN, *Adminiſtrateur.*

[1445.]

LEs Etats de Hongrie s'étant aſſemblés, on réſolut, avant tout, de procéder à l'élection d'un roi. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Ladiſlas, fils poſthume d'Albert, roi de Hongrie; mais, comme ce prince n'avoit guères que cinq ans, & que, dans les circonſtances critiques, où ſe trouvoit le royaume, on avoit tout à craindre d'un gouvernement foible, on jetta les yeux ſur Huniade pour remédier aux maux de la patrie. Il fut élu, le jour de la Pentecôte, pour Adminiſtrateur du royaume de Hongrie.

Huniade, revêtu de l'autorité ſouveraine, n'eut rien de plus à cœur que de punir la perfidie de Dracula, Vaivode de Valachie, qui, s'étant déclaré contre les Hongrois, après la funeſte journée de Varna, les avoit fort incommodés dans leur retraite. Il entra dans ſon pays, à la tête d'une armée; &, s'en étant rendu maître, il livra preſque toutes les places aux flammes & au pillage. Dracula ne put échapper à ſa vengeance,

Il fut pris avec ſes deux fils. Huniade lui fit trancher la tête, ainſi qu'à ſon aîné, & ſe contenta de faire crever les yeux au ſecond. Il donna enſuite un autre Vaivode aux Valaques, & retourna triomphant en Hongrie.

[1448.]

Huniade avoit employé les deux années précédentes à faire régner d'une part la juſtice, la paix & l'abondance en Hongrie, & de l'autre à ſe préparer à la guerre. Il ne tarda pas à ſe mettre en campagne, ſuivi de toute la nobleſſe Hongroiſe, & prit ſa route par la Myſie, dont il fit inviter le Deſpote à joindre ſes forces aux ſiennes pour tomber de concert ſur les terres de l'empire Ottoman. Le Deſpote s'excuſa ſur différens prétextes, & fit paſſer à la ſublime Porte un état circonſtancié des projets d'Huniade, de ſes forces, & de tous ſes mouvemens. Il conſeilloit, en même tems, de laiſſer l'Adminiſtrateur s'engager dans le pays, & d'attendre, pour fondre ſur ſon armée, qu'elle fût chargée de butin, & fatiguée par de longues marches. Amurat ſuivit ce conſeil. Il ſe contenta d'obſerver l'armée Hongroiſe, & de faire enſorte qu'elle ne pût retourner impunément ſur ſes pas.

Entre la Raſcie & la Bulgarie eſt une vaſte

plaine, appellée *Coſſone* ou *Caſſovie*, coupée par le fleuve Mérula, qui coule des montagnes d'Illyrie. C'eſt-là que les deux armées ſe joignent & ſe rangent en bataille. On en vient aux mains, le jour de S. Luc, avec un acharnement incroyable. Les Turcs, d'abord repouſſés, repouſſent à leur tour les Chrétiens. Ceux-ci, bientôt après, regagnent l'avantage qu'ils viennent de perdre ; & le combat recommence avec une nouvelle ardeur. Amurat avoit eu ſoin de n'engager qu'une partie de ſes troupes, & ne ceſſoit de leur envoyer des renforts conſidérables. Huniade, qui n'avoit point pris cette précaution, y ſuppléoit par ſa valeur & par les manœuvres les plus habiles. La nuit ſeule ſépara les combattans ; &, quoique les Chrétiens ne demeuraſſent point maîtres du champ de bataille, ils parurent être en poſſeſſion de l'honneur de cette journée.

Le lendemain, au point du jour, les deux armées ſe trouverent encore en préſence. Elles s'ébranlerent avec autant de fureur que la veille, mais avec un ſuccès bien différent. Il y avoit dans l'armée Ottomane, près de quarante mille hommes de troupes fraîches, qui n'avoient que peu ou point combattu. Les Hongrois, au contraire, ſe trouvoient épuiſés de fatigues. Mais tel étoit leur courage que la plûpart des

bleſſés voulurent combattre comme les autres, réſolus de chercher leur guériſon, ou dans le ſein de la mort, ou dans les bras de la victoire. La mêlée fut des plus ſanglantes. Zéchel, frere du général Hongrois, perdit la vie en combattant aux premiers rangs. Pluſieurs autres officiers généraux eurent le même ſort. Frappés & déconcertés de la mort de leurs chefs, les ſoldats paroiſſent ſe rallentir. Dans ce moment qui peut décider de la victoire, Amurat attentif à tout ce qui ſe paſſe, de deſſus une colline élevée, envoie ordre à ſes généraux de fondre tous à la fois ſur les Chrétiens. On obéit. Le déſordre & l'épouvante ſe mettent parmi ceux-ci. Rien n'eſt capable de les raſſurer. Ils jettent armes & drapeaux, pour fuir avec plus de vîteſſe. Mais, s'embarraſſant les uns les autres, ils ſont impitoyablement maſſacrés par les Turcs. Huniade, voyant la bataille perdue ſans reſſource, prend la fuite à regret. Le reſte de l'armée Hongroiſe eſt miſe en déroute, & taillée en piéces. Les vainqueurs pourſuivirent les fuyards, depuis midi juſqu'à la fin du jour. De quarante mille hommes qui compoſoient l'armée Chrétienne, à peine en échappa-t-il mille, au rapport des hiſtoriens Turcs. Bonfinius, hiſtorien Hongrois, dit, au contraire, que la perte des Ottomans fut beau-

coup plus considérable que celle des Hongrois ; ces derniers n'ayant perdu, selon lui, qu'environ huit mille hommes, tandis que ceux-là laisserent sur le champ de bataille près de trente-quatre mille morts. Sans nous arrêter à relever un fait qui nous paroît absurde, nous ajoûterons, avec le même auteur, que la fleur de la noblesse Hongroise périt dans les champs de Cassovie. Mais suivons Huniade dans sa retraite.

Emporté pat son cheval, ce héros malheureux erra, pendant trois jours, sans boire ni sans manger, à travers les forêts & les montagnes, évitant avec soin les routes fréquentées & connues. Le quatrieme jour, il tomba dans les mains de deux voleurs. Il n'avoit alors ni armes ni cheval. Il se laissa dépouiller de tout ce qu'il possédoit. Une croix d'or, que ces brigands lui avoient arrachée du col, ne manqua pas d'exciter entr'eux une vive dispute, & leur fit négliger toute précaution. Huniade, saisissant l'occasion favorable, saute sur le sabre d'un des voleurs, fond sur eux, & porte à l'un des deux un coup mortel. L'autre aussi-tôt prend la fuite. Huniade ramasse ses habits & sa croix, & continue sa route. Le lendemain, il apperçut un berger qui, sur la nouvelle de la défaite des Hongrois, rodoit de côté & d'autre, dans l'espérance de faire quelque butin. Nos deux voya-

geurs s'avancent, à la rencontre l'un de l'autre, & s'arrêtent à quelque diſtance. Le pâtre, frappé d'un certain air de majeſté répandu ſur le viſage d'Huniade, perd tout-à-coup l'envie de l'attaquer. Le héros Hongrois, quoique preſſé par une faim dévorante, héſite ſur le parti qu'il doit prendre. Enfin pourtant ils ſe ſaluent réciproquement : ils s'abordent ſans défiance, & entrent en converſation. Huniade conjure le berger, au nom de Dieu, de lui donner un morceau du pain. L'autre lui demande ſon nom & le récit de ſes malheurs. Sa curioſité n'eſt pas plutôt ſatisfaite, que, touché de compaſſion, & perſuadé par les promeſſes d'Huniade, il le conduit dans une cabane voiſine, & lui préſente du pain, des oignons & de l'eau. Huniade avoua, pluſieurs fois depuis, qu'il n'avoit jamais fait de ſa vie de repas plus délicieux. Lorſqu'il fut raſſaſié, ſon hôte le conduiſit à Sinderovie, ville de la Raſcie, où George, gouverneur de la province, ayant appris ſon nom & ſa qualité, le fit arrêter & mettre en priſon. Au bout de quelques jours, il lui fit propoſer de lui rendre la liberté, s'il vouloit s'engager à donner pour femme à ſon fils Mathias la fille du Deſpote. Huniade conſentit à tout ; &, pour ſûreté de ſa parole, on l'obligea de faire venir & de livrer en ôtage ſon autre fils Ladiſlas.

diſlas. Il partit auſſi-tôt pour la Hongrie, & ſe rendit à Ségédin où tout ce qui reſtoit de nobleſſe dans le royaume s'étoit aſſemblé pour le recevoir.

Le héros Hongrois ſe hâte de raſſembler les débris de l'armée défaite à Caſſovie. Il y joint de nouvelles levées, & marche en diligence contre le perfide Deſpote, dont il ſaccage & ruine le pays. Bourgs, villes, villages, fortereſſes, tout cède au courage impétueux d'Huniade. Bientôt il ne reſte plus de reſſource au Raſcien, ſi ce n'eſt dans la clémence de l'Adminiſtrateur. Il lui députe, à cet effet, une ambaſſade ſolemnelle, chargée de lui remettre ſon fils Ladiſlas, & de lui demander grace. Huniade ſe laiſſe fléchir; accorde la paix aux vaincus, & retourne en Hongrie.

[1449.]

Nouvelle guerre entre les Hongrois & les Turcs. Amurat, irrité contre le deſpote George, de ce qu'il avoit fait avec l'Adminiſtrateur une paix honteuſe & précipitée, au mépris des traités qui le lioient à la Porte Ottomane, envoie une armée formidable ravager ſes Etats, & mettre tout à feu & à ſang. Incapable de ſe défendre avec ſes propres forces, & n'oſant implorer la protection d'Huniade qu'il n'avoit pas ſçu ménager, l'infortuné Deſpote alloit payer la

peine de ſon imprudence. Déja la plûpart de ſes places étoient priſes. Pour prévenir une ruine totale, il ſe réſolut enfin d'avoir recours aux Hongrois, & de ſe jetter, en ſuppliant, entre leurs bras. Le ſuccès paſſa ſon eſpérance. Huniade arma promptement en ſa faveur, & voulut ſe charger lui-même de cette expédition. Ayant paſſé le Danube à Sindérovie, il joignit, peu de jours après, les Ottomans, & remporta ſur eux la victoire la plus complette. Frigebech, leur général, demeura priſonnier. On fit un butin immenſe; & le vainqueur eut la généroſité de le partager avec le Deſpote qu'il remit en poſſeſſion de ſes Etats.

[1452.]

Nous paſſerions de beaucoup les bornes que nous nous ſommes preſcrites dans cet ouvrage, ſi nous voulions rapporter toutes les guerres qu'Huniade eut à ſoutenir, ſoit contre les Turcs, ſoit contre les Bohêmes. Nous nous contenterons, comme nous avons fait juſqu'à préſent, de les indiquer, & quelquefois de détailler les plus importantes.

L'empereur Frédéric, qui retenoit toujours le jeune Ladiſlas à ſa cour, avoit promis aux Autrichiens, aux Bohêmes, aux Hongrois qui redemandoient leur Souverain, de rendre ce jeune prince à leurs

desirs, immédiatement après son retour d'Italie, où il étoit allé pour recevoir la couronne impériale. Mais au fond, il étoit bien éloigné de tenir sa parole. Ladislas s'en apperçut, & prit dès-lors des mesures pour se procurer une liberté qu'il sentoit bien ne devoir espérer que de lui-même. Le projet de sa fuite ayant été découvert, on rejetta la faute sur le gouverneur du prince, à qui l'empereur fit couper la tête. Cependant les Autrichiens, ennuyés des délais continuels de Frédéric, lui déclarerent la guerre. Comme il avoit d'ailleurs assez d'affaires sur les bras, il prit le parti de conjurer l'orage, & de rendre le jeune Ladislas. Mais il garda la couronne royale de Hongrie, sans laquelle on ne croyoit pas, dans ce royaume, qu'un roi pût être entièrement possesseur du thrône. Un pareil préjugé ne nous empêchera point de compter de cette époque les années du règne de Ladislas.

LADISLAS V.

[1453.]

CE prince n'avoit pas plus de treize ou quatorze ans, quand il commença de régner. A ſon arrivée en Hongrie, Huniade s'étoit démis de la régence ; mais le roi voulut qu'il conſervât le titre de Palatin du Royaume ; heureux ! s'il eût continué d'avoir pour ce grand homme les égards qu'il méritoit.

On ne parloit alors d'autre choſe, en Hongrie, & dans toute l'Europe, que du ſiége de Conſtantinople par Mahomet II, Sultan des Turcs, ſucceſſeur d'Amurat II. Malgré les efforts des Grecs & des Vénitiens, cette ville fameuſe tomba, le 29 de Mai, ſous les coups de la puiſſance Ottomane. Le bruit de ſa chute répandit l'épouvante & l'effroi dans les contrées voiſines, & fit preſſentir à la Hongrie ce qu'elle avoit à craindre d'un conquérant que les obſtacles les plus inſurmontables * n'étoient pas capables d'arrêter.

* On ſçait ce que fit Mahomet pour ſe rendre maître du port de Conſtantinople, dont une groſſe chaîne de fer défendoit l'entrée. Il fit couper un

[1454.]

De l'avis, & par les ſoins d'Huniade, on fait les plus grands préparatifs pour empêcher le Sultan victorieux d'étendre ſes conquêtes du côté de la Hongrie. On fortifie les places frontieres. On complette les anciennes troupes. On en leve de nouvelles : en un mot, on ne néglige aucune des précautions néceſſaires pour faire face au plus redoutable ennemi. Cependant Mahomet envahit la Thrace & la Macédoine, & ſe rend maître, en moins d'une année, de plus de quarante places fortes. Le ſeul Scanderbeg, prince d'Albanie, continuoit de ternir l'éclat de ſes lauriers. En vain Mahomet, & ſon prédéceſſeur Amurat, avoient tenté pluſieurs fois de l'accabler. Ce héros, preſque toujours favoriſé de la victoire, ne ceſſoit de donner à la Porte Ottomane les plus vives allarmes.

[1455.]

L'orage vient fondre enfin ſur la Hongrie. Belgrade, le boulevard du Royaume

---

chemin à travers les montagnes, derriere le Boſphore, & tranſporter à force de bras, dans l'eſpace d'une nuit, ſoixante & dix vaiſſeaux qu'il fit jetter dans le port, & qui parurent aux Grecs étonnés être deſcendus ſubitement du ciel.

& de la Chrétienté, fixe la cupidité du Sultan Mahomet. Il s'avance vers cette place, à la tête de quatre cents mille hommes, & l'affiége. Pour s'assurer le passage du Danube, l'unique endroit par où la place pouvoit être secourue, il fait construire deux cents brigantins qu'il charge d'armes & de troupes. Une flotte à-peu-près semblable, commandée par le fameux Huniade, & chargée de provisions de guerre & de bouche, arrivoit au secours des assiégés. Elle fut arrêtée par celle de Mahomet; mais la legéreté des saïques Hongroises, & leur manœuvre adroite, triompherent des efforts des Turcs.

Ce contre-tems ne retarda point les opérations du siége. Déja les murailles faisoient voir de larges brèches. Le Sultan commanda l'assaut, & ses troupes s'y porterent avec la derniere bravoure; mais la valeur d'Huniade leur opposa des barrieres invincibles. Ce guerrier redoutable, faisant tout-à-la-fois le devoir de capitaine & de soldat, précipite les Turcs du haut des remparts; les poursuit, & les taille en piéces. Mahomet, irrité de la retraite des siens, les fait remonter à l'assaut quelques jours après. Ils y courent en forcenés; &, malgré des prodiges de valeur, ils sont de nouveau renversés & massacrés par les Hongrois. Le Sultan, qui ne s'étoit pas plus ménagé

que les autres, fut atteint d'une flèche, & vit périr à ſes côtés la plûpart de ſes officiers généraux. Il leva le ſiége, en frémiſſant, laiſſant aux ennemis une partie de ſon canon & de ſes bagages. Ce fut, dit-on, en mémoire de ce glorieux ſuccès, que le pape Calixte III, ſucceſſeur de Nicolas V, inſtitua la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, le 6 d'Août, jour auquel les Turcs décamperent de devant Belgrade. Le vaillant Huniade ne ſurvécut guères à ſon triomphe, & mourut, quelque tems après, des bleſſures qu'il avoit reçues à ce ſiége.

[1457.]

Ulric, comte de Cilli, penſionnaire de la cour de Vienne, & favori du roi Ladiſlas, abuſoit de la confiance de ce prince. Plus d'une fois, il avoit eſſayé de perdre dans ſon eſprit le brave & vertueux Huniade. Le comte Ladiſlas, fils aîné de ce héros, crut devoir venger ſon pere, & prévenir les mauvais deſſeins qu'on formoit contre lui-même. Il fit aſſaſſiner le favori. Le roi, quoique jeune, ſçut diſſimuler parfaitement la peine qu'il reſſentoit de la mort d'Ulric. Il combla de careſſes & de préſens Ladiſlas & Mathias; les adopta l'un & l'autre pour ſes freres, & jura, ſur la ſainte Euchariſtie, qu'il ne vengeroit jamais l'aſſaſſi-

nat du comte. Il n'en falloit pas tant pour inſpirer à des cœurs généreux une ſécurité parfaite. Les deux freres ſuivirent le monarque à Bude. A peine y furent-ils arrivés, qu'on les arrêta dans le palais, par ordre de Ladiſlas, avec un grand nombre de leurs amis. On les renferma dans des priſons ſéparées. Trois jours après, on livra Ladiſlas au magiſtrat de Bude pour être exécuté publiquement ſur un échafaud. L'illuſtre fils du vaillant Huniade parut, au grand étonnement des Hongrois, les mains liées comme un criminel, s'avançant d'un air intrépide vers le lieu du ſupplice. La douleur & la conſternation furent générales. Un triſte & morne ſilence règne parmi le peuple, & n'eſt interrompu que par les ſanglots & par les ſoupirs. Déja l'infortuné Ladiſlas eſt monté ſur l'échafaud. Après avoir fait relever ſes cheveux, il dit quelques mots pour ſa juſtification ; puis ſe met à genoux, ſans donner aucune marque de foibleſſe ou de crainte. Le bourreau frappe, & le manque. Il donne un ſecond coup, avec auſſi peu de ſuccès. Ladiſlas, terraſſé du troiſieme, n'eſt pas encore bleſſé mortellement. Il ſe releve avec force, & s'écrie, en implorant la juſtice divine & humaine : « Les loix ne per» mettent pas au bourreau de donner plus » de trois coups. » Quelques ſeigneurs, en-

nemis jurés du patient, qui regardoient avec le roi cette ſanglante tragédie, envoyerent des ordres menaçans à l'exécuteur, pour qu'il ſe hâtât d'achever. Il frappa, pour la quatrieme fois la victime ; mais ce ne fut que du cinquieme coup qu'il lui abbatit la tête. Ainſi périt, à l'âge de trente-quatre ans, le fils aîné du défenſeur de la Hongrie. Cette exécution, faite ſans formalités, & contre toutes les loix, attira ſur le roi Ladiſlas la haine & l'exécration des Hongrois. Ne ſe croyant pas en ſûreté dans le royaume, il en ſortit, ſous prétexte de ſon mariage avec la fille de Charles VIII, roi de France. Mais, à ſon arrivée à Prague où devoient ſe célébrer ſes nôces, il tomba ſubitement malade, & mourut dans ſa dix-huitieme année. On croit qu'il fut empoiſonné.

MATHIAS CORVIN.

[1459.]

CE prince étoit dans les prisons de Vienne, quand Ladislas mourut. George Podgiebrads, Administrateur de Bohême, s'étant fait proclamer roi de ce royaume, envoya proposer à Mathias de le faire monter sur le thrône de Hongrie, s'il vouloit épouser sa fille Catherine. Il trouva le moyen de lui rendre la liberté; mais, voyant qu'il ne se pressoit pas de le satisfaire, il l'arrêta prisonnier, lorsqu'il passoit en Bohême, & ne le relâcha qu'après lui avoir fait épouser la princesse Catherine. Les Hongrois, en reconnoissance des services qu'avoit rendus Huniade à la patrie, reconnurent son fils pour leur Souverain.

[1460.]

Mathias fit d'abord tous ses efforts auprès de l'empereur Frédéric III, pour retirer de ses mains la couronne de S. Etienne; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de ce prince, qui, regardant le royaume de Hongrie comme un fief de l'Empire, n'avoit garde de reconnoître Mathias.

Cependant le nouveau roi, menacé de toutes parts au-dehors, n'avoit guères moins d'inquiétudes pour ce qui concernoit le dedans de ſes Etats. Les grands étoient déſunis entr'eux. Les querelles de religion excitoient parmi le peuple de fréquentes révoltes ; &, pour comble de malheur, les thréſors étoient épuiſés. L'habileté de Szilagi, palatin du royaume, & oncle de Mathias, rétablit en peu de tems les affaires.

[1460.]

Les Turcs, ennemis jurés des Hongrois, s'étoient jettés ſur leurs frontieres. Mathias vole à leur rencontre ; les attaque, les bat, les met en fuite. Ce premier ſuccès eſt ſuivi de beaucoup d'autres, non moins conſidérables. Après avoir aſſuré ſes Etats contre les incurſions des infidèles, il retourne triomphant à Bude, l'eſprit occupé des plus glorieux projets.

[1462.]

L'empereur Frédéric déclare la guerre à Mathias. Ce prince ne donne pas le tems à ſon ennemi de le venir attaquer. Il conduit une armée dans l'Autriche, & ſe rend maître, en peu de tems, de toute la province, à l'exception de Vienne. Frédéric, voulant arrêter ce torrent impétueux, envoie demander la paix au roi de Hongrie.

On s'abouche: on convient d'un traité de paix; & l'empereur eſt obligé de rendre la couronne de S. Etienne, moyennant la ſomme de ſoixante mille écus d'or.

[1463.]

Les ſuccès de Mathias contre l'empereur d'Allemagne & l'empereur Ottoman le convainquent de ſa ſupériorité ſur l'un & ſur l'autre. Il entreprend de chaſſer les Turcs de la Moldavie, de la Boſnie, de la Servie, pays autrefois tributaires de la Hongrie. Tandis que Szilagi, ſon oncle, fond d'un côté ſur ces ennemis implacables, il pénetre dans le centre de la Boſnie, & met le ſiége devant Jaïza, fortereſſe importante. Malgré les efforts des aſſiégés, il s'en rend maître, au mois d'Octobre, & couronne ce glorieux exploit par la conquête de toute la province.

[1464.]

On étoit encore au fort de l'hiver. Mahomet, ayant reçu la nouvelle de la perte de Jaïza, réſolut de tout tenter pour la reprendre. Malgrè la rigueur de la ſaiſon, il mit en campagne une armée de trente mille hommes, pourvue de toutes les machines néceſſaires pour faire un ſiége. Il vint camper, au mois de Janvier, ſous les murs de Jaïza. Jamais les Turcs n'avoient témoigné tant d'ardeur & d'impétuoſité qu'ils le

firent dans cette expédition. La crainte que Mathias ne vînt au ſecours des aſſiégés, leur faiſoit précipiter attaques ſur attaques, aſſauts ſur aſſauts. Dans un de ces derniers, ils comblerent le foſſé, ſe rendirent maîtres de la brèche, & y planterent leurs étendards. A cette vue, une fureur guerriere s'empare de tous les habitans. Ils courent en foule au-devant des ennemis; leur livrent ſur la brèche un combat opiniâtre, & parviennent enfin à les chaſſer de leur poſte.

On rapporte un trait de courage d'un ſoldat Hongrois. Appercevant un Turc, qui faiſoit tous ſes efforts pour arborer ſon étendard ſur une tour, & déſeſpérant de pouvoir le repouſſer, à cauſe du grand nombre d'ennemis qui l'environnoient, il s'élance ſur cet infidèle; le ſaiſit, le ſerre étroitement entre ſes bras, & ſe précipite du haut de la tour dans le foſſé, entraînant avec lui le Turc & l'étendard.

Le roi Mathias n'eut pas plutôt appris la triſte ſituation des habitans de Jaïza, qu'il ſe hâta de les aller ſecourir en perſonne. La ſeule terreur de ſon nom ſuffit pour faire lever le ſiége aux Turcs. Ils firent leur retraite avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent leurs machines de guerre, leurs munitions, leur bagage, & ſe retirerent dans la Macédoine.

Cependant l'Italie enfantoit de pompeuſes chimères, pour l'abbaiſſement de la puiſſance Ottomane. Dès la fin de l'année précédente, le pape Pie II avoit fait publier une croiſade par toute l'Europe, & s'étoit aſſuré de Philippe, duc de Bourgogne, qui devoit commander l'armée. Ce pontife, plein de zèle, avoit invité Chriſtophe Moro, doge de Veniſe, à venir prendre part à cette expédition, à laquelle il devoit ſe trouver lui-même. On ne douta point que cet appareil de trois Souverains à la tête des Croiſés ne dût jetter l'épouvante parmi les infidèles. Déja la république de Veniſe avoit fait embarquer ſon doge; déja le pape & tous les cardinaux s'étoient rendus au port d'Ancone, lorſque la mort ſurprit, en cet endroit, le pontife Romain. Le projet de la Croiſade s'évanouit auſſi-tôt. Le ſeul fruit qu'en retira le roi Mathias, fut un préſent de quarante-cinq mille écus d'or, trouvés dans les coffres du ſouverain pontife, laquelle ſomme lui fut envoyée, au nom du ſacré collége, par le doge de Veniſe pour s'en ſervir contre les ennemis de la Chrétienté. Les Vénitiens traiterent, en même tems, avec le roi de Hongrie, & s'obligerent de lui payer, tous les ans, pour le même objet, ſoixante mille écus d'or.

Cette même année, Mathias fait une ir-

ruption dans la haute Myſie, & met le ſiége devant Zoynich, ville de la Raſcie, ſituée ſur une montagne eſcarpée, & fameuſe par ſes mines d'argent. Après avoir fait toutes ſes diſpoſitions, il détache Émeric, général de la cavalerie, avec un bon corps de troupes, pour aſſiéger Strévérinch, à vingt milles de-là. Cette ville eſt ſi féconde en mines d'argent, qu'elle a pris ſon nom de ce métal précieux : car *Sreveron* ſignifie *argent*, en langue Eſclavonne. Les ſoldats & leur chef, puiſſamment encouragés par l'eſpérance d'un riche butin, fondirent ſur la place, avec la derniere impétuoſité. Dès le premier ou le ſecond aſſaut, ils s'en rendirent maîtres : Ils y trouverent des richeſſes immenſes.

Depuis près de deux mois que duroit le ſiége de Zoynich, les Hongrois n'étoient guères plus avancés que le premier jour. Une grande partie de leurs munitions étoit conſommée. Le ſoldat paroiſſoit rebuté du travail. Tout-à-coup le bruit ſe répand que Mahomet s'avance au ſecours de la place, à la tête de quarante mille hommes. On ſe trouble ; on s'allarme ; on croit déja voir l'ennemi. Mathias aſſemble à la hâte le conſeil de guerre ; &, la peur dictant les avis, on conclut, tout d'une voix, à lever le ſiége. Cependant la nouvelle ſe trouva fauſſe ; mais le roi de Hongrie ne jugea pas à propos de re-

commencer les travaux qu'il venoit d'abandonner. C'eſt ainſi que la fortune, qui s'étoit jouée de Mahomet à Jaïza, ſe joua de Mathias à Zoynich.

[1466.]

Mathias porte ſes armes en Tranſilvanie dont les peuples vouloient faire, malgré lui, Jean, comte de S. George. A ſon approche, la terreur ſe répandit dans cette province. Jean, accompagné des principaux ſeigneurs de Tranſilvanie, vint ſe préſenter, en ſuppliant, à Mathias qui lui fit grace, après avoir fait punir les auteurs de la révolte.

[1467.]

N'ayant plus rien à craindre du Tranſilvain, le roi de Hongrie marche contre Etienne, Vaivode de Moldavie & de Valachie. Il pille & ravage ces provinces; en emmene quantité de troupeaux, & fait rentrer le Vaivode ſous la domination Hongroiſe.

[1468.]

A ces guerres, ſuccéda celle de Bohême, que le roi Mathias entreprit à la ſollicitation du pape & de l'empereur, contre George Podgiebrads, qui favoriſoit de tout ſon pouvoir, & profeſſoit lui-même l'héréſie des Huſſites. Il alla camper d'abord ſous les murailles

les de Lava, ville frontiere de la Moravie, ſituée ſur la Morave, dont les habitans lui ouvrirent les portes, après avoir déclaré qu'ils profeſſoient la Religion Catholique. George Podgiebrads ne tarda pas à paroître avec ſon armée; mais il refuſa d'en venir aux mains, & ſe retira. Mathias Corvin mit enſuite le ſiége devant Trébizze, où Victorin, fils de George, s'étoit jetté pour la défendre contre les Hongrois. Malgré ſa réſolution, la ville ne tint pas plus de deux heures, & il ne fallut que quelques jours à Mathias pour ſe rendre maître de la citadelle, d'où Victorin avoit eu le bonheur de s'échapper, à la faveur des ténèbres de la nuit.

Pryn, autre ville de la Moravie, paroiſſoit devoir arrêter plus long-tems les armes de Mathias. Elle ſe rendit à la premiere ſommation. Le château fut défendu vaillamment par les hérétiques, & ne capitula qu'après neuf mois d'un ſiége opiniâtre. Il eſt vrai que les ſecours fréquens que les hérétiques reçurent du roi de Bohême, campé dans les environs de Pryn, contribuerent beaucoup à leur vigoureuſe réſiſtance.

Bonfinius rapporte une aventure plaiſante, arrivée pendant le cours du ſiége. Le voiſinage des deux camps occaſionnoit, de tems en tems, des pourparlers entre les rois de

Bohême & de Hongrie. Un jour qu'ils dînoient enſemble, dans une tente dreſſée au milieu des deux armées, chacun accompagné de ſon bouffon, Iſdengo, palatin de Bohême, propoſa de faire battre l'un contre l'autre, les deux hiſtrions, ajoûtant que celui des deux rois, dont le champion remporteroit la victoire, ſeroit cenſé profeſſer la véritable doctrine. On applaudit à cette idée ſinguliere. Chaque monarque auſſi-tôt d'encourager ſon bouffon, & de lui faire les plus magnifiques promeſſes. Comme il ne s'agiſſoit que de coups de poing, on eut bientôt fait les préparatifs du combat; & nos deux Alexandres ne tarderent pas à ſe mettre en mouvement. Le Hongrois étoit petit; le Bohême, beaucoup plus grand. Les forces & la bravoure étoient à-peu-près égales. Il ſembloit cependant que le Bohême dût l'emporter ſur le Hongrois, à cauſe de ſa taille avantageuſe.

On donne le ſignal du combat. Les deux champions s'avancent l'un contre l'autre, en préſence des deux rois. Ils ſe meſurent des yeux, s'attaquent, ſe ſaiſiſſent, & s'efforcent, des pieds & des mains, à qui renverſera ſon adverſaire. Aucun ne plie: aucun ne cède; même vigueur, même adreſſe, même ruſe. Les ſpectateurs, partagés entre les combattans, ne ceſſent de les animer par les puiſſans motifs de l'intérêt, de

l'honneur & de la religion. Le ſeul légat du pape voit avec peine le ſort de la Foi Catholique dépendre de deux vils hiſtrions. Enfin cependant le Hongrois, ſoulevant de terre le Bohême, alloit le renverſer, lorſqu'un des compatriotes de ce dernier, qui ſe trouvoit près de lui, le retint avec ſon bras & l'empêcha de tomber. Le palatin Iſdengo, zélé Catholique & partiſan ſecret de Mathias, donne un ſoufflet au Bohême qui venoit de ſecourir le champion de ſa patrie. Cette violence excite un grand murmure parmi ceux de ſa nation. Ils prennent les armes. Les Hongrois en font autant. On alloit voir une ſcène comique ſe changer tout-à-coup en une ſanglante tragédie, ſi les deux rois n'euſſent donné les ordres les plus précis pour appaiſer le tumulte. Après le repas, ils ſe ſéparerent ſans avoir pu rien conclure. Mathias ayant emporté, comme on l'a dit, le château de Pryn, revint prendre ſes quartiers d'hiver en Hongrie; & George alla pourvoir à la défenſe de ſes places.

[1469.]

Mathias Corvin ouvre la campagne par la priſe d'Olmutz, ville principale du marquiſat de Moravie. Il indique dans cette ville une aſſemblée générale des Etats de la province; & là, d'un conſentement

unanime, il ſe fait élire marquis de Moravie, & roi de Bohême. Il entre enſuite, à la tête de ſon armée, dans la Siléſie, pour en chaſſer les hérétiques. Il en vient à bout. L'empereur Frédéric, à qui cette province appartenoit, étoit convenu, pour reconnoître un ſi grand ſervice, d'abandonner à Mathias les revenus d'une année de toute l'Autriche; mais il ſe contenta de le payer en promeſſes; & telle fut l'origine de la guerre qui mit, dans la ſuite, le royaume de Hongrie aux priſes avec l'Empire; guerre qui fut des plus funeſtes à Frédéric, & qui mit le comble à la gloire du roi Mathias.

[1470.]

George Podgiebrads, roi de Bohême, étant mort, Mathias n'eut rien de plus à cœur que d'envoyer des ambaſſadeurs, chargés d'or & d'argent, à la diéte qui devoit ſe tenir à Cuthna, près de Prague, pour faire confirmer l'élection qu'il avoit fait faire de ſa perſonne, dans l'aſſemblée d'Olmutz. Mais les Bohêmes n'eurent aucun égard à ſes prétentions; & leurs ſuffrages ſe réunirent en faveur de Ladiſlas, fils de Caſimir IV, roi de Pologne. La ſurpriſe & la colere de Mathias furent extrêmes, lorſqu'il ſe vit déchu de ſes eſpérances. Il envoya ſur le champ des ordres aux troupes qu'il avoit en Moravie, & ſur les fron-

fieres de Hongrie, pour faire une irruption en Bohême, & mettre tout à feu & à ſang. Elles y firent des ravages incroyables. Il alla lui-même bientôt après ſe mettre à leur tête ; &, n'écoutant que ſon reſſentiment, il réduiſit le royaume à la ſituation la plus triſte & la plus déplorable.

[1471.]

Aveuglé par la colere, Mathias ne voyoit pas l'orage qui ſe formoit contre lui dans ſes propres Etats. Les grands & la nobleſſe, à l'inſtigation du clergé, qui ne pouvoit ſouffrir qu'on touchât aux biens immenſes qu'il poſſédoit, pour ſubvenir aux frais de la guerre, réſolurent de ſe donner un autre roi que Mathias. Ils firent offrir la couronne à Caſimir, fils de Caſimir, roi de Pologne, & frere du nouveau roi de Bohême. Flatté de voir trois couronnes réunies dans ſa maiſon, Caſimir accepta les propoſitions des Hongrois, & fit partir ſon fils avec une armée de trente mille hommes. Il s'avança juſqu'à Nitria dont les habitans le reçurent comme leur véritable roi. Cependant Mathias Corvin n'eut pas plutôt appris ces triſtes nouvelles, qu'il quitta la Bohême, & vint fondre, avec toutes ſes forces, ſur ſon compétiteur. Il étoit encore à Nitria. Mathias forme auſſitôt le ſiége de cette ville, s'empare de tous

les passages, & la réduit bientôt aux dernieres extrémités. Casimir est obligé d'envoyer secrettement demander grace au roi de Hongrie, & la permission de retourner en Pologne. L'ayant obtenue, il s'échappe, pendant la nuit, de la ville. Son armée capitule, le lendemain, avec Mathias, qui, pouvant l'accabler & la détruire, a la générosité de la laisser sortir du royaume.

Il ne restoit à ce prince que de rechercher & de punir les auteurs de la révolution. Ils avoient tous pris la fuite ; les uns, pour chercher un asyle chez les étrangers ; les autres, pour tâcher de soulever les provinces les plus éloignées ; la plûpart résolus de se défendre dans les villes & les forteresses dont ils étoient gouverneurs. Le roi, feignant d'ignorer quels étoient les coupables, continua de les traiter avec bonté. Il s'attacha sur-tout les plus mutins par un grand nombre de bienfaits, & par une confiance sans bornes. Cette conduite ramena tous les esprits, & triompha des plus mauvaises intentions. La sage politique de Mathias fit en très-peu de tems ce qu'une longue suite de succès n'auroit pu faire. Ainsi la paix & la tranquillité furent rendues à la Hongrie.

[1473.]

Les rois de Pologne & de Bohême dé-

clarent la guerre au roi de Hongrie. Ils mettent chacun trente mille hommes en campagne. Mathias, à la tête de dix mille, ne craint pas de voler à leur rencontre. Il les joignit à Wratiſlavie, ſur le fleuve Odra. Mais, voyant ſes ſoldats étonnés de la multitude des ennemis, & de la grandeur de leur camp, il ne jugea pas à propos de combattre. Il aſſembla le conſeil de guerre, & mit en délibération ſi l'on camperoit en-dedans ou au-dehors de la ville? Le premier parti paroiſſoit le plus ſûr; mais il avoit auſſi ſes inconvéniens. Un jeune homme, appellé *Thomas*, ſecrétaire de l'évêque d'Agria, ſoupant le ſoir avec ce prélat, & apprenant l'embarras du conſeil, dit qu'il falloit faire l'un & l'autre. « Mais, dit l'évêque, » la choſe eſt impoſſible. »... » Pardonnez-moi, reprit le ſecrétaire; il » ne s'agit que d'aſſeoir notre camp dans » les fauxbourgs. Défendus d'un côté par » les murailles de la ville, nous le ſerons » de l'autre par la ſituation même du lieu. » De cette maniere, nous ſerons dans la » ville & hors de la ville. » Le prélat goûta l'avis du jeune homme. Il en fit ſon rapport au conſeil, qui l'embraſſa tout d'une voix.

Les Polonois & les Bohémes ne douterent pas que le roi de Hongrie n'eût commis une imprudence, & ſe flatterent de

pouvoir l'affamer aiſément ; mais la ville étoit pourvue de vivres en ſi grande abondance, & l'attachement des habitans pour Mathias étoit tel, que ce prince retira de ſa poſition plus d'avantages qu'il n'en avoit eſpéré. A l'exemple de ce général Romain, dont la ſage & prudente bravoure empêcha le vainqueur de Capouë de recueillir aucun fruit de ſa victoire, Mathias ſçut accoutumer inſenſiblement ſes ſoldats à ne pas craindre un ennemi ſupérieur. Evitant avec ſoin d'engager une affaire générale, il épioit toutes les occaſions de livrer de petits combats, d'où, par la juſteſſe de ſes meſures, il ſortoit toujours victorieux. Tantôt il enlevoit un parti de fourrageurs ; tantôt il tomboit à l'improviſte ſur un quartier mal gardé. Ses troupes, animées par une ſuite de ſuccès, demandoient ſouvent qu'on les menât à l'ennemi. Le roi, par des refus ménagés, enflammoit de plus en plus leur courage.

Cependant les alliés commençoient à reſſentir eux-mêmes les atteintes de la diſette. Ils s'épuiſoient en de vaines eſcarmouches. Les déſertions étoient fréquentes dans leur camp. Il ne falloit rien moins qu'une bataille pour les tirer d'embarras. Ils employerent toutes les ruſes, tous les ſtratagêmes imaginables, dans la vue d'y déterminer le roi de Hongrie. Défis & bravades, inſultes & reproches,

fuites ſimulées, tout fut mis en uſage, ſans qu'ils puſſent venir à bout de leur deſſein. Ce qui leur cauſoit encore plus de peine, c'eſt que, tandis qu'ils manquoient des choſes les plus néceſſaires, ils voyoient les Hongrois dans l'abondance & dans la joie. Par ordre de Mathias, on avoit fait conſtruire ſur les murailles de la ville de grands échafauds où des tables toutes dreſſées & chargées des mets les plus exquis, des troupes de muſiciens & de jeunes danſeuſes invitoient les officiers & les ſoldats Hongrois à ſe livrer au plaiſir & à la bonne chère. Pour achever de décourager les ennemis, Mathias envoya ſecrettement ſa cavalerie légere ravager la Pologne. Elle s'en acquitta parfaitement, & porta le fer & la flamme juſques ſous les murs de Cracovie. La Régente & toute ſa cour reſſentirent les plus vives allarmes. Le ſpectacle de quelques villes & bourgs réduits en cendres faiſoit craindre avec raiſon un incendie général par tout le royaume; car la pierre eſt ſi rare en Pologne, que preſque toutes les villes ſont bâties en bois; de ſorte qu'un petit corps d'armée eſt en état d'y cauſer les plus grands dommages. On ſe hâta de faire ſçavoir au roi Caſimir ces fâcheuſes nouvelles. La crainte & l'éloignement les lui groſſiſſant encore, il réſolut de retourner au plutôt dans ſon royaume.

On convint d'abord d'une ſuſpenſion d'armes ; &, les trois rois s'étant abouchés, on fit la paix aux conditions ſuivantes. « Que la Moravie & la Siléſie ſeroient cédées au roi de Hongrie ; qu'après ſa mort, ces provinces retourneroient à Wladiſlas, moyennant un dédommagement de quatre cents mille écus d'or, qu'il payeroit au ſucceſſeurs de Mathias ; que Wladiſlas poſſéderoit le royaume de Bohême, & qu'on lui reſtitueroit toutes les places qu'on avoit priſes. Que ce Prince & Mathias conſerveroient le titre de Rois de Bohême pendant leur vie. Qu'après la mort de Mathias, le titre de Roi, le royaume & ſes dépendances appartiendroient au ſeul Wladiſlas, &, ſi Wladiſlas mouroit le premier, qu'ils ſeroient dévolus de droit à Mathias. »

[1475.]

Les Hongrois, qu'on ne vit jamais ſi courageux que ſous leur roi Mathias & ſon prédéceſſeur, font une irruption ſur les terres de la domination Ottomane, & mettent le ſiége devant la forteresſe de Sabacz ou Savatz, dont la Save baigne les murailles. Le roi de Hongrie, voulant reconnoître lui-même les fortifications, ſe met, pendant la nuit, dans une barque, ſous un habit de goujat, avec un rameur & un falot, & fait le tour de la place, obſervant

attentivement les endroits foibles, & ceux qui ſont les plus forts. Il eſt apperçu d'une ſentinelle qui ſe doute du projet. Auſſi-tôt un coup de canon part de deſſus la murailles; le boulet friſe la barque, & éteint le falot. Le roi, ſans s'effrayer, continue ſes obſervations. Au point du jour, il fait battre la place en brèche, & conduit ſes troupes à l'aſſaut. En peu de jours, il s'en rendit maître. Les Turcs s'étant avancés pour la reprendre, il fondit ſur eux, & les tailla preſque tous en piéces.

[1477.]

Mathias porte la guerre en Autriche, pour obliger l'empereur Frédéric à remplir les conditions du dernier traité. La victoire ſuit par-tout ſes étendards. Il s'empare d'un grand nombre de villes, & va camper aux portes de Vienne, capitale de la province. Cependant il fait faire le dégât dans tous les environs. Ces campagnes fertiles qu'arroſe le Danube, ces plaines riantes, ces maiſons de plaiſance, ces vergers délicieux, tout eſt en proie à l'avidité du ſoldat. La flamme des incendies éclaire au loin les murailles de Vienne, & porte la conſternation & l'effroi dans le cœur de tous ſes habitans. Frédéric n'avoit point d'armée qu'il pût oppoſer à celle du roi de Hongrie. Par une politique mal entendue, ou plutôt par une

avarice ſordide, il s'étoit contenté de diſtribuer ce qu'il avoit de troupes dans les villes & les fortereſſes de l'Autriche ; ce qui ne l'avoit pas empêché d'en perdre un grand nombre. Ç'en étoit fait de ſes Etats héréditaires, s'il ne ſe fût hâté de demander la paix à Mathias, auquel il fut obligé de rembourſer les frais de la guerre.

[1478.]

Rome & Veniſe s'étoient engagées à payer, tous les ans, au roi de Hongrie certaines ſommes d'argent, pour l'aider à repouſſer les Turcs. La crainte que Mathias ne s'en ſervît contre l'empereur, ayant fait ceſſer cette contribution volontaire, le monarque Hongrois fit une irruption dans les provinces Vénitiennes, & prit un grand nombre de villes & de châteaux qu'il ſaccagea.

[1480.]

Les Vénitiens déſeſpérant de ſe réconcilier avec Mathias, font alliance avec les Turcs, qui ſe jettent ſur les provinces de Hongrie. Dans cette extrémité, le roi fait ſolliciter l'empereur d'Allemagne de lui donner des ſecours pour l'aider à repouſſer leurs ennemis communs. N'en ayant obtenu que des promeſſes, il forme le hardi projet de faire en même tems la guerre aux

Allemands & aux Turcs. Il envoie Etienne Zapolski contre ces derniers; & lui-même conduit une armée en Autriche.

[1482.]

Les Hongrois défont un corps de trois mille Turcs dans la Servie, tandis que leur brave Souverain ſe couvre de lauriers en Allemagne.

Ce prince avoit été d'abord arrêté par les remontrances du légat du pape. Mais, bientôt après, n'écoutant que ſon reſſentiment, il s'étoit remis en poſſeſſion, par la force des armes, de toutes les villes & forteresſes qu'il avoit rendues à Frédéric par le dernier traité.

[1485.]

Sept mille cavaliers Turcs font une irruption dans la Croatie & dans la Carinthie. Les généraux du roi Mathias, chargés de la défenſe de ces provinces, raſſemblent à la hâte un corps d'armée; marchent contre les pillards qu'ils attaquent dans leur retraite, & leur arrachent dix mille priſonniers qu'ils avoient faits dans le cours de leur expédition. Furieux de ſe voir dépouillés de leur butin, les Turcs appellent de nouvelles troupes à leur ſecours, & ſe répandent dans la Moldavie & dans la Valachie qu'ils déſolent d'un bout à l'autre.

En Autriche, le roi de Hongrie ſe rend maître de Vienne, après quatre mois de ſiége. A cette conquête il en ajoûte d'autres, les années ſuivantes, dans la Siléſie, dans la Luſace, dans la Styrie & dans la Carinthie.

[1487.]

Yacub, général Ottoman, pénetre avec une armée nombreuſe dans la Croatie. Auſſi-tôt Jean Corvin, fils naturel du roi Mathias, & ſouverain de cette province, raſſemble ſes troupes éparſes; les place en embuſcade; ſurprend les ennemis chargés de butin, & les taille en piéces.

[1488.]

Honteux de ſa défaite, Yacub revient, au printems, en Croatie, & préſente la bataille à Jean Corvin qui commandoit une armée nombreuſe de Hongrois. Il la défait à ſon tour, & lui tue près de quinze mille hommes. Pour rendre témoignage au Sultan de ſa victoire, Yacub fit couper le nez à tous les ennemis morts, & les fit porter à Conſtantinople.

[1490.]

Une attaque d'apoplexie emporte au mois d'Avril le conquérant de l'Autriche, & le boulevard de la Chrétienté. Ce prince,

l'admiration de l'Europe, les délices de ſes ſujets, & la terreur de ſes ennemis, termine ſa glorieuſe carriere à Vienne, univerſellement regretté. La pompe de ſes funérailles fut des plus magnifiques. Les préſens ſeuls, qui furent offerts, ſuivant l'uſage, par les grands de la cour, à la baſilique de la ſainte Vierge, de la ville d'Albe-Royale, où ce prince fut inhumé, monterent à la ſomme de ſoixante-quinze mille écus d'or *.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les hiſtoriens Hongrois s'épuiſent en éloges pour célébrer la mémoire de ce prince. Il étoit laborieux, infatigable, ſupérieur à tous les dangers. Il ſe livra quelquefois à l'amour des femmes; mais telle étoit, ſur ce point, ſa délicateſſe, qu'il ne porta jamais le trouble ni le deshonneur dans les familles. Le vin, dans la compagnie de ſes amis, eut auſſi pour lui des attraits; mais cette paſſion paſſagere ne l'empêcha jamais de veiller au bonheur de ſes ſujets, à la ſûreté de ſes provinces, à la dignité de ſa couronne. Il avoit l'ame grande & généreuſe, plus portée à pardonner qu'à punir, ennemie de toute rigueur, de toute cruauté. Ceux qu'il honora de ſon amitié, parmi les grands

* 75000 aureorum munera in funere oblata. *Bonfin. Decad. IV, Lib. VIII.*

de ſa cour, lui furent ſouvent infidèles & traîtres. Il n'eut, au contraire, qu'à ſe louer des amis qu'il avoit tirés de la pouſſiere. En général, il fut le prince le plus heureux de ſon tems, & le plus digne de l'être.

Dans la guerre de Bohême, l'argent lui ayant manqué tout-à-coup, il entretint, pendant quelque tems, ſon armée de paroles & de promeſſes. Il étoit à la veille du jour qu'il avoit fixé pour le payement des troupes; & ſes finances ne ſe trouvoient point en meilleur état. Le ſoir, il fut prié, par ſes officiers généraux, à une partie de jeu. Pour charmer les inquiétudes qui le tourmentoient, il ſe rendit à leur invitation. On joua toute la nuit. Le ſort fut ſi favorable à Mathias, qu'il gagna juſqu'à dix mille écus d'or. Il fit ſur le champ diſtribuer cette ſomme aux ſoldats. Le même bonheur l'accompagnoit par-tout. Ayant un jour aſſis ſon camp près de celui des Turcs, il réſolut de l'aller obſerver en perſonne. Il ſe déguiſe en payſan; fait charger d'orge une jument; &, lui deuxieme, il entre dans le camp ennemi, parmi ceux qui portoient des vivres. Il a la hardieſſe de s'aller poſter à la porte de la tente du général, & d'y débiter ſon orge toute la journée. Il en ſortit le ſoir, & retourna dans

dans ſon camp, à la faveur des ténèbres. Le lendemain matin, il écrivit au général Ottoman qu'il avoit vendu, la veille, ſous l'habit d'un payſan, de l'orge à la porte de ſon pavillon; &, pour prouver ce qu'il avançoit, il lui fit l'énumération de toutes les différentes ſortes de plats qu'on avoit ſervis ſur ſa table. Le Turc, ſurpris de cette nouvelle, & s'imaginant voir à tout moment le roi de Hongrie au milieu de ſa tente, décampa le jour ſuivant.

WLADISLAS *ou* LADISLAS VI.

[1490.]

APRÈS la mort de Mathias, les Etats de Hongrie s'assemblerent dans la plaine de Pest, sur le bord du Danube, pour lui donner un successeur. On comptoit cinq prétendans à la couronne; & l'on vit arriver presqu'en même tems à la diéte cinq ambassades différentes. La premiere étoit au nom de Jean Corvin, fils naturel de Mathias, qui n'avoit point laissé d'enfans légitimes. Outre le mérite de son pere, ce prince avoit encore un puissant parti dans le royaume. L'empereur Frédéric, le second des prétendans, se fondoit sur un traité qu'il avoit fait avec Mathias Corvin, par lequel il étoit dit que, si le roi de Hongrie mouroit sans postérité légitime, le royaume seroit dévolu à Frédéric ou à ses successeurs. Les ambassadeurs du roi de Pologne, qui briguoit la couronne pour son fils Albert, firent valoir les anciennes alliances, le voisinage & l'intérêt commun des deux nations qu'on avoit vu souvent réunies sous un même chef. Ceux du roi d'Aragon demandoient que la reine Béa-

trix, veuve de Mathias, & fille du roi leur maître, eût la liberté de fixer l'élection par le choix d'un époux. On n'eut aucun égard aux prétentions de tous ces concurrens. Ladiſlas, roi de Bohême, réunit tous les ſuffrages en ſa faveur, & fut invité de venir au plutôt ſe mettre en poſſeſſion du thrône.

[1491.]

La préférence donnée à Ladiſlas ſur ces compétiteurs ne pouvoit manquer d'en faire autant d'ennemis déclarés. L'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, entre dans l'Autriche, à la tête d'une armée formidable. Il s'empare d'un grand nombre de places, entr'autres de Vienne, la capitale. Mais, au lieu de profiter de ſes avantages, ce prince ſe livre tout entier aux plaiſirs, & laiſſe à ſon ennemi le loiſir de réparer ſes pertes. Dans le même tems, Albert, frere du nouveau roi de Hongrie, lui déclare la guerre, & le défait en bataille rangée. Il met enſuite le ſiége devant Caſſovie. Il fut, à la vérité, contraint de le lever; mais, pour empêcher ce concurrent redoutable de tenter quelqu'autre entrepriſe, on lui céda la Siléſie.

[1492.]

Après cet accommodement, Ladiſlas

marcha contre les troupes de Maximilien ; & les chaſſa de toutes les places qu'elles occupoient en Autriche. Ce prince étant alors tombé malade, le bruit ſe répandit qu'il étoit mort. Auſſi-tôt Albert reprit les armes, & fit, pour la ſeconde fois, le ſiége de Caſſovie. Accablé d'ennemis de toutes parts, Ladiſlas fit la paix avec Maximilien ; & la condition ordinaire fut que, ſi le roi de Hongrie mouroit ſans enfans, ſa couronne paſſeroit à l'empereur & à tous ſes deſcendans. Les Hongrois refuſerent d'approuver ce traité ; mais Ladiſlas ne cherchoit qu'à ſe débarraſſer de Maximilien. Il envoya contre ſon frere Albert, Etienne Zapolski, ſon général, qui battit les Polonois, & fit Albert priſonnier. Ladiſlas lui rendit la liberté, peu de tems après, & le laiſſa monter ſur le thrône de Pologne, vacant par la mort de Caſimir, leur pere commun.

[1493.]

Les Hongrois perdent, cette année, une bataille mémorable * contre les Turcs.

---

* Je n'en ai point fait mention dans l'*Abrégé chronologique de l'Hiſtoire Ottomane*; apparemment, parce que je n'avois point Bonfinius ſous les yeux. Ce n'eſt point là la ſeule faute que je trouve dans cet ouvrage.

...ci venoie [1494.]
...roatie,
... de S... généraux de Ladis-
...le ...er l'honneur de ſa
... ..., une irruption
... Turcs ravages
... ſa femme,
...le. ... & ce qu'il
...yant ... châteaux
...iſlas, au re... ...ge du
...le virent arrêtés ... cou-
...x ordres d'Émeric Drence.

ſurpris envoie prier ce général ... ...-
...iſſer paſſer, & lui fait repréſenter que,
...'ayant point cauſé de dommage dans les Etats du roi ſon maître, il a droit d'exiger qu'on s'en tienne, de part & d'autre, aux dernieres conventions. On aſſure même qu'il voulut acheter à prix d'argent la liberté de continuer ſa route. Quoi qu'il en ſoit, Drencène réjetta ſes propoſitions. En même tems, il diſpoſa tout pour attaquer les infidèles, au ſortir d'un bois dans lequel ils étoient engagés. Mais ſes troupes, compoſées de milices & de payſans mal armés, eurent peine à ſoutenir le choc des ennemis. La plûpart prirent honteuſement la fuite. Drencène, ne voulant point ſurvivre à ſa honte, rallia quelques fuyards, & ſe précipita dans l'endroit le plus épais de la mêlée; mais il ne trouva point ce qu'il cherchoit. La perte de ſa liberté fut l'uni-

que fruit de ſon généreux déſeſpoir. On le conduiſit, les mains liées derriere le dos, en préſence du Bacha victorieux, qui, diſſimulant ſa vengeance, le fit manger à ſa table. Au milieu du repas, on ſervit, par ordre d'Ali-bek, les têtes ſanglantes du fils & du frere de Drencène, qui avoient été tués dans la bataille. Pénétré de la plus vive douleur, l'infortuné priſonnier s'écrie : » Plût au Ciel que tu m'euſſes arraché la » vie, Ali-bek ! Mes yeux ne verroient » point en ce moment le ſpectacle le plus » affreux & le plus déplorable. »... Tu n'as » que ce que tu mérites, répondit le Bacha. » Quel dommage avois-je cauſé dans ta » province, pour que tu t'oppoſaſſes à mon » paſſage ? Violateur de la foi des ſermens, » n'eſpere pas que je termine par ta mort » le cours de tes peines : je veux les prolon- » ger en prolongeant ta vie malheureuſe. » Il lui tint parole, juſques-là que, l'infortuné priſonnier ayant maſſacré un de ſes gardes, pour exciter contre lui la colere du vainqueur, celui-ci défendit qu'on lui fît aucun mal ; perſuadé que, dans l'état d'eſclavage où il étoit réduit, il regarderoit la mort comme une faveur. Sultan Bajazet, auquel il fut préſenté, le fit d'abord enfermer dans une priſon aſſez douce, & le rélegua enſuite dans une petite iſle où il mourut, trois mois après, de la peſte.

[1494.]

Paul Kiniſe, un des généraux de Ladislas, entreprend de venger l'honneur de ſa nation. Il fait, au printems, une irruption dans la Myſie, & rend aux Turcs ravages pour ravages. Ali-bek avoit laiſſé ſa femme, ſes deux fils, ſes concubines, & ce qu'il avoit de plus précieux dans deux châteaux voiſins. Kiniſe y vole & fait le ſiége du premier. La garniſon ſe défend avec courage.

On raconte que, dans un des plus furieux aſſauts qui furent livrés par les Hongrois, un Croate, d'une force prodigieuſe, & d'une valeur héroïque, eſcalada ſeul la muraille, malgré les efforts des aſſiégés; reçut vingt-cinq bleſſures, écarta les ennemis à coups de ſabre, & mit ſes camarades qui le ſuivoient en poſſeſſion de la brèche. Le trouble & la confuſion ſe répandirent auſſitôt dans la place. Les fils d'Ali-bek ſe refugierent dans le château voiſin; & les Hongrois, demeurés maîtres de celui qu'ils venoient d'abandonner, y firent un butin immenſe. Ils ne furent pas moins heureux à l'attaque du ſecond, qu'ils réduiſirent en cendres.

Il ſe commit, cette année, en Hongrie un de ces forfaits qui ſemblent, en quelque ſorte, ménagés par la vengeance divine,

pour attirer ſur une nation maudite toutes les rigueurs de la juſtice humaine. Douze Juifs de Tirnaw, avec deux femmes, ayant pris ſecrettement & fait entrer par force dans une de leurs maiſons un jeune Chrétien, lui boucherent promptement la reſpiration, & lui couperent les veines. Ils reçurent ſon ſang dans des vaſes; en burent une partie, & garderent l'autre pour d'autres uſages. Après que la malheureuſe victime eut inſenſiblement rendu l'ame, ils couperent ſon corps par morceaux, qu'ils enterrerent en différens endroits de la maiſon.

Cependant les parens du jeune Chrétien, ne le voyant point revenir, firent des perquiſitions, & apprirent qu'on l'avoit vu, la veille, dans le quartier des Juifs. Sur la plainte qui fut rendue auſſi-tôt contre eux, le magiſtrat envoya viſiter toutes leurs maiſons. On apperçut des traces de ſang nouvellement répandu dans celle où s'étoit paſſée cette ſcène abominable. Ç'en fût aſſez pour faire arrêter toute la famille. On mit les deux femmes à la queſtion; & l'on apprit d'elles l'horrible détail qu'on vient de voir. On n'eut pas de peine à convaincre, après cela, leurs complices. Par ordre du magiſtrat, ils furent tous brûlés vifs dans la place publique.

On voulut ſçavoir enſuite les raiſons de

cet horrible ſacrifice des Juifs de Tirnaw, & d'autres ſemblables faits, par la même nation, dans différens pays. Quelques vieillards appliqués à la queſtion en rapporterent quatre principales ; la premiere, qu'ils avoient appris de leurs peres que le ſang de Chrétien étoit très-efficace pour guérir la plaie du prépuce après la circonciſion ; la ſeconde, que ce même ſang, donné dans un repas, avoit la vertu de reſſerrer l'union & l'amitié des convives ; la troiſieme, que, les hommes étant, ainſi que les femmes, ſujets parmi eux à l'écoulement périodique, il étoit propre à la guériſon de cette ſorte de maladie ; la quatrieme enfin, que, ſuivant une loi ancienne, & de tems immémorial, ils étoient obligés d'immoler, tous les ans, un Chrétien dans quelque partie du monde, & que l'accompliſſement de ce ſacrifice étoit échu, cette année, aux Juifs de Tirnaw.

[1500.]

Quelques guerres particulieres & domeſtiques, entr'autres celle des payſans de Hongrie contre leurs ſeigneurs, occuperent le reſte du règne de Ladiſlas.

On eſt redevable à ce prince d'un Recueil de Loix, diviſé en deux parties, dont la premiere contient les anciennes coutu-

mes du royaume, & l'autre les décrets des rois ou les loix nouvelles. Tout l'ouvrage eſt connu ſous le titre général de droit coutumier du royaume de Hongrie : *Jus conſuetudinarium Regni Hungariæ.*

Ladiſlas aimoit les plaiſirs & l'oiſiveté, qui lui firent ſouvent négliger les affaires les plus importantes ; mais on lui pardonnoit ces défauts en faveur de ſa généroſité, de ſa douceur & de ſon équité.

LOUIS II.

[1516.]

CE prince, n'ayant encore que deux ans, avoit été couronné roi de Hongrie & de Bohême, du vivant de ſon pere Ladiſlas. A l'âge de ſix ans, il avoit été fiancé avec Marie d'Autriche, ſœur des empereurs Charle-Quint & Ferdinand I. Ce dernier épouſa, dans la ſuite, la princeſſe Anne, ſœur du roi Louis; & c'eſt ainſi que la couronne de Hongrie eſt paſſée ſans retour dans la maiſon d'Autriche.

Les commencemens du règne de Louis donnerent de grandes eſpérances; mais, trop ſemblable à ſon pere, il fit ſa plus ſérieuſe occupation de ſes plaiſirs.

[1520.]

Soliman II, Sultan des Turcs, voulant tirer avantage de la jeuneſſe du roi de Hongrie, envoya dans ce royaume des ambaſſadeurs chargés de demander la continuation de la trêve faite avec Sultan Sélim, ſon prédéceſſeur, & d'ajoûter quelques conditions onéreuſes à celles du dernier traité. Louis, mal conſeillé, reçut les am-

baſſadeurs avec mépris ; &, violant dans leurs perſonnes le droit des gens, il leur fit couper le nez & les oreilles.

[1521.]

Soliman, joignant au deſir de la gloire celui de la vengeance, ne tarde pas à ſe mettre en campagne. Il part, au printems, de Conſtantinople, & détache Muſtapha, ſon Grand-Viſir, avec deux autres Bachas, pour aller faire le blocus de Belgrade, ce boulevard de la Hongrie, que deux grands Sultans avoient inutilement tenté de prendre. Après avoir réduit, chemin faiſant, les Valaques, il vient par ſa préſence ranimer l'ardeur de ſes généraux & de ſes ſoldats. Déja le feu de l'artillerie a foudroyé les remparts. Les Hongrois, bien différens de ce qu'étoient leurs peres, ſous la conduite du brave Huniade, ne ſe défendent que foiblement. Loin de retarder leur perte par de vigoureuſes ſorties, ils la précipitent en quelque ſorte, en abandonnant la ville, pour ſe retirer dans la citadelle. Ils s'y défendirent quelque tems, juſqu'à ce qu'une mine, ayant fait ſauter un grand pan de la muraille, les obligea de capituler.

[1525.]

L'empereur Ottoman avoit interrompu ſon expédition de Hongrie, par la priſe de

Rhodes, en 1522. Des troubles domeſtiques l'avoient retenu dans ſes Etats, les années ſuivantes. Il reprit, cette année, le projet qu'il avoit formé de ſoumettre les Hongrois. Il fit des préparatifs de toute eſpèce ; mais, la ſaiſon ſe trouvant trop avancée, il alla paſſer l'hiver à Belgrade, pour être plus à portée d'agir, au commencement de la campagne ſuivante.

[1526.]

La relation ſuivante, que nous fournit l'hiſtoire des révolutions de Hongrie, eſt toute tirée de Bradérith, témoin oculaire.

Le jeune roi de Hongrie, qui ſe vit menacé d'être attaqué de nouveau par un prince dont les armées étoient innombrables & accoutumées à vaincre, ſollicita des ſecours de toutes parts ; mais la conjoncture où étoit l'Europe rendit ſes ſollicitations inutiles. Charles-Quint & Ferdinand étoient engagés avec la France dans une guerre qui intéreſſoit la plus grande partie des Puiſſances Chrétiennes. Il fallut donc que la Hongrie ſe ſoutînt par elle-même ; & elle n'eut de ſecours étrangers, qu'un petit nombre de troupes tirées du pape & du royaume de Bohême. Cependant Soliman s'étoit déja avancé juſqu'à la plaine de Mohats, qui eſt une ville ſituée entre le Danube & la Drave, dans le

voiſinage de Cinq-Egliſes & d'Eſſeck, avec une armée, où l'on comptoit trois cents mille hommes que l'on pourroit cependant réduire à ſoixante & dix mille combattans. Louis n'avoit pu rendre ſon armée plus forte que de vingt-cinq mille hommes. Ce n'eſt pas que le Vaivode de Tranſilvanie, & quelques autres ſeigneurs n'euſſent ſous leur commandement quelques corps de troupes ſéparés ; mais la précipitation des généraux Hongrois, ou la néceſſité des conjonctures, ne permit pas d'attendre leur jonction. Les deux principaux de ces généraux étoient Paul Tomorée, qui, de moine de l'ordre de S. François, étoit devenu archevêque de Colocza ; & George, comte de Scépuze, frere du Vaivode de Tranſilvanie.

L'indétermination régna long-tems dans le camp du roi. Les uns vouloient éviter la bataille ; d'autres menaçoient les chefs d'une infamie éternelle, s'ils ne la livroient. Les plus ſages ſouhaiterent que le roi ne s'engageât pas dans un combat dont le ſuccès étoit douteux : cependant on ne manquoit pas de raiſons pour qu'il y eût part. On diſoit que les Hongrois vouloient voir leur roi à leur tête, quand ils combattoient ; que ſa préſence animeroit les troupes, comme ſa retraite leur feroit perdre courage. Enfin la fatale deſtinée de la Hon-

grie voulut qu'avec des raiſons ſpécieuſes de tous côtés, on prît le mauvais parti en tout. Le combat fut réſolu ; & le roi fut préſent. On en va voir les ſuites.

Les deux armées avoient été en vue l'une de l'autre, pendant trois jours, ſans qu'il y eût eu que de légeres eſcarmouches où les Hongrois avoient toujours remporté l'avantage. Les Turcs cherchoient à fatiguer leurs ennemis, ou à les envelopper. Le moine Tomorée voulut profiter d'un mouvement qu'ils faiſoient, dans ce dernier deſſein, & perſuada au roi que c'étoit le tems d'attaquer ; que la victoire étoit certaine. Ce fut alors que l'engagement ſe fit, de la part des Hongrois, avec la vigueur qui leur eſt ordinaire. Leurs premiers eſcadrons pouſſent & renverſent tout ce qui ſe préſente ; & les Turcs, ou incapables de ſoutenir un choc ſi violent, ou dans le deſſein d'attirer leurs ennemis dans un endroit où ils avoient placé leurs batteries, commencent à lâcher le pied. On crut, dans ce moment, leur défaite aſſurée. André Bathori vint avec précipitation annoncer au roi, qui étoit à l'arriere-garde, que les Turcs prenoient la fuite ; que la victoire ſe déclaroit en faveur des Hongrois ; qu'il falloit avancer, & ſoutenir ceux qui pourſuivoient les fuyards. Le jeune roi

plein de feu & de bravoure, privé des conſeils des trois ſeigneurs qu'on lui avoit donnés pour ſa garde, & que Tomorée avoit imprudemment détachés de ſa perſonne, prend ce parti. Il quitte ſon poſte, & ſe met, avec tous ceux qui l'accompagnoient, à pourſuivre l'ennemi, ſans ordre, & ſans avoir fait reconnoître les endroits où il s'avançoit ſi témérairement. Cette fauſſe démarche changea en un clin d'œil la face des affaires. On entendit tout-à-coup le canon des ennemis gronder, & les boulets voler de toutes parts. Ce fut dans ce moment que l'aîle droite des Hongrois commença à s'ébranler, & que le roi diſparut, ſoit qu'il ſe fût avancé pour joindre ceux qui pourſuivoient l'ennemi, ſoit qu'il fût entraîné dans la fuite, par ceux qui l'accompagnoient; car la choſe n'a jamais été bien éclaircie.

Cependant, malgré ce déſaſtre, l'armée Hongroiſe tint ferme encore quelque tems, à dix pas des batteries, expoſée à tout leur feu. Mais enfin la terreur d'un côté, de l'autre la fumée & la pouſſiere qui aveugloient ces combattans, en obligerent une grande partie à ſe retirer dans une vallée qui étoit contiguë à des marais, pendant que le reſte maintenoit un terrein ſi affreux & ſi meurtrier. Les fuyards reprirent néanmoins cou-

rage,

rage, & revinrent à la charge pour ſoutenir leurs camarades. Ce ne fut pas pour long-tems. Le canon des ennemis, qui étoit bien ſervi, faiſoit un ſi grand ravage, que les uns & les autres, conſternés de leur perte, prirent généralement la fuite. Les Turcs, qui craignirent que ce ne fût une ruſe, & qui voyoient d'ailleurs la nuit s'approcher, ne les pourſuivirent point ; ce qui ſauva la vie à pluſieurs des Hongrois. Mais il y en eut un grand nombre de noyés ou d'étouffés dans les marais dont on vient de parler.

Cette funeſte bataille ſe donna le 29 d'Août, jour de la décollation de S. Jean-Baptiſte, ſur les trois heures & demie du ſoir, & ne dura qu'environ une heure & demie. Ses effets & ſes ſuites ſont également déplorables. Le corps du roi fut trouvé dans un gouffre que les eaux du Danube avoient creuſé à une demi-lieue de Mohatz. Le général Tomorrée fut tué dans le premier choc, à la tête de ſes troupes, combattant en homme de cœur. Il périt un grand nombre d'évêques, & cinq cents des principaux cavaliers du royaume. De douze à treize mille hommes d'infanterie, qu'il y avoit dans l'armée, il ne s'en échappa que trois à quatre mille. Mais qui pourroit dépeindre la déſolation qui ſuivit cette ba-

taille ! Soliman porta par-tout le fer & le feu ; n'épargna ni âge ni ſexe, ni le ſacré ni le profane. Sans s'amuſer à prendre des villes & des forteresſes, à l'exception de Bude, qu'il trouva abandonnée de ſa garniſon, il parcourut tout le royaume ; le ravagea, & tua ou emmena captifs juſqu'à deux cents mille Hongrois.

JEAN ZAPOLA *ou* ZAPOLSKI & FERDINAND.

[1526.]

LOUIS ne laiſſoit point d'enfans. La princeſſe Anne, ſa ſœur *, avoit épouſé l'archiduc Ferdinand, infant d'Eſpagne, dont les droits à la couronne de Hongrie paroiſſoient inconteſtables. Cependant, comme le royaume eſt électif, les Hongrois n'eurent aucun égard aux traités faits par leurs rois Mathias & Ladiſlas, en faveur de la maiſon d'Autriche. Ils s'aſſemblèrent, ſuivant la coutume, dans la plaine de Racos, & proclamerent Jean-Zapolski, Vaivode de Tranſilvanie.

[1527.]

Etienne Bathori, palatin du royaume, & la reine Anne, ſœur de l'Archiduc, s'étoient oppoſés de toutes leurs forces à l'élection de Jean. Ils convoquerent une diéte

* *Abrégé chronologique de l'Hiſtoire Ottomane.*

à Presbourg, & firent élire roi de Hongrie l'archiduc Ferdinand. Ce prince fut bientôt reconnu par les Hongrois même du parti de Jean. Il marcha vers Albe-Royale, que ſon compétiteur abandonna lâchement, & s'y fit couronner le 28 d'Octobre.

[1528.]

Bude & toute la Hongrie reconnoiſſent pour légitime roi Ferdinand, qui ſe met à la pourſuite du Tranſilvain; le joint, près de Tokai; le taille en piéces, & le force à ſortir du royaume. Jean ſe retire à la cour du roi de Pologne, ſon beau-frere; mais, ne trouvant de ce côté-là que de foibles reſſources, il ſe jette entre les bras des Turcs qui ſe déclarent auſſi-tôt ſes protecteurs.

[1529.]

Sur l'aſſurance d'être puiſſamment ſecouru, le roi Jean avoit levé quelques troupes dans la Pologne, & les avoit envoyées en Hongrie, pour ſe joindre aux reſtes de ſon parti. Bientôt il ſe vit une armée conſidérable, en état de faire tête à celle de Ferdinand. Ses généraux battirent les Allemands près de Caſſovie. Ayant appris que Soliman approchoit, il s'avança

juſqu'à Mohatz à ſa rencontre, avec de riches préſens. Le Sultan le reçut avec beaucoup d'amitié ; le traita d'une maniere ſplendide, & le logea dans le camp ſous des tentes magnifiques. L'armée Ottomane marcha droit enſuite à Bude, dont les habitans avoient pris la fuite. La garniſon Allemande ſe rendit, dès le premier aſſaut, malgré Nadaſti qui la commandoit. Elle fut paſſée au fil de l'épée, ſur quelques prétextes dont un vainqueur ne manque jamais. Quant à Nadaſti, ſon ſort fut digne de ſa vertu. Le Sultan le combla publiquement d'éloges, & le renvoya ſans rançon à l'Archiduc. Avec la même grandeur d'ame, Soliman remit le roi Jean en poſſeſſion de Bude & des pays voiſins.

Cette même année, le Grand-Seigneur, pourſuivant le cours de ſes conquêtes, vint mettre le ſiége devant Vienne, capitale de l'Autriche. Il le leva, le 14 d'Octobre, contraint par la rigueur de la ſaiſon.

[1531.]

Les troupes, que Soliman entretenoit en Hongrie, continuent leurs ravages, malgré les efforts de Ferdinand. Elles ſe réuniſſent en un ſeul corps, à la priere du roi Jean, qui les envoie, avec ſes Tranſilvains, faire le ſiége de Strigonie. Louis Gritti, Vénitien,

fils d'un doge de Veniſe, commandoit l'armée. Strigonie ſe défendit avec vigueur. Une flotte de ſaïques *, s'étant préſentée pour ravitailler la place, Gritti fit avancer la flotte Ottomane; coula pluſieurs bâtimens ennemis à fond, & fit deux cents Allemands priſonniers. Cet avantage ne diminua rien de l'ardeur des aſſiégés. L'arrivée même de Soliman & de ſon grand Viſir, à la tête d'une nouvelle armée, ſemble leur inſpirer une nouvelle audace. Ils ſçavoient que l'empereur Charle-Quint ſe diſpoſoit à les venir ſecourir. Cette eſpérance ſeule fut leur ſalut. Après avoir ſoutenu pluſieurs aſſauts, la ſaiſon étant déja fort avancée, ils ſe virent enfin délivrés de la crainte des Ottomans. L'empereur Charle-quint, ſuivi d'une armée nombreuſe d'Eſpagnols & d'Italiens, parut alors en Allemagne. Il fit élire, à Cologne, l'archiduc Ferdinand, ſon frere, roi des Romains. Il paſſa enſuite à Vienne avec toutes ſes troupes, & ſe contenta de ſe faire voir de loin aux Turcs. Ceux-ci, ſous la conduite de Caſſan-Baſſa, pénétrerent juſqu'à Lintz, capitale de la haute Autriche; ravagerent le pays, & répandirent par-tout l'allarme & la terreur.

* Petits vaiſſeaux à rames, fort légers.

[1533.]

Traité de paix entre les deux concurrens au royaume de Hongrie. On convint que l'un & l'autre conſerveroient le titre de Roi, que l'Archiduc ſuccéderoit à Jean, ſi celui-ci mouroit ſans enfans, & que, s'il avoit un héritier, Ferdinand lui laiſſeroit la Tranſilvanie avec tous les châteaux du patrimoine de ſon pere en Hongrie.

[1537.]

J'ai peine à croire ce que j'ai dit dans l'*Abrégé chronologique de l'Hiſtoire Ottomane*, que, ſans égard pour la paix conclue entre les rois de Hongrie, le Grand-Seigneur conduiſit lui-même une armée dans ce royaume, & ravagea les pays de la dépendance de l'Archiduc. Soliman étoit un prince trop équitable pour entreprendre une guerre injuſte. Quelques hoſtilités, ou quelques mécontentemens, de la part de Ferdinand, durent précéder cette expédition de l'empereur Turc. Au reſte, après avoir ouvert la campagne, il laiſſa ſes troupes & ſon artillerie à Méhémed, gouverneur de Belgrade, qui continua la guerre. Le général Ottoman ſe vit bientôt en tête une armée

conſidérable, commandée par un chef ſans expérience, nommé *Jean Gattinara.* Dans cette circonſtance, les Turcs n'oublierent aucune des précautions néceſſaires. Quoiqu'en aſſez grand nombre & très-aguerris, ils ſe retirerent dans Eſſek, ville forte de la baſſe Hongrie, ſur la Drave, & firent des proviſions de toute eſpece, en attendant les Chrétiens. Ceux-ci, pleins d'une folle confiance, s'engagerent, ſans avoir fait de magaſins dans le pays ennemi; s'approcherent d'Eſſek, & ſe rangerent en bataille, comme pour défier les Turcs. Voyant qu'on ne leur répondoit qu'à coups de canon, ils firent mine d'aſſiéger la place; mais la diſette de vivres, & les approches de l'hiver les contraignirent de décamper. Auſſi-tôt les Turcs s'ébranlent, &, par de fréquentes eſcarmouches, fatiguent & ruinent inſenſiblement l'armée Chrétienne, dont la marche précipitée avoit tout l'air d'une fuite. Il eût été facile à Méhémed de fondre, en ce moment, ſur elle, & de la tailler en piéces; mais, en Général habile, il la laiſſa s'engager dans des bois où la difficulté des chemins & la fatigue acheverent de faire perdre courage aux ſoldats. Pluſieurs officiers, & Gattinara lui-même, abandonnerent l'armée pendant la nuit. Le déſordre & la confuſion augmentoient. Le

jour découvrit la grandeur du péril. Alors Méhémed donna le ſignal du combat. Il trouva des gens à demi vaincus, dont il fit une horrible boucherie. Le comte Lodron, qui fit l'office de Général, demeura priſonnier. Méhémed envoya ſa tête à Soliman, avec une partie du butin, & grand nombre de captifs.

FERDINAND.

[1540.]

APRÈS la mort du roi Jean, Ferdinand ſe flatta, qu'en vertu de l'accord qu'il avoit fait avec ce prince, il ſe verroit paiſible poſſeſſeur de tout le royaume de Hongrie. Mais les Hongrois, toujours fixes à ſe donner eux-mêmes un roi, couronnerent Jean-Sigiſmond ſur les fonts de baptême, & ſe ſervirent, pour faire cette cérémonie, de la couronne royale, qui étoit au pouvoir de ſon parti. Ferdinand qui, malgré ſes eſpérances & ſes prétentions, n'avoit pas laiſſé de prévoir l'oppoſition qu'il trouveroit à ſes deſſeins, fit inceſſamment avancer ſon armée dans les provinces de la Hongrie, dont Jean étoit le maître, & s'empara, avec beaucoup de rapidité, de Vicegrad, de Vaccia, d'Agria & de Peſt. Il fit même faire une tentative ſur Bude où ſe trouvoit la reine Iſabelle avec ſon fils; mais les partiſans de celui-ci la rendirent inutile, & obligerent les généraux de Ferdinand à remettre leur entrepriſe juſqu'à la campagne ſuivante.

[1541.]

La reine Iſabelle, ſe ſentant trop foible pour conſerver, par ſes propres forces, la couronne à ſon fils, députa vers Soliman, pour le ſupplier de prendre la tutelle du jeune monarque. Le Sultan y conſentit volontiers, & fit marcher des troupes en Hongrie. D'un autre côté, Ferdinand, qui avoit fait des levées conſidérables en Allemagne, en Bohême, en Italie, mit ſur pied une puiſſante armée, ſous le commandement de Rogiendorff, & l'envoya faire le ſiége de Bude.

La tranchée fut à peine ouverte devant cette capitale, que Méhémed, Grand-Viſir de Soliman, parut à la tête des lignes des Allemands, & leur préſenta la bataille. Ils ſortent auſſi-tôt avec autant de précipitation que d'imprudence, & fondent ſur l'armée Ottomane, qui les reçoit vigoureuſement. Sur ces entrefaites, les aſſiégés font une ſortie, & contraignent les Allemands de partager leurs forces. Le trouble & le déſordre ſe mettent alors dans leur armée. Les Turcs cependant gagnent du terrein. Ils preſſent leurs ennemis. Ils les ébranlent. Ils les renverſent les uns ſur les autres. Plus de vingt mille Chrétiens furent maſſacrés. Le reſte prit la fuite, abandonnant canons, tentes & bagage.

Soliman vint recueillir les fruits de cette victoire. Il fit son entrée dans Bude où la reine Isabelle s'attendoit de le recevoir comme le protecteur de son fils ; mais l'occasion étoit trop favorable. Le Sultan fit sortir la reine & son fils de leur capitale, & s'en mit en possession. Par son ordre, on convertit les églises en mosquées. On changea les officiers & les magistrats. Tout prit une forme nouvelle. Ayant laissé garnison dans Bude, Soliman envoya la reine & son fils en Transilvanie dont il leur abandonna la souveraineté.

[1544.]

Après s'être emparé de Bude, Soliman avoit entrepris la conquête de toute la basse Hongrie. Cette année, il envoya des troupes ravager l'Autriche, la Siléfie & la Moravie. Il prit, l'année suivante, Strigonie, Cinq-Eglises, Albe-Royale, & poussa ses conquêtes fort avant dans la haute Hongrie.

[1550.]

La reine Isabelle & son fils, réduits à la principauté de Transilvanie *, n'y jouissoient presque d'aucune autorité, par l'ambition & l'avarice d'un ministre, ou plutôt d'un tuteur, nommé *Georges Martinuzzi*,

* *Ibidem.*

qui, d'abord moine, puis évêque de Waradin, étoit devenu grand thréſorier du roi Jean, & s'étoit fait donner par Soliman l'adminiſtration de la Tranſilvanie. Ce prélat pouſſa ſi loin l'avarice, qu'Iſabelle fut contrainte d'en porter ſes plaintes à la Porte. Georges craignit la colere du Sultan; &, pour s'en garantir, il fit ſolliciter le roi Ferdinand de le protéger. L'intrigue ayant été découverte, il s'enfuit à Saſſebes, ville très-forte, qu'il avoit remplie de troupes, & dans laquelle étoient tous ſes thréſors. Iſabelle eut recours au Bacha de Bude, qui marcha contre George, & le fit, en apparence, rentrer dans le devoir. Mais ſa conduite à la cour d'Iſabelle ne fut ni moins tyrannique, ni moins impérieuſe qu'auparavant. Il appella de nouveau Ferdinand en Tranſilvanie; &, de concert avec Gaſtaldo, miniſtre de ce prince, il contraignit la reine Iſabelle de céder à l'Archiduc ſa principauté, pour une penſion de cent cinquante mille écus. George eut, pour prix de ſa trahiſon, l'archevêché de Strigonie, & le chapeau de cardinal.

Soliman n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de ce traité, qu'il fit mettre en priſon l'ambaſſadeur de Ferdinand. Il envoya, bientôt après, une armée pour rétablir la reine Iſabelle & ſon fils dans leur principauté de Tranſilvanie.

[1551.]

L'armée Ottomane reçoit ordre d'entrer en Hongrie. Elle s'empare de pluſieurs fortereſſes & de la ville de Lippa ; *mais elle* échoue devant Témeſwar. Cependant l'armée de Ferdinand, commandée par le marquis Gaſtaldo, ſe diſpoſe à reprendre Lippa. La garniſon Turque, compoſée de ſix mille hommes, ſe défendit juſqu'à la derniere extrémité. Les maladies ſeules & la famine l'obligerent à ſe rendre. Informés de l'état intérieur de la place, les officiers de Ferdinand vouloient que les aſſiégés ſe rendiſſent à diſcrétion ; mais les avis & l'autorité du cardinal Georges prévalurent, & les Turcs eurent la liberté de ſe retirer. Ce ne fut pas ſans de grands murmures de la part des Hongrois, dont les chefs ne manquerent pas de rendre ſuſpecte, à la cour de Vienne, la fidélité du Cardinal. Peu de tems après, Ferdinand envoya des ordres ſecrets à Gaſtaldo, qui fit aſſaſſiner Georges dans ſa ville de Saſſebes.

[1552.]

Nouvelle tentative des Turcs ſur Témeſwar. Cette place étoit pourvue de toutes les choſes néceſſaires pour ſoutenir un long ſiége, & défendue par une garniſon de deux mille cinq cents hommes, ſous le

commandement d'Etienne Loſſonczi, capitaine de réputation. Cependant un mois s'étoit à peine écoulé que les Hongrois, effrayés des brèches terribles qu'ils voyoient à leurs murailles, contraignirent Etienne de capituler. Leur lâcheté ne demeura pas impunie; car, comme ils ſortoient de la ville, quelques querelles s'étant élevées entr'eux & les Turcs, ceux-ci les maſſacrerent avec leur brave commandant. Le bruit de ce traitement rigoureux répandit au loin l'épouvante. Ceux de Lippa quitterent leur ville, après en avoir ruiné les fortifications.

MAXIMILIEN.

[1563.]

LE royaume de Hongrie ſe trouvoit partagé, comme il eſt encore à préſent, entre la Porte Ottomane & la Maiſon d'Autriche ; car le Tranſilvain n'avoit plus que le vain titre de Roi, dont il fut même obligé de ſe déſiſter quelque tems après. Ferdinand, craignant l'inconſtance naturelle des Hongrois, leur propoſa pour ſon ſucceſſeur Maximilien, ſon fils, roi des Romains. Ce prince fut élu par les Etats du royaume, avec les formalités ordinaires. Avant ſa mort, il prit la même précaution que ſon pere. Ses ſucceſſeurs l'ont imité ; de ſorte que, par une preſcription des plus inconteſtables, la couronne de Hongrie eſt devenue héréditaire dans l'auguſte maiſon d'Autriche. Elle eſt actuellement poſſédée par l'illuſtre Marie-Thérèſe, impératrice douairiere, archiducheſſe d'Autriche & reine de Bohême.

Fin des Anecdotes Hongroiſes.

ANEC-

ANECDOTES
BOHÉMIENNES;
DEPUIS L'ORIGINE
DE LA MONARCHIE
Juſqu'à la Révolution qui fit paſſer cette Couronne dans la Maiſon d'Autriche.

INTRODUCTION.

A Bohême, comme la plûpart des autres Etats, ignore quels furent ſes premiers habitans. Tout ce que les ténèbres, qui couvrent les commencemens de ſes Annales, nous laiſſent appercevoir, c'eſt qu'elle s'appelloit *Hercynie* ou *Orcinie*, nom ſous lequel elle fut connue juſques vers l'an 600, avant

l'ère chrétienne. Alors un eſſain de Gaulois Celtiques, appellés *Boïens*, trop reſſerrés dans les bornes étroites de leur patrie, vint, ſous la conduite de Sigovèſe, neveu d'Ambigat, roi de Bourges, chercher dans cette contrée un établiſſement plus commode. Les peuples qui habitoient les forêts & les montagnes d'Hercynie, la plûpart ſauvages, ne purent réſiſter à ces guerriers intrépides, dont les compatriotes, environ trois ſiécles après, firent trembler les Romains dans Rome même. A l'aſpect de ces formidables aventuriers, ils diſparurent; & les vainqueurs donnerent à cette nouvelle patrie le nom de *Bohême*, qu'elle conſerve encore aujourd'hui, comme un monument du courage de ſes premiers conquérans.

Ils reſterent poſſeſſeurs paiſibles de ce pays, juſqu'au tems d'Auguſte, que Maroboduus les en chaſſa, pour y établir les Marcomans ſur leſquels il régnoit. Les Boïens ſe réfugierent dans la Baviere qui leur doit encore ſon nom. Elevé ſous les yeux d'Auguſte, Maroboduus avoit appris, à l'école de ce prince, le grand art de régner. Il uſa de ſa fortune en ſage monarque. Après avoir ſoumis ou vaincu tous les peuples voiſins, après avoir rendu ſa puiſſance formidable, il ſongea à l'établir ſur des fondemens ſolides. Il s'occupoit de

ce grand ouvrage, lorſqu'un rebelle, Arminius, prince de Chéruſques, entreprit de le déthrôner. Il leve une armée, marche contre le roi, l'attaque, & triomphe; Mais il ne jouit pas long-tems de ſon crime. Sa tyrannie révolte les Marcomans. L'uſurpateur eſt tué; & le prince légitime reprend ſon diadême. Mais à peine l'avoit-il poſé ſur ſon front, qu'un nouvel ambitieux, appellé *Catvalde*, entre en Bohême, à la tête d'une troupe de brigands; arrête les plus grands ſeigneurs de l'Etat; s'empare du palais royal, & de toute la puiſſance du monarque. Maroboduus, abandonné de tout le monde, s'abandonna lui-même; &, pour épargner ſes jours, il chercha un aſyle à Ravekne où, dans l'obſcurité, il termina ſa carriere.

Catvalde fut déthrôné à ſon tour & contraint de ſe réfugier auſſi ſur les terres de la domination Romaine. Le nouveau roi conſerva la couronne juſqu'à ſa mort, qui n'arriva que vers l'an 52 de Jeſus-Chriſt. On ignore quels furent ſes ſucceſſeurs. On voit ſeulement que, ſous le bon plaiſir de Claude & de Néron, Vannius, & ſes petits-fils, Vaunion & Sidon, régnerent ſur les Marcomans. Sous ces princes, la Bohême devint redoutable; & de ſon ſein elle vit ſortir des guerriers qui, plus d'une fois, triompherent de l'aigle

Romaine. Mais enfin cette puiſſance ſuccomba ſous les efforts des Huns & des Goths; & la Bohême ſurvivoit, pour ainſi dire, à ſa gloire, lorſqu'une nouvelle révolution lui fit changer de maîtres.

Vers l'an 300 de Jeſus-Chriſt, un torrent de Barbares, connus ſous le nom de *Sarmates* ou d'*Eſclavons*, vint inonder l'Europe, & répandre par-tout la déſolation, le brigandage & la mort. Ils ſe diviſerent en pluſieurs branches, pour s'emparer des différens pays qui ſe rencontroient ſur leur paſſage. Trois freres, nommés *Czech*, *Lech*, & *Ruſſus*, à la tête de l'une de ces colonies, s'avancerent; le premier, dans la Bohême; le ſecond, dans la Pologne, & le dernier, dans la Ruſſie; & ces guerriers ſecondés par tout ce que leur nation avoit de plus haute nobleſſe, fonderent ces trois Empires qu'une foule d'évènemens fameux ont rendus mémorables.

CZECH.

[325.]

UN prince Sarmate, appellé *Turskon*, ſiégeoit alors, on ne ſçait par quel coup de fortune, ſur le thrône de Bohême. Ce monarque faiſoit la guerre aux nations Germaniques; mais la victoire ne couronnoit point ſes drapeaux. Il étoit près de ſuccomber ſous les efforts des ennemis, lorſqu'il apprend l'arrivée de Czech, ſur les frontieres de ſes Etats. Cet illuſtre aventurier avoit deſſein d'accompagner Lech, ſon frere, en Pologne. Des ambaſſadeurs viennent à ſa rencontre, & le ſupplient de tendre une main ſecourable à un prince de ſa nation, accablé de diſgraces. Czech eſt touché. Il quitte ſon frere; &, ſuivi des braves compagnons de ſa fortune, il vole au ſecours de Turskon.

Czech étoit un de ces hommes rares, que la nature eſt des ſiécles à produire, & qui, par la ſublimité de leur ame, étonnent leurs contemporains, & ſubjuguent leur admiration. Tous les regards ſe fixerent ſur l'auguſte étranger. Tous les cœurs lui vouoient déja un attachement religieux.

Il ſembloit que les Bohêmes reconnoiſſoient dans ce grand perſonnage un héros né pour les gouverner un jour. Sous les auſpices de Czech, les troupes Bohémiennes ſe crurent déſormais invincibles. Turskon oſa former de flatteuſes eſpérances; & le Général répondit à l'attente publique. On enleva aux nations victorieuſes les fruits de leurs triomphes précédens: on les fit rentrer dans les limites de leurs pays; on alla même juſqu'aux portes de leurs capitales cueillir de glorieux lauriers. La Bohême recouvroit ſon ancien éclat: ſon empire devenoit redoutable; & tout alloit fléchir ſous le joug de ce peuple que la préſence d'un ſeul homme avoit rendu conquérant, lorſqu'un malheur ſoudain penſa le plonger de nouveau dans ſes premieres calamités. Turskon, prince ſage & aimé, meurt dans une bataille; & le trépas de ce monarque met tout le royaume en deuil. On pleuroit le pere de la patrie. On gémiſſoit ſur la triſte deſtinée de l'Etat, & l'on ignoroit quel ſeroit le prince qui pourroit réparer la perte que l'on venoit de faire.

Turskon n'avoit point d'enfans. Il étoit la derniere tête de ſa famille. La nation avoit droit de ſe choiſir un maître. Les grands s'aſſemblent. Czech paroît au milieu d'eux. On ne délibere point. La voix publique appelle Czech au thrône. Il eſt

couronné, aux acclamations d'un peuple innombrable. Le nouveau Duc avoit près de ſoixante ans, lorſqu'il ceignit le diadême. Son premier ſoin fut de rendre ſes Etats tranquilles. Avant lui, les Bohêmes conſervoient encore dans leurs mœurs une certaine rudeſſe que les guerres continuelles, ou la vie agreſte, avoient augmentée. Les loix étoient reſpectées ; mais on ſe contentoit de cette vénération ſtérile. On avoit toujours quelque prétexte pour les violer. Czech, qui ſentoit qu'elles ſont le plus ferme appui des royaumes, voulut les rendre aimables, & policer ſes ſujets. Il fit la paix avec ſes voiſins ; & ce prince, guerrier redoutable ſous le règne de ſon prédéceſſeur, devint tout-à-coup un légiſlateur paiſible. Il donna des loix aux agriculteurs. Il fit bâtir des villes, des villages, des châteaux. Il porta des édits qui régloient cette police intérieure, qui fait la ſûreté du citoyen. Il fit exploiter les mines d'or, d'argent & de pierres précieuſes, qui ſe trouvoient dans les provinces de ſes Etats. Il établit un commerce reſpectif entre les différentes villes qui lui étoient ſoumiſes ; &, de ces peuples divers qui compoſoient ſa nation, il ne fit, pour ainſi dire, qu'une ſeule famille qui n'avoit qu'une commune affection, l'amour du prince & de la patrie.

Il eſt vrai que Czech trouva dans ſon

peuple des diſpoſitions heureuſes. Les Bohêmes étoient bons, ſincères, ennemis de la fraude, amateurs du bien public, n'ayant des richeſſes que pour les ſacrifier au ſervice de l'Etat, &, quand il s'agiſſoit de le défendre, ne connoiſſant point ces prétendus priviléges que l'indolence annoblie revendique, de nos jours, avec tant de hauteur. Tout citoyen naiſſoit pour ſe ſacrifier à la patrie; &, quand elle parloit, chacun s'empreſſoit à l'envi d'obéir à ſa voix.

[352.]

Après dix-ſept ans de règne, Czech termine ſa glorieuſe carriere. Jamais prince ne fut plus abſolu, plus clément, plus affable, plus ſage. Chaque citoyen le regardoit, le vénéroit comme un pere. Tel étoit l'amour tendre de ſes ſujets pour lui, qu'ils prirent tous, après ſa mort, le nom de *Czéchiens*: exemple rare d'un gouvernement équitable, que les princes, pour le bonheur des hommes, devroient donner plus ſouvent à la terre! Il communiqua ſon caractere à ſa nation; car l'Hiſtoire remarque que, durant tout le cours de ſon règne, pour ne point l'accabler, les Bohêmes remirent après ſa mort la diſcuſſion de toute eſpece de procès ou de querelles quelconques.

INTERRÈGNE.

CZECH laiſſoit un fils unique, appellé *Clen*; mais il n'avoit ni les talens ni les qualités de l'eſprit & du corps, qui avoient placé ſon auguſte pere ſur le thrône. Il reſpecta une couronne qu'il étoit incapable de porter. La nation eſtima ſon déſintéreſſement généreux; & l'on attendit ſa mort pour donner à la patrie un nouveau Souverain. Les Bohêmes ſe gouvernerent, dans cet intervalle, en républicains, juſqu'à ce que les troubles ordinaires à la Démocratie, ayant agité l'Etat, les grands du royaume s'aſſemblerent pour choiſir un homme qui, marchant ſur les traces du monarque défunt, ramenât le calme & le bon ordre.

CRACUS I.

[376.]

CET homme, que la patrie deſiroit, fut Cracus, que pluſieurs auteurs font deſcendre de la fameuſe maiſon des Gracques. Avant ſon élection, les Bohêmes avoient offert la couronne à Lech, frere de Czech; mais ce prince l'avoit refuſée; &, content de régner ſur les Polo-

nois, il avoit lui-même recommandé Cracus. C'étoit un particulier, fort eſtimé du peuple par ſa profonde ſageſſe & ſes manieres affables. On le proclama d'une voix unanime; & la nation crut voir revivre en lui le monarque qu'elle vouloit remplacer.

Le thrône eſt ſouvent l'écueil de la vertu. Cracus couronné n'en fut que plus vertueux. Il connoiſſoit toute l'étendue de ſes devoirs: il s'efforça de les remplir. Auſſi modeſte, au ſein de la grandeur, que lorſqu'il étoit confondu dans la foule, il ne s'occupa que du ſoin de gouverner ſagement ſes ſujets, & de juger lui-même les différends qui s'élevoient entr'eux.

Ce prince doit être regardé comme le Numa de la Bohême. A l'exemple du légiſlateur de Rome, il profita de la crédulité de ſon peuple; &, ſçachant qu'un Souverain, pour être reſpecté, doit donner une haute idée de ſa ſageſſe, il fit courir le bruit, que tout ce qu'il diſoit, que les édits, que les loix qu'il portoit, que les jugemens qu'il rendoit, lui étoient dictés par des Intelligences céleſtes, avec leſquelles il avoit de fréquens entretiens. Pour fortifier cette opinion, il épouſa une eſpece de prophéteſſe, appellée *Borzéna*, que tout le peuple regardoit comme inſpirée.

[418.]

Il y avoit déja cinquante ans que Cracus

rendoit la Bohême heureuſe ; & les nations voiſines envioient la félicité dont elle jouiſſoit, lorſque les Polonois envoyerent à ce prince une ſolemnelle ambaſſade. Depuis la mort de Lech, la Pologne gémiſſoit ſous une cruelle anarchie. D'un côté, l'amour déréglé de la liberté, de l'autre une ambition effrénée, avoient allumé dans le ſein de cet Etat une guerre funeſte, qui, ſans doute, l'auroit conſumé, ſi l'on n'eût ſongé à ramener la paix par le choix d'un nouveau chef. On jette les yeux ſur Cracus. On ſupplie cet auguſte vieillard de faire, en faveur de la Pologne, tout le bien dont il a comblé la Bohême. Cracus aſſemble ſon conſeil. Il lui expoſe les demandes des députés, & le beſoin qu'a la Pologne, qu'une commune origine doit leur rendre chere, d'un homme verſé dans le gouvernement, pour rétablir dans ce royaume une heureuſe tranquillité. Enfin il déclare qu'il eſt prêt, ſi la nation y conſent, de laiſſer ſon thrône à ſon fils, pour ſuivre les ambaſſadeurs. On applaudit, quoiqu'à regret, à la grandeur d'ame du Prince, qui, après avoir donné de ſages leçons à ſon ſucceſſeur, partit pour la Pologne où il régna avec gloire. Il mourut dans Cracovie qu'il avoit fondée, emportant dans ſon tombeau l'eſtime & les regrets des deux peuples qu'il avoit gouvernés.

CRACUS II.

[418.]

CRACUS n'avoit que vingt-quatre ans, lorſqu'il fût proclamé; mais il avoit déja toutes les vertus d'un vieillard. La Bohême ne s'apperçut point du changement de prince. Le nouveau monarque vouloit, ſinon ſurpaſſer, du moins égaler ſon pere, & faire revivre ſes heureuſes qualités. Ses efforts ne tromperent point ſes deſirs; &, ſous ſon règne, ſes ſujets jouirent encore des douceurs de l'âge d'or.

Il aima beaucoup les ſciences; & c'étoit afin de les mettre en honneur, qu'il établit à Budecz des écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe. Ce ſont peut-être les plus anciennes dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire moderne. Il eſt vrai que ce que l'on y apprenoit ſe bornoit à bien peu de choſe. C'étoit une eſpece de méthode pour opérer ſûrement dans la magie; mais c'étoit alors la ſcience à la mode; & les ſçavans portoient en Bohême la petite baguette de paſſe-paſſe, comme, quelques ſiécles auparavant, les ſages ſe décoroient dans la Grèce du manteau & de la barbe philoſophiques.

Il épouſa Niva, princeſſe d'une grandeur prodigieuſe, & d'une beauté parfaite, qui lui donna trois filles; la premiere, appellée *Caſſa*, ſe livra toute entiere à l'étude de la botanique & de la médecine; la ſeconde, nommée *Tetka*, ſe rendit célèbre dans la magie, & mérita par ſon adreſſe dans cet art frivole, mais alors ſingulièrement conſidéré, l'admiration & les reſpects de la Bohême; la derniere, appellée *Libuſſa*, ſuccéda à ſon pere.

[480.]

Cracus termine tranquillement ſes jours dans la quatre-vingt-ſixieme année de ſon âge, & la ſoixante-deuxieme de ſon règne. Les larmes, que tous les véritables citoyens répandoient ſur ſa tombe, furent le plus bel ornement de ſes funérailles. Après ſa mort, l'intérêt jetta quelques ſemences de diſcorde entre ſes enfans. Les deux filles aînées, rendant juſtice à la haute prudence de leur jeune ſœur, ne refuſoient pas de lui céder les honneurs du thrône, & la ſucceſſion au diadême; mais elles vouloient être dédommagées par de grands apanages; & c'eſt ce qui retarda, près de deux ans, la proclamation de Libuſſa.

LIBUSSA.

[482.]

ENFIN, après bien des conteſtations, par l'ordre exprès des grands & du peuple, le partage des trois princeſſes fut réglé; & Libuſſa prit en main les rênes du gouvernement. Cette princeſſe relevoit l'éclat de ſa beauté par des mœurs douces, des manieres affables, un génie vaſte, une ſageſſe profonde, une éloquence impétueuſe & perſuaſive; &, par ſon adreſſe à manier le ſceptre, elle vengea ſon ſexe de la prétendue foibleſſe dont on l'accuſe.

L'auguſte Ducheſſe étoit dans la vingt-cinquieme année de ſon âge. On lui donna, moins pour conſeil que pour miniſtres, deux dames d'une grande naiſſance, conſacrées, comme elle, à la virginité, & trois des principaux ſeigneurs de la nation.

C'eſt elle qui la premiere fit frapper la monnoie de Bohême à ſon coin. D'un côté, l'on voyoit un ſoleil rayonnant, & de l'autre l'image de la Princeſſe. Elle étoit repréſentée aſſiſe ſur un petit thrône. Sa tête étoit couronnée, pour marquer ſa puiſſance ſuprême; mais aux pieds du thrône étoit une quenouille pour indiquer ſon ſexe.

[495.]

Depuis treize ans que Libuſſa régnoit ſeule ſur la Bohême, on ſe félicitoit du bonheur de la poſſéder. On deſiroit cependant qu'elle ſe donnât des ſucceſſeurs qui, formés à ſon école, puſſent, après elle, prolonger la félicité publique. Mais la Princeſſe, ne ſe ſentant aucune inclination pour le mariage, avoit rejetté pluſieurs fois les vœux des premiers ſeigneurs de ſa cour.

Elle s'étoit enfin flattée de reſter dans le célibat, lorſqu'un ſeigneur, mécontent d'un jugement qu'elle avoit prononcé contre lui, ſouleva les peuples, & leur fit regarder, comme une choſe honteuſe, d'obéir à une femme. On la preſſa dès-lors plus vivement que jamais de prendre un époux avec lequel elle partageât le fardeau de l'autorité ſouveraine. Libuſſa, après avoir reproché, d'une maniere ſanglante, aux Bohêmes leur coupable ingratitude à ſon égard, déclara qu'elle ſe rendoit à leurs deſirs; mais, réſolue de ſe venger des ſeigneurs qui avoient conſpiré contre elle, elle ſe ſervit du préjugé commun, où l'on étoit, qu'elle avoit avec la Divinité un commerce très-intime. Sa prudence & ſa ſageſſe avoient fait naître cette opinion que toutes ſes actions avoient fortifiée juſqu'alors.

La Princeſſe avoit un beau cheval blanc,

qu'elle avoit fait inſtruire pour cet objet. L'animal avoit contracté l'habitude d'aller tous les jours dans la maiſon d'un riche & noble laboureur : c'étoit Przémiſlas iſſu d'une famille ancienne, & qui préféroit la vie active & paiſible de la campagne à la bruyante & pénible oiſiveté de la cour. Libuſſa l'avoit eu pour condiſciple dans les écoles de Budecz; &, dès ce moment, ſon cœur avoit été touché de ſes vertus. Mais, comme l'intervalle que la fortune avoit mis entre leur naiſſance étoit trop immenſe pour le franchir tout-à-coup, elle avoit étouffé une paſſion naiſſante; ou du moins elle attendoit une circonſtance favorable pour la ſatisfaire. Elle crut l'avoir trouvée; &, voulant tout-à-la-fois humilier ſes audacieux amans, & couronner les vertus de Przémiſlas, elle le choiſit pour ſon époux.

Cette réſolution n'étoit connue que de l'habile Ducheſſe. Elle aſſemble tous les principaux de la nation, & fait annoncer qu'elle va nommer celui qui doit partager avec elle ſa couronne & ſon lit. Tout le monde eſt dans l'attente. On s'épuiſe en conjectures. L'ambition oſe former des eſpérances. « Qu'on m'amène mon cheval, dit la Princeſſe, « & choiſiſſez parmi vous » dix députés pour aller au-devant de mon » époux. » On s'empreſſa d'obéir. Dix des plus grands ſeigneurs de la nation ſe préſentent

ſentent pour cette glorieuſe ambaſſade; & les officiers conduiſent le courſier couvert de draps d'or & de diamans. « Cet animal, dit la Princeſſe aux députés, » cet animal » ſera votre guide; ſuivez-le. Il vous con- » duira vers un laboureur appellé *Przémiſ-* » *las*; vous le trouverez prenant un repas » frugal ſur une table de fer: c'eſt lui qui » doit être mon époux & votre prince. » Après avoir achevé ces mots, Libuſſa congédie l'aſſemblée qu'elle laiſſe dans la derniere ſurpriſe.

Le cheval & les ambaſſadeurs partent. L'animal les précède; &, ſuivant ſa coutume, il prend le chemin de Stadik, maiſon de campagne où demeuroit le futur monarque. Il apperçoit de loin Przémiſlas: il court à lui; &, ſe proſternant, il paroît l'adorer. Auſſi-tôt les ambaſſadeurs, frappés de cette eſpece de prodige dont ils ignoroient la cauſe, viennent ſe jetter aux pieds de cet homme merveilleux, devant qui les animaux ſembloient fléchir le genou. Ils lui offrent toutes les marques diſtinctives de la puiſſance ſouveraine, & le proclament Duc de Bohême, & époux de Libuſſa. Przémiſlas fatigué mangeoit alors du pain & du fromage que, faute de table, il avoit poſés ſur le ſoc de ſa charue; & c'étoient-là ce repas frugal & cette table de fer dont la

Ducheſſe avoit parlé. Après avoir appaiſé ſa faim, il répondit gracieuſement aux députés ; accepta leurs offres, & partit avec eux pour ſe rendre à la cour. Tous les grands du royaume, une foule de peuple, & la princeſſe elle-même, accompagnée d'un nombreux cortège, allerent au-devant du nouveau Souverain. Libuſſa, en l'apperçevant, ſe précipita dans ſes bras, & poſa elle-même le diadême ſur ſon front.

PRZÉMISLAS I.

[495.]

CE prince ne démentit point le choix de ſon auguſte épouſe, qui ſçut toujours conſerver ſon autorité. Animés tous deux par le zèle du bien public, ils fonderent pluſieurs villes. Celle de Prague leur doit ſon exiſtence.

[505.]

Libuſſa ne régna que dix ans depuis ſon mariage. Elle termina ſes jours à l'âge de quarante-huit ans; & la Bohême, qu'elle avoit comblée de bienfaits, ne ſe conſola de ſa perte, que par les vertus du prince qu'elle avoit placé ſur le thrône.

Plein de reconnoiſſance pour cette héroïne, Przémiſlas ne voulut point contracter de nouveaux liens. Il ne s'occupa que du ſoin de bien gouverner ſon peuple, & de rendre de plus en plus ſes Etats floriſſans. Il corrigéa les loix anciennes. Il en porta de nouvelles: il réforma les abus; il diſtribua les charges honorables aux ſeuls nobles, & ordonna que le reſte des citoyens s'occuperoit de différens métiers.

C'eſt ſous le règne de ce monarque qu'on vit une ſinguliere conjuration des femmes Bohêmes, à la tête deſquelles étoit Wlaſta, une des filles que Libuſſa avoit pris ſoin d'élever & d'inſtruire. Cette fille, qui haïſſoit les hommes, réſolut leur perte, & inſpira ſes ſentimens aux autres femmes. Elle les engagea par ſes diſcours à faire périr tous leurs maris, & à prendre enſuite les armes pour ſoutenir la nouvelle forme de gouvernement qu'elle vouloit établir. On choiſit une nuit pour exécuter ce deſſein criminel ; & toutes ces Mégères, après avoir trempé leurs perfides mains dans le ſang de leurs époux, ſe retirerent auprès d'Wlaſta qui en forma une armée, avec laquelle elle oſa combattre contre les parens de ceux qui avoient été tués. Ces forcenées, épriſes d'une barbare fureur, ſe battirent avec tant de courage, qu'elles remporterent la victoire, & impoſerent un tribut aux hommes *. Non contente d'en avoir fait périr un ſi grand nombre, Wlaſta forma le déteſtable projet d'exterminer le reſte.

* Ce fait peut paroître ſingulier ; mais il eſt poſſible. Les femmes des Sarmates accompagnoient leurs maris à la guerre. Elles ſçavoient bander un arc, manier un javelot, chaſſer, monter à cheval, & frapper même l'ennemi dans le combat.

Elle attira dans ſon camp une grande quantité de jeunes gens, en les faiſant inviter par des jeunes femmes qui ſuppoſoient de l'amour pour eux. Auſſi-tôt qu'ils furent au pouvoir de la cruelle guerriere, elle les fit mourir au milieu des plus affreux tourmens, croyant venger ſon ſexe par cette barbarie.

Tant de cruautés accumulées, une licence ſi impudente, crierent vengeance auprès de Przémiſlas. Il leve une armée, & marche contre ces terribles Amazones. Mais la victoire ne fut pas auſſi facile qu'il ſe l'étoit promiſe. Elle ſe fit acheter par près de douze ans de fatigues; & peut-être que la ſanguinaire Wlaſta eût triomphé, ſi le monarque ſe fût contenté d'employer la force ouverte. Il eut recours à la ruſe. Des milliers de femmes tomberent dans le piége. En vain Wlaſta voulut retarder ſa chute. La fortune ſe plut à confondre ſes deſſeins. Enfin, déſeſpérée de la perte de ſes compagnes, & frémiſſant à la vue des malheurs qui menaçoient ſa tête coupable, elle prit le parti de périr, les armes à la main, avec celles qui étoient encore ſous ſes drapeaux. Elle fondit avec furie ſur l'armée de Przémiſlas; mais elle ſuccomba bientôt, & fut tuée dans l'action. Sa mort mit fin aux troubles; & les femmes Bohêmes furent obligées de rentrer dans leur ſexe.

[549.]

Le duc de Bohême ne ſurvécut pas long-tems à cet exploit glorieux. Il s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il en avoit paſſé cinquante-quatre ſur le thrône, dans l'exercice des fonctions d'un grand monarque. Il fut inhumé au château de Wiſſehrad, ſur le torrent de Boticz, qui devint la ſépulture des Souverains, juſqu'au règne de Borzivoie. Il laiſſoit trois fils qu'il avoit eus de Libuſſa; Nézamiſlas, qui lui ſuccéda; Radobeylas & Lidomire, auxquels on donna de grands apanages.

Sur le point de mourir, Przémiſlas fit placer dans une eſpece de lieu ſacré ſes habits ruſtiques, qu'il avoit toujours conſervés pour ſe rappeller ſa premiere condition.

NÉZAMISLAS.

[549.]

LE nouveau Duc remplit exactement, durant tout le cours de ſon règne qui fut de quarante-neuf ans, la ſignification de ſon nom (*a*). Il trouva toutes les parties de l'Etat ſolidement affermies. Il crut devoir jouir du fruit de la ſageſſe de ſon pere, comme de la plus belle portion de ſon héritage. La conſtitution du gouvernement étoit ſaine & vigoureuſe. Il ſe contenta de la maintenir dans cet état de ſanté, qu'une adminiſtration prudente ſçait toujours produire. Son règne fut celui de la paix, de la concorde & de l'uniformité.

Son avènement au thrône avoit été troublé par une légere tempête. Urſoweck, ſeigneur riche & puiſſant, avoit voulu lui diſputer la couronne. Il porta même l'audace juſqu'à faire des courſes ſur les domaines du prince; mais le Duc ne tarda point à punir le rebelle. Il l'attaqua; le vainquit; &, l'ayant fait priſonnier, il lui fit couper le nez & les oreilles, & lui rendit la liberté. Cet

* *Nézamiſlas*, en langue Eſclavonne, veut dire, » Qui n'eſt point Novateur. »

exemple intimida l'ambition ; &, juſqu'à la mort de Nézamiſlas, rien n'interrompit la tranquillité profonde dont jouit la Bohême.

[598.]

Ce prince quitta la vie, à l'âge de ſoixante & quatorze ans. Il fut enterré tout auprès de ſon pere. Il partagea toute la nobleſſe en diverſes claſſes, & lui diſtribua toutes les charges. Il obligea tous les grands de venir à la cour, chacun dans un tems marqué, pour y apprendre la ſoumiſſion qu'ils devoient au Souverain, & s'habituer à demander & à mériter des graces. Il environna de murailles la ville de Prague, dont il augmenta conſidérablement le nombre des citoyens, en accordant de grands priviléges à cette cité fameuſe.

MNATHA.

[598.]

DEPUIS ce prince, les ſouverains de la Bohême commencent à dégénérer. Moins habile que ſon pere, & voulant, comme lui, jouir d'un doux repos, Mnatha ne monte ſur le thrône, que pour ſe montrer à ſes peuples ; &, content de leur avoir fait connoître leur maître, il ſe renferme dans ſon palais, à l'âge de vingt-ſix ans, pour s'endormir dans les bras de

la molleſſe. La foibleſſe du gouvernement énerve toutes les parties de l'Etat ; & l'ambition en profite pour lever ſa tête altière. Une révolte ſoudaine rappelle au prince aſſoupi les devoirs que lui impoſe le ſceptre. Il ſe met à la tête de ſes troupes, & vient à bout de dompter les rebelles.

Les anciens du peuple eſpéroient que cette révolution apprendroit à leur Duc que l'Empire eſt ouvert de toutes parts aux ſéditions, quand celui qui en tient les rênes, ne porte point ſur tous les objets un regard attentif. Quelques-uns même oſerent l'engager à profiter de cette leçon que venoit de lui donner la fortune, & à prêter aux affaires une application d'autant plus néceſſaire, que l'on étoit menacé d'avoir la guerre de différens côtés. Mnatha fit de grandes promeſſes ; mais il n'en tint aucune, & s'occupa uniquement de ſes plaiſirs.

[651.]

Telle étoit la ſolide conſtitution que les Ducs précédens avoient donnée à la Bohême, que cinquante-trois ans paſſés dans une molle oiſiveté ne purent l'altérer ; & la vie voluptueuſe de Mnatha ne fut fatale à ſa patrie, que dans les premieres années de ſon règne. Il mourut, comme il avoit vécu, ſans gloire ; & ſes ſujets le perdirent avec indifférence, dans la ſoixante & douzieme année de ſon âge.

WOGEN.

[651.]

SON pere, en mourant, lui avoit donné pour tuteur Rohowits, dont on avoit admiré les bonnes qualités. La fortune changea bientôt ſes mœurs. Il devint fier, injuſte & cruel. Il oſa même porter ſes vues juſques ſur le thrône; mais la majorité du prince déconcerta ſes projets, ſans éteindre ſa criminelle ambition. Wogen connut bientôt l'orgueilleuſe tyrannie de Rohowits. Son ame étoit trop grande pour ramper devant un ſujet. Il réſolut de punir l'audacieux; mais le perfide tuteur prévint la vengeance de ſon pupille. Il prit la fuite, & s'enferma dans une fortereſſe. On en fit le ſiége; &, deux mois après, elle fut emportée d'aſſaut. Rohowits, amené devant ſon Souverain, lui demanda, comme une grace ſinguliere, de n'être point livré entre les mains des bourreaux. Wogen y conſentit, à condition qu'il ſe pendroit lui-même à un arbre; ce qui fut exécuté ſur le champ.

A peine cette tempête inteſtine eut-elle été calmée, que les Saxons de Miſnie paſſerent l'Elbe, & firent une irruption dans la Bohême. Le Duc les repouſſa; &, pour

réprimer leurs courſes, il fit bâtir ſur le rivage de l'Elbe une forte citadelle. Ils revinrent bientôt en plus grand nombre, emporterent le fort, & ravagerent les provinces voiſines. Wogen étoit alors occupé contre les Moraves qui, d'un autre côté, s'étoient jettés ſur ſes terres. De retour de cette expédition qui lui avoit été glorieuſe, il marcha contre les Saxons qu'il tailla en piéces. Il fit encore la guerre aux Moraves, & vint à bout de procurer à ſes peuples une paix durable.

Si Wogen ſe couvrit de gloire dans les combats, il ne ſe montra pas moins recommandable dans le ſein de la paix; & la ſageſſe de ſon gouvernement fit oublier les vices honteux de ſon pere.

[689.]

Ce prince termina ſes jours dans une vieilleſſe avancée, après trente-huit ans de règne. Il fut regretté de ſes ſujets, comme un pere l'eſt de ſes enfans. La ville de Prague ſur-tout, qu'il avoit embellie, ſignala ſa douleur. Tous ſes citoyens prirent le deuil, & s'abſtinrent de manger durant pluſieurs jours. Des larmes auſſi générales, auſſi ſinceres, forment le panégyrique de celui qui les fait répandre.

WNISLAS.

[689.]

WOGEN laiſſoit deux fils, Wniſlas, & Wratiſlas. L'union des deux freres prévint toutes les diviſions que l'intérêt auroit pu faire naître. Ils partagerent entr'eux les Etats de leur pere. Wratiſlas eut pour ſon apanage toute la partie ſeptentrionale de la Bohême. Tout le reſte du pays & le titre de Duc furent le partage de l'aîné. Ils vécurent tous deux dans une concorde d'autant plus admirable, qu'elle eſt rare, & ſe prêterent de mutuels ſecours contre les Saxons & les autres peuples qui les attaquerent. C'eſt tout ce que l'on ſçait du règne de ce prince, qui fut de vingt-ſix ans, & qui mourut en 715.

CRZÉZOMISLAS.

[715.]

LEs fils des deux freres leur ſuccéderent dans les provinces de leurs dépendances, & Crzézomiſlas, fils d'Wniſlas, fut reconnu Duc après ſa mort. Il n'illuſtra pas plus ſon ſiécle, que n'avoit fait ſon pere; & peut-être eût-on ignoré juſqu'à ſon exiſtence, s'il n'en eût donné de triſtes preuves à ſes ſujets. Comme il avoit employé la plus grande partie des gens de la campagne à travailler à des mines que l'on avoit découvertes, la culture des terres fut négligée, & l'on manqua de grains dans la Bohême. Pour comble de malheur, la guerre ſe joignit à la diſette; & l'on vit enfin régner en Bohême les triſtes fléaux de l'âge de fer. Après un règne de quarante-deux ans, l'auteur de tous ces maux délivra par ſa mort la patrie d'un prince qui, ſans être cruel, lui avoit fait éprouver toutes les horreurs de la tyrannie.

NEKLAN.

[757.]

LE nouveau Souverain n'avoit que douze ans, lorſque ſon pere mourut. Il fut proclamé ſous les auſpices d'Wratiſlas, ſon oncle, que le monarque défunt avoit déclaré tuteur & protecteur de ſon fils. Ce prince lui conſerva bien ſes Etats; mais il ne donna point à ſon neveu cette éducation mâle, qui convient à un homme qui règne ſur un peuple guerrier. Neklan fut élevé parmi les femmes. Il en contracta les foibleſſes, & ſon adminiſtration fut toujours puſillanime. Heureuſement pour la Bohême, ce ſiécle fut celui de ſes Grands généraux; & les talens de ces hommes intrépides couvrirent l'incapacité du monarque.

[764.]

Wratiſlas, oncle du prince, meurt, & laiſſe ſes Etats à ſon fils Wlatiſlas, couſin germain de Neklan. Wlatiſlas étoit poſſédé par une aveugle ambition. A peine eut-il ſuccédé à la puiſſance de ſon pere, que, remarquant que le duc de Bohême étoit d'un naturel foible & timide, il réſolut

de profiter de ſon peu de talent. Il fait entrer dans ſes Etats une nombreuſe armée, & ſe met en devoir d'en faire la conquête. Neklan, trop puſillanime pour ſe mettre à la tête de ſes troupes, charge un ſeigneur de ſa cour, qui lui reſſembloit beaucoup, de prendre ſes habits & ſes armes, & de remplir toutes ſes fonctions. Les deux armées ſe rencontrent. On en vient aux mains avec cette fureur qui diſtingue les guerres civiles. Pendant qu'on ſe battoit de toutes parts avec un horrible acharnement, Wlatiſlas, trompé par les apparences, croit appercevoir celui qu'il vouloit priver de la couronne. Il fond ſur lui avec impétuoſité; mais le ſeigneur, qui repréſentoit le Duc, le terraſſe & l'immole. L'armée ennemie, privée de ſon chef, prend auſſi-tôt la fuite, & l'on en fait un grand carnage. Le vainqueur eſt tué dans le combat. Sa mort anime les guerriers, & fait naître dans leurs cœurs le deſir de la venger. Tranſportés de fureur, ils entrent dans les Etats d'Wlatiſlas; s'en emparent, & arrêtent le fils du Prince, jeune enfant de ſept ans, qu'ils amenent à leur Duc. Neklan, touché de ſa tendre jeuneſſe, lui rendit la liberté, & lui aſſigna même de grands revenus pour ſa ſubſiſtance. Un ſeigneur, chargé de l'élever, eut la cruauté, quelque tems après, de lui couper la tête, & de la porter au Duc,

comme un préſent qu'il s'imaginoit lui devoir être fort agréable. Neklan s'évanouit à cette vue, & contraignit enſuite le traître de s'aller pendre à un arbre.

[789.]

Les armes du Duc, heureuſes au dedans du royaume, ne le furent point au dehors. Witikind, prince Saxon, ce guerrier redoutable, qui, durant plus de quinze ans, oſa lutter contre toute la puiſſance de Charlemagne, avoit pris pour épouſe Svatava, princeſſe du ſang royal de Bohême, & avoit fait avec ce royaume puiſſant une alliance offenſive & défenſive. Attaqué ſans ceſſe par les François, & près de ſuccomber ſous leurs efforts, Neklan lui envoya des ſecours qui retarderent ſa chute de quelques années. Cette guerre fut longue; & la Bohême n'eut pas lieu de s'en féliciter. Plus d'une fois, elle en fut le triſte théatre : plus d'une fois, elle vit ſes campagnes déſolées, ſes citoyens immolés, ſes villes ſaccagées, ſes fortereſſes renverſées; & ſes plus habiles généraux furent les victimes de leur bravoure.

[807.]

Witikind épuiſé s'étoit enfin ſoumis à Charlemagne; & la Bohême ſoutenoit ſeule tout le poids de la guerre. Neklan crut devoir imiter le prince Saxon; &, pour terminer

terminer les malheurs qui accabloient ſon pays, il envoya des ambaſſadeurs à Charles, fils aîné du monarque François, qui conduiſoit contre ſes Etats une armée redoutable.

Les ambaſſadeurs rencontrerent le Prince ſur les frontieres de la Bohême. Ils vinrent ſe jetter à ſes pieds, & lui parlerent en ces termes : « Enfant chéri de la fortune, » vous voyez à vos genoux les députés » d'un peuple qui, juſqu'à ce jour, s'eſt » couvert de gloire dans les combats. Des » nations puiſſantes & formidables, ſubju- » guées ou taillées en piéces, & trois cens » ans de victoires, tels ſont les monumens » de notre valeur. Nous avons triomphé » juſqu'au moment où nous avons combattu » contre vous. Vous l'emportez. La fortune » nous abandonne pour ſuivre vos dra- » peaux... Songez pourtant que, ſi cette » bizarre divinité nous eût été fidèle, nous » compterions au nombre de nos alliés, ou » de nos ſujets, tous les peuples qui com- » battent ſous vos auſpices... Mais les » dieux nous étoient favorables autrefois : » maintenant c'eſt votre valeur qu'ils cou- » ronnent ; telle eſt l'inconſtance du deſtin. » François, ce n'eſt point votre courage ; » c'eſt une intelligence ennemie, qui a fait » échouer nos efforts. Uſez donc, glorieux » Prince, uſez du bienfait des dieux, & ſai-

» fiſſez, avec ſageſſe, des circonſtances » conformes à vos deſirs. Elles peuvent » changer : craignez la viciſſitude des cho- » ſes humaines, & recevez au nombre de » vos amis une nation guerriere, qui peut, » par ſon intrépidité, par ſa bravoure, ac- » célérer vos triomphes. Elle vient d'elle- » même s'humilier devant votre puiſſance. » Peut-être aurez vous lieu de vous félici- » ter de commander à de pareils hommes. »

Charles écouta ce diſcours avec cet air noble, qui convient ſi bien à la victoire; & il répondit avec bonté, qu'il conſentoit à conclure avec la Bohême un traité de paix & d'alliance, qui rendît communs les intérêts des deux peuples. Enſuite il renvoya les députés, après les avoir chargés de préſens pour leur Prince.

[809.]

Neklan ne jouit pas long-tems des douceurs de la paix. La mort vint terminer ſes jours, après quarante cinq ans de règne. La foibleſſe de ſon gouvernement le fit mépriſer de ſes ſujets, & des nations voiſines; &, s'il conſerva la couronne, c'eſt qu'il ſçut employer les grands miniſtres que lui donna la fortune.

HOSTIVIT, *ſurnommé* MILEHOST, *c'eſt-à-dire* HOSPITALIER.

[809.]

CE prince, âgé de vingt-huit ans, étoit capable de régner, lorſqu'il prit en main les rênes de l'Etat, que la molleſſe de ſon pere avoit ſingulièrement relâchées. Il forma le grand deſſein de rendre à ſa patrie ſon premier éclat; mais, à peine eut-il mis la main à cet important ouvrage, que Miſtiboie, ſon frere, peu content de ſon apanage, voulut s'aggrandir par la force des armes. La fortune ne ſeconda point ſon ambition criminelle. Il fut battu, & forcé de conſentir aux propoſitions d'accommodement que le Duc lui fit faire.

[823.]

Hoſtivit profite du calme rendu à ſes Etats. Il réforme la juſtice, corrige les abus, rétablit l'ordre, fait revivre les anciennes coutumes, & rentrer les grands dans les bornes d'une étroite obéiſſance. La Bohême éprouve bientôt les heureux effets de cette ſage adminiſtration. Les campagnes ſont cultivées: le commerce eſt floriſſant;

& l'abondance, fruit d'une longue paix, met le comble à la félicité publique. Pour la perpétuer, le prince renouvelle les traités faits avec les rois de France. Il s'abouche lui-même à Francfort avec Louis le Pieux, qui le traite avec les honneurs dûs aux têtes couronnées, & qui lui donne le titre glorieux de Collégue & de Frere. Les deux Souverains ratifient à l'amiable, & ſans l'intervention d'aucun miniſtre, les alliances précédentes, & en concluent une nouvelle pour pluſieurs ſiécles.

[834.]

L'inquiet Miſtiboie, dévoré ſans ceſſe par ſa criminelle cupidité, déclare de nouveau la guerre à ſon frere, & trouble tout-à-coup la tranquillité de ſa patrie. Hoſtivit ſe met à la tête de ſes troupes, marche contre le rebelle, & l'atteint près du village de Piſtnicz, dans le voiſinage de Caſſin. On s'attaque. On combat avec fureur. La mort vole également des deux côtés. Enfin la victoire, après avoir long-tems balancé, ſe range ſous les drapeaux d'Hoſtivit qui reſte maître du champ de bataille. Ce fut-là le ſeul avantage de ce prince qui, voyant combien cette guerre ſeroit ſanglante, offrit à ſon frere de ſe réconcilier par un nouvel accord. On céda quelques provinces à Miſtiboie; & l'on arrêta que, ſi ce prince ſur-

vivoit à ſon frere, il lui ſuccéderoit au préjudice même de ſon neveu, mais qu'après ſa mort, la couronne retourneroit au fils d'Hoſtivit. Ce traité rétablit la bonne intelligence entre les deux freres. L'envie d'augmenter ſes richeſſes porta Miſtiboie à faire des ravages dans la Moravie. Il mourut dans cette expédition. Hoſtivit, qui n'avoit pas voulu le ſeconder, vécut en paix avec les Moraves.

[841.]

Un nouvel ambitieux s'éleve dans la Bohême. Sukoſlas, prince du ſang royal, oſe porter ſes regards juſqu'au diadême, & commettre des brigandages ſur les terres de ſon ſouverain. Le monarque envoie ſes généraux contre le rebelle. On l'accable. On l'oblige de chercher un aſyle dans la fortereſſe de Sukols, qu'il avoit fait bâtir, & dans laquelle on vient l'aſſiéger. La réſiſtance n'eſt pas longue. Tous les partiſans du vaincu l'abandonnent. Il eſt arrêté. On lui coupe les pieds & les mains, & on le précipite dans l'Egre.

Les Saxons profitent de ces diſcordes civiles, pour ſe jetter dans la Bohême qu'ils croyoient dépourvue de guerriers. Mais, quelle eſt leur ſurpriſe, lorſqu'après avoir fait quelques journées de chemin, ils apperçoivent une armée nombreuſe, prête

à fondre ſur eux ! Ils font cependant bonne contenance. Ils ſoutiennent avec bravoure le premier choc des aſſaillans. Mais, la fureur des Bohêmes augmentant en raiſon de la réſiſtance, ils ſont bientot enfoncés & forcés de regagner leur pays, après avoir perdu la moitié de leurs ſoldats. Cette mémorable défaite inſtruiſit les Saxons. Ils reſpecterent le tombeau de leurs compatriotes; &, durant tout le règne d'Hoſtivit, ils n'oſerent plus reparoître.

[845.]

La lumiere de l'Evangile commence à pénétrer dans la Bohême. Quatorze princes de cette nation viennent, avec leurs vaſſaux, trouver le roi de France, pour être inſtruits dans les principes du Chriſtianiſme. Le monarque les fait baptiſer, dans l'octave de l'Epiphanie, & les renvoie dans leur pays, avec de riches préſens.

[848.]

Des hoſtilités mutuelles rompent la paix qui régnoit entre les François & les Bohêmes. Louis envoie ſon fils contre ces derniers. Le jeune prince les attaque, triomphe, & les oblige de demander la paix & de donner des ôtages.

[849.]

La néceſſité avoit forcé la Bohême à ſe

ſoumettre à des conditions dures. A peine eut-elle reſpiré, qu'elle voulut venger ſa défaite. Elle inſulta les provinces de la domination Françoiſe, & provoqua le courroux de cette nation belliqueuſe. Bientôt on vit flotter ſur les frontieres les étendards de la France; & les armées des deux peuples en vinrent aux mains avec fureur. La victoire fut complette du côté des troupes d'Hoſtivit. Les François prirent la fuite, & ſe réfugierent dans leur camp. Les vainqueurs les y aſſiégerent, & les forcerent de ſe rendre à diſcrétion. Ils furent traités en ennemis mortels; & ce ne fut qu'avec peine qu'ils obtinrent la liberté de retourner dans leur pays par le grand chemin.

[856.]

La paix vint encore une fois calmer ces tempêtes; & la Bohême fut tranquille juſqu'à la mort d'Hoſtivit. Ce prince finit ſa vie, après quarante-ſept ans de règne, emportant dans le tombeau la gloire d'avoir été l'un des plus grands monarques de ſon ſiécle.

BORZIVOIE, *premier Duc Chrétien.*

[856.]

A L'EXEMPLE de ſon pere, ce prince entretint la paix avec le roi de Moravie, & ſe rendit même, peu de tems après ſon couronnement, à la cour de ce prince pour traiter avec lui de leurs intérêts communs. Pendant ſon ſéjour dans ce royaume, il s'y fit inſtruire des myſteres de la Religion Chrétienne par les évêques Cyrille & Méthodius, & reçut le Baptême, avec tous ceux qui l'accompagnoient. A ſon retour dans ſes Etats, il s'apperçut que ſon changement de religion avoit indiſpoſé ſes ſujets; & il ſe vit contraint de ſe retirer en Moravie. Le roi lui offrit alors de l'argent & des troupes, pour châtier les rebelles. Mais Borzivoie jugea plus à propos de ſuivre les conſeils de Méthodius, & d'attendre que ſes ſujets rentraſſent d'eux-mêmes dans le devoir.

La Bohême fut bientôt dans un déſordre affreux. Ce n'étoit par-tout que meurtres, violences, pillages, incendies, ſuites ordinaires de l'anarchie. Accablés de tant de maux, les Bohêmes engagerent le ſénat à

s'assembler, pour délibérer sur ce qu'on avoit à faire en pareille circonstance, & s'il falloit rappeller le Duc, ou en élire un autre. On prit ce dernier parti ; & l'on proclama Duc Stoymir, prince de la branche cadette des ducs de Bohême, & qui avoit été exilé en Baviere par Hostivit.

[866.]

La domination du nouveau prince ne fut pas long-tems agréable ; & la faction qui l'avoit élevée s'ennuya bientôt de son gouvernement. On le déthrôna, & on le renvoya en Baviere. On tint alors une nouvelle assemblée des Etats, dans laquelle le nombre des partisans de Borzivoie l'emporta sur celui des factieux. Ce prince fut rappellé dans ses Etats, & reprit la couronne. Il fit venir Méthodius en Bohême, afin qu'il instruisît les peuples, & qu'il baptisât ceux qu'il pourroit convertir. Ludmilla, femme du Duc, embrassa la premiere le Christianisme, avec son pere & ses enfans. Une foule de Bohêmes suivirent son exemple ; & Borzivoie fit bâtir plusieurs égliſes, pour y célébrer le Service divin. Ce prince établit, en même tems, des écoles pour y apprendre la langue latine, que les Bohêmes ignoroient alors.

[905.]

Mais quels que fussent les soins religieux

du pieux & zélé monarque, la parole de Dieu ne faiſoit point de rapides progrès. La nobleſſe ſur-tout ne pouvoit ſe réſoudre à rejetter ces vains ſimulacres, objets de ſon culte inſenſé. Elle aimoit mieux ſe proſterner devant un chêne antique, devant un marbre groſſier, devant une chaîne de fer ou un ſoc de charrue, qu'elle voyoit, que d'adorer un Être ſuprême, qui ne ſe laiſſoit point voir. Enfin vingt ans de travaux n'avoient pu faire germer dans ces cœurs ingrats & indociles ces divines ſemences de douceur, d'humanité, de vertu, d'obéiſſance, répandues dans l'Evangile. Attachés aux anciennes ſuperſtitions, le plus grand nombre des ſeigneurs murmuroient hautement contre le Duc, & ſe plaignoient de ce qu'il étoit uniquement occupé à bâtir des égliſes, plutôt qu'à ſonger aux affaires de l'Etat. Ces clameurs ſéditieuſes furent pouſſées ſi loin, que Borzivoie, craignant une révolution pareille à celle qui l'avoit forcé d'aller chercher un aſyle en Moravie, prit le parti d'abdiquer volontairement; &, ſacrifiant ſa couronne à ſon Dieu, il aſſembla les différens ordres de l'Etat; leur déclara ſes intentions, fit reconnoître en ſa place Spitignée, ſon fils aîné, & ſe retira avec ſa femme dans la fortereſſe de Tetſchen.

SPITIGNÉE.

[905--906.]

QUOIQUE ce prince eût été élevé dans la Religion Chrétienne, il parut favoriſer également les Idolâtres & les Chrétiens. Son pere lui en ayant fait des reproches, il lui répondit que les uns & les autres étoient ſes ſujets, & qu'il leur devoit à tous les mêmes égards ; que c'étoit à lui de protéger la religion, mais qu'il ſe garderoit bien de mettre la main à l'encenſoir, en ſe mêlant de la prêcher ; enfin, que jamais on ne le verroit tourmenter des hommes qu'il devoit chérir comme ſes enfans, parce qu'ils refuſeroient d'adorer comme lui la Divinité. On attribue à ce monarque la fondation d'une académie littéraire auprès de la ville de Prague. Il donnoit les plus belles eſpérances, lorſqu'il fut enlevé à la Bohême, peu de tems après ſa majorité. Il fut inhumé dans la baſilique de Notre-Dame de Tein.

WRATISLAS I.

[906.]

L'INTÉRÊT public arrache Borzivoie de sa retraite. Ce prince solitaire, singulièrement respecté des Bohêmes, depuis qu'il étoit volontairement descendu du thrône, est reçu dans Prague aux acclamations d'un peuple innombrable. Il assemble les Etats, & fait proclamer Wratislas son second fils.

Le jeune Souverain entroit dans sa quatorzieme année. Cette jeunesse même, relevée par toutes les graces d'une figure noble & belle, le rendit cher aux peuples. Il est vrai que le sage Borzivoie soutenoit la main de son fils, trop foible encore pour diriger sans guide les rênes de l'Etat. La religion lui avoit appris que le premier devoir des peres est de former eux-mêmes le cœur & l'esprit de leurs enfans. Convaincu de cette obligation sacrée, le vieux Duc ne s'en rapporta qu'à lui-même du soin de former son fils dans le grand art de régner. Mais, pour augmenter l'affection publique, toutes les ordonnances, toutes les décisions, tous les jugemens sortoient de la bouche de Wratislas, comme s'il en eût été réellement l'au-

teur ; &, quoique l'œil clairvoyant du public ne pût être trompé, la majeſté du jeune monarque, l'air de grandeur qu'il donnoit à toutes ſes actions, faiſoient croire qu'il étoit capable de tant de ſageſſe.

[910.]

Borzivoie meurt comblé de mérites, à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans, après avoir vu ſon fils entrer dans ſa majorité, & gouverner ſelon ſes principes. Toute la Bohême le pleura, &, par la ſincérité de ſes larmes, effaça, en quelque ſorte, la tache dont elle s'étoit couverte, en ſuſcitant à ce bon prince tant & de ſi mortifiantes diſgraces.

[912.]

Wratiſlas aimoit la guerre. Il ſaiſit l'occaſion d'exercer ſon ardeur martiale. Les Hongrois ravageoient la Baviere. C'étoit de-là qu'étoient venus les factieux qui avoient détrhôné ſon pere. Ce fut pour lui un prétexte ſuffiſant. Il déclare la guerre aux Bavarois ; joint ſes forces à celles de la Hongrie ; & les deux armées portent dans la Baviere la déſolation & la mort. Forteresſes, villes, villages, rien n'eſt épargné ; & tout ce pays alloit être ruiné, lorſqu'Otton, aïeul de l'empereur Otton le Grand, vient au ſecours des Bavarois. Tout change alors.

Les troupes de Baviere, qui n'oſoient point paroître devant celles des Confédérés, ſe montrent avec audace, & cherchent l'ennemi. Le prince Allemand le rencontre dans un lieu fort étroit, où la cavalerie, qui faiſoit la principale force des Bohêmes & des Hongrois, ne pouvoit former ſes eſcadrons, ni faire ſes évolutions ordinaires. On en vient aux mains. La victoire ſe déclare tout-à-coup. Les Alliés prennent la fuite; mais ils ne ſont point ſuivis. Otton, content de ce ſuccès, laiſſe ſon triomphe imparfait, & retourne dans ſes Etats. Les Bohêmes & leurs Alliés profitent de ſa retraite pour fondre dans la Thuringe qu'ils déſolent. Burcard, ſouverain de cette région, vient à leur rencontre. Il eſt tué dans le combat: ſes troupes ſont diſſipées; & les Confédérés, maîtres de tout le pays, ſe chargent de précieuſes dépouilles, & regagnent leur patrie. Les Hongrois traverſent la Moravie où ils commettent d'horribles brigandages, ſans diſtinction d'amis ou d'ennemis. Le roi de Moravie, allié de Wratiſlas, ſe plaint à ce prince de ces hoſtilités. Le Duc, indigné du procédé des Hongrois, marche contre eux, les bat, & les oblige de rentrer dans leur pays, après avoir perdu le fruit de leurs expéditions. Leurs dépouilles ſervent à dédommager le monarque Mo-

rave des ravages qu'il avoit eſſuyés ; & le ſouverain de la Bohême rentre dans ſes Etats, couvert de gloire, & comblé des dons de la fortune.

[913.]

Wratiſlas avoit épouſé Drahomira, fille du ſouverain de Lucens, princeſſe fourbe & diſſimulée, dont le caractere impérieux & cruel fit couler bien des larmes dans le royaume. Elle étoit payenne ; mais elle abjura le culte des idoles, en donnant ſa main au Duc qu'elle rendit pere de deux fils. Ces deux jeunes princes, l'eſpérance de la Bohême, fixerent l'attention du monarque ; &, comme les ſoins du gouvernement ne lui permettoient pas de donner à leur éducation toute l'application qu'il deſiroit, il confia l'aîné, nommé *Wenceſlas*, au zèle de la pieuſe Ludmilla, ſa mere, & garda le plus jeune, appellé *Boleſlas*, auprès de lui. Afin que l'amour du commandement ne mît point entre les mains de ces deux freres des armes parricides, il régla l'ordre de ſa ſucceſſion, & leur partagea ſes Etats, du conſentement de la nation.

[916.]

Digne imitateur de la piété de ſon pere, Wratiſlas ſignala ſon zèle pour la propaga-

tion de l'Evangile. Le Ciel couronna ſa religieuſe ardeur. L'étendard de la Croix fut arboré dans toute l'étendue de ſon royaume ; & ce Dieu ſeul & unique, inconnu ſi longtems à l'univers, fut enfin adoré par la plus grande partie des Bohêmes. Ce fut au milieu de ces ſaintes occupations, que le Duc rendit ſon ame à ſon Créateur. Il fut enterré à Prague, dans l'égliſe de S. George, où l'on voit encore ſon tombeau, avec une inſcription dans laquelle on lui donne le titre de Bienheureux.

WENCESLAS I.

[916.]

A LA mort de Wratiſlas, les Etats s'aſſemblerent pour arrêter la maniere dont on gouverneroit le royaume, durant la minorité des jeunes princes, dont l'aîné n'avoit encore que huit ans. Drahomira fut nommée leur tutrice & proclamée Régente de Bohême. Mais, comme on redoutoit l'ambition de cette princeſſe, on lui donna pour collégue la douairiere Ludmilla, avec une autorité preſqu'égale; & les deux Reines furent chargées de l'éducation des deux Souverains. Ludmilla garda Wenceſlas qu'elle envoya aux fameuſes écoles de Budecz, ſous la conduite d'un prêtre d'une vertu éclatante, appellé *Paul Kéïchas*. Drahomira retint Boleſlas, auquel elle communiqua tous les vices de ſon caractere, & qu'elle laiſſa vivre au gré de ſes paſſions. Ce partage de l'autorité ſouveraine, dont l'ambitieuſe Drahomira auroit voulu être ſeule revêtue, alluma dans ſon cœur une haine implacable contre ſa rivale, & contre les Chrétiens qui preſque tous ſuſpectoient ſa religion.

A peine la vindicative princeſſe eut-elle pris en mains les rênes du gouvernement, qu'elle manifeſta ſa fureur contre les diſciples de Jeſus-Chriſt. Réſolue d'abolir entièrement le culte du vrai Dieu, elle ne mit dans les premieres places que des idolâtres, & leur recommanda de perſécuter les Chrétiens avec la derniere inhumanité. On ferma les égliſes. Quelques-unes même furent réduites en cendres; & l'audace des ſacriléges étoit récompenſée par la Régente.

[919.]

Elle avoit revêtu de la ſuprême magiſtrature de Prague un homme ſans mœurs, appellé *Palhogus*, que ſa haine ſeule contre le nom Chrétien avoit avancé à la cour de la Princeſſe. Il lui avoit juré qu'en moins de deux ans, il immoleroit tous les Chrétiens qui ſe trouvoient dans la capitale. Ce monſtre ſe hâta de remplir ſes ſermens. Il choiſit ſix cents payens épris, comme lui, d'une fureur impie; leur donne des armes, & les cache dans ſon hôtel. Dès que la nuit fut arrivée, il les fait ſortir, & leur ordonne de ſe jetter ſur les Chrétiens; mais ils avoient été inſtruits de la conjuration tramée contre eux, & s'étoient préparés à ſe défendre. On ſe rencontre de part & d'autre; & l'on en vient aux mains, au milieu de la ville. Le tumulte at-

sire tous les citoyens. Chacun prend part à la querelle pour ou contre. Enfin, après deux ou trois heures d'acharnement, les payens & leurs adversaires cessent le carnage, & laissent près de mille morts sur la place. Le deuil fut général. Il n'y eut point de famille qui n'eût à maudire ce funeste combat qui ne termina point les malheurs de l'infortunée ville. Quelques jours après, lorsque le silence de la nuit étoit le plus profond, Palhogus, accompagné de ses infâmes satellites, se précipite dans quelques maisons Chrétiennes, qu'il avoit auparavant désignées, & met à mort tous ceux qu'il rencontre. Plus de trois cents hommes périssent sans défense, par la main de ce bourreau qui ne cesse le carnage, que lorsqu'il voit les Chrétiens en état de lui résister. Enfin, sous la protection de Drahomira, il porta l'audace jusqu'à entretenir une petite armée, pour accabler les adorateurs du vrai Dieu. Ils n'osoient plus se montrer dans Prague. Il n'y avoit plus de sûreté pour eux, même dans le sein de leurs familles. Poussés par le désespoir, ils s'assemblerent & résolurent de faire un dernier effort pour immoler leur tyran. Palhogus, redoutant leur vengeance, se renferme dans son hôtel. Les Chrétiens vont l'attaquer dans cet asyle, mettent ses gardes en

fuite, le saisissent, & l'immolent à la tranquillité publique. Avec ce monstre, la guerre civile expira; & la paix vint enfin rétablir dans Prague un calme dont elle avoit besoin.

[921.]

Drahomira met le comble à ses forfaits par le meurtre de la vertueuse Ludmilla qu'elle fait assassiner. Cet horrible attentat révolte tous les esprits. Les grands, sous la conduite de Podivien, ministre de la couronne, forment tout-à-coup la résolution de secouer le joug odieux de la cruelle Régente. Ils courent à Budecz; en amènent Wenceslas; &, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans, ils le placent sur le thrône de son pere. Aussi-tôt les chefs de la nation le supplient de venger la mort indigne d'une princesse chérie, la mere des Chrétiens & de la Bohême. Le jeune Duc refuse de céder au cri public. Plein de respect pour celle qui lui a donné le jour, il déclare que jamais il ne permettra qu'on lui cause la moindre peine, & qu'il abandonne au Ciel le soin de la punir. Il se contente de la reléguer dans son pays, moins pour la mortifier, que pour mettre ses jours en sûreté contre la haine que lui portoit toute la cour.

[924.]

Wenceſlas, poſſeſſeur tranquille de ſa couronne, voulut relever l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, que la fureur ſacrilége de ſa mere s'étoit efforcée d'abbatre. Il fit conſtruire de magnifiques baſiliques, de ſuperbes hôpitaux, des monaſteres, des écoles. Il donnoit lui-même à ſes ſujets l'exemple de la piété, de la ferveur. Il paſſoit ſa vie dans la priere & dans les mortifications. Il faiſoit de grandes aumônes. Il ſoulageoit lui-même les malades, & leur rendoit de ſes royales mains les ſervices les plus bas.

Dans ce tems-là, l'empereur Henri l'Oiſeleur, après avoir ſubjugué pluſieurs peuples voiſins de l'Empire, deſcendit en Bohême, à la tête d'une armée victorieuſe, pour la ſoumettre à ſes loix. On vit alors clairement que la ſainteté du Prince fait le plus ferme appui des peuples. Wenceſlas, loin d'oppoſer la force à la force, vint au-devant du Céſar, à la tête du clergé de Prague, pour faire hommage à ce Prince de cette ville & de ſon royaume. « Tout-» à-coup, diſent les auteurs du tems, le » Ciel opere un prodige. Ces prêtres ſe » transforment en anges; & Wenceſlas pa-» roît au milieu d'eux, environné de cette » gloire céleſte, dont l'éclat eſt plus blanc » que la neige, plus vif que la lumiere du

» ſoleil. » Henri, frappé d'étonnement, à la vue de cette merveille, ſe proſterne devant le monarque, qu'il vouloit mettre au nombre de ſes vaſſaux; &, plein d'admiration pour ſon éminente vertu que le Ciel rémunéroit d'une maniere ſi frappante, il le ſupplie de le recevoir au nombre de ſes amis, & lui confere l'auguſte titre de Roi. Mais l'humble Wenceſlas refuſe cette dénomination trop faſtueuſe, & ſe met ſous la protection du Corps Germanique, dont la Bohême, dès ce moment, devint un des principaux membres. Henri l'invite à ſe rendre à la diète de l'Empire. Il y eſt reçu en grand prince; &, à ſon retour, l'Empereur lui fit un préſent de ſon goût. Il lui donna un bras de S. Vit, martyr, que le pieux Wenceſlas dépoſa dans un temple magnifique, qu'il fit conſtruire en l'honneur de ce généreux confeſſeur de la foi qu'il profeſſoit.

[934.]

Les Hongrois font des courſes ſur les terres de l'Empire. La Bohême devient auſſi le théatre de leurs fureurs. Wenceſlas marche contre ces brigands; les joint; les taille en piéces, & force les débris de leur armée de reprendre le chemin de leur patrie. Irrités de cette défaite, ils reparoiſſent preſqu'auſſi-tôt dans la Moravie qui venoit d'être réu-

nie à la Bohême, par un décret de la diète impériale. Wenceſlas avoit congédié ſes troupes. Il les raſſemble; & le ſeul bruit de ſon approche fait diſparoître les Barbares; mais le prince ne put empêcher qu'ils ne ravageaſſent, d'une maniere horrible, toute la Moravie, & la plus grande partie de la Bohême ſeptentrionale. Pour mettre en ſûreté ces provinces frontieres, Wenceſlas fait conſtruire des fortereſſes qu'il garnit de ſoldats, & laiſſe dans les principales villes de nombreuſes garniſons; puis il revient dans la capitale pour y faire fleurir de plus en plus la religion & les ſciences.

[938.]

Tandis que le ſouverain de la Bohême s'empreſſoit de rendre à la Foi ſon premier éclat, Boleſlas, ſon frere, faiſoit maltraiter les prêtres; & ſon implacable barbarie exerçoit ſur ces innocentes victimes les cruautés les plus atroces. Peu content d'aſſouvir ſa haine ſur les miniſtres de l'Evangile, il réſolut de tremper ſes mains dans le ſang de ſon frere. Une Furie l'excitoit ſans ceſſe à cet horrible parricide. C'étoit Drahomira, ſa mere, qui, fatiguée de vivre dans l'obſcurité, & voulant punir Wenceſlas de l'exil auquel elle l'avoit forcé de la condamner, s'étoit retirée auprès de ſon ſecond fils. Elle n'eut pas de peine à lui prouver la facilité de

ce forfait qu'elle lui fit enviſager comme un acte indiſpenſable, s'il vouloit jouir en paix de ſes domaines. L'ambitieux eſt facilement perſuadé. Boleſlas, que l'amour du commandement dévoroit ſans ceſſe, crut aiſément ſa mere, & ne s'occupa plus que des moyens d'exécuter ſon criminel projet.

Son mauvais génie lui préſenta bientôt une circonſtance favorable. Il lui naquit un fils. Il en inſtruit Wenceſlas, & le prie d'honorer de ſa préſence la fête qu'il veut donner à cette occaſion. Les amis du Duc n'oublierent rien pour lui rendre ſuſpecte cette perfide invitation; mais Wenceſlas, trop ami de la vertu pour ſoupçonner ſon frere d'un deſſein odieux, ferme les oreilles à ces ſages avis, & ſe rend avec confiance auprès de ce prince. On le comble d'honneurs: on le traite en Souverain. Drahomira elle-même, l'abominable Drahomira l'accable de careſſes, & répand des larmes que ſon cœur dément. Le repas eſt prolongé juſqu'au milieu de la nuit; & Wenceſlas, qui avoit coutume de donner ce tems à la priere, prend le chemin de l'égliſe voiſine. Boleſlas le ſuit; mais, ſur le point de conſommer ſon crime, toute l'horreur du parricide ſe préſente à ſes yeux. Il frémit, il ſe retire. Drahomira, qui l'attendoit avec la plus vive impatience, le voit revenir, le poignard à la main. « Notre ennemi eſt-il immolé? » s'é-

crie-t-elle. Boleſlas, pour toute réponſe, garde un ſilence farouche, & promene de tous côtés des regards furieux. Drahomira apperçoit dans le moment tout ce qui ſe paſſe dans ſon ame; &, pour écarter les remords qui le déchiroient: « Voilà donc, lui » dit-elle, ce prince intrépide, qui ſe flatoit » de braver les périls les plus grands? Un » préjugé le fait trembler. Il veut régner: il » n'oſe agir. Il forme un projet: il craint de » l'exécuter. Qui donc a pu retenir votre » bras? Votre indigne rival étoit-il à la tête » d'une armée? Etoit-il environné de ces » mêmes Bohêmes dont vous déteſtez l'af- » fection pour ſa perſonne? Un prince foi- » ble, timide, iſolé, voilà le terrible ennemi » qu'il redoute! Rougiſſez, ame puſillanime. » Par votre lâcheté, vous tournerez contre » vous le fer qui arme votre main. Les maux, » qui devoient tomber ſur Wenceſlas, vous » accableront vous-même; &, loin de mon- » ter ſur le thrône de votre pere, vous ne » trouverez déſormais que l'exil ou la mort, » ſi vous ne vous hâtez de prévenir votre » rival... Il n'eſt plus tems de délibérer. » Croyez-moi: croyez-en votre mere. Al- » lez venger celle qui vous a donné le jour: » allez venger vos droits, en maſſacrant le » traître aux pieds des autels de ſon Dieu. » Elle dit; & ſa fureur paſſe dans l'ame du nouveau Caïn. Hors de lui-même, il vole

vers ſon frere ; &, le trouvant humblement proſterné dans le temple ſaint, il lui arrache le jour d'un coup de poignard.

Wenceſlas étoit dans ſa trentieme année. Prince ſage, humain, charitable, ami de la paix, vaillant dans les combats, il réuniſſoit toutes les vertus qui ſont le grand monarque, & l'excellent Chrétien. Il fut d'abord inhumé dans l'égliſe même où il avoit rendu ſon ame à Dieu ; mais, quelques années après, il fut tranſporté à Prague, dans l'égliſe de S. Vit, où Dieu manifeſta ſa ſainteté par les miracles ſans nombre qu'il opéra ſur ſon tombeau. Si l'on en croit les écrivains de la Bohême, on vit pluſieurs fois ce prince paroître au milieu des airs, monté ſur un cheval blanc, tenant à ſa main une pique rayonnante, & combattre au milieu des ſoldats, pour faire triompher la monarchie dont il étoit le patron, après en avoir été le ſouverain.

BOLESLAS I, *ſurnommé* LE CRUEL.

[938.]

APRÈS la mort tragique de Wenceſlas, le fratricide s'empara, la force à la main, du thrône de Bohême. Il continua de perſécuter les Chrétiens, & ordonna, ſous peine de mort, à tous les prêtres de ſortir du royaume. Pluſieurs perdirent la vie dans les ſupplices; & leurs corps furent privés de ſépulture.

[939.]

La Bohême, par la ſoumiſſion de Wenceſlas, étoit devenue une des parties de l'Empire. Othon le Grand ſiégeoit alors ſur le thrône de Charlemagne. Ce prince habile ſaiſiſſoit toutes les occaſions que lui offroit la fortune d'étendre ſa puiſſance. Il crut devoir profiter de la révolution qui venoit de troubler la Bohême; &, ſe déclarant le vengeur du religieux Wenceſlas, il leva des troupes, & les fit marcher contre l'uſurpateur.

Cette guerre, qui fut ſanglante, & qui dura quatorze ans, fut remarquable par la viciſſitude de la victoire qui couronna tantôt

l'un, tantôt l'autre parti. Eſicon, général de l'Empire, étonna Boleſlas par ſes premiers exploits. En vain le monarque voulut l'écarter des frontieres de ſes Etats. *Un triomphe* complet les lui ouvrit ; & *la Bohême* ſeroit devenue la proie de ces guerriers victorieux, ſi la fortune, par un de ces caprices qui lui ſont ordinaires, n'eût relevé les vaincus pour accabler les vainqueurs. Eſicon, enflé de ſes ſuccès rapides, & ſe croyant déſormais invincible, s'avança dans un pays inconnu, avec plus de préſomption que de prudence. L'aveugle capitaine s'engagea dans des défilés. Le Duc, qui le ſuivoit avec les débris de ſa défaite, ſe jette ſur lui, & le taille en piéces. Une nouvelle armée, ſous la conduite du comte Eccard, ſuccede à la premiere, & vient attaquer *Boleſlas* dans les plaines de Boleſlavie dont il étoit le fondateur. La vue de cette ville chérie anime le Duc & ſes guerriers. Le deſir de la conſerver leur inſpire un courage intrépide. Ils ſe battent comme des lions. Boleſlas ſur-tout manifeſte ſa fureur au point de ne laiſſer la vie à aucun Allemand qui tombe ſous ſa main. Enfin il remporte la victoire ; le général & ſes ſoldats, tout devient la victime de la guerre. Il n'en échappe pas un ſeul pour aller annoncer dans l'Empire la honte & la défaite des guerriers qui avoient juré de combattre pour ſa gloire.

[941.]

Pendant que les ennemis du dehors occupoient toutes les forces du royaume, la diſcorde vint ſemer ſon funeſte poiſon dans les murs de la capitale. Cette ville étoit peuplée d'un grand nombre d'idolâtres; mais, inférieurs en forces & en reſſources aux Chrétiens leurs rivaux, ils formerent ſecrettement la réſolution de les accabler. On ne ſe méfioit point d'eux; & la paix, qui régnoit depuis pluſieurs années entre les citoyens, avoit preſque fait oublier les diviſions précédentes.

Pendant la nuit, une foule de payens, qui s'étoient raſſemblés des campagnes voiſines, viennent ſe joindre à ceux de la capitale; &, tous enſemble, ils courent, comme des forcenés, dans les maiſons de leurs adverſaires. Les Chrétiens étoient ſans défenſe. Quelques-uns ſuccombent ſous leurs coups; mais les autres, ſurpris ſans être déconcertés, s'emparent de tout ce qu'ils rencontrent ſous leurs mains, & réſiſtent vaillamment à leurs éternels ennemis. Bientôt le combat devient terrible. La foule des adorateurs du vrai Dieu s'accroît à chaque inſtant; & la valeur des guerriers augmente avec elle. Enfin les idolâtres ſont contraints de prendre la fuite, en laiſſant au nombre

des morts près de quatre cens de leurs compagnons. La victoire ne coûta que trente-ſept victimes aux Chrétiens ; & elle leur procura quelques années de calme.

[949.]

Othon, occupé ailleurs, ne pouvoit ſe venger de ſes fréquentes défaites, ni laver dans le ſang des Bohêmes la honte dont ſes guerriers s'étoient couverts dans leur pays. Il continua cependant d'y envoyer des troupes, mais plutôt pour occuper l'ennemi, que pour faire des conquêtes. La foibleſſe de ſes armées ne fixa pas même l'attention de Boleſlas qu'un ennemi bien plus redoutable appelloit d'un autre côté.

Les Hongrois, connus dans ce ſiécle par leurs brigandages, s'étoient emparés de la Moravie, l'un des plus beaux domaines du royaume. Bientôt ils oſerent inſulter les frontieres même de la Bohême ; &, comme s'ils euſſent été dans le ſein de leur patrie, ils porterent l'audace juſqu'à conſtruire dans ces régions des villes & des fortereſſes. Tant de hardieſſe inquiéta Boleſlas qui, profitant du loiſir que lui laiſſoit la foibleſſe de l'Empereur, envoya contre les Hongrois une armée nombreuſe. Mais elle fut deux fois vaincue ; & tout ce qu'elle put faire, fut

d'empêcher les ennemis de porter plus loin leurs ravages.

[952.]

Ce ne fut pas la seule disgrace de l'infortuné monarque. Othon, qui venoit de pacifier l'Empire, & d'augmenter sa puissance par la soumission d'une foule d'ennemis, voulut ajoûter à ses triomphes la gloire de vaincre Boleslas. Il fait marcher contre ce prince deux armées redoutables, qui pénètrent dans la Bohême par deux endroits differens. Le Duc, trop foible pour s'opposer à ce torrent, va se renfermer dans la ville qui lui devoit son existence, résolu de s'y défendre jusqu'à ce qu'il puisse ou sauver ses Etats, ou obtenir une paix avantageuse. Il y est assiégé; & bientôt il éprouve les extrémités les plus tristes. Alors il propose à l'Empereur de terminer leur querelle par un traité équitable. Le prince Allemand refuse tout accord; & peut-être cette inflexibilité eût-elle été heureuse, si les fléaux, qui accabloient la place attaquée, n'eussent désolé ses troupes. En peu de jours, la disette & les maladies devinrent telles, qu'il fut obligé d'écouter les propositions de paix que le Duc lui avoit fait faire. Il consentit à faire cesser la guerre, à condition que Boleslas feroit pénitence de ses fautes; qu'il rappelleroit les Chrétiens exilés, & enfin, qu'il fourniroit,

comme ſes prédéceſſeurs, l'argent & les hommes néceſſaires pour la défenſe du Corps Germanique. Le Prince aſſiégé conſentit à tout, & ſigna de bonne foi le traité de paix, qui le rendoit vaſſal de l'empereur, ſous le titre d'Ami & de *Grand-Panetier* de l'Empire.

Boleſlas commença dès-lors à changer ſérieuſement de conduite, & ceſſa de perſécuter les diſciples de Jeſus-Chriſt. S'il en faut croire les moines qui ont écrit ſa Vie, cette converſion ne ſe fit point ſans miracle. Wenceſlas, ſon frere, ſe manifeſta à ſes yeux, durant ſon ſommeil; &, lui reprochant les crimes qui l'avoient deshonoré juſqu'à ce jour, il l'exhorta vivement à mener une vie plus conforme à la Foi dans laquelle on avoit formé ſa jeuneſſe. Les paroles du Bienheureux opérerent ſur ce prince cruel, qui, changé tout-à-coup en agneau, devint le protecteur & le pere de ſes ſujets.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, de tous ſes crimes, le meurtre de Wenceſlas fut celui que le Duc pénitent voulut réparer avec plus d'éclat. Il fit bâtir à Prague une égliſe ſous l'invocation de ce religieux prince. Il fit repréſenter ſon image ſur la monnoie qu'il fit frapper; & cet uſage ſubſiſta juſqu'au règne de l'empereur Mathias, dont les ducats portent encore l'empreinte du ſaint monarque. Il éloigna de la cour l'ambi-

l'ambitieuſe Drahomira, dont l'ame ſanguinaire & vindicative avoit ſans ceſſe armé ſon bras contre l'innocence. Il conduiſit lui-même à Ratisbonne Strazchica, ſon fils aîné, pour lui faire prendre l'habit monaſtique ; &, lorſque le jeune prince prononçoit ſes premiers vœux, on vit Boleſlas à la porte du temple, couvert d'un ſac & d'un cilice, ſupplier les fidèles étonnés d'intercéder pour lui auprès de Dieu & auprès de l'évêque, qui vint, à la tête de ſon clergé, lui donner l'abſolution de ſon parricide.

[958.]

De retour dans ſes Etats, Boleſlas s'appliqua à faire fleurir la religion dont il étoit, quelques années auparavant, le plus cruel perſécuteur. Mais les perpétuels ennemis de la Bohême ne lui permirent pas de ſe livrer tout entier à ces pieuſes occupations. Les Hongrois franchiſſent enfin les barrieres qu'on leur avoit oppoſées, & ſe répandent dans le royaume, en plus grand nombre que jamais. Le Duc court à la rencontre de ces impitoyables guerriers, & les repouſſe. Ils reparoiſſent bientôt. Boleſlas les joint encore, & les taille en piéces avec Gichan leur chef. A peine le Duc avoit-il triomphé de ces brigands, qu'une nouvelle armée ſe préſente tout-à-coup. Animé par deux

victoires, le prince va l'attaquer, la met en fuite, la poursuit jusques dans Caurzimie qu'ils avoient bâtie, & qui leur servoit de retraite; prend cette ville, l'épée à la main, & termine glorieusement une guerre qui avoit épuisé la Bohême. La joie publique fut d'autant plus vive, que Drahomira, par sa mort, sembloit avoir délivré la patrie de tous les fléaux qui l'accabloient depuis que cette princesse étoit montée sur le thrône. » En effet ses crimes, dit le Jésuite Balbinus, » furent si horribles & si multipliés, qu'il » auroit fallu un chariot pour les traîner » dans l'enfer. »

[967.]

Boleslas profita de la paix que sa valeur avoit rendue à son royaume, pour remettre en vigueur les sages ordonnances des princes qui l'avoient précédé sur le thrône. Il ne put détruire les idolâtres: leur nombre étoit encore trop considérable; & d'ailleurs il avoit résolu de ne plus répandre le sang d'aucun Bohême. Mais il leur laissa si peu de priviléges, il imposa un frein si puissant à leur fureur, qu'ils n'oserent plus remuer sous son règne, & qu'ils se contenterent de pleurer, dans l'obscurité, l'humiliation de leurs dieux, & la chute de leurs autels.

Tels étoient les services que Boleslas rendoit à la patrie, lorsque la mort vint l'en-

lever à ſes ſujets, dans la cinquante-huitieme année de ſon âge, & la trente-ſeptieme de ſon règne. Ce prince fut un mêlange bizarre de bonnes & de mauvaiſes qualités qu'il porta toutes à l'excès. Foible, ou du moins trop complaiſant pour ſa mere, il n'oſoit lui réſiſter, quand elle lui ordonnoit des crimes ; ambitieux, il ſacrifioit tout à ſa grandeur ; cruel, il ſe faiſoit un jeu de répandre le ſang de ſes ſujets. Mais la douceur de l'Evangile, la ſublime morale de ce Livre divin, & l'exemple de Wenceſlas transformerent ce monarque en prince doux & pacifique : ſon dernier ſoupir fut un cri de pénitence.

BOLESLAS II, *surnommé* LE PIEUX.

[967.]

UN calme profond *régnoit dans la Bo-*hême, lorſque ce prince ceignit *le* diadême; & cette heureuſe tranquillité, ouvrage des dernieres années de ſon prédéceſſeur, avoit ramené dans le royaume les vertus antiques, & les arts que la cruauté ou la diſcorde avoient bannis. Héritier de la piété de ſon oncle, fidèle imitateur de ſon pere converti, Boleſlas s'empreſſa, comme ces deux princes, de travailler au bonheur public, à la propagation duquel tout ſembloit l'inviter. Perſuadé que ce n'eſt qu'en rendant à Dieu l'hommage que toute créature doit à l'Être ſuprême qu'on apprend à remplir, à l'égard des hommes, tous les devoirs de la ſociété civile, il s'appliqua ſur-tout à faire fleurir la religion. Suivant l'uſage de ce ſiécle, où l'on croyoit pieuſement faire une œuvre méritoire, en donnant beaucoup aux miniſtres des autels, il dota richement le clergé de ſon royaume. Le pape lui permit de nommer un évêque pour l'égliſe de Prague; & Dethmar, Saxon d'origine, & chanoine de Magdebourg, remplit le premier cet illuſtre ſiége.

[973.]

L'idolatrie & la ſuperſtition ne purent voir, ſans frémir, renverſer pour jamais leurs autels ; & les payens, excités par leurs prêtres qui languiſſoient dans l'indigence & dans l'obſcurité, réſolurent de faire de nouveaux efforts pour anéantir, s'il étoit poſſible, une religion trop ſévere pour des cœurs façonnés au joug des paſſions. Ils prirent les armes, non plus par troupes, mais au nombre de plus de dix mille, & ſe préſenterent devant la capitale, pour venger leurs dieux outragés. A cette nouvelle, Boleſlas leve une armée dont il donne la conduite à Bratzimil, perſonnage d'une grande naiſſance, & d'une habileté plus grande encore ; & bientôt il apprend que les rebelles, enveloppés dans une embuſcade, ſont ou taillés en piéces, ou mis en fuite.

[975.]

Une peuplade de payens, voiſine de la Bohême, fourniſſoit aux idolâtres de ce royaume des forces toujours nouvelles ; & la rebellion, comme cette hydre de la fable, ſembloit prendre, dans ſa défaite même, une conſiſtance plus redoutable. Boleſlas entreprend de convertir cette pépiniere d'ennemis domeſtiques ; &, pour

mieux cacher ſon deſſein, il arme, ſous un prétexte ſpécieux, ſes ſujets Chrétiens, les conduit vers l'aſyle des rebelles, qu'il met tout-à-coup à feu & à ſang, & ne fait de toute cette contrée qu'un amas de ruines. Il n'y avoit point de milieu entre la mort ou le Chriſtianiſme. On préféra le dernier; & tout le monde courut au Baptême. Le prince ſe félicitoit de ce ſuccès heureux. Il reprenoit, en triomphant, le chemin de ſa capitale, lorſque des cris ſoudains ſe font entendre, & jettent la terreur dans les cœurs de tous les guerriers répandus çà & là dans les plaines, dans les montagnes & dans les bois. C'étoient les nouveaux convertis, qui venoient témoigner à leur apôtre une reconnoiſſance auſſi ſincère que leur converſion. Peu s'en fallut que Boleſlas ne fût fait priſonnier. Il combattit long-tems avec un petit nombre de braves qui s'étoient placés devant lui pour lui faire un rempart de leurs corps. Sa réſiſtance héroïque donna le tems à ſes ſoldats d'accourir à ſon ſecours; & les payens, trop foibles pour tenir contre des troupes animées par la fureur & par la vengeance, cherchèrent leur ſalut dans une prompte retraite.

[976-977.]

Une pareille audace ne fût point reſtée impunie, ſi des ennemis étrangers n'euſſent

point appellé Boleſlas à l'extrémité de ſes Etats. L'empereur Othon II avoit fait entrer une armée dans la Bohême, croyant trouver ce royaume ſans défenſe. Le prince vole à l'ennemi, le joint, le combat, le pouſſe juſques dans ſon camp qu'il emporte l'épée à la main, & l'oblige d'avouer ſa foibleſſe, en demandant une paix honteuſe.

A cet adverſaire formidable, en ſuccede tout-à-coup un autre. Boleſlas I, roi de Pologne, vient attaquer le duc de Bohême, au ſein même de ſes domaines. Le vainqueur d'Othon ſe précipite avec la vîteſſe d'un torrent, contre ce nouveau téméraire, taille ſes troupes en piéces, l'aſſiége dans Cracovie dont il fait la conquête. La perte de cette ville importante accable le monarque Polonois, qui vient humblement ſe ſoumettre aux conditions que lui voudra preſcrire le prince victorieux. Boleſlas ſe contente de la poſſeſſion de Cracovie, & donne la paix à la Pologne.

[995.]

Cette paix fut fatale aux adorateurs des dieux du paganiſme, dont le pieux Boleſlas avoit juré la perte. Eux-mêmes l'excitèrent à la vengeance, & allumerent, par leur aveugle témérité, ſa religieuſe fureur. Tout ce qui reſtoit de payens dans la Bohême ſe

joignit à tous ceux des régions voiſines; & ces fanatiques, au nombre de plus de vingt mille hommes, vinrent camper ſur le mont Srnobog, au-deſſus de Prague, portant de tous côtés le ravage & la mort. Boleſlas ne ſe hâta point d'oppoſer la force à cette férocité brutale, afin d'inſpirer aux rebelles une préſomptueuſe confiance. Enfin le moment terrible approcha. Ils s'étoient partagés, aſſez loin les uns des autres, pour ſe procurer plus aiſément les ſecours néceſſaires contre les rigueurs de l'hiver qui approchoit. Le Duc fond tout-à-coup ſur ſes corps iſolés, &, dans un inſtant, en fait un horrible carnage. A peine douze cents hommes purent-ils éviter la mort. Cette ſanglante défaite les inſtruiſit; & cet exploit fut le dernier effort de la ſuperſtition mourante.

[999.]

Le monarque délivré des fatigues de la guerre, & rendu enfin à la tranquillité qu'il deſiroit depuis ſi long-tems, ne ſongea plus qu'à ſe donner tout entier aux devoirs que ſa piété lui preſcrivoit. Tous les jours, on vit s'élever des égliſes & des monaſteres, où, à l'ombre du thrône, la vertu s'engraiſſoit d'une ſainte oiſiveté. Le prince les honoroit ſouvent de ſa préſence: quelquefois il ſervoit lui-même ces pieux

cénobites, qui, pleins d'un religieux orgueil, célèbroient cette humble action, comme le plus beau trait de la vie du monarque : auſſi ne ceſſoit-on point de rémunérer par d'amples oraiſons les ſaintes profuſions de Boleſlas ; & ſi le Ciel les eût exaucées, ſans doute ce prince eût eu un règne éternel. Mais le monde n'étoit plus digne de le poſſéder ; & ſon grand âge annonçoit aſſez à la Bohême qu'elle alloit perdre un Souverain à qui il ne manquoit qu'une piété plus éclairée, pour être le plus grand prince de ſon ſiécle.

Un affaiſſement général, accompagné de douleurs très-aiguës, quoique momentanées, l'avertit de ſon dernier moment. Il voulut le ſacrifier à la religion & à la patrie ; &, recueillant le peu de forces que lui laiſſoient ſes langueurs ; il donna à ſon fils ces inſtructions paternelles, qui devroient être gravées dans le cœur de tous les rois.

» Mon fils, ceux qui commandent doi-
» vent à leurs ſujets juſqu'à leur dernier
» ſoupir ; je veux le leur conſacrer, en vous
» donnant les avis qu'un pere ne peut refu-
» ſer, ſans crime, à l'héritier de ſes titres
» & de ſes biens. La Bonté divine m'a placé
» ſur un thrône que ſon bras tout-puiſſant
» a daigné protéger durant tout mon règne.
» Les loix de la nature m'en font deſcendre,
» pour vous y faire monter en ma place.

» Songez bien aux obligations que va vous
» impoſer ce rang ſuprême. Fermez votre
» ame à l'orgueil, vice trop ordinaire à
» l'homme, & ſur-tout à l'homme cou-
» ronné. Vivez avec vos ſujets, comme un
» bon pere au milieu de ſa famille : aimez-
» les, chériſſez-les ; vous le devez, mon
» cher fils : ce ſont vos enfans ; votre
» royaume eſt votre famille. Gravez pro-
» fondément dans votre cœur les Comman-
» demens de Dieu : appliquez-vous à ob-
» ſerver ſa Loi ſainte. Bâtiſſez des égliſes :
» allez ſouvent dans ces ſaints lieux, pour
» y offrir à l'Être ſuprême l'encens de vos
» prieres. Reſpectez les prêtres qui ſont les
» ſerviteurs de Dieu. Qu'à l'ombre de vo-
» tre thrône, ils trouvent un aſyle contre
» toutes les vexations, & rendez-les les pre-
» miers objets de votre munificence. Qu'une
» vaine ſuffiſance ne ferme point vos oreil-
» les à la ſageſſe de votre conſeil. Ecou-
» tez vos anciens avec docilité ; empreſſez-
» vous de ſuivre leurs avis. Que la juſtice
» règle vos jugemens ; mais, en jugeant,
» ouvrez toujours votre cœur à la miſéri-
» corde. N'abandonnez jamais la veuve &
» l'orphelin. Aimez vos ſerviteurs ; & re-
» gardez, comme les meilleurs de vos ſu-
» jets, les pauvres habitans de la campa-
» gne. Gardez-vous de jamais théſauriſer.
» Un monarque avare eſt un monſtre ; &

» tôt ou tard il devient le fléau de ſa patrie. » Ne portez point de loix qui puiſſent » ébranler la conſtitution de l'Etat. Celles » de vos prédéceſſeurs ſont ſages : efforcez-» vous de les faire obſerver. Evitez ſur-» tout de jamais changer la valeur des eſpe-» ces. Aucune peſte, aucune guerre, rien » enfin ne nuit tant aux peuples que l'al-» tération de la monnoie. Adieu, mon » cher fils. Recevez la bénédiction que je » vous donne. Vous ſerez heureux, ſi le » Ciel exauce les vœux que je forme en » ce moment pour votre proſpérité. » A peine le ſage monarque avoit-il achevé ces mots, qu'il expira. Toute la Bohême lui donna des larmes ſincères ; & ſa mémoire fut en ſi grande vénération, qu'on lui décerna le titre de Bienheureux.

BOLESLAS III, *ſurnommé* L'AVEUGLE.

[999.]

CE prince n'avoit aucune des qualités de ſon pere. Avare, lâche & pareſſeux, il refuſa d'envoyer à la garniſon de Cracovie les ſecours dont elle avoit beſoin pour conſerver cette conquête. Le roi de Pologne, qui depuis long-tems ne voyoit qu'avec douleur cette importante place entre les mains d'un prince voiſin, profita de la négligence du duc de Bohême, & ſe remit en poſſeſſion de Cracovie.

[1003.]

L'indolence ſtupide de Boleſlas lui fit bientôt concevoir le deſſein de porter plus loin ſes vues. Dans la crainte que ce prince, excité ſans ceſſe par les amis de ſon pere, ne ſe déterminât enfin à la guerre, il forme la réſolution de le prévenir, en ſe rendant maître de ſa perſonne. Sous prétexte de faire enſemble un accommodement, il lui demande une entrevue. Le crédule Boleſlas s'y rend. Mais, au lieu de trouver le perfide monarque, il n'apperçoit qu'une troupe de ſatellites qui le ſaiſiſſent & le conduiſent à leur maître. Ce prince, au mépris de la foi publique, lui fait crever les yeux, & le relégue dans une ſolitude.

JAROMIR.

[1004—1012.]

BOLESLAS, privé de la vue, remit la ſouveraine puiſſance à ſon fils Jaromir qui n'avoit pas plus de talent que lui. Ce prince, après avoir langui quelques années ſur le thrône, tomba dans le piége que lui dreſſa un habitant de Warſovie, nommé *Kokanus*, qui avoit été la cauſe du malheur de Boleſlas. Dans la vue de rendre ſervice au roi de Pologne, Kokanus entreprit de faire périr Jaromir, dans une partie de chaſſe. Cet exercice étoit l'unique occupation de ce prince. Ayant trouvé moyen de tirer le duc de Bohême à l'écart, il le fit attacher à un arbre par ſes complices; & il ſe diſpoſoit à le percer de flèches, lorſqu'un ſeigneur de la cour du Duc, nommé *Hovora*, conduit par hazard dans cet endroit, arrêta, par ſa préſence, l'exécution d'un projet ſi criminel. Les cris qu'il fit attirerent bientôt la plus grande partie des chaſſeurs; & treize des conjurés furent pris. Kokanus, trop heureux pour un perfide, ſe ſauva en Pologne. Il vint, en même tems, à bout de retirer des mains de l'empereur Udalric,

frere de Jaromir, à qui il avoit également deſſein d'ôter la vie. Pour réuſſir plus ſûrement dans ce déteſtable projet, il porta le roi de Pologne à faire une irruption dans la Bohême. Ce monarque aſſemble ſes troupes; entre dans cet infortuné royaume; porte de tous côtés la déſolation, le ravage, l'incendie & la mort, & ſe rend maître de Prague. La priſe de cette place excite ſon ambition. Il oſe tenter une conquête auſſi importante. Il aſſiége la fortereſſe de Viſſogrod; mais la fortune ceſſe de couronner ſon ambition, & lui prépare des revers. Udalric, qui avoit trouvé moyen de rompre ſes fers, retourne en Bohême où ſa préſence ranime le courage des habitans du pays. Prague eſt repriſe. Les Polonois ſont entièrement chaſſés de la Bohême; mais la diſcorde ſecoue ſon funeſte flambeau ſur les deux freres qui prétendent également à la ſouveraineté. L'aîné fondoit ſes droits ſur ſon âge, & ſur ce qu'il avoit été déja reconnu duc de Bohême. L'autre repréſentoit ſa victoire, & diſoit hautement qu'elle l'avoit rendu digne d'un thrône que, ſans lui, le foible Jaromir n'auroit pu conſerver. Enfin Jaromir eſt la victime de l'ambition de ſon frere qui lui fait crever les yeux, & qui lui retranche la virilité pour le mettre hors d'état de régner.

UDALRIC.

[1012.]

IL ſongea d'abord à ſe marier ; & ſon deſſein étoit de faire alliance avec quelque prince d'Allemagne, lorſque, revenant un jour de la chaſſe, la fortune lui fit rencontrer ſur ſa route une jeune payſanne, nommée *Blazène* ou *Bozène*, dont l'extrême beauté le frappa. Sa paſſion devint, en peu de tems, ſi violente, qu'il ſe détermina à l'épouſer, malgré les murmures des ſeigneurs de ſa cour, & ſur-tout de leurs filles qui s'étoient flattées que le Duc choiſiroit une épouſe parmi elles. On alla même juſqu'à plaiſanter ſur le goût bizarre du prince. Il ſe contenta de répondre : « Cette » fille, qui n'eſt aujourd'hui à vos yeux » qu'une mépriſable payſanne, ſera demain » une princeſſe, devant laquelle vous rem» perez : l'éclat des maris ſe répand ſur » leurs épouſes. » Les grandes qualités de la nouvelle Ducheſſe lui gagnerent bientôt tous les cœurs ; & l'eſtime publique fit taire l'envie & la jalouſie.

[1015.]

Le roi de Pologne met le siége devant Glatz ; mais la peste, qui ravageoit alors toute l'Europe, l'oblige de rentrer dans ses Etats. Ce terrible fléau se répandit partout avec une telle fureur, qu'à peine resta-t-il sur la terre la dixieme partie des hommes. Udalric employa un moyen bien extraordinaire, pour arrêter ses progrès en Bohême. Il fit mettre le feu à toutes les forêts de ses Etats ; & la flamme purifia tellement l'air, que les qualités meurtrieres, dont il étoit rempli, se dissiperent bientôt.

[1025.]

Udalric, depuis qu'il étoit monté sur le thrône, n'avoit point cessé de voir ses sujets en proie à mille maux. La vue des malheurs publics toucha son cœur. Il s'en regarda comme la premiere cause ; & cette idée lui fit prendre la résolution de réparer ses fautes. La maniere dont il avoit traité son frere fit naître ses premiers remords. Il employa la médiation des évêques pour se réconcilier avec lui. Jaromir consentit sans peine à oublier tout ce qui s'étoit passé ; & les deux freres, sincèrement réconciliés, partagerent entr'eux l'administration de l'Etat.

[1031.]

Depuis long-tems, les Polonois, par leurs brigandages, par les hoſtilités les plus barbares, excitoient la vengeance du duc de Bohême ; mais ce prince, on ignore pour quelles raiſons, avoit négligé de punir ces attentats multipliés. Enfin il réſolut de réprimer ces mortels ennemis de ſes Etats. Brzétiſlas, ſon fils aîné, à peine entré dans l'adoleſcence, mais que ſon courage & ſa rare prudence égaloient déja aux plus fameux héros, fut mis à la tête des troupes, avec le titre de Marquis. Le jeune prince, ſuivant les inſtructions de ſon pere, prit le chemin de la Moravie, afin de défendre cette province, depuis plus de trente ans, le théatre d'une guerre ſanglante, contre les Polonois & les Hongrois qui tour-à-tour l'infeſtoient ſans ceſſe. Il répondit à l'attente publique. Ses premiers exploits furent des triomphes qui auroient honoré les plus grands capitaines. Trois armées Polonoiſes, taillées en piéces, les Hongrois repouſſés, attaqués même dans le cœur de leur pays, procurerent enfin à la Bohême une paix d'autant plus agréable qu'elle étoit néceſſaire & deſirée depuis long-tems.

[1037.]

Boleſlas meurt, preſque ſans ſecours, dans

le lieu de ſon exil. Udalric ne lui ſurvit que de quelques mois. Il expire, au mois de Novembre, après vingt-cinq ans de règne, & emporte dans le tombeau la réputation d'un prince digne du thrône, ſi l'injuſtice & l'ambition ne l'y avoient point fait monter. Il augmenta & embellit conſidérablement la ville de Prague, & fit fleurir les arts qu'il eût cultivés lui-même, ſi la fortune, moins ſévère, lui eût donné des jours plus tranquilles.

BRZÉTISLAS I.

[1037.]

LA couronne appartenoit à Jaromir, & les Bohêmes étoient disposés à le reconnoître ; mais il céda ſes droits à Brzétiſlas que ſes grandes qualités rendoient digne du diadême. Il fit connoître à ſon neveu qu'il avoit été privé de la lumiere par les conſeils de Kokanus. Ce ſcélérat, informé des diſcours que Jaromir avoit tenus contre lui, le fit aſſaſſiner quelques jours après. Brzétiſlas, animé d'une juſte indignation, le fit arrêter, & expirer dans les ſupplices que méritoient ſes forfaits. La paix, dont jouit pendant trois ans la Bohême, donna le loiſir au Duc de faire régner par-tout la juſtice & l'abondance.

[1038.]

Ce prince fait un voyage en Moravie. Une pluie affreuſe, accompagnée de tonnerres, l'oblige de ſe réfugier dans un couvent de filles, où pluſieurs princeſſes étoient élevées. Il eut envie de les voir. Il ne croyoit pas, ſans doute, que l'amour ſe fût caché dans cette ſainte retraite. Judith,

fille du prince palatin du Rhin, fixa ſes regards & ſon cœur. En un moment, il fut épris de cette paſſion violente, que la raiſon peut calmer, que les avis ne font qu'irriter. Il tombe aux pieds de l'aimable princeſſe; &, comme une grille de fer oppoſoit à ſon ardeur une barriere incommode, il la ſaiſit, il la briſe, & jette dans le dernier étonnement les pieuſes ſurveillantes de la belle Judith. Brzétiſlas étoit aimable. Sa force lui donne du mérite aux yeux de ſa maîtreſſe: elle l'écoute. Le prince lui promet ſa foi. Elle l'accepte pour époux; & ce mariage ſoudain, conclu aux yeux & avec l'agrément des religieuſes du monaſtere, eſt célébré bientôt après dans toute la Bohême.

[1040.]

Mais la joie qu'il inſpira ne fut pas de longue durée. Le prince Palatin, indigné de ce rapt, implore le ſecours de l'Empereur, & le ſupplie de venger un attentat qui outrageoit tout le corps Germanique. L'empereur ſaiſit cette occaſion de fortifier ſa puiſſance en Bohême. Il leve une armée nombreuſe, & pénetre dans ce royaume. Les troupes des deux princes ſe rencontrent, & ſe préparent à la bataille. Déja l'on étoit près de s'entre-choquer, lorſque cette même Judith, pour l'honneur de laquelle

on alloit combattre, s'avance au milieu des deux armées, les cheveux épars, portant entre ſes bras un fils qu'elle avoit eu de Brzétiſlas, & fait ſuccéder le calme aux mouvemens de fureur, qui tranſportoient les deux peuples. On ſe ſalue de part & d'autre. Les princes & les guerriers s'embraſſent comme des freres qui ſe reconnoiſſent après une longue ſéparation. L'empereur eſt proclamé Protecteur & Ami du royaume de Bohême ; &, pour mériter ce titre que lui donnent à l'envi les ſujets de Brzétiſlas, il remet à ce prince le tribut qu'il lui payoit.

[1049.]

Le duc de Bohême fait une irruption en Pologne. Il prend Gneſne dont il emporte toutes les richeſſes. Les Polonois déſeſpérés ont recours à l'Empereur qui, craignant que Brzétiſlas, animé par la victoire, ne devînt entreprenant à proportion de ſa puiſſance, lui ordonne de remettre à ſes ambaſſadeurs l'or & l'argent dont il s'eſt emparé. Le Prince refuſe. On lui déclare la guerre ; & la Bohême en eſt encore une fois le théatre. Cette fois, la fortune abandonna l'heureux Brzétiſlas qui fut obligé de ſe ſoumettre à l'ancien tribut.

[1055.]

Il alloit se venger de cette disgrace sur les Hongrois, lorsqu'une fièvre soudaine le conduisit en peu de jours au tombeau. Il laissa cinq fils; Spitignée, qui lui succéda; Wratislas, Conrad, Othon & Jaromir. Il avoit toutes les vertus qui font le grand monarque; & sa valeur lui fit donner le glorieux titre d'*Achille de la Bohême.*

SPITIGNÉE II, *surnommé* LE JUSTE.

[1055--1061.]

CE prince, né d'une mere Allemande, avoit conçu pour les Allemands une ſi grande averſion, que le premier uſage qu'il fit de ſon pouvoir fut de les chaſſer tous de la Bohême. Il eſt vrai qu'ils vivoient dans ce royaume, comme dans un pays de conquête.

Spitignée fit enſuite la guerre à ſes freres qu'il dépouilla des apanages que ſon pere leur avoit aſſignés en Moravie. Il les leur rendit cependant quelques années après, ſur les repréſentations de Sévere, évêque de Prague, qui ſeul, par ſa reſpectable gravité, avoit du poids ſur l'eſprit du prince. Ce monarque, après avoir réparé ſes injuſtices, ſe livra tout entier aux ſoins du gouvernement, & aux exercices de piété. Le matin & le ſoir, il ſe proſternoit devant un Crucifix; & là, aux pieds de cet adorable Signe de notre ſalut, il répandoit des larmes ſinceres, pour expier les fautes de ſa jeuneſſe. Il mourut ſaintement, après avoir déclaré pour ſon ſucceſſeur, ſon frere Wratiſlas.

WRATISLAS II.

[1061.]

IL partagea la Moravie entre ſes freres Conrad & Othon. Jaromir, le dernier, avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique. Cependant il ſe plaignit vivement de ce qu'on le fruſtroit de la ſucceſſion de ſon pere ; & l'on fut obligé de lui céder une ville de Moravie. Non content encore de cette ſatisfaction, il ſe retira en Pologne, l'aſyle de tous les mécontens de la Bohême ; y leva des troupes, & les conduiſit contre Wratiſlas. Elles furent taillées en piéces. Le prince victorieux ſe diſpoſoit à le pourſuivre ; mais il fut arrêté par la crainte des Polonois qui s'avançoient au ſecours de l'ambitieux Jaromir. Dans cet intervalle, l'évêché de Prague vint à vaquer. Le rebelle le demanda, l'obtint avec peine, & rentra dans l'Egliſe. Son humeur inquiète donna, pluſieurs fois depuis, de vives allarmes à ſon frere.

[1086.]

Wratiſlas rend d'importans ſervices à l'empereur Henri IV, qui, pour lui prouver

ſa vive reconnoiſſance, lui confere, dans une diète tenue à Mayence, le titre de Roi, & lui envoie la couronne royale avec tous les ornemens ordinaires à cette ſuprême dignité. Il ajoûte à ce bienfait la propriété de la Luſace, qui fournit au nouveau roi les moyens de ſoutenir avec plus d'éclat le titre auguſte qu'il porte. Jaromir, ſon frere, aſſiſté de l'archevêque de Trèves, & de l'évêque de Miſnie, lui donne l'onction royale, aux acclamations de la nobleſſe & du peuple.

Léopold, marquis d'Autriche, fait des courſes dans la Moravie. Wratiſlas vole au ſecours de ſes freres, & remporte ſur le Marquis un glorieux triomphe. Mais à peine a-t-il rétabli le calme dans cette contrée; qu'Othon, ſon frere, excite, par ſa mort, une guerre inteſtine. Le roi de Bohême veut dépouiller ſes enfans des Etats de leur pere. Conrad, leur oncle, ſe déclare en leur faveur. Wratiſlas envoie Brzétiſlas, ſon fils aîné, contre Conrad; mais, à la perſuaſion d'un courtiſan, ce jeune prince paſſe dans l'armée de ſon oncle. Heureuſement, ces troubles s'appaiſérent. On ſe contenta de s'être menacé. Le Roi pardonna à ſon fils rebelle; mais ce fils, peu de tems après, abandonna de nouveau la cour, pour aller s'établir en Hongrie.

[1093.]

Wratiſlas profita de la paix pour faire ce qu'on appelloit, dans ſon ſiécle, de grandes & belles actions. Il fonda, ou dota richement des monaſteres; & ce fut pour reconnoître ces ſervices ſignalés, rendus à l'Egliſe, que le pape lui donna le ſingulier privilége de porter, par-tout où il voudroit, la mître & pluſieurs ornemens épiſcopaux; faveur importante pour ce tems-là.

Wratiſlas, ſentant ſa fin approcher, déclara Conrad pour ſon ſucceſſeur, & lui recommanda ſes enfans, Borzivoie, Wladiſlas & Sobieſlas, ſans faire aucune mention de Brzétiſlas.

CONRAD.

[1093.]

Il ne voulut point prendre le titre de Roi; & ſes ſucceſſeurs l'imiterent, juſqu'au règne de Wladiſlas. Dans un autre ſiécle, ont eût regardé cet exemple comme un des plus grands efforts du déſintéreſſement philoſophique. Il mourut après ſept mois & dix-ſept jours de règne.

BRZÉTISLAS II.

[1094.]

AIDÉ des troupes du roi de Hongrie, auprès duquel il s'étoit réfugié, Brzétiſlas n'eut pas plutôt appris la mort de ſon frere, qu'il vint en Bohême, & s'y fit reconnoître Duc. On avoit craint le gouvernement de ce prince qui, juſqu'alors, avoit paru peu digne du thrône; mais bientôt ſes manieres affables & populaires le firent adorer de ſes ſujets.

Curieux d'illuſtrer ſon règne par quelqu'évènement remarquable, il réſolut d'abolir entièrement l'idolâtrie; &, pour parvenir plus ſûrement à ſon but, il prit un moyen bien efficace : ce fut d'établir une Inquiſition dont il confia la direction aux prêtres. Ces charitables apôtres, armés du fer & de la flamme, eurent bientôt extirpé les reſtes de la ſuperſtition, dont on ne vit plus une ſeule trace dans toute la Bohême.

[1100.]

Brzétiſlas fait ravager la Siléſie: cette expédition ayant épuiſé ſes thréſors, il s'em-

pare des biens des Juifs, & du revenu des fils de Conrad, ſon oncle, dont il fait préſent à Borzivoie, ſon frere, qu'il déclare ſon ſucceſſeur. Il fut tué, peu de tems après à la chaſſe, par un habitant de Warſovie, qui vouloit prévenir les malheurs dont ce prince belliqueux menaçoit la Pologne.

BORZIVOIE II.

[1100.]

CE prince commence ſon règne par un acte d'équité. Il rend à Léopold & à Udalric, enfans de Conrad, les biens qu'ils avoient poſſédés dans la Moravie. Le plus jeune de ces princes, peu touché d'une généroſité ſi peu commune, oſe s'élever contre ſon bienfaiteur, contre ſon ſouverain, pour lui ravir la couronne. Mais ſes efforts furent inutiles ; & Borzivoie conſerva le ſceptre, lorſqu'un ennemi plus redoutable entreprit de le lui arracher : C'étoit Swatopluck, prince ambitieux, capable de tout ſacrifier à l'idole de ſa grandeur. La fortune couronna ſon audace ſacrilége. Borzivoie vaincu, fut chaſſé de ſes Etats, & l'uſurpateur triomphant ſe fit reconnoître en ſa place.

SWATOPLUCK.

[1104.]

LE monarque dépouillé cherche partout des vengeurs. Il ſe plaint à l'Empereur de l'invaſion de Swatopluck, qui eſt cité au tribunal de l'Empire, & qui, contre l'avis de ſes ſujets, oſe comparoître à la citation, après avoir déſigné pour ſon ſucceſſeur, le prince Othon, ſon frere. Il ſe rend à la cour du ſouverain de l'Allemagne, qui lui fait auſſi-tôt donner des gardes, & qui renvoie Borzivoie en Bohême à la tête d'une armée nombreuſe, chargée de le replacer ſur le thrône de ſes peres. Mais ce prince trouve d'invincibles obſtacles dans la valeur d'Othon, & dans l'inimitié de ſes ſujets; & la protection de l'Empire ne ſert qu'à lui faire perdre irrévocablement la couronne.

[1109.]

Cependant Swatopluck traite de ſa liberté, pour une ſomme d'argent conſidérable, & gagne bientôt les bonnes graces de l'Empereur, au point que ce prince tient un de ſes enfans ſur les fonts de baptême, & lui remet une partie de l'argent qu'il s'étoit en-

gagé de lui payer. Plein de reconnoiſſance, le duc de Bohême l'accompagne dans ſon expédition contre les Hongrois qu'il fait rentrer dans leur pays, & contre les Polonois dont il triomphe, *mais aux dépens* de ſes jours; car un Polonois vient l'aſſaſſiner dans ſa tente.

WLADISLAS I.

[1110.]

LEs troupes proclament Othon Souverain de la Bohême; & l'Empereur confirme ce choix. Mais les Etats du duché choiſiſſent Wladiſlas, frere de Borzivoie, & le mettent en poſſeſſion de Prague. Bientôt l'Empereur même ſe déclare en ſa faveur, & retient Othon à ſa cour.

[1116.]

Durant quelques années, le nouveau monarque règne avec gloire, & profite de la paix pour faire fleurir ſes Etats. Mais bientôt l'ambition vient troubler cette heureuſe tranquillité. Sobieſlas, le plus jeune des freres du prince, entreprend de le détrôner avec le ſecours des Polonois. La perte d'une bataille & des bleſſures reçues le font ſonger à la paix. Il vient trouver

son frere qui lui pardonne & qui l'embraſſe.

[1125.]

Botzivoie menoit une vie errante & malheureuſe. Wladiſlas l'attire à ſa cour, & le comble de bienfaits. Quelques envieux s'efforcent de rompre l'union des deux princes; &, par leurs fauſſes accuſations, ils contraignent l'infortuné Botzivoie de chercher un nouvel aſyle contre la calomnie & l'injuſtice. Wladiſlas ne ſurvécut pas long-tems à la retraite de ſon frere. Menacé d'une fin prochaine, par la foibleſſe de ſa ſanté, il nomma Sobieſlas pour ſon ſucceſſeur, au préjudice de ſes trois fils, appellés *Wladiſlas*, *Henri* & *Théobald*, & mourut le 2 d'Avril, après quinze ans de régne.

SOBIESLAS I.

[1140.]

A PEINE ce prince eſt-il monté ſur le thrône, qu'un ambitieux veut l'en précipiter. Othon, ſon couſin, ſoutenu de l'empereur Lothaire II, lui déclare la guerre. Il eſt vaincu, & forcé de demander la paix. C'eſt le ſeul trait mémorable

du règne du prince victorieux. Il embrassa le parti de Conrad qui disputoit l'Empire à Henri, gendre de Lothaire; & il termina ses jours, après avoir désigné pour son successeur Wladislas, son neveu, fils du dernier Duc.

WLADISLAS II.

[1140.]

LA proclamation de ce prince parut être pour tous les descendans des Ducs le signal de la révolte. Conrad, marquis de Moravie, fils de Léopold, & petit-fils de Conrad, qui n'avoit gouverné la Bohême que durant sept ou huit mois, se mit à la tête des mécontens. Mais le monarque, aidé des troupes de l'Empereur, dissipa les rebelles, qui firent en vain de nouveaux efforts pour se relever de leur chute.

[1145.]

Wladislas profite de la paix pour faire de pieux établissemens. Il fonde sur le mont Sion, près de Prague, un magnifique monastere de Chanoines Blancs, appellés *Prémontrés*; & bientôt le Ciel reconnoissant lui prouve, par un prodige, combien

cette

cette action lui est agréable. Tandis que le religieux prince entendoit la Messe au milieu de ces pieux cénobites, la Reine du Ciel se présente à ses yeux ; fait assez haut, pour être entendue de tous les assistans, le panégyrique de la sainte munificence, & lui indique un lieu où il trouvera un monceau d'or, qu'elle lui donne comme une preuve de son amour. On se rend à cet endroit marqué par la Mere du Sauveur ; & l'on y trouve en effet cent marcs d'or ; présent assez peu considérable pour un grand prince, mais précieux, parce que le Ciel le faisoit.

[1158.]

Le duc de Bohême suit l'empereur Frédéric Barberousse, dans son expédition d'Italie : il rend de si importants services à ce Souverain, que, pour lui témoigner sa vive reconnoissance, Frédéric lui confere la dignité royale, & étend cette prérogative sur tous ses successeurs.

[1174.]

Wladislas voulant assurer la couronne à son fils Frédéric, le fait déclarer Roi de son vivant. Ce partage de l'autorité souveraine déplait aux Bohêmes. Udalric, frere de Sobieslas, profite de l'indisposition des

eſprits, & vient même à bout d'engager l'Empereur dans le parti des mécontens. Le roi de Bohême, informé de ce qui ſe tramoit contre lui, ſe retire dans la Luſace, avec ſes thréſors & ſa famille. Mais, ne pouvant ſupporter long-tems le chagrin d'avoir perdu un ſceptre qu'il avoit porté ſi glorieuſement durant trente-cinq ans, il meurt quatre mois après ſa retraite.

SOBIESLAS II.

[1174--1178.]

UDALRIC, nommé par l'empereur pour ſuccéder à Wladiſlas, cède ſon droit à Sobieſlas, ſon frere, qui ne prend point le titre de Roi. Ce prince, s'étant attiré la haine de l'empereur, fournit à Frédéric, fils du dernier Roi, l'occaſion favorable de demander pour lui l'inveſtiture de la Bohême. L'ayant obtenue, il força le Duc d'abandonner ſes Etats.

FRÉDÉRIC.

[1179.]

LEs impôts dont ce prince accable ſes nouveaux ſujets, & l'affection particuliere qu'il témoigne pour les Allemands, le rendent odieux. Conrad, marquis de Moravie, entreprend de le déthrôner. Pendant que Frédéric étoit à la diète de Ratisbonne, il fond ſur Prague, & contraint les habitans de capituler; mais, avec le ſecours de l'empereur, Frédéric eſt rétabli peu de tems après.

[1188.]

Conrad, forcé de demander la paix, ne reſte pas long-tems tranquille. Bientôt il excite de nouveaux troubles, & ne réuſſit pas mieux dans ſes entrepriſes. Réſolu de le pouſſer à bout, le duc de Bohême charge Przémiſlas, le plus jeune de ſes freres, de porter la guerre en Moravie.

[1189.]

Conrad, vaincu pluſieurs fois, & ſe trouvant ſans reſſources, va ſe jetter aux pieds de l'Empereur, qui ne peut lui refuſer ſa grace. Il l'emmene avec lui dans ſon expédition de la Terre-ſainte, au retour de laquelle, il l'éleva ſur le thrône de Bohême, demeuré vacant par la mort de Frédéric.

CONRAD II; — WENCESLAS II; — PRZÉMISLAS II.

SPITIGNÉE III; WLADISLAS III.

[1189.]

APRÈS s'être fait couronner à Prague, Conrad, fidèle à son bienfaiteur, le suivit en Italie, & mourut à Naples de la peste.

[1190.]

Sa mort plaça Wenceslas sur le thrône. Ce prince, frere du duc Sobieslas, ne régna pas plus long-tems que son prédécesseur. Przémislas, frere de Frédéric, souleva contre lui la plûpart des Bohêmes, & le contraignit de se réfugier à Bamberg, auprès de l'empereur Henri VI.

[1191.]

La conduite de Przémislas ne pouvoit manquer d'indisposer contre lui l'Empereur. Trop foible pour résister aux forces de ce monarque, il alla chercher un asyle en Moravie. Wenceslas, s'étant mis en marche pour rentrer dans son royaume, fut arrêté dans la Lusace par Albert, marquis de ce

pays, & finit ſes jours dans une étroite priſon.

[1192.]

Spitignée, ſon fils, fut placé ſur le thrône par les États; mais, comme il étoit enfant, on nomma, pour adminiſtrateur du royaume, Henri, archevêque de Prague, lequel, ayant joui de l'autorité ſouveraine pendant quelques années, abdiqua l'an 1196.

[1197.]

Le Souverain étant encore trop jeune pour ſe charger du gouvernement, Wladiſlas, frere des ducs Frédéric & Przémiſlas, fut déclaré duc de Bohême. Przémiſlas, qui travailloit en qualité de manœuvre au bâtiment de l'égliſe de Ratisbonne, apprend, ſur ces entrefaites, la mort de l'Empereur, arrivée à Meſſine. Il quitte auſſi-tôt la truelle, & retourne en Bohême où Spitignée veut le faire arrêter; mais il eſt pris lui-même, & ſon heureux rival lui fait crever les yeux. Wladiſlas ne fit aucune difficulté de remettre la couronne à ſon frere, qui étoit l'aîné, & ſe contenta du marquiſat de Moravie.

PRZÉMISLAS II *remonte ſur le thrône, & prend le nom d'*OTTOCARE.

[1198.]

LA double élection des empereurs Philippe II & Othon IV ayant partagé les princes de l'Empire en deux factions, le nouveau Souverain de Bohême héſita long-tems à prendre ſon parti. Les ravages que les Saxons faiſoient dans la Luſace, & le peu de cas qu'Othon fit des plaintes qu'il porta à ce ſujet, le déterminerent en faveur de Philippe dont il reçut bientôt après le titre de Roi. Quelque unis que paruſſent ces princes, ils devinrent, en peu de tems, ennemis par les intrigues de quelques perſonnes mal-intentionnées; & Philippe ayant fait dire à Przémiſlas, qu'il ſe paſſeroit aiſément de ſon ſecours, le Roi ſe déclara pour Othon auquel il parut depuis ſi fort attaché, qu'il fut ſurnommé *Ottocare*, comme qui diroit, Devoué à Othon.

[1200.]

Pour ſignaler de plus en plus ſa haine contre Philippe, Przémiſlas répudie ſa

femme, ſœur de Thierri, margrave de Miſnie, parce que ce Souverain étoit ami de l'Empereur. Il épouſa Conſtance, fille du roi de Hongrie; puis il fit le dégât ſur les terres des partiſans de Philippe; ce qui porta ce prince à faire ſa paix avec un ennemi ſi redoutable. Pour mieux cimenter cette nouvelle alliance, il fit épouſer ſa fille Cunegonde à Wenceſlas, fils du roi de Bohême.

[1208.]

Othon, étant reſté maître de l'Empire par la mort de ſon adverſaire, veut ſe venger de Przémiſlas; mais on vient à bout de l'appaiſer; & le roi de Bohême promet, à la diète de Francfort, de fournir à l'Empereur trois cens cavaliers armés de toutes piéces, pour l'expédition qu'il méditoit en Italie. Mais, lorſqu'Othon eut été excommunié, il abandonna de nouveau ſon parti pour s'attacher à Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI, & lui demeura fidèle juſqu'à la mort. Fréderic, en reconnoiſſance, céda pluſieurs villes au roi de Bohême, & lui accorda de grands priviléges.

[1219.]

Przémiſlas fonde pluſieurs monaſteres. Tous les eccléſiaſtiques du royaume com-

blent d'éloges ſa pieuſe libéralité ; mais bientôt il entreprend de réformer le clergé, & d'impoſer ſur ſes biens une taxe, en forme de don gratuit. Auſſi-tôt on crie au ſacrilége. Ce prince, naguères ſi libéral, ſi religieux, n'eſt plus qu'un monſtre, un hérétique. La ſainte fureur de ces hommes ſacrés s'allume au point que l'évêque André l'excommunie, & met en interdit tout le royaume. On ceſſa par-tout de dire la Meſſe, & de diſtribuer au peuple le pain de la parole. Le monarque fut enfin obligé de s'humilier devant les prêtres. La clameur publique étoit trop forte ; & les abus, qu'une religieuſe indolence avoit introduits dans le clergé, triompherent avec plus de hauteur.

[1231.]

L'empereur Fréderic déclare la guerre au pape, qui demande du ſecours au roi de Bohême. Le monarque lui envoie ſon fils Wenceſlas à la tête d'une armée nombreuſe. Le jeune prince bat pluſieurs fois les Autrichiens, auxquels s'étoient joints le patriarche d'Aquilée, l'évêque de Bamberg, le marquis de Wade, & le comte de Tirol. Le vainqueur, de retour en Bohême, trouva ſon pere malade, & le perdit peu de jours après.

Prémiſlas, ſi l'on en juge par ſes actions, & non ſur les vaines déclamations des moines, fut ſans contredit un des plus grands rois qu'ait jamais eu la Bohême. Grand politique, il profita, pour s'aggrandir, des troubles qui bouleverſoient alors l'Empire. Grand guerrier, ſa valeur lui fit donner par ſes contemporains le ſurnom de *Belliqueux*, comme ſes richeſſes immenſes lui *mériterent* celui de *Roi doré*. Bon prince, ſes ſujets, ſous ſon règne, jouirent des douceurs de l'âge d'or. Toute la Bohême le regretta. Les prêtres ſeuls, qu'il vouloit circonſcrire dans les bornes d'une légitime ſoumiſſion, s'efforcerent de noircir ſa mémoire. Mais la vérité perce à travers ces nuages; & la calomnie retombe ſur ſes auteurs, pour les couvrir d'un opprobre éternel.

WENCESLAS IV, *dit* OTTOCARE.

[1232.]

A L'OCCASION des différends qui s'éleverent entre les margraves de Brandebourg & quelques évêques, le nouveau Roi ſe déclare pour les premiers, qui étoient ſes amis. Les prélats ſe plaignent à l'Empereur de la guerre ſacrilége que Wenceſlas oſe faire aux miniſtres de Dieu, & s'engagent à confiſquer les terres & les villes qu'il avoit données au feu roi Przémiſlas. Frédéric cite Wenceſlas qui vient rendre compte de ſa conduite, & qui n'emporte de cette entrevue que plus de haine contre l'Empereur.

[1236.]

Mais cette haine ne fut pas de longue durée. Fréderic avoit beſoin de l'épée du roi de Bohême pour ſe venger du marquis d'Autriche, qui avoit enlevé un de ſes parens : il renoua bientôt avec ce prince utile. Wenceſlas, conformément à ſon nouvel engagement, charmé d'ailleurs d'avoir un prétexte pour ravager l'Autriche, ſe prépare à punir dans ce pays

les hoſtilités continuelles que le Marquis exerçoit en Moravie. Secondé du duc de Bavière, il ſe rend maître de Vienne & de pluſieurs autres places qu'il ne reſtitue que, moyennant une groſſe ſomme d'argent.

[1240.]

La paix que Wenceſlas s'étoit procurée par les armes fut bientôt troublée par une guerre domeſtique. Przémiſlas, ſon fils, leve l'étendard de la révolte, & met une armée en campagne. Il eſt vaincu preſqu'auſſi-tôt; &, touché d'un repentir ſincère, il va ſe jetter aux pieds de ſon pere qui lui pardonne, & qui, par ſes bontés, rappelle dans le cœur du rebelle une piété filiale, qui fut déſormais à l'épreuve de l'ambition.

[1246.]

Un accident arrivé à la fille d'un Juif qui fut étranglée par un homme qui lui avoit ravi ſon honneur, penſa cauſer une grande révolution à Prague. L'enfant d'Abraham, ayant fait aſſaſſiner le meurtrier de ſa fille, fut arrêté, & mis entre les mains de la juſtice. Tout le monde, curieux de voir brûler un Juif, demandoit à grands cris la mort du priſonnier. Mais le Roi, qui jugeoit des choſes autrement que ſon peuple, & qui ne voyoit, dans cet homme,

qu'un infortuné pere que le déſeſpoir avoit armé, lui accorda ſon pardon; & cette grace fit beaucoup murmurer contre le prince, qu'on accuſa hautement de trop favoriſer les Juifs. Il ſe forme, dans ce moment, une conjuration contre le monarque; & les rebelles voulurent engager ſon fils à ſe mettre à leur tête; mais Przémiſlas, inſtruit par ſa premiere faute, découvrit tout le complot à ſon pere qui en fit arrêter & punir les auteurs.

[1253—1254.]

La mort du marquis d'Autriche, qui ne laiſſoit point d'enfans, ouvre l'entrée de cette province aux Bohêmes. Udalric, neveu de Wenceſlas, s'y jette avec quelques troupes, & ſe met en poſſeſſion de pluſieurs places. Les Bavarois, que les Autrichiens appellent à leur ſecours, battent ce jeune prince, & le font priſonnier avec un grand nombre de Moraves, ſujets du roi de Bohême, & ſoldats d'Udalric.

On traite ces infortunés captifs avec la derniere rigueur : on leur coupe le nez, les oreilles & les mains; &, mutilés de la ſorte, on les renvoie ignominieuſement dans leur patrie. Irrité d'une inhumanité ſi barbare, Wenceſlas ordonne à ſon fils d'aller ravager la Bavière. Les Autrichiens ſongent alors à ſe mettre à couvert des malheurs de la

guerre, & donnent la princeſſe Marguerite, ſœur du marquis, en mariage à Przémiſlas, dont l'intrépide valeur & la rare prudence le font regarder comme un prince capable de les défendre. Ce choix déplaît au roi de Hongrie, qui avoit des vues ſur l'Autriche; &, plein de fureur, il ſe précipite dans la Moravie; mais il y trouve Przémiſlas qui vient l'attaquer, & qui, après pluſieurs victoires conſécutives, l'oblige de demander la paix.

[1255.]

Pendant que Przémiſlas moiſſonnoit en Moravie de glorieux lauriers, Wenceſlas, ſon pere, tomba dangereuſement malade. Il s'étoit trop échauffé à la chaſſe. En vain la médecine fit ſes efforts pour calmer la fiévre brûlante qui le dévoroit. Le mal triompha des remèdes; & le prince mourut le 22 de Septembre, à l'âge de quarante-ſept ans. Ce fut peut-être le Souverain le plus libéral de ſon ſiécle. Il avoit coutume de dire « qu'un » prince bienfaiſant ne manquoit jamais de » rien. » Sublime maxime, vraie dans tous les tems, & que les Rois, pour leur bonheur, ne devroient jamais oublier!

PRZÉMISLAS III, *dit* OTTOCARE.

[1256.]

EN ceignant le diadême, ce prince avoit réſolu de ſe venger rigoureuſement des ſeigneurs Bohêmes, qui lui avoient rendu de mauvais ſervices auprès de ſon pere ; mais, de l'avis de ſon conſeil, il prit le parti de la douceur, & s'attira, par cette clémence, l'affection de ſes ſujets. Il s'appliqua à la réforme de la juſtice, & fit naître l'émulation parmi la nobleſſe, par des jeux & des exercices où lui-même couronnoît le vainqueur. Il acheta d'*Udalric*, ſon couſin germain, qui n'avoit point d'enfans, la Carinthie & l'Iſtrie ; puis il porta ſes armes en Pruſſe où la victoire ſe plut à ſuivre ſes drapeaux.

[1258.]

A peine Przémiſlas a-t-il heureuſement terminé cette expédition, que Béla IV, roi de Hongrie, à la tête de deux cens mille hommes, l'appelle dans la Stirie, dont il prétendoit dépouiller la couronne de Bohême. Le Prince attaqué, marche contre l'ambitieux, avec une armée bien moins forte,

mais que ſa préſence rendoit invincible. Il trouve l'ennemi, donne le ſignal, & engage une ſanglante bataille. Au milieu du combat, ſaint Wenceſlas, ſaint Adalbert & ſes cinq freres, accompagnés d'un grand nombre de Bienheureux, ſe mêlent parmi les guerriers, &, la pique à la main, font des prodiges de valeur. A l'aſpect de ces héros céleſtes, les ſoldats raniment leur courage, & font de cette multitude d'ennemis un carnage ſi horrible, que leurs corps ſervirent de ponts aux vainqueurs pour traverſer la Morave. Béla, accablé par cette défaite, demanda la paix qui lui fut accordée.

[1260.]

La néceſſité l'avoit fait conclure. La mort du roi de Hongrie la fit rompre ; & ſon fils Etienne, jeune prince plus ambitieux que prudent, renouvella la guerre. Il eut bientôt lieu de s'en repentir. Przémiſlas entre dans la Hongrie, & met le ſiége devant Presbourg. Etienne s'avance à la tête d'une grande armée : il eſt battu. Presbourg eſt emporté : toute la Hongrie eſt ravagée ; & le roi de Bohême reprend le chemin de ſes Etats, chargé de glorieuſes dépouilles. Mais ces préſens de la fortune, cette inconſtante divinité les lui ravit bientôt. Son armée s'étant trouvée partagée par la rup-

ture d'un pont qu'une partie avoit déjà passé, elle fut aisément mise en déroute; & les Hongrois recouvrerent la plus grande partie de ce qu'ils avoient perdu.

[1278.]

Depuis la mort de Conrad IV, l'Empire d'Allemagne languissoit dans une espece d'anarchie. Les Electeurs offrirent la couronne à Przémislas; mais les seigneurs de sa cour l'engagerent à la refuser. Rodolphe, comte de Habsbourg, fut moins difficile. Il n'eut pas plutôt pris possession du thrône impérial, qu'il envoya redemander au roi de Bohême l'Autriche, la Stirie & la Carinthie; &, sur le refus que fit ce prince de rendre ces provinces, il lui déclara la guerre. L'Empereur & Przémislas marcherent l'un contre l'autre, & se joignirent sur les bords du Danube. Au lieu d'en venir aux mains, ils entrerent en négociation; & l'Empereur vint à bout, par ses careſſes, d'engager le roi de Bohême à recevoir de lui l'investiture de son royaume. Comme Przémislas devoit prêter serment à genoux, entre les mains de l'Empereur, on convint que cette cérémonie se feroit dans une tente. Mais, au moment que le roi recévoit l'investiture, la tente s'abbaissa; & les deux armées virent Przémislas dans une posture humiliante. Ce prince irrité de

la

la tromperie qu'on lui avoit faite, recommença la guerre, & conduisit ses troupes en Autriche. Rodolphe parut aussi à la tête des siennes. On en vient aux mains. Miloſe, général des Moraves, passe, au plus fort de la mêlée, dans l'armée de l'Empereur. Przémislas s'apperçoit de cette défection. Furieux, il s'élance sur les troupes impériales; écarte, renverse tout ce qui s'offre à ses coups, & cherche par-tout le traître pour l'immoler à sa vengeance. Déja il commence à mettre le désordre parmi les guerriers de Rodolphe, lorsque deux de ses officiers l'assassinent, pour venger leur frere, qu'il avoit fait punir de mort. Les Bohêmes prennent alors la fuite; & l'Empereur en fait une horrible boucherie. Ainsi périt, au mois de Septembre, Przémislas III, surnommé *le Victorieux*, prince sage, habile, digne de régner plus long-tems sur une nation qui le chérissoit.

WENCESLAS III, *surnommé* LE BON.

[1279.]

CE Prince n'avoit que huit ans, lorſque ſon pere lui laiſſa, par ſa mort tragique, un thrône chancelant. L'Empereur, le ſeul ennemi qu'il pouvoit craindre, ne s'oppoſa point à ſon élection; mais, au lieu du tuteur que Przémiſlas lui avoit choiſi, quelque tems avant ſa mort, il lui donna pour le gouverner, lui & le royaume, Othon, margrave de Brandebourg, qu'il chargea, pour toute inſtruction, d'accabler les Bohêmes ſous un joug de fer. En conſéquence, le Régent abolit les loix & les uſages favorables à la liberté de la nation, & diſpoſa de preſque toutes les charges en faveur des Allemands. Il emmena même Wenceſlas dans le Brandebourg. Cette conduite tyrannique alloit être ſuivie d'une révolte générale, ſi Othon ne ſe fût hâté de la prévenir, en confiant l'adminiſtration des affaires à l'archévêque de Prague, & à Thibaut, grand-juge du royaume; mais il ne remit le jeune monarque en liberté, qu'après qu'on lui eût payé une

somme d'argent considérable pour la pension de ce Prince.

[1286.]

L'empereur Rodolphe, qui avoit repris, en faveur de la Bohême, des sentimens plus humains, fait célébrer le mariage de sa fille avec le souverain de cet Etat; & quelque tems après, il met Wenceslas au nombre des électeurs de l'Empire, en lui conférant la charge de grand-échanson.

[1292.]

Après la mort de Rodolphe, Albert, son fils, enleve au roi de Bohême les terres que la femme de ce prince possédoit en Autriche, en vertu de sa dot. On avoit offert la couronne impériale à ce monarque; mais il l'avoit refusée. La conduite injuste de son beau-frere l'engage à donner sa voix à Adolphe, comte de Nassau.

[1295.]

La confusion & la discorde déchiroient la Pologne, où Przémislas, prince de la haute Pologne, s'étoit emparé des duchés qui lui avoient été hypothéqués pour le douaire de Griphine, veuve de Lesko le Noir. Cette Princesse cède ses droits à Wen-

ceſlas, dont les troupes vont s'emparer de Cracovie & de pluſieurs autres places auſſi importantes. Après avoir vaincu Przémiſlas, il attaque Ladiſlas, frere de Lesko; mais il perd la bataille; & ſa défaite ne lui laiſſe que le tems d'une prompte retraite. Les Polonois, à qui le joug des Bohêmes étoit odieux, choiſiſſent pour roi Przémiſlas, &, après lui, Ladiſlas ou Wladiſlas III, que ſa mauvaiſe conduite fait bientôt dépoſer. Alors Wenceſlas réunit tous les ſuffrages des Polonois; &, pour gagner leur affection, il épouſe Eliſabeth, fille du feu roi Przémiſlas. Il ne gouverna la Pologne que par des vice-rois, & fixa ſon ſéjour en Bohême.

[1299.]

Le bonheur dont jouiſſoient les deux royaumes ſous la ſage adminiſtration du vertueux Wenceſlas, lui attiré de nouveaux ſujets. Les Hongrois, après la mort de leur roi André III, viennent lui offrir leur couronne. Il leur envoie ſon fils aîné, âgé de quatorze ans; mais bientôt les foudres de Rome, achetés par des ſeigneurs ſéditieux, l'obligent de le rappeller.

[1305.]

Wenceſlas, délivré de tout autre ſoin, ne

s'occupa plus que des moyens d'établir ſur des fondemens ſolides la félicité de la Bohême & de la Pologne. Pluſieurs fois, il fit des voyages dans ce dernier royaume : il en viſita les frontieres ; &, voyant qu'elles n'étoient pas aſſez défendues du côté de la Hongrie, il fit bâtir la ville de Sandecz, pour leur ſervir de barriere. Au milieu de ces grands travaux, il fut attaqué d'une maladie de langueur, qui, le conſumant peu-à-peu, l'emporta dans la vingt-unieme année d'un règne doux, équitable, aſſez long pour la gloire de ce grand monarque, mais trop court pour le bonheur de ſes ſujets.

WENCESLAS IV.

[1307.]

FILS mépriſable du plus illuſtre Souverain de ſon ſiécle, ce Prince ſuccede à la puiſſance de ſon pere, ſans ſuccéder à ſes vertus. Sa jeuneſſe & les excès honteux auxquels il s'abandonne le rendent bientôt odieux à ſes peuples. Il ſacrifia ſes intérêts & ſa gloire à l'amour du vin, aux plaiſirs de la table. Cependant, à la ſollicitation des ſeigneurs de ſa cour, il réſolut, au bout de deux ans, d'aller ſe faire reconnoître en Pologne. Mais, lorſqu'il faiſoit les préparatifs de ce voyage, il fut aſſaſſiné au milieu de ſes courtiſans qui percerent de mille traits le patricide. Wenceſlas fut le dernier de la noble famille de Przémiſlas, qui, depuis plus de huit ſiécles, donnoit des rois à la Bohême.

INTERRÈGNE, *ſous* RODOLPHE I.

LA mort du Souverain jetta les grands du royaume dans un furieux embarras. On ne ſçavoit à qui donner la couronne. La multitude & la puiſſance des compétiteurs faiſoient craindre qu'en donnant un roi à la patrie, on ne lui ſuſcitât en même tems une foule d'ennemis redoutables. Enfin, après de longues conteſtations, l'évêque Tobie Beckin, grand-chambellan de la couronne, propoſa Rodolphe & Frédéric, tous deux freres de l'empereur Albert. Un des aſſiſtans, lui ayant reproché qu'il ne propoſoit que des Allemands, parce qu'il l'étoit lui-même, le perça ſur le champ de ſon épée.

On étoit réſolu de proclamer Henri de Carinthie; mais Albert, qui s'avançoit avec une puiſſante armée, força les Bohêmes à recevoir Rodolphe.

[1308.]

Ce prince, pour ſe rendre plus agréable à la nation, épouſa la belle-mere du dernier roi; mais il ſe fit mépriſer par ſon

exceſſive œconomie. Heureuſement ſon règne fut court. Une dyſſenterie l'enleva, & replongea la Bohême dans la confuſion ordinaire à tous les Etats dont les Souverains ſont au choix d'une nobleſſe trop puiſſante & trop ambitieuſe.

SUITE DE L'INTERRÈGNE, *ſous* HENRI, *Duc de Carinthie.*

[1309.]

HENRI, duc de Carinthie, avoit fixé, dans la derniere aſſemblée, les regards des Etats. Il en fut encore l'objet dans celle-ci; &, quoiqu'il eût pour compétiteur Frédéric, frere de Rodolphe, appuyé par l'empereur Albert, il fut univerſellement reconnu. Mais la nation ſe repentit bientôt d'avoir proclamé un tel maître. Il ſembloit n'être monté ſur le thrône, que pour amaſſer de l'argent qu'il faiſoit paſſer continuellement en Carinthie. Les impôts dont il accabla ſes ſujets, pour ſatisfaire ſon inſatiable avarice, le firent regarder comme le tyran de la Bohême. Les Etats s'aſſemblèrent. Henri fut dépoſé; & l'on choiſit pour roi le fils de l'empereur Henri VII.

Un auteur contemporain fit, ſur le règne de ce prince, quelques vers latins, alors fort recherchés, & que nous croyons devoir rapporter ici, pour faire connoître le bon goût de ce ſiécle.

Terra Bohemorum ſert pondera magna malorum,
Quæ non ſenſiſſet, Regem hunc ſi non habuiſſet:
Nam ſub eo plures rapiunt, homicidia fiunt,
Lis creſcit, pax decreſcit, jus omne tepeſcit:
In totâ terrâ cùm pullulet undique guerra:
Quandò regit malè rex, errat grex, deficit & lex;
Inficit hos fœx, ingruit his nex, damna manent ſex:
Mars ſolet hunc rapere, reliquum captivat in ære,
Liber ſervire, ſeges incipit ampla perire;
Pupillus flore, de ſponſo ſponſa dolere,
Et creſcunt plura, pleriſque gravamina dura.

On n'entreprend point de traduire cette éloquente poëſie : cette tâche eſt au-deſſus de nos forces ; &, pour la bien remplir, il faudroit avoir l'heureuſe imagination de cet enfant chéri des Muſes, qui nous peint ſi noblement les malheurs de ſa patrie.

JEAN DE LUXEMBOURG.

[1310.]

ON lit, dans la fable que, l'Inconſtance voulant ſe faire peindre, aucun artiſte ne put ſaiſir les traits de cette volage déeſſe, parce qu'elle paroiſſoit tantôt boſſue, tantôt droite, tantôt belle, tantôt difforme, changeant, à chaque inſtant, de couleur, d'attitude & de viſage. C'eſt préciſément la difficulté qu'éprouveroit quiconque voudroit tracer le portrait de Jean de Luxembourg. Libéral & avare, équitable & injuſte, religieux & impie, plein d'amour pour ſes ſujets, & ſouvent leur oppreſſeur, ce prince fut un compoſé bizarre de vertus & de vices, qu'il quittoit & reprenoit tour-à-tour.

A ſon avènement au thrône, toutes les provinces de la Bohême étoient infeſtées par des troupes de brigands. Il s'occupa d'abord ſérieuſement à détruire ces peſtes publiques; &, dans peu de tems, la ſûreté fut par-tout rétablie.

[1313.]

Ses premiers ennemis furent les Hongrois qui s'étoient jettés dans la Moravie.

Il marcha contre eux, & les fit rentrer dans leur pays. La protection que ce monarque accordoit aux Allemands, & les biens dont il les combla, excitèrent la jalousie des Bohêmes. Pour les satisfaire, il fit sortir les étrangers du royaume. Dans cette circonstance, l'empereur son pere mourut; & deux compétiteurs, Louis de Baviere, & Frédéric d'Autriche, se disputoient la couronne impériale. Jean se déclara pour le premier, à condition qu'il lui céderoit la marche de Brandebourg; mais, ce prince ne lui ayant pas tenu parole, il s'empara de plusieurs villes de la haute Lusace.

[1320.]

Quelques brouilleries s'élevent entre le roi de Bohême, & la reine Elisabeth, son épouse; & ce prince, singulier dans toutes ses démarches, prend le parti de courir le monde, pour s'éloigner de la princesse. Il va d'abord à Luxembourg, puis en France, à la cour de Charles le Bel, qui avoit épousé sa sœur. De-là il passe successivement à Avignon, en Italie, en Pologne, en Baviere, combattant pour tous ceux qui avoient besoin de son bras, & menant la vie d'un véritable chevalier errant. Aussi disoit-on communément de son tems: » Qui peut vivre sans le roi de Bohême? »

[1329.]

Le ſeul endroit, où Jean négligeoit de ſe trouver, étoient ſes propres Etats, dont il avoit abandonné le gouvernement à des miniſtres impitoyables, qui, pour s'enrichir, épuiſoient la plus pure ſubſtance des peuples. Enfin les ennemis l'y rappellerent. Il ſe mit à la tête de ſes troupes, alla les attaquer juſques dans le ſein de la Lithuanie, & leur rendit au centuple les maux qu'ils avoient faits à la Bohême; mais cette heureuſe expédition lui coûta un œil.

Quand la paix l'eut délivré des ſoins de la guerre, il s'abandonna plus que jamais à la débauche. Les dépenſes exceſſives, où le jetta l'amour des plaiſirs, lui firent ruiner ſes peuples par des emprunts, & par les altérations fréquentes qu'il fit aux monnoies. Heureuſement, Charles, fils de ce monarque prodigue, ne reſſembloit point à ſon pere. Ce jeune prince gagnoit de jour en jour l'amour des Bohêmes, & profitoit de l'abſence de Jean, pour diminuer les impôts, & pour acquitter les dettes du Roi. Par cette ſage conduite, il diſſipoit les factions qui ſe formoient ſans ceſſe contre le Souverain. Jean eut quelques démêlés avec l'empereur Louis de Baviere. La dé-

faite de ſes troupes dans la Carinthie l'obligea de conſentir à la paix.

[1345.]

Les différends de l'empereur avec le pape Clément VI, ſont cauſe que cinq électeurs aſſemblés à Renza proclament roi des Romains, Charles de Luxembourg, dont les grandes qualités ſoutenoient Jean ſur le thrône de la Bohême *.

[3346.]

Cependant le roi de France, Philippe de Valois, preſſé par Edouard III, roi d'Angleterre, appelle Jean à ſon ſecours. » Allons, dit auſſi-tôt ce prince à ſes barons » allons, mes amis, je n'ai point » encore oublié le chemin de la France : » je veux aller défendre mes amis, & » les enfans de ma fille, que les Anglois » veulent dépouiller. » Il arrivé, lorſque l'armée Angloiſe entroit ſur les terres de France. Il ſe met avec Philippe, & Charles, roi des Romains, ſon fils, à la tête des troupes; & les trois monarques rencontrent celui d'Angleterre dans les plaines de Créci. On donne le ſignal : on s'ébranle

* Voyez les *Anecdotes Germaniques*, & le *Dictionnaire des Siéges & Batailles*, à l'article CRÉCI.

on ſe heurte; on ſe frappe. La victoire balance long-tems. Enfin elle ſe range ſous les drapeaux d'Edouard; & ce prince triomphe. Tous les François prennent la fuite. Jean ſeul, quoiqu'aveugle, s'obſtine à reſter ſur le champ de bataille : « Compa-» gnons, dit-il aux chevaliers qui l'environnent, » conduiſez-moi où l'on combat » encore. » En vain on lui repréſente qu'étant aveugle, il va ſe précipiter inutilement dans le danger. » N'importe, dit-» il; je veux faire un coup d'épée. Il ne » ſera pas dit, que je ſois venu ici pour » ne rien faire ? Me refuſeriez-vous » cette grace ?... Sire, reprirent les chevaliers, » nous vous accompagnerons par-» tout. » Alors, pour ne le point perdre de vue, ils attachent ſon cheval aux leurs; & Jean ſe jette au milieu du carnage, frappant d'eſtoc & de taille, à droite, à gauche, ſans ſçavoir ſur qui tomboient ſes coups. Il perd la vie; & ſon fils, qui accouroit pour le dégager, reçoit pluſieurs bleſſures qui le mettent hors de combat.

CHARLES, *Roi de Bohême & Empereur, ſurnommé* LE PERE DE LA PATRIE.

[1347.]

LE véritable nom de ce prince étoit *Wenceſlas*. Charles le Bel, qui avoit été ſon parrein à la Confirmation, lui avoit donné le ſien. Il le conſerva. Louis de Baviere étant mort peu de tems après le roi Jean, Charles monta ſur le thrône de Bohême & ſur celui de l'Empire *. Il eut d'abord bien des ennemis à combattre, bien des adverſaires à humilier. Il les terraſſa tous ou par ſa valeur, ou par ſa prudence; & bientôt il ſe vit paiſible poſſeſſeur de deux couronnes dignes de ſes vertus.

[1350.]

L'Empereur entreprend un ouvrage qui, s'il eût été praticable, eût rendu la Bohême l'une des plus floriſſantes monarchies de l'univers. Il veut unir le Danube à la Muldaw, dont les eaux arroſent la ville de Prague, afin de rendre cette ca-

* On a rapporté dans les *Anecdotes Germaniques* pluſieurs traits curieux ſur le règne de ce prince. Il n'eſt pas néceſſaire de les répéter ici.

pitale le centre du commerce de ſes Etats; mais il abandonne ce projet preſqu'auſſitôt qu'il l'a formé. Les difficultés étoient invincibles. Charles étoit trop ſage pour faire d'inutiles dépenſes.

[1360.]

Ce prince choiſit, pour troiſieme femme, Anne, fille de Boleſlas, qui lui donne un fils, nommé *Venceſlas*, proclamé roi de Bohême, un an après ſa naiſſance. Il donne le marquiſat de Moravie à Jean, ſon frere; fait ériger le ſiége de Prague en archevêché, & fonde dans cette capitale des écoles publiques ſur le modèle de celles qu'il avoit vues à Paris.

[1370.]

Ami d'une noble magnificence, *Charles* embellit conſidérablement la ville de Prague. Entre les bâtimens qu'il fit conſtruire, on remarquoit ſur-tout deux ſuperbes tours qui, couvertes de lames d'or, préſentoient aux regards étonnés deux monumens de l'opulence du Prince.

Celle des citoyens ſous ſon règne fut extraordinaire. Un bourgeois de Prague, ſur ſon obligation, lui prêta cent mille écus d'or; ſomme alors exceſſive. Trois jours après, l'officieux bourgeois donne un grand feſtin au Prince qui, ſous ſon couvert, trouve

trouve ſon billet. Surpris de ce procédé peu commun, il ſe retourne vers le maître du logis, qui étoit derriere lui. « Invinci-» ble Empereur, lui dit ce dernier; tout ce » qu'on a ſervi devant Votre Majeſté, nous » a été commun à tous : ce deſſert eſt pour » vous ſeul; vous ſçaurez bien l'employer » au bonheur de la patrie. »

[1378.]

Charles fait couronner ſon fils roi des Romains; donne la Marche de Brandebourg à Sigiſmond qu'il avoit eu d'une quatrieme femme, & pluſieurs villes de la Luſace à Jean, ſon troiſieme fils. Après avoir donné de ſages inſtructions à ſon fils, ſentant ſa fin approcher, il ſongea à bien mourir. Il termina ſes jours, le 29 de Novembre, emportant dans le tombeau le glorieux ſurnom de *Pere de la Patrie*; titre bien préférable à celui de Conquérant, & que tous les rois devroient mériter.

WENCESLAS V,
ſurnommé LE FAINÉANT, & LE CRUEL.

[1379.]

ADONNÉ dès ſa jeuneſſe aux plaiſirs infâmes, ce Prince continua de s'y livrer avec les plus grands excès.

Sa cruauté ne le rendit pas moins odieux que ſon yvrognerie & ſes débauches. Jeanne, fille d'Albert, duc de Baviere, ſon épouſe, ne put s'empêcher de lui faire des remontrances très-vives. Dès-lors il prit cette Princeſſe en ſi grande averſion, que, réſolu de l'attaquer ſur la foi conjugale, il voulut forcer ſon confeſſeur, Jean Népomucène, à déclarer ce que la reine lui avoit dit au tribunal de la pénitence. Mais ce vertueux Eccléſiaſtique refuſa hautement de ſe prêter aux criminelles intentions du monarque, qui, plein de fureur, le fit jetter dans la riviere où il ſe noya.

[1396.]

Les Grands de la cour de l'Empereur, ne pouvant plus ſupporter ſes cruautés, ſe ſaiſiſſent de ſa perſonne, & l'enferment dans un cachot où, durant quatre mois, il reſte

plongé dans la plus affreuſe miſere. Enfin il obtient, à force de prieres, la permiſſion de ſe baigner. Une femme, qui le conduiſoit au bain dans un bateau, l'emmene tout nud dans une citadelle qu'il avoit fait conſtruire, & lui rend la liberté. Pour récompenſer cette généreuſe libératrice, il en fait ſa favorite. Elle prit bientôt tant d'empire ſur ſon eſprit, qu'elle étoit ſeule capable de lui faire entendre raiſon.

Wenceſlas, ne ſe croyant pas en ſûreté ſi près de Prague, ſe retire dans le château de Ziébrack, où il continue de s'abandonner à ſes horribles déportemens.

Une nouvelle conjuration ſe forme contre lui; & les ſeigneurs, de l'aveu de Sigiſmond, ſon frere, qui étoit monté ſur le thrône de Hongrie, enlevent l'Empereur & l'enferment dans la citadelle de Prague. Pierre de Roſen, à qui l'on confie la garde de ce prince, le conduit ſecrettement hors du royaume, & le confine à Vienne, dans une tour très-obſcure.

[1400.]

Wenceſlas trouve encore moyen de ſe ſauver, & de ſe rendre dans ſa capitale. Il fait enſuite un voyage en France où il reçoit de Charles VI tous les honneurs dûs à ſa dignité; mais il s'avilit lui-même, en quelque ſorte, par ſon yvrognerie. A quel-

que heure du jour que ce fût, jamais il n'étoit en état de donner ni de recevoir audience. Il ne ſe croyoit ſur le thrône, que pour boire & pour dormir.

Enfin les Electeurs, laſſés de voir la couronne impériale ſur la tête d'un Prince ſi peu digne de la porter, s'aſſemblent & le dépoſent. Le roi de Bohême fut peu ſenſible à cette dégradation. « Toute la fidélité que » j'exige de vous, écrivit-il aux villes im» périales, c'eſt que vous ſoyez exactes à » m'envoyer toujours quelques tonneaux de » votre meilleur vin. »

[1419.]

Wenceſlas conſerve encore la Bohême pendant dix-neuf ans, après leſquels une attaque d'apoplexie enleve ce monſtre, à l'âge de ſoixante-huit ans. Ce fut ſous ſon règne que Jean Hus commença à publier cette funeſte doctrine qui donna bientôt lieu à tant de troubles.

SIGISMOND *.

[1420.]

CE Prince fut obligé de marcher en perſonne pour réduire la ville de Prague, dont les Huſſites s'étoient emparés. Il eut beaucoup de peine à entrer dans cette capitale de ſes Etats. On vit plus d'une fois un Prince, maître de l'Empire & de la Hongrie, ſur le point d'être vaincu par une poignée d'hérétiques en qui la fureur de religion ſuppléoit à l'expérience & au courage. Enfin, après un an de fatigues & d'efforts, il reçut dans Prague l'onction royale qu'il deſiroit.

[1437.]

La réſiſtance des rebelles fit connoître à ce Prince tout ce qu'il auroit à ſouffrir de leur audace. Auſſi fut-il occupé, pendant tout le tems de ſon règne qui fut de dix-ſept ans, à calmer les guerres de religion, qui déſolerent la Bohême, & dont ce royaume éprouve encore aujourd'hui les

* Voyez l'article de ce Prince dans les *Anecdotes de Hongrie*, & dans les *Anecdotes Germaniques*.

déplorables ſuites. Il ſçut, par ſon adreſſe, & par un mêlange heureux de douceur & de ſévérité, porter les factieux qui déchiroient ſes Etats, à des ſentimens de paix; mais il ne jouit pas long-tems de cette tranquillité: la mort vint l'enlever à l'âge de ſoixante & dix ans, après avoir gouverné la Hongrie cinquante & un ans, & l'Empire vingt-ſept.

ALBERT.

[1438.]

GENDRE de Sigiſmond qui, n'ayant point laiſſé de fils, l'avoit déclaré ſon ſucceſſeur, ce Prince, par un exemple unique, hérita, dans la même année, de trois couronnes, & fut reconnu Empereur, Roi de Bohême & Roi de Hongrie; mais il ne fit, pour ainſi dire, que ſe montrer à ces trois puiſſantes monarchies. Il mourut le 27 d'Octobre 1439, à l'âge de quarante-cinq ans, & fut inhumé à Albe-Royale. Il n'eut que deux filles; mais l'Impératrice qui étoit enceinte, mit au monde un prince qui fut nommé *Ladiſlas*, & qui eût été la gloire de l'auguſte maiſon d'Autriche, ſi le Ciel, pour le bonheur des hommes, lui eût donné une longue carriere.

INTERRÈGNE.

[1440.]

LES Etats de Bohême offrent la couronne à Albert de Baviere ; mais en même tems ils exigent des conditions trop onéreuſes. Le Prince la refuſe. Ils s'adreſſent enſuite à l'empereur Frédéric III ; mais ce monarque équitable ne peut ſe réſoudre à priver de l'héritage de ſes peres un enfant dont il eſt le tuteur. Peut-être auſſi craignoit-il que les troubles de la Bohême ne lui donnaſſent trop d'embarras. Cependant il ne veut point conſentir au couronnement du jeune Ladiſlas ; & les Bohêmes, pendant quelques années, vivent ſous une eſpece de gouvernement républicain, ayant pour chef deux gouverneurs du royaume.

[1443.]

Un ſeigneur, qui vivoit à la campagne, avoit un ſinge d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'on l'eût pris pour un homme. Il l'enfermoit avec ſoin ; mais un jour l'animal trompa ſa vigilance, & s'enfuit dans les bois, voiſins du château. Un payſan, occupé à faire des fagots, apperçoit le fu-

gitif, perché ſur un arbre; &, comme il n'avoit jamais vu un pareil animal, il s'imagine, aux geſtes & aux gambades qu'il lui voit faire, que c'eſt un mauvais eſprit qui le menace de quelques malheurs. Hors de lui, il court à ſon village, & crie par-tout qu'il vient de voir le diable dans la forêt. On s'aſſemble; on s'arme de bâtons & de fourches, & l'on vole à l'envi dans le bois pour y voir ce prétendu Démon. Il continuoit ſes folies. Tous conviennent que c'eſt un eſprit malin, & que, s'il eſt poſſible, il faut lui donner la mort. On coupe l'arbre ſur lequel étoit le ſinge. Il s'en apperçoit: il ſaute ſur un autre. Les villageois le pourſuivent à coups de pierres, le font tomber, & lui donnent la mort. Enchanté de cette victoire qui leur avoit coûté bien des ſueurs, ils reviennent triomphans dans leur hameau, avec le cadavre de l'ennemi terraſſé, dans la réſolution de le porter au plutôt à leur ſeigneur, comme un préſent bien agréable. A l'aſpect de l'animal, le ſeigneur irrité fut ſur le point de faire battre de verges ces imprudens vainqueurs. Mais, revenant à lui, & prenant des ſentimens plus doux: « Allez, dit-il, » inſenſés que vous êtes, pour punir votre » imbécillité, je veux que déſormais votre » village ait le ſurnom de *Stupide*; &, pour » me dédommager de la perte d'un animal

»qui m'a coûté des ſommes conſidérables, je »vous condamne à payer, tous les ans, une »taille extraordinaire.» Cette taxe a ſubſiſté juſqu'à ce jour; & on l'appelle l'*amende du ſinge.*

[1446.]

Le grand nombre de brigands répandus dans la Bohême oblige d'établir dans chaque Cercle un baillif, pour adminiſtrer la juſtice. George Podgiebrads avoit déja donné une ſi grande idée de ſa prudence, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, qu'on le fit grand-baillif ſur tous les Cercles du royaume. Ce ſeigneur devint ſi puiſſant, & uſa ſi bien de ſa grandeur, que les Etats le nommerent ſeul gouverneur de la Bohême, avec une autorité ſi abſolue, qu'il ne lui manquoit que le titre de Roi.

LADISLAS, *ſurnommé* LE POSTUME.

[1453.]

AUSSI-TÔT que Ladiſlas eut atteint l'âge de treize ans, les Bohêmes inſiſterent fortement auprès de l'empereur Frédéric, pour qu'il conſentît à placer ce jeune prince ſur le thrône de ſon pere. Il ſe rendit à leurs prieres; mais, comme Ladiſlas étoit trop jeune pour gouverner par lui-même, George conſerva la qualité d'Adminiſtrateur du royaume.

[1458.]

Le Roi eut à peine dix-huit ans, qu'on ſongea à le marier; & Magdeleine de France, fille de Charles VII, lui fut promiſe. Ladiſlas ſe rendit à Prague pour y attendre ſon auguſte compagne; mais il fut attaqué, dans cette ville, d'une colique ſi violente, qu'elle le conduiſit au tombeau en moins de trente-ſix heures. Cette mort fut regardée comme l'effet du poiſon; & pluſieurs hiſtoriens accuſent l'Adminiſtrateur d'avoir commis ce crime qui lui ouvroit l'entrée du thrône. D'autres, peut-être avec plus de vraiſemblance, le rejettent ſur les Huſſites, que Ladiſlas avoit juré de détruire.

GEORGE PODGIEBRADS.

[1459.]

UNE foule de compétiteurs parurent sur les rangs, après la mort du monarque. Mais George qui, par ses services signalés, avoit mérité le choix de ses compatriotes, eut pour lui tous les suffrages. Il fut proclamé & couronné, avec l'applaudissement de toute la patrie.

Pour mettre le pape dans ses intérêts, il promit de persécuter les Hussites. Mais, lorsqu'il fut affermi sur le thrône, il protégea ouvertement ces hérétiques, & leur rendit même les priviléges dont les avoient dépouillés ses prédécesseurs. Le saint pere, irrité de ce manquement de parole, excommunie le roi de Bohême, avec tous ses sujets. George se rit de ces anathêmes, défend de recevoir aucun papier de la cour de Rome, & a l'adresse de se faire obéir. Ce mépris oblige le pontife à chercher un prince dont les foudres, plus terribles que les siens, puissent le venger de ce qu'il appelloit un Attentat sacrilége.

[1465.]

Pour ſe mettre à l'abri de la fureur du pape, George voulut ſe faire un appui de l'empereur Frédéric. Il ſecourt ce prince à propos, lorſqu'il étoit aſſiégé dans Vienne par ſes propres ſujets ; &, pour récompenſer ce ſervice important, le monarque Allemand le crée prince de Munſterberg, en Siléſie.

[1466.]

On rapporte à cette année l'importation des premieres tulipes en Bohême. Un amateur les acheta en Turquie. Il les cultiva avec ſoin, les accoutuma au ſol de ſon pays ; & bientôt cette colonie devint plus floriſſante que ſa mere. Cette belle fleur fut ſi bien accueillie, que les premieres qui ſe vendirent furent achetées un louis. L'hiſtorien, qui nous adminiſtre ce trait, ſe récrie ſur la grandeur de cette ſomme : Qu'auroit-il dit, s'il eût connu nos *Florimanes* ?

[1467, & ſuiv.]

Mathias, roi de Hongrie, excité par le pape, déclare la guerre au roi George, &

deſcend en Bohême, pour dépouiller ce prince de ſes Etats. Cette ſanglante querelle augmenta les maux de la Bohême. Mathias conquit la Moravie, la Siléſie, & la Luſace. Il fut même couronné roi de Bohême; mais la mort de George, arrivée le 22 de Mai, renverſa les flatteuſes eſpérances, qu'il avoit oſé concevoir.

Les Etats du royaume ne voulurent point reconnoître Victorin, fils du monarque défunt; mais ils choiſirent Ladiſlas, fils de Caſimir IV, roi de Pologne; & le jeune prince, malgré les brigues de Mathias, ſon compétiteur, ſe rendit heureuſement à Prague dont l'évêque lui conféra l'onction ſacrée des rois.

Bientôt la mort de ce rival plaça le roi de Bohême ſur le thrône de Hongrie; &, la princeſſe Anne, ſa fille, ayant épouſé Ferdinand I, frere de Charles-Quint, & depuis empereur, ſe porta pour héritiere de ſon frere Louis, roi de Bohême & de Hongrie, tué à la bataille de Mohatz.

C'eſt depuis cette fameuſe époque, que la Bohême & la Hongrie ont paſſé ſous l'heureuſe domination de la Maiſon d'Autriche. L'immortelle Princeſſe qui les gouverne aujourd'hui, l'auguſte Marie-Thérèſe, qu'un hymen, long-tems deſiré par tous les bons François, a rendue, pour ainſi

dire, notre concitoyenne, & que ſes vertus placent à côté de Louis le Bien-aimé, a rappellé dans le ſein de ces deux royaumes les douceurs de l'âge d'or.

Fin des Anecdotes de Bohême.

TABLE GENERALE
DES
MATIERES.

[Le *T* marque le Tome, le *P*, la Partie, *Suppl.* désigne le Supplement aux Anecdotes Italiennes ou la Savoie. *An. H.* les Anecdotes Hongroises, & *An. B.* les Anecdotes Bohémiennes.]

AART, fils d'un brasseur, Tome II, Partie iv, pag. 168

Aartsroon, T. II, P. iv, 147

Abas, roi de Hongrie, T. II. *An. H*, 8

Abbé du peuple, T. I, P. i, 87

Abdication forcée, T. I, P. ij, 116. ---- Autre 124

Abondio, créature de François I à Venise. Ses intelligences découvertes & punies, T. I, P. ij, 150

Abus réprimés, T. I, P. ij, 200. ---- Autres sur les franchises, aussi réformés, 201

Académie littéraire auprès de Prague, par qui fondée, T. II, *An. B.* 43

Accises établies en Hollande, T. II, P. iv, 113

Acre, ou *Ptolémaïde*, prise par les Croisés, T. I, P. ij, 235

Actes curieux, T. I, P. iij, 55

Accusation grave contre un ambassadeur, T. I, P. ij, 123

Ada, comtesse de Hollande, T. II, P. iv, 43

Adélaïde, femme de Théodoric VII, princesse belliqueuse, T. II, P. iv, 41. ---- De Poëlgest,

maîtreſſe d'Albert, comte de Hollande, 72 ; maſſacrée ; par qui ? *ibid.*
Ademar, premier comte de Gènes, T. I, P, j, 7, 8
Adorni, nobles Génois, T. I, P. j, 95, 105, 106, 107, 115
Adorno, (George) créé doge de Gènes, T. I, P. j, 120
Adreſſe d'un excellent nageur, T. I, P. j, 124. ---- Autre d'un archer, T. II, P. iv, 6
Adrien, empereur Romain, prend en amitié les Bataves, T. II, P. iv, 6
Adrien Florizoon, élu pape, T. II, P. iv, 103
Aërſſens, T. II, P. iv, 204
Affri, (Guillaume d') officier, & écrivain plein de mérite, T. I, P. iij, 109. ---- (François d') grand politique, 154
Agriculture en honneur en Suiſſe, T. I, P. iij, 61. Exemples rapportés à ce ſujet, 62, 63
Albe, (Alvarès de Tolède, duc d') envoyé dans les Pays-bas, T, II, P. iv, 132. Sa réponſe à Dom Carlos, *ibid.* Fait arrêter les comtes d'Egmont & de Horn, 133. Sa ſévérité, 134, 136. Son orgueil, 138. Son avarice, *ibid.* A recours à la perfidie, 141. Sa dureté blâmée, 145. Sa cruauté, 147, 148. Se démet du gouvernement, 154
Albert, premier duc d'Autriche, veut ſoumettre les Suiſſes, T. I, P, iij, 64. Moyens bizarres qu'il emploie, *ibid.*
Albert de Baviere, comte de Hollande, T. II, P, iv, 72
Albert, empereur & roi de Hongrie, T. II. *An. H.* 75, 78
Alberti Olevano, podeſta de Gènes, T. I, P. iv, 36
Aldegonde, (Marnix de Saint-) T, II, P. iv, 146
Alexan-

Alexandre, pape. Sa fierté, T. I, P. ij, 25. Excommunie les Génois, 64
Alexandre VI, pape, ſe rend maître de la perſonne de Zizim contre la foi des traités, T. I, P. ij, 264; & l'empoiſonne, 263
Allemands aſſaſſinés, & maſſacrés à Bade, T. II. *An. H.* 76, 77
Alliance de la France avec la Porte Ottomane, T. I, P. j, 180, 181. —— Avec les Suiſſes, 111, 144, 163, 164. —— (Triple,) T. II, P. iv, 266
Alliance étrangere, défendue au doge de Veniſe, T. I, P. ij, 52. —— Des Vénitiens, recherchée de l'Empereur, de la France, du Pape & du Turc, 147, 152
Almérie, ville d'Eſpagne, priſe par les Génois, T. I, P. j, 23
Alphonſe V, roi d'Aragon, envahit la Corſe, T. I, P. j, 123. Aſſiége Gaëte, 127. Eſt fait priſonnier, 129. Aſſiége Naples, 134
Alviano conſeille au général Vénitien de donner la bataille d'Agnadel, T. I, P. ij, 132; perd la bataille de la Motta, 135; devient plus prudent & plus heureux, 136; ſe couvre de gloire à la bataille de Marignan, 138; ſa mort, *ibid.*
Amaral, (d') chevalier de Rhodes, trahit ſon Ordre, T. I, P. ij, 267, 268; découvert & puni, 269
Amaulri, roi de Jéruſalem, rompt la paix faite avec le Soudan d'Egypte, T. I, P. ij, 228; emporte Balbéis, 229
Ambaſſadeurs Vénitiens arrêtés, T. I, P. ij, 76. Autres ſévèrement punis, 117. —— Suiſſes magnifiquement reçus & traités à Paris, 173, 174, 175. —— Hollandois à la Chine, T. II, P. iv, 352

Ambrons, (les) les mêmes que les Helvétiens, T. I, P. iij, 17
Amédée I, comte de Savoie, T. II. *Suppl.* 7. Ce qui lui arrive à Vérone, *ibid.* —— *II*, 9; chaſſe les François de la Savoie, 10. —— *III*, 19. —— *IV*, 28. Sa valeur, 29, 30. Sa mort, *ibid.* Son éloge, 31. —— *V* : d'où lui vient ſon ſurnom, 36. Inſtitue l'ordre de l'Annonciade, 37, 38. Va au ſecours de Jean Paléologue, 39. Sa mort, 14. —— *VI* adroit & vaillant, *ibid.* —— *VII*, 42. Son attachement pour la France, 43. Créé duc de Savoie, *ibid.* Son abdication & ſa retraite à Ripaille, 34. Elu pape, 46. Son abdication, 48. Sa mort, 49. —— *VIII*, 52. Ses vertus, 55
Amende du ſinge; ce que c'eſt, T. II, *An. B.* 157.
Amiens pris avec des noix, T. II, P. iv, 191
Amniſtie ſans effet, T. II, P. iv, 154
Amſtede, citoyen généreux, T. II, P. iv, 62
Amulio, (Marc-Antoine) ambaſſadeur Vénitien à Rome, nommé par le pape à l'évêché de Vérone, T. I, P. ij, 155. Sa nomination caſſée par le Sénat, *ibid.* Fait cardinal, *ibid.* Traité de Rebelle, 156
Amurat II, Sultan des Turcs, T. II. *An. H.* 80. Fait une trève avec les Hongrois, 81. Comment il venge la violation du traité, 82, 83
Anabaptiſtes, hérétiques, T. II, P. iv, 108. Leurs ſupplices & leur conſtance, *ibid.* Veulent ſurprendre Amſterdam, 110
Anaſeſte, (Paul-Luc) premier duc de Veniſe, T. I, P. ij, 113
Anaſtro fait aſſaſſiner le prince d'Orange, T. II, P. iv, 171
André I, roi de Hongrie, T. II. *An. H.* 10.

André II, 21. Accorde de grands privilèges à ſes ſujets, 24. —— *III*, 30
Anecdotes. [Pour ne point rendre cet article de la Table trop long, nous les avons rangées ſous leurs titres particuliers.]
Anello livre Naples aux Aragonnois, T. I, P. j, 134
Anjou, (le duc d') frere de Henri III, élu prince des Pays-Bas, T. II, P. iv, 170. Veut s'emparer d'Anvers, 175, 176. Echoue dans ſon projet, 177
Annonciade, (l'ordre de l') T. II. *Suppl.* 37, 38, 65
Anſelme, riche Vénitien, obtient l'entrée au grand-conſeil, T. I, P. ij, 99
Antioche, ville de Paleſtine priſe par les Saraſins, T. I, P. ij, 224
Anvers aſſiégé & pris, T. II, P. iv, 182, 183
Appel des Vénitiens au futur concile, T. I, P. ij, 116. Autre, 124
Arbalête de Guillaume Tell ſe voit à Zurich, T. I, P. iij, 135
Argentorix, chef des Helvétiens, T. I, P. iij, 20. Contraint de s'empoiſonner, 21
Armenio, capitaine Vénitien, T. I, P. ij, 129
Arminius, hérétique, T. II, P. iv. 195
Arnoud, comte de Hollande, T. II, P. iv, 26
Arſenal de Veniſe incendié, T. I, P. ij, 131
Art d'émailler; par qui inventé, T. I, P. iij, 129
Artifice ſingulier d'une femme Cypriote, T. I, P. ij, 253, 254
Aſſaſſinat horrible, T. II. *An. H.* 35
Aſſaſſins du duc de Milan punis, T. I, P. j, 141, 142
Aubuſſon, (d') grand-maître de Rhodes, défend cette iſle contre les Turcs, T. I, P. ij, 256,

257. Sa valeur héroïque, 258, 259. Force ennemis à lever le siége, 2
Audace insultante du patriarche de Jérusalem T. I, P. ij, 2
Augs, ville de Suisse; quand & par qui fondé T. I, P. iij, 25, 2
Aurélia, (Pierre Louis) adroit cavalier & brave soldat, T. I, P. j, 17
Avarice sordide d'un confesseur, T. II, P. iv, 6
Avenche, ancienne capitale de la Suisse, prise par les Romains, T. I, P. iij, 2
Aventure touchante d'une Génoise, T. I, P. j, 112. Autre, 183, 184. Autre, 194. Autre, 218, 219
Aventure intéressante du valet-de-chambre de Sénci, T. I, P. iij, 149. Autre de trois Fribourgeois, 151. Autre du fameux Huniade, T. II. *Anec. H.* 89, 90. Autre plaisante, 107
Aveu glorieux pour le pape Benoît XIV, I, P. ij, 215
Avis important donné au Sénat de Venise, T. I, P. ij, 150
Avis d'un jeune secrétaire, T. II. *Anec. H.* 113
Axiome Suisse, T. I, P. iij, 163
Ayenonne, (le comte de) gouverneur des Pays-bas, T. 2, P. iv, 229
Aymon, comte Savoie, T. II. *Suppl.* 34

BACHA Fribourgeois reçoit trois de ses compatriotes, T. I, P. iij, 141, 152
Badoüer, ministre de la république de Venise à la Porte, conclut la paix avec le Grand-Seigneur, T. I, P. ij, 149. A quelles conditions, *ibid.* Se justifie d'une accusation, 150
Bailé de la république de Venise, arrêté à Constantinople; pourquoi, T. I, P. ij, 181. Mis au cachot, 188

Bajazet I, Sultan des Turcs, remporte sur les Chrétiens la fameuse victoire de Nicopolis, T. II, *An. H.* 67, 68. --- Il fait la guerre aux Vénitiens, T. I, P. ij, 128, 129. Fait la guerre à son frere Zizim, 260. Veut se rendre maître de sa personne, 261; & traiter avec le grand-maître de Rhodes, 262. S'oblige à payer pension pour son frere, 269. Envoie ses flottes contre les chevaliers, . . . 268
Balduino conspire contre la république de Venise, T. I, P ij, 98, 99
Balfour, T. II, P. iv, 155
Baneban, palatin de Hongrie, massacre la reine. Pourquoi, T. II, *An. H.* 22, 23, 24
Banno, commandant des Zarétins, T. I, P. ij, 59
Banque de S. Georges, à Gènes. Son origine, T. I, P. j, 119
Barbarigo, (Marc) doge de Venise, adoré des Vénitiens, T. I, P. ij, 122. Chagrins qu'il reçoit de son frere, 123. Sa retraite & sa mort, *ibid.* --- (Augustin) maltraite le doge son frere, *ibid.* Parvient au dogat, *ibid.* Sa mort, 130
Barbaro, (Almor) nommé par le pape au patriarchat d'Aquilée, T. I, P. ij, 124. Son refus & son obéissance, *ibid.* Forcé par le sénat de se démettre, 125. Sa mort, 126
Barberousse, fameux Corsaire, T. I, P. j, 165
Barberin, (Taddée) préfet de Rome, veut avoir le pas sur l'ambassadeur de Venise, T. I, P. ij, 172. Artifice dont il use à ce sujet, *ibid.*
Barde, (la) ambassadeur de France en Suisse, T. I, P. iij, 164. Eprouve de grandes difficultés dans le renouvellement de l'alliance avec les Cantons, 171
Barisone, élu roi de Sardaigne, T. I, P. j, 27, 28

Barneveldt, grand-penſionnaire de Holl
T. II, P. iv, 196. Haï du prince d'Or
qui médite ſa perte, 197. Injuſtement acc
202. Condamné à mort, *ibid.* Motifs d
condamnation, 203. Sa fermeté, 205.
mort, 207. Son éloge, *ibid.*
Barratier, (Nicolas) fameux architecte, T.
P. ij, 37. Grace ſinguliere qu'il demande,
Baſle, ville de Suiſſe; quand & par qui fond
T. I, P. iij, 30. Entre dans l'alliance des C
ſuiſſes,
Baſlois tyrannisés par les Nobles, T. I, P.
Bataglia ſe ſignale contre les Turcs, T. I, P.
Bataille plaiſante, T. I, P. j, 208, 209; --- d
Trapani, T. I, P. ij, 50; --- de Corſou
54; --- de Fornoue, 126; --- d'Agnad
132, 133; --- de Ravenne, 134; --- de N
varre, 13, P. iij, 120; --- de la Motte,
--- de Marignan, 198, P. iij, 120; --- de L
pante, 163; --- de Tibériade, 235; --- d
Morat, P. iij, 109; --- de Pavie, 122; --- d
Friedelingue, 188; --- de Hochſtedt, 189
--- de Denain, 204; --- de Malplaquet
ibid. --- de Calais, T. II, P. iv, 231; --
des Dunes, 233, 234, 235, 236; --- de
Marſaille, *Suppl.* 111; --- de Nicopoli
An. H. 68, 69; --- de Varna, 82; --- d
Caſſovie,
Bataves, anciens peuples des Gaules, T. II, P. iv
2. Soumis à Céſar, 3. Auguſte choiſit ch
eux ſa garde ordinaire, *ibid.* Leur zèle pou
venger la mort de Caligula, 5. Aimés de l'em
pereur Adrien, 6. Se liguent avec les Franc
contre les Romains,

Batavia deux fois assiégée sans succès, T. II, P. iv, 217
Batavie; d'où ce pays a pris son nom, T. II, P. iv, 2
Battes, aïeux des Bataves, T. II, P. iv, 1
Baudouin, roi de Jérusalem, T. I, P. j, 15, 16; empoisonné, P. ij, 227. --- Empereur de Constantinople, expire dans les supplices, P. ij, 42
Baudouin I, grand-forestier de Flandres, T. II, P. iv, 17. Amant de la princesse Judith, fille de Charles le Chauve, 18. L'enleve & l'épouse, *ibid.*
Bautzen, (le comte de) T. II, P. iv, 134
Baza, (Francisco) assassin, T. II, P. iv, 174
Bazarade, vainqueur des Hongrois, T. II, *An. H.* 38, 39
Beauvais assiégé, T. II, P. iv, 89
Beauvaisiennes courageuses font lever le siége de leur ville, T. II, P. iv, 89
Béla I, T. II, *An. H.* 11; — *II*, 16; — *III*, 18; *IV*, 25
Bedmar, (le marquis de) un des auteurs de la fameuse conjuration de Venise, T. I, P. ij, 172. Son portrait, *ibid.*
Bélisaire fait la guerre en Italie, T. I, P. j, 6
Benoît XIV, pape, également regretté des Protestans & des Catholiques, T. I, P. iij, 214, 215
Bergamasc, (Bertrand) découvre une conspiration contre Venise, T. I, P. ij, 73. Récompense qu'il exige, 74. Celle qu'il reçoit, *ibid.*
Berghen, T. II, P. iv, 133
Berg-op-Zoom, T. II, P. iv, 142. Assiégé inutilement, 11. Pris d'assaut, 322
Bernard, (S.) prêche la Croisade en France & en Allemagne, T. I, P. ij, 223. P. iij, 40, 41

Berne, ville de Suiſſe ; par qui fondée, T. I, P. iij, 49. Ses priviléges, *ibid.*
Bérite, priſe & pillée par le maréchal de Boucitaut, T. I, P. j, 118
Bérold, premier comte de Savoye, T. II, *Suppl.* 5
Beſſarion, (le cardinal) donne ſa bibliotheque à la république de Veniſe, T. I, P. ij, 117. Par quel motif, 118
Beuvrigny, (M. de) officier François ſauve par ſa fermeté ſix compagnies du régiment de Cambreſis, T. I, P. j, 269. Eſt fait priſonnier, *ibid.*
Bibliotheque de S. Marc, ſous qui commencée, T. I, P. ij, 104. Conſidérablement augmentée, 117
Biragues, (le cardinal de) harangue les ambaſſadeurs Suiſſes, T. I, P. iij, 144, 145
Black, amiral d'Angleterre, T. II, P. iv, 245
Blazène, jeune payſanne, placée ſur le thrône de Bohême, T. II, *An. B.* 79
Blumenfeld, pris par les Suiſſes, T. I, P. iij, 117
Bocca-Negra, (Guillaume de) capitaine du peuple à Gènes, T. I, P. j, 62. Obligé d'abdiquer, 65 ; --- (Simon de) ſe fait élire doge, 89. Sa modération & ſon abdication, 90, 91. Eſt empriſonné, 94 ; --- (Jean Baptiſte) élu par les Génois revoltés capitaine de la garde du roi, 115 ; a la tête tranchée par ordre du gouverneur François, 116
Boccanico, chef d'une conſpiration à Veniſe, T. I, P. ij, 55. Eſt mis à mort, 46
Boëmond, prince d'Antioche, T. I, P. j, 16
Bohême ; (la) origine de ce nom, T. II, *An. B.* 2
Bohémiens ſuperſtitieux & idolâtres, T. II, *An. B.* 41, 42
Boïens, ancien peuple, T. II, *An. B.* 2

Boisheudran, général des galeres de Malthe, T. I, P. ij, 294. Sa valeur & ſa mort, 295
Boiſſieu, général des François en Corſe, T. I, P. j, 267, 270
Boleſlas I, duc de Bohême, lâche aſſaſſin, T. II, *An. B.* 57, 58. Sa converſion, 64. Sa pénitence, 64
Bon-mot d'un doge de Gènes à Paris, T. I, P. j, 241; --- de Louis XII, P. ij, 132. Autre du comte de Stahremberg, T. II, P. iv, 202
Bona, (Alexandre) faux délateur, T. I, P. ij, 157. Puni, 158
Boniface, évêque de Lauſanne, veut réformer le clergé, T. I, P. iij, 51. Perſécutions qu'il eſſuie, *ibid.* 52; --- comte de Savoye, T. II,

Bono, duc de Gènes,
Borde, (Nicolas la) aſſaſſin,
Bordet, officier François,
Borgia, (Rodrigue) le même
--- (Céſar) digne neveu d
Borſelen, favori du comte de
de ſa faveur, T. II, P. ij,
par les fenêtres, *ibid.* Autre de ce nom, Stadhouder, 76. Sa généroſité, 77. Sa paſſion pour la comteſſe de Hollande, *ibid.* Son mariage, 78. Eſt condamné à mort, *ibid.* Comment ſauvé, 79
Boſſu, (le comte de) Stadhouder de Hollande, T. II, P. iv, 141
Boucicaut, (Jean le Maingre de) gouverneur de Gènes, punit les Génois révoltés, T. I, P. j, 116, 117. Force le roi Luſignan à demander la paix, 118. Quitte Gènes, & perd ſon gouvernement, 120

Boufflers, (le duc de) meurt à Gènes, T. I, P. j, 284
Boulets rouges employés, pour la premiere fois, en Hollande, T. II, P. iv, 188
Bourbon, (le connétable de) général de l'empereur Charles V, T. I, P. ij, 191. Aſſiége Rome, 143. Bleſſé mortellement à l'attaque des fauxbourgs, 144
Bourguignons vaincus à Morat, T. I, P. iij, 109
Braccio, ſeigneur de Pérouſe, ſollicité par les Vénitiens, T. I, P. ij, 99
Bragadino, gouverneur de Famagouſte, écorché vif, T. I, P. ij, 162
Bréda aſſiégée & priſe, T. II, P. iv, 229, 230
Bréderode, T. II, P. iv, 133. --- Autre, 229
Bref remarquable, T. II, *An. H.* 5
Brille, (la) ville de Hollande attaquée & priſe, T. II, P. iv, 141
Bubenbourg, (Adrien de) gentilhomme Suiſſe, ſe diſtingue dans Morat, T. I, P. iij, 109
Buffarola, (combat de) T. II, *Suppl.* 99
Buffet de cryſtal offert à l'empereur *Fréderic* III par les Vénitiens, T. I, P. ij, 112. Comment reçu, *ibid.*
Buis, (Paul) grand-penſionnaire de Hollande, T. II, P. iv, 146
Bulle in Cœnâ Domini point reçue à Veniſe, T. I, P. ij, 159 & 210. Autre téméraire de Sixte V, 164

CABÉLIAUX, nom d'une faction en Hollande, T. II, P. iv, 70
Caiſſe remplie d'artifice, T. I, P. j, 234
Calerge, (Léon) fait révolter les Candiots, T. I, P. ij, 61. --- (George) autre chef des révoltés de Candie, 99

Caligula, empereur Romain ; ſes extravagances, T. II, P. iv, 4
Calixte II, pape ; jugement qu'il porte contre les Piſans & les Génois, T. I, P. j, 18
Calloo, (bataille de) T. I, P. iv, 231
Calojean, empereur de Conſtantinople, déthrôné par les Génois, T. I, P ij, 82. Sa tendreſſe paternelle, 83
Calvi, la clef de l'iſle de Corſe, livrée au roi d'Aragon, T. I, P. j, 123
Calville, (Nicolas) gouverneur de Gènes pour la France, T. I, P. j, 114
Canale, (Jérome) croyant donner la chaſſe aux corſaires de Barbarie, ſe rend maître des galères du Grand-Seigneur, T. I, P. ij, 147
Candiano, doge de Veniſe, brave ſoldat, T. I, P. ij, 19
Candie, (l'iſle de) enlevée aux Vénitiens, T. I, P. ij, 192
Candiots, (les) révoltés contre Veniſe, T. I, P. ij, 61. Punis & ſoumis, *ibid.* Corrompus par le luxe, & révoltés de nouveau, 77, 78
Canée, (la) priſe par les Turcs, T. I, P. ij, 183
Canon dirigé contre le palais de l'ambaſſadeur de France à Veniſe, T. I, P. ij, 160
Cantons Suiſſes Réformés, éloignés du ſervice de la France, T. I, P. iij, 183, 184. — Catholiques attachés à cette couronne, 186
Capello, (Marin) prend ſeize galiottes Barbareſques, T. I, P. ij, 181. Son incapacité, 183, 184
Capitaine du peuple ; ce que c'eſt, T. I, P. j, 59
Capucin, excite les Corſes à la révolte, T. I, P j, 252
Caractere des Suiſſes, T. I, P. iij, 4, 5, 6
Carlo-Zéno, ami de Calojean, veut le tirer de priſon, T. I, P. ij, 82. Repouſſe les Génois de l'iſle de Ténédos, 83. Ses exploits, 85. Remet

Calojean ſur le thrône, 86. Combat mémorable qu'il livre contre un vaiſſeau Génois, 87. Ses bleſſures, ſon courage, ſa grandeur d'ame, *ibid.* Sa généroſité, *ibid.* 88. Son embarras, 89. Exclus du dogat par trop de mérite, 90. Met en fuite la flotte Génoiſe, 93. Sa mort, 100. Ingratitude de la patrie à ſon égard, *ibid.* Condamné à deux ans de priſon, 101. Sa ſoumiſſion, *ibid.* Pélerinage qu'il fit à la Terre-Sainte, *ibid.* Ses maladies, *ibid.* Honneurs que lui rend le ſénat, 102

Carmagnole, ſoldat de fortune, T. I, P. ij, 103. Envié, calomnié, *ibid.* S'attache aux Vénitiens, 104. Ménage les ennemis de la république, *ibid.* Sa condamnation & ſa mort, 105

Carpena, petit Souverain, T. I, P. j, 29

Carrare, (Marſile & Ubertin) ſeigneurs de Padouë, T. I, P. j, 64. — (François) ingrat envers la république de Veniſe, 80. Auteur d'une conſpiration, *ibid.* 81. Fait la guerre aux Vénitiens, & eſt contraint de faire la paix, *ibid.* Trame de nouvelles intrigues, *ibid.* Sa perfidie, 93. Sa mort tragique, *ibid.* Marſile, ſon frere, s'efforce en vain de le venger, 97. Sa fin malheureuſe, 107

Caſſette remplie de piſtolets, & l'effet qu'elle produit, T. I, P. j, 231

Caſſiere, (Jean de la) grand-maître de Malthe, T. I, P. ij, 289. Mis en priſon par les chevaliers révoltés, 291. Pourquoi, *ibid.* Va à Rome, 292. Sa mort, *ibid.*

Caſtelli, (les) nobles Génois, T. I, P. j, 23. Sont proſcrits, 35

Caſtel-Vecchio, aſſiégé par les Génois, T. I, P. j, 228

Catalan, (le marquis de) défend contre les Génois la ville de Caſtel-Vecchio, T. I, P. j, 229

Catinat, vainqueur de Staffarde & de la Marſaille, T. II, *Suppl.* 110, 111
Cattes, (les) ancien peuple de la Heſſe, T. II, P. iv, 1
Cérémonie humiliante, T. II, *An. B.* 112
Céſar défait les Helvétiens, T. I, P. iij, 22, 23; & les range ſous ſes loix, 25
Chanſon plaiſante, T. I, P. iij, 121
Chapeau de Geſler, T. I, P. iij, 65. Vers à ce ſujet, 74
Chapelle érigée en mémoire de la délivrance de la Suiſſe, T. I, P. iij, 95
Charietto, chef des Francs, cruel & barbare, T. II, P. iv, 7
Charlemagne met fin à la puiſſance des Lombards, T. I. P. j, 7. Sa prétendue donation au ſaint ſiége, 9. Soumet les Saxons, T. II, *An. B.* 32. Fait un traité avec la Bohême, 34
Charles I, duc de Savoie, T. II, *Suppl.* 59. ---- *Jean-Amédée II*, 61. ---- *III*, 64. Change l'ordre du collier en celui de l'annonciade, 65. Attire ſur ſes Etats les armes des François, 67. Meurt de chagrin, 68. ---- *Emmanuel I*, 72. Fait tirer ſon horoſcope, 73. Guérit miraculeuſement, *ibid.* Va ſe marier en Eſpagne, 74, 75. Vient en France, 83. En ſort mécontent, 86. Perd une partie de ſes Etats, 88. Veut ſurprendre Genève, 90. S'empare du Mont-Ferrat, 93. Viole le traité de Suze, 96. Sa généroſité, 97. Sa mort, *ibid.* ---Emmanuel II, 102. ---- d'Anjou, *An. H.* 33. Aſſaſſiné avec toute la famille royale, 35. ---- *Le Petit*, aſſaſſiné, 54
Charles le Bon, comte de Flandres, prince équitable; ſa fin tragique, T. II, P. iv, 38. ---- *Le Hardi*, duc de Bourgogne; remporte une vic-

toire ſur les Liégeois, 87. Son aveugle intrépidité, *ibid.* Trait de juſtice de ce prince, 88. Sa lettre à l'amiral & au miniſtre de France, *ibid.* 89. Ravage la Picardie, *ibid.* Aſſiége Beauvais, que les femmes de cette ville lui font lever, 90. Défait & tué devant Nanci, *ibid.*

Charles-Quint, porte la premiere atteinte à la liberté des Bataves, T. II, P. iv, 103. Fait un pape de ſa façon, *ibid.* Veut détacher les Vénitiens de l'alliance de la France, T. I, P. ij, 140. Punit les Gantois, T. II, P. iv, 116. Gagne la bataille de Muhlberg, 117. Détache les Pays-bas de l'Empire, 120. Porte la guerre en Provence, 141. Tâche d'effrayer le pape, 142. Fait aſſiéger Rome, 143. Fait preſſer vivement le ſiége du château Saint-Ange, 144. Ordonne des prieres pour la délivrance du pape qu'il tient aſſiégé, *ibid.* Abdique tous ſes Etats, T. II, P. iv, 121

Charnaſſé, (le baron de) ambaſſadeur de France, T. II, P. iv, 227

Charolois, (Charles, comte de) T. II, P. iv, 82. Sa paſſion pour les armes, 83. Se couvre de gloire à la bataille de Montlhéri, 85. Etourderie de ce prince, 86. *Voyez* Charles le Hardi.

Chartier, ambaſſadeur de Louis XI, T. II, P. iv, 85

Chaſſe-Diables, corſaire Barbareſque, T. I, P. ij, 274

Chatam, (victoire de) remportée par les Hollandois, T. II, P. iv, 262

Cheval de Libuſſa, fameux dans l'hiſtoire de Bohême, T. II, *An. B.* 16, 17

Chevalerie; (la) ſon utilité, T. I, P. iij, 56

Chevaliers de Malthe. *Voyez* Hoſpitaliers.

——— de Rhodes. *Voyez* Hoſpitaliers.

Chevaliers de S. Jean. *Voyez* Hoſpitaliers.
Chevaux de bronze du fameux Liſippe, T. I, P. ij, 46
Chien d'un ambaſſadeur Suiſſe, T. I, P. iij, 148
Chimai, ambaſſadeur du duc de Bourgogne à la cour de Louis XI, T. II, P. iv, 84. Réponſe hardie qu'il fait au Roi, *ibid.*
Chio, (iſle de) attaquée par les Vénitiens, T. I, P. j, 125, 126
Churchil, duc de Marlborough, gouverne la reine d'Angleterre, T. II, P. iv, 313. Guerrier infatigable, & négociateur habile, 314. Aſſiége Lille, 315. Perd la faveur de la reine Anne, 319
Chymie appliquée à la Médecine, T. I, P. iij, 128
Chypre, (l'iſle de) priſe par les Génois, T. I, P. j, 97
Clément, Cordelier, arrêté à Gènes, T. I, P. ij, 177.
---- *V*, pape, ennemi des Vénitiens, P. j, 66, 67
Clément VII, pape, ſe ligue avec les Vénitiens & les François, T. I, P. ij, 142. Aſſiégé dans le Château-Saint-Ange, 144. D'où il trouve le moyen de s'évader, 145
Clergé de Bohême déſobéiſſant à ſon Souverain, T. II, *An. B.* 104
Coën, (Jean-Pierre) général & gouverneur de Batavia, T. II, P. iv, 218
Colléges d'amirauté; par qui créés, T. I, P. iv, 95
Collier, (ordre du) T. II, *Suppl.* 38, 65
Coloman, roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 14
Colombe meſſagere, T. I, P. ij, 32
Colomnes de la place S. Marc à Veniſe, T. I, P. ij, 38
Combat mémorable devant Acre, entre Saladin & les Chrétiens, T. I, P. ij, 233. Autres, 296, 297
Compagni, (Jean) ſouverain en Guinée, T. II, P, iv, 257
Comtes établis à Gènes, T. I, P. j, 7

Condé, (le grand) T. II, P. iv, 279, 290, 291, 292
Conduite vigoureuſe d'un ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople, T. I, P. ij, 187
Confrérie des nobles à Zurich, T. I, P. iij, 79
Congrès de Baden, T. I, P. iij, 205
Conjuration découverte, T. I, P. j, 117. Autre, 168, 169, 170, 171, &c. Autre, 224. Autre, P. ij, 55. Autre, 57. Autre, 97. Autre, 173. Autre, 298
Conquêtes de Louis XIV, T. II, P. iv, 266, 269
Conſécration d'une chapelle en Suiſſe, T. I, P. iij, 95
Conſeil; (grand-) ſon établiſſement à Veniſe, T. I, P. ij, 36, 37. Rendu ſtable à perpétuité, 55. — des Dix, ſon origine, 58. Sa réforme, 178
Conſtantinople; ſa priſe par Mahomet II, T. II, *An. H.* 94
Conſtavel; ce que c'eſt, T. I, P. iij, 79, 80
Conſtitution du Corps Helvétique, T. I, P. iij, 7
Convention de Charles-Quint concernant la Hollande, T. II, P. iv, 119
Cool-Head; ce que c'eſt, T. I, P. iv, 315
Corſé (les) nobles Génois, T. I, P. j, 34, 36
Coraſmins, (les) ravagent la Paleſtine, T. I, P. ij, 236, 238
Corbiere, (Pierre) élu pape, T. I, P. ij, 63
Cornaro, (Catherine) reine de Chypre, abdique ſes Etats en faveur de la république, T. I, P. ij, 124. — (Marc) pris par les Corſaires, 146. — (George) ſe venge publiquement, 177. Rigoureuſement puni, 178
Cornets d'airain accordés aux habitans de Lucerne, T. I, P. iij, 33
Corſe, (la) iſle; ſa découverte & ſon nom, T. I, P. j, 2. Se ſouleve contre Gènes, 122. Attaquée

quée par Alfonſe V, roi d'Aragon, 123. Tente pluſieurs fois de ſecouer la joug de Gènes, 145, 156. Tentative de la France ſur cette iſle, 179. Gouvernement des Génois en Corſe, *ibid.* 80. Progrès des François dans l'iſle, 183, 175. Les Génois la reprennent ſur les François, 189. Rentre ſous la domination de la France, 192. Eſt abandonnée à elle-même, *ibid.* Soumiſe à la France, 288

Corſes (les) ſe révoltent, T. I, P. j, 71. Leur caractere, 195. ---- Se ſoulevent, 246. Leur maniere de faire la guerre, 254. Leur attachement pour Théodore leur roi, 268

Corvin; (Jean) *voyez* Huniade. ---- (Matthias) *voyez* Mathias.

Couci, nom & famille illuſtre, T. I, P. iij, 86. Cri de guerre de cette maiſon, 87. ---- (Enguerran VII de) raſſemble les grandes compagnies, 88. Couſin germain du duc d'Autriche, 89. Fait une éruption en Alſace, 90. Battu par les Suiſſes, 92, 93. Obtient les duchés d'Autriche, *ibid.*

Courten, (Maurice de) colonel Suiſſe; ſa mort & ſon éloge, T. I, P. iij, 217, 218

Courtiſanes expulſées de Malthe, T. I, P. ij, 293

Cox, (Thomas) ambaſſadeur d'Angleterre en Suiſſe, T. I, P. iij, 183, 184

Cracus I, légiſlateur de la Bohême, T. II, *An. B.* 10. Elu roi de Pologne, 11; --- aime & fait fleurir les ſciences, 12

Crainville, (le chevalier de) défait une eſcadre Turque, T. I, P. ij, 395, 396

Crocodile monſtrueux dans l'iſle de Rhodes, T. I, P. ij, 245. Sa deſcription, 246. Attaqué par un chevalier, *ibid.* Ses efforts, 247. Sa mort, *ibid.*

Croiſade contre le tyran Ezzédin, T. I, P. ij, 49. Autre contre Michel Paléologue, 50. Autre

contre Pierre d'Aragon, 53. Autre contre les Vénitiens, 57 —— (premiere) comment & par qui prêchée, 215, 216. Ses ſuccès, 218, 219. Autre, 223
Croiſés, uſurpateurs, T. II, *Suppl.* 17
Cruautés inouïes, T. II, P. iv, 144, 147, 148, 158, 159
Curé de Lipparo dans l'iſle de Corſe; prêche la révolte, T. I, P. j, 271.
Czech, chef des Sarmates, T. II, *An. B.* 4. Elu ſouverain de la Bohême, 5. Aimé de ſes ſujets, 8

D'Acéri, (Renzo) gouverneur de Crême, ſe ſignale par une infinité d'exploits, T. I, P. ij. 136, 137. Jaloux du commandement, 138
Dalmas, officier Eſpagnol, ſe joue des Vénitiens, T. I, P. ij, 76
Damare, (Guillaume) T. I, P. j. 45
Dandolo, (Henri) doge de Veniſe, T. I, P. ij, 40, 41, 42. —— (Jean) fait priſonnier par les Génois; ſe briſe la tête contre une galere, 54. —— (François) s'humilie devant le pape Clément V, 60. Comment traité par la cour du pontife, *ibid.* Surnom qui lui fut donné, *ibid.* Elu Doge, 63. —— (André) premier hiſtorien de Veniſe, 68. Autre de ce nom, exilé à Zara; pourquoi, 146
Débordement de l'Yſſel, T. II, P. iv, 123
Déclaration (ſinguliere) de guerre; comment & par qui, T. I, P. ij, 118
Découverte des Indes, T. II, P. iv, 123
—— d'un paſſage aux Indes par la mer du Sud, T. I, P. ij, 130. Funeſte aux Vénitiens, *ibid.*
Décret en faveur des Suiſſes, T. I, P. iij, 150
Débiteurs découverts & punis, T. I, P. ij, 176

Delfino, commandant une division de la flotte Vénitienne, fait des prodiges de valeur, T. I, P. ij, 190, 191
Démon familier & curieux, T. I, P. iij, 78
Denain, (affaire de) qui sauve la France, T. I, P. iv, 139
Deuil général des habitans de Prague, T. II, *An. B.* 27
Despotisme de Philippe III, roi d'Espagne, T. II, P. iv, 123
Devise de la maison de Savoie, T. II, *Suppl.* 30
Diamans de la couronne engagés aux Suisses, T. I, P. iij, 162, 163
Diderie, (Jean) fanatique, T. II, P. iv, 111
Différend entre la noblesse & les bourgeois de Berne, T. I, P. iij, 103, 104
Disciplinans, (confrérie des) T. I, P. j, 63
Discours pathétique, T. I, P. j, 31
Dispute, source d'une guerre civile, T. I, P. iij, 164
Dissertation de M. le baron de Zur-Lauben, T. I, P. iij, 31
——— sçavante, T. I, P. iij, 56, 57
Distique curieux, T. I, P. iij, 78
Doge (premier) à Gènes, T. I, P. j, 89. Forme du gouvernement des doges, 121
Dominicain confesseur d'un assassinat, T. II, P. iv, 171, 172
Donato, (Louis) nommé par le sénat de Venise au patriarchat d'Aquilée, malgré le pape, T. I, P. ij, 124, 125. Obtient des bulles, 126. ——(Léonard) brave les menaces du pape, 160. ——(Antoine) accusé de péculat, 174. Proscrit & chassé d'Angleterre, 173
Doria, (Simon) noble Génois, T. I, P. j, 29. ——(Nicolas) 38. ——(Luchetto) 74. ——(Ru-

bert) 76. ---- (Tediſio) *ibid.* ---- (Barnabé) 78. ---- (Caſtanéo) 79. ---- (Antoine) 86. ---- (Odoardo) 87. ---- (Lucian) adoré des ſoldats, 99. ---- (Pierre) 100. ---- (André) 155. Livre Gènes à la France, 158. Rend la liberté à ſa patrie, *ibid.* Se ſouſtrait aux entrepriſes des François, 161. Honneurs qu'on lui rend à Gènes, *ibid.* Sauve Meſſine, 165. Diſtinction flateuſe qu'il reçoit du pape, 165, 166. Chargé de ſoumettre la Corſe, 186. Aſſiége & prend San-Fiorenzo, 187, 188. Vengeance barbare & deshonorante qu'il tire d'un des ennemis de ſa maiſon, 190, 191. ---- Jeannetin) bat une flotte de corſaires, & fait Dragut, leur chef, priſonnier, 168. Aſſaſſiné, 174. ---- (Etienne) repouſſe les Corſes rebelles, 196. ---- (George) chargé de la réduction de la Corſe, 201. Pacifie cette îſle, 203

Dragut, fameux corſaire, fait priſonnier, T. I, P. j, 168. Se venge de ſa priſon, 176. Sa mort, 285

Drahomira, ducheſſe de Bohême, ſon caractere, T. II, *An. B.* 47. Son ambition, 49. Ses crimes, 51, 57

Drencenne, général Hongrois, vaincu & fait priſonnier par les Turcs, T. II, *An. H.* 127. Sa mort, 128

Droit des gens, violé par Charles-Quint, T. I, P. ij, 76

Droſt, (le baron de) chef des Corſes rebelles, T. I, P. j, 270, 271

Drudo-Marcellini Podeſtà de Gènes, T. I, P. j, 38

Duel ſuivi de fâcheux effets, T. I, P. ij, 274

Dullicker, (Ulric) haï des Lucernois rebelles, T. I, P. iij, 171

Dumont, capitaine Griſon, ſignale ſon zèle pour la France, T. I, P. iij, 162

Dunes, (bataille des) T. II, P. iv, 234, 235, 236
Dupré, envoyé de Louis XIV à Gènes, ſe plaint fièrement au nom de ſon maître; menaces qu'il fait au ſénat, T. I, P. j, 241, 242
Dupuis, grand-maître des Hoſpitaliers de ſaint Jean, T. I, P. ij, 227

ECOLES de Budecz, les plus anciennes dont l'hiſtoire moderne faſſe mention; par qui fondées, T. II, *An. B.* 12
Edit perpétuel fatal aux De With, T. II, P. iv, 264, 280
Edouard, comte de Savoie, T. II, *Suppl.* 32, 33
Egliſe de S. Sabas, ſource de diviſions & de guerres entre les Génois & les Vénitiens, T. I, P. ij, 50
Egmont (d') ſe brouille avec le prince d'Orange, T. II, P. iv, 131. Meurt ſur un échafaud, 139
Election dûe au hazard, T. I, P. ij, 78
Elizabeth reine de Hongrie, T. II, *An. H.* 53. Comment traitée, 57, 58
Embriaque, général Génois, T. I, P. j, 14
Emeric, roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 19
Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, T. II, *Suppl.* 69
Enfans qui broutent l'herbe des prés, T. I, P. iij, 116
Enthouſiaſme des Hongrois, T. II, *An. H.* 51, 52
Eperons, (journée des) T. II, P. iv, 93
Epigramme, T. II, P. iv, 268
Epinoi (la princeſſe d') défend la ville de Tournai, T. II, P. iv, 170
Epitaphe, T. I, P. iij, 110. Autre, 111
Epoque de la naiſſance de l'ordre Teutonique, T. I, P. ij, 235

Erizzo ſcié par le milieu du corps, T. II, P. iij, 118. Pourquoi & par qui, *ibid.*
Erlach (M. d') officier Suiſſe. Ce qu'il fait à Briſſac, T. I, P. ij, 155. Sa mort & ſon éloge, 101. --- (régiment d') refuſe de paſſer le Rhin, 170
Eſcale (Martin de l') ſeigneur de Vérone, T. I, P. ij, 64. Ses emploits & ſes débauches, *ibid.* Trompé par Marſile Carrare, 65. Trahi de toutes parts, 67. Obligé de demander la paix, *ibid.* Humiliation ſinguliere de ce prince, *ibid.* --- (Barnoro de l') forme une conſpiration contre les Vénitiens, 97
Eſpagnols (les) tentent de ſurprendre Gènes, T. I, P. j, 243
Etats-généraux (les) renoncent à l'obéiſſance de Philippe, T. II, P. iv, 169. Offrent la ſouveraineté à la reine Elizabeth, 183. --- De la Ligue *ſuppl.* 80
Etienne I, (S.) roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 5. --- *II*, 15. --- *III*, 17, --- *IV*, 28
Etoile, (avanturiers de l') T. I, P. j, 98
Etourderie punie, T. I, P. ij, 289
Eugène, (le prince) T. II, P. iv, 314. Aſſiége Lille, 215. Vainqueur à Péterwaradin, 320
Evènement ſingulier, T. I, P. ij, 44
Evêques guerriers & ſuperſtitieux, T. II, P. iv, 274
Excommunication lancée contre le doge & le ſénat de Veniſe, T. I, P. ij, 56. Autre, 122
Exécutions ſanglantes, T. II, P. iv, 135, 136
Expédient ſingulier, T. II, P. iv, 151
Exportation inconſidérée, nuiſible à l'Etat, T. I, P. ij, 62
Extaſes merveilleuſes, T. I, P. j, 222
Ezzelin, tyran de Padouë, T. I, P. ij, 49. Croiſade publiée contre lui, *ibid.* Maſſacre horri-

ble dont il eſt l'auteur, *ibid.*

Falier, (Marin) doge de Veniſe, auteur d'une conſpiration contre la république, T. I, P. ij, 71, 72
Fanatiques barbares, T. II, P. iv, 102
Fanatiſme prodigieux, T. I, P. j, 42; --- d'un ſoldat Suiſſe, T. I, P. iij, 183
Famine générale en Italie, T. I, P. j, 167
Farneſe, (Alexandre) duc de Parme, T. II, P. iv, 162. Oppoſé à Henri IV, 188. Sa mort, 189
Fécondité ſinguliere, T. II, P. iv, 51
Femme Cypriote, anime ſes citoyens contre le tyran, T. I, P. ij, 254. Autre, emporte ſon mari ſur ſes épaules, P. iij, 117
Femmes Corſes défendent les remparts de Calvi, T. I, P. j, 191; --- Rhodiennes ſe diſtinguent à la defenſe de l'iſle, 270; --- Cimbres, P. iij, 18, 19
Fermeté rigoureuſe d'un pere contre ſon fils, T. I, P. ij, 92; --- du ſénat de Veniſe contre les entrepriſes de la cour de Rome, 116, 125, 126
Ferdinand, archiduc d'Autriche, élu roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 142
Fête des foux (la) s'eſt conſervée à Zug, T. I, P. iij, 215, 216
Feux d'artifice d'une eſpece ſinguliere, T. I, P. ij, 285
Fidelité ſinguliere d'un chien, T. I, P. iij, 148; --- d'un valet-de-chambre, 149, 150
Fieſque, (les) famille Génoiſe, T. I, P. j, 68; --- (Objetto de) 144, 145; --- (Louis de) conſpire contre ſa patrie, 168, 169, 170, 171; --- (Ottobon de) mis à mort par André Doria, 190

Filinghieri, Corſe rebelle, pris par les Génois; T. I, P. j, 250. Sa fermeté dans les ſupplices, & ſa mort, 251
Flabenigo, chef des conjurés, eſt élu doge de Veniſe, T. I, P. ij, 26, 27
Flandret donne ſon nom à la Flandre, T. II, P. iv, 10
Fléaux qui déſolent Gènes, T. I, P. j, 164
Florent I, comte de Hollande, T. II, P. iv, 30. Victoire fameuſe, qu'il remporte, 32; --- *II*, défait les Weſt-friſons, 37; --- *III*, 40; --- *IV*, prince courageux, 48. Aimé de la comteſſe de Clermont, *ibid.* --- *V*, fournet les Friſons, 74. Inſtitue l'ordre S. Jacques, 55
Focaccia, (Valens) comment puni, T. I, P. j, 131
Fogliette; (Laurent) Génois, ſe défend contre ſept vaiſſeaux Anglois, T. I, P. j, 122
Foibleſſe des Vénitiens, T. I, P. ij, 202, 203
Foreſtier; (grand-) ce que c'étoit, T. II, P. iv, 10
Forfait abominable, T. II, *An. H.* 129, 130
Forgatz, (Blaiſe) aſſaſſin de Charles le Petit, roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 54
Fornari, chef des troupes Génoiſes en Corſe, T. I, P. j, p. 200. Vengeance horrible qu'il médite, 201; 202
Fornoue, (bataille de) où les François ſont victorieux, T. I, P. ij, 126, 127
Foſcari, (François) doge de Veniſe, T. I, P. ij, 103. Accuſé d'avoir reçu des préſens des princes étrangers, 109. Condamné & banni, *ibid.* --- (Jacques) fauſſement accuſé, 114. Exilé, 119. Reconnu innocent, *ibid.* --- (Antoine) injuſtement mis à mort, 176
Foudre. (la) tombe ſur trois magaſins à poudre, T. I, P. ij, 209

François I, prend le titre de Duc de Milan, T. I, P. j, 154. Se ligue avec les Vénitiens, P. ij, 137. Remporte la victoire à Marignan, 138. S'empare de Milan, 141; --- Hyacinte duc de Savoye, T. II, *Suppl.* 99
Fréderic-Barberouſſe ménage les Génois, T. I, P. j, 24, 25; --- leur fait la guerre, 51. Se couronne lui-même, P. ij, 47; --- (Jean) électeur de Saxe, battu & fait priſonnier à Mühlberg, T. II, P. iv, 118; --- (Dom) fils du duc d'Albe, fait maſſacrer les habitans de Naërden, 147. Aſſiége Harlem, 150. S'en rend maître, 152. Fait maſſacrer les habitans, 153; --- (Henri) prince d'Orange, 238
Frégoſe, (Dominique) noble Génois, T. I, P. j, 95; --- (Thomas) grandeur d'ame de ce doge, 132. Elu pour la troiſieme fois, refuſe le dogat, 135; --- (Pierre) élu doge, *ibid.* Sa ſévérité, *ibid.* Son ambition, 137. Sa mort, 138; --- (Thomaſſin & Paul,) 144; --- (Jean) 151; --- (Octavien) ſa politique, 153, 154. Défend Gènes, 156. Sa mort, 157; --- (Géſar) aſſiége la ville de Gènes, 166
Fribourgeois, (trois) arrêtés en Turquie. Ce qui leur arrive, T. I, P. iij, 151, 152
Friedelingue; (bataille de) ce qu'elle opere en Suiſſe, T. I, P. iij, 188
Friſe, (la) par qui habitée, T. II, P. iv, 11. Soumiſe, par qui, 14
Friſons, (les) par qui gouvernés, T. II, P. iv, 11. Se révoltent, *ibid.* 13
Fromages de Suiſſe en réputation ſous Antonin le Pieux, T. I, P. iij, 27
Fuentes, (le comte de) partiſan du deſpotiſme, T. II, P. iv, 189

Gaete assiégée par le roi d'Aragon, T. I, P. j, 172. Délivrée par les Génois, 128
Galeotte, sénateur François à Gènes, mis à mort, T. I, P. j, 135
Gandolphe, (dom Jean) conspirateur, T. II, *suppl.* 104
Gennois (les) refusent de payer les impôts, T. II, P. iv, 113. Se révoltent, 114. Humiliés & punis, 116
Gara, (Nicolas) palatin de Hongrie, meurt en défendant son roi, T. II, *An. H.* 56
Gargallo, évêque de Malthe, brouillon & turbulent, T. I, P. ij, 290, 293
Gattinara, mauvais général, T. II, *An. H.* 146
Généalogie intéressante, T. I, P. iij, 39. Autre qui ne l'est pas moins, 41, 44, 45. --- De la maison d'Hapsbourg, 56
Généalogie du doge Mocénigo, T. I, P. ij, 102. --- De Saladin, Soudan d'Egypte, 132; --- des Suisses, P. iij, 94
Gènes, ancienne capitale de la Ligurie, T. I, P. j, 1. Etymologie de ce nom, 9; --- Détruite par Magon, général Carthaginois, 5. Rebâtie par les Romains, *ibid.* Reçoit la lumiere de l'Evangile, *ibid.* Soumise à différens maîtres, 6. Excommuniée, 69. Livrée au pillage, 156. Plan de son gouvernement, 159, 160. Ses différends avec la France, 136, Louis XIV la fait bombarder, 237
Genibelli, artificier fameux, T. II, P. iv, 181
Génois, (les) vaincus par les Pisans, T. I, P. j, 13. Suivent les Croisés en Orient, *ibid.* 14. Défendent Jérusalem, 15. Beaux droits qu'ils reçoivent de Baudoin, 16; --- en guerre avec les Pisans, 17, 18, 19, &c. S'attirent la colere de l'empereur, 48. Rompent avec les Véni-

tiens, 60. Se donnent à la France, 113. Se révoltent, 115, & sont punis, *ibid.* 116. Secouent le joug de la France, 120. Envoyent huit galeres au secours des François, 122. Se soumettent au duc de Milan, 125. Se donnent à la France, 137. Chassent les François, 139. Se donnent aux Milanois, 140. S'affranchissent de cette domination, 143. Rentrent sous celle de la France, 153. La quittent, *ibid.* La reprennent, 154. Leurs égards & leurs soumissions pour Louis XIV, 221. Insultent l'ambassadeur de France, 237. Comment punis, *ibid.* Obligés d'envoyer leur doge & quatre sénateurs demander pardon à Louis XIV, 238. Déthrônent Calojean, empereur de Constantinople, P. ij, 82

Gerard, premier grand-maître de l'ordre des Hospitaliers, T. I, P. ij, 220

Gerards de Villesans, le même que François Guion.

Gesates, nom donné aux Helvétiens. Pourquoi? T. I, P. iij, 15

Gesler, (le chevalier) baillif d'Altorff, homme dur & féroce, T. I, P. iij, 64. Traits bizarres de sa tyrannie, 65. Autres cruels, 67, 68. Emmene Guillaume Tell garotté, 69. Le fait délier, p. 70. Son embarras, 71. Est tué par Guillaume, *ibid.*

Gertrude, comtesse de Flandres, remporte deux victoires, T. II, P. iv, 33

Geysa I, roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 12; — *II*, 16

Ghioka, domestique fidèle, T. II, *An. H.* 64

Giafferi, général des Corses rebelles, T. I, P. j, 255. Son humanité, 256. Ses victoires, *ibid.* Pris par les Génois, 258. Remis en liberté, 260. Se met à la tête des révoltés, *ibid.*

Giuffredotto Podeſta de Gènes, T. I, P. j, 39
Godefroi, roi de Danemark, ſoumet les Friſons, T. II, P. iv, 14. Joug onéreux, qu'il leur impoſe, *ibid.* Autre de ce nom, auſſi dur, 22, 23
Goth, (le) parjure par honneur, T. II, P. iv, 179
Gomariſtes hérétiques, T. II, P. iv, 196
Gomarus, hérétique, T. II, P. iv, 195
Gordon; ſes réflexions ſur le gouvernement des Griſons, T. I, P. iij, 132
Gouvernement de Gènes, T. I, P. j, 159, 160
Gozewin d'Amſtel, évêque dépoſé, T. II, P. iv, 50
Gozon, (Déodat ou Dieu-donné de) chevalier de Rhodes, attaque & tuë un énorme crocodile, T. I, P. ij, 246, 247. Puni de ſa déſobéiſſance, 248. Comblé d'honneurs, *ibid.* Un des électeurs du grand-maître, 249. Se donne ſa voix à lui-même, 250. Elu tout d'une voix, *ibid.* Donne ſa démiſſion, *ibid.*
Grégoire IX, pape. Ses démêlés avec l'empereur Frédéric, T. I, P. j, 51, 52. P. ij, 46. Son audace, 48; --- *IX*, pape, T. II, *Suppl.* 20
Grand-Pierre, fameux pirate, T. II, P. iv, 100
Granvelle, miniſtre de Philippe III, T. II, P. iv, 124, 125
Grimaldi, (les) famille Génoiſe, T. I, P. j, 68, 80; --- (Ambroiſe) 125, 126
Grimani, (Antoine) envoyé contre les Turcs, T. I, P. ij, 129. Ce que lui fait faire la jalouſie du commandement, *ibid.* Sa punition, *ibid.* Parvient au dogat, 140; --- (Jean Baptiſte) donne la chaſſe à la flotte Ottomane, 185
Grillo, (Damien) contribue par ſa bravoure à la levée du ſiége de Chio, T. I, P. j, 126
Griſons; (les) leur gouvernement, T. II, P. iij, 132, 133, 134

T. II, P. iij, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Henri VII, empereur, passe à Gènes, T. I, P. j, 78

Héraclius, patriarche de Jérusalem, s'emporte contre le roi d'Angleterre, T. I, P. ij, 232

Herminie; quel pays c'étoit, T. II, *An. B.* 1

Héredia, (Jean Ferdinand d') grand-maître de Rhodes, conduit le pape à Ostie, T. I, P. ij, 251. Joint sa flotte à celle de Venise, *ibid.* Sa valeur au siége de Patras, *ibid.* Fait prisonnier au siége de Corinthe, *ibid.* Sa générosité, 252. Sa délivrance, *ibid.*

Herloch, (Jean de) de Valkembourg, traître, T. II, P. iv, 220

Hermite fanatique, T. I, P. ij, 121

Héroïsme barbare, T. I, P. ij, 270, 271

Histoire de Guillaume Tell, reconnue authentique, T. I, P. iij, 81

Hoëkins; nom d'une faction en Hollande, T. II, P. iv, 70

Holbein, peintre fameux, T. I, P. iij, 129, 130

Hollande; (la) origine de ce nom, T. II, P. iv, 17. Accablée d'impositions, 105

Hollandois, (les) jouets de la politique de leurs souverains, T. II, P. iv, 119. Défont une flotte Espagnole, 221. Brûlent le roi Charles II en effigie, 272. Leur orgueil, 264, 265

Hollandoise de taille & de force prodigieuse, T. II, P. iv, 66

Honneur sacrifié & vengé, T. ij, P. iv, 88

Hoorn, (le comte de) arrêté par ordre du duc d'Albe, T. II, P. iv, 133; a la tête tranchée, 136

Hôpital de S. Jean; par qui fondé à Jérusalem, T. I, P. ij, 218

Horic, duc de Frise, T. II, P. iv, 14

Horvat, (Jean) gouverneur de Croatie, venge cruellement le roi Charles, T. II, *An. H.* 55, 56. Son ſupplice, 60

Hoſpitaliers, (chevaliers) T. I, P. ij, 219, 220. Leur valeur, 231. Maſſacrés preſque tous par les Khoraſmins, 277. Animoſité, qui règne entr'eux & les Templiers, 238. *Dépouillés de* leurs conquêtes, s'embarquent pour l'iſle de Chypre, 240. Forment le projet de s'établir à Rhodes, 241. En font la conquête, 242. Attaqués par Ottoman, *ibid.* Leur luxe & leur molleſſe, 243, 248. Defendent Mytilène, 255. & Rhodes, 272. Errans & diſperſés, *ibid.* Etablis à Malthe.

Hôtel de ville d'Amſterdam, T. II, P. iv, 249

Hugo-Colonne, comte de Corſe, T. I, P. j, 8

Hugues d'Auvergne, commandant à Gènes, en l'abſence du maréchal de Boucicaut, maſſacré par les Génois, T. I, P. j, 120

Humbert I, T. II, *Suppl.* 6; --- *II*, 8; --- *III*, 12. Sa mort, 15

Huniade, le héros de la Hongrie, T. II, *An. H.* 80. Elu adminiſtrateur du royaume, 85. Défait à Caſſovie, 88. Ce qui *lui arrive* dans ſa fuite, 89, 90. Vainqueur à Sindérovie, 92. Chaſſe les Turcs de devant Belgrade, 97. Sa mort, *ibid.*

Honor & Magor, peres des Hongrois, T. II, *An. H.* 1

Huns (les) s'établiſſent en Hongrie, T. II, *An. H.* 3

Ibrahim, empereur Turc, entreprend la conquête de l'iſle de Candie, T. I, P. ij, 182. Poignarde ſon Grand-Vizir, 186. Eſt étranglé par les Janiſſaires, 188

Iconoclaſtes en Hollande, T. II, P. iv, 133

Imbije

Imbise, premier échevin de Gand, abuse de son autorité, T. II, P. iv, 164
Impériali, (le cardinal) chassé de Gènes par ordre du sénat pour avoir insulté l'ambassadeur de Louis XIV à Rome, T. I, P. j, 221; --- (François-Marie) doge de Gènes, vient en France demander pardon à Louis XIV, 238, 240. Bon-mot de ce doge, 241
Impériaux (les) se rendent maîtres de Gènes, T. I, 280. En sont chassés, 283
Impositions multipliées, T. II, P. iv, 133
Impôts sur les bleds, toujours dangereux, T. II, P. ij, 198
Incendie de l'arsenal de Venise, T. I, P. ij, 131; --- de Rialte, 135; --- de l'arsenal, 159
Inflexibilité du conseil des Dix, T. I, P. ij, 115
Infraction condamnable, T. I, P. ij, 228, 230
Innocent II, pape, termine les différends entre les Pisans & les Génois, T. I, P. j, 20; --- *IV*, ce que pense l'empereur Fréderic de son exaltation, 55
Inondation furieuse, T. II, P. iv, 106. Autre 139
Inquisition établie à Gènes, T. I, P. j, 207. Ses entreprises, 222. Réprimées, 223; --- Source des troubles de la Flandre, T. II, P. iv, 129, 130
Inquisition, établie en Bohême, T. II, *An. B.* 91
Inscriptions trouvées en Suisse, T. I, P. iij, 28. Autres, 110, 111. Autre, 180. Autres, T. II, P. iv, 136, 138
Instructions remarquables d'un Souverain mourant, à son fils, T. II, *An. B.* 73
Intrepidité d'un prisonnier Anglois, T. II, P. iv, 285; ---d'un Hongrois, *An. H.* 63, 64
Invention abominable, T. I, P. j, 201

Iſabelle d'Autriche, gouvernante des Pays-bas; T. II, P. iv, 222.
Iſarel, (Bertuce) amiral de Veniſe, conſpire avec le doge, contre ſa patrie, T. I, P. ij, 71. Découvert & mis à mort, 73
Iſuncha, Biſcurſen, un des auteurs de l'aſſaſſinat du prince d'Orange, T. II, P. IV, 171

JACQUELINE, comteſſe de Hollande, T. II, P. ij, 75. Manque d'argent, 76. Comment elle en trouve, 77. Sa reconnoiſſance, *ibid.* Renonce à tous ſes droits, 80. Sa mort, 81
Jacques II, roi d'Angleterre, haï des Anglois, T. II, P. iv, 303, 304. Déthrôné, 307. Sa mort, 310
Javon, (le commandeur de) brave & généreux chevalier, T. I, P. ij, 297
Jauregui fanatique, aſſaſſin du prince d'Orange, T. II, P. iv, 171, 172
Jean I, comte de Hollande, T. II, P. iv, 58, 61; --- *II*, *ibid.* --- de Leyde. *Voyez* Leyde --- *Sans-Merci*, T. II, P. iv, 62
Jean Sigiſmond élu roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 148. Dépouillé de ſes Etats; par qui, 150
Jéſuite, impliqué dans un aſſaſſinat, T. I, P. iv, 174. Autre complice du même crime, 180
Jéſuites bannis à perpétuité de l'état de Veniſe, T. I, P. ij, 167. Leurs intrigues, *ibid.* 168. Exceptés de l'amniſtie, *ibid.* Chaſſés de l'iſle de Malthe; 294. --- chaſſés d'Anvers, T. II, P. iv, 163; --- complices d'aſſaſſins, 172, --- chaſſés des Provinces-Unies, 211
Juan d'Autriche (dom) gouverneur des Pays-bas; T. II, P. iv, 160. Son ambition, 161
Judith, fille de Charles le Chauve, aimée de Baudouin, T. II, P. iv, 18
Jugement par le duel, T. I, P. j, 49

Juifs de Tirnaw punis. Pourquoi, T. II, *An. H.* 129, 130

Juſtiniani (Jacques) reçoit le roi d'Arragon, priſonnier, T. I, P. j, 129. Sa famille poſſede l'iſle de Chio, *ibid.* — Autre de ce nom, réſident de Veniſe à Conſtantinople, ſe tue de déſeſpoir, 235; — (Pierre) accuſé d'intelligence avec François Carrare eſt mis à mort, P. ij, 91

KELLER, capitaine Suiſſe fidèle à la France, T. I, P. iij, 159, 160

Kennemers, (les) peuples de la Hollande, T. II, P. iv, 52, 53

Knipperdolling, lieutenant barbare du barbare Jean de Leyde, T. II, P. iv, 109, 112

Kokenus, infâme parricide, T. II, *An. B.* 77, 83

Kornpat, commandant Hollandois, auteur d'un ſtratagême ſingulier, T. II, P. iv, 169

Kretting, autre fanatique, T. II, P. iv, 112

Kuik, (Jean de) T. II, P. iv, 143

LACHETÉ d'un futur époux, T. I, P. j, 218

Ladiſlas I, roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 13. — *II*, 20. — *III*, 28. — *IV*, 34. — *V*, 94. — Corvin mis à mort. Son intrépidité, 98. — *VI*, 124

Lamferizoon, (Henri) comment traité, T. II, P. iv, 149

Landgrave d'Alſace, titre, par qui porté, T. I, P. iij, 45, 47

Langlade, l'un des agens de la conjuration de Veniſe, T. I, P. II, 173

Lannoi, gouverneur de Gènes, T. I, P. j, 151

Lanza-Azinca, roi de Corſe, T. I, P. j, 7
Laurec, général de François I, s'empare de Breſſe, T. I, P. ij, 139
Légende de la ville de Lucerne, T. I, P. iij, 153. — Autre, ſatyrique, T. II, P. iv, 127
Leiceſtre (le comte de) gouverneur des Provinces-Unies, T. II, P. iv, 183. Sa vanité, ſa baſſeſſe, 184
Léonard (le P.) miſſionnaire en Corſe, appaiſe la révolte, T. I, P. j, 278
Léoniſſon général Vénitien temporiſeur, T. I, P. ij, 113
Lépante, (bataille de) T. I, P. ij, 163
Leſdiguieres (le connétable de) envoyé par la France, contre les Génois, T. I, P. j, 209. Aſſiége Gavi, 210. Attentat des Génois contre ſes jours, *ibid.* 211. Fait la guerre en Savoie, T. II, *Suppl.* 80, 82
Leyde, (Jean de) prétendu roi de la nouvelle Jéruſalem, T. II, P. iv, 109. Son ſupplice. 112
Leyde, ville des Pays-bas, aſſiégée, T. II, P. iv, 155. Délivrée, 157
Liberté de religion accordée en *Allemagne*, T. II, P. iv, 107
——— trop étendue dans le commerce des grains, nuiſible à l'Etat, T. I, P. ij, 62
Libuſſa, ducheſſe de Bohême, T. II, *An. B.* 14. Ses belles qualités, *ibid.* Comment elle vient à bout d'épouſer ſon amant, 16
Lidéric de Buquois, premier gouverneur de la Flandre, T. II, P. iv, 10, 11
Ligue, offenſive & défenſive contre Veniſe. T. I, P. ij, 121. — De Cambrai 151. — Renouvellée avec les Vénitiens par François I, 137. — Des Suiſſes, avec l'empereur, le roi d'Eſ-

pagne & le pape, contre les François & les Vénitiens, 138. --- Du pape Clément VII, avec Veniſe & la France, 142. Autre, contre les Corſaires Barbareſques, 204. --- (la ſainte) P. iij, 124. --- Des Francs, T. II, P. iv, 8. --- Entre la Hollande & la France, 228

Ligurienne, (aventure d'une) T. I, P. j, 2

Liguriens, (les) peuple d'Italie; leur caractere, T. I, P. j, 2. Font la découverte de l'iſle de Corſe, *ibid.*

L'Iſle-Adam, grand-maître de Rhodes, ſoutient tous les efforts des Turcs, & ne cède qu'à la derniere néceſſité, T. I, P. ij, 268, 269, 270, 271. Son courage & ſes exploits, *ibid.* Sa mort. 273

Loix ſomptuaires, T. I, P. ij, 76

Lomelini, (les) nobles Génois, T. I, P. j, 204

Lopès, (Rodrigue) aſſaſſin & médecin, T. II, P. iv, 190

Lorédan gagne une bataille navale contre les Turcs, T. I, P. ij, 99. --- (André) ſacrifié par un rival, 129. --- (Pierre) doge de Veniſe, 158

Loſſonczi, capitaine de réputation, T. II, *An. H.* 153

Louis, duc de Savoie, T. II, *ſuppl.* 50. --- Le Grand, roi de Hongrie, *An. H.* 41. Prince belliqueux, 43, 45, 46, 47. --- *II*, 133. --- *XI*, roi de France, cède ſes droits ſur Gènes au duc de Milan, T. I, P. j, 140. Veut établir la gabelle en Bourgogne, T. II, P. iv, 84. Forcé par Charles, duc de Bourgogne, de le ſuivre contre les Liégeois, 87. Envahit les Etats de Marie, 91. Son repentir, 93. --- *XIII*, Paſſe à Gènes, 147. Se propoſe de la réduire, 149. Son arrivée à Gènes, 150. Sa bonté, *ibid.* Fait la conquête du Milanez, P. ij, 128. Gagne la

bataille d'Agnadel, 132, 133. — *XIII*, ſe ligue contre les Génois, 208. — *XIV* fait bombarder Gènes, 237

Luc, (le comte du) ambaſſadeur de France en Suiſſe, repréſente avec dignité, *T. I*, P. ij, 192. Sa pénétration, 193. Service qu'il rend au roi ſon maître, 198

Luce III, pape, confirme les privilèges des Génois, T. I, P. j, 21

Luſardo s'échappe des mains des bourreaux, T. I, P. j, 116

Luſignan (Guide) fait priſonnier par Saladin, T. I, P. ij, 233. — (Pierre de) roi de Chypre, tyrannise ſes ſujets, 253. Eſt poignardé, 254. — (Jacques de) priſonnier du Soudan d'Egypte, 252

Luther (la doctrine de) ſe répand en Hollande, T. II, P. iv, 101. Proſcrite, 102, 103

Luxe étonnant pour les Vénitiens, T. I, P. ij, 28. — Funeſte aux Etats, 77

Luxembourg, (Valeran de) gouverneur de Gènes pour la France, *T. I*, P. j, 113

Luxembourg, (Jean de) roi de Bohême, vrai chevalier errant, T. II, *An. B.* 123, 124. Se fait tuer à la bataille de Créci, 126

Maggioco ſauve ſa maîtreſſe, T. I, P. j, 176, 177

Magiſtrats des pauvres, T. I, P. j, 177

Magnificence des Vénitiens, T. I, P. ij, 163. A quelle occaſion, *ibid.*

Mahomet II, Sultan des Turcs, prince perfide & ſans foi, T. I, P. ij, 118, 120; prend Conſtantinople, T. II, *An. B.* 92. Aſſiége Belgrade, 95, 96; ſans ſuccès, 97

Maillebois, (M. de) général des François en Corſe, appaiſe la révolte, T. I, P. j, 270

Maladie contagieuſe, T. I, P. j, 104
Malaveſta, priſonnier de guerre, T. I, P. ij, 99
Malines livrée au pillage, T. II, P. iv, 146
Malléolus, ſatyrique fameux; comment traité, T. I, P. iij, 101, 102
Malthe; (iſle de) ſa ſituation, T. I, P. ij, 211; ſes productions, 212
Manigoldo, Podeſtà de Gènes, T. I, P. j, 34, 35
Manœuvre extraordinaire & heureuſe, T. I, P. ij, 93. —— Autre incroyable, 108
Manſwelot, (Pierre-Erneſt de) gouverneur des Pays-bas, T. II, P. iv, 189
Marabotti, capitaine Génois, T. I, P. j, 82
Marcello, (Jean) capitaine Vénitien, remporte une victoire navale ſur les Turcs, T. I, P. ij, 191
Marévalde, T. I, P. j, 36, 37
Marguerite de Hollande accouche de trois cens ſoixante-cinq enfans, T. ij, P. iv, 51. Autre, comteſſe de Hollande, 68. Autre, gouvernante des Pays-bas, 99. Sa mort, 107. Autre, auſſi gouvernante des Pays-bas, 125. Sa politique, 131
Mariages des Vénitiens, T. I, P. ij, 21. Mariage du Doge avec la mer, 39
Marie, roi de Hongrie, T. II. *An. H.* 51. Vindicative, 60
Marignan, (bataille de) gagnée par les François, & les Vénitiens, contre les Suiſſes, T. I, P. ij, 138
Marius défait les Helvétiens, T. I, P. iij, 18
Martinuzzi, (George) adminiſtrateur de Tranſilvanie, T. II, *An. H.* 150. Abuſe de ſon autorité, 151. Meurt aſſaſſiné, 152
Marſaille, (bataille de la) T. II. *Suppl.* 111
Martin (S.) refuſe de combattre contre les Chrétiens, T. I, P. iij, 29

Marval (Louis de) refuſe de garder le duc de Longueville priſonnier à Vincennes. Pourquoi, T. I, P. iij, 157

Maſcherato, nom d'une faction à Gènes, T. I, P. j, 53

Maſner, conſeiller de Coire, eſprit brouillon, T. I, P. iij, 176. Proſcrit, 200. Sa mort, 203

Maſſa, (le marquis de) T. I, P. j, 8

Maſſacre du doge de Veniſe, T. I, P. ij, 23

——— horrible, T. II, P. iv, 147

Matelots Génois ſe ſoulevent, T. I, P. j, 86

Mathias Corvin, roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 100. Ses exploits, 103, 104, 105, &c. Aſſiége Vienne, 117. Prend cette capitale, 120. Sa mort, ſes funérailles & ſon éloge, 121. Son bonheur, 121

Maurice & ſon pere, tyrans de Veniſe, T. I, P. ij, 15, 16

——— *de Naſſau*, prince d'Orange, T. II, P. iv, 181. Reprend pluſieurs places ſur les Eſpagnols, 177. Prend Zutphen par ſtratagême, *ibid.* Prudent & brave, 190. Sa vie eſt attaquée de toutes parts, *ibid.* 191. Remporte une grande victoire, *ibid.* Ennemi du grand penſionnaire, 197. S'arroge les droits de la ſouveraineté, 201. Fait arrêter Barneweldt, *ibid.* Lui fait faire ſon procès, 202, & le fait exécuter, 207. Ses remords, 213. Sa mort, *ibid.*

Maxime (belle) des Vénitiens, T. I, P. ij, 135

——— ſublime d'un roi de Bohême, T. II, *An. B.* 109

Maximilien, empereur, abandonne ſes alliés, T. I, P. ij, 128. Leve le ſiége de Padoue, 133

——— tuteur de Philippe II, duc de Bourgogne, T. II, P. iv, 94. Révolte les Hollandois par une expreſſion trop peu ménagée, 96

Médaille curieuſe, T. I, P. iij, 131. Autre, 173
Médailles humiliantes pour la France, T. II, P. iv, 269
Mégollo ſe venge de l'empereur de Trebizonde, T. I, P. j, 102
Melec-Saïs, Soudan d'Egypte, ſe rend maître de la Paleſtine, T. I, P. ij, 240
Memmo, baile de Veniſe, mis en priſon à Conſtantinople, T. I, P. ij, 198
Mendozza, officier Eſpagnol; ce qu'il penſe des Hollandois, T. II, P. iv, 199
Mépriſes de deux généraux Véniriens, T. I, P. ij, 146, 147
Merveilleux, interprête du roi de France, arrêté à Coire. Pourquoi, T. I, P. iij, 197
Michieli, doge de Veniſe, diſſipe les ſoupçons des Croiſés, T. I, P. ij, 31
Miracle douteux, T. II, P. iv, 13
Miſere affreuſe dans la Suiſſe, T. I, P. iij, 116
Mocénigo, doge de Veniſe, fait rebâtir le vieux palais, T. I, P. ij, 142
Mœurs des anciens habitans de la Corſe, T. I, P. j, 3
Mohats, (bataille de) T. II. *An. H.* 135, 136, 137
Moines Corſes, T. I, P. j, 252. Leur ignorance, 253
Mole fameux à Gènes, T. I, P. j, 82
Molondin; (le régiment de) ſa valeur, T. I, P. iij, 156; ſon incorruptibilité, 159, 160
——— (Laurent d'Eſtavage) colonel du régiment de ce nom, récompenſé de ſes ſervices, T. I, P. iij, 157
Monnoies. Leur viciſſitude en Allemagne & en Suiſſe, T. I, P. iij, 214
Mons, ville des Pays-bas aſſiégée, T. II, P. iv, 146

Montagne merveilleuſe, T. I, P. j, 272
Monteclair, (François de) T. I, P. j, 115
Montigni, député de la confédération des Pays-bas; quel ſort il éprouve, T. II, P. iv 133
Monument précieux, T. I, P. iij, 48. —— Autres en Suiſſe, 95
Mora, (Chriſtophe de) favori de Philippe II, P. iv, 190
Morat, (victoire de) remportée par les Suiſſes, T. I, P. iij, 169
Mores (les) battus par les Génois, T. I, P. j, 21, 22, 23
Moro, (Chriſtophe) doge de Veniſe, forcé par le Sénat de s'embarquer, T. I, P. ij, 117
Moroſini (Marc-Antoine) ſoutient l'honneur du pas contre les ambaſſadeur de Florence, T. I, P. ij, 127. —— (Thomas) tué en combattant contre les Turcs, 185. —— (Louis-Léonard) la terreur des Turcs, 189. —— (François) vainqueur du Péloponnèſe, 195
Mort glorieuſe, T. II, P. iv, 95
Muſatto, roi Sarraſin, T. I, P. j, 12
Muſtapha, Bacha des Turcs, fait écorcher vif le gouverneur de Famagouſte, T. I, P. ij, 163
—— général Ottoman, aſſiége Malthe, T. I, P. ij, 285. Sa cruauté, 286

Naarden, ville de la Gueldre. Comment ſes habitans furent traités, T. II, P. iv, 147
Naſſau, [Adolphe de] T. II, P. iv, 135. —— [Guillaume de] *ibid.* 137. *Voyez Guillaume.* —— [Louis de] 135, prend Mons, 144. —— [Maurice de] Voyez *Maurice.*
Neuhoff, [le baron de] célèbre aventurier. *Voyez Théodore.*
Nicopolis, [bataille de] T. II, *An. H.* 66, 67, 68
Nimégue, [paix de] T. II, P. iv, 299

Nobleſſe achetée, T. I, P. iij, 96, 97. Réflexions ſur ce ſujet, *ibid.* 98. Nobleſſe chaſſée quatre fois de Baſle, 190. Nobleſſe de race, la ſeule conſidérée en Suiſſe, 113, 114. Exclue du ſénat à Baſle, 119
Noradin, Soudan d'Egypte, ſe rend maître d'Antioche, T. I, P. ij, 224. Son eſtime pour le roi Baudouin, 227
Normands; [les] leurs ravages, T. II, P. iv, 16, 19, 21
Noſtradamus, T. II. *Suppl.* 72
Nugolo, roi de Corſe, T. I, P. j, 8

OCQUENDO, [d'] amiral Eſpagnol, T. II, P. iv, 232, 233
Omèdes, [d'] grand-maître de Malthe, négligent & mal-intentionné, T. I, P. ij, 279, 280
Opdam, amiral de Hollande, T. II, P. iv, 258
Opinion ridicule, T. I, P. iij, 171
Orange, [le prince d'] Voyez *Guillaume de Naſſau.*
Ordogno, [Pedro] aſſaſſin, T. II, P. iv, 174
Origine d'une proceſſion à Veniſe, T. I, P. ij, 21. ---- De la cérémonie de tuer un taureau, le jeudi gras, dans la place de S. Marc à Veniſe, 134
Ornano, [Michel-Ange] aſſaſſin de San-Pietro, 200. ---- [Alphonſe] chef des Corſes, T. I, P. j, 201
Orſo, chef des Génois, T. I, P. j, 9
Oſſonne [le duc d'] veut anéantir la république de Veniſe, T. I, P. ij, 172
Ottocare, ſurnom de Przémiſlas II, roi de Bohême; ce qu'il ſignifie, T. II, *An. B.* 102
Ottoman, [le P.] religieux Dominicain, cru fils du Grand-Seigneur, T. I, P. ij, 295
Ouragan furieux, T. I, P. ij, 288

Outrage fait à deux dames Vénitiennes, T. I, P. j, 92; comment puni, *ibid.*

Pacheco, pris & pendu, T. II, P. iv, 143
Pacification de Gand, T. II, P. iv, 161
Pagano di Piétra-ſanta, podeſtà de Gènes, T. I, P. j, 20
Paix conclue entre les Vénitiens & les Turcs, T. I, P. ij, 31. Autre, 193. Autre, 199. — de Raſtadt & de Baden, T. I, P. iij, 105 106. — De Munſter, T. II, P. iv, 240. — D'Aix-la-Chapelle, 264. — De Nimégue, 299. De Ryſwick, 310. De Paſſarowits, 321
Pannonie, (origine du nom de) T. II, *An. H.* 3
Paoli, (Paſchal) chef des Corſes rebelles, T. I, P. j, 285
Pape (le) nomme aux évêchés de Gènes, T. I, P. j, 20
Paracelſe, (Théophraſte) fameux médecin, ſa vanité, T. I, P. iij, 127. *Comment il guérit* l'empereur, *ibid.* Sa paſſion pour le vin, *ibid.* Ses tranſports, 128. Ses ouvrages. *ibid.*
Parme. (le duc de) *voyez* Farneſe.
— (la ville de) aſſiégée, T. I, P. j, 57
Paul III, pape, recherche l'alliance des Vénitiens, T. I, P. ij, 153. — *V*, ambitieux, entreprenant, 165. Menaces dont il uſe contre les Vénitiens, 166. Bref qu'il envoie au ſénat, *ibid.* Comment reçu, *ibid.* Interdit l'Etat de Veniſe, *ibid.* Rappelle ſon nonce, 167. Veut déclarer la guerre aux Vénitiens, 168. Leve les cenſures, *ibid.*
Paulmi, (M. le marquis de) ambaſſadeur en Suiſſe, très regretté, T. I, P. iij, 213
Payſans Suiſſes révoltés, T. I, P. iij, 171

Penſion accordée au colonel Molondin, T. I, P. iij, 157, 158. Autre au capitaine Henri de Zur-Lauben, 159
Perfidie atroce, T. I, P. j, 82. Autre plus atroce encore, P. ij, 71, 72. Autre de Mahomet II, Sultan des Turcs, 118, 120. Autre du pape Sixte IV, 121
Perroquet d'une intelligence ſurprenante, T. II, P. iv, 237
Péſaro, (Jean-Baptiſte) aſſaſſine ſon beau pere, T. I, P. ij, 157. Sa punition, *ibid.* Autre, 179
Peſte (la) ravage l'Italie, T. I, P. j, 163; & Gènes, 216; & Veniſe, T. II, 69, 76, 119, 122
Pétigliano, général Vénitien, vaincu par Louis XII, T. I, P. ij, 132
Pfullenderff, (la comteſſe de) gourmande, riche, voluptueuſe, T. I, P. iij, 43. Meurt à l'hôpital, *ibid.*
Pfiffer (le colonel) ſignale ſon zèle & ſon courage pour la France, T. I, P. iij, 137, 138, 139. Chef de l'ambaſſade du Corps Helvétique, 244. Autre de ce nom, ſe diſtingue au ſiége de Dunkerque, 156, 157
Philibert I, duc de Savoie, T. II, *ſuppl.* 56, 59. --- *II*, 63
Philippe I de Bourgogne réforme le clergé, T. *II*, P. iv, 81, 82. Marche contre les Gantois, *ibid.* Inſtitue l'ordre de la Toiſon d'or, 86. --- *II*, 94. Danger qu'il court ſur mer, 98. Sa mort, *ibid.* 99. --- *II*, roi d'Eſpagne, emploie la perfidie pour ſe défaire du prince d'Orange, 167. Met en mer une flotte formidable, & paroît inſenſible à ſa perte, 185. Recherche la paix avec les Etats-Généraux, 192. Sa mort, *ibid.* 193. --- *III*, ci-devant duc d'Anjou, 311.

Philippe I, comte de Savoie, *Suppl.* 27. — *II*, 61
——— duc de Milan, maître de Gènes, T. I, P. j, 125. Humilie les Génois, 130
——— (le P.) Capucin, T. ij, P. iv, 221
Pichinin, général Milanois, *T. I*, P. ij, 107
Pie IV pape, conteſte vainement aux *Vénitiens* le droit de préſenter les ſujets pour les évêchés de la république, T. I, P. ij, 155. Ce qu'il fait à cette occaſion, 156
Pierre, comte de Savoie, T. II, *Suppl.* 24. Son bonheur, 26. — roi de Hongrie, *An. H.* 7
——— (l'hermite) prêche & décide la croiſade, T. I, P. ij, 215, 216
——— l'un des agens de la conjuration de Veniſe, T. I, P. ij, 273
——— roi de Chypre, T. I, P. j, 94, 95
Pinello, (Félix) général des troupes Génoiſes, en Corſe, T. I, P. j, 261. Victime de ſa ſévérité, 262
Pippo, général Hongrois, traite mal les priſonniers Vénitiens, T. I, P. ij, 98
Pirate fameux en Hollande, T. II, P. iv, 100
Piſani, amiral Vénitien, *trop ſenſible aux reproches*, T. I, P. ij, 84, 85. Sa généroſité, 85. Sa mort, 89
Piſans (les) prennent l'iſle de Corſe, T. I, P. j, 12. En guerre avec les Génois, 17, 18, 19. Défaits par ces derniers, 72
Plaiſanterie de l'empereur Frédéric II, T. I, P. j, 56. Autre, cruellement vengée, P. ij, 71. Autre, ſource d'une guerre, P. iij, 103
Poëte conſpirateur, T. I, P. iij, 212
Politique blâmable des Vénitiens, T. I, P. ij, 51. Autre, ſage, des mêmes, 148
Pompiliani, chef des Corſes révoltés, T. I, P. j, 247, 248, 249. Venge la mort de ſon lieute-

nant, 251. Pris & mis à mort par les Génois, 252
Port d'armes défendu à Lucerne, T. I, P. iij, 54
Portrait du pape Jules II, T. I, P. ij, 134
Prédiction de Noſtradamus, T. II, *Suppl.* 72
Prélats mis en liberté par les Suiſſes, T. I, P. iij, 94
Prémontrés ou Chanoines Blancs, établis miraculeuſement en Bohême, T. II, *An. B.* 96
Preſcription des plus inconteſtables, T. II, *An. H.* 154
Préſent miraculeux, T. II, *An. B.* 97
Prétentions du préfet de Rome ſur la préſéance, T. I, P. ij, 178
Priuli, (Laurent) doge de Veniſe, ſingulièrement eſtimé, T. I, P. ij, 154. — (Jérôme) ſon frere, élu pour lui ſuccéder, 155
Propriété ſinguliere, T. I, P. ij, 212, 213
Proverbe orgueilleux, T. I, P. I, 72
Przémiſlas, ſimple laboureur, T. II, *An. B.* 17. Comment élevé ſur le thrône de Bohême, *ibid.* 18. Son règne glorieux, 19, 20, 21
Pſarémilinge, chef des Candiots, T. I, P. ij, 61. Sa réſolution & ſa mort, 62
Puiſieux, (le marquis de) miniſtre de France, gagne les Suiſſes par ſa politeſſe, T. I, P. iij, 185, 186
Punteglio; ce que c'eſt, T. I, P. j, 162
Puſillanimité d'un vieillard, T. I, P. ij, 79
Pyramide érigée par le duc d'Albe, T. II, P. iv, 136

QUADES (les) anciens habitans des environs du Danube, T. II, P. iv, 7
Quiétiſte, (ſoldat Suiſſe) T. I, P. iij, 182

Quirini, (Charles) prélat Vénitien, banni à perpétuité ; pourquoi, T. I, P. ij, 177

Radbod, roi des Friſons, conſent à ſe faire baptiſer, T. II, P. iv, 11. Plaiſante raiſon qu'il apporte pour ſe rétracter, 12
Rampino, nom d'un parti à Gènes, *T. I*, P. j, 54
Raſtadt, [paix de] T. I, P. iij, 205
Raveſtein, lieutenant du roi de France, à Gènes, T. I, P. j, 149
Rebellion de Vachéro à Gènes, T. I, P. j, 212, 213 ; découverte & punie, 216
Réflexion ſur le commerce des grains, T. I, P. ij, 62. Autre, très-judicieuſe, 169. Autres ſur la nobleſſe, P. iij. 32 Autre du baron de Zurlauben, 112
Réfugiés François inondent la Suiſſe, V. I, P. iij, 181
Réglemens concernant les hoſpitaliers de S. Jean, T. I, P. ij, 221
Regrets remarquables des ſoldats Génois à la mort de Doria, leur général, T. I, P. j, 100
Religion, quelquefois ſubordonnée à la politique, *T. II, P. iv*, 107
Reliques d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, T. I, P. iij, 46. Priſes par les Génois, T. I, P. j, 59
Renneberg, [le comte de] T. II, P. iv, 168
Repartie d'un Sultan Turc à l'ambaſſadeur d'un roi de Perſe, T. I, P. II, 119. —— D'un colonel Suiſſe à M. de Louvois, P. iij, 184. —— d'un duc de Savoie. *Suppl.* 74, 75, 85, 86, 96
Repréſailles barbares, T. II, P. iv, 152
Repréſentations ſages des Vénitiens au pape Paul III, T. I, P. ij, 153
Requeſens [Dom Louis de] gouverneur des Pays-bas, T. II, p. iv, 154. Sa mort, 160

Requête pour la liberté de conſcience, T. II, P. iv, 130
Réſiſtance plaiſante d'un Suiſſe en ſentinelle, T. I, P. iij, 185
Réve ſingulier, T. I, P. j, 125,
Révocation, [la] de l'édit de Nantes indiſpoſe les Suiſſes contre la France, T. I, P. iij, 186
Revolte des payſans Suiſſes, T. I, P. iij, 171
Révolution à Gènes; T. I, P. j, 283
Rhodes, [l'iſle de] conquiſe par les chevaliers Hoſpitaliers, T. I, P. ij, 242; attaquée par les Turcs, *ibid.* 256, 257, 258, 259, 267, 268, 269, 270; qui s'en rendent maîtres, 271
Rhodiennes (femmes) défendent la brèche avec leurs maris, T. I, P. ij, 270
Richelieu, [le duc de] général des François à Gènes, T. I, P. j, 285
——— [le cardinal de] fait une tentative ſur Orange, T. II, P. iv, 220
Rienzi, [Nicolas] tribun du peuple Romain, T. I, P. ij, 69, 70
Ripaille, & *faire ripaille*, T. II. *Suppl.* 44, 45
Riva, chef d'eſcadre, redoutable aux Ottomans, T. I, P. ij, 189
Robert, frere de Baudouin, comte de Flandres, T. II, P. iv, 33; vaincu par la princeſſe Gertrude qu'il épouſe, *ibid.* eſt fait priſonnier, 34; bat les François, *ibid.* 35; juſtifié d'un crime, *ibid.*
Rohan, [le duc de] ambaſſadeur en Suiſſe, T. I, P. iij, 153
Rollon, chef des Normands, bat les Flamands, T. II, P. iv, 21
Rome aſſiégée, & priſe d'aſſaut, T. I, P. ij, 143, 144
Roménas, [le chevalier de] ſe ſignale contre les Turcs, T. I, P. ij, 281, 282, 283
Romero cruel & perfide, T. II, P. iv, 147, 148,

Ronconi, (Marie-Thérèſe,) morte en odeur de ſainteté, T. I, P. j, 221
Roſeneck; [le baron de] comment ſauvé par ſa femme, T. I, P. iij, 117
Rotharis, roi des Lombards, détruit Gènes, T. I, P. j, 7
Rottalé, [les] nobles Génois, T. I, P. j, 204, 205
Routiers, [les] T. I, P. iij, 82, auſſi nommés *Anglois*, 84. Leurs excès, *ibid.* 85
Rozzi, [Pierre] général de la Ligue formée contre le ſeigneur de Vérone, T. I, P. ij, 66, 67
Ruiter, [Hermand de] T. II, P. iv, 140. — Autre de ce nom, vice-amiral de Hollande, 250. Ses exploits, 255, 256; eſt fait amiral, 258; bat les Anglois, 260, 262, 285, 286. Sa modeſtie, *ibid.* Sa mort, 296
Runckel, ſecrétaire des Etat-Généraux, T. I, P. iij, 194
Ruſe adroite, T. I, P. j, 89. Autre d'Antoinette Adorni, 108, 109. Autre, 128. Autre des Génois, 139. Autre d'André Doria, P. ij, 148. Autre de Charle-Quint, 152

SAc de Bodegrave & de Swammerdam, T. II, P. iv, 282
Saint-Olon, ambaſſadeur de France à Gènes, inſulté publiquement, T. I, P. j, 237
Saladin, Soudan d'Egypte, fait la guerre aux Chrétiens de la Paleſtine, T. I, P. ij, 232. Exemple de ſa généroſité, 232. Aſſiége Jéruſalem & la prend, 234. Sa mort, 236
Saliens [les] attaqués par les Bataves, T. II, P. iv, 7
Salis, [le baron de] mis à la torture; par qui, & pourquoi, T. I, P. iij, 131
Salſede veut faire aſſaſſiner le duc d'Anjou & le

prince d'Orange, T. II, P. iv, 172. Tiré à quatre chevaux, *ibid.*
Salomon, roi de Hongrie, T. II. *An. H.* 11
San-Pietro-Ornano, Corſe de nation, excite & conduit les François à la conquête de ſa patrie, T. I, P. j, 182; rappellé en France, 187; fait rentrer la Corſe ſous le joug des François, 192; traite avec l'Eſpagne, *ibid.* puis avec les Turcs, *ibid.* poignarde lui-même ſon épouſe, 194; ſouleve de nouveau la Corſe, 196; danger qu'il court, 197; échappe à ſes ennemis, 198; eſt aſſaſſiné, 199
Sanci leve des troupes en Suiſſe pour Henri IV, T. I, P. iij, 149. Il veut engager le diamant qui porte ſon nom, *ibid.* Aventure tragique à ce ſujet, 150
Sanci, nom d'un fameux diamant de la couronne, T. I, P. iij, 149, 150
Sangfroid de Philippe II, T. II, P. iv, 185; 186
Sardaignac, traître, puni, T. I, P. j, 196
Sardaigne, [l'iſle de] T. I, P. j; 13, 27
Sarraſins, maîtres de la Corſe, T. I, P. j, 7, 10, 11; en ſont chaſſés, 11
Saveuſe, gentilhomme Picard: zèle généreux qu'il témoigne à ſon Souverain, T. II, P. iv, 95
Sceau curieux, T. I, P. iij, 60
Schullembourg [le comte de] chaſſé de Gênes, T. I, P. j, 283
Schwez, Allemand au ſervice de France; traître, T. I, P. iij, 160, 161
Sclavoni, corſaire Vénitien. T. I, P. ij, 54, 55
Sédition en Corſe, T. I, P. j, 246
Sélim, empereur Turc, déclare la guerre aux Vénitiens, T. I, P. ij, 160; tente la conquête de l'iſle de Chypre, 161; s'en rend maître, 162
Sénat (le) de Veniſe rend juſtice aux droits de

Henri de Bourbon, roi de Navarre, à la couronne de France, T. I, P ij, 164; s'oppoſe aux fauſſes prétentions du pape Paul V, 165; ne fait aucun cas des brefs du pontife, 166; empêche que le Service divin ne ſoit interrompu, 167; bannit à perpétuité les Jéſuites & quelques autres religieux, *ibid.* eſt inébranlable, 168; conſent à un accommodement honorable pour la république, *ibid.* 169

Seneſ, [bataille de] T. II, P. iv, 290

Séréniſſime; qualité accordée au doge de Gènes, T. I, P. j, 207

Serpens monſtrueux, T. I, P. ij, 245

Services rendus à la France par les Suiſſes, T. I, P. iij, 5

Seſſe [Galatian de] livre le château de Goze aux Turcs, T. I, P. ij, 277

Sforce, [François] maître de Gènes, T. I, P. j, 140. Ses exploits à la tête des Vénitiens, P. ij, 109; abandonne les Vénitiens, *ibid.* défait leur armée, 110; réduit Milan aux abois, 111; remonte ſur le thrône des Viſconti, 112; veut attirer les Vénitiens au combat, 113. —— [Galéas] aſſaſſiné, P. j, 141. —— [*Louis*] trahi par les Suiſſes, 146. —— [*Ludovic*] trahi & livré aux François, P. ij, 128

Siége du château d'Amour, T. I, P. ij, 44

—— mémorable de Rhodes, T. I, P. ij, 256, 257, 258. Autre, plus fameux encore, 267, 268, 269, 270, 271. Autre, T. II, P. iv, 217. Autre, *Suppl.* 103

Sigiſmond, roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 58, venge la reine ſon épouſe, 59, 60; ſa ſévérité, 62; ſa défaite & ſa fuite à Nicopolis, 68, 69; arrêté dans ſon palais, & mis en priſon, 70, 71; recouvre ſa liberté, 73; élu empereur, *ibid.*

Simeoni, chevalier de Malthe, eſclave à Tunis; livre cette ville à Charle-Quint, T. I, P. ij, 276
Sinam le Juif, fameux corſaire, aſſiége & prend Tripoli ſur les chevaliers de Malthe, T. I, P. ij, 277, 278, 279
Singe, pris pour le diable, T. II, *An. B.* 165
Sixte IV, pape, ennemi juré des Vénitiens, T. I, P. ij, 121; les excommunie, 122; les trahit, *ibid.* meurt de chagrin de n'avoir pas pu mettre obſtacle à la paix, *ibid.*
Shaffelaar [Jean] ſe ſacrifie pour ſes concitoyens, T. II; P. iv, 95
Snaater, T. II, P. iv, 168
Societas Lombardorum, T. II. *Suppl.* 20
Soliman II, empereur des Turcs, attaque & prend l'iſle de Rhodes, T. I, P. ij, 267, 268, 271, 272; aſſiége Malthe, 284; ſans ſuccès, 288, 289; vainqueur à Mohats, T. II, *An. H.* 139, 140. Prend ſous ſa protection le roi Jean Zapolski, 142. Aſſiége Vienne ſans ſuccès, *ibid.* Porte ſes armes en Hongrie, 145, 146. S'empare des Etats du roi Jean, 150; & lui donne la propriété de Tranſilvanie, *ibid.* Fait attaquer Témeſwar, & s'en rend maître, 152, 153
Sonoi, lieutenant du prince d'Orange, T. II, P. iv, 153, 158, 159
Soranus, excellent archer, T. II, P. iv, 6
Sorbolo forme & exécute le projet le plus hardi, T. I, P. ij, 108
Spinola, [les] famille Génoiſe, T. I, P. j, 67, 76, 77, 79. ----- [George] ambaſſadeur en France, eſt déchu de ce titre. Pourquoi, 221 ——— [le marquis de] échoue devant Berg-op-Zoom, T. II, P. iv, 212

Stahrenberg, [le comte de] prisonnier à Senef; T. II, P. iv, 292
Sténo [Michel] excite par un *bon mot* une horrible conjuration contre Venise, *T. I, P. ij*, 71
Stéphano, fameux imposteur, T. I, P. ij, 210
Straf-géricht; ce que c'est, T. I, P. iij, 201
Stralen, chancelier du comte de Flandres, l'assassine, T. II, P. iv, 38
Stratagême d'un amiral Génois, T. I, P. j, 82
——— de Libussa, duchesse de Bohême, T. II, *An. B.* 16
——— singulier, T. II, P. iv, 161. Autre de la femme de Grotius, 209
Strigonie, ville de Hongrie, par qui assiégée & défendue, T. II, *An. H.* 144
Stuppa, capitaine aux Gardes-Suisses, leve un régiment Grison, T. I, P. iij, 177, 178. Difficultés qu'il éprouve, *ibid.*
Suaire, [le saint] se voit à Gènes, T. I, P. j, 104
Suisse, [la] pays ingrat, T. I, P. iij, 3, 35. Voyez *Helvétie*. [!]
Suisses [les] vaincus à Marignan, T. I, P. ij, 138; leur caractere, P. iij, 36; leurs services, 5; leur gouvernement, 6, 7; leurs revenus, 8; leur sobriété, *ibid.* leur ressemblance avec les Grecs, *ibid.* 9. (Voyez *Helvétiens.*) Leur origine, 19; aimés de Charlemagne, 33; leur haine pour la maison d'Autriche, 99; s'engagent pour la premiere fois au service des princes étrangers, 102; vainqueurs à Morat, 109; décident la victoire à la bataille de Dreux, 130; sauvent le roi de France, par une des actions les plus hardies dont l'Histoire fasse mention, 138, 139, 140, 141, 142, 143; veulent de l'argent, & reçoivent en gages les pier-

reries de la couronne, 162, 163; leurs mécontentemens, 165; ſe ſignalent à Denain & à Malplaquet, 204; loués publiquement par Louis XIV, *ibid.*
Superſtition barbare, T. II, P. iv, 101
Supplice ſingulier d'un traître, T. I, P. ij, 53
Sufveivel, [Guillaume] héroïne Allemande, T. II. *Suppl.* 103
Syracuſe aſſiégée & repriſe, T. I, P. j, 39, 40

TACHELIN, fanatique Flamand, aſſaſſiné, T. I, P. iv, 36
Tard-venus, T. I, P. iij, 83
Tartares (les) envahiſſent la Hongrie, T. II, *An. H.* 25, 26, 29, 30, 42, 43
Tell, (Guillaume) refuſe de ſe proſterner devant le chapeau de Geſler, T. I, P. iij, 66. Sa réponſe au tyran, 67. Supplice auquel il eſt condamné, 68. Son adreſſe, *ibid.* Son projet de vengeance, 69. Emmené priſonnier par le baillif, *ibid.* S'échappe, 71. Tue Geſler, *ibid.*
Témériçourt, chevalier de Malthe; défait une eſcadre Turque, T. I, P. ij, 295. Eſt fait priſonnier, 296; a la tête tranchée, *ibid.*
Temple, (les chevaliers du) T. I, P. ij, 222
Templiers, [les mêmes que les chevaliers du Temple,] infracteurs des traités, T. I, P. ij, 230. Extinction de leur ordre, 243
Théodore, nom que prit le baron de Neuhoff. Eſt proclamé roi de Corſe, T. I, P. j, 263. Fait battre monnoie, 265. Arrêté pour dettes en Hollande, 266. Revient en Corſe, 267. Eſt obligé d'en ſortir, *ibid.* Finit ſes jours en Angleterre, 272. Son épitaphe, 274
Théodoric I, premier comte de Hollande, T. II, P. iv, 24. —— *II*, ſoumet les Friſons, 25. —— *III*, bat les Impériaux, 29. —— *IV*, ſur-

prend Dordrecht, 30. —— *V*, 32. —— *VI*, 37; 38. —— *VII*, 40

Thermes, (le marquis de) fait une deſcente en Corſe, T. I, P. j, 181

Thiépolo, (Bajamont) auteur d'une conjuration, T. I, P. ij, 57. Comment découvert & *puni*, 85

Thomas I, comte de Savoie, T. II, *Suppl.* 15. Ses exploits, 16, 17, 18, 19

Tillemont, pris & ſaccagé, T. II, P. iv, 225

Tilleul auquel on avoit attaché le fils de Guillaume Tell, T. I, P. iij, 135

Tolède, (Pierre de) gouverneur de Milan, conjure la perte de Veniſe, T. I, P. ij, 172

Tolérance permiſe par Lothaire, T. ij, P. iv, 17

Tomorée, (Paul) évêque & mauvais général, T. II, *An. H.* 135, 136, 137

Torré, (la) Génois, conſpire contre ſa patrie, T. I, P. I, 224. Découvre & fait approuver ſon projet au duc de Savoie, 226, 227. Eſt trahi par ſon complice, 228. Sa tête eſt miſe à prix, 230. Veut ſe venger de ſon complice, 231; & du ſénat de Gènes, 232. Suite de ſes aventures, & ſa mort, 233, 234

Tourbillons funeſtes aux François, T. II, P. iv, 226

Tourmens abominables, T. II, P. iv, 147, 148, 158, 159, 160

Tournai; par qui défendue, T. II, P. iv, 170

Tournoi fameux, T. II, P. iv, 64

Tradénigo, doge de Veniſe, aſſaſſiné, T. I, P. j, 18

Trahiſon punie, T. I, P. j, 196, 197; P. ij, 150, 208, 268, 269

Trait ſingulier, T. I, P. j, 41. Autre de vengeance, 50, 102, 201, 202. Autre de barbarie, 52; P. ij. 171. —— horrible de jalouſie, 84, 194. —— de modération, 86. —— de ſé-

vérité, 92, 135; P. ij, 92. —— de généroſité, 83, 184, 185. —— de clémence, 102, 103. —— de continence & de généroſité, 112. —— de bravoure d'un ſoldat Génois, 114. —— de grandeur d'ame, 122, 133. —— de courage & de fermeté, 147. Autre d'intrépidité, 152, 220. Autre d'un capitaine Corſe, 166. —— d'amour, 176, 177, 219. —— de perfidie, 180; P. ij, 50. —— de repentir, 211. —— de tendreſſe paternelle, 215. Autres d'enthouſiaſme, 286, 287. Autres de franchiſe & de ſimplicité, P. iij, 209, 210. Autre de vanité, 207. Autre de ſenſibilité, 211. Autres d'intrépidité, T. II, *An. H.* 63, 64, 103, 129

Traité de Meaux; évènement glorieux pour les Suiſſes, T. I, P. iij, 135, 136, 137

—— entre Gènes & la Corſe, T. I, P. j, 258

Tremblement de terre, T. I, P. ij, 131

Trève de vingt ans entre la Porte Otomane & les chevaliers de Malthe, T. I, P. ij, 298

—— entre l'Eſpagne & les Provinces-Unies, T. II, P. iv, 194

Treviſani [Marc-Antoine] refuſe le dogat de Veniſe, & eſt élu malgré lui, T. I, P. ij, 154

Tribunal des troubles, T. II, P. iv, 134

Tribus établies en Suiſſe, T. I, P. iij, 48, 49

Trivulce fait le ſiége de Breſſe, T. I, P. ij, 138. Son déſeſpoir, *ibid.* 139

Tromp, [Martin] amiral de Hollande, T. I, P. iv, 232, 233, 245, 246, 247

Tromperie ſinguliere, T. II, *An. B.* 112

Trophée barbare, T. II, P. iv, 54

Troubles à Gènes, T. I, P. j, 148, 149, 153, 176, 203, 204. —— en Corſe, 244, 245. —— à Veniſe, P. ij, 12. —— à Malthe, 290, 293. —— en Suiſſe, P. iij, 196

Tulipes, (premieres) importées en Bohême; T. II, *An. B.* 140
Turcs, [les] vaincus par les Vénitiens, T. I, P. ij, 90. S'emparent de *Négrepont*, 118; & de Belgrade, 140
Turenne; [le vicomte de] ſa grandeur d'ame & ſa généroſité, T. I, P. iij, 155. Sa premiere campagne, T. II, P. iv, 214, 215. Sa mort, 294
Turin, [ſiége de] T. II, *Suppl.* 103
Turskon, prince Sarmate, ſouverain de la Bohême, T. II, *An. B.* 5

UDALRIC, abbé de S. Gall, ſoldat déterminé, T. I, P. iij, 38
Ugolin, noble Piſan, puni de mort, T. I, P. j, 73
Urbain VIII, pape, ſuſcite pluſieurs affaires aux Vénitiens, T. I, P. ij, 180. Contraint par la fermeté du ſénat à s'accommoder, *ibid.*
Urſins, [des] commandant des François en Corſe, T. I, P. j, 191
Uſage barbare, T. I, P. iij, 54
Uſcoques. [les] Quelle *ſorte de nation*, T. I, P. ij, 170. Maux qu'ils cauſent à la république de Veniſe, *ibid.* Trait abominable de leur cruauté, 171. Continuent leurs pirateries, 172 Chaſſés du golfe, 197

VACHTENDOUCK, (le baron de) général des troupes Génoiſes en Corſe, T. I, P. j, 252. Avis qu'il reçoit des Corſes rebelles, 259
Valette, (Jean de la) grand-maître de Malthe, T. I, P. ij, 280. Défend Malthe contre trente mille Turcs, 284. En fait lever le ſiége, 288, 289. Sa mort & ſon portrait, *ibid.*
Valkembourg. Voyez *Herloch.*
Vander-Berghen, T. II, P. iv, 135

Vander-Eiden, penſionnaire de Hollande, T. II, P. iv, 135
Van-Ghent, chef d'eſcadre de Hollande, T. II, P. iv, 262
Vanina, femme de San-Piétro ; ſes aventures & ſa fin tragique, T. I, P. j, 193, 194. Sa mort vengée, 199, 200
Vanité plaiſante d'un Suiſſe, T. I, P. ij, 207
Varna, (bataille de) T. II, *An. H.* 83, 84
Velſen arrête le comte de Hollande, T. II, P. iv, 57
Vénéro, (Antonio) l'un des auteurs de l'aſſaſſinat du prince d'Orange, T. II, P. iv, 172
Vénéroſo, député de Gènes en Corſe, T. I, P. j, 247. Aimé des peuples de l'iſle, 248
Vengeance d'un époux outragé, T. I, P. iv, 55, 56
Vénier, (Sébaſtien) élu doge de Veniſe, T. I, P. ij, 163. ---- (Chriſtophe) comment traité par les pirates, 171
Veniſe ; ſon origine, T. I, P. ij, 7
Vénitiens ; (les) leurs démêlés avec les Génois, T. I, P. j, 60, 70. Refuſent la bénédiction du pape, P. ij, 41. Refuſent des vaiſſeaux à ſaint Louis, roi de France, P. ij, 52. Vaincus par les François à la bataille d'Agnadel, 133. Leurs diſgraces, 125. Fidèles à la France, *ibid.* 141, 142. Se juſtifient auprès de Soliman, 145. Leur alliance recherchée, 147, 148, 152. Inébranlables dans leur neutralité, 152, 153. Soutiennent leurs droits contre le pape Pie IV, 155. Perdent la Morée, 199. Leurs ſuccès en Dalmatie, *ibid.* Leurs foibleſſes, 202, 203. Leurs inquiétudes, 204
Vers latins, ſingulièrement curieux, T. II, *An. B.* 121
Vico, complice de la Torré, découvre la conjuration, T. I, P. j, 191

Victor-Amédée I, duc de Savoie, T. II, *Suppl.* 98.
---- *II*, battu par Catinat, 110, 111. Perd toutes ſes places, 113. *Vient porter la guerre* en Provence, 115. Roi de Sardaigne, 116
Vignoſo, (Simon) général Génois, T. I, P. j, 92, 93
Villaret, (Foulques de) grand-maître de Rhodes, T. I, P. ij, 243. Son deſpotiſme, 244. Procédure faite contre lui, *ibid.* Sa retraite, *ibid.*
Villars; (le maréchal de) ſa réponſe aux députés de Baſle, T. I, P. iij, 187. Vainqueur à Denain, T. II, P. iv, 319
Villeneuve, (Hélion de) grand-maître de Rhodes, maintient la diſcipline avec rigueur, T. I, P. ij, 248
Vincentello d'Iſtria, fait révolter la Corſe, T. I, P. j, 122
Vintimille, (la ville de) aſſiégée, T. I, P. j, 43.
----. (Guillaume de) corſaire; comment eſt ſouſtrait à la mort, 47, 48
Violence faite aux envoyés *de Florence* par un ambaſſadeur Vénitien, T. I, P. ij, 127
Virtemberg, (le prince de) médiateur entre les Génois & les Corſes, T. I, P. j, 257
Viſconti, (les) gouverneurs de Gènes, T. I, P. j, 93
Vivano, riche & vertueux Génois, T. I, P. j, 112
Vols ſinguliers, T. I, P. j, 164

Wassenaer, amiral de Hollande, T. II, P. iv, 248
Wenceſlas I, duc de Bohême, aſſaſſiné par ſon frere, T. II, *An. B.* 58
Wieckens, officier Hollandois, trompe & repouſſe les Eſpagnols, T. II, P. iv, 230
With, (Jean de) grand-penſionnaire de Hollande, T. II, P. iv, 258. Aſſaſſiné, 271. In-

juſtement accuſé, 275. Appliqué à la queſtion, 276. Mis à mort par la populace avec ſon frere & ſon pere, 278, 279, 280
Witikind, prince Saxon, ſoumis par Charlemagne, T. II, *An. B.* 32 --- demande le baptême, T. II, P. iv, 12
Wladiſlas, roi de Pologne & de Hongrie, T. II, *An. H.* 79. Parjure, ſur la déciſion du pape, 81. Défait & tué à Varna, 83, 84
Wlaſta, femme Bohémienne, courageuſe & barbare Amazone, T. II, *An. B.* 20. Ses fureurs, *ibid.* 21. Sa mort, *ibid.*
Wogen, duc de Bohême, ſingulièrement regretté, T. II, *An. B.* 26, 27
Wolfran, évêque de Sens, T. II, P. iv, 12
Wratiſlas I, duc de Bohême, T. II, *An. B.* 44. Ses victoires, 46

YOLANDE de France, ducheſſe de Savoye, T. II, *Suppl.* 54. Sa politique, 55. Sa priſon, 57. Sa mort, 58

ZACHAN, (Félicien) monſtre abominable, T. II, *An. H.* 35, 36
Zaliger, miniſtre Luthérien, T. II, P. iv, 166
Zane, ſénateur Vénitien aſſaſſiné par ſon gendre, T. I, P. ij, 157. Généraliſſime, 160
Zapola, (Jean) élu roi de Hongrie, T. II, *An. H.* 141. Appelle les Turcs à ſon ſecours, 142; eſt remis en poſſeſſion de ſes Etats, 143
Zara, ville de Dalmatie; priſe & pillée, T. I, P. ij, 45
Zarétins (les) ſe révoltent contre les Vénitiens, T. I, P. ij, 59
Zaſtro, général Vénitien, bat les Monténégrins, T. I, P. ij, 210
Zéno, (Reinier) ennemi juré de Cornaro, T. I,

P. ij, 178. ---- (Antoine) déclaré incapable de tout ſervice, 197. ---- (*Carlo*) voyez *Carlo Zéno.*

Ziani, doge de Veniſe, défait la flotte de l'empereur Frédéric, T. I, P. ij, 38

Zizim, prince Turc, frere de Bajazet, cherche un aſyle à Rhodes, T. I, P. ij, 261. Comment reçu par les chevaliers, 262. Paſſe en France, 263. Livré au pape, *ibid.* qui l'empoiſonne, 265.

Zurich; origine de cette ville, T. I, P. iij, 19

Zur-Lauben, (M. le baron de) auteur des Anecdotes Helvétiques, T. I, P. iij, 10. Heureuſe application qu'il fait des quatre vers de Crébillon, 35. Obſervation du même, 37. Ses recherches ſur l'hiſtoire de Guillaume Tell, 81. Ses réflexions ſur la bataille de Morat, 112. Ses talens & ſes qualités, 154. ---- (le comte de) aimé & récompenſé de Louis XIV, 189, 190

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier les *Anecdotes des Républiques*; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 25 Novembre 1770.

Signé DUCLOS.

Le Privilége ſe trouve au commencement des Anecdotes Angloiſes.

Livres nouveaux qui ſe trouvent chez le même Libraire.

Almanach encyclopédique de l'Hiſtoire de France, in-18, 1770. 1 l. 5 ſ.

Anecdotes Angloiſes, depuis l'établiſſement de la Monarchie juſqu'au Règne de George III, in-8°, 1769. 5 l.

Anecdotes Françoiſes depuis l'établiſſement de la Monarchie juſqu'au Règne de Louis XV; par M. l'abbé *Bertou*, nouvelle édition, in-8°, *petit format.* 5 l.

Anecdotes Germaniques, in-8°, depuis l'an de la fondation de Rome 648, & de l'ère chrétienne 106, juſqu'à nos jours, in-8°, *petit format*, 1769. 5 l.

Anecdotes Italiennes, depuis la deſtruction de l'Empire Romain en Occident, juſqu'à nos jours, in-8°. 5 l.

Anecdotes du Nord, comprenant la Suède, le Danemarck, la Pologne & la Ruſſie, depuis l'origine de ces Monarchies juſqu'à préſent, in-8°, *petit format*, 1770. 5 l.

l'Année champêtre; par M. *Gardenne*, in-12, 3 vol. *Fig.* 9 l.

Contes Perſans; par *Inatula de Dehli*, traduits de l'anglois, in-12, deux Parties *br.* 3 l.

Dictionnaire des Cultes religieux de tous les Peuples du monde, in-8°, 3 vol. *Fig.* 1770. 15 l.

Dictionnaire de Littérature, 3 vol. in-8°, *petit format*, 1770. 15 l.

Dictionnaire des Paſſions, des Vertus, & des Vices; 2 vol. in-8°, 1769. 9 l.

Dictionnaire des Pronoſtics, ou l'Art de prévoir les bons ou mauvais évènemens dans les mala-

dies; par M. *D.T.* docteur en médecine, in-12; 1770. 2 l. 10 s.

Dictionnaire des Siéges & Batailles, in-8°, 3 vol. *petit format*, 1771. 15 l.

le Génie de M. *Hume*, in-12, 1770. 3 l.

Guide des *chemins de la France*, contenant toutes ſes Routes, tant générales que particulieres, nouv. édit. in-12, *petit format*, 1768. 2 l.

Hiſtoire des Poiſſons, 1 vol. in-4°. 8 l.

Inſtituts de Chymie de M. *Spielmann*, traduits par M. *Cadet*, & revus par M. *Devilliers*, in-12, 2 vol. 1770. 6 l.

Inſtructions ſuccintes ſur les Accouchemens, &c. par M. *Raulin*, in-12, *petit format*, 1770. *Fig.* 2 l.

le Meſſie, Poëme en dix chants, traduit de l'allemand, de M. *Klopſtock*, in-12, 1769, 2 Part. *broch.* 3 l.

——— Le même, 2 vol. *papier fin*, *broch.* 6 l.

Pathologie de M. *Gaubius*, trad. par M. *Sue* le jeune, in-12, 1770. 3 l.

Précis de Chirurgie pratique, contenant l'hiſtoire des Maladies chirurgicales, & la maniere la plus en uſage de les traiter, & *que* ſuivent aujourd'hui les plus grands Chirurgiens, avec des Obſervations & Remarques critiques ſur différens points; par M. *P***, in-8°, 2 vol. *Fig.* 10 l.

Précis de la Médecine pratique, contenant l'hiſtoire des maladies, avec des obſervations ſur les points les plus intéreſſans; par M. *Lieutaud*, médecin des Enfans de France, troiſieme édit. augmentée, in-8°, 2 vol. 10 l.

Thréſor du Parnaſſe, in-12, *petit format*, tomes 5 & 6. 4 l.

Traité des Sels, traduit de l'allemand, in-12, 3 l.